

VOYAGE

DANS

FRIQUE AUSTRALE

NOTAMMENT

DANS LE TERRITOIRE DE NATAL
NS CELUI DES CAFRES AMAZOULOUS ET MAKATISSES
ET JUSQU'AU TROPIQUE DU CAPRICORNE

DURANT LES ANNÉES 1838, 1839, 1840, 1841, 1842, 1843 & 1844

ACCOMPAGNÉ DE DESSINS ET CARTES

PAR

M. ADULPHE DELEGORGUE
(DE DOUAI)

Avec une Introduction

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT
Membre de plusieurs sociétés savantes
des *Lettres sur l'Astronomie*, de *l'Histoire universelle des Voyages*, etc.

II

PARIS
RENÉ ET Cᵉ, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,
RUE DE SEINE, 32.
1847

VOYAGE

DANS

L'AFRIQUE AUSTRALE.

VOYAGE

DANS

L'AFRIQUE AUSTRALE

NOTAMMENT

DANS LE TERRITOIRE DE NATAL
DANS CELUI DES CAFRES AMAZOULOUS ET MAKATISSES
ET JUSQU'AU TROPIQUE DU CAPRICORNE

EXÉCUTÉ DURANT LES ANNÉES 1838, 1839, 1840, 1841, 1842, 1843 & 1844

ACCOMPAGNÉ DE DESSINS ET CARTES

PAR

M. ADULPHE DELEGORGUE
(DE DOUAI)

Avec une Introduction

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT

Membre de plusieurs sociétés savantes
Auteur des *Lettres sur l'Astronomie*, de l'*Histoire universelle des Voyages*, etc.

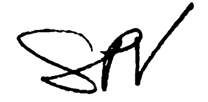
II

PARIS

A. RENÉ ET Ce, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,

RUE DE SEINE, 32.

1847



VOYAGE

DANS

L'AFRIQUE AUSTRALE.

(SUITE.)

CHAPITRE XXI.

Encore les éléphants. — Om-Ghet-Janne et ses 600 traqueurs. — Une chasse merveilleuse. — Un lion. — Conduite d'Om-Ghet-Janne. — Mes regrets. — Retour au camp. — J'expédie à Natal un chariot rempli de collections.

Jusqu'au 19, rien ne signala nos journées. La chaleur devenait des plus intenses et provoquait une corruption tellement rapide que le travail de préparation des grands animaux était impossible. Henning me revint enfin, après une chasse merveilleuse. Dès les deux premiers jours, il avait débuté par tuer un éléphant de peu de valeur; le troisième, une femelle blessée de deux balles, non loin d'arbres à makanos, lui avait occasionné une chasse fu-

rieuse, dans laquelle il avait failli être écrasé. Le dixième jour, lorsqu'il se disposait au retour, il avait été plus heureux : sept éléphants mâles superbes s'étaient offerts à lui, et secondé d'un grand nombre de traqueurs, Henning avait employé son monde à se les faire passer et repasser. En une heure, cinq d'entre eux furent couchés par terre; les deux derniers restaient en vue. Mais la force des coups de fusil l'avait mis dans l'impossibilité de manier plus longtemps son arme; l'épaule toute contusionnée, il s'était vu réduit à les abandonner. Dans le trajet du retour, il en avait encore tué un autre. Sept éléphants abattus en douze jours! Assurément c'étaient là des succès inespérés.

Mon intention était de les poursuivre et de ne rien négliger qui pût m'en assurer une longue série. Il est vrai que je ne l'avais pas prévu en quittant Natal : mes munitions tiraient à leur fin, je manquais aussi d'armes d'un calibre suffisant; en outre, de nombreuses collections nécessitaient l'envoi de mon chariot à la baie. Mais pour le faire sans trop me gêner, trois Cafres de plus m'étaient indispensables. Je songeai à la bonne volonté d'Om-Ghet-Janne, et je résolus de m'adresser à lui.

Le dernier jour de février j'arrivai chez ce chef. Nous avions, durant le parcours, blessé un éléphant et retrouvé mort un de ces animaux de taille moyenne. Om-Ghet-Janne ne put accéder à ma demande; il dépendait d'un capitaine supérieur du nom de Soquapa, qui n'eût pas manqué de blâmer une disposition de ce genre sans que

l'on eût requis son assentiment préalable, et Soquaba était absent.

Le 1er mars, un violent mal de tête me retint au mouzi; le 2, comme il était toujours intense, je cherchai à le dissiper à force d'exercice. Je sortis avec les miens, et déjà nous étions en quête d'éléphants, lorsque nous rencontrâmes Om-Ghet-Janne.

« Attendez à demain, dit celui-ci; demain vous aurez pour vous assister plusieurs centaines d'hommes; demain vous réussirez à coup sûr. Seuls comme vous êtes aujourd'hui, vous ne ferez rien de bon; ce serait même beaucoup de tuer un ou deux éléphants, et alors adieu pour quelque temps la troupe. Croyez-moi, retournez au mouzi; je réponds du reste; j'oserai même vous garantir la réussite. »

Incapable de chasser sérieusement ce jour-là, je me rendis aux bonnes raisons d'Om-Ghet-Janne, que je priai de convoquer à son retour tous les hommes disponibles pour le lendemain, ayant soin de faire partir à l'heure même des éclaireurs dans diverses directions.

En conséquence de l'avis répandu, 5 ou 600 hommes se réunirent le 3, à la pointe du jour, et vinrent nous joindre chez Om-Ghet-Janne. Il y avait de la joie chez tous, tant ils étaient persuadés que nous devions réussir. Chacun portait un bouclier de chasse, quelques assagayes et une hache.

Après deux heures de marche, nous découvrîmes d'en

haut des éléphants, sur qui nous descendîmes en ligne droite. Nos guides de tête, pour ne pas effrayer ces animaux, recouraient aux sifflements pour nous avertir des passages à suivre ou des temps d'arrêt. En tous cas, le coup de sifflet voulait dire *attention!* Malgré nos précautions, nous ne pûmes joindre la troupe; elle décampa. Nous la suivîmes et traversâmes dix fois au moins l'Om-Philos-Mouniama. Pour distraction, nous eûmes une simple affaire avec un ratel ou blaireau puant, que je tuai d'un coup d'assagaye.

Il était plus de midi, la chaleur était accablante, la fatigue nous faisait songer à un repos, quand vinrent à notre rencontre des Cafres coureurs, qui avaient vu des éléphants en grand nombre à 5 milles de là, se tenant dans une presqu'île formée par une sinuosité de l'Om-Philos. La position était superbe, mais il ne fallait pas perdre une minute. Nous forçâmes la marche, et bientôt ensuite nous y fûmes arrivés, après avoir passé deux fois encore cette rivière aux mille détours. Devant nous était l'isthme de 300 pas de largeur, la presqu'île en avait 1200; elle était dominée sur la droite par une montagne de forme conique de 300 pieds de haut, où plusieurs Cafres montèrent en vigie. Le vent allait de nous aux éléphants, mais la distance était grande encore. Je postai du monde partout où je jugeai qu'il était nécessaire, et nous tournâmes par la droite; deux fois il fallut de nouveau traverser l'Om-Philos avant d'entrer en lice.

Nous avions pénétré dans la péninsule par le côté diamétralement opposé à l'isthme, exactement par le dessous du vent. 200 pas nous amenèrent sur une partie de la troupe, où trois coups tombant à la fois sur le plus gros déterminèrent une agitation tumultueuse, un entre-choquement des défenses, bruit dominé par des cris aigus et le son des trompes, puis la fuite en désordre, où la poussière la plus épaisse vint masquer le départ des grands longs nez. Leur marche retentit jusqu'à 100 pas de l'isthme, par laquelle ils comptaient gagner le large ; mais là, surgissant tout à coup, mes Zoulous, frappant leurs boucliers de la hampe de leurs assagayes, firent un tapage plus grand. Assurés de la présence d'hommes sur ces points, les éléphants s'arrêtèrent, hésitèrent et rebroussèrent chemin.

Aussi, à peine venions-nous de recharger, que, se présentant sur un large front des plus formidables, la troupe trottait sur nous, s'avançant comme un rempart haut et massif, menaçant de tout écraser. Heureusement le lieu était suffisamment ouvert et permettait de voir jusqu'à 60 pas.

« Attention ! et tirons à tuer. » Nos trois coups partirent, rien ne tomba ; mais le front s'arrêta tout court pour suivre ensuite un parti détaché sur la droite. Bon nombre d'entre eux se montrèrent aux issues ; mais à chaque débouché percé dans les roseaux de l'autre bord, un homme était posté faisant résonner son bouclier. Partout c'était même mystification pour ces animaux, qui ne deman-

daient qu'à fuir ; ils étaient donc bien forcés d'accepter les chances d'un combat en champ clos. C'était une véritable arène que ce lieu qui nous était offert par le hasard, où se livrait un combat de pygmées contre des géants, d'enfants contre des vieillards, de fous contre des sages. Nous y eussions été écrasés, que chacun eût bien fait d'y applaudir, car pourquoi tant de témérité ? Et quelle misérable raison détermine la chute et la mort d'aussi beaux, d'aussi grands, d'aussi forts, d'aussi excellents animaux ? Qu'est-ce que 100 ou 200 livres d'ivoire proportionnellement aux services qu'un semblable animal pourrait rendre à l'homme durant deux générations successives?

J'étais parfaitement convaincu de mes torts, mais avant tout j'étais chasseur. L'éléphant est considéré comme le *nec plus ultrà* en fait d'*ignamazane* (gibier). Je ne voulais que d'eux seuls; tous les animaux de la création, quels qu'ils soient, ne sont rien auprès de lui. Les chasseurs sud-africains pensent ainsi; ils le disent, et souvent je m'étais pris à les écouter. De là leurs idées étaient devenues les miennes. Elles restent encore telles aujourd'hui, parce qu'ils ont raison ces hommes dont la moitié de l'existence se passe à chasser dans les bois ou la plaine, suivant leurs besoins ou leur ardeur.

Ainsi *Kotje-Dafel*, le père d'Henning, le plus fameux chasseur de lions de tout Natal, lui qui en avait tant tué qu'il en ignorait le nombre, cet homme, tout homme qu'il était, n'avait jamais pu tuer un éléphant. Il avouait

bonnement que son cœur battait trop fort pour bien ajuster lorsqu'il approchait d'un de ces géants si dignes de respect, et qu'un lion n'était rien pour lui. Voilà justement pourquoi le nom seul d'*uncklove* (éléphant) me faisait tressaillir alors. C'est pour cette cause que tout ce qui était éléphant ne devait pas rester ou passer à proximité sans être salué de mon coup de feu : aussi beaucoup vivent et circulent encore aujourd'hui portant en eux quelque souvenir de mon passage.

Nos vigies suivaient sans peine les mouvements des éléphants et tenaient compte de notre position. L'un de ces Cafres, doué d'une puissante voix, criait la direction prise par ces animaux; il indiquait les temps d'arrêt, et avec toute précision, le lieu et la distance où ils se tenaient relativement à nous, à l'effet de nous servir et de nous guider sûrement. Un homme fort attentif, intelligent, bon coureur et brave, nous accompagnait; il paraissait n'obéir qu'aux ordres reçus d'en haut, et sans se tromper jamais nous conduisait à 30 pas de chaque troupe. Ainsi servis, nous ne pouvions manquer de réussir. Nous fûmes amenés de la sorte sur sept éléphants. L'approche était facile; à 25 pas je couchai le mien par terre, l'ayant tiré en trois quarts de face.

Kotchobana, Boulandje et moi, nous nous séparâmes, et chacun de son côté fusillait tout ce qui se montrait à portée. Mon guide me conduisit ensuite sur sept autres éléphants réunis. Ils étaient paisibles; je pus me blottir à

30 pas d'eux et les observer librement. Après deux ou trois minutes d'attente, aucun animal passablement monté ne m'engageant à lâcher mon coup, un jeune de 6 pieds me fit voir par le travers sa singulière physionomie. Elle était comique à faire rire et n'avait pas plus de 10 pouces de dents hors des lèvres. L'envie me vint de le tirer seulement pour l'inspecter à l'aise après sa mort; mais par suite de trop de lenteur à me décider à presser la détente, il eut l'immense avantage de pouvoir retourner la tête juste au moment où j'envoyai mon coup, que reçut dans l'aine un éléphant voisin. Le bruit de l'explosion n'avait pas déterminé la fuite. Je reculai en rampant, rechargeai mon arme et revins au même poste. Déjà depuis deux minutes j'attendais une occasion plus favorable, et je voyais, en dépit de mon impatience, ces animaux se grouper, engrenant leurs têtes au centre, ne découvrant que leurs croupes, sur lesquelles nos armes ne pouvaient grand'chose, lorsqu'un coup fort retentissant partit du côté opposé, lâché sur la même bande.

C'était Kotchobana, qui n'abattit rien non plus. Enfin une tête se dégagea; la tempe se laissa voir, ma balle l'atteignit aussitôt, et l'animal tomba.

A mon cri de joie : *Fylé!* (il est mort), que je n'eus pas la force de retenir, les éléphants, jusqu'alors si tranquilles, s'ébranlèrent et partirent. Bien plus, j'eus le désappointement de voir se relever et courir à la suite des autres celui que je croyais avoir tué. Comme je rechargeai sur

la même place, je ne perdis pas de temps, m'élançai à sa poursuite, et lui lâchai un second coup dans l'oreille, certain qu'il n'irait pas trop loin. En effet, nous le retrouvâmes peu après, étendu mort à deux pas d'un autre tué aussi d'une de mes précédentes balles, mais que j'ignorais avoir succombé.

Quelques minutes ensuite nous tombâmes sur une réunion assez nombreuse, laquelle, cédant à une crainte trop grande, rallia dans sa fuite d'autres groupes isolés, qui tous ensemble, formant un corps imposant, allèrent bruyamment donner vers l'isthme, où de chaque côté se trouvaient dés frappeurs de boucliers. Ceux-ci, intimidés par la pesanteur de l'escadron, sur le passage duquel les arbres tombaient avec fracas, s'imaginèrent devoir être écrasés à leur poste; ils lâchèrent pied sans frapper, et laissèrent ainsi passer la gigantesque bande.

Le nombre d'éléphants restant dans la péninsule se trouvait diminué de moitié; il s'y en montrait cependant encore bien assez pour nous donner une rude besogne. Il y avait alors division parmi ces animaux; la plus grande troupe ne se composait pas de plus de vingt-huit individus; les autres de dix, de sept, de cinq. Cette circonstance nous était favorable; nous n'avions guère que le temps de tirer, fuir et recharger pour recommencer encore. Mais, tout chasseur à balle le sait, les fusils se crassent, la justesse du tir devient douteuse, et par ces causes il nous advint de tirer beaucoup sans succès marqué.

Kotchobana agissait de son côté, moi du mien, chacun pour soi. Je résolus d'approcher davantage. Une troupe de femelles était proche; j'arrive à 30 pas en continuant à ramper. L'une d'elles me voit, lève la trompe, s'avance lentement d'abord, un peu plus vite ensuite; à 20 pas je l'ajuste, mon coup rate. Elle gagnait du terrain; il était temps de fuir; mais point; je réarme, la prends au poitrail, et à 15 pas je lui envoie ma balle, qui la force à rebrousser.

Une demi-heure après cette affaire, même approche, même démarche de l'éléphant, même coup raté, même coup, même volte-face, avec cette différence toutefois que, détalant sitôt mon coup lâché, j'allai presque me mêler aux jambes de quatre éléphants qui cheminaient en sens inverse : c'était tomber de Charybde en Scylla.

Tant de courses, tant de bonds par tant de chaleur, au milieu de la poussière soulevée de l'arène, nous donnaient de l'écume à la bouche. Il fallait boire, et pour la troisième fois déjà nous allions à la rivière, où je rejoignis Kotchobana. Nous tombâmes d'accord sur le nombre; nous étions certains que quatre éléphants gisaient à terre. Rompus tous deux de fatigue, nous fûmes crier que la chasse était finie. Chacun alors pouvait quitter son poste et nous rejoindre; le soleil déclinait sensiblement, et nous avions loin à marcher pour regagner le mouzi. Nous cheminions le fusil sur l'épaule; des éléphants se montraient encore; Kotchobana, plus leste, coucha l'un

d'eux par terre, et sans plus tarder je me mis à leur poursuite, haletant à force de courir. J'avais franchi 300 pas lorsque je m'arrêtai devant un buisson noir, à travers lequel je voyais quelques rayons de soleil donnant sur un objet fauve de forme arrondi. Ma première idée fut qu'un jeune éléphant était tombé mort de l'autre côté en froissant le buisson dans sa chute de manière à s'abriter sous lui. J'approchai pour m'en assurer; à 10 pas seulement je discernai sur ce fond noir deux yeux en manière de charbons ardents qui m'éclairèrent. J'apercevais le nez blanc et le front large et haut d'un énorme lion. Au-dessus se dessinait sa croupe dorée; ses yeux restaient fixés sur les miens; l'animal, tout ramassé, était prêt à sauter. Boulandje en était plus proche que moi de 5 pas, mais sur le côté; le lion paraissait n'en rien savoir, Boulandje non plus, et sans avoir l'air d'y prendre garde, j'armai avec le soin de ne pas faire résonner le bec de la gachette sur les crans.

« Boulandje, *hyza lapa,* viens ici. » Cet homme, habitué de longtemps à une obéissance passive, vint à moi sans mot dire; et sans lui laisser le temps de demander pourquoi : « *Nannzy ebobiss,* voici un lion. — *Upi na?* ou donc? — *Nannzy, bona lapa,* le voici, regarde là; *mena tanta; boulala yena,* je veux le tuer. »

A peine ses yeux eurent rencontré ceux du lion qu'un tremblement nerveux étonnant s'empara de lui tout entier; ses mains vibraient, son corps oscillait, ses dents

claquaient comme sous l'impression du froid; il eut toutes les peines du monde à me dire comme un bègue : « *Née, baas*, non, maître. »

Je me ravisai. A coup sûr Boulandje n'était pas l'homme qu'il me fallait pour second. Un regard du côté du lion, vraie tête de Méduse pour mon compagnon grelottant, collé par les pieds comme un diapason. « *Amba*, va-t'en, » lui dis-je, et je marchai à reculons. Pour le danger, il n'y en avait point; le lion avait été plus surpris que moi.

A 35 pas de là j'arrêtai tous les Cafres qui, depuis dix minutes, étaient entrés dans la lice. Ils pouvaient être quatre-vingts, tous armés d'*om-kondos* (assagayes), et je leur fis cette proposition à haute voix : « Voulez-vous avoir un lion mort, suivez-moi, et préparez-vous à l'assagayer, si, manqué par ma balle, il vient à s'élancer sur moi. » Ma demande n'eut pour réponse qu'un non bien unanime. Comme quelques-uns s'avançaient, plus curieux, cherchant à découvrir le lion, je réitérai et ajustai. « Venez seulement dix, et tenez-vous à 5 pas derrière moi, je réponds de mon coup, s'il ne rate. » Je ne trouvai point d'amateurs. Ce que je voulais, je le voulais bien, eux pas. Des yeux je cherchai un arbre; partout ailleurs il y en avait tant; là aucun; rien que des buissons faibles et enlacés, desquels s'élevait, comme pour me narguer dans ma recherche, un tronc jadis rachitique, présentement vermoulu, rouge de la terre de galeries des termites, atteignant au plus 10 pieds de haut. Bref, je perdais du

temps à chercher ce qui n'existait point et à m'adresser à des femmes. Je fis rappeler Kotchobana et lui dis que j'avais assez bonne opinion de son courage pour le prier de me servir de second. Lui aussi, bien qu'armé d'un puissant fusil, s'y refusa tout net.

Je ne devais plus compter que sur moi-même, et afin que mon bras ne vînt pas à trembler en ajustant une telle tête, je me mis en devoir de faire couper une fourche d'appui. Mais, pendant que je le faisais, le chef, *Om-Ghet-Janne*, devinant mon but, saisit mon fusil sur le canon duquel reposait ma main droite, et s'armant de son autorité, me dit : « Non, vous ne tirerez pas ; vous causeriez la mort ou le déchirement de bon nombre d'entre nous. » Cet argument l'emporta sur la force, qui n'eût été rien pour moi, et sur l'autorité de cet homme, que j'aurais violée parfaitement. Je ne tirai pas ; mais ce lion me resta sur le cœur.

Les éléphants étaient partis au large ; les miens et moi nous voulûmes prendre immédiatement possession des morts, et fûmes les chercher afin de couper la queue de chacun. Durant un quart d'heure, au lieu de cinq, nous en trouvâmes six, dont cinq restaient dans un rayon de 200 pas. L'opération faite, nous nous allongeâmes en une longue file dans la direction du mouzi, distant de 3 ou 4 lieues.

Le soleil passait sous l'horizon, lorsque deux élans (*canna*) partirent au grand galop à plus de 200 pas de

nous. Je pris le second, qui boula[1] le cœur traversé de ma balle, la même qu'eût reçue le lion si je l'eusse tiré. La nuit nous couvrit bientôt; des éléphants s'agitèrent dans un bois voisin, et, malgré ma défense, Kotchobana, bouillant encore des impressions de la journée, ne put résister à l'envie de leur adresser sa dernière balle. Cette sottise fut couronnée comme elle méritait de l'être. La troupe s'échappa, croisa nos traces, les suivit et nous chargea, faisant résonner l'air de bruyants sons de trompe. Ce fut une retraite précipitée d'au moins dix minutes, durant laquelle les porteurs de viande d'élan se déchargèrent à la hâte de leur fardeau pour mieux courir. Lorsque nous nous ralliâmes, il faisait nuit noire; les branches de mimosas nous sanglaient en nous déchirant la figure et les mains, et bientôt ensuite nous dûmes nous tenir les uns les autres pour ne pas nous perdre dans les sentiers tortueux où se retrouvaient difficilement nos guides eux-mêmes.

Au loin rugissaient comme de coutume les lions du canton, et j'avoue que si le jour me voyait n'avoir pas trop de peur, la nuit au contraire me trouvait bien faible et bien pusillanime. Vers dix heures et demie nous atteignîmes les huttes; nous causâmes, nous soupâmes, et quand il fallut dormir, je me comptai le dernier; encore mon sommeil fut-il incessamment troublé par la représentation d'une image des plus contrariantes. J'avais tou-

[1] Il fit la culbute.

jours à la pensée mon lion, son énorme tête à fleur de terre, surmontée de sa croupe immense, ses yeux en feu et son nez qui me parut blanc; toujours là, fixé comme un bronze de Barye, et moi, de même, immobile, ne tirant pas, incapable de le tirer : c'est une idée cruelle, un vrai supplice de Tantale.

Mais aussi n'était-il pas juste que j'éprouvasse de véritables remords de ne pas avoir fait feu tout d'abord? Il était mort sur place, car mon fusil bien chargé, mon œil et mon bras, bien exercés ce jour-là, ne m'auraient point trahi, témoin l'élan qui roule à 200 pas au plus rapide de sa course; eussé-je manqué cette large tête de lion à 10 pas? Oh! non! c'eût été impossible! Chaque nuit d'ensuite j'éprouvai le même tourment, et à chaque réveil je jurai, si jamais pareille occasion m'était offerte de nouveau, de ne plus perdre mon temps à chercher un aide; le coup est trop beau et les Cafres sont trop femmes.

O Amazoulous! c'est vous, vous autres, qui avez saisi et amené tout vivant un éléphant sauvage devant Dingaan, le despote, qui le voulait ainsi. Vous le dites, la chose est hors de doute, je le sais, tant elle m'a été répétée de fois; néanmoins je n'y puis croire. Mais oui, cependant, c'est vrai : d'un côté vous aviez la mort, la mort également de l'autre. Mieux valait être tué par l'éléphant que sur l'ordre du despote. De cette manière, je comprends que l'impossible soit possible. Vous avez fait l'impossible, parce que, pour éviter de le faire, vous eussiez eu à courir en-

core plus de dangers. Pour moi, mon cas était tout différent, je ne voulais ni ne pouvais agir en despote, et faut d'avoir agi, le sommeil se tint longtemps éloigné de ma paupière.

Le 5 mars, nous rentrâmes au camp, après avoir épuisé toutes nos munitions. Du 7 au 14, Henning tua deux éléphants et s'empara d'un jeune vivant, dont il s'était fait suivre comme d'un chien. Kotchobana avait aussi tué un jeune de 3 pieds de haut. Il fut plus heureux le 19, où deux de ces énormes animaux tombèrent sous ses coups; l'un avait des défenses de 6 pieds de longueur, suivant la courbe.

Le 21, Souzouana, que j'avais précédemment chargé de présents pour Panda, dans le but d'obtenir du prince trois hommes qui accompagnassent mon chariot à Natal, Souzouana revenait avec une réponse défavorable. Panda n'avait pas consenti à le recevoir. Il s'était refusé à le voir et à l'entendre lui-même; un intermédiaire avait porté la parole de l'un à l'autre. Les présents avaient plu beaucoup; il avaient été reçus avec empressement. Panda m'en remerciait; mais, encore une fois, j'avais manqué aux usages cafres, j'avais enfreint leurs règles de civilité en ne dépêchant pas l'un des miens au roi. Panda était blessé de ce que Souzouana se fût chargé du message; il lui avait témoigné son mécontentement, duquel Souzouana augurait très-mal. « Panda, me disait-il à chaque reprise, Panda me cherche chicane. Son cœur n'est pas blanc pour moi. Il veut me faire tuer; il me tuera. »

Comme j'essayais de changer le cours de ses idées; comme je l'assurais qu'il devait se tromper en attribuant des vues de ce genre à Panda, il me dit, en se contractant les traits : « Vous verrez, vous verrez; avant que deux lunes soient mortes, Souzouana aura été percé d'un omkondo, et ce corps que vous voyez aura été dévoré par les hyènes. » Souzouana était évidemment sous l'impression d'idées sinistres qui pouvaient avoir dérangé son cerveau. Je le traitai doucement de fou, ne reconnaissant point pour quel motif Panda pouvait avoir l'intention de se défaire d'un vieux guerrier, brave et bon comme l'était Souzouana.

Persuadé que j'avais échoué complétement dans ma démarche, et que le départ de mon wagon ne souffrait plus de retard, à cause de la crue probable des eaux[1], je donnai à Henning trois hommes avec lesquels il lui était facile de se tirer d'affaire. Il partit le 22 mars, à huit heures du matin; je l'accompagnai jusqu'au mouzi d'Om-Landelle, où je couchai. Le lendemain, nous nous séparâmes, non sans nous être souhaité réciproquement succès et bon voyage.

[1] Il est utile de faire observer que cette année les grandes pluies furent tardives dans le haut pays; car d'ordinaire, vers la mi-mars, les rivières coulent à pleins bords, novembre, décembre, janvier et février étant les mois où les pluies tombent par torrents.

CHAPITRE XXII.

Souzouana. — Ses inquiétudes. — Nouvelle excursion chez Om-Ghet-Janne. — La disette d'éléphants nous contraint à aller très-loin vers le nord. — La Mona. — Maputa. — Zimpy. — L'Om-Kouzi. — L'Om-Kouzane. — Chasse fructueuse. — Makaza. — Autres chasses. — Mon fusil se brise. — Retour.

Je pris ma route vers l'Om-Schlaty-Om-Koulou dans le seul but de visiter le grand éléphant mort, dont la tête pouvait fort me convenir; chemin faisant, j'appris que des éléphants y avaient été vus la veille, ce qui me détermina à retourner tout de suite à mon camp, afin de prendre le gros fusil et les munitions nécessaires, et tout en longeant les champs que cultivait Souzouana, je tuai d'une balle la plus grande espèce d'outarde que possède l'Afrique.

Sur sa tête, une réunion de plumes assez longues forme une manière de huppe plate; son cou, revêtu de plumes effilées, paraît bleuâtre à quelque distance; le dos a du fauve-brun; le ventre est d'un blanc sale. L'oiseau tout entier n'est qu'une boule de graisse, passant généralement pour la charge d'un homme; la chair est délicieuse : c'est le *groote-kuyf-pauw* des colons, l'*otis-kori* des naturalistes. Mon premier soin fut de préparer cette belle espèce.

Le 26, je circulai sur tous les points élevés qui dominent à l'est l'Om-Schlaty-Om-Koulou; nous passâmes

l'Om-Philos-Om-Schlopu, afin de sonder les forêts où nous espérions rencontrer quelque chose. Malheureusement, nous ne croisâmes que des traces vieilles de cinq ou six jours, et vers deux heures nous nous rendîmes au point où gisait l'immense cadavre. La tête osseuse, encore intacte, avait des proportions colossales; lorsqu'elle était posée sur l'occiput, la pointe des défenses atteignait à 8 pieds de haut; j'en fus amoureux à première vue, et déjà je me mettais en devoir de la déhaler du foyer d'infection, afin de la nettoyer pour la faire transporter ensuite, quand des Zoulous qui me regardaient me firent observer que personne ne voudrait la porter. J'eus beau promettre tous les couteaux du monde, des haches, du fer, des couvertures de laine, des verroteries, rien ne put les décider. J'avisai au moyen d'en suspendre les deux parties dans des arbres pour les soustraire à la dent des hyènes, comme j'avais fait pour ma première; mais là l'écorce détachée des mimosas était courte et cassante; point non plus d'arbre propice à mes vues dans les environs.

Que faire? L'enterrer n'était pas possible; le sol était trop dur, et la fosse comblée n'eût pas manqué d'être exploitée par les hyènes dès la première nuit. Il ne me restait qu'à la couvrir d'un monceau de branches épineuses qui en défendissent l'approche à 6 pas, et j'en pris la peine. On eût cru pouvoir compter sur cet entourage; mais la hyène qui veut peut beaucoup, et lorsque j'y repassai à quelques jours de là, je vis à regret que ces animaux s'étaient fait

jour à travers tout, et qu'ils avaient comme à plaisir croqué les os saillants de ma tête d'éléphant.

Non-seulement les Amazoulous qui me suivaient dans l'espoir de quelque régal s'étaient refusés à porter le crâne et la mâchoire inférieure, ils prétendaient encore s'exempter de se charger des défenses. J'avais eu tort de leur céder sur un point; ils eussent ensuite voulu des concessions sur les autres; car leur manière d'agir est telle: ils se fussent montrés exigeants jusqu'à l'insolence. Comme ils avaient eu la graisse de celui-ci, j'étais en droit d'exiger d'eux qu'ils en portassent les défenses à mon camp; c'était une convention tacite jusque là respectée par tous, à laquelle ceux-ci prétendaient se soustraire après en avoir eu le bénéfice. Je leur fis sentir que je le voulais, et les défenses, malgré leur poids, arrivèrent le soir même au mouzi de Bayé-Bank. Il est vrai que la corvée fut des plus rudes pour ces hommes; la chaleur avait été continuellement intense, sans un souffle d'air, et la route opiniâtrément montante : aussi avais-je dû contraindre d'autres hommes à relayer les premiers porteurs.

Le 27, je revins à mon camp après avoir passé une heure chez Souzouana, qui n'avait pas consenti à me laisser partir sans me régaler de bière cafre. Je l'avais trouvé tout occupé d'un taureau qu'il venait de faire tuer, quoiqu'il eût eu deux jours auparavant de la viande d'une de ses vaches tuée par les lions.

« Diable! Souzouana, lui avais-je dit, du train dont

vous y allez, dans quelque temps vous n'aurez plus rien. Pourquoi, si vous désirez de la viande, ne m'en avez-vous pas demandé? nous vous eussions tué un buffle. — Un buffle! oh! un buffle n'eût pas fait mon affaire; c'est *inkounzy* (un taureau) que voulait mon *frère mort*. — Comment, votre frère mort? — Eh oui, mon frère mort. — Vous avez donc perdu un frère? Y a-t-il longtemps? — Enfant, est-ce que chacun sans exception n'a pas un frère mort? Laissez donc vos questions. »

Véritablement j'avais besoin d'apprendre, je voulais savoir ce que c'était que le frère mort des Amazoulous. Souzouana, qui sentait le besoin aussi de s'épancher, me fit comprendre, sans me le définir, ce que pouvait être son frère mort à lui comme à tout le monde. « Depuis peu de temps, me dit-il, une série de malheurs est venue se déployer sur les miens et sur moi; en trois jours, le lion tue deux de mes vaches; un homme jeune meurt dans mon mouzi; j'encours la colère de Panda; la chasse ne rapporte plus rien; mes récoltes dessèchent sur pied; mes enfants sont malades; dernièrement, c'est une panthère qui la nuit pénètre dans mon mouzi malgré 15 pieds de haie d'épines. Tout cela, c'est mon frère mort qui l'a fait pour avoir le cœur et le sang d'un taureau; maintenant que j'ai satisfait à ses désirs, j'espère qu'il va me laisser tranquille. — D'où savez-vous que telles étaient ses volontés? — Ah! l'inianga l'a dit; l'inianga le sait bien! — Vous vous sentez plus à l'aise, maintenant? — Oui, par

Dingaan ! — Mais si votre frère mort exigeait d'autres sacrifices? — Je les ferais encore jusqu'à ce qu'il ne demandât plus rien. — Et s'il n'était pas raisonnable? — Cela n'est pas ordinaire. »

Les calamités sont pour ces peuples un signe certain que le frère mort réclame le sang d'une vache, d'un bœuf ou d'un taureau. Le passage d'un boa python à travers un mouzi est de la part du frère mort une demande semblable; bien plus, ce boa est lui-même considéré comme le frère mort personnifié. Les Amazoulous ne le tuent pas, ils le respectent sans toutefois l'adorer; car eux n'adorent rien, ne croient à rien, si ce n'est à l'influence de leur frère mort, qu'ils ne sauraient définir mieux que moi [1]. J'ose espérer que l'on ne poussera pas l'absurdité au point d'appeler cette croyance une religion ou principe de religion, bien qu'il existe des hommes tellement fous de systèmes, que, pour empêcher le leur de clocher, ils prétendent établir que tous les peuples de la terre ont une religion basée

[1] L'ethnologie pourra peut-être bien faire ici son profit de la remarque que je me plais à communiquer. Certains nègres des côtes occidentales du Congo ou de la Guinée vénèrent un serpent appelé boa devin, qui peut bien ne pas différer du boa python de Natal. Les Cafres, d'après ce que j'ai observé, le prennent pour leur *frère mort* ou son émissaire. N'est-il pas remarquable qu'à d'aussi grandes distances, chez des peuples de race différente, une même idée s'attache au même être, lequel n'a rien qui frappe d'admiration, comme le soleil ou la lune, qu'adoraient des peuples diamétralement opposés par la couleur, les coutumes, les besoins et la position? Ne pourrait-on pas conclure de là que les Cafres sont une race d'hommes venus du Nord et répandus dans la partie orientale de l'Afrique australe depuis quelques centaines d'années seulement?

sur le soupçon d'un ou de plusieurs dieux dépeints suivant leurs idées.

Le 29, je quittai mon camp, à la garde duquel je ne laissai personne, croyant pouvoir me fier à la bonne foi des Amazoulous; ma route fut le nord-nord-est. Je passai la nuit dans un mouzi non loin duquel j'avais tué un élan de la plus grande taille, que la soif me fit donner pour un pot de bière; j'aurais, je crois, consenti volontiers à céder ce jour-là mon droit d'aînesse si j'avais rencontré un acquéreur à ce prix.

Le jour suivant, une pluie torrentielle me retint au mouzi. Elle n'avait pas encore cessé complétement le lendemain; mais l'ennui de l'inaction, la fumée qui dans les huttes fait pleurer les yeux, me chassèrent hors du mouzi dès le point du jour, et vers midi j'atteignis celui d'Om-Ghet-Janne. La saison était mauvaise; nous étions aux dernières chaleurs de l'année, dont les entr'actes n'offraient que pluies débordantes; la température ne procédait que par excès : nous en souffrions d'autant plus qu'il n'y avait pas de terme moyen.

Nous ne pûmes rien le 1er avril. Le 2, nous battîmes en vain les bois jusqu'à 5 lieues de là; nous ne trouvâmes ni éléphants ni traces : je tuai au retour un buffle pour nous et nos hôtes. Le 3 fut encore un jour de repos contraint. Le 4, nous n'eûmes pas plus de succès que le 2; mes gens et moi, harassés en raison de l'inutilité de nos démarches, nous revînmes chez Om-Ghet-Janne, projetant une

excursion par delà l'Om-Kouzi, plus loin vers le nord.

En conséquence, au grand chagrin d'Om-Ghet-Janne, nous le quittâmes le 5, aussitôt qu'il fit jour. Un ou deux des siens nous accompagnaient. A peu de distance nous traversâmes la *Môna*[1], que nous remontâmes en suivant une longue vallée. A mesure que nous avançions, les champs cultivés se répétaient plus souvent; les mouzis, placés comme des couronnes sur les versants, devenaient plus nombreux; la population se montrait plus resserrée, ce qui voulait dire que la vallée de Môna lui était chère par sa fertilité et son heureuse position. 25,000 âmes vivaient sur ce sol de 7 lieues de long sur un quart, quelquefois une demie de large.

Je songeais au bonheur facile de ces hommes simples. Je bâtissais là, au milieu d'eux, ma chaumière aux murs blancs et nus, après un adieu au monde civilisé, duquel je ne conservais que mon fusil, ma poudre et mes balles. L'eau de la Môna et parfois l'innocent tchouala devaient suffire pour m'y faire vivre cent ans. Chez moi le repos; plus loin, pas bien loin, la vie active, les éléphants, les buffles, les rhinocéros, le tout à prendre à volonté. J'y étais, rien de plus aisé. Réaliser ce vœu avec l'assentiment de Panda était une chose très-facile; et mes

[1] La petite rivière de Môna prend sa source au delà du mouzi de Maputa, coule du nord au sud, et se jette dans l'Omphilos-Mouniama, après avoir passé devant le mouzi d'Om-Ghet-Janne. Elle fertilise une longue et riche vallée de 7 lieues d'étendue.

projets prenaient véritablement une certaine consistance, lorsque nous passâmes près d'un mouzi renversé, en parti brûlé.

C'était l'œuvre de Panda lui-même. Cet acte, dont les tristes vestiges étaient là sous mes pieds, fit changer le cours de mes idées. Mon château, mon bonheur d'avenir, tout croula avant d'être érigé; là n'était pas non plus le lieu où j'eusse pu vivre exempt de tribulations. Six semaines plus tôt, une troupe d'Amazoulous dévoués tombait au point du jour sur le mouzi, tuant tout ce qui tentait de s'échapper. Le feu nivelait ensuite le sol où vivaient trente ménages; le chefs et les principaux gisaient à terre. La colère apparente de Panda devait être satisfaite. Mais cette démarche sanglante n'était que le moyen; la colère n'avait été qu'un prétexte spécieux; la vraie raison était que Panda voulait les bestiaux du capitaine, malheureusement trop riche, et personne ne lui conteste le droit d'hériter de tout condamné politique[1].

Vers trois heures nous atteignîmes l'extrémité supérieure de la vallée, où nous passâmes la Môna, qui y coule sur d'énormes pierres d'un gris bleuâtre. Immédiatement en-

[1] Je dis condamné politique, bien qu'il n'y ait point d'acte d'accusation, pas de procès non plus; j'eusse mieux fait de dire victime des caprices du despote. Cependant, comme le roi motive toujours ces scènes de meurtre en disant que tels ou tels ont conspiré contre ses jours, ou bien qu'ils veulent déserter le sol national, il s'ensuit que les raisons émises tendent à établir que les victimes se sont rendues coupables de haute trahison ou de simple trahison, crimes qui chez nous entraînent la qualification de politique.

suite nous gravîmes une pente raide sur laquelle s'arrondit le mouzi de Maputa.

Ce chef, homme de premier rang chez les Amazoulous, était alors dans un autre de ses mouzis, à 3 lieues plus loin, dans un terrain riche en blé cafre, mais dénué de bois. Désireux de le rencontrer au plus tôt, je pris la direction du point indiqué. A 300 pas à peine, deux cascades successives de la Môna, de 40 pieds chacune, nous arrêtèrent un instant; nous la traversâmes au-dessus, puis nous entrâmes dans un pays plus élevé : pays de pâturage, qui n'a plus rien de commun avec celui des mimosas.

Le soir, une heure avant la nuit, je serrais la main de Maputa, qui se faisait un plaisir de me voir et de m'être agréable. Il nous offrit tout en abondance, s'excusant beaucoup de ne pas me présenter une vache pour mon souper, parce que les siennes, disait-il, étaient déjà trop loin de là, et qu'en outre il devait tenir disponibles pour Panda celles que le roi demanderait de lui.

Comme je savais que les procédés des blancs envers les Cafres ne sont jamais imbus de cette délicatesse ni de cette grandeur, je me hâtai de le remercier, lui assurant que j'eusse refusé la vache qu'il m'eût offerte, parce que s'il arrivait qu'un semblable usage fût connu des boers, ceux-ci ne manqueraient pas de traverser à la file la contrée des Amazoulous, passant chaque nuit chez un grand capitaine, afin d'avoir après la tournée une collection passablement nombreuse de vaches obtenues de la sorte.

Les huttes dans lesquelles nous couchâmes différaient dans leur construction des huttes ordinaires des Amazoulous. Elles étaient plus épaisses, plus chaudes, munies d'une porte en vannerie, fermant plus hermétiquement et protégée d'un toit avancé; elles semblaient appropriées aux exigences du climat de ces lieux plus élevés où les bois manquaient presque totalement : aussi dûmes-nous souffrir que l'on brûlât des bouzes desséchées, tant afin de chauffer l'intérieur que pour cuire nos aliments.

Le 6, une heure après nous être séparés de Maputa, qui voulut qu'un de ses capitaines veillât sur moi et me fît délivrer partout le nécessaire, avec l'ordre spécial de lever des hommes en masse pour mes chasses sur l'Om-Kouzi, nous traversions un mouzi des plus vastes, où s'était concentrée une nombreuse population de guerriers[1]; une réunion d'hommes et de femmes causant vivement était sur mon passage. J'allai m'enquérir du sujet de leurs gestes, mais avant que l'on eût pu me répondre, je vis étendue à terre, la tête couverte d'un om-gobo et attachée à une esparre, une panthère longue et fluette. Elle était morte; du sang coulait encore de diverses blessures. Voici ce que j'appris.

La nuit précédente, entre onze heures et minuit, alors que tout dormait, trois êtres vivants reposaient dans une

[1] Les derniers mouzis les plus voisins de la limite de leur contrée vers le nord sont plus grands et plus populeux, afin de pouvoir résister avec avantage à l'attaque inopinée des tribus ennemies amasouazis ou makazanes.

cabane où couvait un feu demi-éteint; une femme et son enfant occupaient le haut du côté gauche, un chien le bas du côté droit; la porte était bâillante. La panthère, qui sans cesse veille la nuit, avait aux abords rencontré l'odeur du chien, et, rampant à plat ventre, elle était venue mettre le nez à l'issue. Jusque-là pas de bruit; un instant elle hésite, mais sa proie est si proche ! La porte cède, le chien aboie et tombe aussitôt déchiré.

Aux cris de la femme, qui ne peut s'échapper par l'issue ordinaire qu'en passant sur le chien et la panthère, dont les griffes et les dents font face partout, du monde accourt armé, et voici le singulier expédient mis en usage. Le van de la porte est aussitôt tiré à barrer le passage et fixé solidement; quatre hommes passent au travers leurs om-kondos, dont les pointes croisées comme des baïonnettes sont destinées à empêcher l'animal de l'enlever ou de l'ouvrir de ses griffes; ils restent au dehors, la main droite armée d'une autre assagaye pour les cas inattendus. En même temps, une ouverture de 10 ou 12 pouces en diamètre était pratiquée au ras de terre, à la partie supérieure, du côté gauche de la hutte, et, pour éclairer les travaux, on venait d'allumer des feux tout autour. On eut bientôt déhalé la mère et l'enfant, à moitié morts de peur, et bouché au moyen de nattes et de pieux l'issue de sauvetage. Alors la panthère, avec le chien mort, restait seule dans l'intérieur; on l'entendait bondir contre leurs parois, qu'elle eût voulu déchirer pour se sauver.

Les Amazoulous mirent à profit cette rage de désespoir. Cent, deux cents om-kondos furent passés entre les lattes de charpente, et bientôt leurs pointes partout convergentes, aiguës et tranchantes, se présentaient à la bête furieuse. Tantôt elle en enlevait à coups de patte, tantôt elle en brisait; mais bon nombre la blessaient, et lorsque, furieuse et rugissante, elle donnait sur la porte, où la lumière la rappelait par tendance naturelle, les quatre hommes la lardaient dans la partie antérieure du corps. Elle avait déjà reçu plus de cent blessures, sans compter les yeux crevés, lorsque, dans un bond terrible, elle vint s'enferrer jusqu'au cœur.

Ceci n'est pas un conte fait à plaisir. J'ai vu la femme, l'enfant, le chien, la panthère, les armes employées à lui donner la mort; j'ai inspecté le théâtre sanglant de cette scène; j'ai de plus rapporté la peau et la tête de l'audacieux animal, afin de garder bon souvenir de la présence d'esprit des gens de Maputa.

Après que cet épisode m'eut été aussi raconté, je me rapprochai du groupe, et demandai pourquoi la tête était revêtue d'un om-gobo, pourquoi l'on avait pris le soin de fixer si solidement l'animal les pieds croisés sur une esparre. « C'est afin de porter l'animal à Panda, me répondit-on. — Pourquoi donc? Est-ce que cela peut intéresser Panda? — Certainement. Quand on tue une panthère, un guépard, un lion, l'animal tout entier est porté à Panda, qui est bien aise d'apprendre, par la vue des pièces, que

son peuple a du courage et sait se servir de ses armes. — Mais d'ici chez Panda vous avez plus de trois jours de marche en ligne directe, vous en avez même quatre; la chaleur est forte, la corruption rapide; l'animal arrivera devant lui dans un état complet de putréfaction. Croyez-moi, levez-en la peau : ce sera plus facile à porter, et Panda pourra l'utiliser. — Oui! mais telle n'est pas la manière des hommes noirs. Comment, en en voyant seulement la peau, Panda pourra-t-il juger des proportions de l'animal? — Par comparaison : c'est aisé. — Il ne le veut pas ainsi. — Eh bien, que dira-t-il lorsque vous déposerez à ses pieds une charogne puante? — Panda? Panda dira... eh! il dira : « C'est bien; j'ai vu. Jetez cela plus loin : ça sent mauvais. » Puis il se fera conter l'histoire, et donnera une vache au tueur, ou il ne la donnera pas, si cela lui plaît. — Donc vous allez vous fatiguer en pure perte peut-être? — Nous ne savons pas. »

Alors je fis promettre à Maputa une valeur égale en sollicitant l'avantage d'en prendre la peau. J'attendis sa réponse, et je me mis à l'œuvre. Ensuite nous poursuivîmes jusqu'à *Zimpy*, que nous gagnâmes le soir même. Zimpy veut dire fer en langue zoulouse. C'est là que sont les hauts fourneaux, les forges, les ateliers où se travaille ce métal dont le minerai est dans les environs d'une abondance et d'une richesse extrême, capable même d'attirer un jour l'attention des industriels européens.

Les habitants de Zimpy et des lieux situés au delà

avaient fait tête à Djacka durant le cours de ses conquêtes. Ils durent, malgré leur courage, céder à un peuple nombreux et discipliné. Beaucoup d'entre eux tombèrent sous ses coups; les autres, réfugiés dans les bois, se tinrent cachés aussi longtemps que dura la colère du prince, et, lorsqu'ils revinrent réédifier leurs mouzis, acceptant les lois du roi vainqueur, aux sujets duquel ils se mêlèrent, ces habitants se virent privés des bestiaux. Djacka leur fit même la défense d'en posséder, voulant les contraindre à vivre de l'industrie du fer, qu'on leur devait payer en nature non reproductive sans travail (céréales seulement).

Djacka avait un besoin continuel de beaucoup de fer pour ses guerres fréquentes; il en voulait, et, par cette mesure, il était assuré d'en avoir beaucoup fabriqué par ses propres sujets. Les habitants de Zimpy et de tout le canton environnant devaient donc se soutenir par cette industrie, qui chez eux était et est encore à l'état d'enfance, sans qu'ils aient jamais cherché à surpasser leurs devanciers. Telle que je la trouvai lors de mon passage, elle était d'un bien faible rapport; mais avec de la patience et beaucoup de bras, ils obtenaient plus que leur nécessaire.

Voici ce que j'ai vu. Dans un enclos particulier de 25 pas de long sur 12 de large, étaient trois fosses peu distantes, disposées sur la même ligne parallèle. La forme de chacune était ovale, 6 pieds de longueur, 3 de largeur, 3 de profondeur. A l'extrémité de chacune, et passant sous terre, se voyaient deux tubes de terre glaise séchée au so-

leil, lesquels se rejoignaient à un seul à l'effet de décharger l'air comprimé à 1 pied des parois de la fosse vers le centre du foyer. Entre ces deux tubes, accroupi sur les talons, était un homme pressant de la droite, pressant de la gauche, alternativement, sur deux sacs de peau dont la bouche du haut, celle d'aspiration, était traversée de deux bâtons, comme certaines bourses de fantaisie, tandis que l'orifice inférieur, celui de décharge, était fixé sur une corne, laquelle était elle-même maintenue de manière à conduire invariablement l'air dans l'embouchure élargi du tube de glaise. Ces sacs, à la levée, se remplissaient d'air en raison de l'élargissement des doigts, qui le comprimaient lors de la fermeture quand s'exerçait la pression du poing de l'homme, ce qui le forçait à s'échapper par en bas. Tels étaient leurs soufflets, imparfaits sans doute, et dont le maniement économisait très-peu la force, mais suffisants pour leurs besoins.

Dans ces fosses étaient répandus par couches calculées le charbon de bois et le minerai que recouvrait ensuite une couche plus épaisse de charbon. Six hommes étaient constamment occupés à souffler ainsi; quatre bordées se relevaient à tour de rôle. Le travail, jusqu'à consomption complète, dura depuis huit heures du soir jusqu'à minuit.

Le lendemain, je m'informai du résultat, et l'un des fondeurs me répondit qu'ils n'espéraient obtenir que 10 livres de fer, parce que le minerai avait été mal choisi; on l'avait simplement recueilli roulant sur un versant sans le

chercher en terre. Je calculai qu'au prix des journées d'Europe, en tenant compte des préparatifs de tout genre et de la grande quantité de bière bue par les travailleurs, ces 10 livres de fer avaient dû coûter 150 francs.

J'eus la patience d'assister au déblaiement des fourneaux encore chauds. J'y vis recueillir et mettre de côté chaque parcelle de fer, dont beaucoup étaient en larmes, variant en grosseur. Les plus fortes étaient aplaties à coups de pierre sur d'autres pierres servant d'enclume; les plus faibles étaient superposées suivant leurs dimensions; les riens étaient mis au centre, et du tout on formait des boules qui, chauffées et battues ensuite, arrivaient à former corps; puis on les réunissait de manière à présenter quelque ressemblance avec un lingot brut duquel devaient sortir pioches, haches, om-kondos.

Si l'on en juge du point où nous sommes, tout cela n'est assurément pas fort ingénieux au premier aperçu; mais pour moi, qui n'en avais nulle idée, j'avoue que c'est de ces peuples que je reçus ma première leçon de métallurgie. L'art de forger le fer est chez les Amazoulous plus digne de remarque : leurs moyens, tout imparfaits, tout grossiers qu'ils sont, leur permettent cependant de produire de belles pièces. Leurs armes sont élégantes; souvent ils tordent la tige à quatre pans de leurs om-kondos; quelquefois ils l'ornent de crochets en tire-bouchons d'un cruel effet sur les chairs, et diverses fois je me pris à trouver superbes des armes limées avec des pierres anguleuses

que l'on eût pu croire travaillées au tour, surtout lorsqu'elles avaient subi le polissage au moyen de sable et d'une lanière de cuir ou d'écorce roulant à croiser. Ces pierres anguleuses dont je parle sont un grès vert, excessivement dur. Les artistes cafres, à défaut d'étau, les maintiennent sous le pied, et frottent sur le tranchant le fer qu'ils veulent rayer en le tournant toujours. Ils sont très-habiles et très-lestes à travailler ainsi : c'est alors surtout qu'il me fut impossible de maîtriser mon étonnement.

Le capitaine qui m'accompagnait avait, sans me le dire, dépêché à l'avance des éclaireurs qui devaient nous rejoindre au gué de l'Om-Kouzi. Après plusieurs heures de marche, nous arrivâmes sur les bords de l'Om-Kouzane [1], que nous mîmes aussitôt derrière nous. Nous poursuivions vers l'autre rivière, dont nous n'étions plus loin, lorsque des coureurs vinrent nous donner avis de la présence de quatre éléphants se tenant en deçà de l'Om-Kouzi sur les bords d'une clairière assez vaste. Toutes précautions furent prises pour l'approche; mais lorsqu'à 80 pas nous pûmes nous dégager et voir, nous eûmes le désappointement de reconnaître que nos guides s'étaient complétement trompés. Ce n'était rien autre chose que quatre rhinocéros dont la taille et le mouvement les avaient fait prendre pour des éléphants. Ils étaient couchés quand

[1] Diminutif d'Om-Kouzi, signifiant la petite Om-Kouzi, les Cafres trouvant qu'il existe quelque parenté entre deux rivières qui coulent voisines et se déchargent l'une dans l'autre.

nous les découvrîmes. Ils se levèrent quand nous passâmes à 60 pas d'eux; puis, allongeant les naseaux et agitant les oreilles, ils cherchèrent à sentir et à écouter. Comme nous n'étions point venus là pour eux, nous passâmes sans tirer, et les vénérables se recouchèrent. C'était l'espèce rhinocéros simus.

Un quart d'heure après, nous étions sur l'autre rive de l'Om-Kouzi, où de nombreux éléphants avaient été vus adossés à une pente haute et longue, çà et là coupée de ravins et quelque peu boisée. Malheureusement, quoique nous fussions encore à 1,000 pas de la troupe, nous la vîmes fuir pressée par la peur. Il est vrai qu'elle s'était débandée; cette circonstance nous était du moins favorable et nous promettait des avantages presque certains. Du reste, il n'était pas étonnant que la masse se fût laissé entraîner à une panique; beaucoup de femelles marchaient suivies de leur jeune, et dans cet état leur inquiétude est extrême.

Une partie, à cause de la disposition du terrain, devait passer à 200 pas de nous. Ces animaux se rendaient à la rivière; ils avaient pour eux la pente et furent si rapides que nous arrivâmes trop tard : sans aucun doute, ils avaient traversé l'Om-Kouzi. Nous remontâmes, furetant à droite et à gauche, profitant fréquemment des ravins pour marcher en écoutant. Nous sortions de l'un de ces ravins afin de voir au loin, quand un lourd détalement se fit entendre; le bruit approchait, approchait, et la poussière!

Un escadron de ces animaux trottait à fondre sur nous sans intention; trois de front, onze en tout.

Le premier je les vis. « Des éléphants! Kotchobana! Boulandje! attention! Masquez-vous, ils nous passent dessus; à bout portant et pas peur! » Des buissons étaient là, sitôt dit, sitôt fait. Vrai Dieu! les éléphants ne savaient rien de notre présence; mais une irrésistible envie, une diabolique tentative entraîne chacun de nous à allonger la tête pour voir avant de tirer. C'est si naturel de s'assurer d'abord de la position, de la distance, et puis non-seulement cela, mais c'est que nous les sentions arriver en droite ligne sur nous. Ces animaux pouvaient, s'ils ne nous renversaient des pieds, nous fouetter de la trompe, et quel soufflet! 25 pas nous séparaient d'eux, ils nous virent; mais l'impulsion trop forte ne leur permit qu'une courbe d'un grand rayon à 10 pas à notre droite : ils allaient défiler appuyant sur leur gauche. Je prends le premier, je le tire : il tombe, s'affaissant sur les genoux. Kotchobana s'adresse au second, qui tombe également agenouillé sur le premier. Boulandje tire : son éléphant tombe, aussi groupé sur les deux premiers, et tous les suivants jusqu'au onzième s'agenouillent successivement.

Bon Dieu! vingt fusils, quarante fusils chargés, si nous les eussions eus là! « Attrape à recharger! garçons, et leste. » Et le rire né de cette scène grotesque nous ôtait de la force et de la vitesse; les bras nous en tombaient. C'est qu'il leur fallut du temps pour se dépêtrer les uns des autres,


F. Grenier

tant ils étaient entassés pêle-mêle. A l'un des derniers, j'eus encore celui d'adresser un souvenir dans la culotte.

Un seul restait sur place, mais debout et paraissant nous défier; nous vîmes aussitôt qu'il était démonté de l'humérus : c'était celui de Kotchobana. A quatre ou cinq reprises différentes, j'essayai de me porter de manière à l'avoir aux trois quarts; mais arrivé là, l'éléphant, comme s'il eût eu conscience de mes desseins, me chargeait jusqu'à ce que la crainte de tomber le retînt. Je dus pour réussir envoyer Boulandje faire diversion de l'autre côté, et alors ma balle dans la cervelle le fit s'affaisser mort comme un édifice auquel on enlèverait sa base. Jamais de ma vie de chasseur, et je crois bon de le dire, je n'avais été ni ne fus depuis témoin d'un fait du genre de celui que je viens de signaler; cependant je ne suis pas éloigné de croire qu'il existe chez ces animaux réunis en troupe un esprit d'imitation qui tend à leur faire faire à tous ce qu'ont fait les premiers.

Une demi-heure après cette singulière affaire, dont le souvenir nous égaya longtemps, des Cafres postés sur une hauteur nous signalèrent sept éléphants dont nous ne soupçonnions aucunement la proximité. « Ils sont ici, entendez-les se remuer. — Avançons, Kotchobana! » Et lui et Boulandje étaient à ma gauche, tandis qu'à ma droite une ligne de buissons que je longeais me masquait la vue; mes hommes voyaient les éléphants, moi rien. Sans bruit, nous étions arrivés à 25 pas; alors seulement je décou-

quels exigeaient au moins une balle d'un sixième; j'y souscrivis, et de la fourche d'un arbre je le suivis de l'œil. Après vingt minutes d'attente, pan! le plus gros tombe. Kotchobana recharge; l'animal se relève et part. Un instant après, c'est un autre qui tombe aussi, se remet sur ses jambes et se sauve comme le premier.

J'avais déjà vu de ces animaux se séparer et prendre différentes directions; j'y allai sans tarder. Je blessai successivement cinq d'entre eux sans voir rien tomber; une femelle suivie d'un jeune, pour m'avoir appliqué une charge inopinée, me contraignit à prendre à mon cou mes jambes sans tirer. Il n'y avait eu que 10 pas de distance entre elle et moi; une branche qui, dans ma fuite, me déchira la figure et l'épaule, avait failli me mettre à sa disposition : il n'avait rien moins fallu que mes jambes d'alors pour réussir à m'esquiver.

Je me retirais définitivement de la chasse, mes gens s'étant livrés à la poursuite d'un grand blessé et pouvant aller ainsi fort loin vers des montagnes ferrugineuses et au delà, lorsqu'ayant les bois à dos: « Maître! me dit mon guide, voici derrière nous un éléphant qui fait même route que nous. » Il était à 300 pas et cheminait lestement. Une ravine prochaine devait lui barrer le passage; le lieu était tout découvert, je m'y affalai, et, la traversant, je me tins sur la crête opposée, observant la marche de l'éléphant venant droit au point où j'étais. Le sang ruisselait sur les côtés de sa tête: c'était un vieux grognard, blessé de mes

balles, auquel un mouchoir autour des tempes eût convenu à merveille.

Je le laissai venir, et lorsque je supposai qu'il allait me voir, je me laissai glisser, passai le lit de sable et me portai précisément au-dessous du lieu où il devait s'arrêter sur le bord, à 15 pieds au-dessous du sol qui devait supporter l'animal. Lorsqu'il se découvrit au-dessus de ma tête, il y avait à peine en ligne droite 3 pas de lui à moi. J'avais cru que l'occasion serait belle, et j'avais été réduit à le tirer au front. Mon calcul s'étant trouvé faux, parce que j'avais espéré voir la gorge, que couvrait alors sa trompe, ma balle ne traversa que les os creux du sommet de la tête. L'éléphant rebroussa, mais dans un état misérable, et marchant comme un homme ivre. Malheureusement, son pas était trop large; il disparut bientôt dans des bois éloignés, où la chute du jour ne me permit pas de le suivre. Ce fut peut-être bien encore un bonheur pour moi de ne l'avoir pas tué instantanément, lorsqu'il me dominait de 15 pieds sur le bord perpendiculaire du ravin; il pouvait m'écraser dans sa chute.

Cinq coups de fusil renvoyés par les échos de la montagne me donnèrent à penser que Kotchobana avait de la besogne. En effet, je le vis revenir quelque temps ensuite, avec son inséparable Boulandje. Un seul, mais un éléphant colossal, avait été tué : plus de 12 pieds de haut, chaque dent, de 65 livres.

Après deux heures de marche, nous fîmes comme une

vris, tournée de mon côté, la croupe d'une grande femelle.

L'animal, inquiet, se préparait à tourner la tête; j'avais prévu son mouvement, et le fusil en joue j'allais lui loger ma balle à la naissance de l'oreille tendue. Ce me fut impossible, le mouvement avait été trop brusque; bien plus, l'éléphant avait tourné bout pour bout, et, me présentant le front baissé, il me chargeait à fond. « *Hahy om pondo!* » pas de dents! me crie Kotchobana, qui, à l'aspect du danger, déguerpit à toutes jambes, suivi de Boulandje, tous deux faisant des efforts inouïs pour dévorer l'espace; mais, tout à mon éléphant, je n'avais rien ouï, rien vu. Je tiens bon, j'ajuste bien et pahon! Je détale aussi.

« Vous n'aviez donc pas vu, maître! c'est un éléphant sans dents que vous venez de tirer; ils sont furieux et terribles ceux-là, me dit Kotchobana. — Pas de dents! est-ce possible? Je n'ai rien vu, moi. — Comment, maître! — Certainement; je ne cherche et ne vois que le point où il me faut mettre ma balle. — Et où l'avez-vous tiré, celui-ci? — En plein front, au-dessus de la naissance de la trompe. »

L'instant d'après, je comptais 18 pas du point où j'étais à celui où gisait l'animal tombé raide mort : c'était une énorme femelle, effectivement sans dents, qualifiée par les Hollandais du sobriquet de *poes kop,* que Levaillant traduit par tête camuse, probablement parce qu'il est impossible de rendre en bon français cette expression, que

l'on retrouve à chaque instant dans le jargon du peuple de Provence.

Je me laissai aller seul au plaisir de contempler ma victime, m'estimant heureux de n'avoir pas été la sienne. J'eusse prolongé quelque temps encore cette jouissance comprise du chasseur, mais un furieux coup partit à 40 pas plus loin, suivi d'un cri d'agonie. « Il y en a peut-être d'autres! » En vingt bonds j'y fus; mes gaillards rechargeaient tranquillement à deux pas d'un éléphant abattu, blessé derrière l'épaule, qui dégorgeait le sang par la trompe, qu'il agitait encore comme pour saisir: c'était un de plus pour Kotchobana. « Et les autres? — Partis. — Loin? — Nous ne savons pas. — Suivons. »

Mais nous suivîmes longtemps; des traces se croisaient partout : chacun se sentait déjà fatigué. « Où coucherons-nous ce soir?— A Zimpy, si vous le voulez, ou bien encore chez Makaza, là-bas, assez loin vers le nord.— Soit, chez Makaza; je préfère voir du nouveau. »

Nous fîmes notre route; mais, chemin faisant, une plaine s'offrit à nous, et nous la traversâmes. Sur la droite était un bois garnissant les bords d'un ravin, par conséquent long et assez peu large; sous l'un des plus grands arbres, nous discernâmes s'agitant quelque chose de noir. Les proportions étaient celles d'un éléphant; c'était et auprès de lui s'en trouvaient d'autres.

Kotchobana sollicita la faveur d'y aller s suadé, disait-il, que c'étaient là d'én

quels exigeaient au moins une balle d'un sixième; j'y souscrivis, et de la fourche d'un arbre je le suivis de l'œil. Après vingt minutes d'attente, pan! le plus gros tombe. Kotchobana recharge; l'animal se relève et part. Un instant après, c'est un autre qui tombe aussi, se remet sur ses jambes et se sauve comme le premier.

J'avais déjà vu de ces animaux se séparer et prendre différentes directions; j'y allai sans tarder. Je blessai successivement cinq d'entre eux sans voir rien tomber; une femelle suivie d'un jeune, pour m'avoir appliqué une charge inopinée, me contraignit à prendre à mon cou mes jambes sans tirer. Il n'y avait eu que 10 pas de distance entre elle et moi; une branche qui, dans ma fuite, me déchira la figure et l'épaule, avait failli me mettre à sa disposition : il n'avait rien moins fallu que mes jambes d'alors pour réussir à m'esquiver.

Je me retirais définitivement de la chasse, mes gens s'étant livrés à la poursuite d'un grand blessé et pouvant aller ainsi fort loin vers des montagnes ferrugineuses et au delà, lorsqu'ayant les bois à dos: « Maître! me dit mon guide, voici derrière nous un éléphant qui fait même route que nous. » Il était à 300 pas et cheminait lestement. Une ravine prochaine devait lui barrer le passage; le lieu était tout découvert, je m'y affalai, et, la traversant, je me tins sur la crête opposée, observant la marche de l'éléphant venant droit au point où j'étais. Le sang ruisselait sur les côtés de sa tête: c'était un vieux grognard, blessé de mes

balles, auquel un mouchoir autour des tempes eût convenu à merveille.

Je le laissai venir, et lorsque je supposai qu'il allait me voir, je me laissai glisser, passai le lit de sable et me portai précisément au-dessous du lieu où il devait s'arrêter sur le bord, à 15 pieds au-dessous du sol qui devait supporter l'animal. Lorsqu'il se découvrit au-dessus de ma tête, il y avait à peine en ligne droite 3 pas de lui à moi. J'avais cru que l'occasion serait belle, et j'avais été réduit à le tirer au front. Mon calcul s'étant trouvé faux, parce que j'avais espéré voir la gorge, que couvrait alors sa trompe, ma balle ne traversa que les os creux du sommet de la tête. L'éléphant rebroussa, mais dans un état misérable, et marchant comme un homme ivre. Malheureusement, son pas était trop large; il disparut bientôt dans des bois éloignés, où la chute du jour ne me permit pas de le suivre. Ce fut peut-être bien encore un bonheur pour moi de ne l'avoir pas tué instantanément, lorsqu'il me dominait de 15 pieds sur le bord perpendiculaire du ravin; il pouvait m'écraser dans sa chute.

Cinq coups de fusil renvoyés par les échos de la montagne me donnèrent à penser que Kotchobana avait de la besogne. En effet, je le vis revenir quelque temps ensuite, avec son inséparable Boulandje. Un seul, mais un éléphant colossal, avait été tué : plus de 12 pieds de haut, chaque dent, de 65 livres.

Après deux heures de marche, nous fîmes comme une

entrée triomphale au mouzi de Makaza, précédés de nos quatre queues toutes fraîches des éléphants tués ce jour-là. Une pensée à la graisse réjouissait tout ce peuple noir; on savait déjà que nos éléphants étaient de premier choix. Cependant, malgré leur bonne volonté, Makaza et les siens ne purent m'offrir pour souper que des cannes à sucre que je trouvai délicieuses, sans qu'elles satisfissent aucunement les besoins de mon estomac.

Le lendemain ce fut de la bière, du maïs et une foule de ragoûts cafres, avec tant de cannes à sucre que dix éléphants eussent pu en prendre leur large part sans me faire tort. Chaque mouzi qui avait participé au dépècement se croyait tenu de me nourrir, et chacun, deux fois le jour, me dépêchait une longue ligne de femmes portant sur la tête les mets destinés au blanc. Mes hôtes n'en étaient pas fâchés, car dès ce moment on s'abstint de faire cuisine au mouzi.

L'inconvénient le plus marqué résultant de cette abondance fut l'envahissement de centaines de millions de fourmis, attirées par les débris sucrés des cannes dont nous nous entourions. Il n'était réellement plus possible de se tenir couché sur le sol d'une cabane, tant étaient actifs et nombreux ces petits animaux.

Le 10, la chasse fut reprise : 600 hommes nous y aidaient comme éclaireurs et comme traqueurs ; mais leur besogne ne fut pas rude, car après deux heures de marche nous eûmes découvert dans deux vallées voisines, dés-

cendant des montagnes et débouchant sur les bois, deux troupes séparées d'éléphants de 60 à 80 chacune. Un quart d'heure suffit pour les cerner de toutes parts, et bientôt, emprisonnés entre des murs naturels et des haies d'hommes, ces animaux s'agitèrent inquiets. Durant deux heures nous donnâmes sur eux comme des gladiateurs dans l'arène, fuyant les uns, attaquant les autres, laissant à beaucoup la marque de profondes blessures. 400 de nos hommes, échelonnés par rangs sur la pente raide des bords, étaient là comme des spectateurs romains, et chaque fois qu'une troupe essayait de percer une trouée sur un point, le *koluma* des Cafres la faisait rebrousser. Renvoyée de l'un à l'autre, la troupe recevait partout un accueil semblable; on la voyait s'impatienter, tourner, retourner, se fatiguer beaucoup, hésiter ensuite et prendre enfin le dernier parti, celui d'occuper le centre et d'y rester tranquille.

Haletantes, épuisées par une course de manége inutile, ces pauvres bêtes levaient alors leurs trompes de toute leur hauteur, afin de chercher un air moins dense. De temps à autre aussi des jets d'eau surgissaient au-dessus d'elles pour retomber en pluie fine sur leurs têtes, leurs oreilles et leurs dos; car l'éléphant, comme le chameau, tient en réserve une certaine quantité d'eau, tant pour cet usage que pour les besoins de son estomac.

Nous en blessâmes beaucoup dans cette affaire: sur vingt balles que je tirai, je devais avoir au moins six élé-

phants. Six que je frappai dans la tête à 10 pas, dont trois tombés sur le coup, s'étaient relevés ensuite. Kotchobana devait compter sur des succès égaux, et cependant ce fut avec toutes les peines du monde qu'il réussit à en obtenir un seul. Notre poudre était altérée: aussi je n'hésitai pas à doubler ma charge, déjà beaucoup trop forte suivant les idées européennes, et mal m'en prit, car l'instant d'après le cylindre de ma batterie s'était rompu par suite du retour forcé du percuteur.

Voyez-vous ce chasseur de perdrix qui, par mégarde, vient de tirer sa baguette ou bien a oublié ses capsules ou quoi que ce soit d'indispensable? A coup sûr c'est pour lui un grand désappointement, toutefois aisément réparable; car partout en pays civilisé on trouve des capsules ou l'équivalent d'une baguette. Pour moi c'était bien différent: des éléphants ne sont pas des perdrix, une pièce en fer ne se remplace point comme une en bois, et puis n'étais-je pas à 40 lieues de mon camp, lequel était distant de 70 de Natal, seul point où je rencontrerais un mauvais maréchal. A peine capable de remettre mon arme en état, il fallait m'en retourner serrant la queue et portant bas l'oreille.

Cette idée poignante me fit m'asseoir sur un roc d'où je voyais se remuer çà et là un peu partout les masses disséminées. Les coudes sur les genoux, mes mains soutenaient ma tête, et je voyais sans les voir, sans les vouloir voir non plus, quinze éléphants trottant, venant à nous. 18 pieds de hauteur nous préservaient assez de leur charge,

laquelle ne m'émouvait aucunement. Un jeune Zoulou était avec moi. Bon, brave, vaillant, il s'était fourré de lui-même sur mes talons toute la matinée.

« Maître, voyez-vous? — Bon Dieu ! quelle contrariété ! Tiens, Imphana, des pierres en masse, et tapons dessus. » Vrais enfants par désespoir, nos mains ramassèrent du lourd minerai. Les éléphants passèrent à 8 pas sous nous à la file, et sur leurs têtes, leurs oreilles et leur dos résonnèrent nos projectiles, dont l'action devait leur donner bourseaux et borgnons. Si dans cet instant une pierre détachée de la lune eût traversé l'un d'eux, je m'en fusse assurément attribué tout l'honneur ; j'y eusse pu croire, tant je déployais de force. Il fallait bien qu'elle fût grande puisque, d'une pierre qu'il reçut vers l'œil, un éléphant eut l'air de froncer le sourcil, ce qui me donna à penser et à croire qu'il s'en était aperçu.

Quand se fut écoulée la troupe, nous retrouvâmes une gaieté folle; nous étions contents de nous-mêmes ; on ne pouvait s'être mieux comporté à faire comme des gamins la petite guerre aux plus sérieux, aux plus graves animaux. C'était presque comme une niche d'écoliers à maîtres. Il ne me fallait pas moins que cela pour faire diversion au malheur trop réel dont j'étais victime. J'eusse donné dix dents d'éléphants pour un autre cylindre et de bonne poudre. En soi-même c'était si peu de chose, et cependant c'est à ce rien que plus d'un éléphant de l'Om-Kouzi doit de se promener encore aujourd'hui dans les bois.

Une forte pluie survint et fut un obstacle à la bonne volonté des miens, qui poursuivaient toujours leur proie ; nous nous rejoignîmes non loin de l'Om-Kouzi, dont nous passâmes jusqu'à l'aisselle les eaux rousses et rapides. Une heure ensuite nous étions rentrés chez Makaza.

La journée du 11 s'écoula en recherches vaines. Nous avions simplement vu des buffles, des cannas, et des troupes de couaggas de 4 à 500 individus. J'observai une pie-grièche-veuve à longue queue, vivant en troupes de sept ou huit, et des plus caqueteuses. Je la signale, parce que les bords de l'Om-Kouzi sont le premier point où on la rencontre, en procédant du sud vers le nord ; puis encore parce que l'oiseau est assez remarquable, tant par sa taille que par sa longue queue et sa vie de famille.

Cet oiseau, d'une longueur totale de 18 à 20 pouces, a le corps dans les proportions d'un tiers, la queue allant pour les deux autres ; il est noir ; les petites couvertures des ailes sont blanches, de même que la partie inférieure du dos jusqu'au croupion ; un peu de blanc tache aussi les grandes pennes des ailes vers leur demi-longueur ; les petites en portent également à leur extrémité ; la queue, formée de douze pennes, est étagée[1].

[1] A propos de la pie-grièche-veuve (*Melanolencus*), je crois bon et utile de faire reconnaître les points par où j'ai passé par la présence de certaines espèces qui appartiendront toujours à la contrée : ce sont des ja-

Le 12, comme je m'étais décidé à ne pas visiter la rivière d'Om-Pongola, distante de six heures de marche, par cela seul que l'on m'avait dit que les éléphants y étaient assez rares, j'avais pris la route de Zimpy, en me réservant l'avantage de laisser au moins battre les bois par mes gens. Trois heures de marche nous amenèrent sur des forêts parfaitement détachées de la plaine, où les rhinocéros abondaient; bientôt nous croisâmes des traces fraîches d'éléphants; peu après nous en vîmes. Kotchobana et Boulandje partirent aussitôt.

Des coups de fusil fréquemment répétés me firent amèrement regretter l'état du mien; mais en compensation du tourment que j'éprouvais, je recueillis une observation digne d'être mentionnée, laquelle pourra, je l'espère, servir à l'histoire des habitudes de l'éléphant. Il est si difficile de bien saisir et constater un fait de la vie de ces animaux étudiés à l'état sauvage dans leur libre allure que

lons sûrs qui serviront à ceux qui viendront après moi, meilleurs, plus solides et plus faciles à saisir que les noms de montagnes ou de rivières, lesquels disparaissent avec les populations à la suite de quelque guerre désastreuse. Un voyageur qui explore des contrées nouvelles devrait, ce me semble, toujours agir ainsi. La route qu'il a tenue serait plus reconnaissable à ses successeurs, et par cette précaution les distances parcourues par lui ne sauraient être contestées. Quant à moi, je n'ai jamais négligé ce soin. En preuve des latitudes où je me suis porté, j'ai pris les espèces qui ne les dépassent pas. Je les conserve; quand je le juge nécessaire, je les signale, et avec des titres de ce genre je ne crains pas que l'on émette à mon égard ce doute, mérité par plus d'un : « Mais monsieur a-t-il fait le voyage qu'il a écrit? » Réflexion d'autant plus permise aujourd'hui que je connais de célèbres voyageurs qui ont écrit ce qu'ils n'ont vu qu'en rêve.

je considérai comme une bonne fortune la remarque qu'il me fut donné de faire.

Après les premières décharges, une femelle, séparée du reste de la troupe, s'était vue seule et tendait à regagner les autres. Elle avait pu se convaincre par les émanations que des hommes venaient de passer ou étaient encore dans le voisinage. Devant elle, qui allait sortir des bois, se présentait pour être franchie une clairière ou plaine découverte de 500 pas d'étendue. La voici qui s'avance d'une marche déhanchée, et chacun de nous de dire : « Un éléphant! voici un éléphant! » Un Cafre voisin de moi, celui-là même qui portait mon fusil cassé, me dit : « Maître, deux éléphants! — Où donc? — Là, fit-il en allongeant l'index sur l'animal qui traversait. — Celui-là ne fait qu'un; où est l'autre? — Sous lui; ouvrez bien les yeux. »

Effectivement un jeune marchait sous sa mère, précisément entre ses quatre jambes, et celle-ci, pour aider son nourrisson, enlaçait sous elle sa trompe à celle de son petit, de telle façon qu'elle le protégeait de son corps. Voyez-vous cet instinct d'une mère et son dévouement? Ne vient-il pas tout de suite à l'esprit cette comparaison d'une femme tenant son enfant par la main? De tous les animaux, l'éléphant n'est-il pas le seul qui puisse agir ainsi, lui à qui la nature a donné un seul mais excellent bras, muni d'une main incomparable pour le tact?

Deux éléphants furent tués par Kotchobana. On vint

m'en avertir ; je me hâtai d'aller le reconnaître. Les Zoulous voulurent me précéder afin de me garantir des rhinocéros surgissant brusquement sur notre passage. Ces hommes marchaient l'om-kondo levé, prêts à frapper l'animal qui se serait présenté à une proximité trop grande. Notre tournée achevée, nous jugeâmes bon de rétrograder jusque chez Makaza, où nous passâmes la nuit.

Le 13, nous gagnâmes Zimpy, sans chercher aucunement les éléphants, nos munitions tirant à leur fin. Le 14, nous revîmes Maputa, que je remerciai de tout cœur de la haute protection qu'il m'avait offerte. Le 15, au soir, nous comptions à Om-Ghet-Janne nos succès sur l'Om-Kouzi. Cette narration paraissait lui déplaire en ce que nous semblions préférer ces points à ceux de l'Om-Philos-Mouniama : Om-Ghet-Janne craignait de nous voir chaque fois traverser son mouzi afin d'aller chasser beaucoup au-delà.

J'avoue que je me promettais de revoir les bords de l'Om-Kouzi ; mais Dieu dispose, et cette première fois fut aussi la dernière. Deux des miens, Houahouaho et Nanana, dépêchés par Henning, m'attendaient chez Om-Ghet-Janne pour m'apprendre que la crue des eaux du Touguela retenait sur les bords de cette rivière mon chariot allant à Port-Natal. Cette nouvelle me fut d'autant plus désagréable que déjà je comptais sur son prochain retour. Certainement ma présence là-bas ne pouvait rien hâter ; mais l'inquiétude d'y savoir mes collections, les premières, exposées dans un

chariot à double tente aux accidents de l'intempérie de la saison, me détermina tout de suite au parti d'y aller moi-même aussi vite que possible.

CHAPITRE XXIII.

Je suis victime d'un vol. — Je porte plainte à Panda. — Mode d'instruire l'affaire. — Juges et justice chez les Amazoulous. — Fourberie de Panda.

Le 16, vers cinq heures après-midi, j'avais franchi déjà 18 lieues; j'étais sur les hauteurs qui dominaient mon camp. Mon œil inquiet y cherchait ma tente, mon magasin, chaque partie de mon chez-moi confié tout uniment à la loyauté des Amazoulous. Ma tente était abattue : le vent pouvait l'avoir déralinguée, renversée. Bientôt ensuite nous étions sur les lieux : la porte de mon *pondock* était ouverte ; bref, des dégâts de tout genre avaient été commis chez moi durant mon absence. Tout annonçait que les hyènes en étaient les auteurs, et je me proposais de prendre sur elles ma revanche, lorsque l'un des miens m'apporta la courroie de fermeture soutenant le cadenas; elle était en solide buffle vert, et présentait une coupure bien tranchée qui n'était, à coup sûr, pas l'ouvrage d'une hyène. Cha-

cun, après l'avoir visitée, se prononça d'une façon nette : *Knema py om-kondo,* coupée par une assagaye. C'était aussi mon opinion.

Des hommes mal intentionnés étaient donc venus pour me voler ou pour me nuire. Ils avaient eu soin de s'attaquer à ce que j'aimais le plus, mes collections restantes, têtes osseuses, squelettes, grands oiseaux non encore secs; ma grande outarde elle-même, couchée à ma place dans ma tente, avait été impitoyablement déchirée. Je n'en retrouvai qu'une aile, arrêtée dans un buisson d'épines. Il y avait eu plus de méchanceté dans cet acte que d'envie d'acquérir par le vol.

Ceci bien constaté, je résolus d'obtenir satisfaction et réparation. Mais où trouver le coupable? Là gisait la difficulté. Peu importe, pensais-je. Comme hôte de Panda, cette affaire le concerne : c'est à lui qu'il faut m'adresser. Cependant j'hésitai deux longs jours. Une raison vint enfin me déterminer à agir : c'était la crainte de voir se réitérer chez moi d'autres tentatives semblables. Je partis donc, et le 19 j'allai coucher par delà Om-Grooty.

Le 20, j'arrivai chez Panda au mouzi de Sképèle, et j'eus l'avantage d'être immédiatement admis à lui parler. En deux mots, Panda sut de moi le motif de ma visite. Il témoigna beaucoup d'étonnement de ce qui était arrivé, plus de mécontentement encore, et une indignation telle que, sans connaître le coupable, Panda, s'accompagnant d'un geste exterminateur, prononça la brève et terrible

sentence : *Om-tagaty boulala!* Que le sorcier soit tué ! Restait à trouver l'homme.

Le 21, j'eus encore avec le roi un colloque de quelques minutes, dans lequel je pus remarquer qu'il était fort contrarié de ce que mon domicile eût été violé par l'un des siens, comme aussi de ma démarche en demande de justice. Bien plus, il m'avait entendu dire avec peine que mon intention était d'aller sous peu à Natal : ce dernier vœu surtout lui avait contracté le front.

Panda se trouvait alors embarrassé de plus d'une affaire sérieuse : des démarches venaient d'être faites auprès de lui par le capitaine Smith, commandant le corps d'observation des Anglais à Hamgazy [1]. Panda, qui m'avait vu venir dans sa contrée sous le patronage des boers, s'imaginait que quelque chose avait transpiré, et que mon intention était d'aller en instruire ces mêmes paysans. A cette époque j'ignorais tout cela, et si je l'eusse su, ma conduite eût été plus prudente : je ne lui eusse fait aucune opposition.

« Allez, me dit-il en dernier lieu : deux de mes capitaines vont vous accompagner chez Souzouana; ils trouveront le coupable, et justice sera faite... Mais Souzouana a eu tort; il a manqué à ses devoirs, et pour cette cause je lui veux du mal : car c'était de sa bouche, et non de la vôtre, que je devais apprendre cette violation. » Evidemment Panda

[1] Petite rivière située non loin de celle d'Om-Zimvobo sur la frontière des Ama-Pondas.

s'appuyait sur tout ce qui s'offrait à lui pour chercher noise à Souzouana; car Souzouana avait le grave tort d'être riche.

Je partis, mais avec une satisfaction incomplète en songeant à la tournure que prenait cette affaire. N'était-il pas visible que, pour ses propres intérêts, pour ses vues à lui, Panda voulait en faire tomber toute la responsabilité sur la tête de Souzouana? Souzouana m'en avait bien annoncé quelque chose : « Si vous allez porter plainte à Panda, m'avait-il dit, c'est sur moi que se déchargera sa colère. » A quoi j'avais répondu : « Vous êtes capitaine, Souzouana; informez-vous, trouvez-moi l'auteur du crime; ensuite allez vous-même le dénoncer au roi. Je vous donne le temps de le faire. » Mais le pauvre digne homme était trop persuadé qu'à tort ou à raison Panda voulait l'anéantir. A quoi lui servait-il de faire ou de ne pas faire? Il n'avait qu'une ressource pour échapper à la mort : c'était d'envoyer en présent au despote ses troupeaux sans se réserver un seul individu. Malheureusement Souzouana était un Cafre, et jamais Cafre n'a trouvé en lui-même assez de force pour un tel sacrifice.

Les deux capitaines désignés par Panda pour faire tout à la fois l'office de juge d'instruction, de procureur du roi et de président, m'accompagnèrent donc jusque chez Souzouana. J'observai tout d'abord qu'ils différaient essentiellement des autres hommes par l'allure et la manière. Un ensemble tout particulier me frappa. Je cherchai à les

analyser, et peu à peu j'acquis la conviction que les hommes de justice chez les Amazoulons ressemblaient aux nôtres.

Un front haut, quelque peu ridé par la recherche des pensées, les traits profondément tracés, décelant la faiblesse du corps et la force de la volonté, furent ce que je remarquai à première vue. L'œil était scrutateur sans laisser deviner les impressions intérieures de l'individu; le nez, déprimé par les côtés, reposait sur des ailerons très-sensibles, où se manifestait parfois une agitation nerveuse annonçant beaucoup de finesse; la bouche, largement fendue, parlait rarement; mais quand elle le faisait, les paroles étaient admirablement bien prononcées. Ce n'était pas de l'éloquence qui entraîne, comme la parole si fougueuse des guerriers : c'était une simple diction, posée, tranquille, froide, et sans doute très-solide. Les oreilles étaient grandes et collées sur les côtés de la tête. Celle-ci n'était pas soutenue par de forts muscles; quelque chose de grêle choquait même l'œil vers l'occiput. Le corps, dont l'état généralement maigre permettait de compter les côtes, était aidé de deux longs bras à veines gonflées et saillantes vers les mains, mais faibles et maladroits. Deux jambes le supportaient, privées de mollets, sèches et laides, posées sur deux pieds plats et longs.

Notez que ce signalement est assez exactement l'inverse de la description des Cafres amazoulous, ces hommes de chasse et de guerre : aussi fut-ce pour moi une raison de

plus de m'attacher à l'étude de mes juges. Leur arrivait-il de s'accroupir pour le repos durant la route : c'était gravement, raidement, après avoir pris mille précautions équivalentes à des embarras; leur fallait-il se relever : c'était avec peine; leur air était guindé dans cette démarche, et leur figure se contractait comme par l'effort qu'ils avaient dû faire, tandis que les autres hommes passaient de l'accroupissement à l'état droit, rapides comme un ressort qui se détend.

Maintenant c'est plus encore : ne prétendaient-ils pas, ces juges, que la condescendance, la prévenance, le respect, les entourassent constamment! Leur air semblait l'exiger plutôt que le demander, et chez ce peuple, où la force physique est tant considérée, j'étais étonné de voir des hommes décrépits, quoique jeunes encore, vouloir qu'on leur fît plus d'honneur qu'à des guerriers éprouvés. C'était absolument comme s'ils avaient dit : « Hommes noirs, afin d'être utiles à tous, nous avons sacrifié la force de nos membres pour conquérir une plus grande force de tête. Faites donc que le chemin nous soit aisé. Place! place! » Et partout, bien que l'on fût tenté de rire de leur maigre et prétentieuse condition, chacun se rangeait sur le passage des juges cafres.

J'avoue que la comparaison que j'en fis alors me causa du plaisir, et je suis arrivé à prononcer certainement que dans n'importe quel pays du monde, chez tel peuple qu'on voudra, les occupations donnent naissance aux mêmes

vertus ou vices, engendrent les mêmes tics, développent ou détruisent les mêmes parties du corps : aussi reconnaîtra-t-on partout le pâtre, le guerrier, le médecin, qu'ils soient européens, chinois, esquimaux ou cafres.

Lorsqu'ils arrivèrent chez Souzouana, leur premier soin fut de se faire offrir une vache et force tchouala. Souzouana ne négligea rien pour se concilier la bonne volonté de ces agents de Panda : il fit ce qu'on voulut. Il fallait du beau temps pour instruire l'affaire; car chez les Amazoulous, sous un gouvernement despotique, la justice ne se transporte pas chez les particuliers : c'est au contraire la masse entière des particuliers qui rallie le siége choisi par les officiers chargés.

Le 26 fut un jour favorable, et vit se réunir dans l'enceinte du mouzi tous les hommes, jeunes et vieux, de 3 lieues à la ronde. 2,000 individus étaient là, tous hommes, parce qu'il était reconnu impossible qu'une femme eût commis le crime.

Les hommes de justice commencèrent par demander s'il y avait des absents, quels ils pouvaient être. Personne ne manquait. L'entrée du parc fut fermée. En quelques mots, le but de la réunion fut officiellement répandu, et, après l'explication de l'affaire, une question fut posée, à laquelle chacun devait répondre à tour de rôle sans pouvoir s'y soustraire.

« Savez-vous quelque chose qui se rapporte à l'affaire énoncée ? Si vous savez quoi que ce soit qui y ait trait,

vous répondrez *vouma*, sinon vous direz *naba*. N'oubliez pas que, par son silence, celui qui sait se rend aussi criminel que l'auteur du crime lui-même. »

Pour réponse une foule de *naba* avaient été reçus, quand vint le tour d'un des fils de Souzouana, qui donne son *vouma*. Tous les yeux sont aussitôt fixés sur lui, plus d'une bouche est entrebâillante. Le jeune homme signale Phétéganne, le fils d'Om-Kamtinganne, chef d'un mouzi voisin. Phétéganne, avant l'époque du crime, a eu avec lui un colloque dans le but de s'assurer de mon absence, de l'état de mon magasin; il a observé la facilité d'y pénétrer impunément, d'y choisir ce qui lui conviendrait le plus, en témoignant la volonté d'agir ainsi. Des explications ont lieu; elles établissent qu'au jour où l'acte a dû être commis, Phétéganne a quitté sans motifs ses compagnons de chasse; qu'au retour, il n'a pu donner de bonnes raisons de cette absence, et que des objets qui m'avaient appartenu avaient été vus en sa possession.

Phétéganne était là; ses voisins, ses parents lui témoignent par des reproches combien sa conduite indigne les irrite. On le saisit pour le garrotter et le lier par quatre membres dans l'intérieur d'une hutte. Un messager est aussitôt détaché vers Panda pour l'instruire de la découverte du coupable. *Om-tagaty boulala*, dirent les juges, et chacun se retira.

Le 27 fut un jour pluvieux; rien ne se fait chez les Amazoulous ces jours-là, pas même les exécutions. Mais le

28, comme le soleil brûlait de lumière, dix guerriers d'Om-Landelle s'emparèrent de Phétéganne, qu'ils conduisirent dans une étroite vallée, proche de leur mouzi. Arrivés là, leur besogne ne fut pas longue. Déjà Phétéganne avait avoué qu'il était seul l'auteur de la spoliation. Il réitéra ses aveux tandis qu'on l'attachait à un arbre, et, sans s'émouvoir aucunement, il contempla les guerriers se retirant à 15 pas, formant devant lui un terrible arc de cercle.

Alors les om-kondos à la hampe vibrante furent par trois fois reportés en arrière et lâchés ensemble sur le corps de Phétéganne, qu'ils traversèrent. Phétéganne était tué, tué pour vol avec effraction : châtiment terrible sans doute pour une faute aussi légère; mais, chez Panda, point de prison, point de bastonnade, rien que la mort, quel que soit le degré du crime. Et je vous assure, pas de pays au monde où les voleurs soient aussi rares.

Panda ne m'avait-il pas dit tout d'abord qu'il ne croyait pas à la vérité de ma déposition, parce qu'il ne comprenait pas qu'un seul voleur pût habiter son royaume, qu'il n'y pouvait croire que parce que j'étais blanc, et que du reste j'avais des preuves et des témoins à produire. J'avais bien essayé, tout en demandant satisfaction, d'amener Panda à un autre mode de faire justice, en objectant que son système de mort outrepassait les limites raisonnables, et que chaque exécution le privait d'un homme, d'un guerrier capable de le servir au besoin. « Quant à

cela, me dit-il, les blancs m'ont répété plusieurs fois la même chose, prétendant changer la manière des hommes noirs, sans jamais me donner un moyen qui vaille. Un homme est mauvais, je le tue non-seulement pour lui-même, mais pour prévenir la contagion du mal. Voulez-vous que je fasse faire un grand trou dans la terre, qu'on l'y dépose? Il faudrait alors l'y nourrir, ce qui serait à charge aux autres. La vie pénible qu'il mènerait là l'aigrirait davantage contre les hommes, et s'il parvenait à s'échapper, dix fois plus méchant, il ferait dix fois plus de mal. Quand un criminel est tué, tout le monde est tranquille. Pour ce qui est de la privation d'un homme, d'un guerrier, comme vous dites (et là Panda se mit à rire d'un rire de pitié), mes hommes, mes guerriers, tout le monde le sait, sont plus nombreux que les sauterelles, et quand une sauterelle tombe à terre, voyez-vous qu'il en manque dans le nuage? »

J'avoue que je ne trouvai rien à répondre à la courte explication de Panda, parce que, pour changer des mœurs de ce genre, il faudrait premièrement tout refondre et tout établir, et, par conséquent, faire peser sur un tel peuple les mêmes charges que supportent les peuples civilisés. Alors, pour vouloir éviter un grand mal simple, on arriverait probablement à produire mille maux composés; car la question des avantages de la civilisation est loin d'être décidée en faveur de celle-ci, lorsqu'elle est portée chez des peuples qui savent vivre avec peu de vertus, sans

doute, mais aussi avec très-peu de vices. Quel bénéfice donc en doublant tout dans des proportions égales? Aucun, assurément. Prenez le côté physique pour exemple : chacun sait que la vie la plus simple est celle qui convient le plus à l'homme. Eh bien, la civilisation ne détruira-t-elle pas tout d'abord cette simplicité? La civilisation les dotera de mille aisances, de mille jouissances dont ils n'ont nul besoin, puisqu'ils ne les soupçonnent même pas. Voilà du luxe qui séduit: c'est la coupe de miel offerte à la mouche. La civilisation doit leur porter aussi mille maladies, ce triste cortége qui suit sourdement les avantages présentés. Pesez et considérez, puis dites-moi s'il ne vaudrait pas mieux que les peuples s'abstinssent de recevoir nos présents intellectuels et moraux.

Nous-mêmes, Européens, ne renoncerions-nous pas volontiers au luxe tiré des deux Amériques pour être exempts des misères rapportées de ces contrées. Pourquoi donc aller corrompre des peuples neufs? Une apparence de raison est émise, je le sais. L'Angleterre, entre toutes les nations, veut être philanthrope; elle affecte de se dire telle; mais, sachez-le bien, la philanthropie est un manteau dont elle s'affuble pour mieux couvrir son ambition. Son intérêt commercial, qui veut partout des débouchés, est la seule vraie raison. Et si l'Angleterre trouvait quelque avantage marqué à effacer du globe 1 million de sauvages, elle le ferait peut-être. Elle répand sans cesse pour récolter, peu lui importe que ce soit son or à elle ou le sang des peu-

ples; ce qu'elle considère uniquement, c'est le rapport.

Après avoir obtenu de Panda une satisfaction à sa manière, et avoir mis de l'ordre dans mes collections osseuses et mon matériel de chasse, que l'on eût pu prendre pour un arsenal complet, je quittai mon camp, que je laissai à la garde de Kotchobana, Boulandje et Djantje, espérant y revenir en aussi peu de temps que possible. Souzouana, que je vis en passant dans son mouzi, me témoigna par des gestes fous et des paroles rapides, étonnantes, malhonnêtes quelquefois, combien mon départ l'affectait. Il y avait comme du délire chez cet homme si sensé d'ordinaire; je ne manquai pas de l'attribuer à l'usage du tchouala et le priai d'aller se reposer pour se refaire.

« Point du tout, me disait-il, vous vous trompez. Panda s'est expliqué sur mon compte de telle façon qu'il ne saurait y avoir d'équivoque. Voici ses paroles : Mon cœur m'a dit que Phétéganne n'était pas le vrai coupable, mais bien Souzouana. Vous voyez donc que Panda veut me faire tuer, qu'il me tuera, et qu'il n'attend pour le faire que votre départ. Vous partez : allez, et quand vous reviendrez, il n'y aura plus ici de Souzouana. »

La consternation était générale au mouzi, et toujours je conservai la persuasion que le tchouala seul travaillait toutes ces têtes. Mon opinion fut encore corroborée lorsque vint à moi Baye-Bank, l'un des fils de Souzouana. Ce jeune homme, ivre de désespoir, avait à la main gauche

quatre assagayes sous un bouclier, une autre dans la droite. De loin il m'apostrophait déjà, tant il avait à me dire ; il se hâtait, parlait l'écume aux lèvres, gesticulait beaucoup et marquait ses temps en me faisant presque sentir la pointe de son arme sur la poitrine.

« Allons, toi aussi, jeune homme, tu as pris trop de tchouala ce matin ; je ne t'écoute plus, car tu déraisonnes. » Un coup allait m'atteindre, mais heureusement je le relevai avec un tonga qui me servait de canne. Plusieurs hommes alors prirent Baye-Bank par derrière et lui enlevèrent ses om-kondos. « Eh bien, Nanana, Houahouaho, tous ces gens-là sont fous, allons-nous-en. — Adieu, Souzouana, Sani-Gouschleg ! portez-vous bien. — Portez-vous bien... ah ! oui, portez-vous bien, fit-il d'un air de désespoir ; dites donc portez-vous bien aujourd'hui à Souzouana que Panda tuera demain ! »

Ce furent là les dernières paroles que j'entendis du bon, du brave et malheureux Souzouana, paroles qui si longtemps ont résonné d'un timbre si douloureux à mon cœur, qu'aujourd'hui même je n'en ai pas oublié la pénible impression. Un instant auparavant, comme Souzouana me répétait encore que Panda le ferait tuer sitôt après mon départ, qu'il ne pouvait échapper à sa colère, je lui avais dit : « Si vous en êtes si sûr, venez donc avec moi vous réfugier à Natal. » A quoi ce vieux brave avait répondu : « Moi, prendre la fuite !... Vous voulez que Souzouana se sauve ! Parlez-vous à une femme ? Souzouana

n'a jamais tourné le dos au danger; et, tout sûr qu'il peut être du sort qui lui est réservé, Souzouana restera ici. C'est ici qu'il sera percé d'un om-kondo, ici même, par devant, dans la poitrine. Souzouana se sauver, jamais! »

Je quittai donc Om-Philos le 30 avril, et le 2 mai, après une marche des plus forcées, j'atteignis le mouzi de Nonglas, où était arrêté mon wagon. Mais d'ici jusqu'au 25 août 1842, que je revins à mon camp, va se développer une longue série de faits qui appartiennent à l'histoire de Natal, et desquels dépendit le sort de cette contrée. Quoique cette histoire ne soit pas mon fait direct, je crois cependant utile de dire ce que j'en ai malheureusement appris à mes dépens, pour avoir eu mon habitation située à peu près à égale distance des deux camps, sous la volée du canon anglais.

CHAPITRE XXIV.

Crue du Touguela. — Mon chariot retenu sur ses bords. — Mon voyage à pied à Natal. — J'apprends en route la reprise de possession par les Anglais. — Prétentions et droits des uns et des autres. — La guerre s'allume. — Affaire de Conguela. — Défaite des troupes anglaises. — Prise de la pointe par les boers. — Siége du camp.

Après la visite de mes collections et deux jours de station au mouzi de Nonglass, malgré les pressantes sollicitations de Panda, qui m'adressa plus de vingt capitaines afin de me prier d'abord et de me commander ensuite de ne pas retourner immédiatement à Natal, je jugeai bon de chercher à franchir la Touguela, dont les eaux, profondes de 20 à 50 pieds, roulaient rapidement vers la mer.

A cet effet, je construisis un radeau de bois mort, et, au risque de me noyer avec Houahouaho, qui ne savait pas nager, ou bien encore de nous faire happer par les crocodiles, je me lançai sur la frêle et spongieuse machine, à laquelle mon Houahouaho se cramponnait comme un singe. Lui, Zoulou, n'avait jamais été sur l'eau et ne comprenait pas que l'on pût s'y tenir. Aussi, quand l'absorption vint à s'opérer par la submersion du bois vermoulu, ses cris : Nous coulons, nous sommes noyés ! vinrent-ils m'embarrasser terriblement. Il est vrai que nous avions de l'eau jusqu'à la ceinture ; nos gaules, malgré 20 pieds de

longueur, pour pousser de fond étaient encore trop courtes. Le courant nous drossait ferme, et noyade ou crocodiles pouvaient bien nous attendre.

Mais jamais je n'ai pu souffrir de cris, surtout quand la peur les fait pousser : des cris et des pleurs découragent les plus braves. Je sentais que j'avais besoin de toute ma fermeté, de mon sang-froid et de ma force. Houahouaho le criard reçut je ne sais comment un coup de bâton sur la tête ; c'était bien involontairement, je l'assure, et ce hasard, quelle qu'en fut la cause, nous sauva peut-être tous deux ; car Houahouaho se tut, je pus pagayer plus à l'aise ; bientôt ensuite le fonds se fit sentir sous ma perche et nous pûmes atteindre l'autre rive, mais à 1,500 pas au moins du point où je comptais attérir.

C'était heureux. Houahouaho en descendant à terre la frappa trois fois du pied pour s'assurer si c'était bien elle, jurant que je ne l'attraperais plus à pareil jeu. « Pourquoi donc, Houahouaho, te désespérais-tu si fort tout à l'heure? — Ah ! maître, de l'eau ! des crocodiles !... On a beau être homme, on se noie d'abord et l'on est croqué ensuite, ou bien l'on est croqué avant de se noyer. Que voulez-vous faire dans l'eau, contre l'eau et les crocodiles? hein, dites ! — Contre l'eau, on nage ; contre les crocodiles, il y a aussi un moyen. — Lequel? — On leur fait lâcher prise en leur mettant un doigt dans l'œil. — Maître, je vous ai vu dans l'eau, vous n'en avez pas peur ; vous nagez comme un poisson ; mais lorsque vous nagez, si quelque crocodile

vous prenait par la jambe, je voudrais bien vous voir lui mettre un doigt dans l'œil! »

Au fait, je faisais à Houahouaho sa leçon pour avoir lu dans un je ne sais quel livre qu'un certain peuple, comme aussi la panthère, se dégageait de la gueule du crocodile ou caïman en agissant de la sorte; mais j'ai toujours douté et je doute encore aujourd'hui, tout comme mon Houahouaho, de la facilité d'exécution d'un pareil moyen par un homme saisi dans l'eau. Sitôt qu'il a happé, le crocodile, afin de submerger sa proie, donne un coup de queue si rapide et si puissant, qu'il serait impossible de tenter une pareille démarche, même en supposant que l'homme conservât tout son sang-froid.

Houahouaho m'apprit, en continuant la conversation sur notre fameux passage, qu'être tué à terre lui serait assez égal, mais qu'il frissonnait à l'idée de mourir dans l'eau. C'est qu'effectivement les Amazoulous sont assez hydrophobes; très-peu savent nager, et pas un ne touche aux produits des fleuves ou de la mer.

Une heure ensuite nous étions au mouzi de Koudou, qui m'accueillit comme une ancienne connaissance. Ses premières paroles furent pour m'apprendre l'arrivée à Natal des Anglais d'Hamgazy, sous le commandement du capitaine Smith. Il y avait 250 hommes de troupe avec 60 chariots traînés par 600 bœufs, conduits ou accompagnés de 250 domestiques, la plupart colons d'Albany ou Cafres des frontières.

Cette nouvelle me fit d'abord quelque plaisir, parce que j'espérais que les Anglais établiraient et feraient respecter des lois à Natal. Cette fois encore je me trompai comme dans mille autres circonstances. Koudou m'apprit aussi que l'on s'attendait à voir aux prises les Anglais et les boers, pour savoir qui resterait maître du sol de Natal.

Cette attente avait pour moi quelque chose de piquant; sortant de guerroyer contre des animaux de toute espèce, j'allais peut-être voir se battre des hommes, peut-être aussi prendre part aux affaires qui devaient surgir sous peu de jours, et sans savoir quelle opinion devait être la mienne, sans même y songer, je me faisais d'avance une fête d'assister au débrouillement d'une question de ce genre.

Deux jours d'une marche rapide me conduisirent de Touguela à Port-Natal. J'y trouvai tout en émoi; les femmes des boers excitaient leurs maris au combat, et ces hommes froids, vivement stimulés, ressentaient comme un principe d'enthousiasme. Déjà quelques altercations avaient eu lieu. Le capitaine Smith avait établi son camp dans une plaine découverte à 800 mètres de la baie, proche de quelques petits marécages; et comme il songeait à y bâtir des cabanes pour ses soldats, Prétorius, le commandant des boers, trouva bon de le sommer de cesser ses travaux.

Le capitaine Smith, qui s'intitulait commandant de Natal pour compte de la reine Victoria, ne pouvait recon-

naître Prétorius, encore moins obtempérer à l'injonction. De là des pourparlers traînés en longueur par Prétorius, qui, n'ayant pas encore tout son monde, n'était pas en force pour faire respecter ses volontés. Dans l'un de ces entretiens, le capitaine Smith s'était plaint de la manière affectée dont les cavaliers boers venaient caracoler armés autour de son camp, assurant qu'il se verrait dans la dure nécessité de les éloigner à coups de fusil, si Prétorius n'y mettait bon ordre.

Prétorius accéda à cette demande, et pour s'être montré facile sur ce premier point, il se vit à la veille de faire d'autres concessions : le capitaine Smith voulait que le village de Conguela fût évacué par les boers, mais Prétorius refusa.

Les allées et venues des boers autour du camp, où ils narguaient les *rooye-baatjes* (habits rouges), n'en continuaient pas moins. Irrité de ces insolentes provocations, le capitaine Smith fit prendre les fusils à 100 hommes, et sortit de son camp avec deux pièces de canon pour marcher sur Conguela afin d'en déloger les boers. Il était trois heures après-midi.

Bien avant que les Anglais débouchassent des bois qui se trouvent au premier tiers du chemin du camp à Conguela, les boers avaient déjà avis de la marche de ceux-ci. 40 d'entre eux se portèrent aussitôt au-devant du détachement anglais, dont les habits rouges tranchaient d'une façon si flambante sur le fond vert de la plaine. La

halte fut commandée, puis la ligne de bataille prête à former le carré, protégée sur chaque aile d'une pièce de 6. Les boers, également arrêtés, ne conservaient aucun ordre. Un parlementaire fut par eux dépêché au capitaine Smith, qui le renvoya aussitôt, demandant à voir Prétorius lui-même.

Une conférence eut alors lieu entre les deux chefs, dont les vues étaient assez mal arrêtées. Chaque parti prit ensuite sa marche dans une direction opposée, se vantant d'avoir intimidé son adversaire; mais à dire vrai, chacun avait eu peur.

Tel était l'état des choses lorsque j'atteignis Port-Natal. Les jours suivants, Prétorius, en raison des renforts qui lui arrivaient, augmenta ses prétentions : non-seulement il défendait aux Anglais de bâtir, mais encore il voulait qu'ils délogeassent à l'instant même et s'éloignassent des terres de Port-Natal, abandonnant armes et munitions. Cette proposition fut accueillie comme elle méritait de l'être.

Le lendemain, pour se venger, Prétorius refusa de lire une lettre du capitaine Smith, parce qu'elle portait simplement pour adresse : *M. H. Prétorius*, sans qualification de commandant. D'un autre côté, le capitaine Smith, prévoyant que des collisions étaient inévitables, eut recours pour s'approvisionner à la presse de tout ce qu'il trouvait à sa convenance chez les marchands : riz, farine, sucre, café, tout fut pris sans solliciter le consentement des dé-

tenteurs, et cette mesure, exercée brutalement, ne laissa pas que de mécontenter beaucoup de monde.

Par manière de représailles, un beau matin que j'étais chez moi (le 23 mai 1842), 150 boers, qui avaient fait de ma maison un corps-de-garde, protégeaient l'enlèvement des 600 bœufs de trait des Anglais. Des coups de canon furent envoyés du camp sans succès sur les maraudeurs; d'autres sifflèrent ensuite au-dessus de ma villa, et leur son jeta tout d'abord l'épouvante chez ces hommes, qui ne s'étaient jamais vus en butte à de pareilles armes bien servies. Cette démonstration de la part des boers était une insulte grave au pavillon anglais, et pouvait même être considérée comme le principe des hostilités. Le capitaine Smith avait fait sortir pour y répondre la majeure partie de ses troupes; mais ensuite, craignant d'être attiré dans quelque embuscade, il se ravisa et fit rentrer son monde.

« Bon, disaient les boers guettant cette manifestation, les habits rouges font la parade. » Quand la nuit fut venue, les boers, sur leurs gardes comme des écoliers après une fredaine, avaient eu soin de poster des corps d'observation et des vedettes isolées. J'étais alors à 1 mille de mon habitation en compagnie de quelques Allemands. Notre conversation roulait sur l'événement de la journée; chacun de nous prévoyait que sous peu les Anglais chercheraient à prendre leur revanche, et chacun de songer à ses propriétés. Je me demandai pourquoi j'étais chez les

autres plutôt que chez moi, où j'avais mille choses à conserver. Une demi-heure ensuite j'arrivai sous les varandes de mon habitation, autour de laquelle étaient attachés nombre de chevaux. Du monde emplissait mes appartements; le sol était jonché de dormeurs, les angles encombrés de fusils. Ma première impression fut une extrême contrariété de ne pas être chez moi. Si l'on m'en eût fait seulement la demande, j'eusse accordé sans hésiter, avec plaisir peut-être, la permission. Les dormeurs avaient pris pour leur service cinquante couvertures de coton apportées le jour même, et que je destinais aux Amazoulous; raison de plus pour être mécontent. Mon lit était occupé par deux hommes y dormant assurément mieux que dans le leur.

Fier de mes droits, comme je l'étais étant matelot lorsque quelqu'un avait pris mon hamac, j'eusse souhaité leur donner à tous la cale sèche; malheureusement, je ne pouvais que faire rouler les dormeurs en déhalant brusquement les couvertures dont ils s'entortillaient. Ce fut une prompte besogne; dix-huit hommes étaient là, que je secouai à tour de rôle, et que sans plus de façon je mis à la porte.

Chacun est maître chez soi et je veux y rester seul; mais aussi pour me faire obéir, si besoin était, j'avais pris en main un excellent fusil double dont je me proposais de faire usage en cas d'opposition violente. En face d'un argumentateur aussi soigné, personne ne dit mot, chacun

sortit, et comme des chevaux attachés aux colonnades de support trépignaient, je les mis en dérive sans m'inquiéter de la colère des maîtres.

Un seul, Baart Prétorius, le frère du commandant général des boers, à qui revenait la direction du poste, celui-là, vexé que je l'eusse fait déguerpir en double de mon lit, osa venir me faire des reproches touchant ma manière plus que leste de traiter des hôtes. Pour toute réponse, je lui interdis les abords de ma maison, s'il ne voulait s'exposer à recevoir un coup de fusil, et comme déjà je m'étais assuré que bon nombre d'objets avaient disparu de mes appartements : « A demain, Baart, lui dis-je, et nous saurons qui est le vrai maître de Natal; que ce soit Prétorius ou Smith, il faudra bien que justice soit faite. Vous, en votre qualité de commandant de poste, vous aurez à répondre le premier du vol dont je me plains. » Et j'allai me coucher, ayant pour tout compagnon mon Cafre Houahouaho, que les coups de canon de la journée avaient grandement inquiété.

C'était la première fois qu'il se trouvait dans un pays habité par quelques blancs, qui tous armés ne parlaient que guerre. « Singulières gens, disait-il; s'ils ouvrent la bouche, c'est pour prononcer le nom de leurs ennemis; c'est pour dire : Frapper, tirer, tuer, exterminer, tout. Leurs chevaux d'impatience trépignent et soufflent par les naseaux. Le canon tire à faire trembler, et sa grosse balle, que personne ne voit, hurle dans l'air et tombe si loin que

pas un Zoulou ne le croirait. Maître, retournons-nous bientôt à Om-Philos? »

Aux yeux de mon sauvage, ces blancs étaient beaucoup plus barbares dans leurs gestes que ne le sont les Amazoulous aux yeux d'un Européen. Le sommeil s'empara cependant de nous deux. Vers minuit, je croyais rêver aux sons inaccoutumés de la journée précédente. J'entendais une pétarade assez vive, dominée par le ronflement du canon. Par trois fois je me répétai que c'était un rêve; mais le bruit continuant plus fort, je prêtai l'oreille, et je reconnus que ce n'était rien moins qu'un songe. A coup sûr on se battait : ce devait être à Conguela.

Assez peu soucieux d'affaires qui n'étaient pas les miennes, je me remis sur l'autre bord; mais une demi-heure ensuite, j'étais de nouveau réveillé par une autre fusillade plus vive que la première. Cette fois, c'était au camp des Anglais. Le bruit ne cessa qu'à quatre heures du matin. Fatigué de cette fusillade incessante, je dormis jusqu'à sept heures.

Les premiers hommes que je rencontrai étaient des boers, de ceux-là mêmes que la veille j'avais chassés de chez moi. Leur accueil fut loin d'être aimable; ils manifestaient l'intention de me lâcher un coup de fusil. « Nous sommes en temps de guerre, disait l'un d'eux : en guerre, il est permis de tuer; débarrassons-nous de ce Français-là. » Et il s'assurait si l'amorce de son fusil était bien sèche.

« Attention, Oud-Keerl! lui dis-je; vous allez trop vite! En guerre on tue, c'est vrai, mais on ne tue que quand on court soi-même le risque de l'être par un homme armé. Attendez que je prenne mon fusil, et je veux être le vôtre: c'est seulement ainsi que Dieu le permet [1]. » Il y avait pour lui et ses camarades trop peu de chances avantageuses dans ce genre de lutte, l'équivalent d'un duel. Des chances égales dans un combat, c'est ce que n'aiment pas et n'aimeront jamais les boers.

Aussi eus-je tort, et ma proposition fut-elle considérée comme un outrageant défi. L'un me saisit au collet, l'autre par un bras, et j'eusse pu, en tentant de le faire, venir à bout de mes deux adversaires si quatre crosses levées à la fois sur ma tête ne m'eussent fait songer à l'impossibilité d'une résistance avantageuse. « Vous n'oseriez pas! leur dis-je en les regardant fixement, vous n'oseriez pas! car nous pourrions nous revoir. — Bah! dit l'un, nous avons cette nuit même tué assez d'Anglais pour pouvoir nous vanter de savoir nous comporter au feu, et si vous voulez passer dans leurs rangs, allez-y tout droit. »

Je me possédai assez pour prendre la balle au bond, et, débutant par un juron familier aux boers : « Croyez-vous donc que je sois Anglais, moi? Avez-vous d'un Français une opinion si basse que vous pensiez en faire un

[1] Ce fut le tour de phrase que je dus employer; car leur parler des lois de l'honneur est un langage qui ne serait pas compris de ces hommes, dont toute l'instruction se puise dans la lecture de la Bible.

traître? Ne vous avisez pas de m'insulter comme Français; car alors me faire briser la tête ne serait rien : une balle traverserait ou la vôtre ou la mienne, et laissez-moi. »

Les mains se fatiguaient à me tenir; une secousse me dégagea, et comme je restais en place, pas un n'eut l'idée de me réempoigner. « Qu'est-ce donc que votre affaire de cette nuit avec les Anglais? » fis-je avec un brusque air d'intérêt. Désireux de raconter leurs exploits, deux ou trois parlaient à la fois, et j'appris de ces hommes les faits qui suivent.

Parti à la sourdine de son camp vers onze heures un quart, à la tête de 110 fusiliers et de deux pièces de 6, le capitaine Smith avait gagné la baie par le plus court chemin. Comptant faire route le long du rivage à quelque distance de la bordure des mangliers, il espérait arriver ainsi à se porter devant Conguela, ou peut-être encore à le tourner en partie pour couper la retraite aux boers. Il s'imaginait réussir d'autant plus certainement qu'il agissait la nuit, et que Conguela servait à abriter nombre de femmes et d'enfants dont la position critique déciderait les hommes à accepter toutes conditions qu'il lui plairait de dicter en pareille circonstance.

Jamais les boers n'eussent soupçonné sa marche par le Strand; le capitaine Smith eût assurément pu passer inaperçu avec ses troupes, sans le bruit du crochet d'un canon sur l'anneau d'un caisson que l'on avait garni sans soins, à la hâte. Une védette quitta son poste, afin de s'as-

surer de la cause, découvrit les Anglais, et se rendit bride abattue à Conguela, où l'éveil fut donné.

Les femmes et les enfants furent conduits à l'abri de tout danger dans une clairière peu distante. 25 tirailleurs boers allèrent se poster le long du rivage, derrière quelques mangliers isolés, attendant comme des chasseurs à l'affût d'un léopard. Le détachement était sur le point de passer à 110 pas de là. Un instant s'écoula dans l'attente, et quand il se montra par le travers, le silence de la nuit retentit d'un résonnant coup de feu immédiatement suivi de quatre autres.

Un bœuf de chaque attelage, deux soldats et un officier étaient tombés atteints : chaque coup avait tué un homme ou une bête de trait. Les attelages engagés, les canons devaient forcément rester là. Ils furent braqués tant bien que mal et chargés de même. Le désordre succéda au désordre, on tira de part et d'autre ; mais chez les Anglais l'effet des premiers coups avait brouillé leur moral. Les leurs, très-nombreux, restaient sans effet, tandis que ceux assez rares des boers portaient presque tous sans exception. Une embarcation chargée d'une bombarde avait beau chercher de son chenal à protéger la force engagée, ses efforts furent infructueux. A peine y avait-il trois minutes depuis la première décharge, et déjà la retraite sonnait. Dans l'impossibilité de l'effectuer en ordre, le capitaine Smith profita de son cheval pour se rendre le premier au camp, laissant se dépêtrer ses hommes comme ils l'entendraient,

et abandonnant ses deux pièces sans les avoir enclouées.

Dès lors ce fut un sauve-qui-peut général, et pataugeant dans le sable et la boue, les habits rouges se virent bientôt gagnés par l'eau qui montait. Presque tous jetèrent leurs ceintures à giberne, beaucoup leurs fusils; quelques-uns, pressés par la crainte de longer les mangliers, gagnèrent le large et s'y noyèrent.

Pour les boers, les circonstances étaient superbes; mais à vrai dire leur commandant était un homme inepte et poltron; sinon toute retraite était coupée aux fuyards, que l'on eût fait prisonniers sans coup férir, et par cette mesure d'à-propos on fût arrivé sans lenteurs au but proposé.

Lors de l'arrivée des renforts, on pouvait espérer un succès pareil, et qui pourrait dire si l'Angleterre, dégoûtée par des revers constants, n'eût pas ensuite totalement abandonné l'idée d'agir aussi injustement envers les émigrants, lesquels, après tout, n'étaient venus là que pour éviter de faire une révolution dans la colonie même du Cap.

Trente ou quarante minutes après la débâcle, le camp était à demi cerné par les boers, qui se contentèrent de tirer sans chercher à l'emporter d'assaut. Le feu continua jusqu'à quatre heures du matin sans interruption, mais aussi sans effet. Quelques hommes furent encore tués aux Anglais. Un des paysans tomba : ce fut le seul qu'ils perdirent cette nuit. Telle fut la narration exacte des faits que je recueillis alors.

Le 25 mai, comme les boers, fatigués de leur nuit ac-

tive, laissaient les Anglais en repos dans leur camp, le capitaine Smith put écrire son rapport au gouverneur, sir Georges Napier, dans lequel il établissait que sur 138 hommes qu'il avait avec lui lors de l'affaire de Conguela, en y comprenant les officiers, 34 avaient été tués, 63 blessés et 6 absents ou noyés.

Pour un début, les boers devaient s'estimer heureux au delà des espérances les plus rationnelles : aussi ne manquèrent-ils pas d'en remercier Dieu, de se considérer comme son peuple; car pour eux avait été fait le même miracle que pour les Hébreux : les eaux ne s'étaient-elles pas refermées sur leurs ennemis? On m'eût cassé la tête avec une balle si j'eusse seulement osé dire que le flot avait lieu chaque jour deux fois en vingt-quatre heures : tant il est vrai que rien n'est stupide au monde comme un peuple qui s'est laissé dominer par de certaines idées.

Un navire était à cette époque dans la baie : c'était *le Mazeppa*, chargé d'approvisionnements et d'armes pour les troupes. Rien ne troublait le débarquement d'objets qu'il opérait depuis son arrivée; les communications étaient même restées parfaitement libres entre le camp et la pointe, que gardaient 25 hommes sous le commandement d'un officier, et déjà la moitié du chargement avait atteint sa destination, lorsque les boers songèrent que ce qui était indispensable à leurs ennemis pouvait fort leur convenir à eux-mêmes.

Dans la nuit du 25 au 26 mai, 100 hommes des boers

quittèrent Conguela et se dirigèrent à pas de loup vers l'embouchure de l'Om-Guinée, pour de là longer le rivage et arriver ensuite à la pointe, après avoir largement doublé le camp, afin de n'être pas découverts. Ces hommes, lorsqu'ils étaient encore à 2 kilomètres du poste de garde de la pointe, pénétrèrent dans les bois du rivage, où il fallait fréquemment ramper à plat ventre et lentement. Ils réussirent à s'approcher comme un long serpent. Il y avait plus d'une demi-heure qu'ils se tenaient à portée des premières sentinelles, retenant leur haleine et se gardant de froisser la moindre branche, quand se fit le jour.

A la première lueur, les sentinelles tombèrent atteintes. L'éveil donné, les boers débordèrent et firent feu sur les premiers qui se montrèrent. Le canon leur répondit quatre fois à bout portant, mais mal braqué, et sa mitraille se perdit dans le sommet des arbres. Il n'y avait pas de tenue possible : aussi les soldats anglais et divers résidents de même nation se réfugièrent dans un grand magasin de pierre tout crénelé et dans lequel ils comptaient bien résister et vendre chèrement leur vie. Des prisonniers étaient déjà faits; ceux qui tentèrent de s'échapper par la fuite tombèrent sous les balles, à la vue des retranchés, dont la résolution se fondit aussitôt. Sommés de se rendre, ils ouvrirent leurs portes : 35 individus étaient au pouvoir des boers.

Dès le jour même, ces hommes furent expédiés sur Pieters-Mauritz-Burg, où les soldats furent aussi bien traités

que les hommes libres le furent mal. Comme il importait aux boers de ne pas laisser au *Mazeppa* la liberté de partir, ses ancres furent portées à terre. C'était un faux calcul. Mais les boers ne sont nullement marins; ils n'avaient pas eu la pensée d'enlever son gouvernail, et quand *le Mazeppa* le voulut, il put appareiller sans encombre.

Dès ce moment le camp fut cerné ; les canons pris aux Anglais furent tirés contre eux; le transport des approvisionnements s'opéra sans obstacle, et les boers se sustentèrent aux dépens de l'Angleterre, tandis que les assiégés se voyaient réduits à vivre de cheval crevé.

Cet état de choses eût pu voir surgir avec le temps de graves conséquences, si un Anglais du nom de Richard King, caché à bord du *Mazeppa*, ne se fût risqué à porter à Graham's Town la nouvelle de ces désastres.

Jusqu'au 25 juin inclusivement, 651 coups de canon furent envoyés par les boers sur le camp, dont les wagons traversés ou démolis étaient chaque matin replacés comme reparés. Une sortie avait eu lieu ; les Anglais avaient réussi à chasser d'une tranchée des paysans endormis, mais leur perte surpassait encore celle des boers. Cette action fut néanmoins qualifiée de vaillante.

Vers cette époque, comme les boers se fatiguaient de voir leurs tentatives rester sans résultats, parce qu'ils avaient trop peu de science militaire pour recourir à des moyens meilleurs, et trop peu de résolution pour agir fortement, une demande ignoble, lâche, infâme, me fut

adressée par l'un d'eux, après avoir vu y adhérer la plupart des membres du conseil. Cet homme avait ordre de solliciter sans insister, d'être prudent et discret, afin que l'on pût au besoin nier la chose et que personne ne pût comprendre. Il trouva bon de recourir à un tiers, et choisit à cet effet un Allemand, *Krockmann*, qui remplit auprès de moi cette mission comme une véritable corvée.

Il fallait que je livrasse aux boers les poisons destinés à mes travaux de préparation : arsenic et sublimé corrosif, dont on me savait détenteur à une quantité majeure. On voulait jeter 10 ou 15 livres de ces éléments dangereux dans la fontaine voisine du camp, qui fournissait seule plus de la moitié de l'eau consommée par les assiégés, et si l'on ne réussissait à empoisonner du monde, on devait au moins avoir l'avantage de faire souffrir d'une disette d'eau, au point d'amener les troupes à se rendre.

Il n'est sans doute pas besoin que je dise combien je fus révolté d'une semblable proposition; j'eus cependant assez d'empire sur moi pour cacher mes impressions. « Le moyen est fameux, répondis-je au messager; je regrette amèrement ne point avoir ici ce qui serait d'un effet si puissant. Mes poisons sont à Om-Philos, où, pour les grands travaux que j'ai entrepris, la totalité pouvait être indispensable. » C'était un mensonge dans le but de me tirer d'affaire, car alors étaient encore chez moi en dépôt 7 livres d'arsenic et 2 de sublimé corrosif, que le lendemain au matin je me hâtai d'aller jeter dans les roseaux, en se-

mant au vent la poussière blanche dont l'action, si elle eût été employée, n'eût pas manqué d'avoir les résultats les plus désastreux.

CHAPITRE XXV.

Arrivée de la frégate *Southampton* et du navire *le Congh.* — Démoralisation des boers. — Pillage de Conguela. — Appel fait aux Cafres par les Anglais. — Traité signé. — Acte de soumission. — Amnistie avec exception. — Coup d'œil rétrospectif. — Causes de l'émigration des boers de la colonie vers Port-Natal. — Leur chef Rétief. — Leurs affaires avec Massilicatzi. — Pièces authentiques. — Dingaan massacre par trahison les hommes de leur députation. — Autre massacre de Boschjesmans-Rivier. — Revanche prise par les boers sur les Amazoulous. — Mesures du gouvernement anglais. — Le *punishment bill* prouve que l'Angleterre n'avait point le droit de posséder ces contrées.

Après bien des tentatives de la part des boers, après quelques moments de patience de la part des Anglais, dans la soirée du 25 au 26 juin, un signal de salut apparut dans l'air; une fusée chargée d'étincelles d'espérance se leva droite, immense et majestueuse, en même temps que résonnait un puissant coup de canon: c'était la frégate anglaise *Southampton* qui arrivait au mouillage de la rade, chargée d'hommes brûlant du désir de délivrer leurs compatriotes.

Les figures des boers s'allongèrent; ils allaient avoir af-

faire à des hommes frais et nombreux, bien différents des squelettes du camp. Ils ne trouvaient plus un mot à placer, à la veille où ils étaient de devoir abandonner l'idée d'une indépendance dont ils abusaient. Au camp la joie devait être grande : sortir d'une prison de sable où sans relâche sifflaient les balles, revoir de l'eau et des aliments en abondance qui permissent de renoncer à l'usage de la chair des corbeaux, encore trop rare, c'était assurément une perspective digne d'envie, laquelle, par son insistance, dut troubler le sommeil de plus d'un Anglais.

Quand le jour parut, deux navires se trouvaient sur rade : la frégate *Southampton* et le schooner *le Congh*. Jusqu'à deux heures après midi, rien ne se fit ni d'une part ni de l'autre. La marée montait, il est vrai, mais il y avait assez peu d'eau quand apparut une voile passant la barre sans obstacle et donnant dans le chenal du port. 30 boers gardaient la pointe ; beaucoup devaient s'y porter immédiatement ; mais la peur et le manque de discipline furent cause que chacun fit comme il lui plut. Deux canons tiraient sur *le Congh*, dont le pont était couvert d'hommes ; les balles pleuvaient sur les embarcations qui se tenaient à la remorque ; la marche du navire n'en continuait pas moins. Il ripostait de deux pièces, tandis que *le Southampton* lançait de sa formidable batterie force projectiles dont l'effet produisait plus de terreur que de mal.

L'entrée, le mouillage et le débarquement ne demandèrent pas vingt minutes. Plus d'un Anglais fut tué, pas un

seul boer ne fut blessé ; et quand le danger devint imminent, satisfaits de leur démonstration, ceux-ci déguerpirent et gagnèrent Conguela.

Alors put s'opérer la jonction des forces du lieutenant-colonel Cloete avec celles qui étaient sous les ordres du capitaine Smith. De leur côté, le soir du même jour, les boers prirent le sage parti de quitter le camp. La nuit protégea leur retraite, qu'ils effectuaient d'un air morne, qui contrastait hautement avec celui de la quinzaine précédente. Ils se retirèrent, au nombre de 600 hommes, à 6 lieues de Port-Natal, d'où ils entamèrent des négociations avec le lieutenant-colonel Cloete.

Le vœu le plus ardent du capitaine Smith et de ses soldats était de prendre leur revanche, à laquelle s'opposa de tout son pouvoir le colonel chargé du commandement général ; ce qui divisa d'opinion les troupes anglaises. A vrai dire, c'eût été considérablement exposer les forces anglaises que de les porter à 20 lieues de la côte, dans un pays quelquefois ouvert, mais souvent obstrué et coupé de ravins et semé de passages difficiles. Nul doute que Pieters-Mauritz-Burg n'eût été vigoureusement défendu : c'était le nid des boers. Là étaient leurs familles, leurs fortune, et durant le trajet même les Anglais eussent pu être écharpés facilement.

Quelle que fût la résolution à prendre plus tard, il était bon de se munir de bêtes de trait pour le service des canons et des fourgons, en cas qu'un déplacement dût se

faire. La paix n'étant pas encore signée, voici à quel singulier expédient le lieutenant colonel Cloete eut recours.

Une proclamation aux Cafres fut aussitôt adressée au missionnaire Adams pour qu'il en donnât lecture aux indigènes des bords d'Om-Laas, Lofa, Om-Komas et autres lieux. L'un des trois originaux m'étant passé par les mains, je puis en donner une copie exacte ainsi conçue :

« Tous les Cafres sont priés de saisir partout où ils les trouveront les chevaux et les bœufs des boers, pour ensuite les amener au camp anglais, où une rétribution proportionnelle leur sera payée en récompense de ce service, qui leur vaudra la protection des armes anglaises. Il est spécialement recommandé aux Cafres de ne pas faire usage de leurs armes contre les boers, excepté au cas où ceux-ci se serviraient de leurs fusils pour rentrer en possession de leur propriété.

Fait à la pointe de Natal, ce 2 juillet 1842.

Signé : A.-J. Cloete, lieutenant-colonel.

Dep. quarter master gen. commanding. »

Le simple raisonnement conduit à penser que pas un boer ne pouvant de sang-froid se voir enlever ses troupeaux constituant toute sa fortune, il devait nécessairement, en pareille circonstance, faire usage de ses armes. Alors le Cafre, de véritable agresseur qu'il était, avait acquis le droit de se défendre. Cette mesure tendait à faire se ruer

sur les boers les indigènes neutres jusque-là. La puissante Angleterre était réduite à ce misérable moyen; elle risquait pour ses intérêts des corps nus qui n'étaient pas des siens; elle excitait au débordement cette masse de vautours noirs dont l'œil convoitait depuis longtemps les troupeaux des boers. Mais s'il lui était facile de les lâcher, les retenir ensuite lui était impossible. Et encore combien n'était-elle pas dérisoire cette protection promise des armes anglaises, presque insuffisante pour faire respecter les volontés du gouvernement britannique! Ce qu'elle ne pouvait pas pour elle-même, l'Angleterre le promettait à d'autres.

Pour début, les Cafres excités se répandirent aux abords de Natal, et partout où ils découvrirent des troupeaux, ils s'élancèrent sur eux acharnés comme de vrais chiens sauvages. Les premiers ne furent pas défendus: ils appartenaient à des maîtres amis des Anglais. Un quart à peine était conduit au camp. Pour d'autres, les difficultés furent grandes; les balles sifflèrent et des maraudeurs furent tués. Plus prudents alors, les indigènes préférèrent agir la nuit; des familles blanches furent massacrées d'une manière qui fait frémir et leurs troupeaux enlevés; mais aussi, quand les boers, revenus de leur première stupéfaction, eurent découvert un mouzi nombreux dont la part avait été grande dans ces scènes de désordres, 40 d'entre eux le cernèrent la nuit, et dès la pointe du jour chaque corps noir qui parut fut ajusté et tomba: 60 Cafres payèrent de leur vie les vols commis à la prière du lieutenant-colonel Cloete.

Des plaintes furent portées par les Cafres ; la protection anglaise fut requise, et l'on répondit aux plaignants que l'on ne pouvait rien pour eux. Assurément une telle conduite n'était pas digne ; je la jugeai ignoble, et beaucoup de Cafres savent aujourd'hui quelle foi on peut accorder aux promesses du pouvoir britannique.

Le lieutenant-colonel Cloete réussit à obtenir au delà du nombre d'attelages nécessaires à ses vues apparentes ; mais il se garda bien de marcher aussitôt sur Pieters-Mauritz-Burg. Ses démarches, traînées en longueur, lui valurent du temps, durant lequel les boers, divisés entre eux, se décidèrent, vu l'impossibilité de la résistance, à l'adoption des articles imposés par le gouvernement anglais.

Comme personne, que je sache, n'a écrit d'une façon succincte et suivie cette histoire d'alors de Port-Natal, où pour la première fois, sur cette scène de nature vierge, les blancs nouveaux-venus se déchirèrent entre eux, j'ai cru que l'on pourrait me savoir gré de dire impartialement ce que j'en ai vu de mes propres yeux et ouï de mes oreilles. Pensant aussi que les pièces principales pourront être de quelque intérêt comme documents historiques, je livre ici la traduction exacte de deux d'entre elles.

ACTE DE SOUMISSION.

Pieters-Mauritz-Burg, 15 juillet 1842.

Nous soussignés, dûment autorisés par les fermiers émigrants de Pieters-Mauritz-Burg, Natal et lieux circonvoi-

sins, présentons pour eux et pour nous-mêmes notre solennelle déclaration de soumission à l'autorité de Sa Majesté la reine d'Angleterre, et de plus nous acceptons et souscrivons aux termes suivants qui nous ont été imposés :

1° La remise immédiate de tous prisonniers militaires ou civils ;

2° La reddition de tous canons en notre pouvoir, ceux pris dans la guerre aussi bien que les autres, avec les munitions et approvisionnements qui leur appartiennent ;

3° La restitution de toute propriété publique ou privée existant en notre possession, d'abord confisquée à notre profit.

Président et membres du conseil, *signé :* J. Boshoff, *président,* P. Bester, P.-A.-R. Otto, C.-J. Vanheerden, M.-H. Marais, J. Du Plessies, E.-F. Potgieter, W.-J. Prétorius, J. Bodenstein, L.-S. Botna, H.-P. Lombardt, J.-H. Bruwer.

ACCEPTATION DE L'ACTE DE SOUMISSION, ACCORD DE PARDON, RÉTICENCE ET PROMESSES DU LIEUTENANT-COLONEL CLOETE AUX BOERS.

Pieters-Mauritz-Burg, 15 juillet 1842.

Les fermiers émigrants de Pieters-Mauritz-Burg, Natal et lieux circonvoisins, ayant aujourd'hui, par l'organe de leurs commissaires dûment autorisés, accepté et accompli les diverses conditions exigées d'eux, savoir :

1° Déclaration solennelle de soumission à l'autorité de Sa Majesté;

2° Relâchement immédiat de tous prisonniers militaires ou civils;

3° Reddition de tous canons en leur pouvoir;

4° Restitution de toute propriété publique ou privée;

Moi, par ces présentes, agissant sous l'autorité de Son Excellence le gouverneur et commandant en chef du cap de Bonne-Espérance, j'accorde et ratifie auxdits fermiers émigrants les articles suivants, comme il en est convenu cejourd'hui à Pieters-Mauritz-Burg.

1° Une amnistie générale ou entier pardon à toutes personnes qui avaient été engagées à résister aux troupes de Sa Majesté ou à son autorité, en exceptant toutefois, savoir : Joachim Prinsloo, A.-W. Prétorius, J.-J. Burgher, Michiel van Breda, Servaas van Breda, dont le sort sera laissé à la considération spéciale de Son Excellence le gouverneur.

2° Toute propriété privée, maisons, meubles ou troupeaux, sera respectée.

3° Il sera permis aux fermiers émigrants de retourner à leurs fermes avec leurs fusils et leurs chevaux, sans molestation.

4° Les fermiers seront pris sous protection contre toute attaque des Amazoulous ou autres tribus natives.

5° Il ne sera fait aucun changement à l'égard de l'occupation de leurs terres, pour laquelle il faut attendre la

détermination définitive et l'établissement du gouvernement de Sa Majesté.

6° L'administration et les institutions civiles existantes sous la reconnaissance de la suprématie de Sa Majesté ne seront point changées, jusqu'à ce que le bon plaisir de Sa Majesté soit connu; mais ces institutions ne pourront s'étendre à la juridiction de Port-Natal, laquelle est placée, quant à présent, sous le contrôle exclusif du commandement militaire des troupes de Sa Majesté, les limites de Port-Natal étant déterminées par l'Om-Laas à l'ouest, l'Om-Guinée à l'est, et les hauteurs de la côte de Berca, qui touchent à ces deux rivières, vers le nord.

7° Les Cafres, pour le présent, continueront d'occuper sans molestation les terres sur lesquelles ils étaient avant l'arrivée des troupes de Sa Majesté; ils resteront sujets à tels changements futurs que le gouvernement trouverait nécessaires à la sécurité générale.

8° Tous droits de port et de douane appartiennent à la couronne, et doivent rester à la disposition du gouvernement de Sa Majesté.

Signé : A.-J. Cloete, lieutenant-colonel.

Dep. quarter master gen. commanding.

ARTICLE ADDITIONNEL.

En considération de la coopération de M. A.-W. Prétorius dans le règlement final de ces articles, comme aussi de

son humaine conduite personnelle envers les prisonniers, et de sa notoire modération, l'amnistie accordée dans le premier article est par ces présentes complétement étendue jusqu'à lui.

Signé : A.-J. Cloete, lieutenant-colonel.

Dep. quarter master gen. commanding.

By command :

W.-J. d'Urban, major 25th rég.

Quatre hommes restaient donc exceptés de l'amnistie générale et abandonnés à la merci du gouverneur du Cap. M. le lieutenant-colonel Cloete n'avait pas jugé bon de mettre la main sur eux, probablement parce qu'un incident de ce genre eût empêché l'acceptation des conditions. Les quatre exclus avaient toute liberté de se soustraire sans fuir bien vite.

Cet acte fut par sir Georges Napier considéré comme une faute grave ; il eût fallu faire un exemple pour intimider les boers, et puis les mânes des soldats tués dans la guerre ne réclamaient-ils pas un sacrifice sanglant ? La fureur de la population anglaise du Cap lors de l'arrivée de cette nouvelle se manifesta en pleine rue. Le lieutenant-colonel Cloete, disait-on hautement, était un homme craintif, ne sachant pas profiter de la victoire ; les conditions étaient trop douces. Une douzaine de pendus eût fait sourire bien des lèvres anglaises : tant de philanthropie en émane que le

cœur peut bien quelquefois se trouver à sec ! Le gouverneur sir Georges Napier, qui était un homme brusque, violent, faible de tête et souffrant d'un bras perdu à Toulouse, eût ardemment désiré, pour compenser ses maux, faire sentir la corde aux quatre proscrits. Cette jouissance des souffrances d'autres hommes lui eût peut-être, pour un quart d'heure, fait oublier ses blessures.

C'est alors que lui vint l'incomparable idée de mettre à prix chacune des quatre têtes. C'est pourtant de nos jours que de pareils faits se passent ! Nos journalistes n'en ont rien su, ils n'eussent pas manqué d'en parler, et je remplis aujourd'hui un devoir en livrant à la publicité la traduction textuelle de l'étonnante proclamation du gouverneur, sir Georges Napier. N'avons-nous pas eu à dos toute la presse anglaise, parce que le colonel Pélissier recourut au seul et dernier moyen praticable afin de se rendre maître des Bedouins réfugiés dans les grottes du Dahra ? N'est-il pas juste de signaler un acte d'autant plus blâmable que la nécessité ne le commandait pas, et que celui qui le dictait était alors mollement assis dans un fauteuil, exempt de tout danger et devant par conséquent posséder tout son sang-froid ? Voici ce document.

PROCLAMATION POUR L'APPRÉHENSION DES PERSONNES EXEMPTÉES DE L'AMNISTIE,

Par Son Excellence le major général sir Georges-Thomas Napier, K. C. B. etc., etc.

D'autant que certains sujets de Sa Majesté résidant à Port-Natal et dans différents territoires adjacents ou y appartenant, ont dernièrement, contrairement à leur fidélité, fait des levées en masses, se sont révoltés et ont guerroyé contre Sa Majesté, et de là se sont exposés eux-mêmes aux peines et aux amendes de haute trahison ; d'autant que, pour diverses raisons m'y portant, j'autorisai et conférai mes pouvoirs au lieutenant-colonel Cloete, l'officier commandant l'expédition récemment envoyée pour suppression de ladite rébellion, afin d'offrir un entier pardon à tels sujets de Sa Majesté qui retourneraient à leur fidélité, à l'exception de telles personnes qu'il découvrirait, par suite d'informations à acquérir sur les lieux, comme ayant perdu par leurs actes criminels, marqués et visibles, tous droits à leur part dans la clémence de Sa Majesté ; d'autant que le lieutenant-colonel Cloete, agissant sous tel pouvoir et autorité, promit, le 15 de juillet 1842, une amnistie générale ou entier pardon à toutes personnes qui auraient été engagées dans la résistance aux troupes et à l'autorité de Sa Majesté, à l'exception de *Joachim Prinsloo, Jacobus-Joannès Burgher, Michiel van Breda* et *Servaas van*

Breda, dont le sort reste à ma considération spéciale; et, d'autant qu'après avoir mûrement considéré la nature et les circonstances de ladite résistance aussi bien que la situation desdites personnes, je suis arrivé à la conclusion qu'elles seront, si possible est, rendues amenables devant la justice et traitées selon la loi.

Par ces présentes, *je proclame et offre une récompense de* 1,000 *livres sterling* à toute personne ou personnes qui saisira et logera dans quelqu'une des prisons de Sa Majesté ou chez l'officier commandant les forces de Sa Majesté à Natal, lesdits Joachim Prinsloo, Jacobus-Joannès Burgher, Michiel van Breda, et Servaas van Breda, ou *deux cent cinquante livres* pour chacune desdites personnes qui sera saisie et logée de la manière susdite.

Signé : G. NAPIER.

Afin que nul n'en ignorât, cette proclamation fut affichée à Natal dans tous les lieux publics et de plus colportée dans les familles. Les amis des proscrits s'empressèrent aussi d'en adresser bon nombre d'exemplaires à ceux qu'elle concernait directement.

Cette mesure prise contre eux ne les effraya nullement, parce qu'ils savaient que si un traître pouvait se trouver chez les boers, nul danger ne pouvait les menacer, vu qu'un traître manque d'audace. L'un d'eux se servit de cette proclamation pour apprendre à son jeune fils à lire; c'était une leçon de patriotisme qu'il lui donnait tout à la

fois et où il lui inculquait les premiers sentiments de l'indépendance, appuyant surtout sur l'horreur des Anglais. Un autre la fit encadrer pour la montrer à tous venants; aux uns il disait que c'était la plus belle page de sa vie; aux autres qui ne savaient pas lire, il assurait que c'était une lettre fort honorable pour lui de son ami le gouverneur Napier. Les deux autres, qui ne savaient pas faire d'esprit, s'en servirent pour allumer leurs pipes. Inutile de dire que sir Georges Napier en fut quitte pour ses frais de papier.

Lorsque l'inutilité de cette mesure fut reconnue, une autre proclamation prit la place de la première, qu'elle annulait complétement. On ne manqua pas d'attribuer le pardon forcé à la haute clémence de Sa Majesté, laquelle ne sait probablement pas où est située sa contrée de Natal, quoiqu'on l'ait baptisée depuis longtemps à son intention du nom de *Victoria*, et encore moins quelles espèces d'hommes l'habitent.

On a pu voir que les boers étaient traités de rebelles, coupables de haute trahison; maintenant veut-on savoir à quel point cette expression était injuste? Je reprends les faits à leur origine.

Après l'occupation de la colonie du Cap par l'Angleterre, les colons hollandais ne tardèrent pas à se plaindre hautement des mesures prises contre eux à leur détriment. Les charges étaient fortes, sans profit; la protection anglaise était un vain mot, et le gouvernement allait jusqu'à interdire aux colons le droit de se protéger eux-mêmes,

n'écoutant pas leurs plaintes et donnant souvent raison aux tribus natives, celles-là mêmes qui avaient conservé le rôle d'agresseur, tandis qu'il donnait tous les torts aux boers dépouillés, dont les habitations brûlées, les familles massacrées demandaient vengeance.

Avec un tel système philanthropique, un boer n'était plus un homme. La place n'étant plus tenable, les uns et les autres cherchèrent à se rapprocher des villes pour éviter le pillage des Cafres. Alors, et c'était vers 1820, la partie orientale de la colonie, bornée du côté du pays des Cafres par le Groote-Vish-Rivier, se vit privée d'habitants.

Pour combler la lacune dont souffrait le fisc, nombre de *settlers* furent appelés d'Angleterre, et ces hommes furent semés par familles près de chaque fontaine. Le nombre allant toujours croissant, des villes furent improvisées. *Port-Elisabeth* et *Graham's Town* prirent naissance à cette époque.

Bientôt ensuite les boers revinrent en partie sur leurs anciennes habitations, où ils comptaient vivre tranquilles en se fiant au nombre. Mais les Cafres, qui ne résistent pas à l'envie d'enlever des troupeaux où ils les voient nombreux, se décelèrent par des vols journaliers, qui longtemps restèrent impunis.

Dans les derniers temps, les plaintes arrivèrent en masse au gouverneur, sir Benjamin d'Urban. Elles émanaient de tous, tant Anglais qu'Hollandais. Le premier soin du gouverneur fut d'y faire droit. L'année 1835 vit environ

8,000 hommes bien organisés, presque tous montés, déborder en Cafrerie et en ramener 50,000 têtes de grandes bêtes à cornes. Dans ce nombre, un tiers portait la marque des propriétaires, qui, eux-mêmes, avaient fait partie de l'expédition.

Ces hommes réclamèrent leur bien; mais, en dépit de la bonne volonté de sir Benjamin d'Urban, le gouvernement se fit la part du lion. Il vendit tout à son profit, sans vouloir accorder la moindre indemnité aux colons, deux fois dépossédés. Cette mesure criante, peu propre à concilier au gouvernement anglais l'esprit des boers, les irrita au plus haut point; mais plus tard seulement leur colère devait s'arrêter à un parti bien louable.

Quand ensuite il fut question de la liberté des esclaves, les choses se firent très-mal. Les esclaves furent taxés à plus de 50 pour 100 au-dessous de leur valeur réelle. Le paiement ne pouvant s'opérer qu'à Londres, les agents prirent une commission énorme, et encore pas un penny ne sortit d'Angleterre. Les colons furent contraints à accepter des marchandises jusqu'à concurrence de la valeur qui leur était due.

Bref, si le commerce anglais s'accommoda d'un étonnant bénéfice, le colon ne toucha pas en réalité au-delà de 8 pour 100. Il fut obligé ensuite à payer chèrement les moindres travaux de ces hommes devenus libres, arrogants jusqu'à l'insulte. La culture s'effaça autour des fermes; il fallut que les boers songeassent à d'autres contrées

où ne les atteindrait pas la persécution; et je dis persécution, parce que la chose était telle, non-seulement parce que les affranchis, ignorant l'usage de la liberté, étaient mis sur un pied égal à leurs anciens maîtres, mais encore parce que, dans tout cas plaidé où il était question de manque d'égards et de mauvais traitements, à peine le magistrat voulait-il entendre les témoins à décharge, et plus d'un blanc fut emprisonné sur la seule déposition vraie ou fausse de la partie noire plaignante.

A ces charges il s'en joignit bien d'autres qu'il me serait trop long de détailler ici, lesquelles, réunies, mirent le comble à l'exaspération des boers. Sans aucun doute une révolution devait éclater, par suite de toutes ces circonstances; mais, religieux par une lecture hebdomadaire de la Bible, les boers cherchèrent à s'assurer par le raisonnement s'il était juste de se révolter contre un pouvoir oppresseur.

Retief était là, descendant d'une ancienne famille française expatriée par suite de la révocation de l'édit de Nantes. Retief, qu'entre tous distinguait un bon sens exquis résultant d'une extrême simplicité de mœurs, se décida à considérer comme les siennes propres les affaires de tous. Suivant lui, il n'y avait point à opter; une révolte donnerait naissance à une rivière de sang, et après elle la tranquillité que veulent des patriarches était plus que douteuse; sans quoi Graham's Town, Colesberg, Port-Elisabeth, étaient à lui sous quinze jours, et ces villes lui don-

naient leurs magasins, leurs arsenaux pleins de poudre, de fusils et de canons. Les boers auraient eu pour dix ans de munitions, et de là la possibilité de soutenir dix années de guerre si l'Anglais ne se désistait pas de ses prétentions; bien plus, en cas de revers, n'avaient-ils pas derrière eux les déserts de l'intérieur? Retief était doué d'une grande âme, d'un grand cœur, d'une bonne tête; mais trop de délicatesse le mettait hors d'état de lutter avec le pouvoir oppresseur. Devant ce noble cœur s'ouvraient de vastes territoires, presque tous déserts, où s'amoncelait, haute et verte, la plus riche végétation. C'est là qu'il fallait aller; là au moins les boers n'auraient à verser que le sang des lions; celui des hommes serait respecté.

Du doigt Retief indiqua la direction de ces vastes champs verts, et, confiants en son étoile, 17,000 individus, hommes, femmes et enfants l'y suivirent. Que ne peut l'influence seule d'un homme! Il partit, laissant chez tous, derrière lui, une foule de regrets; car Retief était aimé autant des Anglais que des boers.

Son but connu lui valut les sympathies de tout le monde. On fit pour lui des vœux comme aussi pour ses compagnons. Nombre d'Anglais s'y associèrent encore, parce qu'il suffisait d'une faible dose de bon sens pour se convaincre de l'oppression gravitante exercée sur les boers. Ces pauvres diables, sacrifiant à tout jamais les jouissances que procure le sol natal, s'aventurèrent au large, eux et leurs familles, avec leur mobilier, sur deux essieux, chas-

sant devant eux leur fortune cornue. La terre s'imprégna de plus d'une larme; car elle, cette mère nourricière, était toujours aimée, mais son sein n'était plus tenable; d'autres nourrissons, d'espèce différente, d'humeur mauvaise, l'occupaient, coudoyant les premiers, qui étaient pauvres et simples.

La vue constante de leurs proches et de leurs amis soutint leur résolution; la lecture de la Bible vint la fortifier. Ils s'imaginaient, ces hommes, former un autre peuple choisi de Dieu, devant qui, mais loin, bien par delà le désert, s'ouvrait la terre promise, aux portes définies par deux colonnes posées de la main du Créateur.

C'était en 1836. L'expédition Triechard, partie d'abord comme une avant-garde composée d'éclaireurs, avait donné des nouvelles favorables touchant ces contrées, vierges jusqu'alors du contact des blancs. Retief, après avoir franchi la grande rivière (*Oranje-Rivier*), avait suivi les mêmes traces jusque vers *Vaal-Rivier*, la rivière jaune, non loin de *Zuyker-Bosch-Rand*, montagnes des buissons à sucre, où il s'était arrêté, partageant son monde en plusieurs camps, afin de trouver aisément des pâturages pour les nombreux bestiaux amenés de la colonie.

Ceux d'alors à qui était dévolu le commandement des divers corps d'émigration étaient Retief, Gert Maritz, Pieter Huys, Henderick Potgieter, W. Prétorius. La saison les forçant à séjourner pour laisser se refaire leurs troupeaux, la contrée située au sud de *Vaal-Rivier* était çà et

là parsemée de chariots et de tentes, que l'on découvrait après avoir eu connaissance des troupeaux variés en couleur, paissant à la file sur de larges tapis verts.

Massilicatzi, qui en savait quelque chose par ses espions, bien qu'habitant les bords du *Morikoé*, non loin des sources de *Malappo*, situées fort loin vers le nord, Massilicatzi vit avec ombrage cette affluence de monde. Comme il ne voulait souffrir aucun établissement de ce genre, même à 100 lieues de son voisinage, comme l'occasion lui paraissait belle pour s'emparer de beaux et nombreux troupeaux, comme encore Massilicatzi voulait quelque chose de mieux pour son propre usage, des femmes blanches, par exemple, et des maisons blanches (tentes), il résolut immédiatement l'envoi de 10,000 de ses guerriers sur les boers, pris au dépourvu.

Trente-six boers, campés avec leurs femmes et leurs enfants sous la montagne aujourd'hui appelée *Gevecth-Kop*, reçurent quelques heures auparavant l'avis de la marche d'un corps d'hommes armés. Il y avait du doute; mais la prudence commandait des précautions extrêmes, qui furent aussitôt prises. Leurs chariots furent disposés en cercle, enchaînés les uns aux autres; les interstices comblés de branches épineuses de mimosas; les armes visitées, les munitions apprêtées. Tout ceci s'effectua la nuit, et la nuit également les chiens de garde donnèrent incessamment l'éveil avec une force inaccoutumée.

Quand se fit le jour, chaque ravin vomissait des flots

d'hommes noirs, à l'allure diabolique; le *Gevecht-Kop*, de vert qu'il était, devint noir; partout étaient échelonnés sur les assises des guerriers se tenant comme des corbeaux. Il semblait que leur proie, vivante encore et silencieuse, ne pouvait leur échapper. Deux ailes descendirent de la montagne comme deux forts bras noirs, s'allongeant comme pour saisir leur proie, et en un instant le camp était cerné, le massacre allait commencer.

Heureusement pour les boers, un régiment débuta par donner seul; sa ligne d'hommes, aux cris épouvantables, aux gestes furieux, se brisa lors de sa première décharge comme la vague sur la côte; cent cadavres gisants formèrent du premier coup un obstacle aux survenants. L'étonnement se répandit chez tous ceux qui avaient vu le choc; l'hésitation lui succéda : c'est qu'une seule balle traversait quelquefois cinq, six et sept têtes. Une seconde décharge eut le même succès; le feu devint ensuite inégal, car pour faire face de divers côtés à la fois, les boers avaient dû se diviser par escouades. Le feu continuait sur la masse de Cafres, qui s'approchait quelquefois à toucher les wagons; les hommes n'avaient qu'à tirer leurs nombreux fusils, que chargeaient leurs femmes, tandis que les enfants coulaient les balles.

Une heure et demie s'écoula de la sorte, chacun déployant toute son activité, toute son adresse. La terre était jonchée autour du camp d'un grand cercle de morts; l'ardeur des Amadebelés ralentie par leur perte, le reste se

porta sur la montagne de laquelle on découvrait ce qui se passait devant le cercle des chariots.

Les boers eurent un instant de repos; les fusils furent lavés, et l'intérieur du camp nettoyé de onze cents assagayes qui y étaient tombées, lancées par les Cafres. Les boers ne comptaient que deux morts et trois blessés; plusieurs de leurs femmes s'étaient distinguées en brisant la tête d'hommes qui avaient cherché à pénétrer en rampant. Plus de six cents Cafres étaient restés étendus sur la place. Le gros, après avoir passé toute la journée en observation et s'être emparé des troupeaux, quitta sa position après le coucher du soleil afin de retourner vers Massilicatzi, dont chaque guerrier avait à redouter la colère pour n'avoir pas su remplir les volontés du despote, touchant les dix femmes blanches et les dix maisons blanches.

Les boers eurent moins de bonheur sur d'autres points, où des familles furent massacrées sans s'y attendre. Ils se rallièrent ensuite vers le sud, afin de recevoir des renforts et de tout préparer pour une revanche.

A 120 lieues de là, dans la partie du sud-est, vivait un autre chef cafre, despote cruel et puissant : c'était Dingaan, roi des Amazoulous. Dingaan avait appris les résultats obtenus par Massilicatzi, auquel il ne demandait pas mieux que de chercher chicane à propos de bœufs et de vaches. Vexé de ce que Massilicatzi ne l'avait pas fait participer au bénéfice recueilli, Dingaan, malgré l'hiver

qui commençait à sévir dans les contrées élevées qu'habitait Massilicatzi, mit sur pied 25,000 hommes, et les fit diriger à travers et par-delà les montagnes *Quathlambène*, sur *Kuruichane* et *Mosega*, où résidait son ennemi.

Les Amadebelés, quoiqu'ils eussent affaire à une masse d'hommes aux pieds fendus par la gelée, aux corps nus et crispés par le froid des nuits, ne purent résister au choc des Amazoulous. Ils furent défaits et perdirent nombre de bœufs. Quelques jours auparavant, c'étaient les boers qui étaient venus se payer sur ce peuple des atrocités et du pillage commis sur l'ordre de Massilicatzi. Les Amadebelés avaient été abîmés; 6,000 têtes de bêtes à cornes furent emmenés par les boers, et Massilicatzi, que la crainte dominait, se hâta de réunir les débris de son peuple, avec lequel il alla, sitôt après l'expédition des Amazoulous, se fixer à la courbe de la rivière *Oury* ou *Lympopo* (rivière Manice), entre les 21ᵉ et 22ᵉ degrés latitude sud.

Cette affaire terminée, Retief leva son camp de Zand-Rivier, et fit route vers la contrée de Natal, cette terre de promission, qu'il découvrit, après sept scoften [1], du sommet des assises de Draak-Berg. Il fallut du temps pour trouver une descente praticable; à force de travail, Retief y parvint cependant. Il put voir se laisser glisser à 2,000 pieds de profondeur une ligne de 1,000 chariots portant les familles joyeuses de se sentir enfin sur une terre

[1] La scofte des Hollandais sud-africains est le parcours journalier ordinaire d'un wagon attelé de bœufs.

riche, séparée de celle de leurs oppresseurs par deux barrières naturelles.

Une rivière aux eaux limpides et pures fut bientôt franchie : c'était *Touguela,* non loin des sources de laquelle Retief établit son camp. De là il poussa jusqu'à Huys-Doorn, pour se détacher ensuite lui-même à la baie de Port-Natal, afin d'y recueillir toutes les informations nécessaires à ses vues. Il y arriva pour la première fois le 19 octobre 1837, et y eut immédiatement une entrevue avec M. A. Biggar, chargé par les quelques Anglais habitant Natal de la direction des affaires générales et de régler leurs différends particuliers.

Retief fut bien accueilli, et déroula son projet d'avoir une entrevue avec Dingaan pour s'assurer des intentions de ce chef à l'égard des émigrants, comme aussi pour détruire la mauvaise opinion que l'on avait pu lui donner touchant le caractère des boers. Car alors déjà Retief avait eu vent des manœuvres des missionnaires qui avaient accès auprès de la personne du despote. La lettre de Dingaan indiquait ces soupçons, que dans la suite je vis confirmés par les Amazoulous eux-mêmes.

Je possède tout entière cette curieuse correspondance, avec tous les documents principaux des affaires d'alors : aussi puis-je, quand la nécessité l'exige, fournir les preuves de ce que j'avance. Je les livrerais toutes à la publicité, si je ne craignais de fatiguer ceux de mes lecteurs dont le but n'est pas de connaître à fond l'histoire des

premiers temps de Natal. Je me bornerai donc aux principales.

PREMIÈRE LETTRE DE RETIEF A DINGAAN.

Port-Natal, 19 octobre 1837.

Au chef des Amazoulous.

Je saisis l'occasion du retour de vos messagers pour vous informer que mon plus grand désir est d'avoir avec vous-même une entrevue personnelle, afin de détruire quelques vagues rapports qui seraient parvenus jusqu'à vous, touchant les intentions du parti qui a quitté la colonie, et qui désire s'établir dans la contrée inhabitée adjacente aux territoires des Amazoulous.

Notre fervent désir est de vivre en paix avec la nation des Amazoulous. Vous aurez appris, sans doute, notre dernière rupture avec Massilicatzi, résultant des fréquents et désastreux pillages exercés par sa tribu, en conséquence de quoi il était devenu tout à fait nécessaire de lui déclarer la guerre, après avoir échoué d'abord dans toute tentative d'arranger les différends.

Je pars dans quelques jours pour la contrée des Amazoulous, afin d'arranger avec vous nos futures relations. L'espoir de toujours vivre en paix et bonne intelligence avec la nation des Amazoulous est le sincère vœu de votre véritable ami.

Signé : RETIEF, gouverneur, etc.

Aussitôt après l'envoi à Dingaan de cette lettre, dont lecture avait été donnée à M. Biggar et aux settlers réunis de Natal, ceux-ci, dans le but de se lier d'amitié avec Retief et de lui témoigner leurs sympathies, lui votèrent cette adresse, sur laquelle, chose des plus étonnantes, pas un nom de missionnaire ne se voit, eux pourtant qui se mêlaient aux affaires publiques et aux démarches générales dont ils donnaient souvent l'idée, afin de tout faire tourner au profit de leurs desseins.

ADRESSE A M. PIETER RETIEF PAR LES RÉSIDENTS ANGLAIS DE PORT-NATAL.

Nous soussignés, habitants de Port-Natal (original settlers), saluons avec un plaisir sincère l'arrivée de la députation de la part des fermiers émigrants sous Pieter Retief, Esquire, leur gouverneur.

Nous la prions de vouloir bien présenter nos bons souhaits à ses constituants, et de les assurer généralement de notre désir de les recevoir comme amis et peut-être, par suite des circonstances, comme voisins, et surtout de notre vœu qu'une mutuelle et bonne intelligence existe toujours entre nous.

Signé: Alex. Riggar, John Kemble, J.-D. Steller, W. Bottomley, Thos. Holstead, C. Pickman, H. Ogle, Thos. Carden, George Biggar, R. King, John Cane, Char. Adams, D.-C. Toohey, F. Fynn.

Retief, charmé des bonnes dispositions dans lesquelles il avait trouvé les résidents, leur répondit ce qui suit :

Port-Natal, 23 octobre 1837.

Messieurs, après une réception aussi flatteuse que celle qui m'a été faite à mon arrivée à Port-Natal, il ne me reste aucune cause pour regretter mon très-pénible voyage de quatre-vingt-dix heures passées à cheval. De cœur et de main je vous déclare que les sentiments exprimés par vous sont ceux que je chéris aussi. Je ne doute pas que le Tout-Puissant, dans sa disposition des événements, ne fasse en sorte que nous venions à nous unir pour notre bonheur mutuel. S'il plaît à Dieu, j'espère, à mon retour de chez Dingaan, ouvrir avec vous des communications plus étendues.

Je reste, messieurs, votre obéissant serviteur et votre fidèle ami.

Signé : P. Retief.

A Biggar, Esquire, et autres signataires.

Ces pièces suffiront pour établir que la bonne harmonie régnait dans les rapports des boers avec les settlers anglais de Port-Natal, et par elles comme par celles que je fournirai encore on jugera combien fut regrettable la non-adhésion des missionnaires, et l'effet de leurs sourdes menées auprès de Dingaan, afin d'utiliser la force des Amazou-

lous pour refouler dans l'intérieur les boers, dont la présence inattendue portait ombrage à leurs vues.

Sans plus tarder, Rétief se rendit à *Ungunkuncklove* (le grand éléphant), où résidait Dingaan. Cinq journées passées à cheval l'y conduisirent. Le temps était précieux à Retief, et malgré cela Dingaan ne voulut traiter aucun sujet sérieux ni le premier ni le second jour, où le despote lui donna le spectacle de danses nationales et guerrières, exécutées par quelques milliers d'hommes. Ce fut seulement le troisième jour que Dingaan consentit à écouter Retief; mais dès que le chef des émigrants eut témoigné le désir de se fixer avec les siens au sud du Touguela, Dingaan lui dit : « Retief, vous saurez qu'un grand nombre de bêtes à cornes viennent de m'être volées sans qu'il ait été possible de savoir par qui. Vous et les vôtres êtes pour moi des étrangers. Jusqu'ici je ne vous connais que d'après vos paroles, qui décèlent un cœur blanc il est vrai. Mais que puis-je répondre à votre désir de vous fixer non loin de chez moi, lorsque j'ai appris d'une façon certaine que les traces de mes bestiaux volés conduisaient vers les points dont vous débouchez? N'est-il pas juste que je retarde ma décision jusqu'à ce qu'arrivent des éclaircissements définitifs? »

Retief et les siens, parfaitements innocents du vol en question, se disculpèrent de leur mieux, et comme la description des bœufs de Dingaan fut donnée, les boers se rappelèrent avoir effectivement vu tout ou partie de la

troupe mentionnée chez Synkoyala, habitant alors les sommités de Quathlambène. Retief, si hautement intéressé à se laver et à donner à Dingaan une preuve de dévouement, lui promit de lui ramener ses bestiaux en même temps que l'auteur du vol, afin qu'il ne pût conserver aucun doute sur la pureté des intentions des boers.

Cette promesse d'une semblable démarche fut acceptée par Dingaan avec tant de joie, qu'il offrit à Retief de lui concéder le territoire de Natal conquis par Djacka, depuis Touguela jusqu'à Omzim-Vobo, s'il était assez heureux pour réussir dans son entreprise difficile.

Quelque temps ensuite, Retief reparaissait devant Dingaan, auquel il présentait ses troupeaux ramenés avec Synkoyala lui-même, préalablement mis aux fers. 70 boers l'accompagnaient alors, suivis d'environ 30 domestiques, montés sur un ensemble de 200 chevaux: c'était le 3 février 1838.

Comme précédemment une correspondance avait été tenue entre P. Retief et Dingaan, qui avait alors pour écrivain et traducteur le missionnaire anglais F. Owen; et comme ces lettres sont en ma possession, je crois bien faire de les traduire ici pour l'instruction de ceux qu'elles pourraient intéresser.

A M. P. RETIEF.

Ungunklove, 31 octobre 1837.

Monsieur, le roi désire que je vous dise qu'il a pris de

Massilicatzi les moutons qu'ont avec eux les porteurs de la présente ; que ces moutons appartiennent aux Hollandais, et qu'il est désireux de les renvoyer à leurs propres maîtres ; que son armée en a pris beaucoup d'autres que ceux que vous voyez ; mais qu'ils sont morts par centaines dans la route, que beaucoup plus sont morts depuis qu'ils sont arrivés ici et qu'il vous en envoie les peaux.

De tout ce qu'il a pu apprendre d'une femme amenée du pays de Massilicatzi, il n'y avait que neuf têtes de bétail appartenant aux Hollandais que son armée a capturés, et ceux-là sont tous morts depuis qu'ils sont arrivés ici, sans quoi il vous les eût envoyés. Om-Schlala-l'omdouna, qui commandait l'armée, dit que Massilicatzi a fui avec de nombreux troupeaux, et il suppose que la majeure partie a dû appartenir aux Hollandais. Le roi a été très-contrarié de l'attaque de Massilicatzi sur les boers. Il dit qu'il ne s'attend pas à ce que tous les moutons qu'il envoie arrivent à Port-Natal, parce que beaucoup d'entre eux mourront certainement en route. Il dit qu'il approuve fort la lettre que vous lui avez adressée.

Je suis, monsieur, etc.

Signé : J OWEN, missionnaire venu d'Angleterre.

+ *Marque du chef.*

P. S. Le nombre de moutons quittant aujourd'hui cette place est de 110. Le roi enverra par son peuple les peaux

mentionnées jusqu'à Touguela, et il dit: « Vous pouvez envoyer là un wagon, s'il vous plaît, afin de les charger. »

Je crois assez inutile d'observer que le missionnaire Owen était probablement quelque mauvais artisan sorti d'Angleterre, lequel n'avait rien trouvé de mieux à faire que de s'enrôler dans l'armée des pionniers de la civilisation. Son style embarrassé dit assez quelle espèce d'homme il pouvait être : cependant j'ai cru devoir le dire, pour que chacun sache quelles tristes gens l'Angleterre destine quelquefois à la propagation de ses idées.

Voici une autre lettre, encore adressée à M. P. Retief, écrite pour Dingaan par le même Owen.

Ungunklove, 8 novembre 1837.

Monsieur, celle-ci est une réponse à la vôtre du 24 octobre, et vous expose la conversation qui vient d'avoir lieu. Je suis fâché d'entendre dire que vous avez éprouvé de si grandes pertes de la part de Massilicatzi. J'ai pris de Massilicatzi un grand nombre de vos moutons, etc., etc. (Ici se répète le contenu de la première.)

Maintenant, quant à ce qui concerne la requête que vous m'avez adressée touchant le territoire, je suis presque disposé à vous l'accorder; mais, tout d'abord, je désire vous dire qu'un grand nombre de bestiaux m'ont été volés de ma contrée par un peuple ayant des vêtements, des chevaux et des fusils. Les Amazoulous assurent que

ces hommes étaient des boers, que ce parti avait fait route vers Port-Natal; ils veulent savoir maintenant (les Zoulous) ce à quoi ils doivent s'attendre.

Maintenant, mon plus grand désir est que vous laissiez voir que vous n'êtes point coupables des charges portées contre vous, puisqu'à présent je crois que vous l'êtes. Ma requête est que vous repreniez mes bestiaux et que vous me les rameniez; et, s'il est possible, vous m'enverrez le voleur. Cette démarche m'enlèvera mes soupçons et vous donnera lieu de connaître que je suis votre ami : alors je vous accorderai votre demande. Je vous donnerai suffisamment de monde pour conduire les troupeaux que vous reprendrez pour moi, lesquels écarteront tous soupçons que les bestiaux volés sont dans les mains des Hollandais, et je veux aussi vous donner des hommes que vous puissiez m'adresser comme rapporteurs. Si quelques troupeaux étaient pris qui ne fussent pas des miens, je vous prie de me les envoyer.

+ *Marque du chef* DINGAAN.

Témoin : F. OWEN.

A Pieter Retief, Esquire, gouverneur des Hollandais émigrants.

A la lecture de ces deux pièces, on peut se convaincre de la justice des prétentions des boers. Dingaan était maître du territoire; n'en ayant nul besoin pour son peuple, il

pouvait en disposer. On voit qu'il était amené librement à signer une cession du territoire, à laquelle il consentait pourvu que les conditions imposées à Retief fussent remplies.

La lettre suivante est la dernière communication écrite de P. Retief au roi des Amazoulous.

A DINGAAN, ROI DES AMAZOULOUS.

Port-Natal, 8 novembre 1837.

C'est avec plaisir que je reconnais votre amitié et votre justice touchant mes troupeaux pris par vous de Massilicatzi. Je vous remercie pour ce qui est des peaux que vous avez de si bon cœur offert de me retourner; mais je désire que vous les gardiez pour votre propre usage et profit. Je n'ai nulle peine à croire, comme vous le dites, qu'un si petit nombre de mes troupeaux ait été pris par votre armée des mains de Massilicatzi, parce qu'ayant vu nombre des vôtres dans différents villages, je n'en ai rencontré aucun des miens parmi eux.

Massilicatzi, je n'en doute pas, a fui au loin, parce qu'il doit penser et sentir que je punirai sa très-mauvaise conduite. Déjà n'ai-je pas lieu de me plaindre d'avoir été contraint de tuer tant d'hommes de son peuple, pour avoir seulement été les exécuteurs de ses ordres cruels?

Ce qui vient d'arriver à Massilicatzi me donne à penser
...nt-Puissant, ce Dieu qui sait tout, ne lui permet-

tra pas de vivre plus longtemps. Le grand livre de Dieu nous apprend que les rois qui se comportent comme Massilicatzi sont sévèrement punis, et qu'il ne leur est pas donné de vivre et de régner longtemps; et si vous désirez apprendre plus au long comment Dieu traite de semblables mauvais rois, vous pouvez vous en informer auprès de tous les missionnaires qui sont dans votre pays. Vous pouvez croire ce que vous diront ces prédicateurs touchant Dieu et son gouvernement sur le monde.

En regard de ces choses, je dois vous conseiller de causer fréquemment avec ces messieurs, qui désirent vous prêcher la parole de Dieu, parce qu'ils vous apprendront avec quelle grande justice Dieu a gouverné et gouverne encore tous les rois de la terre.

Je vous assure que c'est pour vous une excellente chose d'avoir permis à des prédicateurs de s'établir dans notre contrée; bien plus, je vous certifie que des prédicateurs sont venus à vous parce que Dieu a mis dans leurs cœurs l'idée de faire ainsi, et ils peuvent vous montrer, le tirant de la Bible, que ce que je vous dis présentement est vrai.

En ami, il faut que je vous dise cette grande vérité, que tous noirs ou blancs qui ne voudront pas entendre et croire la parole de Dieu seront malheureux. Ces messieurs ne sont pas venus vous demander du territoire ou des bestiaux, moins encore pour vous causer de la peine en quoi que ce soit; mais seulement afin de vous prêcher à vous et à votre peuple la parole de Dieu.

Maintenant je remercie cordialement le roi pour sa bonne et favorable réponse à ma demande, et j'espère que le roi se rappellera sa parole et sa promesse lors de mon retour. Vous seriez satisfait que je fisse de même.

Je crois probable qu'avant mon retour chez vous, vous serez troublé par des avis touchant la requête que je vous ai adressée et la promesse que vous m'avez donnée; et je crois possible que davantage encore sera raconté au roi quant à moi et quant à mon peuple, rapports qui pourraient avoir une apparence de vérité. Si de semblables discours vous étaient tenus, mon vœu, ma demande est qu'à mon retour vous me disiez qui a pu tenir un pareil langage; je ne crains pas de rencontrer en votre présence quiconque aurait mal parlé de moi et de mon peuple. Mon désir est qu'il ne vous plaise pas, avant mon retour, d'écouter qui que ce soit qui voudrait vous susciter des embarras concernant la contrée dans laquelle je souhaite vivre.

Pour ce qui est des voleurs qui ont pris vos bestiaux et de ce qu'ils ont dit, savoir, qu'ils étaient des boers, c'était un adroit artifice pour vous donner à penser que j'étais un voleur, afin de pouvoir eux-mêmes s'échapper impunis. Je crois avec confiance que je prouverai au roi que moi et mon peuple sommes innocents de ce crime; connaissant mon innocence, je sens que vous m'avez imposé une sé-
obligation que je dois accomplir, afin de prouver que
uis pas coupable. Pour cette démarche que vous

me requérez de faire, accompagnée comme elle l'est de dépenses, d'embarras et de risques de vie, je vous en dois répondre à vous, au monde et au Dieu qui sait tout.

Maintenant, je vais plaçant ma confiance en Dieu, qui me donne l'espoir que je serai capable d'exécuter cette entreprise de telle manière que je pourrai donner à tous une réponse satisfaisante. Cela fait, j'attendrai alors la conviction que j'ai affaire à un roi qui tient sa parole.

J'espère que quelques-uns de vos hommes, et spécialement ceux des Kraals, de qui les bœufs ont été volés, recevront l'ordre de me suivre comme il est convenu, e qu'aussi ils obéiront ponctuellement à tous mes ordres.

Je vous remercie pour la bonne réception que vous m'avez faite, en retour de laquelle je m'efforcerai toujours de vous témoigner une égale bonne volonté. Votre dévoué.

Signé : P. Retief.

P. S. Je joins ci-incluse, pour l'information du roi, une note des personnes assassinées et des troupeaux pillés par Massilicatzi.

20 personnes blanches et 26 de couleur massacrées, parmi lesquelles étaient 9 femmes et 5 enfants ; troupeaux pillés de 27 personnes ; chevaux de selle, 51 ; chevaux élèves, 45 ; bœufs de trait, 945 ; bestiaux d'éleveurs, 3,726 ; moutons et boucs, 50,745, et aussi 9 fusils et 4 wagons.

Signé : P. Retief.

C'est donc après avoir accompli sa mission difficile que

Retief se présentait de nouveau devant Dingaan, aux promesses duquel il croyait pouvoir se fier; il y comptait même si fort qu'il avait préparé d'avance l'acte de cession de territoire, que Dingaan n'avait plus qu'à signer.

Mais, bien qu'il sût que de secrètes manœuvres avaient été ourdies contre lui et les siens [1]; quoiqu'il eût, par tous moyens possibles, cherché à ménager la susceptibilité des missionnaires, qu'il savait capables de tant lui nuire [2], Retief ne se tint pas assez sur ses gardes. Voici un rapport succinct de tout ce qui se passa lors de cette dernière visite.

Ce fut dans la matinée du samedi 3 février 1838 que P. Retief et son parti atteignirent Ungunkunklove, la capitale de Dingaan, où avant de pénétrer ils donnèrent au roi le spectacle d'un combat simulé à cheval. Cette démonstration de parade sembla faire à Dingaan beaucoup de plaisir, et il s'empressa de témoigner le désir de voir tirer d'ensemble cent coups de fusil. Retief s'en abstint par prudence, et Dingaan affecta de paraître n'y plus songer en donnant lui-même le signal des danses, marque de grande considération pour ses visiteurs, qu'il prolongea le samedi et le dimanche entier sans presque souffrir d'interruption.

[1] Owen et Gardiner avaient répondu à Dingaan, qui s'informait de ce qu'étaient les boers : « Ces hommes se soustraient par la fuite au pouvoir de leur roi. Ils n'agiraient pas ainsi s'ils étaient de bons sujets. Ce sont des vagabonds dont le voisinage est redoutable. Ils vous rendront le mal pour le bien que vous leur ferez. »

[2] On a pu s'en convaincre par sa dernière lettre à Dingaan.

Le lundi 5, dans la matinée, Dingaan congédia la plus part de ses régiments, ne retenant auprès de lui que ceux de recrues, composés d'*abafanas* et de deux d'élite, qui avaient nom *Om-Schlanga-Om-Schlopu*, les boucliers blancs, et *Om-Schlanga-Moumiama*, les boucliers noirs. La veille, sur les instances de Retief, il avait signé devant témoins le traité par lequel il abandonnait aux boers tout le terrain compris du nord au sud entre les rivières Touguela et Om-Zimvobo, et de l'est à l'ouest entre la mer et les montagnes de Quathlambène. Cette affaire le préoccupait vivement; quelquefois même il avait un air assombri, inaccoutumé, qu'observa un jeune settler anglais alors dans l'habitation de M. Owen. Ce jeune homme s'empressa de témoigner aux boers ses craintes, d'autant plus fondées que, vivant dans l'intimité du missionnaire Owen, il avait recueilli le sens semi-obscur de plus d'une phrase sinistre.

Les boers n'en tinrent pas de compte. William Wood, le settler dont je parle, se retira chez Owen, qui se gardait de se montrer au dehors, et fut témoin de la scène suivante.

Dingaan, après être sorti de sa hutte, s'assit vers la partie supérieure du mouzi, dans son large fauteuil à bras, fait d'une seule pièce. Ses deux principaux régiments furent rangés à droite et à gauche, ayant sur leurs ailes les plus proches du siége royal leurs deux capitaines, pour qu'ils pussent recevoir et transmettre les ordres émanés de la bouche du roi.

Le cercle fut formé, et aussitôt un message fut adressé à Retief, le priant d'entrer dans l'enceinte, lui et tout son monde, afin d'y recevoir les adieux de Dingaan. Retief se rendit à cette demande, accompagné de tous les siens et des domestiques, à l'exception de deux hommes partis à la recherche des chevaux. Leurs armes étaient restées sans garde sous les deux arbres à lait (kooker-boom) situés hors du mouzi.

Comme Retief s'approchait de Dingaan, le roi lui dit d'annoncer aux fermiers de Natal, sitôt après son retour chez eux, que son plus grand désir était de les voir se répandre et posséder le pays qu'il venait de leur concéder, et aussi de leur parler souvent de sa personne. Alors il souhaita au parti de Retief un voyage agréable vers Natal, et sans plus tarder il les engagea à s'asseoir et à boire le *tchouala*, invitation que par malheur les boers acceptèrent.

Retief se tenait auprès du roi, mais les fermiers et leurs domestiques étaient à une faible distance. Dingaan ordonna à ses troupes de chanter et de danser, afin de divertir les boers. L'air retentit de chants guerriers, et la terre trembla sous le frappement des pieds.

A peine y avait-il un quart d'heure depuis le commencement de la danse que Dingaan, se levant, entonna lui-même une chanson improvisée sur un air connu des Amazoulous, et dont les boers ne comprenaient aucunement le sens. Puis vint la dernière strophe : « Buvez,

oh ! buvez-en de la bière; vos gosiers brûlants la réclament. Buvez-en tant que vous le pourrez ; car demain vous ne boirez plus ! A moi, mes guerriers ! Lancez-vous, saisissez, tenez bon, et tuez, tuez-moi tous ces sorciers-là ! »

La terrible sentence, l'*om-tagaty boulala,* était sortie de la bouche du chef. Une confusion sans exemple prit la place de l'ordre. Dix Cafres, s'acharnant sur chaque boer, se furent bientôt emparés de leur proie, qui, de désespoir, jouait du couteau, piquant et taillant à tort et à travers. Vingt assaillants furent ainsi tués; mais tous les boers, succombant au nombre, furent empoignés, et dans leur rage ils mordaient encore de ces corps nus chaque partie à portée de leurs dents.

Malgré le vacarme de l'attaque soudaine, de la résistance désespérée, une voix surgissait encore dominant tout : c'était celle du tyran. « Prenez le cœur et le foie du roi des fermiers, et placez-les sur la route des fermiers. »

Les boers, garrottés, furent traînés jusque sur une colline distante de 300 pas, où, sur l'ordre réitéré de Dingaan, les Amazoulous se mirent en devoir de tuer leurs victimes, en frappant les uns à coups de tongas sur la tête et en brisant le cou aux autres en forçant la tête de tourner vers l'arrière du corps. Retief seul fut ouvert; son cœur et son foie, enveloppés dans une pièce d'étoffe, furent portés à Dingaan. Les cadavres restèrent sur la même place où ils étaient tombés sans que l'on se permît de toucher à leurs vêtements.

Le massacre terminé, les deux capitaines favoris de Dingaan s'approchèrent du roi et causèrent longtemps avec lui : c'étaient Schlala et Tomboussa. Le résultat de la conférence fut l'envoi d'un parti puissant vers le camp de wagons, alors établi près de *Boschjesmans-Rivier*, où Retief avait laissé les femmes et les enfants de ses infortunés compagnons. L'ordre était de tout y tuer sans exception, hommes, femmes, enfants, qu'ils fussent blancs ou noirs.

L'horrible bande, sans prendre seulement le temps de se laver du sang des boers tués le jour même, s'allongea comme un hideux serpent noir sur le tapis vert des plaines environnantes ; elle poussait des cris aigus, cris de guerre terrifiants, se promettant une longue série d'actes semblables. Mais d'Ungunkuncklove à Boschjesmans-Rivier, la distance était grande, les rivières aussi étaient en partie gonflées, ce qui empêcha le hideux corps noir d'atteindre le point indiqué avant le 16 au soir.

Le 17 février 1838, le crépuscule allait éclore; tout dormait au camp, que, déjà cerné et envahi par les Amazoulous au nombre de 10,000, plus d'un des habitants était passé du sommeil à la mort. L'éveil donné, les cris de désespoir des victimes, les cris si déchirants des femmes et des enfants, se mêlèrent aux hurlements féroces des assaillants. Point de grâce ! Le fer, retiré de la poitrine du mari, était plongé dans le sein de la femme, traversait en outre le corps des enfants. Le sang coulait par flots ; le groupe noir s'agitait dans cette mare pourprée et parais-

sait chaussé de brodequins rouges. Une fois assurés qu'ils n'avaient plus affaire qu'à des femmes et à des enfants, les barbares prirent le cruel plaisir de larder leurs victimes, d'ouvrir le ventre aux femmes enceintes encore vivantes, d'en extraire le fruit, qu'ils saisissaient par les pieds, et dont ils brisaient la tête sur le fer des roues. Les mères demandaient en grâce à leurs bourreaux qu'ils les achevassent, que d'un seul coup la tête fût brisée; mais point : seulement, après le pillage effectué, les cruels Zoulous, quand ils allaient partir, se décidèrent à lever encore une fois sur elles leur tonga rouge de sang.

Tout fut impitoyablement massacré sur ce lieu, où s'élève aujourd'hui une ville nouvelle, tout, excepté une jeune fille tombée sous les cadavres de sa famille, qui survécut à dix-neuf coups d'assagaye, et que j'eus occasion de voir sous Draakensberg. Outre quelques hommes, 317 femmes et enfants périrent dans ce massacre, et portèrent à 616 le nombre total d'individus des deux sexes assassinés par les Cafres.

Les Amazoulous, couverts de sang, mais non rassasiés de carnage, se divisèrent alors en plusieurs corps détachés, dont le plus fort alla donner sur le camp de Blaw-Kranz-Rivier. Mais là se trouvaient H. Potgieter, Jacobus Huys et G. Maritz, qui les attendirent de pied ferme, les accueillirent sévèrement et les contraignirent à lâcher pied, abandonnant tout espoir de réussir dans leur tentative, après avoir laissé sur le terrain 5 ou 600 de leurs morts.

En même temps, vers le gué de Boschjesmans-Rivier, 3,000 Amazoulous tentaient de le franchir pour joindre et massacrer les habitants d'un petit camp qui n'avait guère à opposer plus de 34 hommes tirant le fusil; la force du courant entraînait les individus qui cherchaient à traverser isolément. Les Amazoulous s'imaginèrent qu'il était mieux de faire la chaîne, d'autant qu'ils remarquaient que les boers ne tiraient pas chaque fois qu'ils essayaient ce moyen.

Voici donc les boers perchés au bord méridional, assis et croisant nonchalamment leurs longs fusils sur les genoux, tandis que de la rive septentrionale s'avançait à tâtons un ruban d'hommes qui bientôt allait avoir deux extrémités solidement établies. C'était justement ce qu'attendaient les boers. Deux coups partent, deux chaînons sont brisés; les 30 ou 40 hommes du centre, abandonnés à la force de l'eau, sont emportés par elle, tourbillonnent, disparaissent, pour reparaître encore et s'engloutir ensuite. Les quelques naufragés qui s'estiment heureux de gravir les roches sises du côté des boers sont fusillés par les enfants. A deux ou trois reprises différentes même tentative des Amazoulous, même rupture, même noyade.

Boschjesmans-Rivier engloutit ainsi dans ses eaux rapides plus de 200 Cafres et sauva les 34 tirailleurs du déchirement de 3,000 Amazoulous.

Aussitôt que ces désastreuses nouvelles, suites de la perfi-

die de Dingaan, se furent répandues dans les divers camps des boers et chez les settlers anglais de Port-Natal, l'indignation s'éleva partout à son paroxysme. De leur côté, les settlers de Natal réunirent 1,000 hommes, tant blancs que Hottentots et Cafres, comprenant 250 fusiliers, le reste armé de boucliers et d'assagayes. Ce corps était destiné à envahir le pays des Amazoulous en franchissant Touguela à une lieue de son embouchure. D'autre part, les boers s'étaient réunis au nombre de 340 hommes, tous bien montés en chevaux et en armes, mais ne devant traverser Touguela que dans le haut, à 12 ou 15 lieues de sa source.

Contraint de diviser ses forces, Dingaan devait éprouver un échec décisif; la réussite paraissait certaine à tous. En conséquence, le 6 avril 1838, le commando des boers quitta le camp sous les ordres de Pieter Uys et J. Potgieter. A leur entrée sur le territoire de Dingaan, les boers virent la contrée abandonnée. Ce ne fut qu'à leur approche d'Ungunkuncklove qu'ils rencontrèrent de l'opposition.

Là ils trouvèrent, le 11 avril, l'armée des Amazoulous, partagée en trois divisions, forte de 7,000 hommes, avantageusement postés sur divers rocs formant un demi-cercle. La route qui conduisait à la royale résidence passait à travers une gorge étroite, sise au milieu du cercle, et sur chaque côté l'ennemi était prêt à répondre à l'attaque. La troisième division était couchée en embuscade dans le but évident de se refermer sur les boers, s'ils entraient dans le cercle, et de leur couper ainsi toute retraite.

Malgré l'immense disproportion du nombre, les boers résolurent d'attaquer sans délai. Ils se séparèrent en deux corps à peu près égaux, et affrontèrent de la sorte deux divisions zoulouses. Dès la première charge, une division des Amazoulous fut complétement mise en déroute; mais d'un autre côté il paraît que le bruit des boucliers, frappés dans cette intention, effraya les chevaux des boers à tel point que la confusion les empêcha de rester groupés.

Alors le parti que commandait P. Uys dut soutenir seul le choc de l'armée zoulouse, ce qu'il fit dignement. Par un feu soutenu et parfaitement dirigé, les boers avaient déjà jeté la confusion dans les rangs de leurs ennemis; mais, doublant leur courage et prétendant payer d'audace, les Amazoulous revinrent immédiatement à la charge, et la vaillante petite troupe se vit en un instant cernée de toutes parts.

Chaque boer combattait en désespéré; l'acharnement des Amazoulous paraissait s'augmenter en raison de leurs pertes. Déjà depuis une heure et demie l'attaque et la défense rivalisaient d'efforts, quand les boers, reconnaissant que le danger devenait de plus en plus imminent, s'entendirent pour concentrer leur feu sur un seul point du cercle. Ce fut l'affaire d'un instant; l'issue ouverte à travers un rempart d'hommes, les chevaux, lancés au galop, passèrent outre, entraînant leurs cavaliers, qui de dessus leurs montures envoyaient encore des coups de fusil aux

plus hardis des assaillants, dont les assagayes plurent un instant autour d'eux.

D'après l'estimation la plus faible et la plus raisonnable, les Amazoulous perdirent dans cette affaire environ 600 des leurs ; c'étaient les plus ardents, les plus braves, ceux qui, n'écoutant que leur ardeur, s'étaient rués les premiers au commencement. Quand les Amazoulous, cédant à l'impétuosité et au feu destructeur des boers, se retirèrent, Piet Uys, suivi d'une vingtaine d'hommes, s'élança bravement à leur poursuite jusque dans une gorge, où il fut tout à coup cerné par un grand nombre d'ennemis, ne comptant plus autour de lui que neuf de ses compagnons. Uys se défendit de la plus héroïque façon, ayant à ses côtés son jeune fils, âgé de douze ans, qui tomba percé d'un assagaye, jusqu'à ce que lui-même, cloué à son cheval par un autre assagaye qui lui avait traversé la cuisse, tomba épuisé par la perte de son sang. Ses dernières paroles furent : « Battez-vous, mes braves camarades, jusqu'à vous faire jour à travers vos ennemis ; pour moi, je meurs. »

Les boers laissèrent dix des leurs sur cette place. Dans leur retraite, ils tuèrent encore bon nombre d'Amazoulous qui s'étaient mis à leur poursuite. Et ceux-ci, forcés d'abandonner l'idée d'agir le même jour, détachèrent sept espions chargés de reconnaître la position que prendraient les boers pour la nuit. Malheureusement pour ces espions, qu'aperçurent quelques boers stationnés dans un champ de maïs, on leur coupa la retraite ; pas un ne put remplir

la mission pour laquelle il avait été envoyé; tous tombèrent sous les balles.

Le jour même de cette sanglante affaire, les settlers anglais partaient de la baie Natal afin d'agir de concert avec les boers, quoiqu'à distance. Le 16 avril, ils passaient le Touguela et s'emparaient de nombreux troupeaux, après en avoir battu les propriétaires. Leur nombre était de 800 à 1,000, comprenant 250 fusiliers principalement composés de Cafres. Mais le 17, au lever du soleil, ils se virent entourés par un corps nombreux d'Amazoulous commandés par Panda; ils venaient justement d'apprendre la défaite des boers et l'espèce d'avantage si coûteux obtenu par les Amazoulous, ce qui ne contribua pas peu, sans doute, à influencer leur courage dans une position aussi critique.

Le conflit fut sanglant et d'autant plus désespéré que les Cafres de Ogle avaient lâché pied pour se soustraire par la fuite. Durant deux heures les coups de fusil retentirent au loin, puis ils se turent après la chute du parti de Natal, duquel il n'échappa que 15 hommes de ceux qui résistèrent; 15 qui, malgré les crocodiles, n'hésitèrent pas à se jeter dans les eaux du Touguela.

13 Européens, 10 Hottentots et 6 ou 700 Cafres de Port-Natal y furent tués par les Amazoulous, qui eux-mêmes perdirent trois régiments entiers, composés chacun de 1,000 hommes.

Sitôt après cet exploit, 25,000 guerriers amazoulous

prirent la route de Port-Natal, où ils se répandirent, pillant les bestiaux, enlevant toute propriété meuble, exerçant sur leurs prisonniers les plus cruelles vengeances. Avertis à temps, les habitants purent chercher un asile sur un navire récemment entré dans le port; mais les Cafres d'Om-Guinée furent moins heureux : réfugiés dans les bois avec leurs femmes et leurs enfants, ils y furent bientôt traqués et bientôt saisis. Les hommes furent simplement tués à coups d'assagayes; les femmes furent réservées pour un cruel amusement : habillées d'herbes sèches, les bras fixés sur le dos, elles furent enfermées dans un kraal où les spectateurs placés au dehors lançaient sur elles des charbons enflammés. Les contorsions effrayantes qu'elles faisaient sous les flammes, leur course désespérée et en délire, que les Zoulous nommaient une danse, tout fut pour ceux-ci une récréation digne d'eux, une fête qui leur procura toute la joie que leurs cœurs, barbares aussi longtemps que dure la guerre, étaient capables de ressentir.

Ce fut quelques jours après ces désastres que vinrent à Port-Natal deux boers, J. Uys et L. Badenhost, chargés de faire des arrangements pour une résistance mutuelle, et de promettre que 200 des leurs viendraient protéger la place. Cinq mois ensuite, les boers d'un côté, les Amazoulous de l'autre, après s'être refaits, songeaient encore à en venir aux mains et n'attendaient que l'occasion. Alors par philanthropie, toujours mu par cette raison si louable,

le gouverneur Napier lança une proclamation, interdisant l'exportation de la poudre, du plomb et des armes à feu. Il voulait, disait-il, arrêter l'effusion du sang, affectant de ne pas croire à la possibilité que les boers fussent massacrés par les Cafres, à défaut de munitions suffisantes. Il faisait en même temps à ces mêmes boers de honteuses propositions, comme celle de retourner habiter la colonie, où il leur promettait des avantages dont ils n'avaient jamais joui. Encore par philanthropie, il envoyait, le 20 novembre 1839, à Port-Natal, le major Charter, avec un détachement de 100 hommes de troupes de ligne pour empêcher les boers de prendre leur revanche sur les Cafres. Mais c'était en réalité une prise de possession, comme elle fut avouée plus tard par les commandants eux-mêmes; car, avec leur manque absolu de moyens de locomotion, les troupes anglaises d'infanterie étaient dans l'impossibilité d'interdire aux boers de faire la guerre aux Cafres si cela leur plaisait. Il ne leur était pas plus aisé non plus de protéger les boers contre une invasion de Cafres, et à peine eussent-ils pu se défendre eux-mêmes dans un genre d'attaque à eux inconnu.

Aussi, malgré les protestations du gouverneur, sir Georges Napier, faites aux boers par le major Charter, ceux-ci ne restèrent pas inactifs durant les mois de novembre et décembre 1838 et janvier 1839; ils entrèrent sous le commandement de Prétorius dans la contrée de Dingaan, afin de prendre une éclatante revanche et de se payer de leurs



Imp. Lith. de Cattier.

pertes. Après diverses prises et quelques escarmouches, où les patrouilles avaient fusillé passablement de Cafres épars, espions ou supposés tels, les boers étaient arrivés le 15 décembre non loin d'*Om-Siniaty* (rivière des buffles), au pied d'une montagne isolée, proche de laquelle coulait en serpentant dans des plaines d'herbes longues une petite rivière nommée depuis lors *Bloed-Rivier* (rivière de sang). C'est de là qu'ils virent se lever pour eux le fameux soleil du dimanche 16 décembre 1838, le plus grand jour de leur histoire.

Tout avait été disposé pour la défense, car dès la veille on savait l'approche des forces cafres, s'élevant de 30 à 36,000 hommes. Nulle crainte ne régnait au camp; jamais les boers ne s'étaient encore trouvés réunis en une troupe aussi nombreuse; ils comptaient 900 hommes bien armés, résolus, se fiant à la force de leurs fusils et à la puissance de leurs canons, dont ils avaient eu soin de se munir cette fois. Le pays s'étendait au loin, sans obstruction d'arbres ni de roches; le ciel était beau, l'air était pur; mais l'incertitude qui précède le crépuscule durait encore quand les sentinelles avancées crurent entendre un froissement d'herbes, et découvrirent aussitôt les Amazoulous qui s'avançaient en ordre, chaque régiment ayant son grand capitaine en tête.

L'éveil fut donné en même temps que s'exécutait la manœuvre de cernement où les ennemis déployaient toute leur agilité. Cet instant suffit au jour pour éclairer assez

la position des assaillants. Les canons ouvrirent le feu, lançant une grêle de mitraille de chaque embrasure, étendant devant eux sur la terre un nombre plus ou moins grand de corps noirs, s'élevant quelquefois à quarante. Les fusils des boers détonèrent ensuite sur tous les points, logeant leurs balles avec une précision désespérante pour les Cafres.

Les Amazoulous répondaient pour la première fois par des armes à feu prises aux settlers tués à Touguela; mais leurs coups mal adressés restaient sans résultats visibles; leurs assagayes, sillonnant l'air sur mille points à la fois, menaçaient de faire considérablement de mal si l'approche leur était permise. Heureusement pour les boers, chaque point où les corps s'avançaient plus menaçants était aussitôt balayé par leur mitraille.

Depuis deux heures le combat durait sans interruption, au grand détriment des Cafres, dont les morts couvraient la terre, lorsque le commandant des boers, craignant de voir se ralentir le feu par le manque de balles, ordonna d'ouvrir instantanément plusieurs issues et de fondre à outrance sur les assaillants, qu'il fallait à toute force déloger de leurs positions pour avoir le repos nécessaire.

Cette mesure n'était pas sans danger; mieux valait infiniment pour les boers continuer à rester retranchés, lors même que leur feu dût être moins nourri. Quoi qu'il en pût être, cette sortie, par son ensemble d'exécution, par la hardiesse qu'elle témoignait, par la stupéfaction qu'elle

produisit chez les Cafres, jeta dans leurs rangs la terreur, et les contraignit à la fuite la plus rapide. L'acharnement des boers était tel que plus d'un, éloigné de 2 lieues du camp, quoique seul à cheval, allait fusillant chaque fuyard qu'il apercevait.

Ceux-ci, débandés, erraient à l'aventure; mais beaucoup, profitant d'un trou, d'une pierre, d'un champ d'herbes longues, d'une rivière ou d'une bordure de roseaux, avaient cherché, en se blottissant, à se soustraire aux regards des poursuivants. Des enfants des boers furent les premiers à découvrir une retraite de ce genre, où quelques centaines de Cafres se comportaient comme des crocodiles ou tout au moins comme des hippopotames : plongés dans l'eau jusqu'au nez et couverts par une bordure de roseaux, ils espéraient attendre ainsi la nuit, qui de ses ombres protégerait leur retour chez eux. Pour les enfants la découverte était précieuse. Ils voulaient d'abord procéder seuls; mais malgré eux quelques hommes s'adjoignirent à leur bande, qui cerna les amphibies de nouvelle espèce. Ceux-ci tour à tour plongeaient à la vue d'un fusil couché dirigé sur leurs têtes; mais l'air, ce principe d'existence indispensable aux poumons, les forçait à relever le nez pour respirer, et alors les têtes, traversées par la balle, plongeaient pour ne plus se relever. De cette manière plusieurs centaines d'Amazoulous furent tués dans la rivière de Sang, qui prit son nom de cet événement.

Sans doute ces procédés paraîtront cruels à des Européens; mais que devaient faire les boers en présence de l'impossibilité matérielle de garder des prisonniers? Assurément tout Européen à leur place eût agi de même. Le nombre des morts compté sur le champ de bataille excédait 3,200; celui des blessés fut inconnu, et devait être encore plus grand. Tel avait été pourtant le résultat de quelques heures de fusillade habilement dirigée par 900 Sud-Africains, qui ne durent leur salut qu'à la forme de leurs fusils, à la charge, à la nature des projectiles et à leur adresse incontestable.

Après avoir traversé Om-Schlatousse le 19, les boers arrivèrent le 20 en face de la ville capitale de Dingaan, qui fumait encore, incendiée la veille par les ordres du despote fuyant. C'était un ovale long de 6 ou 800 pas, vide à l'intérieur, comprenant sur son pourtour 1,800 huttes disposées par rangs, dont chacune pouvait abriter 20 guerriers.

Le 21, le camp des boers fut assis sur la hauteur où avaient été massacrés, l'année précédente, Retief et ses malheureux compagnons. Cette vue inspira à tous une profonde douleur; là encore ils purent raviver la haine qu'ils portent naturellement aux Cafres et trouver une puissante excuse à leur impitoyable façon d'agir... L'un d'eux écrivait: « La vue du cruel martyre dont les os de nos parents et de nos compagnons morts nous donnaient des preuves irrécusables, inspirait l'horreur la plus profonde à nous qui

nous les rappelions. Notre regard s'en écartait sans cesse, car notre cœur se gonflait, et les larmes coulaient des yeux de tous. Tout était là, jusqu'aux courroies de cuir vert qui avaient servi à les garrotter, et que l'on voyait encore attachées aux ossements de quelques-uns d'entre eux. Les bâtons et les massues dont on avait fait usage pour les frapper se rencontraient par milliers et en pièces le long du chemin par lequel on les avait traînés. Ces bâtons étaient pour la plupart de ceux dont les Amazoulous se servent dans leurs danses; d'autres étaient des palissades dont ils construisent leurs maisons ou des entourages de parcs. Entre les autres squelettes ou ossements qui gisaient là, on reconnaissait ceux des boers à leurs crânes brisés, et aussi par leur position au milieu de monceaux de pierres détachées, les mêmes dont les Cafres s'étaient servis pour mettre un terme à leurs souffrances. »

Le squelette de P. Retief fut reconnu par des lambeaux de vêtements qui y adhéraient encore; et comme si Dieu avait voulu dénoncer les droits des boers sur la contrée concédée par Dingaan, un seul objet se trouva sur lui préservé de la corruption: c'était son portefeuille en cuir tanné où divers papiers étaient renfermés. Ouvert en présence de tous les assistants, un papier écrit en anglais excita vivement la curiosité. Edward Parker, que le hasard avait conduit à faire partie de l'expédition, le traduisit aussitôt, et révéla par ce simple monument le droit des boers à la contrée de Natal. Cette pièce, courte, concise,

explicite, a quelque chose de si sacré, que je la livre textuellement en anglais, telle que je l'ai copiée sur l'original.

Unkunkinglove, 4th february 1838.

Know all men by this!

That whereas Pieter Retief, governor of the Dutch emigrants farmers, has retaken my cattle which Sinkonyella had stollen from me, which cattle he, the said Retief, delivered unto me; I, Dingaan, king of the Zoolas, do hereby certify and declare that I, thought fit to resign unto him, Retief and his countrymen the place called Port-Natal, together with all the land annexed, that is to say, from the Togela to the Om-Sovoobo rivers west ward, and from the sea to the north as far as the land may be useful and in my possession.

Which I did by this and give unto them for their everlasting property.

+ *Mark of king* DINGAAN.

Witnesses:

M. OOSTHUISEN	MARAO +	great counsellor;
A.-C. GREYLING	JULIAVIUS +	d°
B.-J. LIEBENBERG	MANONDO +	d°

La cession de territoire était connue de tout le monde; le titre seul manquait, et ce fut dans une occasion aussi solennelle qu'il fut retrouvé. Sans aucun doute, si l'affaire

des boers était portée au tribunal des nations, ces hommes obtiendraient justice; ils jouiraient en liberté d'une terre bien et dûment cédée et acquise tout d'abord et reconquise ensuite au prix de leur sang. Mais la loi qui régit les bêtes est, à ce qu'il paraît, la seule aussi qui régisse les nations; les canons au cœur de fer sont aujourd'hui les seuls juges compétents reconnus par elles. Il est triste de songer qu'il en soit ainsi, car quelle ressource peut encore sourire au cœur de la nation faible, opprimée? Un jour peut-être viendra, moins loin qu'on ne le pense, où la liberté surgira pour les boers, dont le noyau grandissant est destiné à porter ses ramifications du Cap à l'équateur.

En janvier 1840, une dernière expédition partit de Pieters-Mauritz-Burg, envahit le pays des Amazoulous, chassa Dingaan au-delà de ses limites, où le despote fut tué par les Ama-Souazis, ses ennemis naturels. L'expédition ramena encore 40,000 têtes de bétail, après avoir établi Panda à la place du tyran abattu. J'ai donné les détails de cette expédition dont j'avais fait partie.

Ainsi venaient d'agir les boers quand se montrèrent à nu les prétentions du gouvernement britannique, prétentions reposant sur l'abandon fait à lui par la Hollande de toutes ses possessions de l'Afrique du Sud. Mais il est notoire que jamais aucun point du territoire de Natal n'avait été colonisé par la Hollande.

Afin de prouver sa bonne foi, le gouvernement anglais

ou ceux qui défendaient sa cause devant le tribunal de l'opinion publique, exhibèrent un document par lequel on peut entrevoir que l'Angleterre seule se réservait la surveillance de tout le pays situé jusqu'au 25[e] degré de latitude sud. Mais cette pièce, complétement inutile sous ce point de vue, est tout au moins fort bonne pour prouver la stupidité des philanthropes exclusifs, indiquer d'une façon irrécusable dans quelles voies d'injustice ils couraient, poussés par un fanatisme aveugle, et certifier en dernier lieu que l'Angleterre n'a nul droit sur ces contrées. Ce curieux document trouve naturellement ici sa place. Il parut sous le titre suivant :

The cape of Good Hope Punishment Bill. Anno sexto et septimo Gulielmi IV, regis ; cap. LVII. Acte pour prévenir et punir les crimes commis par les sujets de Sa Majesté dans le cercle de certains territoires adjacents à la colonie du cap de Bonne-Espérance (13 août 1836).

« Considérant que les habitants des territoires adjacents à la colonie du cap de Bonne-Espérance, situés au sud du 25[e] degré, sont encore dans un état de non-civilisation ; que des offenses contre la personne et la propriété de ces habitants et d'autres sont fréquemment commises avec impunité sur ces territoires par des sujets de Sa Majesté ; dans le but d'y porter remède, il a été arrêté par la très-excellente majesté du roi, par et avec l'avis et le consentement des lords spirituels et temporels et des communes, dans le

présent parlement assemblé, et par l'autorité du même, que les lois qui sont présentement ou qui seront ensuite en vigueur dans la colonie du cap de Bonne-Espérance, pour la punition des crimes là commis, seront et de même sont par ceci étendues et déclarées applicables à tous sujets de Sa Majesté dans tous territoires adjacents à ladite colonie, lesquels sont au sud du 25e degré de latitude sud, et que tout crime ou offense commis par tous sujets de Sa Majesté dans ces territoires, en contravention de toutes semblables lois, pourra être connu dans toutes semblables cours et sera sujet à instruction, procès et poursuites, et, sur conviction, puni de telle et de même manière que si le crime avait été commis dans le rayon de ladite colonie;

« Considérant qu'il est nécessaire d'empêcher aussi loin que possible que des crimes soient commis par les sujets de Sa Majesté dans le rayon des territoires mentionnés, et de prendre des mesures pour arrêter, détenir et amener en justice ceux des sujets de Sa Majesté qui auraient commis de semblables crimes; pour cette cause, il a été résolu qu'il sera loisible au gouverneur de ladite colonie de s'adresser à un ou plusieurs sujets de Sa Majesté résidant au dedans, ou sur les limites des susdits territoires, pour en former une ou plusieurs commissions qu'il autoriserait à exercer dans ces territoires l'office de la magistrature, afin d'y empêcher la perpétration de tous crimes ou offenses par des sujets de Sa Majesté, et afin d'arrêter, mettre sous garde et amener en jugement devant les cours

mentionnées plus haut tout sujet de Sa Majesté accusé avec des preuves suffisantes, devant lesdites commissions, de crimes ou offenses perpétrés dans lesdits territoires.

« Il sera encore loisible au gouverneur de ladite colonie de faire définir par lesdites commissions, avec toute la précision possible, les limites locales dans les rayons desquelles sera exercée et jusques auxquelles sera étendue la juridiction de tels magistrats, et que dans les limites définies, comme il vient d'être dit, tout magistrat aura l'exercice et la jouissance de tout pouvoir et autorité sur les sujets de Sa Majesté, habitant ou se trouvant dans les mêmes lieux, comme il en aura été revêtu spécialement par de telles commissions, pourvu toutefois que les commissions ne confèrent de tels pouvoirs et autorités que lorsque de semblables mesures auront été reconnues d'urgente nécessité pour l'accomplissement du but proposé, plus haut mentionné, avec promptitude et résultats.

« Et de plus il a été arrêté que toutes commissions, telles que celles dont il vient d'être fait mention, seront instituées pour agir seulement durant le bon plaisir de Sa Majesté, et durant ce temps le gouverneur de ladite colonie sera et est, par ceci, chargé et requis de transmettre à Sa Majesté, par la première occasion, une copie des actes de ces commissions, après l'avoir préalablement adressée à l'un des principaux secrétaires d'Etat de Sa Majesté, à l'effet de recevoir son approbation ou sa défense.

« Et de plus il a été arrêté que rien en ceci, ou dans

quelque commission ou commissions de ce genre que ce soit, ne s'étendra ou ne sera propre à s'étendre, à investir Sa Majesté, ses héritiers ou successeurs, à aucune réclamation ou titre que ce soit, à la possession ou souveraineté sur aucuns des territoires mentionnés, ou à déroger des droits des tribus ou peuples habitant ces territoires, ou des chefs ou gouverneurs, ou prétendre à une telle souveraineté ou possession.

« Et de plus il a été arrêté et déclaré que, pour la résolution de cet acte, toute personne légalement administrant le gouvernement de ladite colonie sera jugée et prise pour représenter le gouvernement dans ces vues. »

La lecture de ces actes suffit pour prouver que, sous Guillaume IV, l'Angleterre ne voulait pas de la possession de ces contrées; elle reconnaissait alors n'y avoir aucun droit. Et depuis cette époque, bien que ses vues aient changé, elle n'a pu en acquérir aucun; il lui serait donc impossible de produire des titres qui fussent valables, si elle était appelée à rendre compte de ses actes, que pas une nation ne songe ou n'ose se permettre de contrôler pour tout ce qui regarde l'Afrique du Sud.

On peut se convaincre encore de la bizarrerie de l'idée qui dicta ce même acte, en observant que toutes garanties étaient données aux Cafres contre les blancs, tandis que les blancs n'en avaient aucune contre les Cafres. Ainsi, des trafiquants ou voyageurs blancs pouvaient être assas-

sinés par les Cafres, sans que ceux-ci fussent passibles des peines qui attendaient à leur retour les blancs qui eussent commis des crimes analogues. Il y avait une justice sévissante contre les uns, lorsqu'elle n'existait pas pour les autres; c'est une des plus singulières dispositions qui soient émanées du cerveau des philanthropes, tellement préoccupés du bonheur des indigènes qu'ils ne voyaient plus qu'eux dans cette partie du monde.

Heureusement que la stupidité d'une telle mesure paralysa l'idée de la mettre en vigueur, et personne n'eut à se plaindre de ses effets, par cela même qu'elle était de toute injustice et de pratique impossible. Définir la parallèle du 25e degré latitude sud eût été une première difficulté qui eût pris beaucoup de temps, d'argent et d'hommes peut-être, parce que des philanthropes, malgré leur amour excessif des populations noires, ne sont souvent pas mieux traités par elles que si leurs sentiments vrais ou faux s'étaient montrés diamétralement opposés : ce n'est presque toujours, en pareil cas, qu'une stricte justice.

Comment encore eût-on pu amener les témoins à se déplacer autant pour venir déposer devant les cours reconnues compétentes? Ces magistrats paysans allant instruire une affaire chez les Cafres, n'était-ce pas aussi une dérision? Confier le soin de la justice au premier venu, souvent inepte, lui accorder un pouvoir indéfini sur ses voisins durant le temps que dure le bon plaisir de Sa Majesté, tout cela paraît assez n'être qu'une lourde rêverie britan-

nique sortie d'un cerveau philanthrope dont l'estomac digérait alors.

Il n'est aussi que trop vrai que la plupart des hommes appelés par leur position à régir des colonies ne connaissent pas à fond le caractère dominant des différentes races que la faveur et quelquefois la disgrâce a placées sous leur tutelle. Souvent ces hommes se hâtent beaucoup trop dans le choix d'un système, et comme un pis-aller ils adoptent celui vers lequel les pousse une association influente, dont ils ont tant à redouter en cas d'opposition ou de simple refus d'adhésion. De là vient que tout marche mal; il est même de toute impossibilité qu'il en arrive autrement.

Sir Benjamin d'Urban, lui qui suivit franchement et de tout son pouvoir une ligne de conduite qui prenait à cœur les intérêts coloniaux, sans vouloir prêter l'oreille aux réclamations des hommes à système, sir Benjamin d'Urban, pour avoir acquis la popularité par des moyens droits et justes, a vu ses actes désapprouvés par son gouvernement et son poste donné à un autre.

Il était naturel que sir Georges Napier, qui lui succéda, ne suivît pas la même voie, s'il tenait à se maintenir au gouvernement. Il n'eut pas, du reste, beaucoup d'efforts à faire, parce qu'il était l'homme dont le caractère convenait le mieux à servir les vues de toute association dite philanthropique. Sir Georges Napier agit donc dans le sens du docteur Philip; il protégea les missionnaires, donna raison aux bastaards et aux Cafres, insulta aux boers, dé-

daigna même les settlers anglais, et ne salua que le haut commerce de cette droite et raide manière qui dénote un aristocrate anglais.

Sir Georges Napier se maintint sans peine durant les cinq années de son gouvernement, par cela seul qu'il avait su se faire détester de l'immense majorité des habitants de la colonie du Cap. Aussi fut-il prôné en Angleterre comme un digne et habile gouverneur; et lord Stanley lui-même, quoiqu'il ne partageât pas exactement les idées de sir Georges Napier, quoiqu'il lui eût témoigné sa dissidence d'opinion en plus d'une circonstance, lord Stanley fut obligé de se ranger à l'opinion de la métropole et de complimenter l'ex-gouverneur du Cap sur sa bonne, prudente et philanthropique administration.

Dans tout cela, moi qui n'ai pas fait une longue étude d'économie politique, je me suis étonné à bon droit de la désapprobation d'ici, qui là-bas valait une complète approbation. Seul je n'eusse point résolu le problème; mais j'appris ensuite que le gouvernement anglais ne s'appartenait pas à lui-même; qu'il dépendait d'une association immense dont les rameaux couvrent le monde, celle qui empoisonne par civilisation, celle-là même qui a empoisonné la Chine, association délétère à laquelle tout obéit, laquelle a pour pendant à Rome la trop célèbre secte de Loyola. L'égoïsme le plus prononcé sert de moteur à cette puissante société, et si l'accord règne entre elle et les gouvernants, c'est que ceux-ci vivent par elle. Si cette société

rencontre quelque assentiment en Angleterre parmi l'aristocratie, c'est que l'intérêt de l'aristocratie anglaise est étroitement lié au sien; si le peuple anglais adopte sans hésiter les vues de la société, c'est parce que lui-même participe aux bénéfices.

Mais la métropole seule recueille les fruits d'un semblable système; les colonies, riches sources sans doute, portant sans cesse leur tribut à cette mère qui engloutit tout, les colonies pâtissent d'énormes sacrifices qui ne rapportent rien. Elles se fatiguent, sont inquiètes, et quand elles jettent ailleurs un regard, le désespoir le plus accablant les gagne; car pour elles hors du commerce anglais point de salut.

C'est pourquoi les colonies anglaises ne consentent pas à séparer leurs intérêts de ceux de la métropole par une révolution; rien ne les tient, rien ne les force à l'obéissance que la nécessité où elles sont réduites. Tout cela doit durer jusqu'au jour où l'Angleterre, occupée de guerres sérieuses, ne pourra plus opérer ses échanges avec ses colonies; alors croulera l'édifice sur tous les points, et de toutes les puissances l'Amérique est la seule dont la situation lui permettra de recueillir les riches débris du grand naufrage.

CHAPITRE XXVI.

Une fausse position durant les hostilités. — Un tête-à-tête avec une lionne. — Kotje-Dafel, le tireur de lions sans pareil. — Mœurs du lion. — Sa chasse; les avantages et les désavantages qu'elle présente. — Acharnement du lion sur sa victime mis à profit par les Kaal-Kaffers. — Utilité du cheval dans cette chasse. — Rage et désespoir du lion; son courage. — Pusillanimité du lion surpris. — Singulière manière de le faire fuir. — Comment il se comporte la nuit. — L'affût du lion. — Caprice généreux de cet animal. — Son caractère pacifique envers l'homme. — Son incontestable utilité. — Services qu'il rend aux Cafres makaschlas. — Sa taille et sa force. — Manière dont il chasse. — Ses combats. — Mon retour chez les Amazoulous. Les dispositions de Panda sont changées à mon égard. Je suis prié de cesser mes chasses, et je termine par des tentatives infructueuses. — Départ définitif pour Port-Natal. — Cafres déserteurs. — Fuite nocturne. — Unungongo. — Embarras qu'il me suscite. — Justice du major Smith.

Pendant la durée des hostilités, ma position avait été des plus embarrassantes, parce qu'il m'était impossible d'un côté de faire des vœux pour l'Anglais, lorsque de l'autre je ne pouvais me résoudre à grossir les rangs des boers ignorants et grossiers, dont la jactance allait jusqu'à dire qu'ils feraient trembler l'Angleterre. Je n'aimais guère ni les uns ni les autres, et au lieu d'opter entre eux je demeurai les bras croisés. Sans doute j'aurais penché pour les boers si leur commandant général eût mieux compris le cœur d'un homme. Son frère, Baart-Prétorius, et les 18 hommes de garde que j'avais chassés de chez

moi, avaient porté plainte et sollicité une punition exemplaire.

Le commandant Prétorius m'avait mandé près de lui pour me faire sentir ce qu'il appelait la gravité de mes torts, bien que j'eusse éprouvé une perte d'une vingtaine de livres sterling par suite de l'enlèvement d'une quantité d'objets. Jusque-là, il pouvait, eu égard aux circonstances, avoir quelque raison d'agir ainsi; mais s'échauffant de plus en plus, la fin de son discours, que je fus forcé d'entendre, me fit une cruelle impression. « Nous avons, me dit-il, 30 hommes détenus dans les fers; monsieur Delegorgue, on peut encore trouver une place pour vous. » Cette phrase vibrait encore dans mon esprit, lorsque ce même Prétorius me fit venir pour me prier de vouloir bien me charger des deux pièces de 6 prises sur les Anglais.

Il s'agissait de les établir en batterie, de les revêtir d'un ouvrage et de les faire jouer sur le camp anglais. J'avais été chef de pièce dans la marine royale. Je me rappelai tout le plaisir que me faisait éprouver le bruit du canon. Aucune proposition n'aurait pu m'être plus agréable; tirer 110 coups de canon chaque jour me souriait. Mais les fers promis par Prétorius résonnèrent dans ma tête d'une façon très-fâcheuse pour lui; je me rappelai l'air de hauteur de cet homme en prononçant la menace, et qui contrastait singulièrement avec son air actuel de prière.

« Allons, me dit-il, en acceptant, vous nous rendez un immense service, car personne de nous ne sait comment

doivent s'exécuter de semblables travaux. — Monsieur Prétorius, répliquai-je, vous savez que mon intention est de repasser le Cap dans quelques mois. S'il arrive qu'aujourd'hui je tire un seul coup de canon sur les Anglais, je trouverai là-bas les fers que vous m'avez si légèrement promis il y a trois jours. Ma position me défend de faire pour vous quoi que ce soit. J'eusse souhaité pouvoir le faire, parce que votre cause me paraît la bonne ; mais vous comprendrez que des menaces sont peu propres à disposer favorablement un homme, et ma qualité d'étranger m'impose le devoir de rester neutre. J'ose espérer qu'elle sera respectée. » Cela dit, nous nous tournâmes le dos. Le plus content, c'était moi.

Le jour suivant, pour me faire sentir son mécontentement témoigné par un acte de pouvoir, Prétorius m'enjoignit de quitter mon habitation pour venir séjourner à Conguela. « Vous êtes trop isolé là-bas, me dit-il ; votre conduite ne peut y être surveillée, et de plus les boulets lancés du camp anglais passent au-dessus de chez vous. Pour ces causes, vous resterez à Conguela, et vous n'en sortirez point. »

Malgré les boulets qui mugissaient au-dessus de ma tête, j'eusse préféré rester chez moi ; car déjà j'étais habitué au ronflement des projectiles. Cependant j'avais dû me soumettre et quitter ma chère villa. M. Van Breda, de Conguela, m'accueillit dignement dans son aimable famille, m'offrant une généreuse hospitalité, dont le gouver-

nement britannique faisait, il est vrai, la majeure partie des frais. L'on consommait alors les vivres pris aux Anglais; des troupeaux communs fournissaient la viande; l'abondance y régnait.

Cependant on se fatiguait de l'éternel bœuf distribué chaque jour en énormes rations. Quelque antilope eût fait plaisir, et les dames de la maison ne m'en eurent pas plutôt témoigné le désir qu'après mon dîner je pris mon fusil double, et m'enfonçai dans les bois adossés à l'habitation.

Là, tout proche, est une petite vallée marécageuse où se trouve une petite fontaine, vallée dont la longueur est de 110 pas. On voit à son extrémité supérieure se dessiner en ruban un étroit sentier de sable rouge qu'il faut gravir pour pénétrer dans la forêt. J'allais à tâtons, l'oreille tendue, l'œil ouvert, dans l'espoir d'entendre ou de voir quelque *Cephalopus natalensis*, et déjà j'avais atteint le sommet du sentier, lorsque bondit à 3 pas sur ma gauche un animal détalant, pris à l'improviste. C'était une panthère; elle était partie trop vite. A peine avais-je eu le temps d'épauler mon fusil que déjà les buissons l'avaient dérobée à mes regards. Je le regrettai : car les occasions sont rares, quoique ces animaux soient bien communs.

Un instant s'était écoulé, je n'avais pas encore fait 15 pas de plus, que des émanations fétides me décelèrent une vache morte à 20 pas sur ma droite. Par elle-même, cette circonstance n'était rien : aussi, dès le moment,

laissai-je se concentrer toute mon attention sur une troupe de singes perchés sur les arbres près de moi. Leurs cris inaccoutumés me les avaient fait prendre pour ceux de la grande espèce nommée *izi-mango*[1] par les Cafres de Natal, et c'était pour cela, dans cette supposition, que je retenais presque mon haleine, afin de découvrir ces individus assez rares. Je fus bientôt détrompé; car ce n'était autre chose que l'espèce si nombreuse nommée *om-kaho,* mais criant d'une manière inintelligible pour moi. Assurément ce n'était pas l'expression de leurs sentiments ordinaires, ce n'était pas leur langage habituel, et quelle cause pouvait avoir ainsi modifié les sons de cette troupe?

Je songeais à m'en rendre compte, tout en épiant l'occasion où l'un des plus gros se présenterait sous mon coup. J'étais ainsi accroupi, regardant en haut, de plus en plus étonné non-seulement de la singularité des cris poussés, mais encore de la proximité à laquelle les singes restaient de moi, et de leur façon si gauche, si maladroite, si craintive de s'élancer cette fois d'une branche à l'autre.

Ce peuple de sauteurs hardis à l'excès, d'une souplesse sans égale, narguant jusqu'à l'insulte et connaissant si bien la portée du plomb, avait décidément changé complétement d'allure : on eût dit de caduques vieillards, de timides et prudents caméléons; ils rampaient en trem-

[1] Cette espèce de singe est nouvelle si elle n'est la *Simia monoides* unique au Musée de Paris, et dont la patrie est inconnue.

blant sur les branches; le saut le plus étroit les voyait reculer; plusieurs fois l'hésitation était dans leurs moindres mouvements; la peur pouvait en quelque sorte se lire dans leurs yeux; ils eussent voulu quitter les branches dont j'étais si proche, et ils ne l'osaient.

J'attendais toujours; mais aucun de la taille que je cherchais ne s'était encore montré bien à découvert, et avec la patience que possède le chasseur, je ne les quittais pas du regard. Un buisson plus large et plus touffu que ses voisins était à 12 pas, précisément au-dessous des arbres qui portaient la troupe craintive. Quelque chose de fauve traverse à terre; un long corps se range par delà le buisson, et par attraction mes regards s'y portent et m'y laissent entrevoir une croupe haute de 3 pieds, d'où pend une queue paraissant penicellée. Bon! pensai-je, voici le veau de la vache tuée probablement la nuit dernière par des hyènes. Cette version, je la croyais juste; car à peine 200 pas me séparaient de l'habitation de M. Van Breda.

Après un temps d'arrêt de six minutes au moins, fatigué de rester accroupi, je me redressai, espérant quelque changement décisif dans l'allure des singes; mais rien: ma présence était nulle pour eux, et leurs cris saccadés et brefs n'en continuaient pas moins. Déjà je me disposais à tuer celui qui me paraissait le plus digne, lorsque le corps fauve qui s'allongeait sans bruit se mit entièrement à découvert.

C'était une grande lionne aux proportions démesuré-

ment longues. La tête relevée, elle épiait les singes, et, sans se douter qu'un homme fût si proche, elle restait fixe en me présentant le flanc droit.

Mon premier mouvement fut de la coucher en joue, mais ma première réflexion fut désespérante : n'avoir en main qu'un fusil double chargé pour tuer une faible antilope! un coup de plomb à bouc, dans l'autre une balle, mais de plomb pur, mais reposant sur un tiers de charge de chasse, juste celle qui est nécessaire pour abattre à 40 pas un mince gibier! un vrai coup de pistolet, rien de plus! J'éprouvai tout ce qu'un homme peut ressentir en face d'une belle occasion rare à saisir; c'était du dépit, et un dépit d'autant plus grand que nul autre sentiment n'était là pour faire diversion, et que même, dès le principe, des tête-à-tête de ce genre n'avaient laissé chez moi aucun accès à la frayeur.

Cependant, avec la conscience de la faiblesse de mon coup, j'eusse pu me laisser dominer par elle, si toute mon attention ne se fût concentrée sur la recherche du point le plus faible que m'offrait l'animal. J'optai pour le tirer en face et en trois quarts au-dessus de l'œil. J'attendais en joue qu'il vînt à tourner la tête de mon côté, une chemise blanche que je portais ne pouvant manquer d'attirer sa vue sur moi, parce que certaines couleurs éclatantes jouissent de la propriété d'attraction.

Ce ne fut pas long. Lentement la lionne tourna vers moi sa tête, où ses deux yeux, totalement fermés, appa-

raissaient comme deux raies noires. Elle avait eu le temps de me discerner physiquement; mais le temps de me voir par la pensée, je ne le lui laissai pas. La lionne reçut au-dessus de l'œil droit ma balle qui la fit tomber sur place, renversée sur le côté gauche, tandis que, pleinement satisfait d'un coup dont, malgré sa faiblesse, j'avais tout droit de bien augurer, je détalai lestement sous le vent, franchissant les buissons de peu de hauteur, ou passant courbé sous les branches, pour me précipiter au plus vite au fond de la vallée, que j'eus bientôt mise derrière moi.

Alors seulement, lorsque je touchai les murs de l'habitation, je pris le temps de respirer. J'étais haletant, sans pouvoir exprimer ce que je voulais; car la joie, elle aussi, par la dilatation des organes intérieurs, comme encore la précipitation qu'exige son expansion, empêche de parler. Les dames Van Breda riaient beaucoup de ma perte d'haleine, qui tout d'abord m'ôtait la possibilité de répondre à leur question. « Où est le bouquetin ? — Oh ! il est bien question de bouquetin ! Au lieu d'un bouc que vous vouliez, c'est une panthère, puis une lionne que je rencontre ! — Et vous l'avez tirée? — Certainement, la lionne, 15 pas. Comprenez donc; elle tirée, tombée, je suis parti leste, et me voilà. C'est un homme qu'il me faut pour m'accompagner à la recherche de la bête; car, quoique bien adressée, je doute de l'effet de ma balle. Cette recherche d'un animal blessé est infiniment plus dangereuse que la rencontre : aussi veux-je un homme sûr. — Au leager, me

dirent ces dames, vous rencontrerez Kotje-Dafel. C'est le meilleur auxiliaire que vous puissiez espérer trouver; votre proposition ne peut que lui être fort agréable. »

Effectivement, Kotje-Dafel, qui était le père de mon conducteur, Henning, accueillit ma demande avec joie. « Pour ce qui est des lions, me dit cet homme, je veux bien vous rendre le service que vous requérez de moi, à condition que vous me prêterez votre aide lorsqu'il s'agira d'éléphants; car, voyez-vous, Kotje-Dafel connaît les lions comme vous pouvez connaître les éléphants; vous avez besoin de lui, et il aura besoin de vous. »

En disant cela il se ceignait le corps de sa bandoulière, portant devant le sac à balles, et derrière la corne à poudre; puis, de sa large main, il saisissait le canon de son bon fusil d'un sixième de livre, ajoutant : « Avec une telle arme un homme ne doit jamais avoir peur. — C'est juste; mais a-t-il tué des lions, ce fusil-là? » Ce qui équivalait à demander si le maître en avait tué; car jamais un boer ne prête son fusil, pas plus que son cheval ou sa femme. « S'il en a tué! » me reprit-il en souriant de doute; et prenant un ton haut et grave : « Kotje-Dafel est un pauvre diable, ce n'est pas d'aujourd'hui que vous le connaissez. Il n'est pas riche; mais il le serait s'il avait seulement touché 100 rixdallers par chaque tête de lion.

— Probablement vous vous contenteriez de peu? — De peu, non; 10,000 rixdallers et plus, ce n'est pas une

faible somme pour Kotje-Dafel qui n'a rien, rien depuis que Massilicatzi l'a dépouillé des quelques bestiaux qu'il possédait. — Mais, à votre compte, il s'agirait de cent lions et plus. Est-ce possible? Et vous en seriez sorti sans blessures? — C'est précisément cela, rien n'est plus vrai; et ce qui étonne, comme vous l'observez, c'est l'exemption de déchirures personnelles. Mes chevaux n'ont pas été aussi heureux; plus d'un a été déchiré en lambeaux et morcelé sous moi; c'est même à cause de ces pertes que beaucoup de lions doivent de n'avoir pas mangé des balles de Kotje-Dafel.

— Mais vous êtes né dans la colonie même du Cap; les lions ne s'y rencontrent plus, si ce n'est sur les confins du nord, dans les pays de Karroo, où abondent les gazelles, comme dans le nord du vieux Hantam ou du Rogge-Veld. — C'est là même que je suis né, dans le Rogge-Veld. Mais vous savez que les habitants sont contraints par les saisons de conduire au loin leurs troupeaux, et souvent de se porter à de grandes distances au-delà des frontières, dans le pays des Boschjesmans. C'est là que je débutai. Je n'étais encore qu'un enfant, préposé à la garde des chevaux de mon père, quand un lion et une lionne, rôdant aux abords, furent aperçus par moi. Sans nulle doute quelque cheval allait être tué par ces grands dévorateurs, et je regrettai de ne pas avoir un fusil sous la main. Heureusement, les chevaux s'étaient peu écartés ce jour-là; nos chariots n'étaient pas trop

loin; j'y allai et décrochai le fusil toujours chargé de mon père, absent alors. Une demi-heure après, le grand mâle était étendu, la tête traversée par ma balle. A son retour, mon père me blâma fort d'avoir été si téméraire; mais, comme l'assentiment et les éloges des étrangers étaient unanimes, je compris que j'avais bien fait; je me sentis stimulé au point de rechercher de semblables occasions. Bientôt ensuite, lorsque les lions étaient mis sur le tapis, le nom de Kotje-Dafel s'y trouvait naturellement lié au leur. Il y a longtemps du jour de mon début. J'ai bientôt cinquante ans, et chaque fois que l'on voulait se débarrasser de dangereux voisins, on songeait à Kotje-Dafel. Vous aurez ouï parler du grand nombre de lions tués par les boers durant le trajet de l'émigration pour venir des bords de la grande rivière jusqu'à Natal : 380 est un chiffre assez respectable. Eh bien ! dans ce nombre, c'est encore Kotje-Dafel qui en compte le plus pour sa part. — C'est beau, Kotje, et j'envie fort vos succès de chasse au lion. Je donnerais bien quelques éléphants pour avoir tué quelques-uns de vos lions. — Vous voulez rire assurément, reprit Dafel; car, pour moi, je donnerais tous mes lions jusqu'au dernier pour vos éléphants. — C'est possible, chacun a sa manière de voir; mais il n'est pas moins vrai qu'un lion est un beau coup de fusil, et que celui qui l'a tué peut en revendiquer quelque honneur. — C'est juste; mais il est tout aussi vrai qu'il y a autant d'honneur à tuer un éléphant, et quelquefois un immense profit.

Ainsi la peau d'un lion a si peu de valeur que rarement on s'en charge, tandis que les défenses d'un éléphant sont aussi bonnes que de l'argent comptant; et s'il ne vous déplaît pas trop, Kotje-Dafel vous prierait de le prendre avec vous lorsque vous retournerez à Om-Philos. Il se charge de vous tuer là les lions que vous désireriez, pourvu qu'en retour vous consentiez à lui tuer quelques éléphants, pas trop gros, soit à compter tête pour tête. Kotje-Dafel s'arrangerait fort de votre acceptation.

— Nous verrons, Kotje. Mais dites-moi, alliez-vous seul chaque fois ou en compagnie? Il me semble que des témoins sont un puissant auxiliaire; un homme est plus fort quand il sait être vu. C'est seulement ainsi que le lion se montre courageux, et il pourrait se faire qu'à défaut de stimulant, la résolution vînt à faiblir. Comment faisiez-vous?

— Ma règle est d'aller seul. Je n'empêche pas les témoins de satisfaire leur curiosité; mais je ne veux d'aucune compagnie à mes côtés. Car qu'un seul cède à la crainte et qu'il parte, le lion, que la fuite d'un homme encourage, se met à ses trousses; l'ordre d'attaque est changé. Chacun alors court un danger qui ne se fût pas présenté si un agresseur se fût trouvé seul. Et puis encore, dans une compagnie de ce genre, chacun compte trop sur son voisin, tandis que l'on ne doit avoir de confiance qu'en soi-même. Un bon cheval bien dressé, un excellent fusil simple de gros calibre, un seul coup à tirer pour lequel

l'attention, le coup d'œil et la fermeté concentrent tout ce qu'ils peuvent: voilà ce qu'il faut. C'est un duel à mort où l'homme a le premier coup et tout avantage. Pour peu qu'il ait de sang-froid, rien alors de plus aisé; mais pour tenter de le faire, il est indispensable de se bien connaître soi-même, car la moindre hésitation au moment critique peut causer la mort du chasseur.

— Donc, Kotje, vous préférez être seul pour ne pas être trompé dans la confiance que vous eussiez pu mettre chez d'autres, et cela me semble juste; parce qu'un homme peut assez sûrement répondre de son œil et de son bras, tandis qu'il ne le pourrait, si ces parties étaient celles de son voisin, ensuite parce que la contagion du mauvais exemple peut exercer sa triste influence même sur le plus brave, même sur l'homme qui par sa nature s'y refuse le plus; la peur enfin, que je me permets de considérer au nombre des maladies contagieuses sur les masses, où elle est éphémère, et comme de naissance perpétuelle, incurable, chez les individus dont le foyer la transmet. En cela encore vous avez raison. Mais, dites-moi, jugez-vous un cheval indispensable?... Pourquoi préférez-vous un fusil simple, un seul coup à tirer?... Pourquoi encore l'extrémité de votre arme n'est-elle pas munie d'une baïonnette?... Pourquoi ne portez-vous pas tout au moins un sabre-poignard, un couteau de chasse à la ceinture?...

— Voilà bien des pourquoi, reprit Kotje, de son air froid

et lent qui m'allait assez peu. Vous parlez avec la rapidité commune à vos compatriotes : en deux mots vous voulez tout savoir, et je pense que déjà vous savez aussi bien que moi ce que je dois vous répondre. Cependant, je dois vous le dire, vos questions sont si simples que si elles n'étaient pas telles, elles m'embarrasseraient autant que le matériel dont vous prétendez embarrasser un chasseur. D'abord un cheval n'est indispensable qu'en plaine, où la fuite est aisée, lorsque le lion n'est pas en dessous de 35 pas. Ainsi, par exemple, à 20 pas la distance est trop courte ; d'un seul bond, le lion, s'il n'est que blessé, s'élance sur la croupe du cheval, dont la bride passée au bras gauche du chasseur fait que monture et cavalier courent les mêmes risques. Dans les bois, le cheval est plus qu'inutile, il embarrasse en pure perte. Il est ensuite naturel de préférer l'usage d'un seul canon de bon calibre dont l'effet est plus déterminant, parce que ce seul et unique coup sera toujours mieux tiré que s'il devait être suivi d'un autre, et encore le second coup, si le danger exige qu'il soit tiré, l'est toujours dans un état de précipitation qui empêche toute justesse ; dans ces circonstances, un fort vaut mieux que deux faibles. C'est pourquoi nous ne sommes nullement partisans de fusils doubles pour ce genre de chasse. Quant à l'usage d'une baïonnette, croyez-moi, le mieux est de la laisser aux soldats. Non-seulement elle entrave en accrochant les moindres branches, mais encore sa position gêne la vue du guidon, et par sa pesanteur

elle occasionne un tremblement, cause première de maladresse ; de plus, si vous êtes appelé à vous en servir quand le lion fond sur vous, quel sera l'effet de cette allumette au bout de votre arme? Il est impossible que vous ne soyez pas renversé par le choc ; il est impossible qu'elle détermine la mort instantanée du lion, même en supposant qu'elle ait traversé les parties vitales; vous seriez déchiré en lambeaux avant que l'animal tombât privé de vie. Maintenant, pour ce qui est de sabres-poignards, je vous prie de m'en faire grâce, comme aussi des pistolets que vous avez oubliés dans votre équipement. Vous savez que ce n'est pas avec des aiguilles que l'on tue des ratels ou des hyènes. Le lion est fort, il exige du solide produisant une hémorrhagie aussi rapide que possible. L'expérience m'a convaincu que, le cœur traversé par une balle, ce roi des animaux, dont la vie est tenace, conservait encore assez de force pour tuer le cheval et le cavalier : c'est une pareille circonstance, dont je fus témoin, qui m'a constamment engagé à ne tirer qu'à la tête. Là, c'est bien différent; la mort est aussi instantanée que le coup; pas un signe de vie, rien qu'un tremblement nerveux, un retirement des muscles vers les jambes, à peine d'une seconde de durée, et l'animal est anéanti avec toute sa force et toute sa colère.

— Je vous remercie, Kotje. Voici le sentier qu'il nous faut gravir; taisons-nous, nous sommes proches et je vous indiquerai les lieux. Attention! Voici la vache morte; tout près

est tombée la lionne! » Hélas! je ne vis que trop bien la place où elle avait été renversée. Les herbes étaient foulées, mais elle était partie; pas une goutte de sang épanchée; quelques traces que Kotje reconnut pour être celles d'une forte lionne, et voilà tout. J'éprouvais déjà ce désappointement dont tout chasseur connaît si bien la souffrance. « Suivons toujours, me dit Dafel, nous verrons. » Et nous nous enfonçâmes de plus en plus dans des fourrés impénétrables pour tout autre que pour nous.

Deux heures de perquisition fatigante n'aboutirent à rien; les traces étaient d'une suite trop difficile, il fallait se résoudre à retourner les mains vides : c'était pénible. « Allons-nous-en, me dit Kotje; tout est à recommencer; demain vous serez peut-être plus heureux.— Ah! oui, demain! fis-je de l'air le plus incrédule; demain rien de plus qu'aujourd'hui. « Le désespoir m'avait gagné; à peine tenais-je mon fusil, que par négligence je portais à l'épaule; au même instant une hyène, *Hyæna crocuta*, me part presque entre les jambes et disparaît avant que j'eusse pu armer. « Allons-nous-en, Kotje. Vous avez trois fois raison, car je joue de guignon aujourd'hui... A demain donc! — Vous pouvez compter sur moi, si cela ne dépend que de ma volonté. »

Le jour suivant, Kotje-Dafel n'était pas disponible. Je tenais à recommencer mes recherches; je voulais un témoin et n'en trouvais pas, lorsqu'un Allemand tout bossu, plein de bonne volonté parce qu'il ignorait le danger, vint

m'offrir ses services. « Savez-vous tirer? — Non. — Que prétendez-vous faire? — Vous accompagner. — Pourquoi donc? — Afin de voir un lion. — Seulement le voir, non le tuer? — Le tuer également si la chose est faisable. — N'aurez-vous pas peur? — Je ne crois pas. — Pourquoi ne croyez-vous pas? — Parce que je suis assez homme pour me posséder pleinement. — C'est très-bien; alors vous viendrez. Disposez-vous et leste, car nous n'avons pas de temps à perdre. » Et, à part, je songeais qu'il y a toujours chez un bossu quelque bonne qualité cachée.

Quelques minutes ensuite on riait de me voir partir avec un bossu; il me fallut essuyer une pluie d'épigrammes que je ne reproduirai pas.

Quoi que l'on pût dire, l'Allemand à l'échine anguleuse marchait sur mes talons comme si pas un mot ne se fût adressé à lui, et j'en augurai bien. Nous voici bientôt au milieu des arbres, se croisant par les pieds autant que par les branches; nous nous frayons difficilement un passage à travers leur enlacement. Là encore il me fallut bien reconnaître les avantages dont jouit un bossu. Ainsi, pour mieux discerner les objets à quelque distance, il est indispensable dans ces bois de marcher en se courbant infiniment. J'étais déjà rompu de fatigue à cause de cette position gênante, qui comprime le jeu des organes respiratoires, que mon bossu était encore frais comme au départ, et se permettait de me regarder en souriant de ce sourire que l'on connaît à ses semblables.

Deux heures s'étaient ainsi passées sans avoir rien vu, rien ouï de ce que nous cherchions, rien, pas même une seule trace... patience tirait à sa fin. Deux chiens qui nous accompagnaient avaient pris les devants malgré nous : ils furetaient çà et là, mais ils étaient hors de notre vue. Pas un indice n'avait été recueilli par eux, rien n'avait été signalé. Le bois devenait quelque peu ouvert, la vue pouvait s'étendre jusqu'à 40 pas. Tout d'un coup mes yeux s'arrêtèrent à 35, fixés sur quelque chose de blanc et de fauve. « Chut! fis-je en étendant la main derrière moi vers mon suivant en lui désignant le point en question : c'est mon lion d'hier. Attention! » Et je m'avançai de 5 pas. Rien ne bougeait; je le croyais mort. « C'est bien lui, répétai-je; il est mort! » m'écriai-je. A peine avais-je dit, que nos chiens, qui avaient croisé la piste, se mirent à aboyer.

Le lion, qui n'était nullement mort comme je le croyais, se relève, se ramasse et bondit, nous présentant le travers, pour retomber à 15 pas et rebondir encore. Il semblait voler; sa crinière imitait une paire d'ailes. C'était un noble mâle que, par mégarde, nous avions distrait de sa sieste. La stupéfaction la plus grande m'avait enlevé, comme à mon compagnon ébahi, toute pensée de l'ajuster. La rapidité, l'élan de l'animal m'eût aussi interdit la possibilité de le tenter avec succès. Une flèche qui part, un oiseau qui glisse sur ses ailes étendues ne sont pas plus prompts. Le lion avait comme laissé derrière lui un long

sillon en secteur de cercle de sa grande image partout répétée, existant partout à la fois. Il était absent que je le voyais encore, comme s'il se fût soutenu dans l'air sur ses jambes antérieures étendues.

« Pourquoi ne l'avez-vous pas tué? dit l'Allemand. — Probablement parce que je n'y ai pas songé : la surprise, pour l'instant rapide comme l'éclair, voilà mes raisons; et vous, en avez-vous eu l'intention? — Non pas tout à fait; mon plus grand désir était de le voir. — Vous l'avez vu; vous devez être plus satisfait que moi, parce qu'un lion délogé si brusquement est un lion qui en a pour dix minutes à courir tant la peur le possède. » Et tous deux, l'Allemand joyeux de pouvoir dire qu'il avait vu, moi mécontent de n'avoir pas eu quatre secondes de plus, nous rejoignîmes Conguela, où les faiseurs d'épigrammes se groupèrent autour du petit bossu pour l'entendre narrer avec beaucoup d'esprit le saut du lion.

Là le bossu fut le but de tous les honneurs, de toute la déférence due à la résolution témoignée par un corps faible et maladroit. Quelques sceptiques s'étaient bien levés contre lui; mais l'Allemand, trop sûr de son fait, leur proposa de venir inspecter les traces, pour lesquelles il s'offrait comme guide. Cette condescendance outrée leur ferma la bouche et rangea de son côté les rieurs, probablement parce que beaucoup des rieurs ne se sentaient pas la force de rendre sourire pour sourire au lion qui rit sérieusement, fronçant la lèvre, découvrant ses blanches

dents nullement osanores, agitant ses courtes oreilles postérieurement revêtues de noir et semblant dire : « Allons, êtes-vous prêt? je le suis. »

Une masse d'hommes excellents tireurs, l'élite des boers, avait alors le leager de Conguela pour camp; une partie s'y trouvait en repos, tandis que l'autre, occupée dans les tranchées, piochait la terre ou fusillait tout ce qui se laissait voir au camp des Anglais. Mes tentatives infructueuses furent aussitôt connues de tous, mais pas un ne s'offrit à moi; Kotje-Dafel lui-même disait que des bois d'un accès aussi difficile étaient pour cette chasse des lieux mauvais, et aussi, comme tireur exact, tout son temps était pris au point de ne pouvoir disposer de quelques heures pour m'y accompagner encore, de telle sorte que je dus renoncer à mes recherches. Prétorius y contribua également de tout son pouvoir lorsqu'il en eut connaissance, par cette réflexion émise qu'un officieux me transmit : « A l'heure où nous sommes, un coup de fusil peut décider de notre sort; la poudre est rare, qu'on la ménage, et que pas un coup ne soit tiré sur ce qui n'est pas Anglais. » Les lions n'étant pas venus d'Angleterre, force me fut de m'abstenir et de me laisser aller corps et âme à l'ennui de la lenteur des événements.

Avant de quitter ce sujet, je vais offrir quelques détails descriptifs sur ce maître des forêts.

Le lion, qui, chez nous, jouit d'une si haute réputation de noblesse et de courage, ne la conserve probablement

aussi entière que parce qu'il habite loin de notre pays et que nous ne sommes nullement à même d'observer ses mœurs à l'état sauvage. Au dire des chasseurs sud-africains habitant les contrées nouvellement envahies, où chaque jour l'on rencontre de ces animaux, le lion est un animal qu'il est prudent de laisser passer sans molestation. Sa chasse offre des dangers, et la possession de sa peau, ne rapportant que 50 ou 75 francs, ne tente pas suffisamment la cupidité pour engager des hommes à en faire la chasse spéciale. Aussi le plus souvent le lion doit-il la vie à son peu de valeur intrinsèque. Mais, par suite de ses déprédations nocturnes, quand, après avoir dispersé des bœufs, le lion s'est emparé de quelqu'un d'entre eux, la colère du boer, lésé dans ses intérêts les plus chers, ne connaît point de bornes; elle ne calcule plus rien, et son apaisement ne sera complet que lorsque la peau du lion portée au marché aura payé une partie des pertes.

Notre boer partira seul à cheval; quelquefois des amis l'accompagneront, mais la société est peu utile; elle tourne même fréquemment à l'avantage du lion que l'on attaque. L'animal a été vu; il s'est levé; lentement et fièrement il a parcouru de 15 à 30 pas, jetant fréquemment un regard sur ses derrières, puis il s'est couché. Son parti est bien pris : ce qu'il veut, c'est tout d'abord du respect; l'attaque-t-on, c'est vaincre ou mourir.

Le boer l'approche à 30 pas. Jusque-là point de danger; il est libre encore de l'attaque et de la retraite; mais,

bien résolu, notre homme tourne son cheval la croupe du côté du lion. Il en saute à bas, conservant la bride passée au bras gauche; il ajuste et tire. Que la balle ait atteint la cervelle, la mort est instantanée; l'animal roule ou s'affaisse alors, sans rien témoigner qu'un tremblement des pattes, qui s'allongent, et tout est fini. Mais que le chasseur ait tiré en plein corps, la question change. Il est impossible de savoir si le coup est léger ou mortel; l'hémorrhagie peut se déclarer dans l'effort violent que fait l'animal pour se venger; elle est plus ou moins prompte, lors même que le cœur a été traversé de part en part; et dans une circonstance de ce genre à moi connue, il arriva que le lion vécut encore assez pour s'élancer sur le cheval, le déchirer de trois coups de patte, lorsqu'il expira proche du cavalier, renversé par le choc.

Que l'animal ne soit que légèrement blessé, le chasseur doit s'attendre à une sévère riposte dont ne saurait le sauver le galop de son cheval, trop lent à s'ébranler,et sur lequel tombera le lion au second ou au troisième bond. Faire tête alors en croisant la baïonnette, je le suppose, système inventé par des chasseurs de cabinet, serait un pis-aller inutile, nuisible même; car du choc l'homme le plus solide sera renversé sous le lion, et en admettant même que l'animal se soit enferré le cœur, l'heureux succès inespéré n'empêchera pas que l'homme ne soit déchiré en lambeaux d'un coup de griffe ou croqué d'un coup de dent.

Le mieux, en pareil cas, est de faire le sacrifice du cheval en s'en écartant pour recharger son arme, et tout chasseur qui se possède pourra, s'il le veut ensuite, approcher à bout portant le carnassier furieux qui s'acharne sur sa victime, et l'étendre d'un seul coup à ses pieds, parce que, dans les efforts que fait le lion pour mordre à plaisir, les muscles des mâchoires agissent d'une façon puissante, tandis que les organes voisins restent neutres, comme si leur coopération était inutile. Ainsi alors les yeux sont fermés, et le lion, qui savoure la vengeance, ne voit pas plus que s'il était aveugle. Les Cafres des frontières de la colonie du cap de Bonne-Espérance, vulgairement nommés *Kaal-Kaffers*, Cafres chauves, sont tellement convaincus de cette particularité qu'ils basent leur mode d'attaque sur sa connaissance.

L'un d'eux, porteur d'un vaste bouclier de buffle épais et dur auquel a été donné une forme concave, s'approche le premier de l'animal et lui lance hardiment une assagaye. Le lion bondit vers son agresseur; mais l'homme s'est laissé tomber à plat sur la terre, et son bouclier le recouvre de même que ces cônes marins adhérant aux rochers sans permettre la moindre prise. Un instant de satisfaction s'écoule pour l'animal indécis, puis il essaie ses griffes et ses dents sur la partie supérieure du bouclier, qui les voit glisser sans effet produit. Il redouble en y mettant plus de force, et alors, cerné par la bande d'hommes armés, son corps est tour à tour percé de vingt, de

cent assagayes à la hampe trémoussante qu'il s'imagine recevoir de l'homme qu'il tient sous lui. Les assaillants se retirent, le lion s'affaiblit bientôt et tombe à côté du Cafre à la carapace, lequel a soin de ne se dégager que quand le terrible animal ne donne plus signe de vie.

Le cheval, dans la chasse du lion que font les boers, a son utilité, non dans le but de joindre l'animal, lequel, s'il est vu en plaine découverte, atteindra toujours son ennemi, mais bien pour sauver le cavalier des griffes du lion, par substitution si le cas l'exige; car il est à la connaissance de tous les chasseurs sud-africains que le cheval est toujours la première victime. Le cheval est un traître qui prête son dos à l'homme; le lion ne le craint pas; il en vient facilement à bout; il en fait sa proie favorite. L'homme, au contraire, diffère des animaux à quatre pieds; le lion le craint davantage; fréquemment ceux de sa race sont tués par lui, et dans toute contrée giboyeuse il ne dévore pas l'homme après l'avoir tué.

Certains animaux, lorsqu'ils sont mortellement blessés, témoignent une faiblesse qui résulte soit de leur peu de moyens de défense, soit de la douceur de leur caractère : les uns poussent des cris plaintifs qu'ils ne font entendre qu'à cette heure suprême, les autres versent des larmes; le canna, *Boselaphus oreas*, surtout, attendrit le chasseur, qu'il semble implorer, au lieu de se servir contre lui de ses redoutables cornes; d'autres se résignent simplement, sans donner aucune marque ni de force ni de faiblesse.

Le lion diffère d'eux tous; il semble se rapprocher de l'homme; il participe hautement du désespoir du vaincu. A-t-il la conscience de sa mort prochaine, tant qu'il conserve la faculté de se mouvoir, griffes et dents sont en action; sa défense peut être comparée à la plus vigoureuse attaque; mais est-il démonté, ses ennemis se tiennent-ils à une distance infranchissable pour lui, traversé déjà dans ses parties vitales, le désespoir s'empare tout entier de lui, l'effort de ses dents se tourne contre lui-même; il se croque les pattes, se brise les doigts comme s'il tentait de s'anéantir, comme s'il voulait devenir l'auteur de sa propre mort. C'est un véritable suicide que les armes reçues de la nature ne lui permettent pas de consommer.

Mais un si grand courage n'est provoqué que par des circonstances indépendantes de la volonté du lion; et jugé sous un autre aspect, le roi des animaux ne mérite plus son titre; il n'est même plus digne du respect qu'on lui porte. En effet, et plus de cinquante fois je l'ai vu, le lion pris au dépourvu s'enfuit à l'aspect d'un homme seul, d'un enfant, d'un chien qui surgit inopinément devant et proche de lui. Dans un pays coupé de ravins, parsemé de collines, présentant quelques bois qui servent à couvrir sa retraite, le lion détale à 500 pas sur le seul bruit de voix d'hommes que lui apportent les vents. Il est certain de n'avoir point été soupçonné; il fuit prudemment de crainte du danger; la compagnie de trois ou quatre de ses semblables ne le rassure pas; il part avec eux, douce-

ment et sans bruit d'abord, rapidement et par larges bonds ensuite. La peur, sans aucun doute, s'est emparée de lui, et il cède à la peur !

Est-ce en pays découvert, où se présentent des inégalités de terrain : le lion en profite, mais il n'ose se lancer à la course ; il craint de donner à penser à l'homme qu'il songe à fuir. Il semble redouter de compromettre sa dignité ; il tourne, retourne, comme s'il s'occupait d'autre chose, mais s'éloignant toujours ; et sans aucun doute il ira loin si l'homme ne fait aucune démarche. Veut-on l'arrêter dans sa retraite lorsqu'il reste ainsi en vue, rien de plus aisé : il suffit d'agiter les bras et de le héler fortement ; le lion reste en place et écoute ; mais quand le silence se fait, le lion continue. Va-t-on droit à lui en criant encore, il s'arrête de nouveau ; souvent même il se couche immédiatement. Malgré lui, le lion accepte le défi lancé ; cette fois son honneur, sa réputation de courage, sont mis en jeu. Mais le chasseur peut, s'il le veut, déloger l'animal de sa position prise, et le moyen est aussi facile qu'étrange.

Des herbes longues d'un mètre couvrent la terre ; que l'homme qui s'en approche de loin s'y accroupisse ou qu'il s'y couche, l'animal s'inquiète de ne plus voir son ennemi. S'imagine-t-il que celui-ci va le tourner ou se préparer à bondir, à l'attaquer d'une manière imprévue ? Je ne sais ce qu'il est convenablement permis de supposer en ce cas ; mais tant de fois je l'ai essayé, et jamais le lion

n'est resté en place. Bien plus, quand je ne le voulais pas, pour m'être simplement agenouillé afin d'éviter des branches d'arbres, ou pour mieux ajuster mon canon de fusil sur des lions levés de quelques pas, en se tenant à trente, je vis chaque fois partir ces animaux, saisis d'une panique irrésistible, et, outre ceux qui me sont propres, mille faits de ce genre que m'ont racontés des chasseurs plus vieux et plus expérimentés que moi confirment pleinement mon opinion à cet égard.

Il ne faut pas croire non plus qu'il soit dangereux de blesser un lion surpris sans s'y attendre; son premier mouvement sera toujours de fuir s'il est en état de le faire. Ainsi donc qu'un lion sommeille, les jambes allongées, ou qu'il guette sa proie, sur laquelle il a concentré son attention, pourvu qu'il ne sache rien du chasseur, celui-ci ne doit jamais hésiter à faire usage de ses armes: ainsi j'ai fait maintes fois, à de très-courtes distances, sans courir le moindre danger.

La nuit, cet animal, qui, comme tous ceux de la race féline, jouit d'une excellente vue, atteste par ses actes une audace voisine de la témérité. Le domaine de l'homme, dont il s'écarte pendant le jour, lui devient familier durant les ténèbres. Le lion ne balance point à saisir le cheval attaché près du maître qui dort et le bœuf fixé par les cornes aux roues d'un chariot habité, souvent même en dépit des chiens, trop tardifs à aboyer. Le cri des hommes, la détonation du fusil, ne réussissent pas à le chasser;

mieux vaut l'usage du long fouet, dont la mèche le châtie et l'effraie par son éclat trop voisin.

Mais que l'homme change brusquement de rôle, qu'il blesse le lion trop confiant dans les avantages que lui offre l'obscurité plus ou moins incomplète, le lion alors, désappointé, honteux et penaud, se retire sans plus rien oser tenter. En effet, la partie est perdue pour lui : les bœufs, solidement fixés, sont tous debout, incapables d'obéir à la peur qui les presse de fuir et les livre au lion ; les chiens aboient, prêts à relancer le voleur, et les hommes ne dorment plus. Que la lune se démasque un instant ou seulement que quelques étoiles vous désignent d'un rayon le lion dont le plan d'attaque échoue, tirez-le hardiment : confus, il partira. Ainsi, encore une fois, ai-je fait à 10 pas sur un lion d'abord, suivi peu à près de sa femelle. A défaut de toute autre arme sous la main, mon fusil double chargé du n° 5 fit grogner et partir l'un et l'autre sans qu'ils osassent témoigner autrement leur colère.

Dans les contrées où, faute d'un gibier suffisant et facile, le lion est réduit à convoiter le jour les troupeaux des habitants et à tenter d'en saisir quelqu'individu la nuit, son habitude est de faire plus d'un repas de sa proie. Pour peu que l'on prenne ses précautions et que l'animal ait faim, il est assez aisé de l'avoir sous le coup du fusil ; il suffit de se poster à proximité des débris et d'y attendre patiemment que le maître paraisse. C'est d'ordinaire entre dix et onze heures de la nuit que l'espérance du chasseur

se réalise ; le lion arrive lentement par le dessous du vent, et toute chance favorise l'homme, si l'animal n'a point croisé la ligne de ses émanations; mais pas de bruit, pas un souffle inutile, que pas une feuille ne bouge; et, blessé sans aucun soupçon, l'animal partira s'il n'est étendu mort.

Si, au contraire, le lion a deviné la présence du chasseur, qu'il l'ait entrevu, celui-ci court les plus grands risques. Cette fois le lion se considère maître de ce qu'il a conquis, et d'ordinaire il ne souffre point de partage. Gare à l'homme ! Que tout son sang-froid lui vienne en aide, qu'il n'ait pas la malheureuse idée de tergiverser, qu'il tienne bon, qu'il s'accroupisse. Cette mesure le sauvera peut-être de l'attaque, où le tir est si inexact et si difficile ; et si l'animal, dans son hésitation, se présente bien à découvert, que le coup parte et l'étende raide sur place, sinon le lion sera le maître, et bientôt la lune projettera sa pâle lumière sur un groupe effrayant que l'on se figurera.

Cependant, et c'est ici le lieu de faire cette intéressante remarque, il arrive quelquefois que, par un caprice inexplicable, généralement qualifié de générosité, le roi des animaux ne tue pas l'homme qu'il tient sous lui, bien qu'il en ait été blessé le premier. Quelquefois il se contente de divers coups de dent qui brisent et broient les membres, ou d'un seul qui laboure la poitrine de quatre sillons. Il borne là sa vengeance et s'en va. J'ai connu un intrépide chasseur qui deux fois en sept ans avait été tenu de la sorte par un lion blessé ; la première lui avait valu deux

fractures aux membres, la seconde six, sans compter les profonds stigmates laissés par les griffes sur maintes parties de son corps. Un autre, du nom de Vermaes, non moins intrépide, tenu plus d'une minute par une fameuse lionne, en fut quitte pour quatre traces profondes des canines, glorieuses cicatrices qu'il me découvrit avec un air de vive satisfaction. Et pourtant la vie de ces hommes avait été complétement à la merci de ces terribles animaux. Mais prétendre assigner une cause à leur conduite admirable, étonnante, me semble difficile, pour ne pas dire impossible.

Le lion est donc plus pacifique et moins dangereux pour l'homme qu'on ne se l'imagine ordinairement. Il arrive tous les jours que les Cafres, qui n'ont pas d'armes à feu, traversent avec leur famille des espaces où circulent de ces animaux, et pour ces hommes la présence des lions n'est point une cause d'effroi. Un ou plusieurs lions bondissent à 10 pas et se maintiennent à 30 ; les Cafres passent comme sans y prendre garde, et jamais je n'ai ouï parler d'accidents dont les lions eussent été les auteurs sans provocation. Ces mêmes Cafres chassent-ils devant eux des bœufs ou des vaches, la question peut changer; je ne réponds pas des bêtes à cornes, non plus des propriétaires qui voudront les protéger. Mais ici l'on peut voir encore que le liou ne s'adresse pas directement à l'homme.

Ainsi les peuples pasteurs sont les seuls dans ces contrées qui aient quelque chose à redouter du lion. Ils sont les

seuls qui voient avec plaisir la mort du lion, et pourtant si cet animal a expié de sa vie quelque rapine commise, j'oserais dire que c'est une dîme assez justement prélevée. En effet, le lion a véritablement dans ces parages son incontestable utilité; et voici comment je la prouve : que depuis *Draakens-Berg* ou des sources du Touguela jusqu'au tropique du Capricorne, pas un lion n'existe, il est certain que les hordes de gnous et de couaggas (*Catoblepas gnou et taurina et Equus Burchellii*), qui n'y sont déjà que trop nombreuses, vont se multiplier dans une effrayante proportion. Je ne demande pas dix ans, et les peuples pasteurs n'y trouveront pas une pointe d'herbe pour leurs bestiaux.

Il y avait beaucoup de lions quand je traversai d'*Elands-Rivier* à *Vaal-Rivier*, puisque chaque jour nous en apercevions plusieurs, et que presque chaque nuit ils tentaient de saisir nos bœufs; leur nombre était cependant insuffisant, puisque leur mission n'était pas remplie, et cela est d'autant plus vrai qu'avant d'atteindre *Vaal-Rivier* je cheminai six journées sans que mes bœufs trouvassent à saisir le moindre gazon. C'était l'hiver, tout avait été tondu par les gnous et les couaggas, dont la bouche et les dents rasent littéralement la terre, et pas un pouce de terrain n'existait sans porter l'empreinte d'un pied. Or, dans des terres friables, ces empreintes équivalent à un labourage.

Donc, s'il n'y avait pas de lions qui diminuassent le nombre d'individus des espèces herbivores sauvages, non-

seulement les Cafres ne trouveraient pas de pâturages pour leurs bestiaux, mais les gnous et les couaggas eux-mêmes verraient leurs masses entières y périr d'inanition, si l'émigration leur était interdite. Il est vrai que quand l'homme civilisé ou simplement doté d'armes à feu s'établit quelque part, le lion n'a plus de mission à remplir, puisqu'alors l'homme le remplace, et bientôt disparaissent les herbivores et les carnassiers. Mais avant disparition complète, comme la proie devient de plus en plus difficile à saisir, comme encore les animaux domestiques sont moins rapides à la course et de condition meilleure, le lion se jette sur eux, et sans ce concours de circonstances il les préfère lors même qu'abondent gnous et couaggas. C'est ce qui explique la molestation dont sont l'objet les voyageurs qui ne circulent qu'avec de longs attelages.

Les peuples qui, par suite de guerres désastreuses, vivent simplement des produits de la terre, ou ceux qui, comme les Boschjesmans, ne vivent que de chasse, sont loin de vouer leur haine au lion. Pour eux, il n'est nullement nuisible, et dans mille circonstances il leur est utile. En effet, le mode de chasser de ces hommes n'offrant un rapport ni grand ni certain, ils sont fréquemment réduits à chercher fortune dans les bois. Le lion leur laisse de grands débris nullement à dédaigner, et chaque matin des védettes recueillent les indications des vautours, qui jamais ne les trompent. Le manteau de plus d'un Makaschla est fait de la peau de la proie du lion, que la moelle des os

de la victime a rendue souple, tandis que le même homme s'était repu de sa chair : aussi ces peuples ne se souciaient-ils nullement de m'aider à les débarrasser de ces voisins, dont ils prisent les services.

Il est très-naturel que les mœurs du lion subissent des modifications suivant les climats et les lieux qu'il habite. Ainsi la description que j'en donne ne regarde que celui de l'Afrique australe. Peut-être diffère-t-elle de celle que l'on ferait du lion du Sahara ; mais le fond, ce me semble, doit rester le même. Je pense avec quelque raison que les individus provenant de l'Afrique australe doivent être les plus grands et les plus forts de leur race. La peau plate et séchée de l'un d'eux, qui était un mâle parfaitement adulte, mesurait du nez à l'extrémité de la queue 3 mètres 50 centimètres, la queue allant pour 1 mètre.

Leur force trouve à s'y exercer plus qu'en aucun autre lieu de l'Afrique, les buffles et les rhinocéros n'étant nulle part plus nombreux qu'au pays de Massilicatzi, où j'ai longtemps chassé ; et d'ordinaire, chez ces animaux nullement énervés, la force est en raison de la taille. S'en faire une juste idée n'est guère possible; tout ce que je puis avancer et certifier pour l'avoir vu, c'est qu'un buffle mâle vieux, *bos-cafer*, que je tuai, portait de l'épaule à la naissance de la queue quatre sillons profonds de 4 centimètres, résultant d'un simple coup de patte. Maintes fois je trouvai des rhinocéros simus de la plus haute taille que ni leur peau, ni leur poids, ni leur force, ni leur fureur, n'avaient

pu préserver de la mort. La place du combat était visible; partout elle était foulée, et l'empreinte du lion s'y lisait sur chaque point.

Le jeune éléphant qui suit sa mère périt souvent victime du lion qui le guette au passage, l'abat, l'étrangle et part sans le disputer, certain de le retrouver ensuite. Mais je ne sache pas que le lion attaque l'hippopotame, qui, de tous les animaux connus, porte la peau la plus épaisse; l'effet de ses mâchoires est sans doute trop redoutable, et le lion y renonce, quoique sa chair lui convienne fort par sa similitude avec celle du rhinocéros simus. Et je dis ainsi, parce que le lion venait souvent sur les débris de nos hippopotames tués et gisants sur les bords du fleuve.

La force musculaire du lion est encore attestée par l'étonnante largeur de ses bonds. Du point où reposait un mâle à celui où il retomba après un seul saut, je mesurai 18 de mes pas. C'est en s'élançant ainsi inopinément sur sa proie qu'il l'atteint; car le lion est mauvais coureur, et s'il procédait autrement, les antilopes, trop lestes, lui échapperaient toujours.

Vers novembre, décembre et janvier, durant l'été de ces climats, quand les herbes sont longues, le lion chasse seul ou suivi de sa femelle. Il peut alors espérer réussir pendant le jour, tant il excelle à s'approcher en rampant; la longueur des herbes le couvre. L'animal herbivore qui paît porte bas la tête; il ne la relève qu'à intervalles à peu près égaux si quelque bruit ne l'y engage. La distance mesurée

par le lion est parcourue; il jette un regard, s'assure de sa proximité, se ramasse et bondit : l'antilope est à lui. Mais arrive-t-il que le lion ait failli, il bondit encore; sa proie lui échappe de nouveau, il fait un bond de plus, qui est le dernier, et que le succès ne couronne jamais. Le lion se ravise alors, et fait route en sens opposé à la course de l'antilope.

Pendant l'hiver, durant juin, juillet et août, quand les herbes sont ou foulées ou brûlées par le feu, pour un lion seul, la chasse n'est possible que la nuit; encore, comme elle ne saurait être fort abondante en résultats, le jour voit fréquemment ces animaux, réunis en cordons, qui cernent et rabattent le gibier vers des gorges, des défilés et des passages boisés, enlacés et difficiles, où sont postés quelques-uns de leurs accolytes. Ce sont des battues faites en règle, mais sans bruit, où les émanations des lions qui rabattent du vent sous le vent suffisent pour contraindre au départ les herbivores qui les recueillent.

Une fois, à deux reprises, en quelques minutes d'intervalle, nous tombâmes, mes chasseurs et moi, au centre d'une ligne de semblables traqueurs, vingt d'abord, trente ensuite, les courts buissons de *jong-dorn*, jeunes mimosas, nous en ayant primitivement intercepté la vue. Un rhinocéros sur lequel nous allions paraissait être surtout l'objet de leur convoitise. Malheureusement, notre présence les troubla dans leur plan d'attaque, et la leur nous ayant contraints à abandonner notre premier but, le rhinocéros

dut sa vie aux idées simultanées de possession qu'avaient eues ses deux plus redoutables ennemis.

Toutefois, ce que j'eusse désiré le plus ardemment, c'eût été de voir aux prises avec le rhinocéros cette troupe de lions si formidable. Souvent j'ai rencontré de grands débris résultant de ces combats dans lesquels l'herbivore avait toujours fini par succomber, et jamais il ne m'a été donné d'être proche témoin de telles scènes, si palpitantes d'intérêt!

Cependant un homme a vu, a ouï tout cela : la nuit, seul, sans armes, sans feu, abandonné de ses Cafres, blotti dans un buisson de *jong-doorn,* dévoré par la soif, assailli de mille inquiétudes, et de plus flairé par des rhinocéros, contre lesquels il ne trouvait pas un arbre qui lui servît d'asile; oui, mon estimable ami, M. Wahlberg, aujourd'hui professeur d'histoire naturelle à Stockholm, a été témoin à 20 pas d'une de ces luttes; et lui seul au monde peut-être saura nous dire la rudesse de l'attaque, le désespoir de la défense, comme aussi ses angoisses d'alors. C'est à l'état de nature, au milieu des forêts sauvages, quand ils agissent en toute liberté et qu'ils ne soupçonnent pas l'œil de l'homme, que ces animaux doivent être surtout observés pour être bien connus.

Après cette digression sur le lion, je reprends le fil de mon récit, en priant le lecteur de remarquer toutefois que mon but n'a jamais été de faire un roman, comme par exemple le *Voyage autour du monde,* de M. J. Arago, dont

la puissante organisation, je l'ai déjà dit ailleurs, lui a fait voir des buffles sous la peau des bœufs du Cap, des lions où ils sont inconnus depuis un siècle et demi, comme à False-Bay; des tireurs de lions dans un Rouvière, misérable habitant d'une ville civilisée; un boulanger qui n'a jamais connu que son pétrin, lequel charge son fusil d'une balle de fer, détestable projectile, trop léger, portant mal et rayant les armes, s'arme de pied en cap, sans excepter ni le trident, ni le sabre, ni la hache, ni les pistolets, ces jouets d'enfants bons tout au plus à tuer de mauvais sujets revêtus de faux honneur, imprégnés d'insulte, toutes choses enfin d'usage inconnu aux habitants de la colonie du Cap. Je n'ai jamais eu qu'un désir, celui d'initier qui voudra bien me lire à tout ce que je sais pour l'avoir vu ou appris avec certitude; et quant à mes faits et gestes, quant à ceux des personnes dont je parle, si l'ensemble n'a souvent rien du drame qui plaît au lecteur paisiblement assis dans son fauteuil élastique, la faute n'est pas la mienne, et si c'en est une, il fera bien de la rejeter sur qui dispose de tout.

Mais, encore une fois, est-il quelque chose de plus nuisible que des écrits qui, sous une apparence de vérité, faussent les idées de l'homme qui cherche à puiser de l'instruction dans la lecture? Est-il quelque chose de plus absurde que de faire un roman lorsqu'abondent les matériaux vrais, solides et pleins d'interêt? N'a-t-il pas faussé sa mission, celui qui peut dire j'ai vu, qui en outre s'ap-

puie du nom le plus distingué pour propager des erreurs, filles indignes revêtues des ornements du plus beau style?

Depuis quinze jours le camp des Anglais était cerné, lorsque vint à Natal mon chariot, qui avait enfin réussi à franchir Touguela; mais à peine mes collections étaient-elles déchargées que mon conducteur fut enlevé à mon service pour remplir ses devoirs de citoyen; personne ne pouvait alors disposer de soi-même. Le retour à Om-Philos m'était impossible, j'attendis; et quand vint le lieutenant-colonel Cloete, mes Cafres, laissés à la garde de mes effets à Om-Philos, se présentèrent inopinément chez moi.

« Maître, me dit Kotchobana, nous avons appris là-bas, par les Amazoulous, que les Anglais et les boers se battaient ici. Des hommes nous ont dit que vous aviez été tué; ne vous voyant pas venir au temps indiqué, nous avons pensé que cela pouvait être et nous nous sommes décidés à venir jusqu'ici : vous n'êtes pas mort, tant mieux! Il est bon que vous sachiez aussi que tout va mal là-bas. Panda veut se grandir aux yeux du peuple. Les boers, occupés de leur propre guerre, ne sont plus là pour contrôler ses actes et faire respecter leurs volontés. Il fait tuer à tort et à travers. Son commando est toujours sur pied. Chaque matin, c'est l'un ou l'autre mouzi cerné, dévasté, brûlé, dont les habitants sont impitoyablement mis à mort. Souzouana a été tué avec les principaux de sa famille et ses dévoués; ses quatre mouzis ne sont plus qu'un amas de cendres que nivelle le vent; son monde a été dispersé.

Le missionnaire Grout, d'Om-Schlatousse, a vu massacrer sous ses yeux, jusque dans sa maison, ceux qui lui obéissaient. Nous y sommes passés; nous y avons vu des cadavres d'hommes et de femmes récemment tués. La terreur était peinte sur tous les visages, car chacun ne sait pas si son mouzi n'aura pas le même sort le jour suivant. M. Grout a fui, emmenant sa femme et ce qu'il pouvait emporter de meubles les plus précieux; il n'est pas à présumer qu'il pense jamais y retourner, car Panda n'aime pas les missionnaires. Nous avons ouï dire également que Panda se refuserait à permettre aux blancs la chasse dans sa contrée; s'il en est ainsi, il nous faudra donc dire adieu aux éléphants? »

La peur, plus que toute autre cause, avait décidé mes Cafres à quitter les pays des Amazoulous, car ils avaient été témoins du massacre des gens de Souzouana; cette scène sanglante les avait vivement et trop désagréablement impressionnés. Je n'étais pas avec eux, ils avaient compris que la place n'était pas sûre: aussi n'avaient-ils mis que quatre jours et demi pour traverser à pied un espace de près de 70 lieues. J'étais assez peu rassuré touchant mon matériel, mon ivoire et mes collections osseuses abandonnés sans garde sur les bords de l'Om-Philos; mais, d'un autre côté, j'étais bien aise, malgré tout ce qu'avaient d'inquiétant ces nouvelles, de savoir à quoi m'en tenir sur les dispositions de Panda, devenues assez mauvaises à mon égard. Quel que pût être le danger, je ne pouvais me dis-

penser d'y retourner moi-même; et, pour prédisposer Panda comme encore pour sonder ses desseins, je chargeai mes gens de présents pour lui, avec ordre de partir pour *Sképèle* dans le plus bref délai possible.

A peine avais-je fait cette démarche que je vis arriver le missionnaire Grout en compagnie de son épouse. Il ne put me déguiser son mécontentement d'avoir dû forcément abandonner la belle position qu'il s'était créée dans le Zoulou-Land; sa femme parlait surtout du confortable perdu, qu'elle regrettait au point de verser des larmes. Pour des gens qui se disent n'être pas du monde, je trouvai qu'ils tenaient beaucoup trop aux choses de la terre; d'où j'inclinai à penser qu'ils n'avaient pas eux-mêmes autant de confiance en l'avenir prêché qu'ils cherchaient à en inspirer aux Cafres. Ma position d'alors était moins belle peut-être que celle de M. Grout, car ma maison sise à la baie n'avait pas été plus respectée que les autres, et je venais, par suite du pillage mis à l'ordre du jour, d'être dépossédé d'une valeur de 6,000 francs qu'en vain je réclamai dans la suite, parce que le gouvernement anglais décline la responsabilité des pertes occasionnées par une guerre, même injuste.

M. Grout m'assura qu'il avait quitté la contrée sans fuir, parce que, tout persuadé qu'il était de la mauvaise volonté de Panda, il avait la conviction, disait-il, que ce roi ne tenterait rien sur un blanc. Il m'engagea fortement à y retourner en personne, probablement afin de savoir,

par cet essai qui ne lui coûtait rien, s'il y aurait ensuite pour lui possibilité de retirer de sa maison d'Om-Schlatousse les meubles qu'il y avait laissés; mais, quoique j'eusse découvert la ruse, je dus adopter le seul parti qui s'offrît à moi.

En conséquence, dès que le lieutenant-colonel Cloete m'eut fait rendre mon attelage de bœufs, dont il avait pris provisoirement possession pour servir aux intérêts de son gouvernement, je quittai Natal et cheminai vers Om-Philos, où j'arrivai le 25 août 1842, après quatorze jours de route, sans événements dignes d'être rapportés. Je trouvai tout en ordre chez moi; personne n'avait eu l'idée de profiter de l'absence de mes gardiens, grâce à la sévère justice de Panda. Kotchobana et Boulandje, de retour de Sképèle, m'apprirent que Panda avait accepté mes présents; que ses paroles avaient été belles, mais moins que de coutume. Et, à travers ses phrases décousues et maladroitement présentées, cette fois ils avaient deviné que son cœur n'était plus aussi beau pour moi. Ils avaient aussi pu recueillir durant la route et acquérir la conviction que des conciliabules s'étaient tenus et se tenaient encore à l'effet de savoir et de fixer la conduite qu'eux, hommes noirs, avaient à tenir à l'égard des blancs de Natal qui se disputaient la possession du sol.

Trois opinions différentes avaient été émises. Les vrais politiques, les philosophes étaient d'avis de n'y prendre aucune part, de laisser s'égorger les blancs; car, qu'il ap-

partint aux Anglais ou aux boers, chaque homme qui tombait était un ennemi de moins pour eux. Ceux qui, passionnés pour la guerre, tendaient à prendre fait et cause pour l'un ou l'autre parti belligérant étaient divisés également. Les uns voulaient se ruer sur les boers, parce que chez eux étaient de nombreux troupeaux, butin riche il est vrai, mais difficile à saisir; les autres trouvaient plus aisé de s'unir aux boers pour tomber sur les Anglais, parce que chez les Anglais se trouvaient mille belles choses à leur convenance, et qu'en suivant ce système d'exécution facile ils se conservaient l'amitié des boers, dont ils avaient tout à craindre s'ils venaient à froisser leurs intérêts. Panda, lui, partageait l'opinion de ceux qui voulaient attaquer les boers : mais l'opposition était forte; les anciens voulaient la paix; il y eut trop de lenteur; et le traité fut signé avant qu'aucun parti décisif eût été pris par les Amazoulous. Cette lenteur conserva la paix; mais, malgré son maintien, les passions avaient été suffisamment remuées pour que je m'aperçusse moi-même des mauvaises dispositions de beaucoup d'entre eux à mon égard; ceux-là peut-être n'attendaient qu'un mot, qu'un signe pour m'assagayer. Leurs yeux trahissaient leurs sentiments lorsqu'ils m'approchaient; quelques-uns se montrèrent bien aussi assez insolents, mais sans provocation. Ma position me recommandait la plus grande prudence, sans témoigner de faiblesse, et une telle conduite était difficile à tenir.

Je patientai tant que je pus; mais aussi quand,

dis par mon silence, les uns ou les autres, qui d'abord sollicitaient gratis différents objets, eurent l'impertinence de les exiger et de monter audacieusement dans mon wagon pour s'en emparer, je jugeai que le temps était venu de leur faire comprendre que je ne cédais point à la crainte. Au grand étonnement de mes Cafres de Port-Natal, je tombai seul sur les Amazoulous auteurs de cette tentative, leur déchargeant sur la tête et sur le dos une grêle de coups de bâton qui refroidit leur prétention au pillage. Je n'avais craint qu'une chose, la nécessité de faire usage de mes armes, car alors il ne m'eût pas été donné de sortir de leur pays.

Bien me prit d'avoir agi de la sorte ; car dès ce moment on craignit de m'approcher ; on se rangeait à distance sur mon passage, et dès-lors je n'eus plus de relations avec le commun du peuple. De si populaire que j'avais été, je me fis aristocrate ; je ne fréquentai plus que les hauts personnages qui m'avaient été utiles, et je redoublai de zèle et de prévenance auprès d'eux.

Sur ces entrefaites, Panda, qui avait reçu mes propositions d'échange, me dépêcha un capitaine chargé de me transmettre ses volontés et de traiter en son nom. Mais tout d'abord surgirent d'insurmontables difficultés. Au lieu d'une partie de verroteries (*hamgazy*) de la valeur de 10 rixdallers pour chaque vache, ce qui était alors le prix habituel, Panda en exigeait une de 125 pour de jeunes génisses dont les cornes naissantes avaient au plus

3 pouces; il m'était impossible d'accéder à une pareille offre. Je n'hésitai pas à la rejeter. Alors le capitaine de Panda ajouta cette phrase si délicate, dans laquelle j'entrevis une intention, sans soupçonner un ordre : « Mon maître se propose d'envoyer son peuple chasser l'éléphant dans le bassin des deux Om-Philos où vous êtes présentement. » Je demandai une explication, mais l'envoyé la donna sans sortir aucunement du sens exact de la phrase de son maître.

Trois jours ensuite, c'était un autre qui m'arrivait avec celle-ci : « Panda, mon maître, veut faire chasser l'éléphant ici même; il m'a ordonné de vous dire que là-bas dans le sud, à Om-Schlatousse, vous rencontrerez beaucoup d'éléphants : 200 au moins viennent d'y être vus; en y allant, vous obligerez Panda. » Je sollicitai encore des explications, et je n'appris rien de plus que ce que disaient exactement ces paroles.

Mes Cafres de Natal, que je consultai pour déterminer le sens de ces conseils et de ces prières, tombèrent d'accord pour y voir l'intention bien arrêtée de Panda de m'interdire la chasse des éléphants dans son pays. Je trouvai sa manière de procéder trop délicate, parce que sa prière était d'un sens presque inintelligible, et que, pour ne pas comprendre des ordres aussi doucement insinués, j'eusse bien pu m'exposer aux effets de sa colère. « Allons, dis-je, puisqu'il veut que j'aille chasser à Om-Schlatousse et que ma démarche doit l'obliger, demain que part pour

Touguela mon chariot chargé d'ivoire, nous l'accompagnerons jusqu'à Om-Schlatousse afin de satisfaire les vues de Panda. »

Ainsi fut fait. Deux jours de fatigantes recherches dans les montagnes d'Om-Gohey ne me laissèrent voir que de vieilles traces d'une troupe d'environ 200 éléphants, passés là depuis plus d'une quinzaine. J'avais longé, sur un espace de plus de 10 lieues, le versant du nord que sillonnent partout de jolis ruisseaux d'eau limpide, lesquels descendent dans l'Om-Schlatouzanne, petite rivière vive et profonde, bordée de grands et verts roseaux, laquelle, telle qu'une fille auprès de sa mère, marche à toucher l'Om-Schlatousse, pour plus loin lui donner la main et se jeter avec elle dans la mer des Indes.

Sur toutes ces montagnes, de composition granitique, où l'eau est d'une abondance extrême, la végétation vaut bien à l'œil celle des plaines; mais les pâturages, excellents pour les chevaux, en sont peu convenables aux bœufs. Les riet-booken, *Redunca eleotragus*, s'y montraient fréquemment, isolés ou par petites troupes; les inégalités de terrain en facilitent la chasse, d'autant plus aisée que, nullement troublés, ces animaux étaient peu farouches et d'une approche facile, presque certaine à 100 pas. Les klip-springer [1] occupaient les lieux les plus inaccessibles, où ils se perchaient hardiment sur une faible saillie, à

[1] *Oreotragus saltatrix.*

peu près comme des oiseaux de proie; mais ils étaient plus rares, et nulle part cette espèce n'est très-répandue. Quelquefois les damans se risquaient hors de leurs trous, mais les buffles ne se découvrirent pas une seule fois durant notre passage.

Certain que les éléphants avaient été, mais n'étaient plus dans les bois du bassin de l'Om-Schlatousse, je quittai ces lieux, nuls d'intérêt pour moi, et je regagnai mon camp. Le jour qui suivit, il me fallut écouter encore un autre envoyé de Panda, lequel s'obstinait à me dire que les éléphants étaient à Om-Schlatousse, que c'était là que je devais les aller chercher. J'en revenais, j'avais trop bien vu les lieux signalés pour croire à pareille assertion.

« Je comprends, lui dis-je, que Panda veut m'interdire la chasse; il en a le droit, et je m'y soumets. Vienne mon chariot, et je dis adieu à ces contrées. D'ici là vous pouvez assurer Panda que je ne chasserai que pour mes besoins journaliers. Les buffles, les élans, les rhinocéros, les hippopotames ne sont pas compris dans l'exception, je ne m'adresserai plus qu'à eux. » Et l'envoyé n'aura pas manqué de dire à son maître : « Le blanc a compris, le blanc s'en ira. »

Je pris encore un squelette de rhinocéros simus[1], que j'avais tué faisant coup double sur deux de ces animaux, la mère et le jeune, grand comme la mère elle-même, et

[1] Ce squelette appartient aujourd'hui à la galerie d'anatomie comparée, sous la direction de M. de Blainville, au Jardin du Roi.

quand Henning me fut revenu du Touguela, mes dispositions de départ étaient faites. J'allai dire un dernier adieu aux chères et luxueuses rives de l'Om-Philos-Om-Schlopu, moins belles, il est vrai, en raison de la sombre couleur des derniers événements qui m'avaient ravi Souzouana; j'éprouvais un gonflement de cœur pour trop aimer ces lieux témoins de mille épisodes de chasse qu'il serait trop long d'écrire. Mes gens s'en aperçurent, et leur premier soin fut de me faire observer qu'il n'y avait pas d'ordre si positif que le jour du départ eût été fixé par Panda.

« Maître, vous auriez bien tort de partir ainsi. Pourquoi ne pas terminer par une dernière chasse aux éléphants? Il y en a encore, vous le savez pour les avoir vus vous-même. Deux troupes se tiennent à une demi-journée de marche : l'une de dix, l'autre de quinze individus. — Oui, mais de faibles et courtes dents, des femelles, une troupe de méchantes bêtes. Nous n'aurons que de la tablature sans espoir de profit; le mieux serait de partir sans rien tenter de plus. »

Alors les prières, les instances redoublèrent; pas un n'eût été content si je ne m'y fusse rendu, et le lendemain fut pris définitivement pour recommencer une chasse, quelles que pussent être les dispositions de l'atmosphère. Il en fallait une dernière, une seule, après quoi l'on partirait content.

Nous eûmes la précaution d'être sur pied deux heures

avant le jour, ce qui nous permit la vue de quelques hyènes retardataires, lesquelles, après leurs sanglantes orgies, regagnaient leur asile à peu près de cet air piteux qu'ont les mauvais sujets que le froid du matin crispe bien plus que d'autres. Elles filèrent devant nous, honteuses, les mendiantes, les éclopées! nous laissant sentir longtemps la puanteur de leur ignoble et dégoûtante livrée. Je les nourrissais, les indignes, mais à condition qu'elles ne se laissassent pas voir. D'ordinaire tout oubli de ce genre était puni d'un coup de fusil; cette fois je m'abstins, parce que nous n'avions en vue que les éléphants, et alors jamais un seul coup ne doit être tiré sans nécessité sur quelqu'autre animal que ce soit.

Vers neuf heures, un rhinocéros simus, qui, sans s'en douter, nous barrait le passage à 8 pas, me contraignit à faire, bien malgré moi, retentir l'air d'une puissante et résonnante détonation; il tomba privé de vie, et nous passâmes. Vers onze heures, la chaleur était intense; nous planions sur l'Om-Philos-Mouniama, où nous vîmes la troupe de dix éléphants, les pieds dans l'eau, se servant de la trompe comme d'une main pour se plaquer le corps de sable mouillé, et ensuite se laver de la même manière avec les mêmes soins qu'un petit-maître apporterait à sa toilette. Quant à la direction du vent, nous étions bien; mais le lieu où se trouvaient ces animaux était trop découvert, ils devaient nous apercevoir. J'attendais, préférant les voir quitter ce point pour un autre. Henning,

toujours impatient en pareille circonstance, observait aussi que c'était une véritable toilette faite dans toutes les règles. « Attendrons-nous, me dit-il, qu'ils aient passé leur chemise? — Certainement, et seulement alors il sera bien d'y attacher une épingle. Attendons un peu. »

Quelques minutes ensuite, nous nous étions divisés en deux bandes; Henning avec ses gens avait pris la gauche; moi, avec les miens, j'étais allé gagner la droite, notre but étant de mettre les éléphants entre nos deux petites troupes. Malheureusement, aussitôt que nous essayâmes de resserrer entre nous ces animaux, l'un d'eux leva la trompe, étendit ses oreilles, poussa un cri d'alarme, et tous décampèrent, gravissant la rive opposée, pour ensuite s'enfoncer dans les bois, où deux heures de recherches sur leurs traces restèrent infructueuses. Ces traces allaient trop loin et s'écartaient trop de la direction que nous eussions préférée : aussi les quittâmes-nous, harassés en pure perte.

Vers trois heures nous cherchions toujours, espérant rencontrer l'autre troupe de quinze individus, à la veille de perdre, il est vrai, le peu qui nous restât d'espoir, lorsqu'un de mes nouveaux Cafres, du nom de Kamdâne, se rejeta sur moi, me disant : « Les voici ! — Quoi ? — Les éléphants. — Tant mieux! » Et sur l'indication j'en vis distinctement six ou sept, se remuant paisiblement dans des touffes de buissons de kruys-bezie, hauts de 10 à 15 pieds, dominés par quelques arbres de taille plus élevée.

Le lieu était tel que le mieux était de les faire tourner par une troupe, tandis que l'autre resterait au point d'où ils avaient été aperçus. Kamdâne, porteur d'un énorme fusil d'un quart de livre, s'en fut avec deux autres Cafres. Il réussit à merveille à exécuter la marche prescrite et à approcher de 10 pas. Alors les coups partirent ensemble; mais, comme s'ils eussent deviné nos intentions, au lieu de prendre leur course sur le point où ils étaient attendus et où ils devaient naturellement passer, les éléphants rebroussèrent sur les hommes qui venaient de les attaquer. Kamdâne fut protégé par un arbre qu'un éléphant renversa en fuyant, et d'où nous eûmes toutes les peines du monde à le retirer; Boulandje y perdit son fusil, enlevé, disait-il, par la trompe d'un éléphant, et que nous retrouvâmes à quelque distance, mais hors d'état de servir; le troisième, à la vue du danger, s'était affalé dans un ravin distant de quelques pas seulement; de telle sorte que l'éléphant qui le chassait dut croire qu'il avait eu affaire à un sorcier doué de la faculté de disparaître sous terre à volonté.

Jusque-là jamais encore il n'était arrivé aux miens de se trouver à ce point mystifiés par des éléphants. Le danger passé, nous en rîmes beaucoup, même avec Kamdâne, dont le dos était tout labouré par les branches et les épines; puis nous suivîmes notre objet, charmés de voir les traces se diriger vers notre camp.

Une heure ensuite nous fûmes avertis du voisinage de

ces mêmes éléphants, dont nous n'avions pas quitté les traces, par un bruit sourd et caverneux que ces animaux font fréquemment entendre, lequel est produit, assure-t-on, par les intestins. Le peu de hauteur des buissons, joint à leur trop grand rapprochement, nous empêchait de rien voir; il nous fallait prêter une oreille attentive, afin de nous diriger sur le bruit, par lequel nous ne pouvions malheureusement pas calculer la distance. C'était encore un endroit peu propice, et la condition de l'être me paraissait d'autant plus indispensable que la troupe en question était très-mauvaise. Il fallait marcher à pied levé, s'arrêter, écouter, poursuivre encore, s'arrêter de nouveau, toujours tendre l'oreille; en un mot, se comporter comme des chats, sans observer aucun ordre, et au risque de devoir faire écraser son voisin, afin de se soustraire soi-même. L'un de mes Cafres, celui qui se trouvait le plus à gauche, approchait ainsi, lorsqu'au-dessus de sa tête des branches s'agitent pour s'entr'ouvrir et laisser passer d'abord une trompe, puis une tête d'éléphant, qui regarde comme d'un premier étage ce que l'on faisait au-dessous de ses croisées. Nez à trompe avec son ennemi, mon Cafre lève son arme, et sans guère l'ajuster, brûle la barbe du curieux. Celui-ci fait un demi-tour sur lui-même et prend sa ligne de fuite en traversant la nôtre, dont un homme se retrouva par terre sans pouvoir s'expliquer comment.

« Cela va mal, Kotchobana. Pour une dernière fois,

nous ne ferons rien aujourd'hui. — Taisons-nous, maître; nous sommes peut-être près de la réussite. Vous entendez.... les autres sont là; ils n'ont pas bougé. » En disant cela, il indiquait d'où venait le bruit, et nous allâmes quatre vers une petite clairière qui s'ouvrait devant nous.

Mais à peine étions-nous sur le point de l'atteindre que des arbres se brisent avec éclat au bord opposé, et livrent passage à un grand et furieux éléphant qui charge avec toute la rapidité possible. Sa direction était trop visible, son intention trop prononcée pour que nous pussions douter du danger. Henning, Kotchobana et un Cafre qui m'accompagnaient, n'hésitent pas, et détalent instantanément sans s'inquiéter de moi, qui, du reste, n'ai jamais pu me résoudre à fuir aussi longtemps que j'ai eu un coup à tirer. Sans bouger, je suivais du bout du canon la tête de l'animal qui paraissait vouloir se précipiter à fond. 30 pas le séparaient quand il reçut ma balle, qui lui donna quelqu'autre idée à laquelle il obéit en décrivant une courbe assez large, la moindre qu'il lui fût possible d'exécuter. Il ne lui fallait pas moins pour rabattre son air des plus fanfarons, et la prétention qu'il avait certainement de nous écraser sur sa dent gauche comme ces insectes sauteurs broyés sous l'ongle d'une femme.

La croupe de l'éléphant se voyait encore, s'enfonçant dans la verdure des bois, où elle allait disparaître. Un autre de mes gens, chasseur tout neuf, hardi par l'igno-

rance du danger, vint à déboucher et aperçut l'animal fuyant. Cet homme, ex-quartier-maître à bord de la corvette *la Favorite*, déserteur à Boston lorsqu'y stationnait le prince de Joinville, était Provençal de naissance; il avait nom Louis. Intrépide jusqu'à la démence, n'aimant le danger que pour le danger, le voilà parti, s'acharnant comme un véritable chien sauvage à la poursuite du fuyard. L'éléphant, qui avait quelque chose de mieux à faire que de perdre son temps à regarder ses talons, continuait sa course à l'allure déhanchée. Ses longues jambes, la largeur de son pas, le servaient à merveille. Il soufflait comme tout animal qui court, mais sans effort, et déjà Louis n'en pouvait plus. Louis, dont les jambes avaient quelque chose de celles de l'hippopotame, allait très-vite pour sa taille, mais infiniment trop doucement pour remporter le prix de course sur un éléphant. C'est qu'aussi notre homme avait à porter un fusil de 22 livres, et Louis n'était pas assez Romain pour considérer une telle arme comme faisant partie de son corps; l'éléphant le lui prouvait. Voilà probablement pourquoi mon hardi Provençal fut obligé de se reposer un instant.

Son courage, son acharnement, firent qu'il eut bientôt repris haleine, et sans s'inquiéter s'il se perdrait ou s'il passerait la nuit dans les bois, il reprit sa course en suivant les traces tachées de sang: sa persévérance fut récompensée. Une branche casse tout proche, l'éléphant et Louis sont à se toucher. Un énorme coup résonne, l'animal tombe, et

mon Provençal songeait à lui couper la queue pour avoir son titre de possession, quand il se ravise et recharge son arme; mais il n'avait pas fini que le blessé se relève et part, au grand et long étonnement de l'ex-matelot, qui le regarde la bouche ouverte, s'imaginant voir sur sa trompe, ses oreilles et sa queue, se jouer comme le feu de Saint-Elme.

Revenu à lui, Louis se démène tel qu'un diable dans de l'eau bénite. Il eût dans sa colère voulu tordre le canon de son fusil; de la crosse il en frappait la terre comme si son intention eût été de la crevasser à 500 pieds pour s'engloutir lui-même. Oh! quelle sottise il s'accusait d'avoir commise en ne suivant pas sa première idée! Il eût retenu l'éléphant par la queue; il lui eût fait de son couteau une large incision au ventre; il fût monté par ce *trou au chat* [1] dans cette hune de nouveau genre, de laquelle il eût envoyé en assagaye sur le pont tout le filin qu'elle contenait, ce qui voulait dire qu'il eût arraché à l'animal ses entrailles. Oh! si des circonstances aussi belles se présentaient encore à lui, Louis n'était pas homme à les laisser s'échapper; ainsi jurait-il, ainsi voulait-il faire.

Au bout d'un quart d'heure, voici qu'un autre éléphant traverse devant Louis, qui le tire. L'animal tombe comme le premier; cette chute est pour Louis une immense con-

[1] Partie de la hune par laquelle montent les gabiers qui redoutent l'ascension par les gambes de revers.

solation, la seule possible ; et tandis qu'il se laisse aller à son parfum, pendant qu'il recharge son arme, tout en songeant à la queue qu'il ne faut jamais oublier de couper, l'éléphant se relève, semble faire une grimace au chasseur et détale sans laisser son adresse.

Cette fois le matelot, foudroyé de stupéfaction, reste béant deux heures; quatre heures le virent collé à la même place. « Je rêve, se disait à lui-même l'ex-marin; pourquoi me fatiguer les jambes à monter là haut? je suis dans mon hamac : on a le quart en bas, c'est pour dormir. » Une sorte de sifflement le tira de son sommeil imaginaire; il croyait entendre le sifflet du maître appelant les tribordais au quart [1]. Ce maître n'était autre qu'un éléphant qui passait à. 40 pas; mais Louis ne tira point : il était trop certain d'un troisième résultat en tout semblable aux deux premiers.

Il y avait trois heures que le soleil était couché quand notre héros arriva tout triste au camp. Il nous raconta comment il avait fait pour s'orienter à travers des bois qui lui étaient totalement inconnus. Ses mésaventures nous tinrent en éveil la nuit entière, qui, pour nous, en fut une de gorges chaudes. Il fallait bien rire, nous avions été si malheureux ! Pas un seul éléphant obtenu ce jour-là, le dernier de mes chasses chez les Amazoulous !...

Le lendemain fut donné au repos, et le jour suivant

[1] L'équipage d'un navire se divise en deux sections appelées bordées, l'une de tribord et l'autre de babord.

nous quittâmes Om-Philos-Om-Schlopu, avec la certitude de ne pouvoir plus y remettre les pieds aussi longtemps que Panda resterait au pouvoir. La route se fit sans mot dire, car chacun de nous connaissait trop les avantages d'une semblable contrée pour ne pas regretter de ne pouvoir y passer une bonne partie de sa vie. La chasse pour laquelle et par laquelle nous vivions tous n'était belle et grande que là, et s'il avait dépendu du bon plaisir de Panda de nous la permettre, il n'appartenait qu'à lui seul de nous l'interdire. Force nous était d'obéir aux volontés du despote. Quatre jours de route, attristés par l'éloignement croissant de ces beaux lieux, nous amenèrent au sud d'Om-Schlatousse, sur les bords d'un lac où les hippopotames trop malins esquivèrent nos balles.

Depuis quelques heures le factotum du missionnaire Grout faisait route avec nous; il préférait voyager de conserve; son chariot était dételé près du mien. Vers minuit, quelque bruit se fit entendre; des paroles furent échangées; le bruit s'écoula pour se perdre dans l'éloignement, et tout se tut. Au réveil, j'appris que des Cafres déserteurs étaient ceux qui avaient passé. L'Om-Lalas fut traversé à midi; nous dételâmes sur ses bords, afin de consacrer quelques instants à la chasse. Nous y étions depuis deux heures, lorsque huit Amazoulous se présentèrent au bord opposé, hélèrent mes gens et leur demandèrent s'ils avaient connaissance de la désertion d'*Unungongo*. Les enquérants reçurent une réponse négative assez peu satisfaisante,

et conversèrent entre eux en gesticulant vivement des bras; c'était, à n'en pas douter, une grave question que celle qui était agitée.

Les moustiques devaient nous assaillir la nuit dans notre position trop basse, entourée de roseaux. J'y avais songé, et déjà on exécutait l'ordre d'atteler pour nous porter à 3 kilomètres sur une assez grande élévation où se voyaient deux ou trois petits mouzis, lorsque nous découvrîmes sur la rive septentrionale de l'Om-Lalas un monstrueux hippopotame marchant paisiblement sur la terre ferme: cinquante coups de fusil lui furent tirés en moins de deux minutes. Les échos répétèrent le bruit assourdissant de nos armes rapidement déchargées, et purent donner à penser que nous étions quatre fois plus nombreux. Cette circonstance de pur hasard nous servit beaucoup, à tel point que je crois encore que sans elle mes gens et moi nous eussions été massacrés la même nuit. Nos chariots une fois dételés sur le point culminant que nous avions voulu gagner, chacun de nous s'en fut dans la direction qui lui convenait le mieux; Henning alla droit au point où se levaient les hippopotames; mes gens et moi, dans différents sens, nous nous mîmes à la recherche des riet-booken. Au coucher du soleil j'avais tué deux de ces antilopes; déjà j'étais de retour, quelques-uns de mes hommes l'étaient également, Henning seul se faisait attendre avec ses suivants, lorsqu'un Cafre de Port-Natal, qui revenait de trafiquer vers l'Om-Schlatousse,

m'arriva tout effaré. « Maître, dit-il, là-bas sur la montagne d'où je viens de descendre, mes yeux ont vu 600 Amazoulous couchés à plat sur leurs boucliers parmi des faisceaux d'om-kondos. J'ai pris des informations, et je sais positivement que cette troupe est à la recherche d'Unungongo et de ses partisans, lesquels se soustraient par la fuite à la mort dont Panda les a menacés. Unungongo est ici, et avant que le jour soit levé, lui et les siens seront assagayés par les hommes de Panda, à la tête desquels est Magelebé. — Tout ce que tu dis est-il vrai? — Oui, maître, très-vrai, par Farewell (Febana)! — Mais moi je n'ai rien de commun avec ces gens-là, jamais je ne les ai vus. — Vous, non; mais l'homme du missionnaire les connaît bien. C'est à cause de lui qu'ils désertent, ces Amazoulous; ils opèrent leur fuite comme sous la protection des blancs. D'ici au mouzi où ils sont il n'y a qu'un pas; et pour éviter la mort ces déserteurs se réfugieront jusque dans vos wagons, où les guerriers impitoyables les poursuivront malgré vous. Peut-être même serez-vous tué dans la mêlée, soit en voulant interdire l'accès aux uns, soit en vous opposant aux autres; car lorsque l'on tient un fusil en main, il est bien difficile de n'en pas faire usage en pareil cas; et puis, à vous dire vrai, Panda a tout droit de croire que les blancs excitent son peuple à la désertion. »

Les idées de cet homme étaient exactement les miennes: aussi je résolus immédiatement de m'isoler à l'effet d'évi-

ter de rester au centre d'une scène de massacre. Je n'attendais que mon conducteur. Depuis une demi-heure la nuit était pleine, Henning revint enfin joyeux d'avoir tué, disait-il, trois hippopotames. « C'est plus qu'il n'en faut, lui répondis-je. Maintenant il faut atteler; la place est mauvaise : *Bamba-Izinkabu!* et partons. »

Henning, stupéfait, me regardait bouche béante : « Allons, hâtons-nous, Henning; en route je vous conterai cela. » Nous attelions quand vint l'homme du missionnaire, lequel, soupçonnant nos prévisions, se dépêcha d'en faire autant. Une fois partis, je mis mon monde au fait; je distribuai à chacun autant de munitions qu'en comportait la poire à poudre et le sac à balles de chacun. J'ordonnai la marche à la file sur les derrières du chariot, en observant le silence le plus absolu. Henning devant épargner les coups de fouet retentissants, nous espérions de la sorte nous éloigner suffisamment pour mettre les Amazoulous dans l'impossibilité de remplir leur mandat à l'heure la plus favorable à leurs vues, celle qui précède le lever du jour. Mais la cause qui attirait sur nous ces désagréments nous suivait malgré notre volonté. Unungungo et les siens, se sentant plus en sûreté dans notre voisinage, s'obstinaient à nous accompagner. D'abord ils marchaient à nos côtés, et je leur fis dire que, me déplaçant exprès pour ne point les avoir auprès de moi, je comptais avoir le droit de les éloigner; que dans le cas où ils n'obtempéreraient pas à mon ordre, je me verrais forcé de leur envoyer

des coups de fusil, d'autant plus que ma sûreté personnelle et celle de mon monde me commandaient de recourir aux derniers moyens. Alors Unungongo prit la ligne à 100 pas derrière mes gens. Mais tel n'était pas mon désir, car à cette distance il m'était impossible de distinguer si ces hommes étaient des déserteurs ou des Amazoulous, contre lesquels nous devions nous tenir en garde. En conséquence je me hâtai de leur dépêcher Kotchobana chargé de leur apprendre que je prétendais n'être suivi par qui que ce fût, et qu'ils eussent à s'arrêter ou à prendre une autre route. La troupe d'Unungongo tint compte de l'avis, mais de la manière qui lui convenait le plus : ainsi les côtés et le derrière une fois interdits, les devants restaient libres; ils furent pris, bien aussi malgré moi. Mais que faire avec des gens qui fuient pour se soustraire à la mort, lorsque déjà les ordres que je leur donnais l'étaient contre mes désirs réels? Car véritablement j'eusse voulu pouvoir leur être utile, et je me fusse montré moins sévère s'ils avaient d'abord sollicité mon appui et s'ils ne m'avaient laissé prendre au dépourvu; car sans consulter ma volonté ces hommes me faisaient courir malgré moi les mêmes dangers qu'eux.

La halte se fit à deux heures de la nuit après un long parcours, d'autant plus difficile que nous n'avions pas de chemin tracé. On voulut allumer des feux, mais je m'y opposai, recommandant à chacun d'avoir l'œil ouvert avant le crépuscule, puisqu'il était possible qu'à notre insu nos

traces eussent été suivies. Heureusement, ceux q redoutions ne vinrent pas, et s'ils s'étaient présentés armés et en masse à l'effet de procéder brutalement à une visite domiciliaire, ils n'eussent pas manqué d'être accueillis à coups de fusil, d'autant que j'avais persuadé mes 12 hommes que j'étais résolu à me faire sauter si un seul lâchait pied, que l'explosion n'épargnerait personne; et pour l'exécution de cette mesure désespérée, je m'étais réservé un fusil double, destiné à tirer dans ma caisse à poudre, contenant encore 70 livres.

Les jours suivants, nous poursuivîmes notre route vers Touguela aussi lestement que possible, et nous ne nous crûmes en sûreté qu'après avoir mis cette rivière derrière nous. Unungongo avait disparu depuis la nuit où il avait profité de notre marche, et déjà il était à Port-Natal que nous étions encore dans la contrée des Amazoulous, où, sans que je le susse, cet homme m'avait mis les miens et moi dans une fausse position, laquelle donnait aux émissaires de Panda le droit de nous massacrer sur place.

Seulement, au passage de la rivière Om-Vooty, je m'aperçus que le troupeau de vaches chassées par mes gens était plus considérable que ce que je savais m'appartenir. Le gardien, que je fis venir, m'apprit qu'outre les miennes et d'autres, la propriété de Boulandje et de Kotchobana, il s'en trouvait encore une quinzaine supposées appartenir à Unungongo, parce qu'elles ne faisaient partie de l troupe que depuis Om-Lalas.

Cette découverte me fit apprécier combien les hommes de Magelebé eussent eu raison de tomber à l'improviste sur ma caravane sans chercher d'autres causes que la présence de ces bêtes parmi les miennes. C'était une preuve suffisante pour amener la conviction suivant les idées que l'on a dans ces contrées. Aux yeux de Panda, j'eusse passé pour le vrai coupable. Il pouvait reprendre ce qu'il a l'habitude de considérer comme sa propriété, s'emparer de la mienne, et disposer de la vie de mes gens sans m'épargner moi-même. Tout cela m'était attiré par Unungongo, lequel, ne pouvant faire marcher ses bestiaux assez rapidement et désirant les voir arriver sûrement à Natal, avait eu l'excellente idée pour lui de les faire passer mêlés avec les miens. Il avait pu lestement se mettre à l'abri en passant Touguela, et moi qui cheminais lentement je restais seul responsable, seul exposé aux coups, si les Amazoulous s'étaient trouvé assez de hardiesse pour m'inquiéter. Heureusement, et je l'appris plus tard, la troupe de Magelebé avait calculé sur une perte de 50 hommes au moins avant de pouvoir s'emparer de moi, et, trop peu décidée à un pareil sacrifice, elle avait fait savoir à la princesse Mahoha qu'elle eût à mettre son monde sur pied, afin de barrer à l'Oumlongo le passage du Touguela.

L'Oumlongo, c'était moi, et Mahoha était une de mes vieilles connaissances. Elle accueillit assez mal les messagers, et finit par leur dire : « Pourquoi donc une démarche de ce genre, puisque l'Oumlongo est encore sur votre ter-

ritoire? Vous en aviez tout le temps. Vous n'avez donc rien osé, et la besogne non faite par vous, vous voulez que je la fasse! Mahoha n'en fera rien, et si quelqu'un a manqué à ses devoirs, c'est votre chef Magelebé. » Sur ce, elle adressa un exprès à Panda, et, durant la correspondance, j'eus tout le loisir de passer les limites.

J'étais au moment de gagner Port-Natal, le passage de l'Om-Guinée venait d'être effectué; deux Cafres s'adressent à moi, dont l'un se dit être Unungongo. « Maître, maître! » et, comme l'on peut se l'imaginer, je fis d'abord et longtemps la sourde oreille, « Maître, je viens réclamer mes vaches. — Jamais vues. — Maître, c'est moi qui suis Unungongo. — Pas connu. — Mais oui, maître, c'est moi qui ai fait route avec vous depuis Om-Lalas jusqu'à mi-chemin d'Oum-Matagoulou; c'est moi qui ai laissé mes vaches avec votre troupe, et maintenant je viens les réclamer.

— Ah! c'est toi, coquin, *om-tagaty, om-koulou, kakoulou*, ah! coquin de sorcier, c'est toi! Ah! tu m'as pris pour gardien de tes bestiaux! et tu m'as laissé la responsabilité de tes actes, en prenant tout d'abord le soin de te soustraire toi et les tiens à l'action des lois de ton pays! Ah! c'est donc toi par la faute duquel j'ai dû abandonner trois hippopotames tués à Om-Lalas, et poursuivre une longue route dénué de vivres! C'est pour toi que j'ai été assailli durant tout le trajet par les plaintes de mes gens, dont l'estomac creux dut être comprimé par des courroies! Tu

fais bien de venir, car les miens et moi nous avons un compte sévère à régler avec toi. »

J'appelai mon monde afin de recueillir l'opinion de chacun touchant le paiement et l'indemnité à exiger d'Unungongo pour la conduite de ses bestiaux et les désagréments qu'il nous avait suscités ; tous tombèrent d'accord pour retenir un jeune taureau, destiné à un repas pour le lendemain. Sans plus tarder j'en fis part à Unungongo, attendant son *vouma* (consentement). Après une hésitation assez longue, il finit par le donner, sur quoi je l'engageai à prendre part à la fête. Elle eut lieu ; mais Unungongo ne vint pas, quoiqu'il me l'eût promis.

Quatorze jours après cette affaire réglée, je fus fort étonné de recevoir de M. le capitaine Smith, commandant les forces anglaises à Natal, une lettre par laquelle cet officier, qui cumulait alors les fonctions de magistrat, me demandait une explication exacte de mes relations avec Unungongo. Celui-ci avait porté plainte, à l'instigation du missionnaire Grout, qui se fût réjoui de m'attirer quelques démêlés désagréables avec l'autorité, contre le pouvoir de laquelle il n'y avait point d'appel.

Heureusement, et fort heureusement, j'avais affaire à un homme de trop de bon sens, à un gentleman trop véritable pour que ce démêlé prît la tournure désirée par le soi-disant philanthrope. J'en fus quitte pour narrer les faits et recevoir les remerciements forcés d'Unungongo, lequel avait oublié déjà que ce n'était qu'à ma retraite

fortuite qu'il avait dû de se soustraire, lui et les siens, aux assagayes qui ne l'eussent pas épargné.

J'appris en même temps la faute que cet homme avait commise, faute qui, quoique bien légère, entraîne toujours la peine de mort. Une dent d'éléphant avait été trouvée par lui dans les bois; le factotum du missionnaire en avait eu connaissance et l'avait ardemment désirée. Le Cafre, homme faible, avait cédé à l'offre d'une calebasse de graisse d'hippopotame. Mais Panda, qui sait tout, n'en avait pas plutôt été informé qu'il avait ordonné la punition du voleur, parce que tout ivoire appartient au roi. Il n'est donc pas étonnant que le missionnaire Grout ait cherché d'un côté à soutenir Unungongo, tandis qu'il me suscitait de l'autre des embarras de toute espèce. Le missionnaire Grout s'était souvenu sans aucun doute de la manière dont j'avais accueilli sa première insulte, comme aussi d'une autre circonstance où je m'étais permis de tirer à vue sur lui.

Il n'est peut-être pas inutile que le lecteur soit initié à ce fait, simple en lui-même et qui prouve le système suivi par les civilisateurs. J'allais d'Om-Philos à Natal, j'étais à pied, Om-Schlatousse était sur ma route, et malheureusement je devais passer tout proche de la très-élégante et très-blanche maison du missionnaire, que je m'efforçai d'éviter par un long détour; une heure de marche me conduisit plus loin, vers un village cafre dont j'appelai le chef, sollicitant l'hospitalité accoutumée.

« Vous êtes un blanc, me dit cet homme en ricanant, il est étrange que vous ne vous adressiez pas au blanc afin de passer la nuit chez lui. — Il est possible que vous vous étonniez ; mais à ce blanc-là je préfère un noir : aussi n'irai-je pas chez lui. — Pourquoi donc? — Parce qu'il est des blancs tout vêtus de blanc, habitant des maisons blanches et dont le cœur est tout noir ; tandis qu'il y a des noirs, habitant des maisons enfumées, dont le cœur est tout blanc : je vous crois de ces noirs-là et j'attends de vous une hutte pour la nuit, quelques graines pour la faim et du tchouala pour éteindre ma soif. — Du tchouala! comment un blanc ose-t-il demander du tchouala, cette bière des hommes noirs, que *l'om-phondiss* (missionnaire) nous défend de boire, parce qu'elle rend, dit-il, les hommes méchants? — L'om-phondiss a menti ; le tchouala est la plus innocente boisson que je connaisse ; elle désaltère qui a soif, elle fortifie l'homme faible et fait diversion aux fatigues ; bien plus, elle inspire une gaieté douce, et par cela seul je jure par Dingaan qu'elle rend l'homme meilleur. — Oui, me reprit cet homme, elle désaltère, elle nourrit et fortifie ; mais l'om-phondiss nous a dit qu'elle donnait un cœur très-vilain et très-noir ; depuis lors nous n'en faisons plus.

— Oh! stupide Cafre! va, je te plains. Comment, tes aïeux ont usé du tchouala, ils ont vécu bons et vieux, toi-même tu en apprécies les immenses avantages, les seuls à la disposition de vous autres hommes noirs, et sans cause valable,

sans réfléchir aucunement, tu rejettes ce que Dieu t'a donné, sur les dires d'un om-phondiss, venu l'on ne sait d'où!.. Tiens, tu me fais pitié; ta tête est celle d'une vieille qui déraisonne. Donne-moi quoi que ce soit, afin que je mange et pour que je me repose. »

Ici mon homme s'excusa d'abord, tourna longtemps et finit par m'apporter du maïs sec en assez petite quantité; il m'offrit ensuite une mauvaise hutte, une sale natte relevée sur une pierre en guise d'oreiller, et je m'endormis songeant que le dévot auquel j'avais affaire n'avait rien du nécessaire, justement parce qu'il envoyait ses femmes perdre leur temps au prêche, au lieu de leur permettre de s'occuper de culture.

Lorsque le jour se fit j'allais prendre congé de mes hôtes, dont les procédés exigeaient peu de compliments, quand vint le chef me demander le paiement pour les vivres et les huttes dont j'avais usé. J'avoue que cette demande, extraordinaire chez les Amazoulous, me remplit tout d'abord d'un extrême étonnement. Comment pouvoir comprendre, en effet, que l'hospitalité, cette vertu des indigènes, venait de m'être accordée dans l'attente d'une récompense! La chose me paraissait impossible, et je passai immédiatement aux explications.

« Tu veux être payé? dis-je à mon hôte. Ta demande serait juste ailleurs qu'ici; mais tout d'abord les usages de ceux de ta nation doivent être respectés par toi, et, seul de ton avis, tu n'es pas maître de les briser. Partout j'ai reçu

accueil, nulle part je n'ai payé. Mais en revanche, chaque fois que des Amazoulous se sont présentés chez moi, qu'ils fussent 20 ou 100, je leur ai distribué autant de viande qu'ils en pouvaient désirer; chaque fois je leur ai fait tuer des buffles, et la troupe de visiteurs se séparait de moi chargée de provisions pour plusieurs jours. C'est ainsi que j'ai fait; toujours j'ai rendu hospitalité pour hospitalité; je ne connais pas d'autre façon d'acquitter cette espèce de dette. Et tu peux comprendre que, comptant sur les qualités généreuses de tes compatriotes, je ne me suis chargé de rien qui pût payer des services que l'on est habitué à se rendre mutuellement. — Maître, nos usages, il est vrai, ne sont pas tels; en sollicitant le paiement je déroge aux habitudes zoulouses; mais l'om-phondiss a dit que nous avions le droit d'exiger une récompense pour tous services que nous rendions aux blancs; que rien ne se donne pour rien, et que conséquemment vous devez payer la valeur du nécessaire qui vous a été présenté. — Toi, tu aurais pleinement raison si tu n'avais le tort d'écouter l'om-phondiss, parce qu'écouter un méchant homme est un tort; l'om-phondiss s'est montré méchant en détruisant une bonne chose, l'hospitalité, cette vertu qui témoigne de la fraternité des hommes, la seule éminemment belle que vous possédiez. L'om-phondiss a mal fait encore en ne me donnant pas connaissance des changements qu'il cherche à opérer; par suite de cette négligence de sa part, je me trouve dans l'impossibilité de te payer, puisque je n'ai pas

prévu ta demande, ou il faut que l'om-phondiss lui-même le fasse pour moi. »

Sans plus tarder alors, je traçai avec un charbon sur un mauvais papier une manière de traite à vue sur le missionnaire Grout, où je lui expliquai pourquoi je m'étais vu forcé par sa faute de recourir à ce moyen, très-juste, du reste, mais qu'il me répugnait d'employer. Sans aucun doute l'excellent cœur de l'om-phondiss se rappela cette légère circonstance avant de lâcher sur moi le Cafre Unungongo, de la langue duquel il s'imaginait faire une arme terrible. Malheureusement pour lui, son cœur noir ne fut pas satisfait, parce qu'il existe des Anglais aussi hommes de fort bon sens, lesquels méprisent les agents de l'œuvre soi-disant évangélique, parce qu'ils en connaissent le but et les moyens.

CHAPITRE XXVII.

Mœurs des Amazoulous. — Constitution physique. — Pieds nus. — Guerriers à tête rase et nue, touffe emplumée. — Les jeunes gens gardent leurs cheveux. — Crâne très-dur. — Hommes marchant toujours armés. — Espèces d'armes. — Vêtement de pudeur, le seul que portent les Amazoulous. — Ornements. — Manteaux de nuit. — Guerrier en tenue. — Sans quartier à la guerre. — Femmes chargées de tous les travaux domestiques et des champs. — Aliments. — Manteau des femmes. — Leur tête rasée comme celle des hommes. — Femme enceinte. — Jeunes filles, costume très-léger. — Enfants complétement nus. — Tatouage. — Polygamie dans toute l'acception du mot. — Unions et cérémonies qu'elles entraînent. — Redoublement d'efforts de chaque épouse dans la vue d'augmenter le chiffre du harem. — Absence de jalousie intérieure. — Attachement des enfants pour leurs mères. — L'allaitement tient l'épouse isolée du mari. — Qualités et défauts du peuple zoulou. — Gouvernement. — Despotisme. — Assassinats fréquents des prétendants. — Compte annuel du pouvoir à la nation. — Capitaines. — Garde. — Impôts. — Cultures. — Pénalités, arrêts de mort et confiscation au profit du roi. — Pas de croyances religieuses. — Inianga et frère mort. — Aucune cérémonie funèbre ; corps du défunt livré aux hyènes. — Héritages. — Vues générales récapitulatives sur les Amazoulous. — Manière de faire le feu.

Après avoir vécu près d'une année chez un peuple aussi intéressant que l'est celui des Amazoulous, j'ai résumé tout ce que j'en ai appris, et je vais mettre actuellement sous les yeux du lecteur le résultat de mes observations à cet égard.

Les Amazoulous habitent le sud-est de l'Afrique ; leur pays a pour limites, vers le nord, le fleuve *Om-Pongola*, rivière du gnou, qui porte ses eaux à la baie Delagoa, et

vers le sud celui de *Touguela*, nommé par les navigateurs anglais *Fisher-River*, rivière du pêcheur; il est baigné à l'est par l'océan Indien, et vers l'ouest les hautes montagnes de Quathlambène le séparent de la contrée des Makatisses.

Le climat du pays des Amazoulous est généralement chaud, ce qui valut tout d'abord à son territoire, de la part des boers émigrants, la qualification de *Waarm-Veld*. Il se trouve en effet compris entre les 27 et 29° lat. S., et sa hauteur au-dessus des eaux de l'océan Indien n'est pas assez grande pour que l'hiver s'y fasse sentir d'une manière rigoureuse. Pour cette cause, les Amazoulous diffèrent par leurs usages des autres peuples situés plus à l'ouest, quoique les uns et les autres habitent les mêmes latitudes.

Les Amazoulous sont les hommes les mieux faits de toute la race cafre; leur taille, inférieure à celle des Anglais et surtout des boers, est égale, ce me semble, à celle des Français; mais elle offre plus de grâce dans l'ensemble des proportions; elle est svelte, élégante et solide; les muscles sont dessinés fortement, sans accuser de maigreur. On trouve chez eux le ferme uni au gracieux, la force jointe à l'agilité, partout de la souplesse, et jamais dans leur pose l'embarras du maintien. Leurs traits ont bien quelque chose de ceux des nègres : ainsi, par exemple, la largeur de la bouche, l'épaisseur des lèvres, la longueur et la blancheur des dents, la forme peu hardie du nez, la dis-

position des ailerons des narines, la nature laineuse des cheveux, la couleur noire-brune de la peau et son odeur. Dans tout cela on peut retrouver une certaine analogie, et cependant rien de tout cela n'est exagéré comme chez les nègres; fréquemment même, chose qui m'a toujours fort étonné, l'ensemble de leur physionomie se rapproche davantage de celle des Européens.

Afin que l'on me comprenne mieux, je dirai qu'intérieurement j'ai souvent éprouvé une grande sympathie pour les physionomies zoulouses, tandis que je n'éprouvai jamais que de la répulsion pour celles des nègres que j'ai connus longtemps, soit au Sénégal, en Gambie, dans le golfe de Guinée, soit aux Antilles françaises, anglaises, espagnoles, danoises, hollandaises et suédoises, que j'ai toutes parcourues. J'ajouterai que les enfants provenant du mélange d'Anglais aux yeux bleus et aux cheveux blonds avec des femmes zoulouses sont parfaits quant aux formes; que leurs traits, sans être corrects suivant nos idées, sont cependant très-beaux, et que l'expression de douceur que l'on y rencontre est infiniment agréable. Or, tels ne sont pas les mulâtres de nos colonies, qui ont eu pour mères des négresses sorties du Congo ou de la Guinée.

Fréquemment, il arrive de voir chez les Amazoulous des individus au nez aquilin, aux lèvres étroites, au teint clair, à la barbe longue, sans qu'ils aient rien du sang européen dans les veines, et ces hommes, vus de profil, ont assez exactement nos traits. Leur œil, noir chez tous, est

très-recouvert; il paraît de forme allongée et brille beaucoup; l'expression l'anime constamment et laisse deviner à un haut point les dispositions de chacun, si toutefois l'on veut bien excepter les hommes haut placés, lesquels ont contracté de bonne heure l'habitude de mentir par le regard. Panda, roi des Amazoulous, que j'ai longtemps connu et observé, possédait surtout cette faculté de ne pas permettre à ses yeux de trahir ses pensées. Un sourire franc et des plus aimables embellit du reste la physionomie de ces peuples et prédispose en leur faveur.

Les Amazoulous, malgré les cruelles épines de mimosas qui partout jonchent les sentiers des contrées boisées, malgré les pierres aiguës ou tranchantes, se sont résignés à jeter leurs sandales et à marcher nu-pieds. C'est que Djacka, le contemporain de Napoléon, l'organisateur de la tribu, celui qui sut lui imposer une discipline sévère, le voulait ainsi; car il était persuadé que les guerriers sans chaussure sont plus lestes et plus prompts [1].

[1] Avant Djacka, les Amazoulous étaient peu nombreux. Ils portaient la sandale, et dans leurs combats ils lançaient les om-kondos (assagayes), comme font encore aujourd'hui les *Ama-Kosas*. Ils donnaient surtout en masse sans observer aucun ordre. Djacka forma des régiments de 1,000 hommes chacun; il supprima la sandale, et enjoignit à tout guerrier de ne prendre qu'un seul om-kondo, qui devait être représenté à la suite du combat teint du sang de l'ennemi. La lutte alors devait avoir lieu corps à corps, et dans la mêlée tout guerrier zoulou brisait la hampe de son arme pour la manier plus aisément. Cette nouvelle manière de combattre, ignorée des nations voisines, et qui semblait tenir du désespoir, facilita tellement les conquêtes de Djacka qu'en douze ans de règne il réussit à détruire plus d'un million d'hommes. Ce chiffre est celui qu'a

Les Amazoulous portent la tête rase et nue; un seul cercle de cheveux, de forme elliptique, vide à l'intérieur, de 5 pouces de diamètre, est réservé sur sa sommité; il sert de base à quelques tours de paille cousus et solidement fixés qu'enduit une couche de cire noire. C'est afin de maintenir les plumes de parade, les aiguilles en bois et en fer, les tabatières faites de cocons de bombyx, les cuillers à tabac en ivoire, les petites vessies d'oiseaux soufflées, les plumes de guerre, touffes de touracos ou queues de veuves, toutes petites choses enfin d'usage ou d'ornement, que chaque homme est ainsi couronné. C'est aussi le signe distinctif des guerriers, les *abafanas* ou jeunes gens conservant leur chevelure telle qu'elle croît.

Par suite de l'état de nudité de la tête, que les Amazoulous savent très-bien raser à l'aide d'*om-kondos* ou assagayes faits par eux-mêmes et nullement trempés, la boîte osseuse du crâne acquiert une épaisseur très-digne de remarque. Cette observation, qu'il me fut donné de faire plusieurs fois, est corroborée par celle que firent les Amazoulous eux-mêmes dans leurs guerres avec les blancs. Ainsi, le guerrier qui d'un coup d'om-kondo vient de percer et d'abattre son ennemi, change aussitôt d'arme pour prendre le *tonga,* sorte de petite massue ou bâton à boule, fait de bois de tambooty ou de corne de rhinocéros. Son but est alors de briser la tête, afin d'avoir la certitude que

fixé le capitaine Jarvis, qui s'occupait de l'histoire de ces peuples lors de mon séjour à Natal.

son adversaire ne se relèvera plus. Chaque fois donc qu'ils avaient affaire à des peuples tels qu'eux-mêmes, les Amazoulous devaient appliquer un coup très-violent pour obtenir le résultat voulu ; mais au contraire, dans leurs combats avec les Anglais et les boers, un coup très-faible suffisait à faire voler la tête en éclats, ce dont ils s'étonnèrent, et sur quoi ils se fondèrent pour mépriser les blancs.

Essentiellement guerriers, les hommes ne marchent jamais sans leurs armes, qui se composent d'un grand bouclier fait de peau de bœuf de 4 pieds et demi à 5 pieds de longueur, de cinq ou six assagayes et d'un tonga. Cette précaution est bonne surtout parce que leur pays abonde en animaux herbivores, dangereux lorsqu'ils surgissent inopinément, comme font les buffles, les rhinocéros et les éléphants, lesquels sont plus redoutables de jour que ne le sont les lions ou les léopards. Toutefois, je ne veux pas dire que ces armes soient assez puissantes ; mais un homme armé se sent bien plus fort, et puis il est d'usage, pour éviter d'être chargé par les bêtes sauvages, de faire fuir par le bruit celles qui sont dans les bois : or les Amazoulous produisent ce bruit en frappant leurs boucliers de la hampe de leurs om-kondos.

Les Amazoulous ne pratiquent point la circoncision ; ils ont même une excessive répugnance et professent un souverain mépris pour les peuplades que distingue cet usage. Aussi leurs *motgeas* ou vêtements de pudeur sont-ils plutôt faits pour l'élégance que dans le but de voiler. Ils se com-

posent simplement d'une douzaine de lanières en fourrure de genette, lesquelles, retenues par une mince ceinture, s'échappent de la hauteur du pubis, tombent élégamment, se relèvent en dessous et maintiennent un petit capuchon de peau qui revêt le prépuce. Derrière, à partir du milieu de la croupe, flottent agréablement cinq ou six queues factices, longues de 2 pieds, desquelles résulte dans la marche et dans la course de ces hommes un effet des plus pittoresques.

Il n'est peut-être pas inutile de faire observer que ce système du capuchon est diamétralement opposé à celui de la circoncision, puisque, d'après son emploi, le gland n'est jamais en contact avec l'air, et que, de la sorte, l'homme conserve à tout âge la même disposition, la même sensibilité que l'enfant avant de passer à l'âge adulte. Du reste, la circoncision, considérée comme pratique hygiénique, indispensable aux sales Makatisses, habitant un pays froid, serait parfaitement inutile aux Amazoulous, que distingue un certain degré de propreté rare chez les peuples nus.

Le costume ordinaire des Amazoulous se compose donc simplement des motgeas que je viens de décrire; le reste de ce que l'on voit sur eux n'est autre chose qu'objet d'usage ou de luxe. Au cou se voient des colliers de verroterie, des dents et des griffes de lion, de léopard ou d'aigle, des morceaux de racines ou des petits sachets contenant des simples pilées pour servir de médicaments,

mais jamais de gris-gris ; car les Amazoulous ignorent la valeur des talismans, si prisés des nègres de la côte de Guinée et du Sénégal. Leurs bras s'ornent aussi quelquefois de colliers ou de cercles de cuivre, ou de bagues faites avec les intestins des animaux ; mais toujours leurs oreilles, percées de larges trous, supportent des tronçons de roseaux d'Espagne fermés aux deux extrémités et remplis de tabac en poudre.

Quand vient le soir, à l'heure de traire les vaches, lorsque la terre se refroidit, chacun se drape dans son manteau de nuit ; mais ce manteau n'a rien de gracieux et n'accuse encore qu'une industrie dans sa première enfance. C'est d'ordinaire une peau de bœuf diminuée d'épaisseur et rendue souple au moyen de graisse, et surtout à l'aide de la feuille épineuse d'une espèce d'aloès, dont ils se servent comme d'une carde, afin de déchirer le tissu intérieur, le côté du poil étant celui qui touche au corps de l'homme.

Pour qui n'a vu que le costume journalier, la surprise est grande à l'aspect d'une troupe d'hommes armés et vêtus pour la guerre. Je l'éprouvai à un point excessif ; mais je crains de ne pouvoir rendre exactement, ou plutôt, je doute que l'on se puisse représenter tout ce qu'a de pittoresque le vêtement original et si gracieux des Amazoulous. En effet, voici un guerrier prêt à aller faire à son roi le salut du départ.

Sa tête est coiffée d'un bourrelet de peau de loutre imi-

tant le boa d'une femme; mais ce bourrelet, de fabrication solide, qui passe sur le front et se rattache par derrière, a une utile destination : il doit parer les coups de tonga en même temps qu'il donne par sa couleur sombre et l'obscurité qu'il apporte sur les traits un air implacable à celui qui le ceint. De sa partie antérieure s'élève droite une plume de demoiselle de Numidie, dont la fine et si longue pointe se courbe au vent, frémissant comme d'impatience, tandis que derrière elle s'agitent, réunies en bouquet, les barbes de plumes de toutes couleurs mélangées, lesquelles s'attachent à l'arrière de la couronne cafre. A droite et à gauche, deux pièces de peau de chakal de forme carrée, longues de 6 pouces, tombent de dessous le bourrelet et couvrent les oreilles. Au dire des Amazoulous, ces oreillettes ont aussi leur utilité : c'est afin que le guerrier ne puisse entendre ni les imprécations ni les prières de ses ennemis, pour qu'il ne se laisse influencer ni par la crainte ni par sa sensibilité.

Du cou à la taille, devant et derrière, l'homme est entièrement couvert de pinceaux de queues de bœuf; son bras droit est également garni, mais le gauche est nu, parce qu'il porte le bouclier [1]. De la taille au genou part et s'étale le gracieux et riche *symba*, cotillon de guerre formé de 400 rouleaux de peau de genette, vêtement

[1] Les capitaines, les hommes de rang et les femmes du harem ont le bras droit préservé par un brassier de cuivre jaune fait d'une seule pièce, lequel est fendu longitudinalement; il s'étend du poignet jusqu'au pli du bras.

épais qui s'ouvre à tous les mouvements et se referme sur eux. Plus bas se laissent voir, éclatantes, les queues blanches attachées en jarretières, et dont les crins préservent le tibia. Aux pieds, vers la cheville, sont des manchettes également faites de queues de bœuf, mais raccourcies et destinées à garantir la partie supérieure, soit des épines, soit de l'écrasement dans la mêlée.

Cette description est exactement celle du costume des régiments d'élite. D'autres ne portent pas le symba, mais les motgeas de tous les jours; ils semblent vouloir en racheter l'absence par des boules faites de plumes fixées sur la partie antérieure de la couronne et se maintenant sur le front, comme encore par des bouquets flottants de queues de veuve, *Emberiza longicaudata*, admirables d'effet dans la course rapide de ceux qui sont détachés en hérauts d'armes, que l'on suit de l'œil comme une flèche dans son parcours. Alors aussi les manchettes de la cheville rappellent très-exactement les ailes que l'on prêtait aux pieds de Mercure.

Je vis bien encore des régiments qui avaient adopté la plume d'autruche; mais, soit parce qu'elle appartient chez nous aux femmes, soit que leur blancheur fût douteuse, je ne la trouvai pas convenable à des guerriers. D'autres se distinguaient surtout par un panache horizontal, long de 3 pieds, formé de queues de veuve attachées à une tige. Lors des danses et chants de guerre, à certaine mesure indiquée, la ligne d'hommes, baissant la tête, re-

levait le gigantesque ornement, ce qui rehaussait d'autant la taille de tous. L'effet était prodigieux. Mais hors cela, par ses proportions extraordinaires, ce panache d'aspect sauvage semblait écraser ceux qu'il devait embellir ou rendre terrifiants.

Les négriers n'ont jamais eu accès chez ces peuples, probablement parce que les Amazoulous avaient une réputation de férocité rare, comme aussi à cause de leurs idées sur la guerre. Ils trouvent absurde que le vainqueur laisse la vie à son ennemi, et tuent tout ce qui se présente à eux : les femmes, les jeunes filles même, dont ils font tant de cas, en considérant leur valeur, ne sont pas toujours épargnées.

Chez eux, l'homme se considère né pour guerroyer et chasser, et s'il lui arrive de construire des huttes, de couper du bois, c'est parce que cette action exige de la force mâle, et que se servir d'une hache est le propre d'un homme de guerre ; mais la pioche, qui sert à l'agriculture, un Cafre-Zoulou se croirait déshonoré s'il la touchait : piocher, ensemencer, sarcler, récolter, préparer les aliments, faire l'eau, le bois, entretenir la hutte, tout cela tombe dans le lot de la femme. Tout homme qui, privé de sa femme et de sa famille, se sera trouvé dans la dure nécessité de manier une pioche, reçoit l'épithète d'*omphogazane*[1]; mais il n'est pas le seul. Ceux-là y au-

[1] Omphogazane, un homme qui ne se respecte pas, un manant, un pauvre diable, un misérable, un paria.

ront encore droit qui auront mangé des viandes rebutées par de stupides préjugés, quoiqu'elles soient saines et souvent excellentes : comme la chair du rhinocéros simus, du sanglier, *Sus lavartus*, et surtout celle du poisson, sans distinction d'espèce. Celui qui aura usé de la graisse intérieure de l'élan, *Boselaphus orcas*, perd infailliblement, suivant leur croyance, toute propriété de reproduction. Une femme craindrait même de se laisser approcher par son mari si elle savait qu'il a touché du doigt soit un boa python, soit un crocodile ou une hyène; mais ceci est au moins plus raisonnable.

Les femmes mariées à un homme n'ont pour vêtement ordinaire que l'*om-gobo,* fait de même que le manteau de nuit des hommes, mais avec plus d'art; il est en outre noirci, graissé et parfumé souvent, et son apparence est celle d'un drap noir à longs poils. La nuit, l'*om-gobo* sert de couverture, et le jour il repose sur les hanches, où la partie excédante forme un épais rebord, tandis que celle qui fait jupe descend plus ou moins bas, suivant le rang. Ainsi, chez les dames de qualité, elle atteint et couvre l'extrémité du pied. Ce même vêtement se croise et s'ouvre par devant. Ces dames ont pour ornement une ceinture faite tantôt d'écorce, tantôt de paille, qu'elles placent immédiatement au-dessus du pli de l'*om-gobo;* à leur cou se voient des colliers de verroterie, *makandas* (les œufs), *hamgazis* (les perles de sang); à leurs bras sont des cercles ou grands anneaux de cuivre polis par le frottement continuel.

Leur tête, rasée comme celle des hommes, ne conserve à son sommet qu'une petite touffe de cheveux qu'elles prennent le soin de revêtir d'une pommade fondue d'ocre rouge; les coquettes se la font garnir, épingler et redresser chaque jour. A cet effet, celle dont se fait la toilette se couche à plat ventre sur une natte, tandis que la coiffeuse, agenouillée, remplit son office avec l'attention la plus sérieuse.

Lorsqu'une femme est enceinte, elle se couvre la gorge d'un *om-doango,* qui descend à rejoindre l'om-gobo : c'est le plus souvent une peau de gazelle vaal-duyker (*Cephalopus mergens Burchellii*) artistement travaillée, probablement employée à l'effet d'éviter le refroidissement que pourrait occasionner le contact de l'air libre. A la suite de l'accouchement, toute femme se ceint d'un tablier qui, partant des reins, se relève et s'attache sur le devant du cou, après avoir recouvert les épaules; c'est celui qui sert à maintenir l'enfant sur le dos de sa mère, laquelle, malgré son travail assidu, ne consent jamais à se séparer de son nourrisson.

Le costume des jeunes filles nubiles est bien plus simple encore : une ceinture de franges longues de trois doigts fait élégamment le tour de leur corps; après elles, rien qu'un collier de perles. Questionnées sur la nullité de leur mode de se vêtir, ces jeunes filles répondent qu'une *intombu*[1] doit se montrer telle qu'elle est, afin de trouver un

[1] Intombu, jeune fille.

homme. Toutefois, malgré l'exiguïté d'un semblable vêtement, la pudeur est satisfaite, parce que les mouvements de ces jeunes filles sont tellement en rapport avec leur nudité, leur pose, résultant de la conscience de leur état, est si bien calculée, que l'œil de l'homme le plus sévère ne rencontre rien qui le blesse[1].

Les enfants sont complétement nus jusqu'à l'âge de sept à huit ans; ils folâtrent ainsi en plein soleil, et leurs corps se développent avec toute la liberté que veut la nature. Il n'est donc pas étonnant qu'ils deviennent des hommes forts, agiles et surtout robustes.

On rencontre quelque trace de tatouage chez les Amazoulous, mais chez les femmes seulement : ce sont ordinairement deux carrés se joignant par leurs angles opposés comme en un damier; ces carrés se composent d'un grand nombre d'incisions pratiquées à l'aide d'une pointe d'arme tranchante, et dont les cicatrices s'élèvent en relief avec une teinte plus noire. Les jeunes filles ainsi marquées sur un côté seulement, au-dessus du bassin, vers la région des reins, ont plus de prix lorsqu'il s'agit de leur acquisition par un homme.

La polygamie existe dans toute l'acception du mot chez

[1] La chose sera rendue plus intelligible encore lorsque j'assurerai que l'œil le plus scrutateur ne découvre rien de ce qui doit rester caché, et qu'en conscience ces beautés nues trouvent dans la pudicité de leurs gestes et de leurs mouvements un vêtement bien autrement impénétrable que la toilette de bal de nos Européennes; mais il faut avoir vu pour être persuadé de pareilles vérités.

ces peuples, pour lesquels le grand nombre de femmes est la seule vraie fortune ; mais sous les règnes de Djacka et de Dingaan, elle était interdite aux guerriers d'élite, lesquels n'avaient pas même à revendiquer la possession d'une seule femme. Il est vrai que ces guerriers jouissaient du privilége dit *schlabonka*[1], qui ne leur permettait que des liaisons passagères et incomplètes.

Un Zoulou trouve une jeune fille qu'il désire; il s'adresse à elle, ensuite aux parents; l'habitude de ceux-ci est de ne s'y opposer presque jamais. Des pourparlers s'engagent sur le prix que doit payer le prétendant, afin d'indemniser ses beaux parents des frais d'éducation de la jeune fille. On s'accorde pour dix vaches, payables en un ou plusieurs termes; à la rigueur cinq vaches pleines suffisent, et aussitôt les amis insistent pour la fixation du jour des danses.

Lorsqu'arrive ce jour, des réunions se forment non loin du mouzi du fiancé, lequel se concentre dans la société des hommes ; des groupes de jeunes filles s'établissent çà et là sous l'ombre de touffes isolées, retenant au milieu d'elles la fiancée, dont la toilette s'achève en plein air, assistée par mille mains officieuses, et dont la tête se trouble au flot des souhaits de bonheur qu'à l'envi ses compagnes lui adressent. Bientôt des battements de boucliers résonnent

[1] Le schlabonka permis aux guerriers est un acte qui nous est inconnu, et que la réserve m'interdit de définir autrement que je ne l'ai fait lors de l'explication que j'en reçus de mon Cafre Houahouaho.

au centre du mouzi[1]. L'on se rappelle à ce bruit les guerriers soit à la chasse, soit au combat, et l'on s'attend à les voir sortir ; mais, à leur place, c'est quelque chose d'indéchiffrable : les vieilles du mouzi, les matrones au visage bariolé de blanc et de rouge, la tête ceinte de feuillage grimpant, s'échappent confusément, armées de boucliers et d'om-kondos, poussant des cris sinistres, affectant la terreur. Elles vont se séparer plus bas, se croiser en tous sens et revenir enfin au point de départ : véritables bacchantes, elles poussent des cris étonnants, répétés au loin par les échos, dont le silence annonce ensuite que les danses vont enfin commencer.

Les groupes se rapprochent après ce singulier appel. Les hommes pénètrent au centre du parc, où l'escadron femelle ne tarde pas à les suivre ; les chants s'élèvent ensuite, mêlés d'applaudissements de mains et de frappements de pieds. Les corps se meuvent, les visages s'épanouissent, les membres reluisent bientôt de graisse et de sueur. De temps à autre la bière coule à flots, vineuse, pétillante et piquante au palais, et répand avec elle la joie la plus franche. La vache destinée aux invités tombe en beuglant sous le fer d'un om-kondo ; sa chair fume l'instant d'après sur les charbons ardents et sans interruption. Hommes et femmes mangent, boivent et dansent tout à la fois, jusqu'à ce que la fatigue du plaisir contraigne les

[1] Le mouzi, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, signifie une réunion de huttes disposées en cercle : c'est un kraal, un village.

plus ardents à se reposer. A ces noces, belles de simplicité, pas un prêtre n'assiste.

Le mari se retire le dernier avec sa jeune épouse, mais le bonheur ne l'attend pas encore; il aurait beau vouloir, sa femme, que dominent les préjugés zoulous, doit lui rendre la première et la seconde nuit bien longues et bien cruelles : pauvre mari, qui ne peut revendiquer ses droits qu'à la troisième !

Maintenant, si quelque chose peut exciter notre admiration, c'est assurément la conduite que va tenir cette première femme d'un Zoulou. Tous ses efforts tendent dès-lors à rendre, par son travail, son mari assez riche pour acquérir une seconde femme; c'est là son premier triomphe, par suite duquel l'avenir doit s'ouvrir à elle plus large et plus commode : car l'excédant du produit du travail de deux femmes doit amener, sans beaucoup tarder, l'acquisition d'une troisième femme, et plus nombreuse est la communauté, plus l'aisance devient grande et plus aussi la première femme acquiert de considération. Le capitaine Magelébé, que j'ai connu, avait soixante femmes; sa première prenait le titre et avait rang d'*inkoskazi*, ou princesse.

L'union la plus parfaite ne cesse de régner dans de semblables ménages; toutes ces épouses d'un seul homme s'aiment entre elles, je dirai même mieux que des sœurs. Jamais une querelle ne s'élève, et comment une querelle pourrait-elle surgir, puisque ces femmes restent dans l'i-

gnorance la plus complète de tout sentiment de jalousie? Maintenant, chose étrange! les enfants de l'une sont les enfants de toutes : un fils a autant de mères que son père avait de femmes. « Ce sont mes mères, » me disait mon grand cafre Nanana, que quatre vieilles femmes embrassaient avec une égale effusion. « Quatre, non, c'est impossible; chaque homme n'en a qu'une seule : désigne-moi ta vraie mère, à qui je veux faire un cadeau. — J'en ai bien plus de quatre, » reprit l'obstiné grand gaillard, qui ne satisfit jamais à ma demande, parce que, les chérissant toutes également, il eût craint de blesser les autres dans leur amour de famille en n'en désignant qu'une seule.

Assurément, la polygamie comprise par tous les peuples comme elle l'est par les Amazoulous serait de beaucoup préférable à la monogamie, d'autant qu'elle correspond davantage au vœu de la nature et qu'il en résulte de grands bénéfices pour l'espèce humaine; mais il ne m'est point permis de m'arrêter à ces considérations : cependant c'est ici le lieu de dire comment se comportent les femmes cafres durant l'allaitement. Depuis l'accouchement jusqu'au sevrage, pendant cette longue période, une femme zoulouse ne reçoit point son mari; elle a voué tous ses soins, tout son être au développement de son enfant : c'est pour lui seul qu'elle semble vivre. Alors le mari n'a plus de droit sur elle : aussi, tout Cafre qui a dix femmes s'estime-t-il encore trop pauvre, et ses efforts concourent-ils à devenir possesseur d'une vingtaine d'épouses.

Le caractère de ces peuples présente plus d'un trait d'analogie avec celui des Français. Pour peu surtout que l'on établisse un parallèle entre le leur et celui des diverses tribus cafres makatisses situées plus à l'ouest, on trouvera que les Amazoulous sont les Français du sud-est de l'Afrique, tandis que les Makatisses au dur langage, divisés en cent principautés différentes, y représentent les Allemands. Que l'on sache aussi que sous Djacka le rôle des Amazoulous a été dans ces contrées à peu près le même que celui des Français en Europe sous Napoléon. Partout ils ont alors promené leurs armées victorieuses, effaçant des peuples que rappellent seulement aujourd'hui des enceintes de pierres ruinées, lesquelles, il est vrai, sont simplement superposées sans ciment.

Le Zoulou est né fier, et possède à un haut point le sentiment de nationalité. Il est vaillant et brave à la guerre; il serait même généreux envers ses ennemis si son système de guerroyer était différént. Durant la paix il est bon, serviable et très-hospitalier, quoique fort réservé avec les étrangers; mais il suffit de gagner sa confiance pour qu'il se mette à la disposition du voyageur, en exceptant toutefois les travaux qu'il ne considère pas comme nobles. En revanche, il accepte volontiers les cadeaux qui lui sont adressés; souvent même il les sollicite, et devient importun. Il possède un grand fonds de gaieté, qu'il aime à dépenser en conversations rieuses. Il s'abandonne corps et âme au plaisir du chant et de la danse; il n'aime pas moins les danses

martiales, desquelles les femmes sont exclues; il se plaît à y déployer toutes ses passions guerrières. La musique produit tout son effet sur lui, mais il est pauvre d'instruments.

Le Zoulou est très-susceptible d'enthousiasme; on le voit bondir comme un lion lorsque les passions politiques l'émeuvent : alors le sang coule à flots; le frère assagaye le frère, sans respect pour les cris des parents. Il devient fanatique, excessif; dévoué aux intérêts du chef, il se vante des excès commis pour son service. Du reste, la discipline est respectée par lui cent fois mieux que par n'importe quel peuple européen; il marche sans hésiter ni broncher vers la mort, qu'il sait de même attendre; car, suivant ses idées, rien n'est beau comme de mourir pour le service ou par la volonté de son roi.

Il est trop éminemment guerrier, trop désintéressé pour avoir l'esprit du commerce; il reste froid devant les avantages offerts dans un troc; il accepte quelquefois, mais jamais il ne se déplace dans la vue d'un lucre quelconque. Doué d'un jugement parfaitement sain et d'une pénétration qui étonne, il n'admet qu'avec la plus grande réserve tout ce qu'on lui dit concernant des choses à lui inconnues. Sont-elles vagues, ne tombent-elles pas sous le sens : il semble y adhérer par défaut d'opposition; mais plusieurs heures de discours ne rencontrent encore qu'un véritable sceptique. Le Zoulou a un brillant vernis d'urbanité; il est d'une politesse et d'une aisance de manières qui contrastent singulièrement avec la grossièreté et la pesan-

teur non-seulement de certains Cafres de l'intérieur, mais encore des boers. Il a de lui-même une très-haute opinion, qu'il se laisse aller à témoigner quelquefois par une sorte de mépris pour tout ce qui est européen. Le luxe est par lui considéré comme une sottise. Les objets réellement utiles, mais dont l'usage n'exige que peu ou pas de courage, sont rejetés comme tendant à affaiblir les qualités distinguées. C'est pour cette cause qu'il ne veut pas d'armes à feu : « Armes de lâche, dit-il, qui permettent au poltron de tuer le plus courageux sans l'attendre. » Ses idées sur les blessures reçues en guerre sont les mêmes que celles d'un Spartiate ; il montre avec orgueil celles qui décorent sa poitrine ; mais un guerrier zoulou tient surtout à avoir le dos exempt de toute trace, plus encore peut-être qu'une jolie femme de France.

Tout Zoulou est très-jaloux de ses droits sur ses femmes, lesquelles sont, du reste, très-vertueuses ; les jeunes filles sont beaucoup plus libres, mais elles sont retenues par la crainte de ne pas rapporter dix vaches à leurs parents, et cette raison est un frein suffisant.

Le gouvernement des Amazoulous a puisé son origine dans le mode patriarcal. Ce système est de tous le plus naturel ; mais, susceptible d'extension comme il l'est, il ne tarde guère à prendre des proportions exagérées et à s'affubler de tout ce que le despotisme a de plus hideux. Le fils aîné de la première femme du roi succède à son père ; mais il existe tant d'enfants qu'il n'est pas rare que d'en-

tre tous se lève un ambitieux qui tue son frère et s'asseie à sa place : Djacka, Dingaan et Panda, tous trois fils de Synsakona, n'ont pas fait autrement. Tous trois sont montés au pouvoir sur des ruines, après un assassinat ou une guerre. Djacka avait tué son père Synsakona ; il fut assassiné de la propre main de Dingaan, qui lui-même fut expulsé par Panda. Chacun d'eux, en saisissant les rênes de l'Etat, promettait d'exercer le pouvoir avec modération; mais chacun d'eux, dès qu'il se crut solidement assis, se prit à sévir de la manière le plus cruelle, afin de répandre partout la crainte, et de régner grandement par la terreur. Ainsi Panda, le roi actuel, qui s'était soustrait à la mort dont Dingaan le menaçait, une fois roi, dès qu'il crut pouvoir oser le faire, Panda ordonna de massacrer ses frères, en même temps que les principaux de la nation qui lui portaient ombrage. Et malheureusement, dans ces assassinats politiques sont confondus indistinctement tous les habitants des mouzis où résident les hommes de rang pris pour victimes.

Le roi, dans l'exercice journalier de ses fonctions, est constamment assisté de trois conseillers, dont il écoute les dires sur ce qui doit être fait. Malheureusement, placés sous le coup immédiat du despote, ces hommes n'osent faire d'opposition. Je les ai vus trembler sous l'œil de Panda, et presque toujours abonder dans son sens, applaudir à ses conclusions et le flatter ensuite. Le roi aurait cependant grand intérêt à ne s'entourer que d'hommes

francs et droits; il ferait bien de ne pas les intimider; il devrait même leur laisser toute liberté de discussion; car, malgré l'exercice du despotisme le plus absolu, il existe chaque année trois jours où la nation, elle aussi, a le droit de demander au roi un compte sévère de ses actes.

C'est à la réunion générale des guerriers, lors de la maturité du maïs [1], qu'ont lieu de vives discussions, des interpellations libres auxquelles le roi doit répondre immédiatement et de manière à satisfaire le peuple. J'ai vu alors de simples guerriers sortir en bondissant de leur rang, se transformer en orateurs pleins de verve, énergiques à l'excès, non-seulement soutenir le regard flamboyant de Panda, mais encore l'attaquer devant tous, blâmer ses actes, les qualifier d'infâmes, de lâches, le contraindre lui-même à s'expliquer, détruire sa réplique en la disséquant, en en dévoilant la fausseté; puis le menacer fièrement et terminer par un geste de mépris. J'ai vu aussi, par suite de semblables discussions, le parti du roi et celui de l'opposition sur le point de s'élancer l'un sur l'autre. J'ai vu que la voix du despote n'était plus écoutée, et qu'une révolution pouvait éclater sur l'heure s'il s'était présenté un seul ambitieux profitant de l'indignation du parti opposé à celui du roi. Mais ce qui ne me surprit pas moins, ce fut l'ordre qui succéda après la clôture de cette sorte de tribunal du peuple.

Lorsqu'il s'agit de déclarer la guerre à un Etat voisin,

[1] Vers le 8 de décembre.

ou quand il faut pourvoir à la sûreté générale, le roi convoque tous ses capitaines, dont le nombre excède 3,000. Il n'élimine personne, et il recueille l'opinion dominante, qu'il adopte pour sienne. Il est libre de prendre lui-même le commandement de ses armées ou d'habiter l'une de ses résidences royales, ou de se porter à tel point qu'il préfère. Des gouverneurs ayant titre de grand capitaine se partagent le territoire. Ces officiers ont quelquefois sous leur juridiction 60 et 80 mouzis; ils représentent le roi et rendent des jugements dans les affaires civiles. C'est par eux que Panda sait tout ce qui se passe; ils sont responsables de l'esprit de leurs subordonnés, et la moindre négligence leur vaut une sentence de mort. Il est vrai qu'ils n'ont aucun droit d'infliger des châtiments, parce que, la mort étant le seul mode de répression des crimes et délits chez les Amazoulous, le roi se réserve le droit de prononcer. Malgré cet état de choses, les gouverneurs de province sont obéis comme l'est le roi lui-même.

Une garde assez nombreuse habite toujours les mouzis royaux; elle est entretenue par le monarque, qui a soin de prélever sur la nation des impôts en nature équivalant au double du nécessaire. La perception de l'impôt est établie de diverses manières, mais fort inexactement. L'impôt est toujours proportionné aux besoins du roi, sans trop considérer la position dans laquelle se trouve la nation.

La population féminine résidant non loin des mouzis royaux est tenue à consacrer chaque année plusieurs jours

à la culture des terres du roi. Les hommes qui sont à proximité, mais dont la fortune ne leur permet de donner quoi que ce soit, ni vaches, ni céréales, ceux-là rendent au roi tous les services qu'il exige d'eux. Ceux qui sont éloignés et habitent où abonde le minerai de fer, s'acquittent en livrant une certaine quantité d'assagayes et de pics à piocher la terre forgés de leurs mains. Ceux qui résident dans les bois et qui s'adonnent beaucoup à la chasse, envoient au roi des paquets de fourrures.

Quand une localité est reconnue produire d'excellent blé cafre ou de très-bon maïs, le roi fait savoir à ses habitants qu'ils aient à cultiver davantage, pour, sans se priver aucunement, fournir au fisc une quantité indiquée. Si la population établie sur ces lieux ne suffit pas au travail exigé, le roi donne l'ordre à certains mouzis de déménager et d'aller se fixer sur le point convenable.

Les Amazoulous vivent surtout du produit de leurs troupeaux; le laitage et la viande font leur principale nourriture. En paix, les céréales leur sont d'une grande ressource; mais durant de longues années, la guerre fut si constamment entreprise ou soutenue par eux, que les troupeaux restent toujours considérés comme la plus grande ressource; c'est probablement pour ces causes que les femmes seules s'occupent d'agriculture.

Ce que l'on trouve le plus communément dans le jardin des Amazoulous en fait de plantes cultivées par eux, c'est l'*ombyla*, blé de Turquie, le *mabélé*, blé cafre, et diverses es-

pèces de millet, des citrouilles, des melons d'eau, des calebasses, des haricots petits et noirs, des haricots ronds, croissant sous la terre, et offrant un peu d'analogie avec la pistache de terre, des cannes à sucre indigène, à longs intervalles; plus encore, diverses racines dont aucune ne se rapproche de l'igname, si utile au Sénégal et en Guinée. Quelques jardins offrent aussi d'excellentes petites patates douces; mais la pomme de terre est inconnue à ces peuples. On voit aussi des plantes de *gouaye,* tabac, qu'on laisse atteindre la hauteur de 12 à 15 pieds, dont les feuilles sont réduites en poudre et prisées; comme aussi la plante de *sango,* qui n'est autre que le chanvre d'Europe, destiné à être fumé à travers des cornes pleines d'eau.

Il est à remarquer que les Amazoulous ne cultivent aucune espèce d'arbre; ces végétaux ligneux, demandant plus de temps pour acquérir leur développement nécessaire, ont toujours été négligés. Voici la cause que je trouve la plus juste pour motiver leur non-culture. Jamais les Amazoulous n'engraissent leurs terres; un lieu se trouve-t-il épuisé par la culture, le mouzi est porté ailleurs : il faudrait alors faire le sacrifice d'arbres bons et utiles que les animaux sauvages ne manqueraient pas de détruire de préférence à d'autres. Ensuite il est une foule d'arbres et d'arbrisseaux sauvages dont les fruits, quoique acides, suffisent à ces peuples.

Seulement je ferai observer que la vigne et le figuier leur conviendraient infiniment, s'il leur était donné de les con-

naître, comme aussi des fruits sauvages de cette contrée profiteraient à l'Europe si les arbres en étaient transportés et acclimatés. Pour le faire, une mission spéciale serait le seul bon moyen que couronnerait la réussite. N'avons-nous pas aujourd'hui notre colonie d'Alger, si analogue par le climat? Ne nous offrirait-elle pas, de préférence à d'autres localités, toutes les conditions indispensables pour habituer des végétaux de Cafrerie? Le succès me paraît certain. J'y songeais bien étant sur les lieux; mais la fortune ou si l'on veut les ressources beaucoup trop modestes dont peut disposer en voyage un particulier ne me permettaient pas de semblables essais.

A défaut d'aliments, lorsque par suite de guerre les récoltes ont été ravagées par les bœufs de l'ennemi, lorsque les *nogotys* (sorte de silos) ont été vidés par les vainqueurs, les Amazoulous s'adressent aux ressources que présente la nature. S'il en est temps encore, les fruits sauvages sont recueillis et séchés par eux; s'il est trop tard, les bulbes sont recherchées pour la consommation du jour présent et de quelques semaines. Plus tard encore, il faut recourir aux racines de certains végétaux ligneux dont la force est celle de solides buissons. Ceux-là en fournissent de très-dilatées, d'un noir brun à l'extérieur, d'un blanc jaunâtre à l'intérieur, dont la substance pilée fortement et longuement sert à faire une bouillie assez peu nutritive, comparable à cette préparation dont on fait les cartons. Elle est amère à un point assez élevé; mais, l'albumine dominant,

l'estomac peut encore s'en sustenter, bien qu'il s'y refuse après quelques jours d'un usage constant.

J'ai dû moi-même accepter à différentes reprises ces divers produits de la nature, et en user à défaut de substance animale dans des lieux où rien autre chose ne pouvait m'être offert. Quant aux bulbes sèches, j'ai trouvé que la mastication était insuffisante; le réduit trompait simplement mon estomac, et lorsque je dus me satisfaire de racines pilées au mortier, je sentis que la mastication n'avait rien à faire, il est vrai, mais que l'estomac se chargeait d'une nourriture qui le fatiguait en pure perte, et de plus à son détriment, en raison du resserrement opéré par l'action du tannin.

Le liber du *Mimosa nilotica* et sa gomme sont employés dans la détresse; mais de telles nourritures ne font que retarder de quelque temps la mort par inanition. Dans d'autres circonstances, je fis tailler des dattiers sauvages, et quelquefois je fis extraire de simples glayeuls, lesquels me fournissaient, à quelques pouces au-dessus du col de leur racine, une partie intérieure blanche et tendre, quelque peu savoureuse, analogue au fameux chou palmiste; je m'en trouvai bien, malgré les grattements éprouvés à la gorge. Mais on ne se procure pas partout cet aliment peu abondant; il faut être à peu de distance de la mer ou sur les bords d'un lac, où d'ordinaire l'on obtient à peu près le nécessaire, si le chasseur ne manque d'adresse ou de munitions.

Les Amazoulous se construisent pour habitations des

huttes hémisphériques qu'ils disposent invariablement en cercles sur des pentes suffisamment inclinées pour l'écoulement des eaux. De loin se voient ces anneaux couchés sur des revers de montagnes, entourés de champs verts ou jaunes, ou chauves, suivant la saison; au centre, les bestiaux sont parqués pour la nuit, où une haie circulaire leur interdit le contact des huttes; celles-ci sont elles-mêmes protégées par une enceinte extérieure, à l'effet d'interdire l'accès aux hyènes et aux panthères, tellement hardies, qu'elles osent, malgré la présence de l'homme, pénétrer dans son asile et saisir presque à le toucher un chien endormi à ses pieds.

C'est dans le parc des bestiaux que sont enfouis les trésors de la récolte. Rien n'apparaît extérieurement qui puisse indiquer d'une manière précise la position des différents réservoirs, mais la distance est comptée à partir de divers points; la direction est relevée par les propriétaires, et c'est à celui d'intersection que l'on fouille. La terre, déblayée à 1 pied sous le sol, permet la vue de pierres plates et larges, ou de pièces de bois, revêtant l'orifice assez étroit d'un trou qui va s'élargissant et s'arrondissant à 8 ou 10 pieds de profondeur. D'ordinaire les parois intérieures sont mastiquées avec une terre extraite des élévations faites par les termites, la même qui sert à former l'assolement des huttes. L'eau ne saurait y pénétrer, mais l'humidité agit toujours plus ou moins désagréablement sur les céréales que l'on y jette en vrague ou vrac. Il

est vrai qu'en raison de la privation d'air extérieur, les *calandres,* ce fléau de la Cafrerie, s'y propagent moins rapidement, ce qui permet aux Amazoulous de pouvoir compter sur leurs provisions. De cette manière l'accès en est également interdit aux rats, auxquels peu de semaines suffiraient pour la dévastation complète des récoltes, vu l'obstination des Amazoulous à ne point vouloir accepter le chat comme animal domestique.

Lorsqu'il arrive que les troupeaux royaux diminuent par une consommation trop forte, excédant le rapport, des messagers sont envoyés aux riches capitaines, chargés de demander au nom du roi qu'ils se défassent en sa faveur d'un certain nombre de vaches. L'hésitation n'est pas permise; le refus entraînerait la mort de son auteur. Le riche doit affecter un air gracieux et riant, et laisser le choix de ce qu'il possède de mieux au percepteur du roi. Dans les circonstances pressantes, le roi fait prendre tout ce qu'il juge convenable; mais le plus souvent les riches sont les seuls sur qui pèse l'impôt. En revanche, au retour d'une guerre heureuse, quand le roi a choisi sa part du butin, le reste est partagé en larges lots parmi les grands, et en lots moindres parmi le peuple.

Lorsque, durant les loisirs de la paix, l'esprit du chef, inoccupé au dehors, se concentre au dedans, la crainte de la mort ne tarde pas à gagner les plus puissants, les plus riches de la nation. En effet, le roi, qui n'a d'autre distraction que de faire passer devant lui et compter ses

troupeaux, d'inspecter ses guerriers, ou d'écouter chanter ses femmes, le roi, qui ne sait prendre de la chasse aux éléphants que le plaisir d'y assister d'un point culminant, le roi s'ennuie bientôt. Entouré de flatteurs, sans pouvoir compter un seul ami, il se crée mille inquiétudes : tel ou tel capitaine qui vit grandement porte ombrage à sa puissance. Il s'imagine que cet homme peut songer à attenter à ses jours ; son sommeil en est troublé, un effrayant cauchemar s'appesantit sur sa poitrine. A son réveil, il le désigne, ajoutant la terrible sentence : *Om tagaty boulala.* Un corps d'hommes armés part aussitôt. Il cerne le mouzi de la victime, met tout à mort ; puis il efface par le feu la réunion des huttes, dont la place, vue de loin, n'apparaît plus que sous la forme d'un grand cercle noir. Le rapport de l'expédition arrive au roi, qui, seulement alors, se sent respirer plus librement. Les jours suivants, on amène devant lui les troupeaux saisis, dont personne ne lui conteste la propriété, parce qu'à lui seul appartient l'héritage des richesses de ceux qu'il a fait tuer. De la sorte, il suffit souvent qu'un homme soit riche pour que le roi se constitue son héritier par cet exécrable moyen.

J'ai vu Panda, désireux de payer les services de quelques favoris, ne pas hésiter à lancer des arrêts de mort contre des hommes froids pour ses intérêts, et gratifier ensuite ses partisans de la propriété enlevée. C'est exactement ce que le marin désigne si bien par cette locution

familière : « Dégréer Pierre pour gréer Paul. » Loin de se reprocher à lui-même de tels actes, le chef des Amazoulous semble s'en parer, et, je l'ai déjà dit, ne revendique-t-il pas les titres de *kos-omkoulou*, grand maître, *om-tagaty*, *om-kouloa*[1], grand destructeur ! Il n'est grand qu'en raison de la crainte qu'il inspire.

Les Amazoulous n'ont absolument aucune croyance religieuse, partant point de culte ; et s'il est arrivé que l'on ait donné le nom de prêtres à leurs *iniangas*, c'est parce que ces médecins se disent capables non-seulement de guérir les maux du corps, mais encore ceux de l'esprit. Cependant quelques idées superstitieuses se rencontrent chez eux, mais elles n'ont pas trait à la religion ; quelques cérémonies que l'on a prises pour un culte ne sont que la conséquence de ces mêmes idées. Ainsi, l'inianga attribue toujours à un *frère mort*, habitant sous terre, le mal dont se plaint le consultant. Il prononce qu'il est urgent d'apaiser ce frère mort par le sacrifice d'une vache dont se régalent les assistants. Ce qui équivaut à dire que les distractions sont le meilleur moyen de dissiper les inquiétudes ou de faire diversion à la douleur.

C'est par le contact des blancs, par *Farewell*, le premier qui se soit présenté chez eux, en 1824, que les Amazou-

[1] Om-tagaty a en langue zoulouse une signification très-étendue, mais constamment elle est prise en mauvaise part. Les Hollandais sud-africains traduisent ce mot par celui de sorcier, et presque toujours j'ai ouï les Amazoulous s'en servir pour désigner un empoisonneur, un assassin.

lous ont appris qu'il existait un Dieu; mais ils ne s'en inquiètent nullement, et pour le désigner ils n'ont encore qu'un mot composé, *Kospezou*, de *kos*, maître, et *pezou*, en haut. Ce qui prouve clairement que cette connaissance est toute récente.

Le premier homme, disent-ils, est sorti des roseaux; c'était un Cafre, *mounntou mouniama*, un homme noir. Malgré toutes mes recherches et mes questions, qu'ils éludaient, je n'ai pu en apprendre davantage. Ils sont, du reste, fort insouciants pour ce qui n'a pas directement trait à leur existence, à leur bien-être matériel. Plus sages que les Cafres de l'intérieur, ils ne reconnaissent à personne le pouvoir de faire tomber la pluie du ciel, quoiqu'ils en parlent quelquefois.

Quand un homme est mort, ses parents ou ses amis le soulèvent à l'aide de cordes ou de branches, en se gardant de le toucher des mains. Ils le portent à plusieurs centaines de pas du mouzi. D'ordinaire le cadavre est déposé dans un ravin ou dans quelque buisson; le lendemain tout a disparu : les hyènes ont pris leur repas. Cinq ou six semaines ensuite, se rencontre à terre un crâne blanchi par l'action du soleil. C'est la seule partie de l'homme qu'ait respectée la dent des ignobles carnassiers.

Les enfants mâles héritent seuls de leurs parents; la communauté n'en continue pas moins entre les épouses survivantes à leur mari. C'est ordinairement le fils qui ne

s'est point encore séparé du mouzi auquel échoit cette direction; ses mères alors lui témoignent autant de déférence que si elles étaient devenues ses femmes.

A ces remarques générales sur les Amazoulous, j'en ajouterai quelques-unes encore pour compléter, autant qu'il dépend de moi et sous forme différente, le tableau de cette intéressante nation sud-africaine.

Chaque fois que j'ai rapproché dans mon esprit les Cafres des Européens et que j'ai cherché à établir quelque parallèle entre eux, j'ai toujours été fort étonné de ne rencontrer chez ces peuples neufs qu'une sorte de terme moyen au-dessus duquel ils ne s'élèvent pas, il est vrai, mais au-dessous duquel ils ne s'abaissent pas non plus.

Physiquement, ces peuples, bien faits de corps, ont une physionomie convenable : jamais leurs traits n'offrent l'élégance, la pureté, la finesse des plus belles physionomies européennes; mais jamais non plus on ne rencontrera dans leurs rangs ces figures repoussantes de laideur qu'à chaque pas l'on trouve malgré soi dans nos villes, travaillées par la misère et les mauvaises habitudes.

Pour les qualités, c'est exactement la même chose : aucun de leurs sentiments n'est excessif, si l'on en excepte ceux que développe la guerre; encore sont-ce des passions collectives inspirées surtout par les chants guerriers, auxquelles les chefs commandent à leur gré. L'amour même, cette passion privée, cause chez nous de tant de belles actions comme aussi de tant de crimes odieux, ne produit

chez ces peuples ni bien ni mal. L'amour est aussi chez eux à l'état de passion douce, comme l'amour filial. C'est pour eux une condition physique imposée par la nature, condition qu'ils remplissent aussitôt qu'en vient l'âge, sans permettre à leur esprit la folle exagération dont il est devenu l'objet chez nous. Jamais, que je sache, l'amour n'a causé la mort d'un homme au pays des Amazoulous. Il n'est pas d'exemple qu'un homme y soit devenu fou par suite d'un désespoir amoureux, encore moins qu'un suicide y ait été commis ; car ils ont encore l'avantage d'ignorer cette triste ressource, ou, pour mieux dire, ils sont plus philosophes, et savent mieux que nous supporter les revers présents et se faire à l'idée des maux à venir.

Que l'on ne s'attende point à rencontrer chez les Amazoulous de ces actes qui témoignent d'un immense dévouement mêlé de vertus héroïques. Un Cafre sait admirablement mourir en combattant : fait prisonnier et condamné à passer par les armes, la mort ne l'effraie pas ; bien plus, il la brave à l'heure suprême de l'air le plus accablant pour ses ennemis ; mais un Cafre ne se substituera jamais à son capitaine afin de le sauver. Le courage éminemment guerrier, le Cafre le possède ; le courage réfléchi, vertueux, il semble l'ignorer.

Leur bonté, quand on les considère vivant au sein de leurs proches, de leurs amis ou mêlés à des étrangers, leur bonté a de la réserve, même la plus naturelle, même

celle qui se déverse sur la famille. Ils aiment bien leurs parents, leurs femmes, leurs enfants, mais jamais ce sentiment ne dégénère en faiblesse; ils aiment raisonnablement et d'une façon plus durable que nous n'aimons; ils aiment moins ostensiblement, parce qu'ils savent se contenter des limites naturelles dans lesquelles repose cette affection, et comme jamais ils ne l'exaltent, jamais non plus n'éclatent dans leur intérieur ces querelles, hélas! si communes dans les Etats civilisés. Un Cafre a depuis une jusqu'à cinquante femmes, souvent dix. Son intérieur respire la paix; il est sans exemple qu'un mari ou chef de communauté ait frappé l'une de ses épouses. Une mère n'y sait pas que les femmes blanches se permettent de donner une tape à leurs enfants; ces femmes ne comprennent pas non plus qu'une mère bien portante abandonne son nourrisson aux soins d'une autre femme; elles tiennent à remplir jusqu'au bout leurs devoirs de mère, dont elles se plaisent même à augmenter et à prolonger la rude tâche; et leurs enfants ne sont ni capricieux ni pleureurs: ils croissent vite, et deviennent bientôt des hommes solides et vaillants.

Quand les Amazoulous ont voué leur haine à quelqu'un, ils lui souhaitent malheur, c'est naturel; mais ils ne le tuent pas, non pas exactement parce qu'ils sont passibles du même sort, mais mieux parce que leur haine ne va point jusque là. Il y a des exceptions, je le sais, mais rares; l'assassinat qui n'est point commis par l'ordre for-

mel du roi est un acte que l'on rencontrera peut-être une fois à peine en cinq ans.

L'amour de la propriété n'est pas non plus chez eux une rage comme chez nous. Tout d'abord, vu l'étendue et la population proportionnellement très-faible, les terrains sont communs; chacun cultive ceux qui lui conviennent sans jamais éprouver la tentation d'empiéter; la propriété immeuble est donc à peu près inconnue aux Cafres. Mais ce qu'ils considèrent comme leur propriété, ce sont leurs femmes en première ligne, leurs troupeaux en seconde, leurs récoltes en troisième. Ils se montrent très-jaloux de la première, quel qu'en soit le nombre; ils tiennent beaucoup à la seconde, dont ils disposent avec économie, et quant à la troisième, ils la partagent avec tout étranger qui requiert leur assistance, fût-il blanc, pourvu toutefois qu'ils conservent pour eux-mêmes un peu au delà du nécessaire. Ils sont donc hospitaliers; ils aiment qu'on les visite, lors même qu'ils entrevoient l'impossibilité de prendre leur revanche. L'hospitalité est un usage consacré chez eux, aussi ancien qu'eux-mêmes : c'est, suivant leurs idées, un service que les hommes se doivent mutuellement; ils ne s'en font nul mérite, parce que c'est une pratique bonne et utile, purement naturelle et tout à fait générale.

La civilisation, en posant cette base, que toute peine mérite salaire, a détruit l'hospitalité, cette vertu des patriarches; sur ce point, nous différons donc essentiel-

lement et à notre désavantage. L'égoïsme tue l'homme civilisé, et quoique notre amour-propre en souffre, il nous faut bien confesser que la civilisation enlève à l'homme des qualités, des vertus et des pratiques qui, pour être simples, n'en sont ni moins belles ni moins recommandables, car elles touchent directement au bonheur de l'espèce humaine.

Tout en s'occupant de leurs intérêts matériels, privés ou généraux, ou pour les débattre, ces peuples font preuve d'une grande lucidité et d'un sens rationnel parfait; ils ne laissent pas que de tenir compte de leurs intérêts moraux, auxquels ils ne veulent aucun changement. Aussi sont-ils toujours en garde contre l'influence d'idées européennes qui tendent à détruire leur force; aussi ne veulent-ils souffrir chez eux ni missionnaires ni maîtres d'école, ni même le simple contact habituel d'hommes blancs. Ils savent que ce contact est une source de mésintelligence et de collisions; ils s'efforcent de l'éviter. Cette résolution de leur part est une mesure de prudence; les philosophes ou ceux qui sont supposés leur en font un crime : que les Cafres se laissent séduire ou qu'ils cèdent à la force, que la guerre éclate ensuite, qu'elle se soutienne avec d'autant plus d'opiniâtreté qu'elle sera faite de blanc à noir et de noir à blanc... sur quelle raison pourra-t-on s'appuyer qui soit bonne à prouver leurs torts?

Peu soucieux de tout ce qui est peu défini, ou vague ou douteux, leur esprit se refuse aux leçons qu'on prétend

leur faire, leur intelligence ne consent pas à s'imprégner d'idées nouvelles; ils témoignent beaucoup de septicisme touchant ce qu'on leur dit; les preuves sont constamment requises par eux, et dans l'impossibilité de les leur fournir, nous passons à leurs yeux pour des menteurs. « *Kotlissa tena oum longo,* le blanc nous trompe indignement, » disent-ils en riant comme s'ils venaient d'être l'objet d'une plaisanterie. La haute idée qu'ils ont d'eux-mêmes, l'espèce de mépris qu'ils professent pour les Européens, ne leur permettent pas d'accepter quoi que ce soit de nos idées ou de nos systèmes. Suivant eux, c'est la misère et la stérilité du pays des blancs qui ont contraint les blancs à se répandre en Cafrerie. Or, d'après leur raisonnement, une contrée pauvre et misérable ne peut produire et nourrir que des hommes pauvres et misérables; pauvreté et misère n'engendrant que méchanceté, il ne peut manquer que les blancs soient méchants. En somme, les Cafres ne les aiment donc pas, à cause de leurs préjugés; il les considèrent comme leurs ennemis naturels, et ils craignent, disent-ils, que les blancs ne leur empoisonnent l'esprit. Cette opinion, les Cafres ne la cachent pas, et plus d'une fois je recueillis d'eux, par un concours de circonstances diverses, bien des confessions de ce genre.

Généralement, les Amazoulous, que j'ai pris ici pour type, ont une physionomie ouverte. Le sourire, qui plaît assez sur leurs lèvres, s'y rencontre à propos et donne à leurs beaux yeux noirs, brillants, longuement fendus, mi-

clos et bordés de longs cils recourbés, une douceur qui mitige parfaitement la sévérité de leur front et de leur allure guerrière. Ils désirent savoir sans dire beaucoup eux-mêmes, ce qui atteste une curiosité modérée, discrète, incapable de sacrifices. Loin d'obséder le voyageur de leurs questions, démarche qui les contraindrait en retour à la satisfaire par des détails qui les concernent, ils sont au contraire d'une réserve désespérante. Leurs réponses sont calculées. Si le sujet est sérieux, elles sont apprêtées avec beaucoup d'art et relancent l'interrogateur hors de la voie qu'il comptait suivre; mais si la conversation est purement banale, leurs réparties sont pleines de justesse et d'esprit : elles excitent souvent le rire par leur originalité, à tel point que je me pris souvent à penser que les Amazoulous participaient de l'esprit français. Ainsi, la gaieté est chez eux de toute heure. L'amour de la guerre les occupe beaucoup, et, par intelligence de leurs intérêts, ils se sont soumis à la discipline la plus sévère, afin de l'emporter en puissance sur leurs voisins. Ils dédaignent en outre le commerce; bien plus, comparés à toutes les autres tribus cafres, les Amazoulous sont d'une politesse exquise qui doit faire rougir les boers hollandais. Leur langue, harmonieuse et noble, qu'ils peuvent parler avec une incroyable rapidité, laisse bien loin derrière elle non-seulement les autres dialectes cafres, mais, de l'aveu des Hollandais eux-mêmes, leur jargon ; et si pas un Anglais ne me fit un aveu semblable touchant l'infériorité de son idiome ma-

ternel, si rempli de consonnes, de mots sans harmonie et de syllabes plus ou moins dures, c'est que je n'ai jamais rencontré un Anglais qui ne fût pas Anglais.

Souvent, depuis les guerres entre les sujets de Dingaan et les boers, de 1837 à 1840, les Amazoulous ont été taxés de cruauté; il est de notoriété publique qu'au camp de Boschjesmans-River et en divers autres lieux, les guerriers zoulous se montrèrent des plus cruels. Chacun sait que de tels actes se retrouvent proche de notre époque, dans notre propre histoire, au sein de nos villes qui se vantent de la civilisation la plus avancée, où les motifs qui serviraient d'excuse aux Cafres ne pourraient être allégués en faveur des blancs. Personne n'ignore que dans un corps d'hommes réunis, combattant pour un principe, la fureur de l'un excite la fureur de l'autre ; qu'en pareille circonstance, celui qui reste froid tombe en suspicion, et que les plus raisonnables doivent suivre l'impulsion même malgré eux. Chez les Cafres plus encore que chez nous autres, cet effet se produit infailliblement, car chez eux le moindre doute entraîne la mort de celui sur lequel il plane. Il n'est donc pas étonnant qu'ils aient agi de la sorte, d'autant plus qu'ils croyaient sincèrement éteindre la race des blancs dont ils ignoraient le nombre, et que dans leurs propres guerres ces peuples ne font jamais de prisonniers, parce que des prisonniers encombrent toujours et peuvent trahir par leurs cris, parce qu'en outre les Cafres ne connaissent pas l'usage des menottes, parce qu'ils ne com-

prennent pas non plus qu'un homme s'avoue vaincu et se rende vivant à son ennemi.

A Dieu ne plaise, cependant, que je prenne la rude tâche de les disculper de tous les torts qu'ils peuvent avoir; mais je ne puis m'empêcher de dire que ces actes de cruauté ne sont que passagers, qu'ils ont été provoqués par des circonstances exceptionnelles, et qu'ils doivent retomber sur le caractère du chef qui commande et non sur celui de la nation qui les exécute; car les chefs de la tribu des Amazoulous ont été des plus sanguinaires, et depuis Synsakona exclusivement chacun d'eux a donné des preuves qu'il était imbu de cette persuasion qu'il ne pouvait régner que par la terreur. Enfin, comme quelquefois il arrive qu'une opinion se forme à tort sur l'observation d'un fait isolé ou mal interprété, lequel rejaillit sur le caractère des masses, je crois bien faire de rapporter ici la manière dont un Anglais se formait la sienne.

« Tenez, me disait cet homme, voici l'om-douna de Panda qui prend ses armes pour lui tuer un bœuf. Venez voir, et vous me direz ensuite si ces Amazoulous ne sont pas de ceux que réjouit la vue du sang. » Curieux de m'instruire, je suivis l'Anglais, pensant que mon interlocuteur pouvait bien avoir raison. L'om-douna fit chasser le bœuf, qui alla s'adosser à un buisson; puis, y passant lui-même et se découvrant vers le flanc gauche de l'animal, il le perça d'un om-kondo à la hauteur des grandes côtes. Le bœuf s'esquiva; mais des jeunes gens, armés de

bâtons, le ramenèrent au même point. L'om-douna y était revenu; de même que la première fois, il donna un second coup de son arme, et le bœuf partit en beuglant. Moi, j'attribuais à la maladresse du guerrier cafre le peu de résultat de ses coups, je lui proposai d'étendre l'animal d'un coup de fusil. « Non, non, me dit celui-ci, c'est inutile. » Et le sang coulait abondamment des blessures de la pauvre bête, de nouveau ramenée près du buisson. L'om-douna attendait patiemment, comme un homme qui compte les minutes, plutôt que d'achever sa victime. « Eh bien, me dit l'Anglais, êtes-vous bien persuadé maintenant de ce que je vous ai avancé tout à l'heure? Cet homme ne se repaît-il pas de la vue du sang? D'un seul coup il pouvait tuer le bœuf, et à peine si l'animal sera tombé dans un quart d'heure. »

Le Cafre mit effectivement plus de vingt minutes à cette opération, et comme il avait terminé, je le pris à part et le questionnai sur le plaisir cruel qu'il s'était donné à produire une mort si lente. « Mais, me répondit cet homme, dont le regard exprimait un grand étonnement, vous vous trompez; je ne l'ai pas ainsi fait pour mon plaisir. Que m'importe le sang d'un bœuf? Telle est notre manière de les tuer, et leur viande est ainsi de beaucoup supérieure, tandis qu'elle ne vaudrait que peu de chose si nous abattions ces animaux d'un seul coup. »

Je crus devoir instruire aussitôt l'Anglais de ma découverte. « Bah! fit cet homme, incapable de modifier son

opinion; c'est une mauvaise excuse, l'une des mille que les Cafres ont toujours à leur disposition. » Vingt fois ensuite je fus témoin du même mode de procéder. C'est une coutume basée sur une connaissance certaine, un usage consacré par le temps, et rien de plus.

CHAPITRE XXVIII.

Chasses dans le territoire de Natal. — Une journée néfaste. — Mœurs du bos-cafer. — Encore une tournée. — Om-Nonnoty. — Crocodiles. — Le mamba des Amazoulous.

A mon retour de chez les Amazoulous, dont le territoire était interdit à tous chasseurs d'éléphants, je me vis contraint de concentrer mes chasses dans un rayon beaucoup plus étroit. Je savais devoir rencontrer de ces animaux dans une partie boisée située vers *Om-Vooty's-Poort*, où ils étaient de difficile accès, il est vrai; mais, n'ayant pas à choisir, je dus accepter forcément cette position.

Quatre jours de marche me conduisirent sur les bords de l'Om-Vooty, où, proche du gué, je quittai la seule route frayée pour remonter la rive droite, à travers des collines, des gorges et des bois rarement parcourus. Deux

jours ensuite, j'atteignis, de concert avec M. Wahlberg, les sommités qui dominent un pays excavé à 1,000 pieds de profondeur, couvert de bois de toute espèce, traversé par de nombreux ruisseaux, et embrassant ainsi un espace de près de 8 lieues de diamètre.

Il y avait quelque chose de grand dans l'aspect du pays qui se déroulait sous nos pieds, dont les limites, aux confins de l'horizon, offraient une succession de montagnes s'accumulant sans ordre et d'une manière très-pittoresque. Il y avait quelque chose de dur dans l'ensemble rugueux de raides revers, de profonds ravins, d'inextricables taillis. J'avoue que la difficulté d'y conduire une chasse avantageuse me frappa tout d'abord, et la vue de quelques buffles circulant paisiblement dans les profondeurs des vallées ne fit aucunement diversion à la mauvaise opinion premièrement conçue.

Henning partageait ma manière de voir. Une teinte de tristesse se répandit sur sa physionomie presque à son insu; mais, pour se consoler, se relançant aussitôt dans l'espérance : « Tout ce que je sais, me dit-il, pour l'avoir recueilli, c'est que ce damné *Om-Vooty's-Poort-Veld* est un vrai trou à éléphants, comme *Iniaty-Kase* est le nid des buffles. Demain, à pareille heure, nous saurons mieux à quoi nous en tenir. »

Nous fîmes nos dispositions de chasse. Jamais je ne m'étais vu mieux armé : 18 fusiliers m'accompagnaient; mais la plupart étaient des gens neufs. Kotchobana et

Boulandje, trop largement rémunérés par moi pour leurs services, avaient acquis des femmes. Ils avaient préféré les douceurs de la vie oisive du mouzi ; la dangereuse influence de leurs épouses avait énervé leurs forces ; leur cœur n'avait pas même bondi vers moi lorsqu'ils m'avaient vu partir. Ces aimés compagnons de chasse, ces hommes devenus mes frères en face du danger, avaient été trop faibles pour oser répondre à mon appel. Les ingrats ! eux qui me connaissaient si bien, avaient préféré leurs femmes nouvelles aux vieux éléphants, à moi-même, et j'étais parti seul, le cœur navré ; car tout ce qui m'entourait n'était rien auprès d'eux deux. J'avoue que je ne comptais pas faire grand'chose sans leur compagnie ; toujours leur absence me revenait à la pensée ; toujours cette idée me tourmentait ; le dégoût me gagnait ; déjà bien loin fuyaient les riantes espérances, et sans elles quel chasseur pourrait réussir ? N'est-il pas vrai que les heureux pressentiments du matin se réalisent assurément durant le cours de la journée ? Hélas ! cette croyance du chasseur, je ne l'avais que trop ; encore si elle eût eu assez d'empire sur mon esprit pour me contraindre à faire le sacrifice de la première journée, de terribles angoisses m'eussent été épargnées.

Je divisai mon monde en plusieurs troupes, indiquant à chacune la direction qu'elle avait à suivre, afin d'explorer la plus grande partie du pays en un seul jour. Henning, suivi de deux hommes, avait assez de liberté de

manœuvre; à lui revenait le centre, tandis que je devais garder la droite, ralliant la rivière, où j'espérais avoir plus de chances favorables. Les buffles ne devaient être tirés que par les chasseurs de l'extrême gauche; la chasse de ces animaux ne devait se faire que comme un pis-aller, lors du retour. M. Wahlberg avait laissé à son conducteur, Wilhelm, excellent tireur aussi, la faculté d'agir comme il l'entendrait, et M. Wahlberg ne pouvait prendre un meilleur parti.

Nous nous affalâmes bientôt dans les profondes ravines, d'où nous vîmes, taillées à pic, les hauteurs laissées derrière nous. Un tremblement de terre seul a pu produire un semblable déchirement; ce sont des roches granitiques, aux parois droites comme celles d'une tour, entre lesquelles la descente ne s'opère que sur des éboulements. Les oiseaux de proie hantaient les côtés inaccessibles; les échos redisaient leurs cris, sinistres sons qui me semblaient lancés exprès pour nous à fur et à mesure que nous nous ensevelissions dans cet immense tombeau de géants. La chaleur allait aussi doublant d'intensité en raison de notre éloignement des régions élevées, la brise traversant l'air à une grande hauteur sans daigner s'abaisser à caresser les végétaux des parties inférieures. Nous autres hommes, au visage ruisselant de sueur, nous pouvions encore choisir l'ombre d'un arbre, le bord frais d'un ruisseau bruissant, nous le fîmes avec délice, et de ce point nous nous séparâmes, chacun de nous ne songeant aucu-

nement aux destinées écrites, dont la réalisation devait arriver quelques heures plus tard.

C'était le 30 décembre 1842, jour anniversaire de mon premier éléphant tué à la baie de Sainte-Lucie. Un seul Cafre du nom Houahouaho me suivait, armé d'un fusil; deux autres, mais trop jeunes pour se servir d'une arme, portaient des munitions : c'étaient Djantje et Schlanvokane. J'allai bien loin par monts et par vaux, sans rien voir, montant, descendant, franchissant les obstacles et traversant péniblement les taillis épineux, lesquels tenaient cruellement à conserver quelque souvenir de mon passage, tels que lambeaux de vêtements ou de peau, et presque toujours quelque peu de sang.

Cependant mon attention ne fut pas tellement détournée que je ne finisse par découvrir des traces assez fraîches de rhinocéros. Un vestige de la plante d'un pied ayant trois doigts était, à défaut de ceux d'éléphant, comme une sorte de bonne fortune. Je suivis longtemps, très-longtemps même, jusqu'à la rivière que traversaient ces mêmes traces. Après m'être assuré de l'époque du passage par l'inspection de celles de la sortie de l'eau, je reconnus qu'il faudrait trop de temps et qu'il nous en restait trop peu en considérant la hauteur du soleil alors baissant et formant avec l'horizon un angle de 45°. Néanmoins j'hésitais encore, quand un buffle mâle venant boire à la rivière nous laissa voir son énorme corps noir, en partie [illegible] l'âge. Alors l'idée de le tuer me vint dans le seul

but de compter au moins une pièce; car autant la chair des jeunes femelles est exquise, autant celle des vieux mâles est dure et désagréable. Il est vrai que la proximité de Natal me permettait d'en rapporter la peau sans trop de frais, et qu'alors le prix, proportionné au poids, était de 36 à 40 francs.

Il me restait au plus à l'approcher en rampant de 40 pas encore lorsque l'animal reçut mes émanations et partit au galop, tête baissée, coupant au plus court, s'ouvrant des sentiers à travers l'épaisseur des taillis. Je n'y eusse probablement plus songé si Houahouaho, qui croyait m'être très-agréable, n'eût immédiatement pris les traces, qu'il était en état de suivre au pas de course sans les perdre. Machinalement je suivis Houahouaho à quelque distance; un buffle était trop peu de chose pour que je fisse des frais de course, et vingt minutes ensuite je rejoignis mon homme arrêté devant un ravin: « Ici, me dit-il, le buffle a passé là, devant la vallée qui se bifurque. S'il a pris celle de droite, nous nous écartons trop; si, au contraire, il a pris celle de gauche, nous n'avons qu'à suivre d'ici, sans même passer le ravin.—C'est juste; en ce cas poursuivons tout droit. »

Après une demi-heure de marche dans cette direction, un grand bruit se fait entendre à 15 pas sur ma droite: des buissons se déchirent, du bois sec est rompu d'une manière éclatante; quelque chose de lourd occasionne tout cela; sans aucun doute c'est notre buffle qui détale. Un in-

stant je prête attention; je reconnais distinctement au bruit sourd des pas que l'animal traverse le ravin, et qu'il ne peut manquer de se découvrir à nous en gravissant la pente opposée à celle où j'étais. En effet, le voilà qui montre son dos d'un noir bleuâtre, tantôt découvert, tantôt abrité par des buissons qui le protégent.

Je le suivais du canon de mon fusil lorsqu'il présente le travers et reste immobile à plus de 150 pas. A moi donc et pan!!! L'animal fuit sous le coup 30 pas au plus, et s'arrête; il y avait du bon, et je recharge. Houahouaho suit sans m'interroger; je le laisse, et bientôt prêt, je prends, en échange de mon fusil simple, un excellent fusil double, ancienne propriété du célèbre capitaine Alexander. « Houahouaho, *upi na?* où es-tu?» Point de réponse; il était loin. J'accélère ma marche, qu'avaient peine à soutenir Djantje et Schlanvokane.

J'avais franchi 250 pas, un beuglement me parvient. C'est heureux, pensais-je; le buffle doit être à 200 pas d'ici. Je continue alors d'un pas plus rapide, pressé d'en finir avec ma bête; mais je me trompais singulièrement, car voici sur ma gauche les buissons qui se déchirent, les jeunes arbres qui se rompent pour livrer passage au monstrueux et rapide animal qu'agenouillé je vis aussitôt fondant sur le point où j'étais. A droite, à gauche, derrière, pas la moindre issue de sauvetage; un coup d'œil suffit pour me donner à comprendre le désavantage de ma position; pas un seul arbre solide capable de parer au coup

de tête, pas un seul non plus aux branches duquel je puisse m'élancer d'un bond et me suspendre. Rien que des buissons épineux tous mariés par des ronces épineuses aussi et par d'inextricables cordes de bois, cette entrave désespérante du chasseur dans ces contrées. Or, vu le peu de hauteur des premières branches des bouquets d'arbustes, essayer d'attendre un genou en terre mon buffle fondant tête baissée et de lui traverser la cervelle, me paraissait un très-mauvais moyen. L'impulsion était telle qu'il devait labourer en tombant la place que j'occupais sans que j'eusse ni le temps ni la faculté de me rejeter sur un côté. Rester debout était évidemment m'exposer d'une manière certaine à être coupé en deux ; l'attendre, essayer de lui sauter sur le garrot était préférable. De cette manière j'évitais le choc si terrible de son front, je glissais sur sa croupe, je tombais derrière lui bien ou mal, et ce mal, quelque grand qu'il pût être, était de beaucoup moindre. Mais pour cela il fallait un jarret non fatigué par la chasse.

Toutes ces réflexions si longues à rendre, quoique si rapidement faites, vu l'imminence du danger, me décidèrent à un autre parti extrême par l'adoption duquel je devais être tué sur place ou sortir sain et sauf. Je me laissai tomber à plat sur la terre, mon excellent fusil jeté à ma droite comme une arme inutile en un pareil moment ; mes bras, croisés l'un sur l'autre, servaient de coussin à mon front. Le buffle arrivait rapide, implacable ; un in-

stant je l'entrevis les naseaux teints de sang : 7 pas de plus, et j'allais être anéanti, car déjà l'animal, au nez renversé sous le poitrail, ne présentait plus que son redoutable front tout revêtu de corne; ma tête, opposée à la sienne, allait voler en éclats. Mais que de choses se déroulèrent en mon âme dans ce moment suprême ! Ma vie tout entière peut-être! Vingt-six années en une seule seconde! Un adieu à cette existence dont j'avais déjà fait le sacrifice bien rapide, mais réel, et j'étais mort mentalement. Le coup qui allait me briser, je ne l'eusse pas senti; car la douleur n'existe que lorsque l'âme est présente; la mienne planait déjà au-dessus de la scène, mais inquiète et veillant sur les destinées de sa fragile enveloppe.

Assourdi par le bruit des pieds de l'animal qui me lançaient une grêle de pierres, je serrais ma tête comme voulant la condenser pour la rendre plus solide. Tel que le condamné sur l'échafaud, je m'accrochais instinctivement au plus stérile espoir, erreur commise par l'amour de la vie; car, après tout, c'était là mon lieu désigné, atteint après 3,000 lieues de parcours, après 30,000 lieues de courses et de voyages en différentes parties du globe. En vérité, c'était bien la peine de m'être tant déplacé!

Son front touche mon front, glisse, me décoiffe, me comprime le corps à m'écraser; ses quatre jambes ont soutenu mon dais de mort : l'animal l'a passé. Froissé, moulu, pouvant à peine respirer, c'est pour moi comme un réveil. Je me relève aussitôt, prêtant l'oreille au bruyant passage

du monstre qui n'est pas loin encore. L'animal a pu briser son élan; le bruit cesse, un beuglement résonne : je prévois une seconde charge, une charge à outrance comme la première. Mais puis-je avoir encore autant de bonheur inespéré! En effet le buffle a repris son objet; il froisse tout sur son passage; il paraît résolu à ne quitter le lieu qu'après m'avoir mis en pièces, qu'après que les lambeaux de mes vêtements, mêlés aux lambeaux de ma chair, auront garni les branches épineuses environnantes. Il ne me reste de salut que dans la fuite, et, comme il arrive dans les rêves, je le veux fortement sans le pouvoir. Trois fois je me balance sur mes jambes; mais en vain : plus de jarret; les muscles sont détendus et relâchés à l'excès. Jamais je n'avais eu un si grand besoin de leur aide, et jamais ils n'ont été d'une nullité plus complète.

Enfin, précisément lorsque je n'y comptais plus, quand 7 pas à peine me séparaient du buffle, je pus m'élancer et faire trois bonds. A droite et à gauche d'un grand bouquet épineux, haut de 15 pieds, existait un passage haut d'un mètre, passage trop bas pour un homme à la course, où je devais rester engagé : le buffle était si près! J'y renonce, et dans mon désespoir je me lance à corps perdu au milieu des branches, dont chaque extrémité, armée d'une épine longue de 3 pouces, pouvait rappeler le danger d'un fleuret. J'y étais encore appendu quand l'animal, donnant dans le passage de droite, me porte un coup de sa corne de gauche dans le côté droit, lequel, malgré la résistance

de vingt tiges de l'épaisseur du bras, me fait passer à travers le bouquet épineux et rouler de l'autre côté; mon adversaire, entraîné par sa rapidité qu'accélère la pente, poursuit sa course sans pouvoir maîtriser son impulsion. Alors seulement, désorienté pour avoir fait plusieurs tours sur moi-même, j'appelle Houahouaho, dont la réponse me donne la meilleure direction à suivre, celle de la partie la plus élevée, qu'il fallait gravir. Bientôt après je hèle de nouveau; mais Houahouaho, qui avait à deux reprises entendu le bruit de la charge et les beuglements du buffle, jugeait mon voisinage trop périlleux et s'éloignait de plus en plus; ce ne fut qu'après 300 pas que je parvins à le joindre et à l'arrêter.

Là, je pus me tâter et acquérir la certitude que je n'avais que des contusions et de nombreuses piqûres d'épines; ma veste de chasse en *mole-skin*[1] était sur le dos rouge du sang que le buffle rendait par les narines. Mais pour rassurer Houahouaho, occupé à me retirer des vêtements et de la chair les longues épines que je ne sentais même pas, je dus défaire mon surtout, et je vis avec plaisir l'étonnement sans bornes qu'il témoignait en me trouvant échappé sain et sauf à un animal aussi terrible.

Après l'homme, la chose la plus essentielle dans la vie de chasse, c'est le fusil. « Où est le vôtre? me dit Houahouaho; votre casquette aussi vous manque, où est-elle?

[1] Peau de taupe; nom que l'on donne à un velours de coton d'Angleterre, excellent pour vêtement de chasse.



— Tout est là-bas; Houahouaho, je t'attends ici, va et rapporte ce que tu trouveras. — Maître ne songe pas que le buffle peut y être encore, et que mon tour pourrait bien venir. — C'est juste; je serais trop peu tenté d'y aller moi-même, et ce sera pour demain. »

Afin de reconnaître exactement la place, je dénouai ma cravate, que j'attachai à l'extrémité d'une branche en manière de pavillon. Quelques instants ensuite, Djantje et Schlanvokane, que la peur avait rendus lestes comme des singes, répondirent à notre appel du sommet du premier arbre passable qu'ils avaient rencontré. Après une secousse aussi rude, j'étais incapable de continuer ma chasse; les miens opinaient également pour le retour, que nous cherchâmes à effectuer par le plus court chemin.

Nous voici donc montant péniblement, par de petits sentiers à buffles, les premières pentes qui, de l'une à l'autre, finissent par nous conduire, après plus d'une heure de marche, vers des roches droites comme un mur. Les escalader devenait impossible; longer quelque temps leur base devenait notre unique ressource, afin de rencontrer une issue : autrement, force nous était de redescendre, et de perdre ainsi notre degré d'élévation lentement et durement obtenu.

Houahouaho, que j'envoyai à la découverte du passage, trouva bon, pour mieux écarter les broussailles, de jeter son fusil dans un buisson auprès duquel se tenaient Djantje et Schlanvokane. Au bout d'un quart d'heure de

recherches, Houahouaho nous crie joyeusement que nous pouvons le suivre; il charge particulièrement Djantje de lui apporter son fusil. Celui-ci, sans prendre plus de précautions qu'il n'en faut, saisit l'arme par le canon et la tire à lui; le coup part, la balle lui passe sous l'aisselle et me siffle au visage en me faisant sentir le déplacement de l'air.

Je restai ébahi en songeant que depuis deux heures je venais d'échapper trois fois à des dangers qui menaçaient ma vie, et je fis à part moi cette réflexion peu consolante que le soleil de ce jour néfaste n'était point encore couché. Quoi qu'il en soit, à force de gravir, je réussis à atteindre le lieu où mes bœufs paissaient non loin de mon wagon. Le jeune gardien s'en détache et s'avance d'un air contrit : « Maître, me dit-il, votre plus beau bœuf vient de mourir. »

Une heure s'était écoulée; j'avais pu changer de vêtements et quitter mon état de porc-épic pour reprendre ma forme humaine, quand arriva M. Wahlberg, de retour d'une chasse aux insectes. Mon premier soin fut, comme on peut se l'imaginer, de lui raconter mes aventures et de puiser en lui quelque liberté d'esprit, quelque force philosophique; car l'homme, abandonné à lui-même à la suite d'infortunes, tombe dans un je ne sais quoi qui l'entoure de cette faiblesse d'où naît la superstition. Je jurais bien de ne plus jamais reprendre un fusil, de laisser les buffles paître en toute liberté, de renoncer même à convoiter les

dents des éléphants qui eussent passé en vue de nous. Dussé-je manquer du nécessaire, je disais adieu à la chasse, dont les indicibles jouissances s'effaçaient à l'idée seule de ses dangers. M. Wahlberg riait fort des effets de ma décision, résultant de la présence et de la force de mes impressions : aussi ne sortait-il pas de cette réplique : « Avant huit jours, monsieur Delegorgue, mon cher et digne compatriote européen, vous aurez oublié vos serments. » Il avait ma foi raison.

Le soleil se couchait quand une file d'hommes m'apparut au loin. Ma longue-vue braquée dans cette direction me permit de reconnaître Henning marchant à la tête; mais immédiatement derrière lui se remuait un corps que je ne pouvais deviner. Seulement, à 300 pas, je partis d'un éclat de rire qui fit heureusement diversion à mes pensées sinistres : c'était un jeune éléphant qui marchait ainsi sur les talons de mon hardi conducteur. Lorsqu'il fut proche des wagons, le jeune animal, quittant un instant la piste d'Henning et croisant aussitôt celle des gens étrangers, se rua sur l'un et sur l'autre, nous culbutant tous à tour de rôle. Nous nous amusions fort de ses coups de tête, qui n'avaient d'autre effet que de nous renverser; mais un quart d'heure de ce jeu ayant suffi pour nous fatiguer, Henning, qui riait à se tenir le ventre, consentit à revenir, et aussitôt le jeune éléphant se mit à le suivre aussi paisiblement que s'il eût suivi sa mère. Nous l'atta
pour la nuit à 200 pas du camp, dans

la troupe à laquelle appartenait sa mère venir écraser nos voitures, et nos bœufs et nous-mêmes.

Henning nous raconta combien il avait été malheureux cette journée en blessant successivement quatre éléphants de balles d'un tiers de livre, lesquelles avaient été faites à la hâte de plomb pur, sans mélange d'étain; il nous expliqua comment le jeune éléphant resté en arrière de la troupe s'était vu couper la retraite par mes chasseurs; puis il entra dans quelques détails sur la manière dont il avait agi pour lui faire perdre l'odeur de sa mère et s'en faire suivre lui-même. Déjà plus d'un Sud-Africain m'avait à diverses époques entretenu de ce sujet; mais, à dire vrai, je doutais que le moyen indiqué pût être couronné d'un succès complet. Cette fois, ce n'étaient plus de simples dires, c'étaient des faits patents, irrécusables, puisque l'animal était en notre possession; Henning et ses témoins ne me disaient-ils pas quel était le procédé si simple de s'emparer d'un jeune animal?

Assurément rien au monde n'est plus facile : il s'agit de passer la main sur le front mouillé de sueur et d'en frotter ensuite l'extrémité de la trompe de l'éléphanteau. Trompé dès lors par l'odorat, je veux dire par l'analogie de l'odeur dont il vient de prendre le souvenir avec celle de l'homme qui la lui a communiquée, le jeune éléphant s'obstine à suivre ce même homme exactement comme il suivait sa mère.

M. Wahlberg, que cette scène avait grandement diverti,

me témoignait ses craintes touchant le non-retour de ses chasseurs; car déjà la nuit était close, et partout le ciel se chargeait d'épais nuages noircissants sur un point de l'horizon. Sans aucun doute un orage épouvantable se préparait à fondre sur nous; depuis plusieurs heures il était aisé de le prédire, et Wilhelm devait être de retour s'il n'avait été victime d'un accident. Nous tirâmes à son intention quelques coups de fusil qui pussent le guider, et lorsque nous ne comptions plus sur lui, lorsque nous pensions qu'il s'était déjà fait d'une roche un abri pour la nuit, Wilhelm revint nous montrer à l'ouverture du chariot sa figure longue, maigre, impassible. D'ordinaire Wilhelm parlait assez peu; cette fois, il ne parlait pas du tout; ses réponses en monosyllabes ne nous satisfaisaient pas. Rompu de fatigue, le silencieux chasseur prit son café, et seulement ensuite, quand il vint attacher son fusil aux cerceaux du chariot, Wilhelm répondit explicitement à M. Wahlberg et lui raconta en détail tous les divers incidents de sa chasse.

Alors nous pûmes remarquer ses vêtements s'en allant plus que jamais par lambeaux et par franges; et comme nous en faisions l'observation, Wilhelm, qu'une digression n'embarrassait guère, passa sa colère en jurons contre ce damné de pays, si difficile, si chargé d'arbres et de buissons épineux. « Par mon âme, disait-il, nous perdrons ici nos culottes! » Nous eûmes ensuite l'avantage de l'entendre narrer simplement une circonstance dans laquelle

il eût dû perdre la vie sans la dose de sang-froid dont il était largement réparti.

Près d'une troupe d'éléphants sur laquelle il avait des vues, Wilhelm cherchait à la tourner, quand un de ces animaux, éventant notre chasseur, se détache et le charge tête baissée. Wilhelm, sentant le désavantage du tir, jette rapidement un regard sur sa gauche, et n'y découvre qu'une excavation perpendiculaire de 24 pieds de profondeur. S'y précipiter offrait un danger égal à celui qu'il voulait éviter : aussi Wilhelm préfère-t-il attendre, s'effacer lestement par un saut de côté, tirer à bout portant, et contraindre l'animal à s'abîmer lui-même dans la crevasse. Un instant s'écoule, tous deux sont presque à se toucher. Wilhelm bondit à droite, et, sans épauler, lâche son coup, qui brise la seconde vertèbre de l'éléphant ; mais, dans sa chute, l'animal faillit écraser le chasseur, auquel les fissures environnantes ne permettaient de s'arrêter que sur les bords du précipice.

Après bien des réflexions faites sur les épisodes de cette journée, nous nous retirâmes pour nous livrer au sommeil. Mais l'orage, tonnant d'abord, déchirant ensuite et s'acharnant sur notre point élevé, ne nous permit aucun repos. Seulement, au lever du jour, nos oreilles furent épargnées, le soleil rétablit l'ordre dans ce conflit des éléments, et nous permit la vue de nombreux sillons creusés par les éclats du tonnerre près de nos chariots et dans vingt directions différentes.

La rencontre du buffle m'amène ici naturellement à faire connaître les détails descriptifs et de mœurs que j'ai pu recueillir sur ce gros quadrupède.

Le buffle qui habite l'Afrique australe est désigné par les naturalistes sous le nom de *Bos cafer*. Il diffère du buffle d'Italie, comme encore de celui de Java, sur lesquels il l'emporte de beaucoup en volume et en force, et desquels il se distingue par un esprit de sauvage indépendance vraiment indomptable. L'aspect de cet animal étonne surtout par ce que son œil offre de hagard, effet produit par la position de cet organe qu'abritent les cornes recourbées comme la visière d'un casque. La brièveté de ses jambes fortes et nerveuses, l'épaisseur de son corps velu de noir, fréquemment plaqué d'argile durcie au soleil, appellent l'attention sur sa force musculaire, que renforce chez le mâle une pesanteur de plus de 2,000 livres.

Tout son extérieur est bien fait pour conduire le chasseur à quelques réflexions touchant le danger. Sa force et sa rapidité sont connues, ses instincts de vengeance le sont aussi; mais les hommes qui le chassent d'ordinaire sont des Sud-Africains habitués à dompter et gouverner des bœufs; ils trouvent entre le buffle et le bœuf une grande similitude, et, trompés par leurs idées, ils témoignent souvent une confiance téméraire, cause de mille accidents. En effet, si tirer un buffle isolé ou en compagnie n'offre guère de péril, le suivre sur ses traces de sang lorsqu'il est blessé devient très-dangereux.

C'est dans les bois, dans leurs profondeurs ou sur leurs lisières, ou dans tous les endroits revêtus de buissons de 6 à 10 pieds que l'on rencontre ces animaux. Quelquefois c'est à découvert, dans des pâturages où ils paissent, ou près de fontaines où ils vont se désaltérer et se rouler, mais toujours à proximité de couverts qui leur servent d'asile au premier coup de fusil. C'est donc constamment où la vue ne s'étend qu'à de courtes distances que le chasseur s'engage à leur suite, et là est le danger. Il est d'autant plus réel que la fuite est presque toujours impossible à l'homme, impossible à cause des allures du buffle et de la nature des bois. Mais, pour que je sois compris, une explication est indispensable.

Je suppose qu'un buffle soit blessé en dehors d'une lisière de bois; la direction du vent est parallèle à cette lisière, elle est de droite à gauche. Aussitôt frappé, l'animal prend sa course et fond perpendiculairement à la ligne des bois. Son impulsion rapide lui donne une force immense; tout cède à son front corné. Il perce de la sorte à travers les taillis et les jeunes arbres une trouée qui se referme après son passage. La ligne qu'il suit n'est pas une ligne droite, elle s'arrondit vers la gauche et tend à former une hélice. Mais quand l'extrémité se rapproche suffisamment du point où le buffle a passé d'abord, l'animal s'arrête et tient bas la tête afin de mieux voir. Il est ainsi sous le vent du passage que lui-même a frayé. Son nez, ses yeux, ses oreilles, tous ses organes se tendent, et ce n'est

point l'action de l'animal timide qui n'est sur ses gardes qu'afin d'être prêt à fuir, c'est celle, au contraire, de la bête furieuse qui calcule de sang-froid ses moyens de vengeance.

Le chasseur, toujours trop inquiet de connaître le résultat de son coup, s'aventure dans la trouée afin de conserver les traces. Le buffle a soulevé des branches se croisant partout; il a brisé, rompu ce qui faisait obstacle. Mais l'élasticité a permis aux branches vertes de reprendre immédiatement leur position première, et leur voûte ne laisse guère plus de 3 pieds de haut. Quelquefois même, l'homme doit ramper sur le ventre, traînant après lui son long fusil. Une telle situation lui interdit d'être ingambe, et si le passage est moins difficile, quand le buffle le charge guidé par le vent, il ne sera jamais assez aisé; le chasseur ne sera non plus jamais assez leste pour éviter le choc des cornes qui doivent le briser. C'est ainsi qu'ont lieu tous les accidents que l'on déplore à cette chasse, et jusqu'ici les nombreux et tristes exemples n'ont encore servi à rien, les chasseurs n'en devenant pas plus prudents.

L'impétuosité du buffle, soit qu'il ait affaire à l'homme ou au lion, soit qu'il attaque ou qu'il détale, est telle que l'on ne saurait s'en former une juste idée, et à cet égard je citerai un fait recueilli par moi-même, lequel pourra servir à la démontrer.

C'était un vieux buffle mâle que je venais de tuer avec l'aide de mes gens. Il n'avait plus qu'une corne : celle de

gauche, coupée au ras de la tête, avait été tranchée comme d'un coup de hache par une roche faisant saillie que le buffle n'avait pu éviter complétement lors d'une charge. Or, le point où la corne avait été brisée offrait 70 centimètres de circonférence, la matière cornée qui recouvre le noyau osseux étant de 2 centimètres d'épaisseur. Il s'ensuit que cette partie nécessitait une force excessive pour que sa rupture pût s'opérer, d'autant que la corne du buffle est la plus solide et la plus dure des cornes, nullement cassante comme l'ivoire, et que vingt coups d'une hache bien tranchante portés par un homme exercé suffisent à peine à produire le même effet.

La charge du buffle est de la part de cet animal un acte prémédité, calculé, où l'intention de tuer son adversaire reste évidente; car si dès la première l'homme n'a point été atteint, ou si, simplement renversé, sa mort est un objet de doute pour le buffle, l'animal furieux, lorsqu'il a brisé son élan, se retourne, beugle, et s'assure par la vue de la position de son ennemi, sur lequel il s'élance comme la première fois. Or, pour le dire, j'ai quelques bonnes raisons, puisqu'à deux reprises différentes, en un peu plus d'une minute, un buffle mâle vieux me traita de la sorte, et si l'animal ne se fût précipité lors de la seconde sur une pente raide, nul doute qu'il n'eût réitéré ses tentatives jusqu'à complète satisfaction.

Le buffle mâle adulte égale en taille nos plus grands bœufs de Hollande, mais il les surpasse de beaucoup par

la rondeur de ses formes et par son épaisseur; ses jambes sont courtes et garnies de puissants muscles; son cou est énorme et bien proportionné pour supporter sa vilaine tête à l'œil vert. Ses cornes, qui s'échappent du front à se toucher, se courbent en divergeant, et leur pointe se relève en s'arrondissant et se rapprochant de la base, laquelle forme un bourrelet rugueux très-large, préservant le front comme d'une épaisse cuirasse. Situé à l'ombre de la corne, l'œil éclaire une figure trop courte du front aux naseaux, assez souvent épilée çà et là par le frottement des branches, quelquefois balafrée, et que distingue une carrure de muffle peu ordinaire.

Des fragments de branches brisées dans les fuites rapides se fixent assez souvent dans l'angle que forme la corne avec la tempe, précisément au-dessus de l'œil; leur séjour, après lésion des parties voisines, détermine un foyer purulent duquel j'ai plusieurs fois extrait des morceaux de bois de l'épaisseur du bras. Il arrive aussi que les oreilles ne sont pas épargnées; leur cornet, moindre de proportions que celui de diverses grandes antilopes, est souvent épilé et déchiré en divers endroits.

Le corps est revêtu d'un poil noir brillant et peu serré; mais rarement un buffle a son pelage en bon état, parce que, se vautrant dans des bourbiers argileux, il se revêt d'une couche épaisse que durcit le soleil, et quand ensuite l'animal se frotte rudement contre des roches ou des troncs d'arbres afin de la détacher, le poil et l'épiderme

lui-même sont alors enlevés par plaques assez larges pour faire le désespoir du chasseur naturaliste. La queue se termine par un joli pinceau de poils noirs fort estimés des Amazoulous, qui l'emploient en jarretière à crins flottants, destinée à préserver le tibia du contact des herbes et des épines.

Le buffle est couvert d'un grand nombre de tiques, principalement vers les parties inférieures du corps, où sa peau a moins d'épaisseur. Il souffre volontiers que deux espèces de *buphaga* parcourent son dos et ses côtés dans le but de l'en débarrasser. Ces oiseaux se comportent alors exactement comme les pics ; leurs ongles leur permettent de s'y cramponner aisément, et leur queue, sur laquelle ils s'appuient, les soutient admirablement. Il arrive bien qu'un coup de queue du buffle détaché à propos d'une mouche, tue quelque buphaga, mais c'est sans intention, car ces oiseaux sont un génie bienfaisant pour l'herbivore auquel ils s'attachent ; toujours les premiers, ces volatiles devinent la présence du chasseur : alors ils s'échappent en poussant des cris aigus et saccadés ; le buffle ne consulte qu'eux et détale dans le même sens.

Si l'impétuosité que déploie cet animal fait courir au chasseur un danger bien réel, elle tourne aussi dans certaines circonstances contre lui-même. Déjà j'ai cité un buffle qui s'était de la sorte brisé une corne au ras de la tête. J'en ai vu un autre qui s'était tellement engagé sous les branches d'un grand arbre renversé, que nous n'eûmes

qu'à lui saigner la gorge et que nous ne pûmes l'en retirer que par morceaux. J'ai ouï assurer qu'une autre fois un buffle s'était brisé la colonne vertébrale en heurtant par mégarde un tronc d'arbre que masquait un buisson, et j'ai vu à *Om-Vooty* un grand vieux mâle, blessé par l'un des miens, se précipiter et s'abîmer dans des profondeurs où pour descendre un homme devait prendre toute espèce de précautions; nous le retrouvâmes arrêté par un bouquet d'arbres à 200 pieds plus bas que la pente inclinée où il avait commencé à rouler comme une avalanche; sa pesanteur avait couché ou déraciné tous les végétaux qui s'étaient trouvés sur son passage; il avait entraîné avec lui des éclats de roche très-volumineux, et quand nous le palpâmes, nous vîmes les dents brisées, la mandibule rompue, la colonne disloquée, les côtes enfoncées, les jambes cassées; en un mot, l'animal était moulu.

Comme tous les animaux pesants, le buffle n'aime pas à charger en montant; le chasseur doit faire son profit de cette connaissance, car c'est la seule ancre de salut en pareil cas. Quelques personnes m'ont objecté que la baïonnette devait, lors d'une charge, préserver au moins le chasseur du choc immédiat; mais probablement ces personnes n'avaient pas réfléchi à la manière dont le buffle se présente : son nez alors touche son poitrail; le bourrelet corné du front est la seule partie qui s'offre à l'homme; souvent ce bourrelet fait ricocher nos balles mélangées d'étain; il est donc impénétrable ou à peu près aux balles de plomb

pur, et ce que ne peuvent les balles, les baïonnettes ne le feront assurément pas. Bien plus, un animal qui pèse 2,000 livres, qui courbe ou brise des arbres gros comme la cuisse d'un homme, qui possède en outre tous ses moyens de force, d'attaque et de défense sur sa tête, a une force d'impulsion et une solidité bien autres que le cheval, qui s'enferre si facilement et pour ainsi dire de lui-même. Ainsi donc, point de parallèle possible entre le cheval et lui, considérant la force et le mode de structure. Le cheval découvre toutes ses parties vitales, le buffle n'en expose aucune; et s'il était possible de dompter cet animal, de lui communiquer l'ardeur guerrière que le cheval comprend si bien, de lui faire supporter un cavalier, un escadron de buffles enfoncerait tous les carrés du monde, d'autant que cet animal semble s'irriter des obstacles que rencontre son front sans se rebuter jamais.

Du reste, j'avais soumis pareille réflexion dès le principe, lorsqu'encore j'ignorais ce qu'était un buffle. Les paysans sud-africains, à qui j'avais posé la question, me répondirent par un rire très-significatif, ajoutant, comme ils l'avaient fait pour le lion que je prétendais traiter de même, que ce n'était pas avec des aiguilles que l'on tuait les hyènes et les ratels.

Chercher à se soustraire par la fuite est un très-mauvais moyen, à moins de gravir lestement une pente suffisamment raide qui entrave la rapidité du buffle et le force à renoncer à sa tentative. Mais l'homme qui fuit est d'ordinaire

arrêté par mille obstacles, buissons enlacés, branches qui traversent, herbes longues qui retiennent les jambes, et ces obstacles, loin d'en être pour le buffle, lui deviennent au contraire d'un grand avantage. Monter sur un arbre ne vaut pas mieux; il faut du temps pour le faire, et puis rarement un arbre convenable et facile d'escalade se trouve à portée du chasseur: trop gros, l'homme ne peut l'embrasser; trop faible, le buffle le renverse; ensuite la charge du buffle est si prompte que cette mesure de salut est de pratique impossible.

Jamais je n'avais songé à la meilleure méthode d'éviter le choc effrayant des cornes de cet animal, de cette masse qui brise tout, lancée comme un énorme projectile; mais je croyais que faire tête et s'effacer en bondissant sur un côté devait être le meilleur parti, si l'endroit permettait librement cette manœuvre. C'est ainsi que je pensais, lorsqu'un buffle blessé par moi et dont je suivais les traces, comme je l'ai dit plus haut dans le présent chapitre, se révéla par un beuglement sourd, puis par un fracas de branches et de taillis brisés, pour m'arriver ensuite en droite ligne sur le corps, reportant son nez teint de sang sous son poitrail et présentant son redoutable bourrelet. Sa position couverte me fit comprendre l'impossibilité de le tirer avec avantage; son extrême rapidité me fit croire que, même en le tuant à 7 pas, l'animal devait traverser l'endroit où j'étais, après m'avoir écrasé dans sa chute. Malheureusement, placé exactement dans un cul-de-sac

formé de buissons enlacés de rotangs sauvages, *wild rotang*, un bond ne m'était pas possible, et je me considérais comme devant y être tué.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, j'avais tout vu, tout pesé, calculé, et ma position m'était connue; tous mes moyens s'étaient déroulés à mon esprit avec une prestesse incroyable. Ces quinze secondes me furent comme des heures, et par calcul plutôt que par instinct de conservation, je jetai à ma droite mon fusil inutile, quoique excellent, en même temps que je me laissai tomber à plat sur la terre, la tête tournée du côté par lequel arrivait le buffle. Son front tout rugueux allait briser le mien; je serrai davantage ma tête qui reposait sur mes bras croisés, comme si la contraction devait prêter plus de force à mon crâne; puis un bruit épouvantable à mon oreille et à mon esprit résonna pour moi seul. L'animal passait sur mon corps, j'étais entre ses quatre pieds! Heureusement, ma casquette seule, simple drap dépourvu de doublure, fut enlevée de dessus ma tête; un poids énorme qui pesa sur mon dos avait comprimé à un haut point les organes respiratoires. Mais, pour n'avoir pas rasé la terre de ses cornes, le buffle avait manqué son but et j'étais sauvé à mon grand étonnement, parce que je venais d'adopter un parti extrême auquel je n'avais jamais songé, et que je reconnus devoir à l'excessive lucidité de l'imagination de tout homme en pareil cas.

Toutefois, je ne saurais en recommander la pratique

constante; car s'il m'a réussi, ce peut être à cause de circonstances exceptionnelles et locales, comme, par exemple, quelque inégalité de terrain qui aura contraint l'animal à relever la tête. Je dirai même que le mieux alors est de ne suivre que ses propres inspirations, lesquelles ne font pas défaut dans les moments critiques; ce sont celles qui m'ont sauvé de tant de mauvais pas : aussi ai-je droit de me fier à elles. Voici du reste ce qui vient à l'appui de ce que j'avance.

A peine le buffle venait-il de me passer sur le corps que tous ses efforts tendirent à briser son élan, et à force de se retenir sur ses pieds de devant, il parvint à s'arrêter à 25 ou 30 pas du point où, relevé, je respirais avec peine, étonné, ébahi, enlevé à moi-même par mes émotions. Mais le buffle, se retournant, beugla, et prit de nouveau sa course pour fondre comme la première fois. Je veux fuir alors, je me balance sur mes jambes. Mes genoux fléchissent bien, mais ils tremblent; les jarrets ne viennent pas en aide, et malgré moi, comme je l'ai déjà dit, je me vois cloué à la terre par les pieds, lorsque, de désespoir, j'abandonne à une forte déclivité mon corps, au secours duquel mes jambes viennent enfin. En trois bonds j'arrive à toucher un bouquet de tiges épineuses, à écorce blanche, de l'épaisseur du bras et hautes de 14 pieds. A droite et à gauche existait un passage d'un mètre de haut, par conséquent trop bas pour passer vite sans y rester engagé, et le buffle était sur mes talons.

Ici encore, ainsi que je l'ai indiqué moins en détail, une inspiration me sauva; car, dans le doute, je ne pris ni la droite ni la gauche, et au risque de me crever les yeux ou de me percer la poitrine sur des épines longues de 6 pouces, et de plus portant horizontalement, je me lançai à corps perdu à quelque hauteur dans ce dangereux buisson. J'y appendais encore quand mon furieux ennemi, qui préfère passer légèrement à droite, m'atteint sur les côtes de la partie recourbée de sa corne gauche. La force qu'il m'inculqua me fit passer à travers des branches et rouler de l'autre côté. Mais là, une pente trop rapide lui interdit de rester en place; il dut céder à son impulsion trop grande, et je l'entendis briser au loin les buissons et rouler les pierres, tandis que je m'esquivais tremblant et découragé vers la partie supérieure, où, fort heureusement pour moi, le buffle renonça à poursuivre ses efforts de vengeance.

Ces faits serviront au moins à prouver que pour se soustraire à la fureur du buffle, le mieux est de savoir saisir et utiliser les avantages offerts par les lieux. Mais, quoi qu'il en soit de la longue série d'accidents que présente sa chasse, le buffle est le but le plus ordinaire que se proposent les Hollandais sud-africains. Sa peau a quelque valeur, tant pour l'usage domestique que pour le commerce; elle se vend au poids et vaut entière de 10 à 18 risdallers (de 18 fr. 75 c. à 33 fr. 75 c.). Sa chair, préparée en beulton, est de fort bon goût et se conserve longtemps:

aussi est-elle fort prisée. Ses cornes, par leur nature très-solide, leur grain serré et leur noir bien décidé, auraient certainement une bonne valeur; mais, malheureusement, leur forme s'oppose à l'extraction du noyau osseux; la présence de celui-ci détermine une fermentation qui attire des insectes dont les larves percent la matière cornée, absolument de même que fait celle du *Cossus Ligni perda* à l'orme, dans le bois duquel elle se développe. C'est pour cette cause que jamais les chasseurs n'en apportent au marché. Il serait cependant fort facile d'obvier à cet inconvénient en séparant chaque corne en trois tronçons. Il est vrai que personne jusqu'ici n'en a eu l'idée, et que les innovations ne prennent guère chez les Sud-Africains.

Cet animal devient de plus en plus rare dans le territoire de Natal, où les bois qui le protégent contre l'homme sont constamment sondés dans leurs profondeurs; mais il était très-commun dans le pays des Amazoulous. Durant la saison des pluies, on y en rencontrait partout; durant la saison sèche, au contraire, il était difficile d'en découvrir un seul. Mais aussi c'est qu'alors ces animaux, réunis en troupes de 1,000 à 1,500 individus, se groupaient vers certains points où les rivières ne tarissaient pas et dont les pâturages voisins se conservaient plus verts. Il y avait même presque de la difficulté à se frayer un passage à travers les lieux qu'ils hantaient de préférence. Un jour, il advint qu'un de mes Cafres dut en tuer cinq coup sur coup, dans l'unique but d'avoir le chemin libre, afin de s'épar-

gner un grand détour. Dans d'autres circonstances, je les vis comme prétendre disputer la place qu'ils occupaient, ne pas daigner se lever à mon approche, s'irriter au bruit d'une pierre lancée, attendre même la seconde, et fuir à peine au bruit de mon fusil. Mais je dois dire aussi que jamais personne autre que moi n'avait fait usage d'une arme à feu dans cette partie de la contrée des Amazoulous. Partout où les animaux en ignorent la cause et l'effet, la détonation ne les épouvante pas, et me semble être prise par eux pour un éclat de tonnerre.

Jugés ainsi, ces animaux paraissent moins farouches; déjà Levaillant a émis son opinion quant à la possibilité de les amener à servir l'homme, comme le buffle d'Italie à Rome, comme celui de Java à Batavia. Je ne dis pas que la chose soit impossible; il est même certain qu'individuellement on arriverait à quelques résultats; mais ce ne serait probablement qu'à force de soins, et il est douteux que les mères transmissent à leurs jeunes leur instinct modifié par l'homme. Il faudrait, je crois, recommencer pour ces mêmes jeunes les mêmes attentions prodiguées à leurs parents, cultiver sans cesse une nature défiante, abrupte et connaissant sa force : peines immenses, lesquelles, après un siècle entier, n'auraient peut-être encore porté aucun fruit solide.

Les peuples de l'Afrique australe n'ont pas, je le sais, ce tact des Indiens pour asservir les animaux; ils ont chez eux des espèces plus grandes, plus belles et plus douces

que ne devait l'être le bœuf à l'état sauvage, et ces espèces ont toujours été tuées à coups de fusil, sans qu'un seul essai ait été tenté pour les dresser au trait et les amener à se multiplier sous la surveillance de l'homme. Ainsi, par exemple, le *Boselaphus oreas*, gracieux comme la gazelle, fort comme le bœuf, rapide comme le cheval et doux comme le mouton, cet animal dont la chair est excellente, dont la peau, considérée comme cuir, est mise au premier rang, court les bois, et voit son espèce diminuer journellement, à la veille de disparaître du territoire de Natal, comme elle a disparu de la colonie du Cap. Ainsi donc, dire que le buffle ne peut être asservi, parce que les Hollandais sud-africains ne l'ont pas fait depuis 300 ans qu'ils habitent cette partie du monde, serait une absurdité; leur insouciance a laissé libre le canna et bien d'autres belles espèces. Ces exemples me suffisent pour taxer ces hommes d'incapacité, ou, pour être plus exact, de non-vouloir.

Il faudrait à leur place des pasteurs pris dans les marais Pontins, ou bien encore des Indiens, des hommes tout à la fois patients et intelligents, débutant par l'instruction d'une troupe de jeunes animaux soustraits à leurs mères. Alors seulement on arriverait peut-être à quelques progrès; mais je doute que le succès soit assez complet pour être satisfaisant. Le buffle a le regard sournois; il est défiant comme un sauvage; sa tête est tout entière consacrée à la force; il doit n'y avoir dans cette boîte que très-

peu d'intelligence. La vengeance est peut-être ce que cet animal comprend le mieux ; car il conserve, dit-on, souvenance de l'homme qui l'a blessé, et lui tient rancune, de telle sorte que, quelques jours ensuite, ce même homme, quoiqu'entouré de plusieurs, sera préféré par le buffle aux aguets. Il est aussi trop fort, trop nerveux pour être doué de quelque patience. Un buffle mâle vaudrait bien trois ou quatre bœufs pour le coup de collier ; mais cette force devient elle-même un grave inconvénient, en ce qu'elle briserait les chariots si elle ne rompait les obstacles.

J'ajouterai encore que nous ne sommes pas pleinement en droit de blâmer les Hollandais sud-africains de ce qu'ils n'ont rien tenté pour apprivoiser le buffle cafre, parce que l'Europe possède elle-même une espèce de bœuf, plus voisine du bœuf domestique que ne l'est le buffle, et que cette espèce, connue sous le nom de *Bos urus*, grande, forte et belle, toute faite pour tenter l'homme, court toujours librement dans les forêts des monts Krapacks et des monts Ourals, sans avoir jamais été appelée à traîner une charrue.

Les jours qui suivirent ne nous ayant procuré que des buffles, les éléphants ayant déserté les profondeurs d'*Om-Vooty's-Poort*, je crus bien faire de retourner à Natal, où je rapportais, sinon de grandes dépouilles, du moins un grand nombre d'insectes coléoptères.

Comme c'était alors la meilleure saison pour un ento-

mologiste, et que la baie de Natal m'offrait de belles espèces, nombreuses et variées, j'y restai quinze jours, accumulant sans cesse coléoptères, lépidoptères, hyménoptères, hémiptères et diptères. J'eusse voulu prolonger mon séjour dans ma villa, afin de m'occuper plus longtemps de ces intéressantes collections; mais déjà mes Cafres me regardaient d'un air de mépris. Ils attribuaient à mon tête-à-tête avec le buffle ce changement dans mes habitudes. A les entendre, de fougueux chasseur que j'avais été, d'*om-doda-kakoulou*, de *très-homme* qu'ils m'avaient connu, je passais à l'état de femme. Des filets de gaze, des boîtes, des épingles, des insectes, qu'ils me voyaient constamment dans les mains, ne pouvaient constituer, selon eux, que des occupations féminines. L'attention que j'apportais à ces riens, que je recueillais minutieusement, leur paraissait tenir de la démence. En vérité, j'allais perdre leur estime, et comme j'avais intérêt à y tenir, je me vis forcé de prendre jour pour une nouvelle chasse.

Cette fois, je me rendis à l'embouchure du Touguela dans l'unique but d'y choisir un buffle et un hippopotame; car, de tant de buffles tués à Om-Philos, jamais je n'avais songé à rapporter une seule dépouille. Pour moi, c'était un animal trop commun, et seulement, depuis mon épisode avec l'un d'eux, j'avais été conduit à le prendre en considération. J'en obtins bientôt un individu de toute force, le même qui figure actuellement au Musée royal de Bruxelles. Mais pour ce qui est de la possession d'un

hippopotame, dont je ne voulais que le squelette complet, elle fut autrement difficile. Plusieurs semaines n'avaient produit aucun résultat; j'avais même quitté l'embouchure du Touguela en renonçant à voir mes désirs satisfaits, quand l'un des miens réussit à tuer, à l'embouchure de la petite rivière *Om-Nonnoty*, un superbe mâle, dont le poids devait excéder 4,000 livres.

Le lendemain de la mort de l'amphibie, vers quatre heures de l'après-midi seulement, j'atteignis avec mon wagon un point dominant la rivière où flottait l'énorme cadavre. Tout autour de lui se montraient trente ou quarante têtes de crocodiles s'apprêtant comme à une grande fête, et cette vue réjouissait assez peu Henning, qui s'était fait fort d'aller seul attacher une ligne à la queue de l'hippopotame, afin de le haler à terre. Mais la promesse en avait été donnée spontanément, et comme je savais la chose possible pour l'avoir exécutée moi-même, seul, en d'autres circonstances, je tenais à ce qu'elle fût remplie. Bientôt ensuite j'aidai Henning dans la construction de son radeau, que je consolidai de mon mieux. Je ne lui épargnai pas mes conseils, et, nouvel Argonaute allant à la conquête d'un animal sans toison, Henning ne tarda pas à pousser au large, sous la protection de nos fusils, couchés et prêts à faire feu sur le premier crocodile qui se fût montré trop hardi. Mais Henning ne ménagea pas les coups de gaule; les têtes saluèrent pour aller se remontrer plus loin : aussi mon vaillant conducteur put-il rem-

plir sans encombre et sans trouble la rude et laborieuse tâche qu'il s'était imposée.

Il soufflait alors une raffale des plus furieuses qui retardait la besogne, et comme les miens tenaient à ne rien perdre de l'excellent *zee-koe-spek*, qu'en agissant ainsi il était aisé de prévoir l'impossibilité de terminer avant le coucher du soleil, je fis dresser ma tente à l'abri d'un escarpement de la rive, mais tout proche de l'eau, à cause du peu de largeur qu'offrait cet endroit, le seul où l'on pût s'établir.

Les crocodiles, témoins du dépècement, se tenaient tout voisins de nous, qui travaillions dans l'eau jusqu'à la ceinture. Mes gens s'amusaient fort de leur voisinage, et se plaisaient à leur jeter de la viande, comme quand on fait la curée à des chiens. Mais cela n'empêchait pas que les roches ne se couvrissent de débris de tout genre; car, pour faire plus vite, chacun jetait les morceaux enlevés sans trop considérer la direction; ma tente même s'en trouvait entourée et salie. C'était cependant au milieu de cet étal de boucher qu'il me fallait passer la nuit; mais, dans des chasses telles que celle-là, on a l'habitude de s'arranger de tout. Quand le squelette fut transportable, nous le traînâmes pour le soustraire la nuit à la voracité des crocodiles, et nous le mîmes entre ma tente et les parois de la rive, où, pour le mieux protéger, nous l'entourâmes de branches épineuses; puis, une heure après le souper, chacun alla dormir dans la maison de toile, dont

je ne m'étais réservé qu'un côté, précisément celui qui était le plus près de la rivière.

Le plik-plok de l'eau, de laquelle sortaient et dans laquelle rentraient les crocodiles afin de saisir les débris restés à terre, me tint en éveil plus longtemps que de coutume; mais, comme ce bruit avait quelque chose de monotone, je finis par céder au sommeil, de même que mes Cafres, qui déjà ronflaient bruyamment.

Il pouvait être minuit ou une heure, lorsque je me sentis brusquement secouer et découvrir. Qu'était-ce? Je l'ignorais. Mon premier mouvement n'en fut pas moins d'empoigner et d'armer mon fusil, ce compagnon fidèle de toutes mes nuits d'Afrique. Un Cafre se réveille. Mes pensées n'étaient pas encore bien nettes. Je l'interroge; je l'accuse d'avoir, en rêvant, pris possession de ma couverture. Il n'en sait rien et s'en étonne. « Allons, va chercher du feu, et sois leste! » Lui et moi nous sortons de la tente. Je furète aux abords, où mes pieds rencontrent ma couverture, qui fût disparue sous l'eau si une pierre anguleuse ne l'eût retenue accrochée. Une extrémité était teinte de sang : c'était celle par où un crocodile l'avait saisie, tout en happant un morceau de viande qui, par mégarde, se trouvait à mes pieds. Cette découverte fit beaucoup rire mes gens, qui se plurent à considérer ce tour d'un crocodile comme une mystification. Au réveil, notre emplacement, tant encombré la veille, était nettoyé de tous débris, et, sans plus rire alors, nous nous estimâ-

mes heureux de n'avoir pas été enlevés de dessous la tente, que rien ne défendait.

Le reste du temps que dura cette petite excursion ne présenta que des faits ordinaires, si j'en excepte la chasse opiniâtre qu'un serpent, le *mamba* des Amazoulous, m'appliqua lorsque j'étais en compagnie de Boulandje, qui, fort heureusement, me précédait alors, et la désertion de deux de mes jeunes Cafres, lesquels préférèrent se soustraire à mon service plutôt que de remplir un ordre dont l'exécution, suivant les préjugés cafres, devait causer leur mort durant le cours de la même année. Il s'agissait simplement d'aller à 3 lieues du camp séparer et rapporter la tête d'un crocodile tué dans un fossé boueux qui se déchargeait à l'embouchure de l'*Om-Sinnquassy*. Mais, disent les Amazoulous, quiconque a touché le corps d'un crocodile, ne fût-ce que du bout du doigt, succombe bientôt, soit à une maladie, soit à un accident. C'était pour obéir à ces préjugés que Djantje et Schlanvokane m'avaient quitté furtivement. Ils avaient bien pris toutes leurs précautions pour vivre, mais vainement; car, circonstance assez singulière, tous deux moururent à quelques mois de là. C'était même quand, à cause de leur absence, j'avais dû prendre la corvée qui répugnait à mes gens, que j'avais rencontré, couché dans un étroit sentier à buffle, le mamba se chauffant au soleil. Sa tête était tournée vers nous qui marchions; mais Boulandje, qui me précédait, l'avait aperçu dès son premier mouvement, la tête élevée à 3 pieds du sol. C'est

alors que mon homme faillit me renverser et passer sur moi, qui dus, sans connaître aucunement la cause, suivre en tout son exemple... Aussi longtemps que nous n'avions pas quitté l'étroit sentier, le mamba avait lutté avec une vitesse presque égale à la nôtre; le parcours excédait 100 pas. Boulandje s'arrêta, prêta l'oreille et l'entendit venir; nous nous rejetâmes dans les grandes herbes, et après plusieurs détours nous pûmes continuer notre route. Nos fusils étaient chargés à balle; c'est ce qui explique pourquoi nous n'essayâmes pas de l'attendre et de le tuer chose si facile avec une charge de plomb de chasse.

Je croyais connaître à cette époque toutes les espèces principales de serpents dont cette contrée est malheureusement trop pourvue : aussi n'épargnai-je pas les questions quand Boulandje m'eut indiqué le mamba. Ce qui m'étonnait surtout, c'était la rapidité et la hardiesse de ce reptile, le premier, le seul peut-être de ces parages qui attaque l'homme. J'appris tout de suite ce que les Cafres en savent ou en disent. Un suivant m'assura, et je n'ai nulle peine à le croire, car depuis cette époque j'en observai deux autres, que le mamba ne mord pas l'homme, comme les espèces lentes, au tendon d'Achille ou au genou, mais bien au dos, et même au cou. La hauteur des anneaux ou spirales qu'il décrit dépasse un mètre, et sa rapidité est telle que nul serpent que je connaisse ne pourrait lui être comparé. Quant aux blessures qu'il fait, ajouta mon Cafre, aucun remède connu des indigènes n'est effi-

cace, non-seulement parce que son venin est de la plus grande âcreté, mais encore parce qu'il est inoculé dans les hautes régions du corps, celles qui servent de siége aux parties vitales.

Ce dangereux reptile revêt une couleur brune; son corps est très-délié et varie entre 9 et 11 pieds de longueur; il s'en faut donc de beaucoup que son épaisseur corresponde à sa grande taille; il est, au contraire, très-mince, ce qui explique l'agilité de ses mouvements. Il habite sous terre dans des trous de termites, comme font toutes les espèces qui ne montent pas aux arbres, comme font aussi les boas. La lisière des bois et le bord des rivières, principalement vers *Om-Vooty* et *Touguela*, sont les lieux où on le rencontre au pays de Natal.

Lorsque j'eus terminé cette dernière chasse dans un rayon de 20 lieues, espace trop rétréci pour mes vues, je revins à la baie sans trop savoir où dorénavant je porterais mes pas, puisqu'en raison du revirement politique depuis l'occupation de Port-Natal par les Anglais, la chasse au pays des Amazoulous m'était interdite par leur roi.

CHAPITRE XXIX.

Voyage au pays de Massilicatzi. — Préparatifs. — Acquisition d'un second chariot. — Causes pour lesquelles mes premiers Cafres refusent de me suivre. — Route de Port-Natal à Pieters-Mauritz-Burg. — Klaauw-Sickt. — Draaken's Bergen. — Rivières. — Pangolin. — Hiver. — Kaasteel-Poort. — Apparition subite de deux lions. — Les solitudes, vertes prairies sans fin. — Ruines d'une ville cafre. — Gevecht-Kop. — Manière de faire le feu. — Nombre immense de gnous et de couaggas. — Mort d'une lionne. — Son désespoir. — Séjour sur les bords de la rivière Vaal. — Première rencontre d'un mouzi de Cafres makatisses. — Comment un docteur cafre fait cesser les importunités d'une femme stérile. — Départ de Vaal-Rivier. — Triste condition de mes bœufs. — La neige nous surprend au réveil. — Potschepstroom. — Zuiker-Bosch-Stroop.

Durant mes excursions et chasses au pays des Amazoulous, M. Wahlberg avait fait de son côté une tournée passablement longue jusque par delà Makalis-Berg, dernier point vers le nord habité par des blancs. Il s'y était arrêté sur les bords d'*Aap-Rivier*, rivière des singes, ainsi nommée par les boers en raison de la présence du galago-makali de Smith, que ces mêmes boers appellent *klein-aappje*. Ses récoltes avaient été abondantes et choisies, ses chasses moins merveilleuses, il est vrai, moins lucratives aussi que les miennes du Zoulou-Land, mais plus variées, en ce qu'elles comprenaient toutes les antilopes coureuses de plaine et surtout les belles espèces décrites par Bur-

chell, puis encore l'antilope si distinguée d'Harris, *Aigoceros nigra*.

D'après la description que m'en fit mon ami, rien ne devait être aussi curieux que ces vastes solitudes, partout foulées par des masses d'animaux sauvages si variés quant aux formes; l'état de tranquillité qu'ils conservaient en regardant passer des chariots me rappelait la fable du paradis terrestre et doublait mon désir d'aller sur les lieux, afin d'en juger moi-même. Quitter l'Afrique pour peut-être n'y jamais revenir sans m'être rassasié de spectacles aussi extraordinaires, était devenu pour moi une idée impossible à soutenir plus longtemps; et, le dirai-je enfin, je fis en toute hâte mes préparatifs de départ de manière que nulle circonstance imprévue ne vînt contrecarrer mes projets. J'avais comme peur de manquer à ce devoir, que je m'imposais en première ligne.

Un second chariot m'était indispensable afin de ramener en une seule fois d'un tel voyage autant de collections que possible, et, en quelque sorte, une petite partie de l'Afrique intérieure; car pas un homme n'est avide comme un naturaliste, qui mettrait, s'il le pouvait, toute une contrée dans quelques caisses bien étroites. Cette acquisition fut bientôt faite, de même que celle des bœufs. Il était plus difficile de réunir la quantité nécessaire de poudre: 200 livres n'étaient pas trop, et malgré toutes mes démarches, malgré le haut prix de 25 francs par kilogramme, que je n'hésitais pas à payer, je ne pus en trouver au delà de

75 livres, car alors encore toutes munitions de guerre étaient prohibées à l'importation à Natal.

Un conducteur n'était pas non plus chose facile à rencontrer. Il s'en présentait bien deux ou trois; mais leurs prétentions étaient si élevées que je dus les remercier tous jusqu'au dernier jour où, contraint par l'impérieuse nécessité, j'acceptai l'homme le plus nuisible qui existât peut-être dans tout Natal.

Mes Cafres eux-mêmes, mes anciens, ceux-là qui avaient assisté à mes chasses d'éléphants, devenus riches par mes libéralités, préféraient les douceurs de la vie tranquille et ne voulaient aucunement entendre parler d'une tournée au pays de Massilicatzi. Suivant eux, j'étais un fou de prétendre aller si loin, surtout en partant à l'époque où allait régner l'hiver dans les contrées élevées. J'avais tort à leurs yeux d'entreprendre une chasse aussi longue, mon but avéré étant d'en exclure les éléphants. Ils m'apprirent aussi qu'ils n'avaient aucune inclination à m'accompagner chez toutes ces peuplades circoncises, d'autant que tout Zoulou, tout Cafre de Natal qui se respecte ne fraie jamais avec ces races ignobles, dont le langage diffère du reste assez pour que les uns et les autres ne puissent pas se comprendre.

Il me fallait pourtant trouver du monde. Six individus étaient le minimum, et à défaut d'hommes faits, je dus me contenter de jeunes gens dont trois avaient à peine quatorze ans. C'était un bien faible équipage : nous étions

neuf, tous compris. La marche en occupait toujours quatre; mais que faire devant l'impossibilité? J'avais bien des regrets de devoir commencer ainsi; déjà j'augurais mal de la fin du voyage, et si j'eusse pu prévoir tout ce qui m'attendait plus loin, j'eusse, je crois, fait le sacrifice de ma curiosité pour tourner les talons à de bien intéressantes contrées.

Ce fut le 22 mai 1843 que je quittai Port-Natal, faisant route sur Pieters-Mauritz-Burg, où je devais en quelques jours compléter mes préparatifs de voyage. Deux journées m'amenèrent avec mon matériel dans cette capitale naissante, où je réussis à peine à trouver un charron, qui fit diverses réparations indispensables à l'un de mes chariots. J'y passai une semaine chez M. le docteur Portmann, à l'obligeance duquel je dus mille soins officieux, et je pus enfin quitter ce lieu muni seulement d'une partie du nécessaire. Tout d'abord, en dépit de mon intention de faire route lestement, je me vis contraint à débuter par des demi-*skoften* [1]. Mes bœufs étaient dans une condition ordinaire; mais le *klauw sickt*, maladie du sabot, les mettait presque tous hors d'état de cheminer, et malgré cela l'usage en pareille circonstance est de ne point les laisser en repos complet. C'était chose pénible que de voir ces pauvres bêtes marcher lentement et douloureusement sur leurs sabots déchaussés par derrière, lesquels ne faisaient pas mal l'effet de pantoufles. Leurs pieds leur saignaient d'abord,

[1] Journées des wagons : ce mot a été expliqué.

et ensuite un foyer purulent s'établissait entre la corne et la chair, répandant au loin une odeur infecte : aussi, partout où nous rencontrions de l'eau, nous la leur faisions traverser à diverses reprises. Cette maladie était générale alors. Quelques paysans, plus observateurs que d'autres, l'attribuaient surtout à l'hiver, qui se faisait sentir d'une manière assez piquante, et duquel résultait un temps excessivement sec qui avait enlevé aux herbes mûres et sèches le peu de principes alimentaires qui leur restait.

La lenteur forcée de notre marche fut cause que nous mîmes quatorze jours à nous rendre de Pieters-Mauritz-Burg au pied de la chaîne de *Draakensberg*. Nous avions traversé d'abord Om-Guinée en haut et tout proche d'une belle cascade de 180 pieds de hauteur, où la rivière se précipite à pic dans un gouffre admirablement effrayant; puis *Mooi-Rivier* dans ses plis caressants et si doux; *Bosch-jesmans-Rivier*, la fougueuse, la rude, sur son dur lit de pierre, là où les passages sont difficiles en raison des pentes qui y conduisent, toutes chargées de quartiers de roches, obstacles abîmant bœufs, chariots et conducteurs; *Klein-Touguela* dans la plaine où, bien que jeune, ce fleuve s'est creusé un lit profond; et plus loin Touguela lui-même qui descend des montagnes, frais comme un enfant des pays froids, fier comme un fils qui, pour connaître sa noblesse, a deviné les hautes destinées qui l'attendent.

Voici maintenant bien autre chose; ce n'est plus une

simple rivière à traverser où la dose d'adresse et de patience ne doit être que fort ordinaire, c'est infiniment plus : c'est *Draakensberg* que nous avions en vue depuis huit jours, chaîne de montagnes hautes et bleues à l'horizon. Nous y sommes : il faut monter. Mais ces montagnes sont si élevées, nos chariots si pesants, nos bœufs si faibles! Allons, conducteur, fouettez, mais à propos seulement, et surtout que les chaînes soient libres, afin d'enrayer à rebours. Que des cales soient prêtes pour les roues de derrière; car vraiment il existe là des pentes si raides et si longues avant d'atteindre un reposoir, que le chariot peut bien, s'il n'est maintenu, entraîner l'attelage entier. Et du monde aux roues, afin d'aider lorsqu'il y a balance de forces. Commençons par un chariot. L'attelage de celui qui attend doit lui venir en aide si le sien propre est insuffisant. Avec vingt-quatre bœufs devant, il ne paraît pas probable qu'un wagon reste engagé.

L'immense fouet, emmanché de 18 pieds, portant à 45, retentit bruyamment, et pour les pauvres bœufs commence la terrible corvée. Bon Dieu! qu'il est triste d'être forcément témoin de toutes ces peines et de songer que fréquemment elles ne doivent rien produire! Faire 10 pas, s'arrêter, reprendre 10 autres pas pour s'arrêter encore, et devoir gravir ainsi 2,000 pieds d'élévation et au delà!

L'ascension d'un chariot sur Draakensberg équivaut à une fatigante journée de marche : aussi avec quel plaisir n'arrive-t-on pas au sommet! Conducteur et bœufs sont

pleins de joie lorsqu'ils peuvent y respirer librement, e pour celui qui tient compte du danger, quel bonheur d'avoir longé sans accidents durant plus de 200 pas un précipice affreux de 800 pieds par un chemin étroitement taillé dans la montagne et dépourvu du moindre rebord. Assurément il faut qu'un Dieu veille spécialement sur les boers en voyage; car jamais je n'ai connu d'hommes plus insouciants du danger dans les passages scabreux, et les accidents sont rares.

Voient-ils des traces de roues, ces hommes disent : « D'autres y ont bien passé; nous y passerons, à moins que la terre ne nous manque. » Et quand ils sont sortis d'un mauvais pas, on croirait peut-être que leur premier soin sera d'y remédier en détruisant l'obstacle ou en comblant le bourbier si c'en est un; mais point. Un boer se reprocherait toute sa vie d'avoir fait quoi que ce soit d'utile à tous. Il connaît le danger : il l'évitera par un détour. Tant pis pour ceux qui s'y laisseront tomber faute de le connaître! Chacun pour pour soi, et Dieu pour tous.

Toujours est-il que Draakensberg est gravi ou descendu journellement. Il voit sur son sein granitique se briser timons, roues, essieux, jurer les conducteurs et patienter les bœufs, sans que de graves accidents y aient encore pris place, malgré les abîmes dont rien ne défend le bord, malgré les pierres détachées, lesquelles peuvent faire dévier le véhicule, et malgré la difficulté d'y bien diriger de longs attelages. C'est là surtout qu'un Européen ne peut se

refuser à payer son tribut d'admiration aux boers, comme étant les plus hardis charretiers du monde, et aux bœufs de l'Afrique australe comme aux plus intelligents, aux plus dociles et aux plus patients de leur race. Mais, quoique la montée soit ardue, pénible à l'excès, elle est encore assez sûre. La descente est bien différente. Les chariots, tombant de pierre en pierre, à peu près comme descendent les ruisseaux de cascade en cascade, menacent sans cesse d'écraser les timoniers et même les autres bœufs, que l'on force à se grouper, afin d'empêcher par leur masse réunie que ces mêmes chariots enrayés ne se précipitent trop vite. Elle présente une infinité de dangers, toujours surmontés avec un sang-froid qui étonne, et là certainement le plus habile conducteur de Paris ou de Londres hésiterait à chaque pas et ne saurait comment se tirer d'affaire.

Maintenant que nous sommes tous, gens et bœufs, arrivés sains et saufs au sommet de ces monts, chacun s'attend à redescendre bientôt dans les mêmes proportions. Il n'en est pourtant rien. Nous avons gravi longtemps, il est vrai. Le point le plus élevé de Draakensberg a peut-être même de 5 à 7,000 pieds de hauteur au-dessus des eaux de l'océan Indien; mais Draakensberg, pour avoir du pays de Natal l'aspect d'une grande et haute chaîne de montagnes, n'en est pas moins un immense plateau sur lequel j'ai cheminé plus de 60 lieues à travers de grandes plaines variées de montagnes détachées, aplaties par le sommet.

C'est exactement une autre contrée offrant un climat assez rude durant l'hiver et présentant conséquemment d'autres productions. La mer aura peut-être bien en d'autres temps battu contre sa partie orientale qu'appuient de sèches arêtes, légèrement inclinées et voisines de la perpendiculaire. Aujourd'hui Draakensberg passe pour être la colonne vertébrale de l'Afrique australe, et c'est des sommités de sa chaîne que partent en différents sens les principales rivières destinées à arroser ces vastes contrées. Ainsi, vers l'est, se déchargeant dans la mer des Indes, sont : Om-Pongola, Om-Philos-om-Schlopu et Om-Philos-mouniama, Om-Schlatousse, Touguela, Om-Vooty, Om-Guinée, Om-Zimvobo, Om-Zimkoulou. Vers l'ouest, deux grandes rivières, Vaal-Rivier et Groote-Rivier, qui reçoivent toutes les petites, se réunissent après un parcours assez long, et portent leurs eaux dans l'océan Atlantique sous le nom de Groote-Rivier, la grande rivière; c'est la rivière *Orange,* que Levaillant traversa vers son embouchure, laquelle aujourd'hui n'est plus connue des boers sous son nom d'alors, imposé par le colonel Gordon.

C'est le plus grand fleuve de l'Afrique australe; mais, chose étonnante, *Groote-Rivier* a généralement dans la même saison plus de largeur et de profondeur, conséquemment plus d'eau, dans le premier tiers de son parcours qu'elle n'en conserve non loin de son embouchure, où elle devrait en avoir davantage. Cela vient évidemment de la rareté et de l'impuissance de ses affluents

après le premier tiers de son cours, comme encore de la sécheresse des contrées qu'elle traverse, où l'évaporation doit avoir une action des plus puissantes.

Deux jours après avoir escaladé Draakensberg, je mis derrière moi *Eland's-Rivier*, près de laquelle je fis rencontre d'un excellent colon du nom de Jacob Declerc. Non-seulement je fus dignement accueilli par lui, mais encore je dus à ce brave homme la possession du plus curieux des animaux de ce pays : je veux dire le pangolin à large queue, *Manes Temminckii*.

Ce bipède, des plus singuliers, était vivant, et, pour l'empêcher de fuir, on l'avait solidement attaché par la queue à un triangle de bois qu'il déplaçait constamment avec lui, mais par l'embarras duquel il ne pouvait ni pénétrer sous terre ni s'éloigner beaucoup, de telle manière cependant qu'il pouvait de ses griffes, qui lui servent de mains, démolir les élévations hémisphériques, habitations des fourmis, et se repaître à l'aise. Sa force de traction était très-grande et surpassait celle qu'on lui eût supposée. Dès qu'il m'eut été offert, mon premier soin fut de le détacher et de le conduire en laisse vers son garde-manger favori.

La route se faisait toujours sur deux pieds; mon pangolin au corps courbé, balancé par sa queue, croisait ses petits bras sur sa poitrine, et dans cet état paraissait être un vieillard accablé d'années que le froid fait trembler. Ses pas étaient les mêmes; souvent il lui arrivait de s'arrêter et comme d'écouter; alors cessait le bruit de ses

écailles. Ces pauses assez fréquentes n'étaient que d'un instant, et l'animal reprenait sa marche avec la même lenteur égale.

Alors qu'il arrivait à une habitation de fourmis, ses membres de devant travaillaient activement. Une minute à peine était nécessaire, et la moitié du petit monticule, quelque dur qu'il pût être, était démolie. Le pangolin collait son museau pointu à l'orifice d'une galerie, y plongeait sa langue, longue de 40 à 50 centimètres, qu'il retirait presque aussitôt, pour la réintroduire encore, soit dans la même galerie, soit dans une autre; tout d'un coup il paraissait s'impatienter, et avec une furieuse ardeur il détruisait le reste du monticule, dont il sondait ensuite les trous qu'il supposait recéler sa nourriture.

Le second jour, je le conduisis comme la veille; il ne voulut pas manger, et ayant fait un trou dans l'un de ces nids, il s'y roula en boule comme les hérissons, paraissant préférer cette fois le sommeil à un repas. Cet animal avait les yeux sans cesse larmoyants, peut-être bien parce qu'il était presque toujours en plein soleil, d'autant que je suppose que le pangolin doit chercher sa nourriture plutôt la nuit que le jour, absolument comme l'oryctérope, qui est son plus proche voisin, quant aux habitudes.

Je ne sache pas que cet animal ait d'autre ennemi que l'homme, et encore l'homme dans ces parages ne le recherche ni pour sa chair, dont il n'use pas, ni pour ses

écailles, dont on pourrait, mais dont on ne sait pas tirer parti sur les lieux. Bien loin d'être capable de nuire, cet édenté ne rend que des services, et pour se défendre, il n'a que sa cuirasse d'écailles superposées, à l'abri de laquelle il reste roulé immobile. Il faudrait, quand il est ainsi, la force de plusieurs chevaux pour l'ouvrir. A dire vrai, il n'offre guère de prise, et par le tranchant de ses écailles les mains d'un homme ne tardent pas à être ensanglantées.

Comme il ne saurait s'échapper par la fuite, à moins qu'un trou profond ne fût à proximité de l'endroit où on l'aurait découvert, chaque pangolin que l'on découvre est un animal pris. Mais, bien qu'il ne soit pas excessivement rare, comme il se terre le jour et qu'il ne sort qu'à la nuit close, on ne doit qu'à des circonstances exceptionnelles d'en rencontrer quelqu'un. Celui que me donna Jacob Declerc faisait l'admiration de presque tous les visiteurs, dont la plupart voyaient pour la première fois cette singulière création. Il avait 1 mètre de longueur, sa queue étant pour moitié dans cette mesure. Un coup de fusil chargé de plomb à loup ne saurait à 20 pas traverser ses écailles. Une balle, si elle n'est adressée de manière à former un angle droit avec la surface, doit nécessairement ricocher. C'est de tous les animaux qui existent le plus solidement revêtu. L'excessive longueur du sternum le distingue également d'entre tous.

Le mien, que j'avais habitué à dormir attaché à mes cô-

tés, paraissait soumis comme le sont les tortues, c'est-à-dire qu'avec des instincts peu développés, cet animal, si intéressant, me donnait à penser qu'il déserterait à la première occasion. Aussi, quand je l'eus suffisamment étudié, dus-je bien à contre-cœur le percer de vingt coups de scalpel à l'effet de le préparer immédiatement. Sa dépouille et son squelette complet appartiennent aujourd'hui au Musée royal de Bruxelles, où les savants pourront à loisir étudier cet étrange animal, et tomber d'accord avec la qualification de bipède que je me suis permis de lui donner.

C'est exactement un mammifère bipède crustacé, un de ces animaux utiles que l'homme a grand intérêt à ménager à l'état libre. J'ai bien ouï dire que les nègres de Mozambique, où il en existe également, se repaissaient de sa chair, qui est bonne quoiqu'ayant une forte odeur d'acide formique et une grande similitude avec celle de l'oryctérope, que mangent les Boschjesmans et certains Hottentots; mais je ne pense pas que le *Manes Temminckii* vaille la recherche que l'on en ferait dans ce but. Les Cafres de Quathlambène ne veulent pas y toucher; c'est même pour cette cause que je me refusai à en goûter, bien que sa chair ne laissât dans la préparation aucune émanation désagréable, et que l'animal fût alors en excellente condition de graisse.

L'hiver se faisait déjà sentir, accompagné d'un vent piquant que nous trouvâmes bien sévère, mes gens et moi, habitués comme nous l'étions à un climat toujours chaud.

Chaque matin nous offrait les réservoirs d'eau revêtus de deux doigts de glace, les herbes mortes couvertes de givre, et mes pauvres bœufs que la faim pressait hésitaient pourtant à saisir ces foins glacés et si peu nutritifs. Tout allait tristement; mes jeunes Cafres avaient leurs pieds, constamment nus, largement fissurés par le froid, et quoiqu'ils passassent la nuit sous mes wagons, enveloppés dans d'excellentes couvertures de laine, ce mode ne valait pas pour eux celui d'une cabane, où, presque nus, ils se contentent de la chaleur du feu qui brûle à leurs pieds.

C'est ici le cas d'indiquer en passant le mode que suivent les Sud-Africains pour se procurer du feu.

Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, avec le premier morceau de bois venu que les aborigènes sud-africains font du feu; il faut au contraire que les deux pièces nécessaires à produire le feu par frottement réunissent les conditions indispensables de nature et de dessiccation, et sans cette précaution, lorsqu'ils sont surpris par le mauvais temps hors et loin de chez eux, ces peuples sont réduits à l'impossibilité de se procurer cet élément si utile, ce véritable ami de l'homme, son protecteur contre les bêtes.

Fréquemment on rencontre dans les forêts des arbres abattus par la foudre ou par l'action du temps, et dont le bois a subi des modifications peu ordinaires dans nos climats tempérés. Ainsi, sans être vermoulu, ce bois a presque totalement changé de nature; il n'existe plus chez lui de liaison entre les fibres, et en raison de son peu de den-

sité, il se laisse traverser par une épingle aussi aisément que le liége. Une espèce de mimosa sans épines, nommée par les boers *plaat-kroon-boom* (arbre à couronne plate) réunit principalement ces conditions lorsqu'elle est renversée depuis plusieurs années, et c'est d'elle que les Cafres de Port-Natal se servent ordinairement. La partie qui doit servir de point fixe est donc prise dans ce bois, que l'on a soin de dessécher complétement en le laissant exposé à la chaleur du foyer de la cabane. Ses proportions sont indifférentes; il suffit de deux surfaces planes. La baguette destinée à faire l'office de bâton roulant est prise dans une vergette de bois dur parfaitement desséchée; elle est cylindrique, droite et bien unie; sa longueur est de 45 centimètres, son diamètre de 6 millimètres. Assis sur les talons, ou bien agenouillé, l'homme qui veut avoir du feu a posé sur la terre sa planchette d'appui; il a implanté sa baguette dans un petit trou destiné à empêcher la rotation de dévier du même point. Vous le voyez ensuite rouler entre ses deux mains plates la baguette, qui tourne avec une rapidité presque égale à celle qu'elle obtiendrait d'un arc dont la corde agirait sur elle. En moins d'une minute de cet exercice, la sueur tombe à grosses gouttes de son front; il lui faut un successeur, sinon la peau des mains se lève en cloches et peut-être ne réussirait-il pas; mais quand plusieurs hommes sont réunis, chacun y mettant du sien, la besogne est facile et le succès assuré. Le feu communiqué au bois tendre est aussitôt recueilli dans

des herbes sèches que l'on agite au vent, et il ne tarde pas à se multiplier à la satisfaction de tous.

D'après les difficultés de cette méthode, on peut se faire une idée de l'étonnement qu'éprouvèrent bien des Cafres en voyant la facilité et la rapidité de mes moyens; l'inflammation de la poudre sous le silex, les capsules fulminantes, les allumettes chimiques les ravissaient surtout; mais le verre ardent n'était plus un moyen humain. Suivant eux, c'était du sortilége; jamais ils n'y purent rien comprendre, et comme on peut bien le penser, je ne perdis pas mon temps à le leur expliquer.

Les boers, quand ils manquent de briquets, se servent de leurs fusils à pierre, qui leur procurent du feu sans qu'il soit nécessaire de les décharger. Ils introduisent une épine qui ferme hermétiquement la lumière, et ils placent près du bassinet un morceau d'étoffe de coton imprégnée de poudre écrasée, lequel est destiné à recueillir le feu lors de l'inflammation de la poudre d'amorce. Je les ai vus également obtenir du feu d'une autre manière. On mêlait un peu de poudre écrasée à un lambeau de cotonnade, que l'on remplissait de très-peu de poudre à l'état ordinaire, et que l'on étranglait ensuite comme si l'on eût lié la gorge d'un sac. Lorsque ce petit sachet était déposé sur une pierre, on s'armait d'une autre pierre aux côtés anguleux, dont on frappait de manière à atteindre un point très-rapproché de celui qu'il occupait. On sait qu'une étincelle jaillit du choc de deux pierres; c'est sur

cette connaissance que se basait cette méthode des boers.

Continuant notre marche, nous traversâmes *Kasteel-Poort*, les portes du château-fort, passage naturel entre deux remparts de pierre dont la disposition et la forme rappellent l'entrée de la citadelle du Cap. Là, les conducteurs font résonner à plaisir leurs longs fouets, afin de jouir de la répercussion du son, ou bien encore ils s'amusent à tirer des coups de fusil, dont le bruit frappe à plusieurs reprises les roches nues et perpendiculaires d'alentour.

Deux jours ensuite nous donnâmes dans de vastes plaines, lesquelles s'étendent uniformément jusqu'à Vaal-Rivier. Notre œil y rencontrait pour la première fois des animaux faisant diversion à la monotonie d'un tel voyage. C'étaient des couaggas, *Equus Burchellii*, par troupes de 3 à 400 et des gnous décrivant des cercles à tout galop, mais quelque peu moins nombreux.

Jusque là, depuis mon départ de Natal je n'avais encore tué que des canards : aussi n'avais-je dans mon chariot qu'un seul fusil long chargé à balle ; tout proche était mon fusil double, chargé de plomb n° 5. Nous étions dételés pour la nuit près d'un petit ruisseau où notre feu de bouze d'animaux sauvages avait à peine suffi à cuire le souper ; il était onze heures, tout le monde dormait. Soudain nos bœufs se lèvent à la fois, et aussitôt nous sommes sur pied. Qu'est-ce donc? Les bêtes ont senti quelque chose, elles le savent et nous pas encore. « Henning, eh bien, est-ce un lion? — Ce ne peut être que cela. — Voyez-vous quel-

que chose? — Dam, il fait noir comme dans la boutique du diable; avec cela du brouillard. Il pleut. » J'avais en main mon fusil long, et de la caisse du devant du chariot où j'étais assis je cherchais à voir.

« Maître, me crie Henning, le voilà, le lion, là, devant vous, à 10 pas; le bœuf zoulou, qu'en raison de sa maigreur nous n'avons pas attaché, lui croise les cornes. Mais voyez, le lion l'aura, il l'aura. Peste, mon fusil est dans votre wagon; tirez donc, tirez! — Oui, mais je ne puis rien voir d'ici et je n'ai qu'un coup. — Alors, passez-moi votre fusil! »

Mais la chose n'était guère faisable; il fallait passer sur le front de la scène de l'un à l'autre chariot, et mes Cafres à la première nouvelle avaient grimpé dans les voitures, d'où il eût été impossible de les faire descendre aussi longtemps que le lion était là; après tout, le lion pouvait se découvrir. Mon bœuf, bien que chétif, lui faisait toujours tête, et le pauvre animal semblait avoir pris le rôle d'agresseur. Henning, qui s'impatientait et qui avait raison de craindre pour le sort de notre courageux compagnon, me crie encore: « Tirez donc! » Et mon coup part; la balle frappe la terre, ricoche et siffle au loin. « Henning, empoignez donc votre fouet; chassons-le par le bruit. » En même temps je détachais mon fusil double.

Les lions, car ils étaient deux, se tinrent pour battus quand l'air retentit du claquement terrifiant qui se faisait à leur barbe, et aussitôt je vis l'un s'élever sur un mon-

ticule afin d'effectuer son départ. Du point où j'étais il y avait 10 pas. Pan! Le lion, salé de mon coup droit, grogne et part honteux. Hourra ! il est parti, le voleur. Je n'avais pas fini que le second, que je ne soupçonnais pas encore, marchant sur les traces du premier, se découvre à la même hauteur et reçoit mon second coup ; tout comme l'autre il grogne et s'en va.

Vrai, d'honneur, si j'avais prévu cette circonstance, il m'était facile de faire un doublé de lions ; et, en pareil cas, il n'y a aucun danger pour le tireur, car autant il y a de péril à attaquer un lion qui, pour vous avoir vu de loin, s'est couché et vous attend, autant il y en a peu, lorsqu'il est ou surpris à l'improviste ou trompé dans ses calculs ; surpris, il n'obéit qu'à la peur, et quand il est tout attention pour ravir un bœuf attaché par les cornes aux roues d'un chariot, dès qu'un coup de fusil l'atteint, il grogne de dépit, sans trouver en soi-même assez de courage pour sauter sur l'homme. J'ai bien vu la nuit encore un petit chien bien hardi relancer une lionne à 10 pas du point où elle était sautée sur un de mes bœufs.

Au fur et à mesure que nous avancions dans ces solitudes, les animaux de plaine devenaient plus nombreux et l'herbe plus rare. Nous avions obtenu quelques gnous et des couaggas dont nous ne rebutâmes pas la chair ; déjà les spring booken se faisaient voir d'abord en petites troupes très-farouches, ensuite en bandes de plusieurs centaines, voire même de plusieurs mille d'un accès plus

facile, et nous pouvions espérer vivre du produit de nos chasses sans pour cela retarder la marche, d'autant plus que le gnou bleu, *Catoblepas-gorgon,* et l'antilope *albifrons,* se montraient aussi de temps à autre.

Deux jours après la visite nocturne des lions, je rencontrai, tout en chassant, des ruines amoncelées sur un assez large espace. C'était certainement un mouzi royal de quelque chef de tribu makatisse, détruit comme tant d'autres par Djacka. Les murs d'enceinte extérieurs et intérieurs, contrairement à ceux des Amazoulous, étaient faits en pierres simplement superposées, sans liaison. L'absence totale de bois dans ces parages explique pourquoi ces Cafres avaient construit un ouvrage plus solide que ce qu'ils ont coutume de faire. 6 ou 700,000 personnes avaient pu résider dans cette manière de ville cafre. Aujourd'hui ces murs servent d'abri à des hyènes, et pour moi j'y détruisis une compagnie de perdrix.

Nous continuâmes à cheminer à petites journées vers *Vaal-Rivier*. Les pâturages devenaient de plus en plus rares; et bientôt, quand nous nous trouvâmes au milieu des hordes immenses de gnous et de couaggas, plus une pointe d'herbe n'apparut dans la plaine. Tout ce qui n'avait pas été tondu par les lèvres avait été foulé aux pieds. De quoi se nourrissaient tous ces animaux qui se jouaient sans cesse et folâtraient au milieu de ces déserts? Je l'ignore, et ceci reste encore pour moi un problème insoluble. Toujours est-il que, durant cinq journées entières, mes bœ

rent absolument rien, et j'étais à la veille, je crois, de les voir succomber tous d'inanition quand j'arrivai à *Gevecht-Kop*, la tête du combat. L'eau, il est vrai, ne nous avait pas fait défaut, et si les courants n'y sont pas fort nombreux, les réservoirs s'y rencontrent à peu près partout.

Là, du moins, Gevecht-Kop, ainsi nommé d'une brillante affaire soutenue par 36 fermiers retranchés contre 10,000 Cafres de Massilicatzi, nous offrit ses mimosas qui protégeaient quelques herbes desséchées desquelles mes bœufs épuisés parurent se satisfaire. Non loin, nous avions des marais remplis de canards de diverses espèces, et tout autour de nous, le matin à notre lever, nous pouvions estimer à 40 ou 50,000 le nombre de gnous, de gazelles sautantes et de couaggas répandus sur tous les points de l'horizon que nous pouvions sans peine distinguer à l'œil nu.

Le soir de notre arrivée, j'avais démonté d'une jambe un gnou à 300 pas du chariot, et j'avais remis le dépècement de l'animal au lendemain. Vers dix heures, nous entendîmes comme un combat dans cette direction, comme des sanglots, puis un râle de mort, ensuite comme des rires diaboliques. Je me doutais à peu près du tour qui m'était joué : aussi y allai-je avec Henning avant l'aurore. Sept hyènes détalèrent devant nous ; elles avaient en elles notre gnou tout entier, à l'exception d'une partie de la tête et des cornes. A cette occasion, nous les saluâmes de trois coups de fusil. L'une tomba raide morte, et deux s'en furent clo-

pin-clopant. C'était une digne vengeance de la perte de notre déjeuner.

Grand nombre de crânes cafres roulaient à terre, blanchis par le soleil, tout autour du point qui avait servi de campement aux paysans. J'en choisis huit d'entre les vingt plus beaux, et, comptant bien les prendre au retour, je les déposai dans une fissure d'où les eaux ne pouvaient les emporter. Malheureusement, lorsque je repassai, j'étais trop préoccupé de mes désastres pour songer à me charger encore de ce bagage-là. Ces têtes y sont probablement encore comme au jour où je les y plaçai.

De Gevecht-Kop, nous poursuivîmes notre marche, après avoir eu le soin de nous munir d'une ample provision de bois de chauffage, parce que, jusqu'à Vaal-Rivier, nous savions ne pas devoir rencontrer un seul buisson, et déjà l'expérience m'avait appris combien est pénible la privation d'aliment au feu, comme je l'ai déjà dit plus haut.

Les animaux sauvages apparaissaient, s'il est possible, plus nombreux encore; par conséquent, même rareté de pâturages qu'auparavant. Nos attelages allaient avoir de la peine à traîner leurs propres corps, et forcer la marche dans un état aussi pitoyable n'était pas chose possible. Le jour, mes réflexions ne cessaient d'être attachées à leur triste condition; la nuit seule m'enlevait mes inquiétudes par le sommeil qu'elle procure. Mais ce sommeil était quelquefois troublé, surtout par les lions, qui ne
pas mes bœufs amaigris.

Nous étions encore à trois journées de Vaal-Rivier, dételés en plaine rase et dormant d'un repos mérité, quand animaux et gens surgirent instantanément au beuglement d'un bœuf précisément attaché à la roue de gauche de ma voiture. En même temps, un chien de taille moyenne aboie tout proche, et relance à 10 pas une grande et forte lionne.

Henning, alors couché sous mon wagon, se lève, et, pour secourir le bœuf convoité et blessé, il dégage de sa couverture un énorme fusil à éléphant chargé de 20 chevrotines de 70 à la livre. Son coup est lâché. La lionne, atteinte vers l'aine, part en grognant plus par l'effet de la douleur que de la colère.

Nous passâmes ensuite une demi-heure en réflexions sur le coup, puis nous nous rendormîmes, et quand il se fit jour, nous cherchions des yeux la lionne, qui ne pouvait être loin, morte ou vive. Rien ne paraissait; mais comme nous parlâmes haut en nous disposant à la chercher, nous la vîmes se lever à 100 pas, fière encore et comme nous défiant.

Faute de balles de calibre pour un fusil double, j'avais chargé cette arme de balles plus fortes, frappées en manière de lingots : aussi ne devais-je en attendre aucune justesse. Un fusil long, bien chargé, était porté par un de mes Cafres, lequel tremblait de tous ses membres. Un autre fusil à éléphant, contenant 14 grosses chevrotines, était encore à ma disposition. Henning et Isaac Niewkerk

avaient leurs armes; mais à dire vrai il n'y avait pour nous rien de sérieux dans ce que nous allions faire. Ce n'était pas une lionne que nous nous disposions à tuer : c'était une simple cible destinée à essayer nos armes.

La lionne était bien droite, faisant face à nous, qui étions distants de 80 pas. J'abaissai le fusil à éléphant, qui lui logea sous la peau la moitié de la charge, ce qui la fit rugir de l'air le plus menaçant; puis elle se coucha, relevant les lèvres et grognant, les yeux constamment fixés sur nous.

A la première balle de mon fusil double, qui tomba un pied trop court, la lionne envoya sur le même point un furieux coup de patte, croyant peut-être saisir une partie de moi-même, mouvement qu'elle réitéra lorsque je lui envoyai la seconde sans plus de succès. Isaac Niewkerk lui en fit siffler une autre aux oreilles, et la lionne paraissait exaspérée de n'avoir affaire qu'à des objets invisibles; elle allait se lever, elle présentait presque le travers, quand je l'atteignis sur l'omoplate d'une balle qui la traversa de part en part : c'était un coup de mort. La lionne sentit qu'il n'y avait plus pour elle de salut possible, et de rage elle se croquait les doigts. Quand Henning, qui se préparait à la tirer avec son fusil à pierre et à double détente, me permit l'usage de son arme, alors elle tomba sans plus donner signe de vie. Elle fut aussitôt écorchée et son cadavre abandonné aux vautours, personne de nous n'ayant eu sur lui-même assez de force pour se résoudre à en

goûter la chair, tant l'odeur en est forte et rebutante. C'était une très-vieille bête aux dents usées, arrondies, de laquelle mon bœuf avait simplement reçu un coup de griffe nullement dangereux.

A peine avions-nous terminé notre besogne que nous vîmes se promener en maîtres au milieu des hardes de gnous partout répandues, trois lions mâles à l'allure grave et imposante. Le plus proche était à 250 pas des wagons; il ne faisait pas mal l'effet d'un chef cafre comptant ses troupeaux, et, sans témoigner plus de crainte, les gnous agiles se tenaient, les uns à 60, les autres à 40 pas du maître de ces lieux, d'autres caracolaient autour de lui; et j'avoue que cette sorte de confiance était prise par moi pour de la témérité, bien que je susse que le lion ne sait que bondir, incapable qu'il est de lutter avec les lestes bifourchus. Nous les observâmes ainsi plus d'une heure, et durant ce laps de temps ces rois des animaux ne compromirent jamais leur dignité.

Deux jours ensuite, nous étions à l'habitation de la famille de Lynequey, et, de concert avec ces paysans qui allaient à la chasse, nous traversâmes le même soir Vaal-Rivier, sur le bord septentrional de laquelle nous nous installâmes pour quatre jours sous des mimosas, afin de laisser à nos bœufs un peu de repos, et qu'ils pussent tout à l'aise brouter les rares pointes d'herbe qui devaient exister là plutôt qu'ailleurs. Malheureusement, quoique moins rares, les touffes d'herbe n'offraient rien de vert; tout était

mort et sec, et à cette pénurie venait se joindre l'intensité du froid, peu propre à profiter à mes attelages, sortis de contrées chaudes.

J'utilisai ce repos en acquérant divers individus de l'espèce *Gazella euchore;* je ne manquai pas non plus de visiter un mouzi de Cafres makatisses, nos voisins. Quelle différence d'avec les Amazoulous! Quelle misère chez ces peuples, témoignée chez eux par la saleté la plus repoussante, entretenue, je crois, pour déguiser leur laideur particulière et l'incorrection de leurs formes! Il n'y avait pas là une belle tête à remarquer, pas un homme bien pris que l'on pût admirer, pas un visage ouvert dans lequel on pût lire d'excellentes intentions; rien d'agréable, rien de bon; et les femmes, cette belle moitié du genre humain, y étaient hideuses. Laids au physique, ces Cafres étaient aussi tels au moral: défiants, menteurs, fourbes, poltrons et lâches; leur voisinage était une mauvaise fortune.

Mais ils ont été si malheureux, ces hommes; ils ont éprouvé tant de revers si difficiles à réparer dans ces contrées désertes sur de si larges espaces, où l'homme qui n'a rien ne peut se peut se créer à lui-même une vache, cette providence des Cafres! Tour à tour massacrés par Djacka, abîmés par Dingaan, dispersés et ruinés par Massilikatzi, les Makatisses sont aujourd'hui répandus sur une surface de près de 200 lieues, du nord au sud. Ce sont les juifs de la race cafre; et à voir la pitoyable condi-

tion de ces hommes, tant au physique qu'au moral, leur peu de tendance vers le bien, on ne peut s'empêcher de faire cette triste réflexion : que les malheurs rendent les hommes méchants. De là encore on peut arriver à conclure que les hommes seraient tous frères s'ils n'avaient à satisfaire d'impérieux besoins.

Le premier qui vint à moi était un homme de haute stature, mais gauche et sans souplesse; sa figure inexpressive, partout marquée de la petite vérole, jouissait encore d'un autre agrément. Affublé d'un manteau en peau de *Canis melanotis* [1], il était accroupi devant moi; il avait fait toilette ce jour-là, je veux dire qu'il s'était fait placer sur le sommet de la tête plus d'une livre de graisse fondante de mouton mêlée de *sibilo* (antimoine). La chaleur du corps suffisait à la faire couler en noirs ruisseaux sur son visage aussi bien que sur tout son corps. Le Makatisse se gardait fort de l'essuyer ailleurs que près des yeux. Il conservait ainsi une stupide gravité sans mot dire, quoiqu'il y eût apparence qu'il se fût présenté dans ce but.

Je le questionnai en langue zoulouse, qu'il n'entendait pas plus que je ne comprenais celle qu'il parlait, le sissoutou ou langue des Bazoutous. Elle était dure à inspirer le dégoût; les *r* y abondaient, prononcés en roulement de tambour. Somme toute, elle semblait se ressentir de l'âpreté du climat et de la misère dans laquelle vivent ces tribus.

[1] Chacal.

Mais parmi ces Cafres, quelques-uns avaient vécu sous Massilicatzi, lequel avait apporté la langue zoulouse de son pays, langue par lui imposée aux tribus makatisses ralliées sous sa puissance. Nous pûmes avec ceux-là converser librement; mais ils se montraient rares, parce que beaucoup ne voulaient pas que les blancs sussent que jadis ils avaient fait corps avec le peuple de Massilicatzi, s'imaginant que les boers étaient en droit de les maltraiter pour cette cause.

Comme je circulais dans le mouzi avec l'intention d'étudier et de comparer, je vis une femme agenouillée, tenant devant elle un singulier objet. C'était une calebasse surmontée d'une tête sculptée, ornée de deux yeux faits de graines rouges. Divers colliers de verroterie garnissaient le cou de cette créature imitée, et la femme makatisse l'embellissait encore en la ceignant de cordes et de graisse de mouton. Cette occupation toute sérieuse m'intriguait fort, car jamais je n'avais ouï parler de fétiches adorés par ces peuples, et cet objet m'en paraissait un.

J'appelai un Cafre entendant le zoulou, afin de questionner la femme. « C'est mon enfant que vous voyez, dit-elle; je le soigne bien pour qu'il grandisse. — En avez-vous beaucoup comme celui-là? — Non, celui-ci est le seul. — Pourquoi prendre tant de soin d'une mauvaise calebasse? — Le médecin me l'a ainsi recommandé. — Je gage que vous n'avez jamais eu d'enfant, qu'il vous est impossible d'en avoir. — C'est comme cela, c'est cela

même. — Et vous avez consulté l'inianga; vous avez voulu savoir de lui ce qu'il fallait faire pour avoir un enfant; vous lui en avez demandé un, et l'inianga vous a fabriqué celui-là. Singulier enfant tout de même. Voyons que je le caresse; est-il lourd? » Je le soulevai : il pesait 25 livres; la calebasse était remplie de minerai de fer.

La femme le reprit, le plaça sur son dos, soutenu comme les autres enfants par un tablier partant de la taille, relevé et noué au cou, et s'en alla chargée du poids d'un enfant bien portant. « Va, aura songé l'inianga, va, femme, quand tu sauras quelle charge c'est qu'un enfant, tu ne m'obséderas plus pour trouver le moyen d'en avoir; alors tu ne seras plus si malheureuse de ta stérile condition. » Ainsi avait probablement pensé le médecin consulté, et je trouve qu'un tel expédient n'est nullement dépourvu de bon sens. C'est la seule femme stérile que j'aie rencontrée durant le cours de mes voyages dans cette partie de l'Afrique.

Vaal-Rivier est belle et grande, très-abondante en eau, et quoiqu'elle n'ait pas un aspect des plus imposants à Linequey-Drift, où elle est resserrée, où elle est jeune encore, elle ne laisse pas que d'être belle, large, forte, effrayante même au gué inférieur connu sous le nom de *Vaater-Val-Drift* (gué de la chute d'eau). Là surtout où ses eaux profondes dorment dans un lit aux rideaux de saules, Val-Rivier pourrait inspirer des rêves au poëte; là certainement elle se montre belle d'entre les plus belles, tant elle

a de dignité dans son cours avant de se précipiter folle, écumante, pour s'unir plus vite à *Groot-Rivier*, où elle n'a plus de nom.

Après quatre jours de repos et de demi-diète pour mes attelages, je quittai ses bords, abandonnant un bœuf exténué, bon serviteur, mais trop faible pour me suivre. Hélas! à peine si j'ose le dire de crainte de n'être point compris ou de rencontrer des incrédules, mon cœur navré se fondit à l'idée de le laisser là, songeant que la même nuit des hyènes immondes lui déchireraient la gorge pour en faire leur proie, et j'eusse donné dix fois sa valeur, non pour ses services à venir, mais pour le sauver, parce qu'à cette époque j'étais déjà devenu pour mes bœufs ce qu'est le boer hollandais : je m'étais attaché à eux comme à d'excellents compagnons remplis de toutes qualités excellentes, et la mort inévitable de l'un d'eux était pour moi comme la perte d'un ami.

Trois journées de route nous séparaient de *Mooi-Rivier*, et j'en mis six avant d'atteindre le nouveau *Dorp de Potschepstroom*, dont le nom composé par les boers du lieu l'était singulièrement : *Potgieter-Scheppers-Stroom*, village du ruisseau de Potgieter et de Scheppers.

Il eût été bien difficile, pour ne pas dire impossible, à mes attelages de faire plus d'une demi-scoften par jour; car non-seulement le froid sévissait et les herbes étaient anéanties, mais encore, pour comble de malheur, eûmes-nous, deux jours avant d'atteindre Mooi-Rivier, un stu-

péfiant réveil. La neige, comme un blanc manteau, revêtait partout la plaine, et mes Cafres, toujours nus durant la journée, n'avaient point encore fait connaissance avec elle : leurs membres se raidissaient, incapables de les servir, et plus d'un tomba dans la marche que je jugeais indispensable. Toutefois, grâce aux cordiaux, les suites en furent nulles pour mes jeunes gens ; et quand le soleil vint réchauffer leurs corps, ils se prirent à rire de la chose nouvelle que dans cette partie de l'Afrique l'on appelle du coton.

On nous avait fait pressentir que nous trouverions à Potschepstroom un climat plus chaud et quelques pointes d'herbes : aussi fut-ce avec un plaisir bien vif que mes gens et moi nous distinguâmes ses quelques habitations.

Là vivaient répandues isolément à d'assez grandes distances vingt familles hollandaises. Elles avaient pour terminer les différends un *landroost,* et pour la police un *veld cornet*. Celui-ci se hâta de venir me demander à voir ma permission de libre circulation à travers le territoire des boers, et quoiqu'elle fût parfaitement en règle, il trouva bon de la remettre au conseil, afin qu'elle fût examinée et que j'eusse à expliquer mes raisons de voyage, d'autant plus que je n'étais pas un *Smause* [1], et que mon but paraissait extraordinaire.

[1] Kaap's Smause, juif du Cap, nom donné à tout marchand qui va trafiquer à quelque distance des villes.

« Il n'est jamais possible, disait cet homme, que vous soyez venu d'aussi loin et que vous vous disposiez à aller beaucoup plus loin encore seulement pour chercher des oiseaux que vous écorchez; quelque raison politique vous amène sans doute parmi nous. Aujourd'hui nous avons à nous tenir sur nos gardes contre les Anglais dont nous connaissons les vilains tours, et vous vous donnez comme Français. Vous aurez à le prouver, comme aussi votre qualité de naturaliste. Mais, voyez-vous, j'ai ordre de ne laisser passer personne sans le contraindre à se présenter devant nos autorités, afin qu'elles décident ce qui doit être. »

Le lendemain était un dimanche; un mariage allait se faire; le landroost siégeait avec ses eymeraads. J'y allai, j'expliquai mes raisons, ayant grand soin de maudire ces damnés d'Anglais, précaution qui rangea les auditeurs de mon côté, et gravement le landroost m'accorda la liberté de traverser le pays partout où je le jugerais bon. A part moi, je songeais qu'en cas de refus j'eusse fait mine d'obtempérer à l'injonction, sauf à chercher ensuite une autre direction qui m'eût ramené à celle que je devais suivre.

Continuant à m'avancer, je découvris bientôt un arbuste qui se plaît dans des terrains sablonneux, et que l'on ne rencontre presque jamais ailleurs que sur des collines. Il se distingue surtout par une production fort estimée des boers. Cet arbuste est le *zuiker-bosch*. Passablement commun à peu de distance du Cap, sa hauteur est ordinaire-

ment de 4 à 5 pieds; ses feuilles sont assez rudes; son bois, qui ne sert qu'au chauffage, est revêtu d'une écorce assez épaisse et se contourne invariablement de manière à former un buisson agréable à la vue. Le voyageur peut passer souvent près de lui sans le remarquer; ceci arrive surtout lorsque ce végétal n'a point encore ses fleurs; mais quand elles s'offrent supportées perpendiculairement à l'extrémité de chaque branche, qu'elles couronnent de leurs pétales rudes, sèches, blanches et roses, telles que celles de l'artichaut, qu'elles rappellent, la curiosité s'éveille, l'attention se concentre, la comparaison s'établit, et le boer consulté s'empressera d'initier le touriste au mystère qui s'opère durant la nuit au milieu de la couronne des pétales.

J'ai lu, je crois, les relations de tous les voyageurs qui ont visité la colonie du cap de Bonne-Espérance, et, chose étrange, dans aucune je n'ai trouvé la moindre mention concernant cet arbuste vraiment bon, utile et agréable. Mon étonnement a d'autant plus de droit à déborder, que le zuiker-bosch existe près de la ville du Cap, et que dans toute promenade vers Constance, on ne peut manquer de l'y rencontrer, de telle manière qu'il ne saurait avoir échappé aux investigations de tant de savants; mais aussi, et je me hâte de le dire, c'est au crépuscule du matin seulement qu'il est donné à l'explorateur de constater ce qui le distingue, et si cette observation ne m'eût été communiquée, il est probable que j'eusse toujours ignoré cette particularité. Ce dont je parle, sans être une manne, doit s'en

rapprocher, d'autant plus que les conditions de conservation sont absolument les mêmes.

Voici donc la fleur, dont les pétales serrées forment un calice imperméable. Le soleil n'est point encore sur l'horizon; tout dans l'air est tranquille encore; pas un souffle de brise, tout sommeille, et la terre, en se refroidissant, a permis que les herbes se chargeassent de rosée. Là aussi dans le calice s'agitent, rondes et vives comme des gouttes de vif-argent, celles qu'y a déposées le froid de la nuit. Mais combien elles sont privilégiées, celles-là ! Elues d'entre des millions, toutes vertus douces leur sont dévolues par leur naissance; leur berceau de roi les transforme en souveraines, et quand leurs innombrables congénères, rappelées par le soleil, remonteront aux nues, elles, au contraire, recueillies par des mains soigneuses, iront bientôt se mêler au noir café, en adoucir l'amertume, et porter l'homme à remercier le Créateur de tant de prévoyance. Car l'abeille ne suffisait point à produire le miel. L'abeille porte un sévère et cruel aiguillon; il faut quelque audace pour lui ravir ses trésors, et ici, sans danger ni fatigues, la main d'une femme suffit à courber ces récipients gracieux qui versent le nectar le plus suave, le plus doux, et dont l'origine a tellement de poésie, que je crains d'être taxé de mensonge.

Mais le chercheur de *stroop* a-t-il dû trop longtemps combattre le sommeil, le soleil domine-t-il l'horizon, l'heure favorable est passée, les calices sont à sec, la liqueur s'est

évaporée, quoique son principe reste inhérent au centre de la fleur. Les connaissances des boers n'allant pas jusqu'au point de savoir l'utiliser, celui qui s'est levé trop tard ne peut qu'attendre le lendemain.

On sait que les abeilles vont puiser au fond du calice des fleurs la matière qui leur sert à sécréter le miel. Cette matière, fort abondante dans le *zuiker-bosch,* se dissout au contact de la rosée et communique à celle-ci toutes ses propriétés, de telle sorte que les gouttelettes deviennent analogues à celles d'un sirop léger fort agréable, chargé du parfum de la fleur et susceptible de se condenser par l'ébullition.

Les boers, gens assez exacts quant aux définitions, n'ont jamais hésité à donner à cette liqueur le nom de *zuiker-bosch-stroop*, sirop du buisson à sucre. La quantité que chaque chercheur intelligent peut recueillir avant l'action du soleil est de six à huit bouteilles : aussi, dans quelques localités en fait-on des provisions pour l'hiver ; mais alors il faut le cuire, afin de le condenser.

Le zuiker-bosch est répandu dans toute l'Afrique australe, depuis les côtes de l'Ouest jusqu'aux montagnes de *Draakens-Bergen* ou Quathlambène. Le territoire de Natal semble ne pas lui convenir, du moins s'y montre-t-il très-rarement. Je ne l'y vis même que sur un seul point, non loin du lieu dit *Meyer's-Hoek;* il ne s'accommode pas des terres fortes ; le sol recouvert de sable granitique est celui où il se développe toujours de préférence.

CHAPITRE XXX.

Mooï-Rivier. — Vermaes. — Son aventure avec une lionne. — Rooye-Poort. — Arrivée à Makali's-bergen, chez Henderick Potgieter. — Passage de Makali's-bergen à travers des défilés. — Makata. — Description de sa hutte. — Sloâne, Oury. — Station à Klep-Dassen. — Découverte du champ de bataille où fut défait Barend-Barend, chef des Griquas. — Quelques détails sur les Griquas, vulgairement appelés bastaards.

En avançant toujours, je traversai à plusieurs reprises *Mooï-Rivier*, la jolie rivière. En la remontant vers sa source, je dételai en face de l'habitation de M. Vermaes, malheureusement absent avec sa famille. Une lionne empaillée, placée sur un mur non terminé, voisin de la maison, y était mise comme pour attirer les regards des rares passants. De même que tous les visiteurs, j'étais curieux de connaître son histoire, et voici ce que me conta l'économe remplaçant le maître.

Dans un intervalle de trois nuits, M. Vermaes avait perdu deux bœufs; les traces indiquaient une lionne comme auteur du vol. Vexé de se voir ainsi enlever sa propriété et craignant de payer longtemps un semblable tribut, Vermaes prit son fusil d'un huitième de livre et se fit accompagner seulement de son jeune fils, lequel portait poudre et balles. C'était une double leçon qui allait être donnée : celle qu'allait tout d'abord recevoir la lionne et

celle ensuite dont devait profiter l'enfant pour lui servir quand il serait homme.

Après une heure employée à suivre les traces du redoutable quadrupède, Vermaes fut conduit vers une touffe de roseaux où, avec raison, il supposait qu'elle devait être. En effet, la lionne n'y tint pas et sortit en se découvrant admirablement bien. Vermaes, que 60 pas séparaient d'elle, la tire et la blesse; il attendait encore le résultat de son coup, quand il est par elle renversé sur le dos. Le terrible animal, grognant alors de satisfaction anticipée, ouvre une gueule effrayante, munie de superbes crochets longs et parfaitement blancs; puis il embrasse toute la largeur de la poitrine de l'homme, où il trace des quatre canines quatre sillons sanglants qui effleurent les côtes.

Le petit bonhomme s'était enfui à 100 pas de là; il pouvait voir son père sur la terre et sous la lionne, et tremblait en attendant l'épouvantable résultat, qui ne paraissait nullement douteux. Mais, soit erreur, soit générosité, soit que la lionne voulût simplement rendre à son agresseur blessures pour blessures, la voici qui part, lentement, gravement, regardant fréquemment derrière elle. Vermaes était toujours à terre; sa poitrine oppressée pouvait au moins se dilater plus librement; mais il ne bougeait pas plus qu'un mort : la lionne était encore si proche! Quelques minutes s'écoulent; elle a regagné son gîte. Alors le paysan se relève, ramasse son fusil, dont le bois porte la marque des dents de l'animal, puis il rejoint son jeune

fils, recharge son arme et reprend la ligne qui doit le conduire à la touffe de roseaux.

« C'est elle ou moi, mon enfant, disait Vermaes à son bambin; l'un de nous doit rester mort avant une heure dans ce cercle de 200 pas. — Oui père; mais que c'est vexant! Si j'avais eu un fusil, au moins moi, je pouvais la tuer, cette méchante bête, quand elle te serrait dans ses griffes. Et dire qu'il me fallait regarder sans bouger! Je veux un fusil, père, entends-tu! — Oui, fils, à la prochaine fois. »

Ils marchaient tous deux à la file, le fils suivant le père, n'échangeant plus un mot, parce que la distance diminuait sensiblement, et bientôt le père entra d'une façon hardie dans les roseaux où la lionne devait être couchée. « Reste ici, mon fils; » et il continua seul. L'oreille tendue, l'œil ouvert, Vermaes fut guidé par le froissement d'un roseau; l'instant d'après il était à 10 pas en face de la lionne qui léchait ses plaies. Mais elle n'eut pas le temps de se reconnaître; le coup partit, l'atteignit au poitrail. Elle roula morte, et toute morte qu'elle était, quoi qu'il ne pût conserver aucun doute à cet égard, Vermaes, ivre de colère, la bourrait encore à coups de crosse.

Plus tard, à mon retour, j'eus occasion de connaître M. Vermaes lui-même, qui me confirma ces détails, appuyant ses dires par l'exhibition de son fusil morcelé, par l'inspection de la lionne, et en découvrant sa poitrine aux longs stigmates indélébiles. C'était un digne homme, vif,

mais tenace, qui se vantait de descendre d'une famille française.

Dans les circonstances où il était alors, il avait voué toute sa haine aux lions et aux Anglais, parce que les uns et les autres avaient vécu ou vivaient encore à ses dépens. Il était de taille ordinaire, mais d'une grande force, œil et cheveux noirs prouvant son origine, que personne du reste n'eût pu lui contester. C'était un homme entreprenant et industrieux; un moulin à eau avait été construit par lui sur une échelle assez passable : aussi lui dus-je un sac de farine, chose assez rare alors, et qui me fit bien plaisir.

Je quittai l'habitation Vermaes, non loin de laquelle je dus traverser encore plusieurs fois Mooï-Rivier, qui est la seule dans ces parages offrant une certaine analogie avec les rivières du nord de la France. Ses eaux sont pures, limpides, froides, et proportionnellement à sa largeur, elles sont très-profondes; ses bords sont presque partout chargés de roseaux aux pointes trémoussantes, agités qu'ils sont à la surface de l'eau par l'action du courant. Les canards abondent dans les flaques de débordement; le cresson de fontaine couvre ses deux principales sources, et nous fut d'une grande utilité, à nous surtout qui manquions constamment de végétaux frais.

En deux jours nous eûmes dépassé ses sources, et lentement nous nous acheminions vers Makalis-Berg. Bientôt nous traversâmes *Rooye-Poort,* les portes rouges, passage naturel ainsi dénommé à cause de la couleur rouge des

parois rocheuses taillées à pic, que le voyageur laisse à droite et à gauche. Le lendemain, nous dételions prochc d'un lac rond, de 2 kilomètres de circonférence, n'excédant nulle part la profondeur de 2 à 3 pieds, et sans nous en douter nous étions près de Makali's-Berg, que nous découvrîmes en faisant route le jour suivant. Dès le même soir nous foulions son flanc occidental, à peu de distance de l'habitation du veld commandant Henderick Potgieter, l'homme le plus considéré de la contrée, le *roi des Cafres*, comme l'appelaient par dérision ceux des boers qui ne l'aimaient pas.

Là, pour la première fois depuis Port-Natal, le pays s'étendait boisé sur les revers, et semblait nous promettre des espèces d'animaux variées et abondantes. Les premiers oiseaux que j'y vis étaient de ces touracos gris huppés, *Coliphymus concolor*, que les boers nomment improprement cacatoès; des pies-grièches noires et blanches, à très-longue queue[1], surnommées exter, et des *Crateropus jardinei*. En fait d'animaux, les couaggas seuls s'y montraient; mais à vrai dire, c'était à cause du voisinage de l'homme qu'il n'y en avait pas d'autres; car trois ans auparavant, les buffles et les rhinocéros n'y cédaient point le passage à qui parcourait le versant occidéntal de ces montagnes.

Décidément, j'étais sur les terres du veld commandant Potgieter, sur sa place même, nommée *Klein-Buffel-Hoek*;

[1] *Lanius melanoleucus*, la même que j'avais trouvée pour la première fois sur les bords de l'Om-Kouzi, au pays des Amazoulous.

En raison de la proximité, déjà je ne pouvais m'exempter d'une visite ; bien plus, j'y étais tenu, afin de remettre en personne les lettres de recommandation de Prétorius, commandant général des boers à Pieters-Mauritz-Burg.

Je rencontrai bientôt la résidence d'Henderick Potgieter et de sa famille ; c'était une réunion de maisons servant à divers usages, parmi lesquelles se distinguait une habitation blanche, quadrangulaire et longue, surmontée d'un toit en chaume comme toutes celles qui sont construites dans ces parages. Plus loin se groupaient des huttes destinées aux Cafres, serviteurs du noble et puissant seigneur de ces domaines ; tout près se voyaient divers grands parcs à bœufs entourés de haies d'épines, et partout le sol était jonché d'os blanchis et de débris infects que se disputait tout un peuple de chiens grands et petits.

Dès que j'eus franchi le seuil, j'ôtai de l'air le plus humble mon large chapeau de paille, distinction de toilette de ce jour-là, puis je saluai celle que je croyais être Mme Potgieter, puis son mari, puis ses frères, puis ses fils, neveux, cousins, etc., donnant, suivant l'usage, une poignée de main à chacun d'eux ; il y en eut pour cinq minutes. Cette formalité remplie, je fus invité à m'asseoir sur un mince et sec escabeau par le bref commandement de *zitten*, toujours adressé sans qualification de *myn-heer*.

Après un instant passablement long de repos, où chacun semble se recueillir avant d'adresser les questions d'usage, le silence se rompit enfin. « D'où venez-vous ? Quel citoyen

êtes-vous? Où est votre chariot? Pourquoi n'avez-vous pas detelé plus près de l'habitation? Avez-vous des marchandises de troc? Quel est votre but? Quelles sont les nouvelles de Port-Natal, Pieters-Mauritz-Burg et autres lieux? Quand est-ce que partent les Anglais? etc., etc. » Il fallut d'abord satisfaire à toutes ces demandes avant de parler des lettres de Prétorius.

Enfin j'eus le loisir de les exhiber et de les remettre. Henderick Potgieter les prit, les tourna et fit mine de les lire. « Oui, oui, dit-il, je sais, Prétorius vous recommande; mais moi, Henderick Potgieter, grand commandant de cette partie occidentale de Draakensberg, je n'ai plus rien de commun avec lui. Prétorius a trahi notre société : il nous a vendu aux Anglais; vous comprenez le cas que nous devons en faire. Aussi sa protection vous est-elle de toute inutilité. Cependant, si vous êtes un naturaliste, comme vous le dites, nous verrons. » Potgieter se tut. Il n'avait pas trop mal joué son rôle, pour un homme qui, ne sachant pas lire, tenait à paraître le savoir, surtout aux yeux d'Européens qui veulent voir au moins cette condition remplie par des hommes gouvernant les autres.

Je n'étais toutefois pas trop rassuré quant au futur prononcé de cet homme, des caprices duquel je dépendais complétement; mais bientôt ensuite on parla chasse; je contai les miennes, mon long séjour et mes succès chez les Amazoulous; de là je passai à la guerre de Natal; je si-

gnalai mes pertes; je jurai contre les Anglais, assurant la compagnie que rien au monde ne me plairait davantage qu'une bonne guerre entre la France et l'Angleterre. Il ne fallait qu'un tel discours; mais il était indispensable. J'étais Français, on me crut, et dès-lors on m'indiqua les meilleurs endroits où je pourrais sous peu commencer mes recherches et mes chasses.

Le jour suivant, Henderick Potgieter se rendait à sa seconde habitation, située à une lieue plus loin sur ma route. Je profitai de son départ pour ne pas rester en place, et malgré le conseil qu'il m'avait donné, en manière d'ordre, de ne pas dépasser Makalisberg, mais de faire route vers l'ouest-nord-ouest, dès le même soir j'avais mis derrière moi ces montagnes, que l'on traverse par des endroits brisés, méritant à juste titre le nom de *Poort*, épargnant ainsi aux voyageurs les difficultés de la montée et de la descente. Nous effectuâmes ce passage, recevant à chaque pas des parcelles d'herbes brûlées dans les yeux. parce que, dès le matin, le fils de Potgieter était allé chasser dans la chaîne, et qu'il avait trouvé bon, pour renouveler les pâturages, d'incendier les sommités et les flancs. Partout s'élevaient des tourbillons de fumée; la flamme opérait ses ravages et laissait voir après elle les versants noircis, devenus en quelques minutes du plus sinistre aspect.

J'allai passer la nuit près du mouzi d'un chef makatisse, du nom de Makata, auquel on accordait quelqu'im-

portance; mais il était absent : aussi ne pus-je me mettre en communication qu'avec ses femmes et ses principaux. Je rencontrai dans son mouzi une autre disposition générale, comme encore un autre style de construction pour chaque hutte. Elles étaient de forme circulaire, mais non plus hémisphériques, surmontées d'un toit conique débordant le corps de la hutte par un prolongement de pavillon porté sur des colonnes de bois; leur aspect était analogue à celui de nos ruches. Celles des hommes de distinction atteignaient ainsi 18, 20 et 22 pieds de hauteur. Le sol du pourtour, abrité contre la pluie, était fait d'une terre battue bien dure, et entretenu poli au moyen de bouze de vache délayée.

La porte d'entrée, plus petite encore que celle des huttes zoulouses, n'excédait pas la largeur du bouclier rond des Makatisses. Elle était soigneusement faite en bois dur; c'était une planche épaisse, travaillée à la hache et glissant dans une profonde coulisse, de laquelle elle ne pouvait être extraite par l'assaillant. L'intérieur était partout cimenté comme un four, et sa hauteur ne répondait aucunement à la hauteur extérieure de l'édifice, le toit superposé et la paille formant la première base du toit y entrant d'ordinaire pour 12 ou 14 pieds d'épaisseur. Les murs étaient comme peints; divers dessins s'y voyaient tracés avec de l'ocre délayée et divers autres éléments, comme une terre blanche et une bleuâtre. C'étaient des girafes, des rhinocéros, des éléphants, dont la

mauvaise représentation rappelait exactement les figures hiéroglyphiques tracées sur les monuments égyptiens.

Le sol de cette salle était noir et dur, semblable à du marbre poli. Comme elle servait de chambre à coucher au chef Makata, très-peu d'objets y étaient déposés ; c'étaient des armes, des nattes, des manteaux de fourrures, le tout roulé appendu aux murailles. Une grande propreté y régnait, ce qui excita d'autant plus mon admiration que ces peuples sont très-sales. Lorsque j'en fus sorti, la porte fut poussée, et, durant plus d'une minute, l'intérieur retentit comme une cloche vibrante.

Rien ne m'étant offert, vu l'absence du maître, je songeai à solliciter, et j'obtins pour moi et les miens quelque peu de lait et de bière. Mais quand j'eus découvert que les citrouilles avaient été cueillies cette année-là en grand nombre, je proposai des échanges. A cet effet j'avais des couteaux destinés à la traite et saisis à bord d'un négrier portugais, lesquels s'étaient vendus 22 centimes et demi à Natal, bien qu'en coûtant à peine 5 en Europe. Je proposai un couteau de ce genre par chaque paire de belles citrouilles que l'on m'apporterait ; je réussis, et avant qu'une demi-heure se fût écoulée, mes bœufs se groupaient autour d'un repas de cent *pampoenes*, coupées par quartiers.

Après eux vinrent les Makatisses, étonnés de ce que je prétendais donner à des bêtes la nourriture destinée à des hommes, système à eux inconnu, réprouvé par eux tout

de prime-abord, et qui me valut plus d'une objection de leur part.

Bientôt allait venir le moment où, considérant un tel usage comme un affront pour eux, ces Cafres m'eussent interdit d'en user à ma guise; mais je leur fis comprendre que chacun disposait à son gré de ce qu'il avait acquis et payé, qu'eux-mêmes n'avaient qu'à se retirer, parce que je voulais dormir. Quelques récalcitrants furent chassés par le bruit du long fouet menaçant. Nos bœufs purent continuer librement leur manger; nous soupâmes ensuite et nous nous endormîmes, heureux de songer que nous nous trouvions enfin dans le vrai pays de chasse.

Au lever du jour j'étais sur pied, afin de contempler la vaste plaine, çà et là boisée, qui s'étendait au loin, s'ouvrant du nord à l'est-sud-est. C'était vers l'est-nord-est que je comptais faire route; mais il fallait, suivant le dire des Cafres de l'endroit, s'avancer d'abord vers le nord, jusqu'à la rencontre de la rivière *Sloâne*, parce que, dans l'autre direction, l'eau était trop rare. Je suivis ce conseil; mais je reconnus ensuite que les Makatisses ne l'avaient donné qu'afin que je servisse malgré moi leurs intérêts, et tout dès le principe, c'était à regret que j'avais consenti à ne pas cheminer directement vers deux ou trois montagnes isolées apparaissant comme des mamelons et distantes d'une dizaine de lieues.

Nous nous éloignâmes donc, précédés de quelques Cafres de Makata, lesquels se disaient nous servir de guides.

Les misérables! ne traversaient-ils pas de profonds ravins aux côtés perpendiculaires, assurant que les chariots les passeraient de même; et m'arrivait-il de leur démontrer l'impossibilité de le faire sans tout briser lors de la descente, quitte à rester au fond sans pouvoir remonter, ils juraient effrontément par *Marimo*, mauvais esprit qu'ils redoutent, que les Potgieter chassant ne se dérangeraient pas pour de semblables obstacles.

Tout d'abord je ne fus qu'étonné de leur singulière manière de parler, qui tenait fort de la vanterie. Je ne me l'expliquais pas. Bientôt je leur trouvai de l'insolence; ensuite je reconnus qu'ils accumulaient mensonges sur mensonges, me faisant commettre des fautes qui devaient leur profiter. J'en essayai quelques-uns. Je les trouvai bavards au coin du feu, poltrons à l'approche du moindre danger. Alors je sus à quelles tristes peuplades j'avais affaire, et, quoiqu'il n'existât pas d'engagements, comme je voulais des services pour ceux que je leur rendais, lorsqu'il y avait mauvaise volonté témoignée, lorsque je ne conservais aucun doute, les taloches tombaient sur eux comme sur des esclaves. Ceux qui s'étaient engraissés du produit de mes chasses désertaient la même nuit; ceux, au contraire, qui ne faisaient qu'arriver, maigres et débiles, restaient avec moi jusqu'à ce qu'ils fussent suffisamment repus. C'est de ceux-là que j'avais d'ordinaire le plus de soumission. La raison en est bonne : ils avaient faim, et chez moi la viande était à discrétion. Ils pouvaient passer

la nuit entière à tailler, rôtir et mordre, avec l'espérance de mener cette délicieuse vie aussi longtemps que d'autres besoins se feraient sentir. Alors il leur était loisible de me quitter chargés de provisions, afin d'aller retrouver leurs femmes, restées au mouzi.

Quoi qu'il en soit, un ravin contenant de l'eau me permit de dételer sans qu'il fût nécessaire, comme l'avaient dit ces Cafres, d'aller jusqu'à Sloâne, ce qui épargna une rude corvée à mes bœufs. La journée n'était pas encore très-avancée, et nous pûmes tout à l'aise chasser les diverses espèces d'antilopes qui circulaient sur tous les points. Nous n'eûmes, il est vrai, que des *spring-booken;* mais l'espoir nous restait pour les jours suivants, quand les mimosas se présenteraient en masses plus compactes. En effet, le lendemain, les bords de Sloâne nous offrirent une série continue d'arbres divers, variant en hauteur. Des traces de rhinocéros s'y rencontraient, fraîches encore, sur plusieurs lieux, et çà et là se croisaient l'*Acronotus lunata* et la *Gazella melampus*. Il n'était pas difficile d'y obtenir de ces animaux; mais, à dire vrai, nos premières tentatives ne furent pas couronnées de succès. Mes chasseurs revinrent les mains vides ce jour-là; moi-même, que mon amour pour les beaux oiseaux avait entraîné bien loin à la suite d'un *Malaconotus australis Smithii,* je ne fus pas plus heureux.

Nous poursuivîmes le jour suivant notre direction en longeant Sloâne, dont le cours s'arrondissait vers l'est et

l'est-sud-est. Durant la marche, je tuai assez d'oiseaux intéressants et deux gazelles. J'eus encore l'avantage de culotter une hyène trop lente à déguerpir. Le soir, j'ajoutai un couagga à ma chasse pour qu'il servît spécialement à la cuisine de nos Cafres makatisses, avec lesquels ne mangeaient pas mes Cafres de Natal, réduits simplement à quatre par la désertion de deux d'entre eux vers *Kaastel-Poort*.

Mais Henning avait eu plus de chance : il avait tué un *Rhinoceros africanus bicornis,* dont la chair, de beaucoup inférieure à celle du *Rhinoceros simus,* nous plut assez par sa graisse. Il avait en outre découvert un nid d'autruche contenant dix-huit œufs, dont trois Cafres arrivaient chargés en même temps que lui. Nous nagions dans l'abondance : grillades de toute espèce, omelettes, œufs brouillés, gâteaux délicieux, faits de notre farine de Mooï-Rivier, mêlés d'œufs d'autruche et passés à la poêle dans la graisse de notre rhinocéros. Il n'est pas de rois qui aient soupé comme nous ce jour-là. Chacun prêtait surtout à ces mets divers un appétit dévorant, un véritable appétit cafre, d'autant plus que nous avions été privés longtemps de semblables bonnes choses, et que le froid sévissait toujours à peu près avec la même intensité.

Nous passâmes ensuite Sloâne, et deux jours après nous prîmes position près d'une montagne isolée, de forme conique, de 250 pieds d'élévation, précisément la première que nous avions vue de chez Makata, tout en débouchant

de Makali's-Berg. A quelques centaines de pas du lieu choisi pour campement, la Sloâne opérait sa jonction à angle droit avec une petite rivière comme elle, nommée par les boers *Elands-Rivier*. Celle qui est formée de leur réunion prend chez les Cafres le nom d'*Oury*, qu'elle conserve jusqu'à son confluent avec Morikoey, où elle le change contre celui de *Limpopo*. Cette même rivière, après avoir coulé assez longtemps au nord-nord-ouest, incline vers le nord, puis se courbe sur l'est, pour descendre ensuite du nord au sud dans la baie Delagoa. Il paraît que c'est la même à laquelle les Portugais avaient imposé le nom de *Lorenzo-Marquez*. A une certaine distance de son embouchure, et sur la majeure partie des cartes anglaises, on la voit se déverser à la mer sous celui de rivière de *Manice*.

La montagne rocheuse fut inspectée; car d'abord elle se composait de pierres souvent énormes, laissant entre elles des cavités propres à abriter des panthères, d'autant que ces asiles recélaient quantité de damans, *klip-dassen*, nourriture faite pour ces carnassiers, ce qui lui valut aussitôt de notre part le surnom de *Dassen-Kop*. Des arbres de tambooty et passablement de mimeuses croissaient dans les fissures. Quelques oiseaux les fréquentaient, et souvent des *Melampus* et des *Kobus ellipsiprymnus* s'échappaient surpris de quelque taillis qui les couvrait. Il y avait en abondance des francolins, *Nudi collis Swainsonii*, et aux abords des troupes de pintades qui préféraient se soustraire à nos regards plutôt par la course que par le

vol. Nous n'avions qu'à profiter de tous ces avantages, en prenant garde aux serpents assez nombreux et d'espèces très-venimeuses que nous y rencontrions vingt fois le jour.

Le lieu était si propice et mes bœufs si exténués que je jugeai bon et utile d'y passer quatorze journées bien remplies du reste, puisqu'elles me procurèrent dix-huit peaux préparées d'espèces d'antilopes grandes et moyennes.

Dans les excursions que nous faisions aux abords de chez nous pour obtenir des individus choisis de l'espèce *Catoblepas-gorgon* ou *taurina*, nous découvrîmes un large espace couvert de débris d'ossements où se reconnaissaient des crânes appartenant au genre cheval. Notre première pensée fut que ce lieu avait jadis été traversé de haies pour prendre des troupes entières d'animaux sauvages, dont ces os blanchis et brisés devaient provenir. Les crânes devenaient alors pour nous des têtes de couaggas, *Equus Burchelkii;* mais il n'y en avait pas d'autres, et pour cette cause nous supposions n'être pas dans le vrai. Quelques jours ensuite il fut question de crânes humains. Henning y alla pour s'instruire et en rapporta un canon de fusil de fabrique anglaise. Nous prîmes des informations, et des Cafres nous dirent que c'était là où Barend-Barend, à la tête de 1,100 Griquas, montés d'environ 2,000 chevaux, avait eu sa troupe complétement cernée la nuit et massacrée au lever du jour par les forces de Massilicatzi.

Ces Griquas sont des Hottentots de sang mêlé, sortis de

la colonie du Cap, où ils habitaient jadis le canton de *Tulbach*. L'oppression que faisaient peser sur eux les blancs avait déterminé leur migration ; ils avaient alors fait choix de ces terrains où l'on voit aujourd'hui s'élever Théopolis et Philipolis. Et comme les lois en vigueur dans la colonie ne s'étendaient pas jusqu'à eux, ils virent leur noyau se grossir d'un grand nombre de déserteurs, lesquels prirent des femmes chez les Coranas, ce qui fait que beaucoup d'individus de cette tribu tiennent autant aujourd'hui des Cafres que des Hottentots et des blancs. Les missionnaires travaillèrent chez les Griquas, de nature fort insouciante ; ils y firent peu ou pas de progrès, quoiqu'en les baptisant tous. Mais quand vint le tristement célèbre docteur Philip, le général des missionnaires de l'Afrique australe, il fit à ces populations de telles promesses qu'elles acceptèrent le protectorat du gouvernement anglais. Le docteur Philip eut assurément chez eux des succès, je ne saurais dire lesquels, mais il n'est pas douteux que chez les Griquas le révérend docteur ne vienne en première ligne après Dieu, exemple : Théopolis, Philipolis. Voilà qui n'est pas trop mal renouvelé de l'islamisme, Dieu et son prophète.

Du reste, par leur position et leurs besoins, les Griquas étaient parfaitement dépendants de la colonie du Cap. S'habillant à l'européenne et connaissant l'usage du sucre, du café, du thé, maniant constamment des armes à feu, leur intérêt les portait à conserver toujours de bonnes re-

lations avec les blancs. Ils venaient eux-mêmes s'approvisionner avec leurs chariots à *Colesberg*, et, dans d'autres circonstances, des *smouses* allaient trafiquer dans leur contrée, d'où ils ramenaient de beaux et nombreux troupeaux, acquis par l'échange de marchandises de peu de valeur.

Mais autant ils étaient humbles et rampants devant leurs anciens maîtres, autant ils se montraient fiers et insolents envers les tribus des Cafres leurs voisins ; le peu qu'ils perdaient d'un côté, ils le regagnaient amplement de l'autre. A peu près sûrs de l'impunité, et croyant certain le succès de leurs armes en raison de la terreur qu'elles inspiraient, les Griquas songèrent à Massilicatzi, puissant chef cafre, immensément riche en bestiaux, dont les plus hardis d'entre eux avaient ouï parler durant leurs chasses, portées jusque dans le pays même de ce chef. Barend-Barend entretint cette idée chez ses compatriotes; il passait pour un homme entreprenant et brave, de sorte que, quand l'expédition fut résolue, le commandement lui en fut confié.

Il partit donc avec 1,100 hommes, presque tous ayant deux chevaux, traversa Makali's-Berg, et, tombant à l'improviste sur de riches mouzis, il réussit à imprimer la terreur dans l'esprit des Amadébelés surpris, qui le laissèrent s'emparer d'immenses troupeaux de bœufs. Les Griquas poursuivaient leur conquête; chaque jour leur butin s'augmentait et leur marche devenait plus embarrassée.

Chaque nuit ils se réjouissaient, songeant à l'excellente aubaine qui ne leur avait coûté que la peine de se déplacer.

Massilicatzi, instruit aussitôt, avait sans bruit réuni 10,000 guerriers, armés à la légère dans le style des Amazoulous : troupes lestes, rapides, silencieuses, se cachant bien et devinant l'ennemi. « Allez, avait-il dit ; que pas un Griqua n'échappe. » Et, comme il l'avait voulu, tout fut exécuté ; trois Griquas seulement durent au hasard de n'être pas enveloppés. C'est par eux, par suite de leur retour, que Philipolis et Théopolis prirent le deuil. La consternation y fut si générale, que durant quinze jours on n'y entendit que sanglots et cris plaintifs, tous les témoignages du désespoir le plus extravagant. C'était une sévère leçon, bien méritée du reste, qui dut profiter aux Griquas ; mais leur tentative sur la propriété de Massilicatzi ne fut jamais oubliée par ce terrible chef, et c'est assurément à ce souvenir que les boers émigrants durent d'être assaillis et massacrés par ses guerriers, pour s'être trop approchés en grand nombre de ses limites territoriales.

Dans ces derniers temps, les Griquas, humblement maintenus sous la protection du gouvernement anglais, se sont comportés de la façon la plus puérile et la plus hypocrite ; ils ont suscité de cette manière mille embarras aux boers, sur lesquels ils ont fini par attirer les dragons récemment débarqués, venant de la métropole, et l'on peut assurer encore que sans la protection spéciale du doc-

teur Philip, de tels événements n'eussent jamais eu lieu. Il est pénible de songer que ces hommes de Dieu se mêlent de remuer les affaires des hommes d'ici-bas, de semer partout les troubles, la division, d'exciter à la guerre, de faire couler le sang dans le but avéré de faire des chrétiens, et encore quels chrétiens que les leurs! La morale du Christ ne se retrouve assurément pas dans un simple baptême ni dans les vêtements qu'ils imposent à ces peuples, appelés sauvages ou barbares par cela seul qu'ils sont nus ou revêtus de manteaux faits de leurs propres mains.

Le docteur Philip, qui me pèse, je ne l'ai jamais vu, je ne le connais que par ses actes, par les scandales qu'il a provoqués, par la haine à lui publiquement vouée par toute la population hollando-sud-africaine. Nombre d'Anglais bien pensants le méprisent s'il est possible encore plus en raison de son vil caractère, et si je parle de lui, bien mal à propos sans doute, c'est à cause de l'étonnement qui résulte pour moi de la puissance du mal dont un seul individu peut disposer. Cet homme, poursuivant de singuliers systèmes, s'est fait ainsi le cauchemar des populations australes; son nom est abhorré par tous, et plus d'un particulier lui a déjà craché au visage ou bien l'a souffleté dans les rues mêmes du Cap.

Que faisait alors le docteur Philip? Vraiment ceci est curieux : notre homme écrivait à la Société générale des missions évangéliques à Londres ; il se plaignait de son martyre; le courage qu'il ne tenait que de Dieu allait l'a-

bandonner; il demandait son rappel. Mais, en Angleterre, l'argent procure tout, même le courage, qui ne doit venir que de Dieu. 1000 livres sterling étaient adressées au bon Père, qui très-religieusement les palpait alors en disant : « Que les volontés du Très-Haut s'accomplissent ! » Six mois ou un an après, c'était une autre représentation de la même comédie.

Mais j'aime mieux ma montagne et mes chasses que Philip et ses Griquas, et si j'ai pu la quitter un instant pour méditer sur le champ du massacre, si j'y ai conduit le lecteur afin de lui apprendre quels étaient ces Griquas, si par hasard j'ai trop appuyé sur Philip afin de le faire connaître, je m'excuserai en rappelant qu'un voyageur doit tout dire, parce qu'il peut importer beaucoup à ceux qui lui succéderont de savoir son opinion franche sur certaines peuplades, comme aussi sur certains hommes.

CHAPITRE XXXI.

Acquisition du *catoblepas-gorgon*. — Sa description. — La gazelle mélampe. — Les œstres. — Le kob. — Une mystification. — Les lions, leur agilité. — Je vais plus loin. — Les guêpiers bullockoïdes. — *Lanprotornis Burchellii.* — Mes piéges. — *Acronatus lunata.* — Sa description. — Le klip-springer.

J'obtins assez facilement le *catoblepas-gorgon*, qui est la seconde espèce du genre gnou. C'est un curieux animal dont les allures sont du reste à peu près en tout conformes à celle du gnou commun ; mais il est plus fort et tout d'une même couleur. C'est comme du gris foncé changeant au noir et au bleu, suivant l'état de graisse de l'individu et l'inclinaison des rayons lumineux à la surface de son pelage ; il porte aussi la queue longue, mais chargée de crins gris ou noirs flottants. Sa tête est munie de deux cornes analogues à celles du buffle par la disposition ; elles sont relevées par la pointe, mais de beaucoup inférieures. Cet animal porte aussi deux crinières, l'une supérieure, l'autre inférieure, c'est-à-dire garnissant le cou en guise de barbe, plongée jusque vers le poitrail ; mais non, comme le gnou commun, sur la poitrine elle-même.

Sa pesanteur peut être de 400 livres et au delà ; sa chair est assez bonne, sans toutefois se distinguer par autre

chose que par beaucoup de graisse, laquelle est dure et de la même nature que le suif le plus solide. Cet animal vit en troupes, ce qui n'empêche pas de le rencontrer fréquemment isolé, exactement comme le buffle lui-même; mais la société de plusieurs individus n'est pas pour lui une condition d'existence. La première espèce du gnou commun paraît y tenir beaucoup plus.

Les premiers que je vis au pays des Amazoulous me frappèrent d'étonnement par leur similitude avec les chevaux dans leur allure et leur tournure; la manière dont ils portent la tête, maintenue verticalement, leur crinière et leur longue queue fouettant l'air, tout se joignant à leur vivacité, me fit hésiter, et quand j'eus distingué leurs cornes, je crus que quelque création fabuleuse m'apparaissait. Il est de ceux qui font tête aux chiens, et dont le chasseur doit se défier quand ils sont tombés blessés. Les femelles portent des cornes comme les mâles, et n'en diffèrent que par l'infériorité de leur taille. Les Amazoulous le connaissent sous le nom d'*ingogoné;* les boers sous celui de *blaauw-wild-beest.*

Il existe, quoique rare, au pays des Amazoulous; on l'y rencontre vers le nord d'Om-Philos-Om-Schlopu. Dans la contrée des Makatisses, on le voit vers Gevecht-Kop; il devient plus abondant sur les bords de Vaal-Rivier, et dans le nord-est de Makalisberg on l'y trouve répandu partout.

Les animaux sauvages de cette partie de l'Afrique avaient

cela de particulier, que toutes les espèces étaient habitées par des quantités considérables d'œstres. Les *catoblepas, gnou* et *gorgon* en laissaient tomber à tout moment par les narines. L'*Acronotus lunata*, dont je sciais fréquemment les cornes avec une partie du crâne, présentait sous leur naissance une cavité qui en était toujours remplie. Le *Redunca Lalandii* portait sous la peau des insectes imparfaits, à l'état de chrysalide, dont la forme indiquait un diptère assez volumineux. Chacun d'eux était contenu dans une vésicule qu'il était facile d'extraire, et alors se voyait à nu l'insecte adhérent par l'anus à la peau, où un petit trou le mettait en rapport avec l'air extérieur. Ces chrysalides, longues de 13 millimètres, paraissaient diaphanes, incolores; l'on ne distinguait à l'intérieur qu'un viscère noir. Une femelle de *Redunca Lalandii* que je tuai en comptait trente-quatre de même espèce.

Le rhinocéros simus en avait aussi quelque peu, non sous la peau, mais dans son estomac. Le rhinocéros *Africanus bicornis* pourrait bien réclamer le titre de père nourricier des œstres; on ne saurait s'imaginer la quantité contenue dans son estomac; c'était à les mesurer au boisseau, à les prendre à la pelle.

Cette différence en nombre est constante chez les deux espèces, et j'incline fortement à penser que le rhinocéros *Africanus bicornis* ne doit sa méchanceté, la fureur qui le distingue, qu'à la présence de ces milliers de parasites, absolument comme l'homme qu'habite le ténia.



Cependant, malgré leur nombre, qui semble quelquefois dépasser toutes limites naturelles, les œstres n'entraînent pas, que l'on sache, la mort des animaux indigènes.

Le mélampe, *Gazella melampus,* aux jambes si fines, aux pieds si légers, aux cornes si développées chez le mâle, absentes chez la femelle, si douce, si gracieuse, vint aussi s'adjoindre à mes collections. Vraiment c'était dommage d'abattre, pour qu'ils fussent ensuite reproduits imparfaitement, ces beaux et timides animaux si gracieux, soit qu'ils paissent, qu'ils se reposent ou qu'ils courent, isolés ou réunis. Mais qu'est-il possible à un naturaliste dénué des grandes ressources indispensables pour recueillir des collections vivantes? Ne faut-il pas qu'il se contente de leur vue à l'état de liberté, et ensuite de leur dépouille comme d'un témoignage qu'il doit à la science, à la curiosité publique? Il faut donc qu'il soit impitoyable et qu'il détruise ce qu'il admire le plus parmi les plus beaux ouvrages de la nature.

Le mélampe a environ 3 pieds de hauteur au garrot; son pelage est d'un roux pâle fort agréable à l'œil sur toute la partie supérieure; le ventre est blanc; une bande brunie s'arque de chaque côté sur la fesse; la queue, assez touffue, se compose d'abord de poils fauves entremêlés de poils blancs, qui dominent ensuite à l'extrémité; une raie brune la traverse dans toute sa longueur sur la partie supérieure. Une tache d'un blanc indécis est antérie supérieure à l'œil; l'extrémité des oreilles est b

Mais ce qui distingue cette gazelle, ce qui lui a valu son nom, c'est une élégante manchette d'un brun presque noir garnissant le pied de derrière à 10 centimètres au-dessus du sabot. Les mâles seuls portent cornes; elles ont chez l'adulte un tour entier de spirale comportant seize anneaux. Les plus longues que j'aie vues atteignaient 57 centimètres en droite ligne; elles sont dirigées comme celles du coudou.

Le mélampe vit en troupe; les plus nombreuses n'excédaient jamais 500 individus. Ses mœurs sont celles du spring-book, avec cette différence qu'il n'émigre jamais; il est des plus lestes et franchit sans peine des buissons de 10 pieds de hauteur, au delà desquels il semble plonger; mais son agilité n'empêche pas qu'il ne devienne la proie du lion; elle ne le soustrait pas non plus aux fosses recouvertes des Makaschlas, dans lesquelles on le retrouve fréquemment. Sa chair, généralement bonne, devient exquise lorsque l'animal est en état de graisse; mais, de même que chez tous les animaux que j'ai connus, la chair de la femelle est supérieure à celle du mâle.

Les paysans de Makalisberg ont deux noms pour le désigner : *groot rooye book*, grand bouc rouge, et *bastaard spring book*, bouc sauteur bâtard. Il n'existe point au pays des Amazoulous; on le rencontre pour la première fois sur les bords de Vaal-Rivier au pays des Makatisses; il abonde au-delà de Makalisberg. Jamais cette antilope n'habita la colonie du cap de Bonne-Espérance.

Le *kob*, *Kobus ellipsiprymnus*, dont j'ai eu occasion de parler lors de mes premières chasses sur les bords de l'Om-Philos, se montrait fréquemment aussi tout proche de mon camp; mais ici cet animal ne méritait plus tout à fait son surnom de *waater book*. La saison était froide, et pour cette cause il se tenait de préférence sur la montagne, où les pierres roulantes qu'il déplaçait nous avertissaient toujours de son départ. J'en tirai plusieurs individus mâles et femelles, qui ne présentaient aucune différence sensible avec ceux du pays des Amazoulous. Chez quelques mâles les cornes étaient seulement plus longues.

Il en existe présentement de cette espèce un mâle vivant au Jardin des Plantes. On assure qu'il vient du Sénégal. Mais, soit que l'individu soit jeune encore ou qu'il ait souffert, ses cornes sont loin d'avoir les proportions voulues; elles s'écartent aussi trop sensiblement pour qu'il donne une idée bien exacte de la beauté de ceux que j'ai rapportés. Du reste, tous les animaux entretenus à grands frais dans les jardins zoologiques demeurent chétifs ou le deviennent; car l'air libre ne leur suffit pas : ils manquent de l'espace nécessaire à l'exercice dont ils ont un besoin constant.

J'ai pu établir encore cette comparaison à l'égard des *couaggas*, *Equus Burchellii*, inscrits au Jardin des Plantes sous le nom de *Dauws*. Ces individus, provenant de la Haute-Egypte ou de l'Abyssinie, sont assurément de la

même espèce que ceux que j'ai obtenus au pays des Amazoulous et dans celui des Makatisses. Je ne crains pas de me tromper en affirmant que les miens pesaient un tiers et peut-être moitié en sus. Le pelage de ces dauws du Jardin des Plantes n'a non plus rien de fort en couleur, rien de bien tranché, rien de brillant. Je les croyais tout au moins en pelage d'hiver au 15 juillet, où je les vis; mais, d'après les informations prises d'un gardien, je sus que celui de cette saison était le plus beau de l'année, d'où je conclus encore que ces animaux étudiés vivants en France ne donneront jamais une idée vraie de ce qu'ils sont dans leur propre pays. Chaque fois, du reste, qu'un animal à poil ras n'est pas d'un pelage brillant et comme changeant suivant l'inclination des rayons lumineux à l'époque où sa saison est venue, on peut être assuré que diverses conditions, soit de climat, soit de nourriture ou d'exercice, ne sont pas remplies à son égard.

Dassen-Kop, par sa hauteur et sa proximité, nous servait admirablement bien à découvrir au loin les animaux qui paissaient, lorsque nous voulions marcher certainement sur les espèces que nous désirions. Un jour après-midi, divers travaux de préparations terminés, j'y avais envoyé Henning, attendant son retour, afin de faire ensemble une tournée de quelques heures. Il revint bientôt plus joyeux que de coutume, assurant qu'il avait aperçu deux chariots faisant route à une demi-lieue de chez nous, et que, suivant toute probabilité, ils devaient ap-

partenir à M. Wahlberg. Grande fut ma joie à l'idée d'une telle bonne fortune, et sans plus tarder je pris mon fusil, ma poudre et mes balles. Henning et moi nous partîmes; nous nous hâtâmes comme des hommes qui s'attendent à rencontrer dans le désert d'autres hommes amis, devenus des frères par l'isolement, et bientôt nous atteignîmes le point relevé et justement indiqué par Henning.

« C'est ici, dit-il, ici même que je les ai vus tout à l'heure. Ils ne peuvent être très-loin à cause des retards suscités à chaque pas par des buissons, des arbres droits ou renversés, lesquels encombrent partout le passage. Voici une éminence d'où nous devons les retrouver, et puis nous allons croiser les traces des roues. » Nous nous portâmes sur le mamelon, duquel nos yeux cherchèrent partout sans rien voir. Nous voulûmes rencontrer des traces; nous essayâmes, peine inutile. Enfin, à force de tourner, retourner et croiser sans cesse à peu près sur les mêmes points, nous trouvâmes à l'abri de quelques mimosas ce qu'Henning avait pris pour deux chariots.

Vexés d'une mystification des plus complètes, nous tuâmes l'un d'eux; car, il faut bien le dire, ce n'était autre chose que deux *rhinocéros simus* faisant route de compagnie, l'un marchant devant l'autre, et que le reflet blanc de leur peau avait fait prendre pour des tentes de voitures. « Eh bien, Henning, fis-je observer à mon conducteur, c'est par votre faute que nous avons tous deux subi des impressions très-agréables dès le principe et pé-

nibles ensuite par la déception. Nous voici tout aussi seuls qu'auparavant. Je ne vous en veux pas; le mieux est de rire d'avoir été dupe des illusions. Rions en donc tout à l'aise, et pour ce soir même je vous promets d'excellents beefteeks de chariots. »

Il arrivait rarement à Henning de se tromper en fait d'animaux à reconnaître à de grandes distances : aussi en paraissait-il honteux cette fois. Il ne se rendait pas compte de cette erreur, qui nous procura l'avantage d'en rire longtemps. Toujours est-il que les grillades fournies par notre monstrueux animal furent trouvées délicieuses, ce qui paya largement nos frais de démarche.

Cependant, à dater de ce jour-là, je jugeai bon de lui permettre l'usage de ma longue-vue dans toute circonstance où il n'était pas permis de se tromper. Ce petit instrument, fabriqué par Dolland à Londres, portatif, léger, peu embarrassant, nous rendit d'immenses services en nous épargnant bien des recherches et partant bien des fatigues. Un chasseur dans ces contrées doit en être constamment nanti.

Il me fut donné pendant mon séjour à Dassen-Kop de recueillir des preuves certaines de l'agilité du lion dans ses bonds. Ainsi un *catoblepas gorgon* avait été tué vers le soir; j'avais justement le temps d'en prendre la peau et la tête; mes Cafres, qui avaient plus que leur charge, témoignaient le désir d'abriter la viande en la plaçant pour la nuit à la fourche d'un arbre,

élevée à 14 pieds du sol. Je les assistai dans cette besogne, et nous retournâmes au camp. Le lendemain, à peine si le jour était revenu que mes gens allèrent au garde-manger, qu'ils trouvèrent vide. Plus une pièce ; tout avait été décroché, et à terre se voyaient les empreintes du pied des lions attestant les sauts multipliés qu'ils avaient dû faire pour s'emparer de nos provisions.

Chaque nuit, ces grands carnassiers troublaient par leurs rugissements notre sommeil et la tranquillité de nos bœufs, parqués dans un cercle de haies d'épines sèches. Leurs voix, puissamment vibrantes, frappaient les dures parois de la montagne et semblaient produire dans l'air l'effet de ces cercles que fait naître le déplacement à la surface de l'eau. Il y avait quelque chose de terrifiant dans ce bruit, le seul qui troublât la nuit ces solitudes, quelque chose qui force à reconnaître le lion comme le maître dans ces parages. Pour nous-mêmes, il est vrai, nous n'avions rien à en redouter, mais pour nos bœufs nos craintes étaient grandes ; car, libres dans leur cercle, la terreur pouvait les porter à se frayer malgré nous une issue et à gagner le large, où les attendent sous le vent les lions postés à l'effet de les saisir.

Dans ces circonstances, nous entretenions de grands feux. Les longs fouets retentissaient dans l'air ; j'embouchais une corne percée de coudou, laquelle portait fort loin le son, et plusieurs voix réunies s'adjoignant, nous faisions autant de bruit que possible. Mais il faut bien l'a-

vouer : ou les lions sont sourds, ou ils font mine de ne pas entendre ; jamais un lion ne se tut pour tout le bruit que nous réussîmes à produire. Celui si résonnant de nos armes à feu n'avait pas plus de succès.

Chaque nuit je formais le projet de lever le camp, et quand le jour venait, j'oubliais mes résolutions, tant j'avais de besogne, tant je sentais la nécessité de tirer parti de l'excellence de ma position. Cependant, après quatorze journées de recherches et de travaux assidus, je donnai le signal du départ, et mes chariots s'acheminèrent lentement à travers des bois où nous dûmes plus d'une fois déblayer la route en abattant les arbres qui s'opposaient à la marche. Vers le soir, comme je prétendais longer, en les laissant à droite, des montagnes qui étaient devant nous, un ravin profond vint nous barrer le passage, l'eau manquait aussi sur ces points, ce qui nous contraignit à changer de vues et à prendre la direction opposée, celle qui devait me rapprocher de la rivière *Oury*. Après trois heures de fatigues pour nos attelages, nous atteignîmes enfin un endroit passable, agréable à l'œil par la verdure arborescente dont se couvraient les bords d'Oury. Cette rivière, profondément encaissée, grandissait déjà, quoiqu'on pût en cette saison la traverser partout ; la plus grande profondeur en temps sec n'excédant pas 3 pieds.

Vers le coucher du soleil, mille jolis guépiers, *Merops bullockoïdes*, volaient en tournoyant comme des hirondelles

au-dessus d'un ravin distant de 40 pas de mes chariots. Curieux de savoir ce qui les y attirait, je m'y rendis tout de suite, muni d'un fusil double. Ma présence ne gênant en rien leur manége, j'en vis un assez bon nombre s'abattant sur les parois verticales du ravin. Ces parois argileuses étaient percées d'une grande quantité de trous qui laissaient sortir et rentrer les *bullockoïdes* aux habitudes souterraines.

C'était un intéressant spectacle que celui que nous offraient ces volatiles au plumage varié, lesquels ne craignent pas le contact de la poussière ; je les contemplais toujours sans avoir pu me résoudre à en tuer un seul. Le soleil était couché. Les francolins inquiétaient l'air de leur dernier cri, hardi, saccadé, bruyant, original, sans harmonie, mais pourtant agréable à l'oreille du chasseur, lorsqu'à leur tapage vint succéder un concert d'oiseaux sifflant vivement et comme d'impatience. C'était la première fois que j'entendais ces sons ; ce devait être du nouveau. Il n'en fallait pas davantage ; je me lançai au galop dans la direction d'où ils partaient.

Un bois d'une espèce particulière de mimosas, grêles, longs, fort serrés, et ne présentant de branches qu'à leurs sommets, servait de retraite aux auteurs du concert. Il y faisait obscur, mais je n'en tins compte, et bientôt je me trouvai sous des arbres qui en portaient. Quelques minutes s'écoulèrent ; mon attention fut alors éveillée par le vol bruyant d'un oiseau aux proportions moyennes ; j'

mon coup, et j'eus l'avantage de ramasser aussitôt mon individu, que je reconnus pour un merle de grande taille. Arrivé aux chariots, je pris de la lumière et j'eus le plaisir de considérer ses superbes reflets, comme encore le moiré de sa longue queue, striée comme celle de l'anhinga. C'était le *Lamprotornis Burchellii*, l'un des plus beaux merles que possède l'Afrique. Cet oiseau brille d'un vif éclat lorsque la lumière se répand sur son plumage. Le bruit de son vol suffit seul à le faire reconnaître; ce bruit est dû à la forme de ses ailes, plus concaves que celles des autres oiseaux.

Le lendemain, comme un chat sauvage m'était parti dans les jambes, comme j'avais remarqué assez de traces de petits carnassiers, je me pris à regretter mes piéges traquenards volés dans le bois de Natal par des Cafres connaissant bien la valeur du fer. Il me fallait faire le métier de trappeur, sans rien avoir de ce que l'on considère comme indispensable en pareil cas. Je rêvai donc au moyen de remplacer tout ce qui me manquait, et à suppléer aux piéges connus, mais compliqués, par d'autres plus simples et de mon invention.

Je songeai tout d'abord aux piéges que j'avais vu tendre par les Amazoulous, soit pour francolins ou pour genettes. C'est un lacet saisissant au cou ou au corps l'animal qui a pénétré dans une cage faite à cette intention; le redressement d'un jeune arbre sert de ressort à ce système, lequel exige un peu trop de temps. Il faut aussi que les pro-

portions soient gardées pour les animaux que l'on veut prendre. Quoiqu'il soit bon, j'y renonçai.

J'essayai le *quatre-en-chiffre;* mais presque chaque fois il fallait renouveler les pièces du quatre rompues à la chute de la pierre. La journée d'un homme eût été nécessaire à l'entretien de vingt piéges de ce genre. Il m'était impossible de faire un pareil sacrifice : alors j'eus l'idée de remplacer les trois pièces du quatre par une simple fourche destinée d'un côté à supporter la pierre, et de l'autre à présenter l'amorce. J'en fis couper ainsi trente ou quarante, chacune ayant à l'extrémité de la branche la plus faible un morceau de chair solidement fixé. Comme il y en avait de toutes dimensions, je pris avec moi quatre hommes, afin de pouvoir soulever par un bout des pierres de 4 à 500 livres. Quelques heures suffirent à ce travail; j'avais alors trente piéges bâillants. Beaucoup étaient à détente douce, l'extrémité supérieure de la fourche reposant sur une petite pierre plate, laquelle devait glisser au moindre ébranlement.

Le lendemain j'étais sur pied avant le jour, impatient comme l'est tout trappeur; à peine si j'avais pu fermer l'œil de la nuit, tant je rêvais à mes succès, fort douteux du reste. Mais vraiment c'était bien la peine : une hyène maudite les avait tous visités l'un après l'autre. A l'un elle avait soutiré la fourche garnie de son amorce, et sur la même pierre elle avait tranquillement dévoré la chair; à l'autre elle avait eu sur les doigts, mais immédiatement

elle avait saisi la compensation ; à un troisième, ses succès avaient été plus faciles. De la tête elle avait poussé, retourné la pierre. Mais c'était pour elle trop de bonheur, et cela ne pouvait durer toujours. J'arrive à un bloc de pierre pesant au moins 500 livres que nous avions eu grand'peine à mater, lequel avait de plus été renforcé d'autres pierres équivalant encore à 3 ou 400 livres. Là c'était autre chose : maîtresse hyène s'était vue prise par la tête ; elle avait mordu la poussière, et, d'après ses traces, je pus juger qu'il lui avait fallu d'immenses efforts pour se dégager ; de son poil et de son sang adhérait encore à la masse qui avait pesé sur elle, et si grande avait été sa frayeur que la chair se trouvait encore sur place.

C'était peu de réussite ; mais je ne me rebutai pas. Je redressai chaque pierre comme la veille, et, le jour qui suivit, j'eus l'avantage de relever un renard complétement écrasé sous l'une d'elles. Le lendemain, durant le jour, c'était un vautour blanc, percnoptère, pris par les pattes, sans lésion aucune, et que je pouvais garder vivant si je l'eusse voulu. Enfin j'obtins ensuite des mangoustes de diverses espèces, dont l'acquisition me paya largement de ma patience ; car il en faut beaucoup pour piéger, et sans son secours on ne peut espérer réussir.

Les piéges sont non-seulement un excellent moyen de se procurer de frais individus, mais encore ils sont indispensables pour qu'un naturaliste obtienne les espèces qui ne sortent que la nuit afin de chercher pâture. C'est par

eux que l'on acquerra les rongeurs nombreux et peu connus qui abondent dans ces contrées, et dont la science se préoccupe infiniment aujourd'hui.

J'étais depuis trois jours sur ce lieu, quand un de mes bœufs, amaigri par la fatigue comme aussi par l'usage d'herbes sèches, vint à se coucher pour ne plus se relever. Il avait choisi pour dernier gîte le bord du ravin où venaient les guêpiers, à 40 pas de nos feux, ce qui n'empêcha pas les hyènes de le dévorer dès la première nuit. Au loin, elles poussaient leur cri habituel, prolongé, pleureur, qui fait presque toujours rire les Cafres; mais tout proche du cadavre, dans la joie de la bombance, nous les entendions comme rire d'un rire infernal, les hideuses bêtes! elles semblaient se jouer au milieu de ces dégoûtants débris, rire aux éclats, heureuses de l'abondance, et nous narguer nous autres qui entendions leurs dents briser les os du vieux serviteur. Plus d'une fois je me permis de troubler les immondes convives en apparaissant comme un fantôme à 10 pas du festin; mais lestement et sourdement chacun partait, favorisé par l'obscurité qui m'empêchait l'usage de mon fusil. Un piége à fusil tendu m'en eût procuré au moins une chaque nuit, mais des hyènes ne valaient pas cette peine; je n'avais que faire de leur peau, et puis la hyène tachetée, *Hyæna crocuta*, a bien son utilité dans cette partie de l'Afrique, où elle fait disparaître les débris laissés par les lions; car elle se nourrit de proie morte plutôt qu'elle ne chasse, et, s'il lui arrive de

tuer un bœuf, on peut être assuré que l'urgente nécessité a pu seule la conduire à cet acte. Somme toute, la hyène est au lion, au léopard, à la panthère, ce que le vautour est à l'aigle.

L'*Acronotus lunata*, nommé par les boers *bastaard-haart-beest*, en raison de ses rapports avec le bubale, *Ant. bubalus*, ou *Acronotus caama*, se voyait le plus communément dans le rayon de notre chasse : aussi était-ce lui qui alimentait presque chaque jour notre cuisine. Cet animal était alors en parfait état de graisse, ce qui allait fort à mes gens, bien que cette graisse fût un suif blanc et très-solide qui se figeait à transformer en chandelles nos moustaches et nos barbes. Chaque jour nous en abattions plusieurs, et, comme de coutume, les plus beaux individus passaient immédiatement dans mes collections.

Ses allures sont celles du caama, mais il est moins rapide à la course ; il est également moins défiant. Le caama ne se tient que dans les plaines ouvertes, où il peut prouver son extrême agilité. Le lunata leur préfère les terrains qui présentent çà et là des mimeuses. Rarement il se hasarde dans les forêts où les arbres se rapprochent trop. Sa tête, quoique longue, l'est moins que celle du caama ; il y a aussi chez lui moins d'exagération dans la position et dans la tournure de ses cornes : elles rappellent deux croissants. Leur plus grande longueur, chez de vieux mâles, est de 30 centimètres en ligne droite, et de 39 suivant la courbe ; elles comptent dix anneaux. Les femelles en

portent également. Le pelage de cette espèce est de la couleur que les naturalistes sont convenus d'appeler *pourprée*. Il est voisin de celui de l'*albifrons;* mais, à quelque distance, il présente des reflets comme argentés. Il est facile d'en juger encore en inspectant les peaux sèches que j'en ai rapportées. Les jambes et la tête se teignent d'une couleur plus foncée, presque noire; le ventre pâlit; la queue se compose de crins noirs.

On le trouve pour la première fois en venant de Natal, sur les bords de Vaal-Rivier, mais il y est devenu rare. Sur le bords d'Oury on le rencontre presque partout par troupes de sept à quinze individus. C'est encore un animal que l'homme pourrait facilement conquérir; il passerait assurément de l'état sauvage à l'état domestique sans grandes difficultés. Sa chair est bonne sans être fine; son suif serait recherché pour sa qualité de solidité et pour sa blancheur, exactement comme celui du buffle. Sa peau, comme cuir, serait comparée à celle du caama, si désirée par les conducteurs sud-africains pour l'employer en mèches de fouet : ce qui équivaut à dire que pas un animal de l'Afrique australe ne possède un tissu aussi solide.

Tandis que mes gens se répandaient dans le pays plat, battant les bois et les clairières, afin de fournir continuellement à notre cuisine de nouveaux quartiers de viande bien choisie, comme encore pour me rapporter têtes et peaux d'individus parfaitement adultes, j'allais souvent fureter sur une croupe pierreuse et longue, à arête aiguë,

se prolongeant près d'une lieue jusqu'à atteindre le sommet des montagnes ses voisines. L'oreille et l'œil toujours tendus, rien n'échappait à mon attention. Un jour, comme je me prenais à jurer contre l'effet des pierres anguleuses et tranchantes qui, coupant ma chaussure, m'abîmaient les pieds, quelque chose de vivant vint à se remuer dans le feuillage d'un petit arbre. Naturellement je songeais à des oiseaux; je m'approche avec précaution, puis je m'arrête à distance. Le même mouvement se répète; j'entrevois un corps brun, et au même instant part mon coup de fusil, sous lequel dégringole un daman; sept, huit, dix de ces quadrupèdes descendent à la file en poussant un petit cri, se hâtant beaucoup; puis tous disparaissent entre des roches.

J'étais fort heureux de cette circonstance, qui paraît de peu d'intérêt sans doute; mais sans elle j'eusse ignoré longtemps que le daman monte facilement aux arbres, dont il aime le feuillage, et qu'il se comporte même sur leurs branches avec une agilité et un aplomb peu ordinaires.

Le klip-springer se rencontre aussi presque toujours où vivent les damans. J'y en vis quelques-uns que je tuai, mais que je ne préparai pas, parce que cet animal n'est pas rare dans les environs du Cap, et que son poil tombe si on ne le laisse se refroidir avant de le transporter. Alors il faut sacrifier au moins deux heures d'attente pour que la contraction ait pu s'opérer à un point suffisant; et puis,

à dire vrai, ce qui découragera toujours le préparateur, c'est l'incroyable quantité de poil qu'il laisse se détacher en tombant, comme celle encore qu'enlève la balle. Il paraît que la commotion produite par le coup reçu en plein corps suffit même pour déterminer la chute d'une grande partie de son pelage. Ainsi l'un d'eux tomba raide mort sur la même pierre où il s'était perché, et je ne crains pas d'affirmer qu'une livre de son poil se détacha instantanément.

Je vis planer à de grandes hauteurs dans ces montagnes un oiseau de proie que les boers nomment *groot-berg-aarend,* grand aigle de montagne. C'est tout ce que j'en eus, car il ne me fut jamais donné de l'avoir à portée.

CHAPITRE XXXII.

Entrée dans un cul-de-sac nommé par nous Vaayen-Poort. — Climat. — Ourity lé. — Découverte de quelques voisins. — Ces Cafres disent toujours qu'ils sont les derniers habitants que rencontrera le voyageur. — Un rhinocéros tué au sommet d'une montagne. — Recherche de l'antilope noire. — Rhinocéros simus tué pour un simple beefteck. — La girafe. — Excursion chez Rabianne. — Les enfants cafres ont peur de nous. — Les Makaschlases. — Bouillie de blé cafre enivrante. — Mauvaise méthode de triturer leurs céréales. — Henning tue un bastaard-guyms-book, *antilope chevaline.* — Sa description. — Opinion de Rabianne touchant un chariot qu'il n'avait jamais vu. — Grandes troupes de cynhyènes. — J'assomme l'un d'eux d'un coup de pierre. — Une décharge électrique. — Comment un crocodile faillit prendre d'un coup et gibier et chasseur.

Après une station de huit jours sur ce point, je fis route vers un lieu complétement entouré de montagnes, et que mes gens avaient découvert en chassant. L'Oury le traversait. La position passait pour bonne, et j'étais contraint de l'adopter, parce qu'un incendie avait dévoré les herbes sèches des abords de mon dernier campement. Après quatre heures de marche, une tête [1], de pente raide, se présentait devant nous. Il y avait un passage sur son versant oriental, mais étroit, difficile, encombré de pierres, légèrement incliné vers la rivière, qui coulait à 40 pieds

[1] On appelle tête toute montagne élevée, ronde, isolée ou parfaitement tranchée, et distincte de celles qui sont proches.

au-dessous. Le moindre choc tendait à précipiter les chariots, entraînant bœufs et conducteurs. J'hésitai; je pris conseil des miens, et ce ne fut que sur leur promesse de redoubler d'adresse et d'efforts que je consentis à franchir ces Thermopyles. Bien m'en prit; tout passa sans encombre; j'en fus quitte pour mes craintes. Mais pour réussir ainsi, il fallait vraiment avoir eu des conducteurs sud-africains.

A 1 mille au-delà, nous trouvâmes près de l'Oury, sur la rive gauche de laquelle nous étions, six arbres de grandes dimensions également distancés. C'est là que je fis dételer, laissant entre l'un et l'autre wagon un intervalle de 15 pas, afin d'y parquer mes bœufs dans des cloisons d'épines. Sans plus tarder chacun se mit à l'œuvre, et dès le soir même nous pouvions tout à l'aise prendre le café, mes bœufs dormant libres de leurs courroies, et nous-mêmes satisfaits d'avoir un excellent point de ralliement et comme un nouveau domicile. Ce qui contribuait surtout à l'illusion, c'était un arbre immense, *kaamel doorn,* mimosa de la girafe, au pied et sous le vent duquel brûlait notre foyer. La fumée qui montait le long du tronc me rappelait d'autant mieux une cheminée de campagne que de superbes pièces de viande y étaient appendues. A l'effet de nous garantir de l'air froid, nous avions improvisé des haies de branches sèches entremêlées de paille. Notre appartement n'était ouvert que par le haut; un dais autre que celui du ciel eût été fort inu-

tile, du reste, puisque depuis *Vaal-Rivier* nous n'avions eu que du temps constamment bleu, pur et sec.

Rien n'est plus régulier que le climat de cette partie de l'Afrique. Ainsi quand le soleil est dans l'hémisphère nord, l'atmosphère est toujours pure, le ciel offre chaque jour une teinte d'un bleu grisâtre pareille à celle du tableau de *la Smala*. C'est un ciel tel que celui des plus beaux jours d'automne en France, qui ne laisse pas que d'être chaud de dix à trois heures. Pendant ces six mois tous les jours sont destinés à se ressembler. Nous eûmes, il est vrai, un orage qui dura soixante heures, mais que nous nous prîmes à trouver déplacé, et comme dû à un concours de circonstances fortuites dont les exemples sont très-rares, si l'on doit compter pour quelque chose l'opinion que des Cafres émirent à cet égard.

Durant les six autres mois, lorsque le soleil, passant dans l'hémisphère sud, vient chaque midi comme planer au zénith du lieu, l'eau semble monter et descendre continuellement. A peine est-elle tombée qu'elle reprend aussitôt son état de suspension. L'équilibre ne tarde pas à se rompre; l'orage éclate de nouveau, crève, se déverse par torrents; puis encore la chaleur reprend ses droits, et toujours et sans cesse, sans relâche aucune. Pas de jour, pas de nuit qui ne compte au moins une succession foudroyante de sept ou huit orages plus tonnants les uns que les autres. Cette saison est l'été de ces contrées; c'est alors que la végétation se développe avec une rapidité et une

force qui étonnent; c'est alors que les fringilles ont revêtu leur plus beau plumage, que les nids se suspendent partout aux arbres, aux roseaux; c'est alors que la vie se réveille chez tous les êtres, et que chaque espèce est tenue à satisfaire par la reproduction d'elle-même au grand vœu de la nature. Mais pour l'homme, cette température chaude, humide et fumante paraît ne pas réunir les conditions propres à son existence : elle est malsaine autant que la saison sèche est convenable.

Dès le lendemain de notre arrivée nous explorâmes les environs, et nous reconnûmes que nous nous étions engagés dans un véritable cul-de-sac qui ne laissait aucune issue à nos wagons. L'Oury, par la profondeur de son lit et la raideur de ses rives, ne nous offrait de passage en aucun point : elle sortait de ces montagnes précisément en baignant la base pierreuse de l'une d'elles, située à gauche, haute, droite et à peine praticable à des hommes. Or, il ne me restait pour l'avenir qu'à profiter du lit même de la rivière comme d'une route, afin de marcher comme elle, sauf à chercher plus bas une montée plus aisée. Mais, quelles que fussent dans la suite nos perquisitions, nous n'en rencontrâmes aucune, et ce projet, notre dernière ressource pour aller au delà, ne put recevoir d'exécution.

C'est donc là qu'il fallait me fixer, afin de poursuivre mes travaux en attendant la fin de l'hiver. Mes attelages étaient, du reste, hors d'état de me conduire plus loin, et

j'avais pour seule consolation la facilité de me transporter moi-même à pied partout où je jugerais convenable d'aller. Ainsi mes wagons étaient seuls prisonniers dans l'enceinte, grande, belle et riche, flanquée tout autour de montagnes variées de forme, et qu'habitaient de nombreux animaux sauvages. Plus bas, à peu de distance de mon campement, venait s'emboucher à droite une petite rivière aux eaux profondes et dormantes : c'était *Ourítylé*, (la petite Oury), dont les bords se voilaient de saules couchés horizontalement au-dessus du courant. Ces lieux, fort agréables à la vue, malgré l'état de dépouillement des mimosas, promettaient de le devenir bien davantage encore lors de la saison des feuilles. Toutefois, je les acceptai tels, et je me mis sans tarder à les battre en tout sens.

De leur côté, mes gens faisaient des excursions plus prolongées, parce qu'il leur importait surtout de voir, et qu'aucun travail ne les retenait au camp. Dans l'une d'elles, où un fameux canna femelle fut tué par eux, ils firent rencontre de divers Cafres attirés par le bruit des fusils. Ceux-ci, excités par leur appétit dévorant, et devinant qu'il y aurait quelque chose à gagner, se mirent à la besogne sans en être requis, chargèrent la viande et la peau sur leurs épaules, et prirent le chemin de mon camp. Henning, étonné de la bonne volonté de ces étrangers, leur tira un couagga pour les remercier, et dès lors nous espérions avoir des voisins sur qui nous pourrions compter au

besoin. Nous leur témoignâmes le désir d'établir avec eux quelques relations ; mais nos propositions ne furent point goûtées, bien qu'elles n'eussent pas été rejetées ouvertement. Cependant, comme nos intentions étaient franches, comme nous avions traité ces hommes en amis de fraîche découverte, ils jugèrent bon de nous donner un avis très-essentiel.

Proche des rives de l'Oury, exactement sur le chemin qu'il fallait suivre pour nous rendre au mouzi de nos visiteurs, étaient disposées en quinconce des fosses recouvertes destinées à prendre du gibier ; il y en avait une vingtaine revêtues avec tant d'art qu'il fallait les indications les plus précises de gisement pour ne pas y être pris.

Nous eûmes grand soin de remercier ces Cafres de la bonne volonté qu'ils nous avaient témoignée ; puis nous mîmes la conversation sur un autre chapitre, je veux dire sur l'antilope noire à ventre blanc qu'il m'importait tant de découvrir. Mais nous eûmes beau la leur décrire, leur réponse ne nous satisfit pas plus que toutes celles que nous avions recueillies jusque-là chez ceux qui nous avaient accompagnés ou suivis. D'après leur dire, il n'existait pas dans toute la contrée un animal de cette description.

Nous voulions savoir aussi ce que nous rencontrerions plus loin vers le nord ; s'il y avait quelques habitants dans un rayon de 20 lieues ; si la chasse y était belle, etc. « Nous sommes les derniers habitants de ces confins, »

telle fut leur réponse à tous; et comme je leur objectai qu'il devait s'y rencontrer des hommes, sinon après deux jours de marche, du moins après cinq ou dix, je reçus en retour un : « Nous ne savons pas, » bien unanime.

Au ton de ces hommes, à la manière nette de se prononcer, chacun eût pu croire qu'ils disaient vrai; mais j'eus soin de me tenir en garde contre leurs assertions. Déjà je savais que le mensonge est de chaque instant chez les Makaschlas, et peut-être réussirions-nous dans la suite à faire babiller soit ceux-ci, soit d'autres que le hasard nous ferait rencontrer. Il fallait, suivant mes idées d'alors, me concilier tout d'abord l'estime et l'amitié de mes voisins, afin de leur inspirer quelque confiance, pour arriver ensuite à savoir tout ce qu'il m'importait si hautement de connaître. Malheureusement, ce calcul, purement européen, se trouva complétement faux, et si ma conduite eût été diamétralement opposée à ce système, bien du temps, bien des mois eussent été gagnés.

Quelques jours après notre première entrevue avec nos voisins, Henning, qui cherchait toute autre chose, tua un rhinocéros, *Africanus bicornis*, dans la montagne qui nous dominait de 500 pieds, au bord opposé de l'Oury. Je n'avais que faire de la chair de celui-ci, inférieure à celle du simus, et puis les arbres de mon campement étaient partout garnis de quartiers de premier choix. Je songeai aux Makaschlas, pour qui pareille pièce était une bonne aubaine, et aussitôt je leur dépêchai l'un des miens afin de

leur en donner avis. Une seule condition leur était imposée : ils devaient séparer la tête, la nettoyer de ses chairs et me l'apporter en bon état.

Mes propositions furent acceptées d'emblée; 30 hommes et 30 femmes se hâtèrent de quitter le mouzi, avides d'aller à la curée; la montagne fut gravie, et bientôt les vautours rassemblés furent contraints au départ. Le rhinocéros était là, gisant, parfaitement intact; la vue de son cadavre réjouit les affamés. Henning accompagnait ces étrangers; il fit d'abord séparer et nettoyer la tête, tandis que fumaient çà et là les feux couverts de grillades, dévorées aussitôt qu'elles étaient tant soit peu raccornies par l'action du feu.

Quand chacun se fut bien repu, quand le travail fut terminé, et qu'il ne s'agissait plus que de dépécer entièrement l'énorme bête, s'en charger et descendre difficilement la montagne, encombrée et comme totalement formée de minerai de fer, Henning leur fit observer qu'ils pouvaient se dispenser d'une rude besogne, celle de descendre pesamment chargés. Les drôles ne comprenaient pas trop : aussi mon conducteur dut-il les mettre à l'œuvre en leur enjoignant de couper les quatre pieds. « Bien, dirent les Cafres, et puis? — Et puis, fit Henning, ici du monde. Allons! vautours noirs, poussez! *hub-ho-hoye!* » L'énorme tronc, remué, retourné, roula sans peine, boula, reboula, bondissant de roche en roche, brisant, froissant les buissons qui s'opposaient à sa chute, et parvint ainsi à

20 pas du bord de la rivière, où l'inégalité du terrain rompit sa force d'impulsion : il venait de descendre lestement de 500 pieds de hauteur.

Les Cafres comprirent alors le service qui leur était rendu ; ils se prirent à rire de l'originalité de l'expédient, se promettant sans doute d'en faire leur profit pour l'avenir. Nous ne laissâmes pas échapper cette circonstance où leurs dispositions pour nous paraissaient excellentes, et nous cherchâmes à obtenir des réponses à nos questions; mais ces hommes se renfermèrent dans un silence encore plus absolu, s'il est possible, que la première fois.

C'est qu'effectivement plus nous nous rendions utiles à ces Cafres, plus ils tenaient à nous conserver dans leur voisinage afin de recueillir le bénéfice de nos services, qui, du reste, ne nous coûtaient presque rien ; et alors chaque mouzi que nous rencontrions était toujours le dernier; plus loin, il n'y avait ni eau ni gibier ; le pays était détestable. Personne n'y allant, personne ne pouvait en donner les détails que je sollicitais. Tel est exactement le système suivi par tous les Cafres habitants de ces contrées, système qui fait le désespoir de l'explorateur, puisqu'il faut errer à l'inconnu, s'exposer à la privation d'eau, et voir se multiplier les fatigues en raison des obstacles imprévus qu'il eût été si facile de tourner, pour peu qu'ils eussent été indiqués.

Quoi qu'il en soit, j'avais plus de travail que je n'en pouvais faire. Chaque jour j'obtenais bon nombre d'ani-

maux et d'oiseaux que je n'avais encore rencontrés que là. Un grande hutte que je m'étais construite me servait de laboratoire et me permettait de travailler à la lumière jusqu'à deux heures du matin. Le temps passait trop vite et je craignais de ne pas récolter tout ce qui s'offrait à moi. Cependant, je ne pouvais oublier l'antilope noire, et tout Cafre visiteur était aussitôt questionné.

Un jour, quatre étrangers se présentèrent; ils traversaient vers le nord. Ceux-là nous apprirent qu'effectivement ils habitaient un mouzi distant d'une journée de marche où ils se rendaient. Je les engageai à passer la nuit chez moi, mettant à leur disposition autant de viande qu'ils en pourraient manger et emporter. Des Cafres ne savent jamais résister à une offre de ce genre.

Ceux-ci restèrent donc, et quand ils se furent complétement régalés, quand je leur eus offert d'excellent tabac en poudre, quand la gaieté brilla dans leurs yeux, alors encore une fois je leur décrivis l'antilope noire, m'attachant surtout à leur faire comprendre quelle était la forme et la direction des cornes de cet animal. Ils parurent tenir conseil et finirent par me dire qu'ils ne le connaissaient pas. Mais, ajouta l'un d'eux, nous avons dans nos montagnes un animal qui lui ressemble par les cornes; il en diffère cependant par le pelage, qui de loin paraît blanc.

Bon! pensais-je, c'est une antilope du même genre, excessivement rare aussi, c'est l'*Aigoceros equina*, que les boers désignent du nom de *bastaard-guyms-book*, et quel-

quefois de celui de *bastaard-Eland*, le *groot-blaauw-book* des anciens colons de Swellendam qu'obtint Levaillant, celle-là même qu'il appelle grande antilope bleue, décrite par Buffon sous le nom de *tzeiran*, d'après un individu provenant d'Abyssinie. Je résolus aussitôt de me mettre à la recherche d'une espèce aussi distinguée que l'était celle-ci. Je ne manquai pas de retenir le nom *kakaraba*, que lui donnent les Makaschlas. C'était presque une découverte qui pouvait me conduire à d'autres; j'en acceptai l'augure et gratifiai chacun des voyageurs d'un couteau et d'un bout de tabac, non sans leur avoir fait promettre de m'accompagner dans mes recherches lorsque je les retrouverais au mouzi de Rabianne, leur chef.

Deux jours après, nous traversions l'Oury, puis l'Ouritylé; nous remontions durant deux heures une longue vallée d'où nous allions déboucher par des hauteurs. Henning et trois Cafres étaient avec moi. C'était l'heure du déjeuner, et comme de coutume nous n'avions rien pris afin de ne pas nous charger, car la marche était longue. Deux rhinocéros bien paisibles se laissaient voir à 30 pas. « Henning, à vous celui de gauche; je prends l'autre. » Nos deux coups partent; les deux bêtes tombent. L'une se relève presque aussitôt; l'autre, plus lente, en fait autant, et toutes deux déguerpissent en nous laissant dans l'étonnement.

« Diable, c'est vexant, Henning; notre déjeuner fait du chemin. » Nous rechargeâmes en toute hâte, puis nous

courûmes; l'un des deux fut bientôt rejoint, il chancelait... « Henning, tirez; s'il ne tombe pas, je lui réserve mon coup. » Le sien partit, l'animal tomba, et en quelques bonds j'étais à le toucher : il bougeait encore, affaissé sur ses jambes, remuait la tête en dégorgeant du sang par la bouche et les narines.

« Prenez garde, me crie Henning; il pourrait se relever encore. » Effectivement, il faisait mine de le tenter; mais je fus leste à m'emparer d'une assagaye longue portée par un suivant; je la lui fichai en avant du bassin, vers les reins, que je sondai à outrance. En un quart de minute l'animal était mort. Nous prélevâmes alors quelques livres de viande entrelardée sise sur les côtes, rien que pour un déjeuner, laissant le reste aux hyènes et aux vautours. Nous fîmes une lieue avant de rencontrer la première eau, là nous dégustâmes nos grillades, et ce repas, je ne crains pas de le dire, fut un des meilleurs que j'aie faits.

Nous avions repris la marche depuis un quart d'heure; devant nous s'étendait une vaste partie de terrain couverte d'arbres isolés parmi lesquels étaient nombre de troncs brisés à 18 pieds de hauteur. Déjà je m'habituais à leur vue fréquemment répétée, quand je vis l'un d'eux se métamorphoser tout à coup en girafe, fuir en présentant le travers de la manière la plus singulière et faisant osciller la tête entre 40 et 60 degrés d'angle.

J'avoue que j'en fus ébahi, que je ne songeai point à tirer; Henning, non moins surpris que moi-même, en avait le

front mouillé de sueur. « Voilà un tour, dit-il, comme je n'en connais pas. » La girafe, dont la tête dominait les mimosas, se laissait voir encore, poursuivant sa marche fantastique et semblait ne pas gagner beaucoup de chemin. Nous voici lancés à ses trousses, comptant bien la joindre d'assez près. C'est encore une illusion à laquelle chaque chasseur se laisse prendre, car on dirait que la girafe est lente dans sa course, en raison de la lenteur du balancement de son cou; mais c'est une erreur des plus graves; il faut au contraire un bon cheval pour rivaliser de vitesse avec elle, et nous étions à pied comme toujours.

La girafe abandonnée, la marche fut reprise, et bientôt nous découvrîmes un mouzi brûlé dont l'aspect de ruines produisait un singulier contraste avec les solitudes environnantes. Plus loin, nous laissâmes durant quatre heures sur notre droite une longue croupe aiguë toute composée de pierres, et ensuite nous aperçûmes à l'horizon trois mamelons bleus se confondant les uns dans les autres. C'était sur leur base que reposait le mouzi de Rabianne.

Comme nous approchions, je tuai un *Acronotus lunata* et Henning un couagga, dans le but de nous faire bien venir de nos hôtes. Ce calcul est du reste le plus sûr que l'on puisse faire en pareil cas.

Arrivés au mouzi, hommes, femmes, enfants nous entourèrent. A notre vue quelques-uns des plus jeunes poussèrent bien des cris, ne sachant où se cacher afin de se soustraire; leurs mères cherchaient, il est vrai,

à vaincre leur répugnance et leur terreur, mais ce fut en vain le premier soir. Ce qui concentrait surtout la curiosité des femmes, c'était ma barbe longue, de 7 pouces, revêtant complétement ma bouche, dont ces dames se plaisaient à contester l'existence. L'étonnement les rendait muettes ; puis, après quelque temps passé en contemplation, elles se hasardaient à émettre hautement cette supposition que je devais être infailliblement velu comme un singe. Il fallait retrousser mes manches, me découvrir la poitrine et le dos ; il fallait leur permettre de toucher ma peau, qui les étonnait par sa blancheur ; il eût fallu davantage encore, tant allait loin leur curiosité ; mais alors j'objectai ce qu'a de nuisible le contact de l'air au corps d'un Européen. Je me rajustai, assurant que mon tour était venu d'inspecter toutes ces dames.

Bien différentes des Amazoulouses, les Makaschlases excitaient plus de répulsion que d'attraction. Sales, rarement bien faites, encore moins jolies, je fis mine de vouloir les passer en revue, et comme sans y prendre garde, je leur tournai le dos. Les hommes ne m'occupèrent pas davantage, et si ce n'eût pas été par considération pour Rabianne, dont j'avais intérêt à me concilier l'esprit, je me fusse immédiatement retiré dans les huttes que l'on avait mises à ma disposition.

Pour souper, Rabianne m'offrit des citrouilles cuites à l'eau et une sorte de bouillie épaisse servie froide. Ce mets, nouveau pour moi, ne se recommandait aucunement par

l'apparence. C'était du blé cafre, fermenté d'abord, pilé ensuite dans un trou simplement pratiqué en terre et légèrement maçonné d'argile : aussi ce blé était-il mélangé de sable à un bon tiers de son volume. Il avait été cuit et conservé le temps nécessaire pour déterminer une grande fermentation. C'est en cet état qu'il m'était présenté ; son goût est alors aigrelet, semblable à celui de la bière cafre faite des mêmes éléments. C'est, en quelque sorte, de la bière à l'état solide que l'on mange à l'aide de cuillères de bois convexes extérieurement, et plates où les nôtres sont concaves. J'eusse pu trouver cette préparation passable, n'eût été la trop grande quantité de sable qui tout d'abord me fit jurer lorsque mes dents rencontrèrent entre elles des fragments de gravier. Les Makaschlas en rirent, m'indiquant du reste qu'il fallait me condamner à avaler la pâtée et non la mastiquer, puisqu'elle était déjà broyée au mortier.

Je remarquai que les Makaschlas triturent toutes leurs graines sèches par le même système, qu'il serait si facile d'améliorer pour peu qu'ils en eussent la bonne volonté. Les bouillies, quelles qu'elles soient, sont donc toujours chargées de sable granitique, et c'est à sa présence que ces peuples doivent d'avoir les dents courtes, usées comme par une lime. J'ai vu au Sénégal les négresses piler le cous-cousse dans des mortiers de bois. Au Cap, le même mode est pratiqué dans les habitations par les Hottentotes qui préparent leurs aliments. A Natal et chez les Amazoulous,

les femmes broient toutes leurs graines, crues ou cuites, au moyen d'une pierre de forme ovale aplatie, pesant de 8 à 10 livres, de laquelle elles se servent sur un autre bloc portatif de 20 pouces de diamètre. Tenue des deux mains, le poids du corps revenant sans cesse se reporter sur elle, cette pierre fait l'effet d'un rouleau.

Mais dans des migrations ou des chasses, lorsqu'il arrivait de ne pas rencontrer de pierres convenables, un trou était pratiqué en terre; on le revêtait ensuite d'une peau de bœuf mouillée sur laquelle on appuyait de manière à lui faire garnir les parois. Il n'existait donc alors aucune communication immédiate entre le sable et les céréales, les pilons étaient mis en jeu, et si la farine n'était bien fine, du moins elle n'était pas mêlée de parties hétérogènes comme celle des sales Makaschlas.

J'essayai de profiter de la cabane de Rabianne afin de m'y reposer; mes hommes, qui, pour avoir passé une longue série de nuits froides en plein air, se proposaient de goûter la jouissance d'un toit, ne manquèrent pas de s'y introduire en rampant après moi.

C'était un véritable four, partout mastiqué, où l'air et la lumière ne pénétraient que par une issue haute et large de 22 pouces. La chaleur s'y concentrant, je ne pus y tenir un quart d'heure; et, malgré le froid de la nuit, j'allai me coucher au dehors. Mon lit, du reste, n'était pas difficile à transporter : une natte sous le corps, une pierre sous la tête, un mouchoir roulé sous la joue; la fatigue

me vint en aide, et quand je me réveillai, je trouvai les miens auprès de moi; car leurs poumons, habitués à l'air libre, ne leur avaient permis aucun repos aussi longtemps qu'ils étaient restés dans la hutte.

La chasse pour laquelle nous étions venus nous fit déserter le mouzi de bonne heure ; et afin d'avoir plus de chances de succès, Henning s'en fut d'un côté, tandis que je me réservais de poursuivre mes recherches de l'autre. Cette mesure était indispensable du reste, puisque, suivant le dire des Cafres, les *kakarabas* se tenaient tantôt sur telles montagnes, tantôt sur telles autres ; et ainsi que nous faisions, nous trouvions deux journées d'exploration en une seule.

Je me hâte de le dire, mon trop grand amour pour les choses nouvelles ne me porta pas bonheur. Suivi d'un fusil double, afin de me procurer les espèces d'oiseaux que je jugerais à première vue m'être inconnues, j'en fis un usage trop fréquent, et lors du parcours de mes montagnes, je ne rencontrai que des damnées pierres, déchirant les chaussures, mettant pieds et jambes en sang. L'ardeur ne me manquait pas, peut-être même était-elle trop vive, car j'avais trouvé dans le mouzi même de Rabianne une corne d'*aigocere* annonçant un superbe individu, qu'il fût l'*Equina* ou le *nigra*. Trop ignorant, je n'avais pu résoudre la question puisqu'il ne m'avait jamais été donné de voir ni l'un ni l'autre ; mais au moins j'avais la certitude acquise que les environs recélaient des

espèces de premier rang parmi celles qui sont les plus distinguées de la création.

Hélas! si j'avais pu reconnaître alors l'*Aigoceros nigra* dans l'échantillon trouvé, dans cette corne déprimée par les côtés, courbée en arrière et portant trente annelures, longue de 75 centimètres suivant la ligne droite, et de 85 suivant la courbure, il m'eût été facile de m'en faire répéter vingt fois le nom, de séduire quelque Cafre en le prenant à part, afin qu'il me conduisît lui-même sur les lieux qu'habite cette intéressante espèce. Tout cela m'eût épargné cinq mois de recherches fatigantes, semées d'inquiétudes et de dangers, sans compter la perte d'un chariot complet, volé avec attelage, provisions, armes et munitions, la privation de vêtements, de munitions, de vivres, celle encore de mon second attelage, tué par les mouches, celle de gens qui pussent m'aider à sortir du désert où je me vis comme emprisonné, des circonstances difficiles où je faillis être assassiné, et à ma famille de tristes nouvelles trop facilement accréditées dans les journaux de la colonie et dans ceux de Londres! Mais il était écrit que je n'obtiendrais ce que je désirais tant qu'en raison d'immenses sacrifices. Je ne vis donc rien durant mon excursion prolongée jusqu'à la tombée de la nuit.

Rompu, épuisé de fatigue, d'autant plus que je n'étais nullement satisfait, j'allai me coucher sans vouloir rien prendre; ma tête, fatiguée autant que mon corps, me permit enfin le sommeil. Deux heures s'étaient ainsi écoulées,

heures d'oubli, heures de bonheur; mes gens, allongés à droite et à gauche, dormaient comme moi-même. Brusquement je me sens halé par le bras, appelé par mon nom. J'avais tant besoin de repos que je n'y comprenais rien; il fallait tout au moins que le mouzi fût incendié pour déterminer quelqu'un à cette démarche, troubler le premier sommeil d'un homme, un sommeil si mérité que le mien! « Qu'est-ce donc? répondis-je sans ouvrir les yeux.

— C'est moi, dit Henning; levez-vous; venez voir de vos yeux; ouvrez-les bien. C'est un bastaard-guyms-book dont je vous apporte tête et peau. — Bah! c'est un rêve. » Et j'allais me recoucher quand Henning, toujours infatigable, me redresse de nouveau, me disant: « Je vais la faire mettre sur le toit d'une hutte, et ainsi vous ne la verrez que demain. » Alors seulement, à l'idée de cette jouissance retardée, je ne tins plus à mon sommeil et je me trouvai sur pied.

C'était en effet un superbe bastaard-guyms-book mâle que je ne me lassai pas de contempler; ses belles cornes annelées, inclinées en arrière, le long desquelles ses longues oreilles se recourbaient en lame de sabre, me le faisaient surtout admirer. Sa crinière, teinte de fauve à l'extrémité des poils, relevait dignement son pelage gris, qui de loin paraît blanc. Sa taille et la force de ses jambes me le faisaient ranger parmi les grandes espèces, et plus je le considérais, plus je me félicitais de n'avoir pas perdu de temps à me mettre à sa recherche. Devant, et sous l'œil, une belle

virgule blanche, composée de longs poils serrés et rudes, ornait sa face, laquelle est, du reste, de même physionomie que celle du guyms-book, *Ant. oryx*.

Il n'habite que les montagnes rocheuses, difficiles et rudes aux pieds du chasseur. Quelquefois, on l'y rencontre seul; quelquefois aussi en petites troupes de trois à sept individus. Celui-ci avait été trouvé seul, et à cinq reprises il avait fui avant qu'Henning fût arrivé à portée; enfin, la dernière fois, un coup lâché à 300 pas l'avait atteint derrière l'omoplate et couché par terre. C'était heureux, car le soleil allait disparaître. Ce bel animal, le plus bel exemplaire qui ait été rapporté en Europe, fait aujourd'hui partie des collections du Musée de Tournay.

Je remerciai Henning des peines excessives qu'il s'était données; je ne manquai pas de le complimenter hautement sur son adresse. Nous nous endormîmes ensuite côte à côte, et quand le jour vint à poindre, je m'occupai de la préparation de mon trésor. Toute la journée lui fut consacrée, sauf une heure employée à la recherche d'une très-petite espèce d'outarde dont je tirai deux individus, et de deux espèces de rolliers au plumage teint d'azur et de pourpre.

Le lendemain, comme je craignais de manquer de sel et d'alun pour assurer la conservation de mes peaux, je quittai le mouzi avant le jour. Rabianne avait bien voulu me donner un porteur, et lui-même m'accompagnait chez moi. La raison qui l'y amenait me paraissait singulière,

parce que jamais je n'avais observé une grande curiosité chez ces peuples. Rabianne n'avait jamais vu de chariots; il ne comprenait pas qu'un véhicule pût se déplacer autrement qu'au moyen de pattes, comme font les animaux. J'avais eu beau lui expliquer ce qu'était une roue, et d'après quels principes elle opérait sa révolution; Rabianne, qui n'était pas un sot, mais qui manquait de terme de comparaison facilitant l'intelligence, ne put jamais saisir la démonstration. Mais quand il eut vu, avant même que j'eusse fait atteler, Rabianne s'exclamait: « Ah! maintenant, j'ai vu, je comprends, je sais, très-bien! » Et son admiration fut complétement satisfaite lorsque deux bœufs traînèrent devant lui le wagon vide. Il se plut alors à y monter, m'amusant beaucoup par son air d'immense contentement. Cette machine, pour lui qui ne l'avait jamais vue, jamais soupçonnée, était plus étonnante peut-être que ne le sont pour nous les chemins de fer et leurs rapides convois.

Quelques jours après mon retour de chez Rabianne, mon second conducteur vit se lever précipitamment une girafe couchée qu'il atteignit aussitôt d'un coup de fusil. L'animal sembla partir, et mon chasseur changea de direction; mais le lendemain, comme il battait les mêmes lieux, des vautours s'envolèrent, et poussé par la curiosité, mon homme marcha droit vers ce point, où il trouva morte et dévorée sa girafe de la veille, laquelle, après le coup reçu, avait à peine franchi 20 pas. Il en rapporta une pièce de peau

carrée, destinée par lui à être transformée en semelles de souliers. Tels étaient ses dires, et à l'entendre, c'était bien dommage; il regrettait fort de ne s'être assuré de rien après l'avoir tirée. Malheureusement, j'appris dans la suite que, voulant s'épargner de la besogne et se procurer d'excellentes semelles, Isaac-Abraham van Niewkerk m'avait conté un mensonge; il avait tiré et tué la girafe, et ne m'en avait donné connaissance que le soir du second jour, alors qu'elle était incomplète.

Je regrettai cette circonstance, parce que bien, que les girafes ne fussent pas très-rares, que nous les rencontrassions journellement en troupes de trois, cinq et sept individus, quoique je leur eusse envoyé passablement de coups de fusil à des distances de 150 et 250 pas, il était néanmoins très-difficile de les approcher assez pour espérer en obtenir un bel exemplaire tel que celui qu'avait abattu Isaac Niewkerk.

Dans le même temps, les chiens sauvages nous donnèrent quelque inquiétude pour nos bœufs. Ces carnassiers par excellence, chasseurs infatigables, apparurent un matin, peu après que mes attelages s'étaient répandus dans les pâturages. Ils étaient 3 ou 400, comme divisés par escouades, chacune commandée par un chef, lequel donne de la voie lorsqu'il chasse un animal, et dont les mouvements sont imités par tous. Sur la lisière, et près de débouquer, nous vîmes les directeurs s'arrêter et se tenir une patte en l'air; en même temps, derrière eux, divers

corps de chiens se montrèrent, suspendant la marche et se tenant également une patte levée. L'observation était curieuse pour mes gens et pour moi ; mais je ne leur donnai pas une minute : chacun de nous empoigna son fusil pour se lancer dans la direction de nos convoitants. Mes bœufs étaient alors entre les cynhyènes et nous, et cette circonstance me rassurait, parce que nos animaux de trait étaient forcés de se rabattre sur nous-mêmes en cas d'attaque ; d'un autre côté, nous autres allant à eux, il devait être presque impossible aux chiens sauvages de saisir une proie si facile en toute autre circonstance.

Mais, soit qu'ils nous eussent vus tout d'abord et qu'ils hésitassent pour cette cause, soit que l'avant-garde attendît que le gros l'eût rejointe, afin de donner en masse pour assurer un succès complet, les cynhyènes nous laissèrent tout le temps de dépasser nos bœufs, de les choisir, coucher en joue et tirer à portée ; mais c'était comme un audacieux défi à nous lancé par ces animaux. L'effet de la première décharge fut nul ; pas un cynhyène ne changea de pose, pas un ne remua l'oreille ; tous, à l'exemple de leurs chefs, restaient impassibles, jusqu'à ce qu'ayant rechargé nos armes, nous leur appliquâmes la chasse de concert avec nos chiens, qui, fanfarons tout d'abord, se lançaient bravement à 50 pas devant nous.

La vue d'hommes qui les approchaient lestement décida leur retraite bien mieux que la présence des chiens aboyant près d'eux, et desquels ils eussent eu trop bon mar-

ché ; car quand un cynhyène était harcelé de trop près, il s'arrêtait, fronçant le nez, retroussant la lèvre et laissant voir de terribles canines tranchantes par les bords.

Nos chiens alors s'arrêtant immédiatement et n'osant accepter le défi, témoignaient aux cynhyènes tout le respect dû à plus fort que soi. Quelques balles avaient porté ; il y avait eu des jambes brisées, des ventres traversés, et néanmoins pas un blessé ne fut retrouvé sur le champ de bataille; tous, même ceux qui l'avaient été le plus grièvement, avaient puisé en eux-mêmes assez de courage, assez de force pour quitter les lieux témoins de leur hardiesse et de leur défaite. Et nos bœufs, cette fois comme beaucoup d'autres fois, purent comprendre le bénéfice de la protection de l'homme, qu'ils servent avec tant de résignation et tant de patience.

Le lendemain, à l'heure où nous terminions notre repas de midi, des aboiements poussés à intervalles égaux nous arrivèrent de l'autre côté de l'Oury. Nos chiens, partis aussitôt de leur propre mouvement, se jetèrent dans le lit de la rivière, où nous les vîmes immédiatement après aux prises avec un animal qu'ils tenaient. C'était un coudou de belle taille, bien qu'il ne fût pas adulte. Cette scène, dont nous n'avions pas eu de suite l'explication, nous intéressait fort, nous plaisait même autant qu'elle était désespérante pour un autre spectateur arrêté sur la rive opposée. C'était un cynhyène, lequel comptait bien l'instant d'avant saisir sa proie se jetant à l'eau. La mystifica-

tion était par trop forte, ses peines tournant à notre profit; il regardait d'un œil de triste étonnement nos chiens à l'œuvre. Seul, il se fût battu peut-être contre trois; son courage égalant sa voracité, le cynhyène eût eu probablement raison des attrappeurs au passage, mais nous étions là; il n'osait rien, sans cependant se déterminer à partir.

Comme il était toujours regardant d'un air penaud les derniers et inutiles efforts du coudou, à la chair duquel il devait, hélas! renoncer; comme il semblait collé sur place, condamné au supplice de Tantale, une balle fit voler sous lui la poussière. Mais qu'était-ce que le danger de perdre la vie auprès de la certitude acquise de devoir renoncer à un copieux repas? En vrai chien sauvage, notre carnassier fit mine de ne pas tenir compte de la balle, et puis, n'était-elle pas passée? C'était donc danger couru, ouragan passé, après quoi règne le calme. Malheureusement pour lui, qu'absorbaient complétement les regrets dévorants, une seconde balle l'atteignit au fémur, qu'elle brisa pour passer outre et bruire au loin. Du coup, le sauvage, l'ignorant cynhyène tomba renversé; puis, se relevant, il interrogeait des yeux, des oreilles et du nez le point où mes gens et moi nous nous trouvions.

Seul je n'avais pas tiré; le temps était venu de mettre fin à cette aventure : aussi descendis-je rapidement la berge escarpée, traversant la rivière par 2 pieds d'eau, et remontant l'autre côté, élevé de 40 pieds. Lorsque j'arrivai

au niveau, le cynhyène, distant de 20 pas, paraissait tendre à fuir; mais, quand vinrent mes chiens qui cherchaient à le mordre par derrière, il tourna la tête pour leur faire sa grimace accoutumée, en ayant grand soin de s'arrêter afin de témoigner de plus de résolution. Henning venait aussi le fusil vide. « Tirez, tirez-le donc, me dit-il; il jouera un vilain tour à nos chiens ou à nous. » Mais, tant afin d'épargner quelque trou à sa peau que pour l'étudier dans ses allures de défense, je préférai courir les risques de le perdre et j'approchai toujours, certain que mes chiens l'occupaient plus que moi-même.

Dix pas m'en séparaient à peine et la pente du versant me donnait sur lui l'avantage de la hauteur. J'eus alors l'idée de profiter de ma position et de ramasser du minerai de fer, à l'aide duquel il devait m'être facile de le blesser. Mais, soit par trop d'empressement ou par trop de force déployée, je lui envoyai à dix reprises différentes de lourds morceaux sans l'atteindre, jusqu'à ce que, fatigué de mes essais maladroits, je l'approchai à 5 pas, lui lançant un dernier fragment qui porta sur la nuque et le fit tomber étourdi. Aussitôt renversé, le cynhyène fut maintenu par mon genou gauche, appuyant sur sa mâchoire inférieure, puis par le droit, pesant sur son poitrail. Henning vint alors, et d'un coup de couteau perça la gorge du vorace animal. Pour ce qui est du coudou, nous l'abannâmes à nos chiens, qui s'en étaient emparés sans notre concours.

Le cynhyène fut aussitôt écorché et sa peau nettoyée dans l'eau courante de la rivière, afin d'éviter l'odeur infecte qu'elle exhale, comme encore pour prévenir l'échauffement. Mais cette précaution fut inutile; l'épiderme ne s'en souleva pas moins vers les oreilles, comme chez le premier de cette espèce que j'avais obtenu, lequel avait aussi été tué lors d'une chasse active qu'il appliquait à sa proie.

La saison continuait à être la même, l'aspect de la terre avait seul légèrement changé par la renaissance des pâturages brûlés antérieurement; mais ces nouvelles pousses étaient encore trop courtes pour être saisies par la langue de nos bœufs. L'un d'eux mourut alors; nombre de vautours s'abattirent sur son cadavre, et, comme par instinct, j'en immolai une douzaine à ses mânes. Cétte circonstance me procura de rares insectes qui formèrent le noyau de la collection que je recueillis au pays de Massilicatzi.

Malgré le froid des nuits, un vent du nord chaud et constant durant le jour venait de nous faire éprouver une chaleur inaccoutumée; l'atmosphère se couvrit de nuages condensés, et bientôt après une forte pluie tomba, accompagnée de furieux coups de tonnerre. La température était fort basse; mes gens et moi nous grelottions, chacun s'arrangeait pour le mieux, car il n'y avait pour eux rien à faire par un temps pareil. Mais comme toujours j'avais de la besogne, et à défaut de peaux à préparer, je faisais des squelettes de vautours, lorsqu'un coup plus déchirant

éclate, laissant chacun dans la stupeur. C'était un immense *kaamel-doorn,* situé au bord opposé de la rivière, que la foudre venait de déchirer de sa branche la plus haute à la base de son tronc. Les éclats de bois brisé, lancés jusqu'à 200 pas du pied de l'arbre, eussent formé le changement d'un chariot.

Je m'estimai fort heureux que le choix ne fût pas tombé sur l'un des arbres élevés sous lesquels étaient alors mes chariots, mes bœufs et mes collectious ; j'en eusse éprouvé un tel dégât, qu'il m'eût été impossible peut-être de poursuivre désormais mes recherches. Cet orage, qui dura trois jours, déversa une immense quantité d'eau dans la contrée ; les rivières se gonflèrent hautement, mais le temps qui suivit redevint tel qu'auparavant.

Le besoin de vivres frais s'était fait sentir à cause de la pluie, qui ne permettait aucune tentative : aussi quand elle avait paru cesser, s'était-on hâté de profiter de l'embellie. Henning avait couché bas un jeune rhinocéros simus qui suivait sa mère. La chair nous parut inférieure à celle de l'animal adulte, mais les pieds furent mis au-dessus de tout ce que nous avions connu jusque-là. Il n'avait guère plus de 85 centimètres au garrot, et néanmoins sa peau avait acquis déjà une épaisseur de 14 millimètres.

Le beau temps revenu, la terre était partout fraîchement remuée chaque matin, le long de l'Oury, à 20 et 10 pas de la rive, et presque toujours ce travail était fait au détriment des herbes naissantes. Je ne tardai pas à re-

connaître que les francolins seuls étaient les auteurs du désordre, afin de chercher des graines enfouies. Chaque jour, de bonne heure, ils détalaient à la course par troupes de 60 à 150, et gagnaient les rives inclinées, où le bruit de leurs pieds sur les feuilles sèches me les faisait découvrir à de courtes distances. Leur chair étant très-bonne et servant à varier nos mets, il m'arrivait souvent de leur consacrer quelques coups de fusil simplement chargé de cendrée, le numéro dont j'avais la plus forte provision. Toujours j'obtenais au delà du nécessaire; j'eusse même pu en tuer plus de 200 en un seul jour, si j'avais eu quelque intérêt à le faire et si les munitions eussent été plus abondantes.

Il existait aussi beaucoup de ces oiseaux sur les bords de l'Ouritylé, où ils avaient l'habitude de me tromper d'abord en se réfugiant sur les troncs horizontaux des saules. Mais là je faillis être victime d'un accident tout à fait impossible à prévoir, et je me hâte de le rapporter, afin de faire comprendre à quel point le danger peut être proche, lors même qu'on le soupçonne le moins.

Je venais de tirer ainsi trois francolins; un quatrième et dernier m'était indispensable : mon coup part, l'oiseau tombe et flotte à la surface de l'eau. Je marchais sur un saule afin de le repêcher comme j'avais fait des autres, c'est-à-dire le prendre simplement à la main. Déjà j'étais baissé, déjà je touchais le corps de l'oiseau, et de deux doigts allongés j'essayais de saisir une aile, lorsque ma

main se trouve en contact avec quelque chose de vert qui remue l'eau et disparaît en entraînant mon francolin. C'est assez dire que je n'avais pas été le plus leste, et que je dus m'estimer heureux de m'en voir quitte pour une honteuse déception. Il ne s'en était point fallu de deux doigts, et gibier et chasseur fussent devenus la proie d'un crocodile.

CHAPITRE XXXIII.

Sortie de Vaayen-Poort. — Rencontre d'un boer qui m'indique la position qu'occupe M. Vahlberg. — Cet intrépide explorateur me décide à rester plus longtemps. — Nécessité d'expédier à Natal l'un de mes deux chariots. — Isaac Niewkerk part pour ne jamais me revenir. — — Mouzi de Pilanne. — Désertion d'un de mes jeunes Cafres. — Rencontre de Pilanne. — Détails qu'il me donne. — Un rhinocéros blessé qui se relève. — Monographie du rhinocéros. — Une pipe immeuble. — Les épines. — Recherche de l'antilope noire. — La mer terrestre. — Continuation de route. — Entrée dans un pays de montagnes. — Site délicieux.

Mes recherches incessantes sur ces lieux étaient chaque jour couronnées de succès inespérés. J'avais réuni tout ce que je pouvais désirer, excepté l'antilope noire à ventre blanc. Un superbe coudou mâle était tombé en mon pouvoir, et de la même espèce une femelle portant cornes, cas d'anomalie très-rare chez ces animaux. J'a-

vais encombré l'un de mes wagons des plus beaux exemplaires de *Canna*, *Caama*, *Lunata*, *Gorgon*, *Ellipsiprymnus*, *Melampus*, et déjà je sentais la nécessité de faire rentrer à Natal ces trésors, renforcés de 300 oiseaux acquis en un laps de deux mois et demi.

Une sorte de soupçon me relançait aussi vers les montagnes aux pieds desquelles coule la Sloâne, parce qu'un individu qu'y avait aperçu un de mes chasseurs lors de notre passage sur ces lieux, pouvait bien n'être autre chose que l'antilope noire elle-même. D'un autre côté, soit que je me décidasse à rester plus longtemps, soit que je voulusse immédiatement retourner à Natal, il était prudent de rallier les dernières habitations des blancs, lorsque je le pouvais encore, afin de remplacer mes bœufs morts ou traînards, la masse n'ayant pu se refaire à cause du manque d'herbes vertes.

Je fis donc mes préparatifs de départ et je pris moi-même le soin d'arimer mes peaux roulées le poil en dedans, de telle manière que le frottement n'eût pas d'action sur elles. A cet effet, des coussins d'herbes sèches furent interposés ; les têtes elles-mêmes, ainsi que les cornes, avaient été préalablement garnies de sacs cousus servant à maintenir du foin bourré sur tous les points saillants. Puis encore, afin d'empêcher le ballottement, le chargement fut serré au moyen de courroies étranglées qui maintenaient chaque objet dans la position assignée. J'observai seulement ensuite que les courroies de buffle, tendant tou-

jours à s'allonger, eussent été bien remplacées par des cordes de matière végétale ; malheureusement je n'en avais point.

Nous étions alors au 1er octobre 1843. Mes wagons s'ébranlèrent et prirent la direction du chemin par lequel nous nous étions introduits dans le cul-de-sac. Je craignais fort pour le passage si scabreux du versant baigné par l'Oury : aussi pris-je les devants et n'osai-je retourner la tête que quand j'entendis résonner les fouets indiquant la difficulté vaincue. Alors je respirai, heureux d'en être sorti sans encombre. Ce point avait reçu de nous le nom de *Waayen-Poort*, portes du vent, parce qu'en raison de la disposition des montagnes, de quelque côté qu'il vînt, le vent s'y engouffrait toujours avec violence.

Quatre jours après je rencontrai sur les bords de la Sloâne un boer qui s'était mis en chasse. La tente blanche de son chariot avait été aperçue de loin et signalée comme un navire à la mer. Nous fîmes route sur lui, non sans l'avoir averti de notre présence par quelques coups de fusil. Une heure à peine écoulée il avait mis en panne, et nous pûmes échanger des nouvelles. Cet homme avait quelqu'usage, une certaine élégance même ; sa femme l'accompagnait, et je sus ensuite que c'était un banqueroutier qui préférait s'enfoncer dans le désert plutôt que de satisfaire aux exigences de ses créanciers qu'il avait sur les talons.

J'appris de lui que, parti des abords de Makali's-Berg, il

avait longé vers le nord la rivière Morikoey jusqu'à ce que les arbres qui la bordent lui eussent barré le passage par leur fréquence et leur nombre; que, n'y ayant pas rencontré d'éléphants, son but était de faire route vers l'est-sud-est, d'entrer sur le territoire de Mammakaly, de visiter ensuite le chef Sibidely, et plus loin la reine Mammasetchy, qu'il espérait séduire par des promesses pour se faire délivrer une belle partie d'ivoire. Mais ce qu'il me narra de plus intéressant, ce fut la rencontre qu'il avait faite de M. Wahlberg, dont les wagons étaient cachés dans des gorges de montagnes non loin du mouzi de Maschlapine. M. Wahlberg venait d'obtenir divers individus de l'espèce *Aigoceros nigra*. Cette communication me fit un extrême plaisir; j'allais enfin trouver un homme avec qui je pouvais converser. De plus, je me voyais à la veille de posséder ce que je désirais le plus ardemment.

Comme nous faisions route en sens inverse, nous nous séparâmes sans plus tarder, après avoir communiqué au chasseur tous les renseignements que nous supposions lui devoir être utiles. Le lendemain, nous venions de traverser la Sloâne; nous étions sur les terres de Pilanne. Le bruit de deux coups de fusil nous parvint, répété par les échos des montagnes où ils étaient tirés. Sans aucun doute, c'était M. Wahlberg ou ses gens. Aussitôt j'envoyai un autre coup d'appel d'un énorme fusil à éléphant chargé outre mesure. Nous prêtâmes l'oreille, mais on ne nous répondit pas.

C'était plus loin que M. Wahlberg devait avoir établi son camp. Il fallait poursuivre jusqu'à croiser ses traces: nous continuâmes ce même jour et le suivant à nous avancer. Nous ne vîmes rien, quoiqu'ayant cherché partout, et déjà je désespérais de rencontrer mon ami. J'avais avec raison dételé dans la plaine découverte, afin d'être plus facilement aperçu, et le lendemain, à des coups qui retentissaient dans les sommités, nous répondîmes par d'autres, qu'entendit Wilhelm Neel; car c'était lui, l'infatigable chasseur de M. Wahlberg, qui battait ces lieux difficiles.

Wilhelm parut bientôt, perché sur une roche élevée, dominant à 300 pieds. Il n'eut pas de peine à découvrir mes wagons, et descendit pour nous saluer en nous serrant la main. Par lui, nous sûmes avoir dépassé le lieu où résidait momentanément son maître. Il nous l'indiqua; mais, comme les traces étaient précisément sous la montagne et justement à l'effet de n'en laisser deviner aucune, je me hâtai de prendre mon fusil et de le suivre dès qu'il eut vidé sa tasse de café, cette tasse indispensable que l'on offre à tout venant pour peu qu'il soit blanc de couleur.

Une heure ensuite j'atteignis avec lui une gorge riante, parfaitement masquée, où s'élevait la blanche tente de M. Wahlberg, plantée en tête de ses deux wagons. Toujours observateur, le patient naturaliste s'occupait à jeter des pierres à des milans. Il étudiait ainsi le vol facile de

ces hardis oiseaux, et quand je l'approchai : « Vous devez me trouver bien fou, me dit-il, de me voir prendre semblable distraction; mais vous saurez que les milans cherchent à saisir en l'air, quand elle retombe, la pierre qu'on leur jette. La prendraient-ils pour un ennemi vivant ou pour une proie ? Voilà ce que je cherchais à savoir; mais vous êtes venu, à une autre fois donc la poursuite de mes observations. »

Nous nous fîmes part ensuite de nos projets respectifs : je n'avais plus en vue que la conquête de l'antilope noire; aussitôt après devait s'effectuer mon retour à Natal. M. Wahlberg, de son côté, se disposait à passer l'été dans ces parages, afin de recueillir toutes les espèces de fringilles, belles seulement alors. Il prétendait de plus obtenir le fameux rhinocéros *Quithloha* de Smith, et pousser ses investigations aussi loin que possible serait.

Hélas ! les projets de Wahlberg, bien compris par lui, furent trop bien exprimés, ils eurent chez moi trop de retentissement; car, à ses descriptions, succédèrent immédiatement de brillants tableaux prêtés par mon imagination. J'étais indécis; mais quand se présenta cette idée qu'un autre pénétrerait plus avant que moi dans ces contrées inconnues, et cela à la même époque et dans les mêmes circonstances, je n'y tins plus. Nous étions amis, Wahlberg et moi; mais je lui eusse tenu rancune, je crois, d'apprendre que seul il avait mis le pied où il ne tenait qu'à moi d'en faire autant. Or, comme Wahlberg

était homme à agir exactement ainsi qu'il le disait, il me fallait prendre le parti de rester.

Mais alors, il est vrai, diverses mesures devaient être adoptées; mes collections m'encombraient et mes munitions tiraient à leur fin. Pour parer à ces deux inconvénients, j'étais contraint d'expédier à Natal un wagon sous la conduite d'un blanc et de deux jeunes Cafres. Ce blanc devait être Isaac Niewkerk, puisqu'il avait sa femme à Pieters-Mauritz-Burg, et que Henning m'était trop utile comme chasseur et comme aide. Je gardai donc Henning et deux jeunes Cafres de Natal, espérant obtenir ensuite quelques Cafres makaschlas, loués pour des boucs ou des moutons. Ce projet allait être mis à exécution lorsque je crus entrevoir la possibilité de rencontrer à Makali's-Berg un paysan de bonne volonté. A cet effet, je fis offrir 100 et 150 rixdallers pour prix du fret; mais, à mon grand regret, ce prix fut rejeté, et je dus revenir à mon premier plan.

Le 10 octobre, Isaac Niewkerk me quitta, m'assurant qu'il serait exact à remplir mes volontés, et que si les rivières gonflées ne lui barraient le passage, trois mois et dix jours ne seraient pas écoulés avant qu'il fût de retour au même point. Il lui était facile de réussir; car, comme il m'importait essentiellement de recevoir tout le nécessaire de Natal, j'avais laissé à cet homme la latitude de crever des bœufs s'il le jugeait bon et utile, sauf à en échanger ou à en acheter d'autres à leur place.

M. Wahlberg, qui avait bien compris ce qu'avait de pénible ma position, avait été assez bon pour me céder un mulâtre engagé nouvellement à son service; c'était Tom, fils d'un Anglais et d'une Hottentote. Ce jeune homme était d'un caractère doux, ardent chasseur, bon tireur et très-brave. C'était pour moi une excellente acquisition, tellement indispensable que si je ne l'eusse faite, je ne fusse peut-être jamais sorti de ces contrées. L'obligeance de M. Wahlberg ne s'était pas arrêtée là; quelques livres de poudre et de plomb m'avaient été cédées par lui : ces objets valaient alors pour moi leur pesant d'or. Il reçut mille remerciements sans qu'il m'ait été donné depuis lors de pouvoir m'acquitter envers lui.

M. Wahlberg avait levé le camp afin de battre chaque point des montagnes qui couraient tantôt au nord-est, tantôt au nord; son but était de recueillir encore quelque bel individu de l'espèce *Nigra :* le mien était aussi le même. Je repris donc mes traces des jours précédents. En deux journées j'arrivai chez Pilanne, malheureusement absent de son mouzi, bâti dans des montagnes. Ses femmes firent pour moi peu de frais, et comme je ne trouvai personne qui remplaçât le chef, je donnai ordre de tout disposer pour le départ dès le point du jour.

Au moment d'atteler, un jeune Cafre de Natal manquait à l'appel; il avait fortement témoigné le désir d'accompagner Isaac Niewkerk, désir auquel je ne m'étais pas rendu, considérant l'impossibilité de me dégarnir

complétement. Voyant cela, il n'avait pas hésité à me quitter, sans s'inquiéter s'il fallait franchir 30 lieues avant de rejoindre le bienheureux wagon qui retournait au pays de ses pères. J'en fus d'autant plus contrarié que Guimba, le seul qui me restât, était privé d'un compagnon de son âge; l'ennui pouvait le gagner, et peut-être faudrait-il nous relever à tour de rôle pour garder nos bœufs.

Quoi qu'il pût arriver de cette disparition, je n'en continuai pas moins à marcher, et quelques heures après, notre route vint à s'arrondir vers le nord, exactement comme les montagnes de Pilanne dont nous longions les sinuosités. Quand ce fut le soir, nous dételâmes près d'un ravin, non loin de deux mouzis dépendants du même chef. J'eus occasion de voir au coucher du soleil des troupes nombreuses de gangas, *Gutturalis pterocles*, s'abattre vers de petits réservoirs d'eau; il était aisé d'en démonter douze ou quinze de deux coups de fusil.

Nous étions alors au 15 octobre; c'est l'époque à laquelle les femmes makaschlases se répandent dans les jardins, qu'elles nettoient des végétaux secs qui les encombrent. C'est alors qu'elles grattent la terre de leurs pics, entièrement faits de bois, afin de la préparer à recevoir les graines qu'on lui confie chaque année que dure la paix. Ce retard de la végétation, dans des contrées situées plus proche de l'équateur que la baie de Natal, prouve leur grande élévation au-dessus des eaux de l'océan Indien, d'autant plus qu'à la même époque l'on mange à

Natal du maïs mûr, tandis qu'il n'est pas encore semé chez les Makaschlas.

Le lendemain, nous avions à cheminer vers le nord-nord-est, à travers une plaine plantée de mimosas reverdis, à l'extrémité de laquelle apparaissaient d'autres montagnes. Les arbres y étaient serrés et ne laissaient à peine entre eux que le passage nécessaire à mes voitures.

Heureusement nous donnâmes sur les traces de M. Wahlberg, ce qui nous épargna une grande perte de temps. Après quelques heures, nous réussîmes à en sortir, laissant à notre droite un mouzi non loin duquel nous rencontrâmes le chef Pilanne, qui nous dit être en chasse depuis trois jours avec une centaine d'hommes.

Pilanne, tout chef qu'il était, ne laissait pas que d'avoir une tête de la plus singulière conformation. On le disait bon, ce qui lui valut de ma part force compliments, et divers cadeaux accompagnés de toutes marques de déférence. Mais Pilanne, loin d'offrir quelque chose de distingué, semblait au contraire porter une tête de fou; son crâne, déprimé par les côtés, fuyait en arrière, où il se terminait en manière de cône. Sa conversation était si rapide qu'il questionnait toujours sans attendre la réponse; il se montrait d'une grande vivacité dans les mouvements; mais chez lui la force physique était inférieure à la force moyenne de ses compatriotes.

Comme je le trouvai très-loquace, je lui adressai à mon tour diverses questions qu'il ne résolut pas toutes, il est

vrai ; j'eus cependant lieu d'être satisfait. Ainsi Pilanne me parla d'hommes blancs habitant dans la direction du ouest-nord-ouest[1] une contrée appelée Mandrisse. Pilanne confondait ; c'était Manice qu'il voulait dire. Il connaissait un Cafre qui, l'année précédente, en avait fait le voyage. Cet homme avait atteint la colonie portugaise après un mois de marche ; son séjour y avait été de deux ; il était revenu à la fin du quatrième.

Je désirais ardemment voir un tel voyageur, afin d'obtenir de lui les moindres détails quant à la direction et à la route, que je jugeai fausses ; comme encore relativement à l'état de cette colonie intérieure, mystérieuse, aujourd'hui complétement oubliée des Européens. Mais il fallait pour cela retourner sur mes pas jusqu'au mouzi de Maschlapine, et n'ayant point de chevaux à ma disposition, j'y renonçai, malgré l'immense intérêt que pouvaient avoir pour moi les dires que j'y eusse recueillis.

Toujours est-il qu'un voyageur qui voudrait traverser l'Afrique d'un océan à l'autre ne saurait mieux faire, du point où j'étais, que de se diriger sur Manice, où il trouverait assurément des caravanes trafiquant avec le royaume d'Angola. Parti de Port-Natal, et débouchant sur Saint-Paul de Loanda, il aurait coupé l'Afrique du sud-est au

[1] Cette direction est celle que je relevai au compas sur l'indication de Pilanne ; elle ne s'accorde pas avec la position du royaume intérieur de Maniça. J'ai cependant jugé très-utile de la donner telle que je l'ai reçue.

nord-ouest, et parcouru plus de 1,000 lieues, suivant les grandes courbes. Ces blancs, Portugais d'origine, aujourd'hui plus ou moins mélangés avec les indigènes, sont, assure-t-on, très-ignorants et fort jaloux de leur commerce: pour cette cause, leur défiance est extrême. Je tiens en outre de M. le capitaine Azevedo, beau-fils du gouverneur de Quilimane, qu'un Portugais même, arrivant d'Europe, ne pourrait sans danger se porter à quelque distance de la côte. M. Azevedo m'apprit encore que, ces dernières années, deux naturalistes anglais avaient été assassinés à la troisième semaine de leur exploration, parce que les créoles s'imaginaient que la mission de ces hommes était de s'enquérir du mode de trafiquer de l'ivoire et de la poudre d'or, productions toujours trop peu abondantes, suivant les désirs des colons, et dont la quantité ne saurait être accrue.

Ainsi, aux difficultés sans nombre que présenterait un tel voyage, viendrait encore se joindre la crainte d'hommes, jadis nos frères, dont les mœurs sont changées par l'action d'un soleil brûlant, comme encore par l'ignorance et la cupidité; et malheureusement Manice paraît être le seul point où se croisent les lignes de communication dans ces parages. Le pis est que dans des explorations de ce genre, un blanc s'attire par sa couleur d'immenses désagréments. Il concentre d'abord la curiosité de tous, n'échappe à personne, et porte fréquemment ombrage aux chefs de tribu, lesquels ont raison d'être défiants.

Si donc un gouvernement tendait à faire des découver-

tes dans l'intérieur de ce continent, le moins connu de tous, le mieux serait de prendre des enfants noirs sortis des points extrêmes, de les instruire, de leur faire bien comprendre le but que l'on se propose et de les détacher ensuite. Sans nul doute, ils passeraient inaperçus. La nature de leur peau leur épargnerait probablement aussi ces maladies auxquelles succombent les blancs dont l'amour de la science ne leur avait pas permis de tenir compte.

Je ne manquai pas de solliciter de Pilanne l'avantage de garder avec moi deux de ses hommes, à chacun desquels je promettais un mouton femelle après six mois de service. Il se rendit aussitôt à ma demande, flatté, disait-il, de pouvoir m'obliger; puis il m'indiqua la route, et je le quittai, poursuivant vers les monts Sogoupana.

La terre devenait friable; nous laissions à droite des terrains couverts de *jong-doorn,* jeunes mimosas. Je précédais à pied mes wagons de 200 pas; une baguette à la main, je battais de temps à autre les buissons qui sous peu devaient me fournir des masses d'insectes, lorsque j'entrevis un corps d'un jaune rouge tel que le sol et qu'à la première vue je pris pour un canna. Mon premier soin ayant été de me retirer, de me découvrir à Henning et de lui faire signe, celui-ci arrêta les bœufs. Tom, Henning et moi, nous saisîmes à la hâte chacun un fusil, puis nous marchâmes dans la direction de l'animal, que nous tournâmes sous le vent.

A mesure que nous approchions, nous distinguâmes plusieurs corps de même genre qui présentaient la croupe; l'un d'eux se tourna: c'était un *rhinocéros africanus bicornis;* ils étaient quatre ensemble, et 30 pas plus loin trois autres se laissaient voir, paisibles comme les premiers. « Henning! nous sommes floués, lui dis-je; des rhinocéros noirs pour des cannas, c'est indigne!... Qu'allons-nous en faire? — Bah! maître, puisque nous y sommes, mettons-en un par terre. »

Un instant après, 30 pas nous séparaient du plus voisin, que nous apercevions dégustant l'extrémité des branches de ces jeunes mimosas, grosses comme deux doigts. Il s'écoula plus d'une minute encore avant qu'il me présentât le côté; ma balle l'atteignit sur l'omoplate droite, mais l'animal partit. Henning suivit alors; il rejoignit le rhinocéros à 40 pas plus loin, le tira sur l'omoplate gauche et le fit rouler. Dans le même temps Tom blessait un jeune qui suivait sa mère.

Je n'avais qu'une balle et j'avais rechargé. Henning, qui manquait aussi de munitions, m'attendait afin que j'achevasse l'animal, qui faisait d'immenses efforts pour se relever. Selon lui, il n'y avait pas une minute à perdre, car c'était par un *skraam schoot* que le rhinocéros était abattu, et il y avait parier dix contre un, qu'une fois sur jambes, l'animal partirait avec la rapidité d'un individu bien entier.

J'arrivai donc. « N'est-ce que cela! fis-je à Henning,

voyant le rhinocéros dégorgeant du sang, incliné sur le côté droit et s'efforçant de se relever en appuyant sur le muffle. N'est-ce que cela! Laissons-le mourir de lui-même, puisqu'il s'épuise.' — Point du tout, reprit Henning; vous vous trompez; tuez-le plutôt, car j'ai la conviction qu'il va partir, et défiez-vous-en. — Bah! Passez-moi donc votre couteau; il serait plaisant de pouvoir dire que nous avons coupé la queue d'un rhinocéros encore vivant. »

Mais, contre son habitude, Henning n'avait pas sur lui l'instrument indispensable. « Attendez, me dit-il, je vais faire approcher le wagon; là, du moins, nous avons tout. » Au même moment, le jeune rhinocéros blessé par Tom reparut fuyant par le travers, et ma balle l'atteignit au pied droit. Tom le suivit, et je restai seul.

Seul, le fusil vide à côté de l'énorme bête dont les efforts devenaient de plus en plus violents, que faire? Encore si j'eusse eu un couteau de chasse bien acéré! Il fallait l'achever; je comm ençais à en comprendre la nécessité, et je songeai à ma baguette en fer de l'épaisseur du petit doigt. Alors je montai sur son flanc droit, et sondant ses parties vitales par la blessure, les déchirant dans vingt directions, je comptais amener une mort rapide. Deux fois je me vis renversé par les bonds qu'il faisait. Ma baguette était torse; je la dégageai, la redressai sous le pied de même que j'eusse fait d'un fleuret, puis je recommençai comme précédemment, laissant parfois ma sonde fichée de toute sa

longueur, et pensant qu'il pouvait se faire que le rhinocéros déguerpît avec elle.

Tom était de retour; il venait de poser son fusil contre un buisson près du mien. « Tenez, lui dis-je, ne laissons pas là nos armes; prenons-les, car ce diable de rhinocéros peut partir et les briser dans sa course. » A peine les avions-nous en main qu'un souffle de naseaux se fait sentir sur ma chemise, en même temps qu'un bruit inattendu immédiatement compris. Aussi rapide que la pensée, je détale, bondissant, franchissant et dévorant l'espace; j'étais chargé, ce pouvait être à outrance, et alors c'en était fait de moi. Durant 40 pas l'animal ne gagna pas un pouce, et alors la vilaine bête courut vers Tom, lequel se sauvait comme un cerf. A chacun son tour; le mien était passé. Puis, comme reconnaissant l'impossibilité d'atteindre l'un ou l'autre, le rhinocéros abandonna Tom, décrivit un arc de cercle et disparut dans les jeunes épines, nous laissant tous deux dans la plus complète stupéfaction.

Mais c'est Henning pour qui cette scène eut tout l'attrait du spectacle d'un combat de taureau. Assis sur son siége, et dirigeant les bœufs, il était alors distant de 40 pas; il avait pu voir le lever de l'animal avant que je m'en doutasse, ma surprise, ma course, celle de Tom. Il riait à s'en tenir le ventre. « Je vous l'avais bien dit, je vous l'avais bien dit. » Et ses rires lui interdisaient la faculté de parler davantage.

Tom et moi nous nous unîmes à Henning ; car on ne rit jamais de meilleur cœur qu'après un danger esquivé, surtout quand la crainte a d'abord contracté les muscles au point de donner à un homme une singulière figure ; c'est alors que l'on éprouve un bien-aise indicible, qui fait que la vie de danger a tant de charmes.

Notre chasse n'était pas finie, le jeune blessé devait n'être pas loin ; nous prîmes cette fois les munitions nécessaires et nous nous mîmes à sa recherche. Ce ne fut pas long, car nous ne tardâmes pas à découvrir sur un terrain parfaitement uni une grande femelle, aux pieds de laquelle gisait un jeune ; et à voir l'inquiétude témoigné par elle, nous ne pouvions douter que ce ne fût le sien. Dans ces circonstances, entreprendre de la déloger n'était pas chose facile ; il devait être dangereux de le tenter, et cependant nous ne pouvions nous résoudre à renoncer à la possession de notre proie. Le pis était qu'il ne nous était pas loisible de l'attaquer de dessous le vent, parce que de la sorte nous la relancions infailliblement sur mon wagon, dont elle eût rompu l'attelage, ce qu'il m'importait tant d'éviter.

Henning et Tom hochaient la tête à l'idée que le vent allait lui porter directement nos émanations ; ils avaient peu de confiance et semblaient prêt à fuir dès la première menace. Pour moi, je savais fort bien que j'agissais contre toutes les règles, mais aucun autre parti ne s'offrait. Lorsque nous en fûmes à 50 pas, je fis signe aux miens de tirer. Tom envoya le premier coup, qui secoua la pous-

sière de la solide peau de la bête. Furieuse, elle hésita une seconde, nous vit et chargea. Henning, qui était prêt, lâche alors le sien et la contraint à présenter le travers; mon coup l'atteint immédiatement ensuite sur les grandes côtes, et l'animal part, trottant comme un cochon, nous laissant maîtres de son petit, lequel avait 4 pieds de hauteur. J'en fis couper la tête, afin de la dessiner.

C'est ici le cas de donner au lecteur la monographie du rhinocéros, d'après les observations que j'ai eu tant de fois l'occasion de recueillir dans mes chasses sur ce pachyderme, connu sous la désignation scientifique de *rhinocéros africanus bicornis.*

Cette espèce de rhinocéros, la seule que connut Levaillant dans son exploration de la colonie du cap de Bonne-Espérance, ne se retrouve plus aujourd'hui où Sparmann la vit autrefois assez nombreuse. Le Sitsikamma, présentement enclavé dans le territoire de la colonie, ne la possède plus depuis longtemps. Le pays des Cafres Ama-Kosas, celui des Ama-Pondas et la terre de Natal elle-même en sont également dépourvus, et quoique la contrée des Amazoulous soit un lieu convenable, le genre rhinocéros n'y est représenté que par l'espèce *rhinocéros simus* qu'a décrite le savant et hardi naturaliste anglais Burchell. C'est par delà Makali's-Berg, dans sa partie septentrionale et orientale, qu'il faut maintenant aller la chercher, à partir du 24 degré latitude-sud, en procédant vers le nord.

Il n'est pas étonnant que l'homme l'ait fait disparaître

de ses domaines; car, outre qu'il serait impossible de l'amener à l'état domestique, ce rhinocéros, appelé par les boers *swaart-rhenoster*, et par les Makaschlas, *chokourou mak aley*, est un mauvais voisin. Les dégâts qu'il commet dans les plantations sont immenses. Fréquemment il disperse les bœufs, qu'il charge comme un furieux sans la moindre raison, et l'homme n'est pas à l'abri de ses caprices fous et sanguinaires. Sa chair, qu'aiment les Cafres et dont les boers s'arrangent quelque peu, vaut bien la peine qu'on le tue, et sa peau, solide et diaphane étant sèche, très-convenable pour *chambocks*, engage le chasseur cavalier à lui lâcher un coup de fusil, ne fût-ce que pour une demi-douzaine d'élégantes cravaches bien souples, lourdes et coupantes.

Ce qui facilite surtout sa mise à mort, c'est une approche assez sûre, en prenant comme toujours sous le vent de l'animal, et qui permet de le tirer à 30, 20, et même 10 pas, pour peu que l'on sache se comporter en vrai *By-Kruyper* (rampeur), et que l'on ne tienne pas compte des effrayants épisodes que les chasseurs hollando-sud-africains ont toujours à narrer, touchant les dangers que l'homme court près de ce stupide et farouche animal. Sans doute il en existe, je ne saurais le nier, je ne le sais même que trop bien; mais en toute occurrence difficile, épineuse, persuadez-vous que le danger est infiniment moindre, et vous vous y soustrairez avec beaucoup moins de peine. La confiance conserve à l'homme son sang-froid,

son adresse, sa souplesse, sa rapidité ; elle le sauve même du péril le plus imminent. La crainte, au contraire, paralyse ses facultés jusqu'à la dernière, jusqu'à ses jambes, qu'elle relâche et dont elle semble clouer les pieds à la terre ; elle le livre alors sans défense à son ennemi. La peur, ce mal sans remède, a-t-elle un trop facile accès chez vous, restez au camp, vous ferez bien ; évitez surtout le rhinocéros et contentez-vous des émotions transmises par les trembleurs, qu'une première leçon a contraints à l'inaction.

Le rhinocéros noir est dangereux pour l'homme ; c'est un fait constant, reconnu par tous. Mais attaquer un tel animal ne nécessite ni les excessives précautions de Levaillant, ni la respectueuse distance à laquelle il tirait les siens ; et pour être vrai, je dois dire que j'ai bien fait d'oublier les soins pris par Levaillant, lorsque, pour vivre, j'étais obligé de tuer ces animaux de préférence aux autres. Prendre le dessous du vent, approcher inaperçu à la rampée, bien choisir le défaut de l'épaule, ou dans l'intervalle qui sépare l'œil de l'oreille la tierce partie proche du canal auditif, y loger une balle d'un sixième à un dixième de livre et composée de deux parties de plomb et de deux d'étain : voilà simplement ce qu'il faut pour coucher bas un rhinocéros africain à deux cornes.

Les chiens sont de toute inutilité dans cette chasse, de même que dans celle de l'éléphant. Comme leurs dents n'ont aucune prise et qu'une meute de 50 chiens ne peut

qu'exciter la colère de ces animaux, colère qui peut tourner au désavantage de l'homme qui les rejoint, tout chasseur de rhinocéros ira sans la compagnie de quadrupèdes aboyeurs, et cette mesure assurera d'autant plus le succès, que les meutes d'Afrique étant difficiles à contenir et prenant presque toujours les devants pour livrer combat et occuper l'animal jusqu'à l'arrivée du chasseur, il advient souvent que la bête se laisse poursuivre et conduit fort loin les chiens à ses trousses, ce qui prend en vain beaucoup de temps et occasionne une fatigue inutile.

Or, dans l'Afrique australe, où tout le monde chasse par nécessité, et personne pour employer ses loisirs et tuer le temps, on a trop intérêt à le ménager pour ne pas procéder par les moyens les plus courts. Ceux-là sont, à mon avis, les meilleurs. Ensuite, s'il est beau chez nous en France de compter nombre de chiens tués dans une chasse au sanglier, cette perte ne fait nullement sourire le chasseur sud-africain, qui ne consentirait pas à la mort d'un seul de ses aidants pour la possession d'un ou de plusieurs rhinocéros; et si, cherchant des consolations, cet homme vient à vous raconter quelqu'affaire désastreuse de ce genre, vous verrez infailliblement briller une larme dans ses yeux, car là il faut tant de temps pour remplacer les absents, et presque toujours les premiers tués étaient des meilleurs.

Pour moi, à qui jamais chien n'est venu en aide dans

n'importe quel genre de chasse que j'ai faite en Afrique, je n'ai point eu à m'apitoyer sur le triste sort d'aucun de leur race. De bonne heure j'ai appris à m'en passer, et je reste convaincu que dans ces parages la petite chasse seule requiert le concours de ces animaux, complétement inutiles et même très-nuisibles quand il s'agit des grandes espèces de pachydermes.

D'une taille de 5 pieds au garrot, ce rhinocéros, vulgairement appelé *swaart-rhenoster* par les boers, n'a pourtant rien de noir dans la couleur de sa peau, dont un morceau, comparé avec un autre provenant du rhinocéros blanc, *rhinocéros simus*, inspirera des doutes quant à l'exactitude de la définition hollandaise. Cependant, quoiqu'à proximité, la différence ne soit guère perceptible ; à distance, elle devient très-sensible, et de fort loin tout chasseur distingue, sans jamais s'y tromper, le rhinocéros noir du rhinocéros blanc, surtout quand les rayons lumineux arrivent directement sur le corps ; car si l'ombre le protégeait, l'effet serait moindre.

Chacun sait que le pelage de tout animal bien gras brille d'un vif éclat qui fait croire, en les voyant de loin immobiles, que des bœufs noirs sont teints de blanc. En Afrique, du moins, je l'ai souvent observé, et je crois que l'état permanent de graisse du rhinocéros simus est la seule cause de cette différence, d'autant que son congénère est rarement revêtu d'une couche de lard équivalant en épaisseur au tiers de la sienne.

L'empreinte de ses pieds, qui n'ont que trois doigts, moins large que celle qui est laissée par le simus, indique les endroits qu'il hante, et ceux qu'il préfère sont parsemés de *rhenoster-boschis* (buisson du rhinocéros), reposant sur un sol assez dur ou couvert de *jong-doorn* (jeunes mimosas) croissant dans un terrain friable, desquels il aime à manger l'extrémité des branches, et quelquefois les racines. Mais cela n'empêche pas de le rencontrer, soit paissant dans les herbes longues des plaines, soit se promenant parmi les rocailles roulantes des montagnes qui paraissent lui convenir le moins, et où on ne le soupçonnerait jamais, vu sa forme et ses goûts.

Deux cornes revêtent l'extrémité avancée de sa tête. L'antérieure, souvent carrée par la base, est longue, plus ou moins courbée, et sa pointe se dirige en arrière; la postérieure est courte, déprimée par les côtés et comme aiguisée. La première seule semble avoir une utilité bien marquée; elle sert à creuser des sillons qui déplantent les bulbes et les racines. L'animal l'utilise aussi à briser et à détacher du sol de jeunes arbres qui lui conviennent. Cette corne est encore une arme terrible qu'il dirige avec une désespérante adresse; c'est elle qu'il implante dans le ventre du cheval de chasse, et dont il traverse comme d'une lance, jusqu'à vingt reprises successives, l'homme qu'il a atteint, renversé et foulé aux pieds.

Ces cornes de rhinocéros n'ont pas d'analogie, ce me semble, avec celles des ruminants. Privées de noyau os-

seux, elles sont pleines, s'appartiennent à elles-mêmes et ne touchent point au squelette; elles s'élèvent comme des boutons sur la peau, avec laquelle elles font corps; elles sont par conséquent mobiles. Leur nature, grossière à l'extérieur, est surtout visible à l'œil nu. D'ordinaire, à 8 pouces de la base de la corne principale, on discerne parfaitement des faisceaux disjoints et comme décollés, assez semblables à des filaments ligneux séparés les uns des autres. L'intérieur est composé de même, mais l'adhésion y est forte et la densité assez grande; car les ouvrages que l'on en fait reçoivent le plus beau poli, et cette corne ne manque pas de pesanteur. Elle a quelque transparence et varie en couleur; tantôt c'est du bistre, tantôt un jaune d'ambre, quelquefois un blanc pâle ou bien encore du noir peu décidé; mais chaque teinte laisse apercevoir dans l'intérieur des filets rougeâtres semblables à des cheveux placés entre l'œil et le soleil.

La lèvre supérieure, de forme anguleuse vers sa partie médiale, est susceptible de s'allonger et de se rétracter comme un principe de trompe. Cette lèvre doit très-bien saisir, mais elle donne à la bouche aux angles hideux un air de méchanceté que chacun remarque. L'œil, situé à égale distance de l'oreille et de la narine, et si petit qu'on ne le distinguerait pas de prime-abord sans les rides qui l'entourent et le décèlent. Le cornet de l'oreille a la forme de celui du cochon; quelques poils en garnissent l'extrémité. La narine, dont un indice d'aileron rappelle un peu

celle de l'homme, complète cette figure, la plus stupide et la plus hideuse que je connaisse.

Malgré l'épaisseur et la pesanteur de son corps, qui enlèvent à ses jambes un tant soit peu de leur longueur, le rhinocéros n'en est pas moins beaucoup plus rapide que ce que l'on serait tenté de croire. Un homme bon coureur, s'il ne fuit qu'en ligne droite, pourra bien l'emporter au début sur le rhinocéros; mais, pour peu que l'animal s'obstine et ne perde pas les émanations, l'homme sera joint; tout d'abord, parce que l'homme est bien vite essoufflé, ensuite parce que, quand sa masse est ébranlée, le rhinocéros gagne beaucoup en vitesse. Mais ce qui sauve presque toujours le chasseur, c'est que, fuyant du vent sous le vent, l'animal a bientôt perdu sa piste, et chasser à vue ne lui est pas possible, cet organe est chez lui trop peu développé.

Au contraire, en cherchant à gagner le large en remontant le vent, un homme doit être infailliblement saisi, et je connais l'histoire d'un Cafre gardant des chevaux qui, surpris à l'improviste, avait commis cette grave erreur, comptant se soustraire par des crochets. Malheureusement pour lui, les buissons n'étaient pas un obstacle à la charge du rhinocéros, qui, sans cesse coupant droit, l'atteignit, lui passa sur le corps, le traversa de sa corne, puis jeta son cadavre à diverses reprises à 15 pieds en l'air, ce qui fut attesté par des lambeaux d'intestins et de chevelure restés appendus aux branches des mimosas. Les traces de

l'homme et de l'animal, marquées sur les sentiers poudreux, furent examinées et étudiées avec soin, et c'est par elles que l'on apprit ce que j'avance. Le Cafre avait de la sorte franchi plus de 200 pas comme jouant aux barres avec son farouche ennemi, dont la conduite atroce étonne et reste inexplicable.

En effet, quel intérêt peut avoir un herbivore à tuer un homme, sinon celui de sa propre sécurité, et quand celle-ci n'est pas menacée, quel instinct l'y peut porter? Pourquoi encore sa fureur lui apprend-elle à lancer sa victime comme s'il se plaisait à savourer la vengeance, ou mieux, à faire le mal pour le seul plaisir de le faire, lui qui ne saurait se repaître de cadavres d'hommes, lui à qui la nature offre partout une nourriture d'autant plus abondante qu'elle est grossière, et que le rhinocéros s'arrange de ce que tant d'autres herbivores rejettent? Il y a dans cette conduite une cause secrète ou un motif caché qu'il serait bien difficile de découvrir, et par lequel le rhinocéros se distingue de toutes les espèces non carnivores. A cet égard, je dois avouer que je me suis laissé aller à mille conjectures, dont aucune ne me satisfaisait pleinement, lorsque j'eus lieu de faire une remarque qui me mit peut-être sur la bonne voie.

Par de là Makali's-Berg, je m'aperçus que des intestinaux m'habitaient. Leur présence déterminait chez moi un appétit plus violent que de coutume, et en même temps une irascibilité dont j'avais lieu de m'étonner, mais que

j'attribuai à une trop grande tension d'esprit vers mon but principal. Quelque temps s'écoula, le nombre des cucurbitains s'accrut, et avec lui ma faim et des accès de colère qui m'effrayaient moi-même en temps calme. Bientôt, en dépit de ma volonté, et à mon grand étonnement, j'absorbai 15 livres de viande en un seul souper, de six heures à minuit, et alors la moindre contrariété portait ma colère au degré le plus excessif; c'était de la fureur aux lèvres chargées d'écume.

Ces tourmentes passées, je réfléchissais à cet étrange changement de caractère qui pouvait avoir plus d'une cause, comme, par exemple, l'extrême chaleur, l'électricité et surtout ma vie d'abstinence. Mes idées se brouillaient parfois au point de croire à un principe d'hydrophobie, ce que je redoutais fort, quand un jour j'appris très-certainement que je venais d'avoir eu pour hôte un *tenia solium* long de 4 pieds et d'une largeur égale à celle du pouce d'un homme. Immédiatement ensuite, je rentrai dans ma condition normale; les effets physiques et moraux ne reparurent pas.

Or, à maintes reprises, lorsque j'avais assisté au dépècement des rhinocéros, j'avais observé que l'espèce *simus*, qui est assez pacifique, ne portait en elle qu'une petite quantité d'œstres; qu'au contraire, tous les individus de l'espèce *africanus bicornis* indistinctement étaient habités par ces larves parasites, en nombre tel qu'on eût pu les mesurer au boisseau, et, lorsque je rapprochai ces diffé-

rences, je n'hésitai pas à me prononcer sur la cause qui détermine chez cette espèce une fureur acharnée. Ai-je tort? ai-je raison? Je ne sais, malgré ma conviction mieux sentie que je ne pourrais l'exprimer. A la science seule appartient le droit de décider; un observateur, je le répète, lui doit l'abandon des faits; il peut bien encore y joindre ses réflexions, il a même le droit d'émettre sa propre opinion, mais un observateur ne saurait prononcer en dernier ressort.

Quoi qu'il en soit de cette fureur, le rhinocéros *africanus bicornis* n'attaque pas, que je sache, les animaux sauvages; l'homme et ses auxiliaires, chevaux, chiens et bœufs, paraissent être les seuls; et, pour ce qui en est de ses combats avec l'éléphant, ils ont bien pu exister dans une arène de Calcutta ou de Bengalore, où l'on rapprochait le léopard, le tigre royal et l'éléphant; mais ce que l'homme a réussi à obtenir par excitation n'est pas une habitude constante; et l'antipathie du rhinocéros envers l'éléphant, cette dispute d'herbivore à herbivore, me paraît n'être qu'une supposition erronée, puisqu'elle n'est motivée par aucune raison admissible. Du reste, j'ajouterai que, bien loin d'avoir recueilli durant mes longues chasses quoi que ce fût qui vînt à l'appui de cette assertion, je vis, au contraire, à maintes reprises, des rhinocéros noirs circuler proche et même au centre de troupes d'éléphants, sans aucune provocation d'une part ni de l'autre; et plus souvent encore j'aperçus l'espèce *rhinocé-*

ros simus mêlée à des groupes d'éléphants, au milieu desquels elle semblait jouir de droits égaux, comme si elle eût appartenu à la même famille.

Il n'est pas inutile d'observer ici que le rhinocéros *africanus bicornis* n'est nullement revêtu d'une cuirasse ou peau à replis, telle que celle que porte le rhinocéros unicorne de Java. Sa peau est, au contraire, bien tendue partout, ce qui permet même aux armes des Cafres, telles que les *om-kondos*, de la percer avec la plus grande facilité, quelle que puisse être son épaisseur. Aussi, quant à ce qui a été dit de l'invulnérabilité de ces animaux, de l'aplatissement des balles sur leur cuir, on peut être certain que ce ne sont pas des chasseurs à qui pareils désappointements sont arrivés. Encore, si l'on a constaté qu'une balle se soit déformée jusqu'à l'aplatissement, de telle sorte qu'elle s'est arrêtée immédiatement au-dessous de la peau, je puis assurer que cette balle était de plomb pur et d'un calibre inférieur; mais chaque fois qu'elle sera composée de dix parties de plomb et de deux d'étain, que son calibre sera d'un sixième à un dixième de livre, il n'est pas de rhinocéros dont elle ne traverse les parties vitales, sans en excepter le rhinocéros unicorne de Java; pas non plus de crocodiles au monde dont le crâne en mosaïque ne soit percé de part en part et chaque partie disjointe, car rien ne résiste aux projectiles réunissant les conditions prescrites.

Ainsi donc, qu'un chasseur accuse la tête ou le corps

d'un crocodile de faire ricocher les balles, je me fais fort de lui prouver l'injustice de sa supposition, en lui démontrant que la surface de l'eau jouit de cette propriété exactement de même que les surfaces de tous les corps solides qui forment un angle passablement aigu avec la ligne de tir. Car il faut que l'on sache que c'est presque toujours dans l'eau que l'on tire le crocodile à la levée. Or, ce tir présente des difficultés, et fréquemment la balle n'atteint pas le but; le jet qu'elle soulève au point où elle frappe et le bouillonnement de l'eau produit par l'abaissement de la tête se confondant en un même point, le chasseur reste presque toujours persuadé de l'excellence de son coup, quoiqu'effectivement le crocodile l'ait esquivé.

La chair du rhinocéros *africanus bicornis,* bien que supérieure à celle de l'éléphant, est au-dessous de celle de l'hippopotame, et de beaucoup inférieure à celle du rhinocéros *simus*. Elle se revêt d'une mince couche de lard; mais, entre celui-ci et les muscles, existe une séparation coriace, laquelle est d'un effet désagréable. Quoi qu'il en soit, son goût est assez fin, elle fournit d'excellents consommés, et dans beaucoup de circonstances mes gens préféraient le rhinocéros *africanus bicornis* aux antilopes *Gnou*, *Ellipsiprymnus*, *Coudou*, *Lunata*, *Caama,* par cela seul que sa graisse fine et fondante plaît beaucoup plus que la graisse trop dense des antilopes.

Ce rhinocéros, généralement considéré vers Makali's-Berg comme un animal nuisible, ne tardera pas à dispa-

raître complétement de ces parages. Nombre d'hommes et de chevaux ont été tués par lui, ce qui est cause que j'ai toujours trouvé les hommes faits assez peu disposés à lui adresser leurs balles, parce que ceux-là calculent d'ordinaire les chances de danger. Mais, en revanche, les jeunes gens et les enfants de quatorze ans, armés déjà d'un puissant fusil, ne se comportaient pas de même : hardis comme le sont tous les enfants, et passablement adroits, ils recherchaient au contraire toute occasion où ils pourraient coucher par terre quelqu'un de ces animaux.

La femelle est d'un tiers moindre que le mâle; elle ne met bas qu'un petit à la fois; le temps de la gestation et de l'allaitement reste inconnu comme le terme de leur existence.

Fréquemment cette espèce se rencontre isolément, ce qui n'empêche pas que l'on ne trouve quelquefois des réunions de trois, cinq et sept individus.

Reprenons maintenant le fil de notre narration. Nous allâmes dételer nos bœufs sous des mimosas en feuilles, près d'un ravin offrant çà et là de l'eau. Une foule d'oiseaux faisant retentir l'air de leurs cris, je pris mon fusil dans le but de découvrir s'il s'y trouvait quelque espèce nouvelle pour moi.

Déjà je me voyais embarrassé d'une dizaine d'individus, quand un *Malaconotus australis* se décèle par le rouge éclatant de son plumage. Mon coup part, et tandis que je ramasse l'oiseau, un textor me tombe sur la tête, et en même

temps que lui un joli serpent vert, se tortillant encore. Ces trois individus avaient été atteints du même coup. Le serpent était sans doute sur le point de saisir sa proie, tremblante, agitée, comme engluée par les pieds. Le plomb ne l'avait pas plus épargné que sa victime.

Le jour suivant, nous continuâmes à faire route vers les montagnes, non loin desquelles nous nous arrêtâmes sur les bords d'un marais profond, allongé, bordé de grands roseaux. Les canards et les poules sultanes y abondaient. J'en fis une ample provision, et le lendemain nous longions la chaîne des Sogoupana. Il devenait fort difficile de circuler à travers des buissons et des arbres entravant partout la marche. La proximité des montagnes laissait surgir de terre des blocs de granit non moins encombrants. Contrarié des cahots qui menaçaient à chaque instant de renverser la voiture et de la briser, j'étais d'avis de prendre toute autre direction, lorsque s'ouvrit sur notre gauche un passage naturel assez étroit, long de 200 pas, qui nous permit la vue d'une partie de pays imitant un vaste enclos. Les montagnes s'agrandissaient, s'élevant dans le fond. La verdure y semblait plus belle qu'ailleurs, et déjà j'y entrais, lorsque des pierres fraîchement brisées par le fer des roues nous apprirent que nous étions encore sur les traces de M. Wahlberg.

C'était près de ce lieu que Pilanne habitait deux ans auparavant, quand Massilicatzi, tombant à l'improviste sur ses différents mouzis, lui prit ses troupeaux et tua

800 personnes de tout âge et de tout sexe : aussi Pilanne l'abandonna-t-il pour se rapprocher des blancs. Des pots en terre que nous rencontrâmes sur mille points, des mouzis brûlés, et dans diverses directions des ossements, confirmèrent ce que me dirent mes deux Makaschlas. Pilanne avait fait mine d'obéir; mais il n'avait pas suivi Massilicatzi, son chef, dans sa retraite vers le nord, après que celui-ci eut été défait par les boers et les Amazoulous. Massilicatzi s'était vengé.

L'un des Makaschlas que Pilanne m'avait donnés pour me servir m'apprit ce jour-là de quelle manière ses compatriotes se faisaient une pipe véritablement immeuble. Cet homme portait dans un sac de peau des fragments de terre provenant d'une habitation de termites. Or, apporter avec soi de la terre lorsque déjà l'on n'est que trop chargé me paraissait assez singulier pour que je suivisse avec attention le travail auquel il se disposait.

Il alla chercher de l'eau, concassa les fragments, les aspergea, puis les divisa de telle façon qu'en quelques minutes il avait une boule de glaise pure. Alors il fit en terre un trou capable de la recevoir; il l'y appliqua; puis, s'aidant de deux pailles sèches de *tambouki-gras*, il perça diagonalement le pain d'argile en cherchant à mettre en communication l'extrémité des pailles. Lorsqu'il eut réussi à former un canal correspondant avec les deux points opposés, de l'un il fit un foyer, tandis qu'il donnait à l'autre la forme d'un bouton de mamelle. Sans plus tarder, mon

homme chargea le foyer de feuilles sèches de chanvre, le même que les Boschjesmans nomment *dacka*, celui qui est connu des Amazoulous sous le nom de *sango;* puis il y apposa quelques charbons ardents, et, s'agenouillant, il se mit à aspirer avec délice la fumée, qu'il laissait pénétrer jusque dans l'intérieur de la poitrine. Alors ce furent des toussements sans fin, répétés, déchirants, faisant mal aux voisins, et prolongés exprès au delà des limites naturelles.

Il est à remarquer que ces hommes toussent avec autant de plaisir qu'ils éternuent, lorsque ces accès sont provoqués par la feuille de chanvre ou par celle de tabac. Il est ainsi certaines jouissances de convention qui sont au moins bizarres, ou qui nous paraissent telles lorsqu'il est question des peuples étrangers, tandis qu'il en existe de parfaitement semblables que nous nous plaisons à trouver naturelles, par cela seul qu'elles sont dans nos habitudes. Je laissai donc mon Makaschla tousser aussi fort et aussi longtemps qu'il le voulut, lui sachant gré de l'exposition de son mode si simple de se créer une pipe au sein du désert.

Malgré la beauté des lieux, je n'y restai qu'un seul jour. Les montagnes, toutes chargées de pierres, étaient d'autant plus impraticables qu'elles se couvraient de *haack-doorn,* épines en croc, reliées entre elles, et déchirant impitoyablement les vêtements et la chair, exactement comme le ferait un hameçon. Malgré le meilleur vouloir, il était

matériellement impossible à l'homme le plus patient d'y faire un mille sans maudire cent fois une création de ce genre. Déjà j'avais fait connaissance dans la colonie même du Cap avec celle que les boers appellent *wacht-eine-beytje* (attendez un peu); mais celle-là n'était rien comparativement à l'épine en croc, plus traîtresse, plus redoutable que la griffe du chat.

Henning était surtout vexé. « Les déchirures de ma peau, disait-il, se guériront sans que j'en prenne soin; mais celles de mes vêtements... Bon Dieu! où trouver ici de l'étoffe qui les recouvre? » C'est qu'alors les vêtements nous étaient devenus rares : à peine nous restait-il le nécessaire pour nous défendre de la brûlante action des rayons du soleil.

Je débouchai bientôt par le nord-est sur le mouzi qu'avait habité Pilanne avant la destruction des siens par Massilicatzi, et je rencontrai M. Wahlberg, stationné un mille au delà.

Le premier jour, nous nous contentâmes de battre les environs; le second, Tom se détacha, explora les gorges et les montagnes, et vers le soir, trouvant un mouzi habité, il y fut passer la nuit et prendre des informations. Le troisième jour, il avait eu la chance de rencontrer une troupe de 28 antilopes noires, trop timides et fuyant de loin; son premier soin avait été de venir m'en prévenir. En conséquence de cette découverte, je partis, prenant avec moi Henning et Tom, le voisinage de M. Wahlberg m'autori-

sant à laisser ma propriété sous la garde de deux simples Cafres.

Six heures ensuite, nous avions dépassé le mouzi, et perchés sur le dernier chaînon qui fait face vers le nord à une incommensurable plaine boisée, nous nous reposions sur des traces de nos antilopes si désirées. La fatigue de notre marche, par une forte chaleur, nous commandait le repos, et notre position élevée exigeait que nous contemplassions cette portion de l'Afrique inconnue qui s'étendait bleue jusqu'aux confins de l'horizon, où pointaient deux sommités de montagnes fort distantes de nous. Grande, immense, la plaine boisée n'en recélait pas moins des cavités, des aspérités, des gorges; mais tout semblait nivelé par ce qu'elle offrait de vaste. Il y avait au moins 20 lieues de nous aux pitons apparents des montagnes où nos Cafres signalaient la jonction des rivières Oury et Morikoey; et bien avant cela, l'aspect de la contrée simulait celui de la mer à s'y méprendre. C'était le bleu de l'Océan à l'horizon, exactement défini par l'épithète de *cæruleus*. C'était bien son niveau, partout égal, et son immensité qui nous fait si petits. C'était bien la mer; c'était elle-même, quant à l'apparence, et chacun de nous, de sa propre impulsion, baptisa la plaine du nom de *Aardsch-Zee*, mer terrestre.

Oserions-nous plus tard nous risquer dans ces vastes solitudes, de la grandeur desquelles nous nous formions une idée bien exacte? Telle était la question que je me posais à moi-même sans pouvoir la résoudre. Et par delà ces

contrées, qu'y avait-il? Que ne pouvait-il pas y avoir? Quel blanc y avait-il jamais mis le pied? Sans aucun doute, c'est à M. Wahlberg et à moi qu'il était donné de les traverser les premiers. C'était une grande faveur à nous réservée après des siècles, faveur qui, par tout autre, eût peut-être été considérée comme une terrible punition; mais peu importe, chacun envisage les choses sous l'aspect qui lui convient le plus, et pour Wahlberg et pour moi, la vue, quoique terrifiante, de cet espace de contrées neuves nous fit tressaillir de joie.

Mes gens et moi nous restâmes longtemps collés à la même place, nous passant à tour de rôle une longue-vue qui nous faisait franchir plusieurs lieues dans toutes les directions et sans fatigues, tandis que les Makaschlas, qui ne rêvent que viande, consultaient des pierres dont la chute devait leur apprendre si nous tuerions ce jour-là quelque antilope noire, exactement comme s'ils eussent joué à pile ou face.

Nous avions sans doute été trop distraits par la grandeur du tableau déroulé sous nos yeux; nous ne suivîmes que deux heures les traces qui n'aboutirent à rien, et comme chacun se plaignait de la difficulté de la marche sur des pierres maudites, nous regagnâmes le mouzi, afin d'avoir un gîte et des vivres pour la nuit; car dans ces montagnes nous n'avions pas rencontré une seule pièce de gibier.

Il fallut encore nous contenter des sales préparations de

blé cafre mêlé d'un tiers de sable; Henning s'en arrangeait aussi peu que moi; Tom, plus philosophe, songeait que nous aurions le confortable après notre retour chez nous. Cette idée le consolait, disait-il; nous avions tort de ne pas faire comme lui, et surtout de ne pas manger sans fermer les yeux, sans nous boucher le nez, et nous oubliant jusqu'à vouloir mastiquer du sable.

Malgré notre bonne volonté à nous soumettre à de semblables privations, peut-être même par suite de ces privations, nous ne fûmes pas plus heureux le jour suivant; nous ne vîmes rien, et le soir nous retrouv a chez nous harassés de fatigue et mécontents du non-succès de nos recherches.

Toutefois, mon séjour dans ce lieu ne fut pas perdu pour l'histoire naturelle; j'y obtins de belles outardes, un *Ploceus ignicephale*, et un écureuil de la plus petite espèce, *Sciurus cepapi*.

M. Wahlberg, qui aimait à voir son centre de recherches libre de toute concurrence étrangère, se détermina à chercher d'autres points qui fussent plus avantageux. Le côté nord-ouest de la chaîne le tentait infiniment; s'y transporter n'était pas facile : il fallait tourner une partie des montagnes. Mais, quels que fussent les obstacles, il persista, fit atteler et s'éloigna. Depuis lors, nous ne nous sommes jamais rencontrés.

Comme je jugeai nécessaire d'aller au delà, sans cependant dépasser les montagnes qui pouvaient plus loin me

donner un passage, je fis route vers de hauts pitons nommés *Mourikeyley* par les Cafres du lieu ; la direction était celle du nord-nord-est, et *Sogoupana* me restait à gauche. Après deux jours d'un parcours lent, une issue s'étant offerte comme la porte d'une belle contrée suffisamment vaste et très-variée, j'y pénétrai et je choisis, sous des mimosas passablement serrés, un abri contre les rayons du soleil, comme aussi contre les orages qui commençaient à gronder puissamment.

Bister-Veld, mon meilleur timonier, était mort en route sans avoir témoigné la nulle douleur. C'était avec Holland, mon plus vieux serviteur, un superbe bœuf, excellent compagnon, intelligent et doux, lequel semblait avoir acquis quelque ascendant sur les autres du même attelage. Pour ses qualités, Bister-Veld ne pouvait guère être remplacé, eussé-je été chez les boers ; et chez les Makaschlas, qui n'ont pas de bœufs, la chose était matériellement impossible. Cette perte m'inquiétait ; Holland lui-même était malade, et s'il succombait, je n'avais plus un seul bon bœuf à mettre derrière. Combien mes transes n'eussent-elles pas été plus vives, si j'avais pu prévoir le sort réservé à tous !

CHAPITRE XXXIV.

Un mois de séjour. — Abondance des insectes. — Acquisition de cinq individus de l'espèce antilope noire. — Description de cet animal et de ses habitudes. — Mes bœufs envasés. — Excellence de la chair du rhinocéros simus. — Maladie de mes bœufs. — Passage sur la rive droite de l'Oury. — Campement sur les bords de la Mokoha. — Débordement de la rivière : nous esquivons le danger. — Excursions au mouzi de Schloschlomé. — Source sucrée. — Fosses-piéges des Cafres makaschlas. — Disposition des haies conductrices. — Ce qu'elles rapportent. — Silence de la nature au milieu des plus chaudes journées. — Arrivée chez Schloschlomé. — Comment ces Cafres combinent leurs réponses. — Arachnides très-venimeuses. — Chasses infructueuses. — Henning part pour Makali's-Berg, afin de me ramener un nouvel attelage.

Sitôt que je fus installé, les insectes coléoptères attirèrent toute mon attention; les buissons fleuris se couvraient de cétoines; les tiges d'herbes supportaient les curculios, et les buprestes sillonnaient l'air, tandis qu'à terre couraient les carabes, d'entre lesquels je citerai la belle et grande *Anthia Burchellii* et le *Tefflus* nouveau, que m'a dédié M. Guérin Menneville.

Chaque jour leur nombre grossissait, et sans crainte d'être taxé d'exagération, j'ose affirmer que l'on eût pu y remplir des sacs de cétoines. Mes récoltes ne pouvaient manquer d'être nombreuses. Malheureusement, pour rapporter une plus grande quantité d'espèces, j'étais forcé de choisir moins d'individus, afin d'épargner les boîtes et les

épingles. Un autre obstacle existait encore, c'était la présence d'une foule de larves dans le corps de mes coléoptères deux jours après leur mort. Elles y étaient déposées vers l'anus par une très-petite diptère, que ni le camphre ni l'essence de térébenthine concentrée dans les boîtes ne pouvaient écarter. Aussi me vis-je bientôt réduit à préparer tous mes gros insectes les uns après les autres, de même que je faisais pour mes collections ornythologiques, et ce système, le seul possible en pareil cas, nuit à quelques-uns, dont les couleurs sont altérées par l'action du savon arsenical. Le bupreste *Delegorguei*, voisin du *Squamosa*, quoique lisse, a toujours souffert de ce contact.

Henning et Tom se relevaient mutuellement pour la chasse à l'antilope noire que nous savions habiter les montagnes voisines, et de temps à autre je m'y portais moi-même quand il me plaisait de le faire. Henning n'avait pas réussi; mais Tom le traînard, Tom qui me revenait souvent à onze heures du soir, traversant de la façon la plus insouciante des espaces où rugissaient les lions, Tom dut à ses habitudes exceptionnelles de rencontrer un de ces animaux, qu'il tua, et auprès duquel il se décida à passer la nuit, afin d'écarter les carnassiers qui l'eussent dévoré, soit lions, léopards, hyènes ou chacals.

Tom fit mieux encore : il avait deviné tout d'abord que l'antilope noire, qui nous avait fait dépenser inutilement tant de temps et de pas, pouvait se distinguer des autres par ses allures crépusculaires, voire même nocturnes. A cet ef-

fet, il s'était contenté de m'envoyer la peau; puis il avait passé le jour à dormir, attendant le retour de son Cafre, afin de ne recommencer ses recherches qu'au crépuscule, et de les prolonger jusque vers neuf ou dix heures, aussi longtemps qu'il pourrait discerner les objets à 80 pas.

Ainsi qu'il l'avait espéré, tout lui réussit comme la veille: il abattit encore un autre individu femelle, et le lendemain ce fut un jeune, d'où Tom se permit de conclure formellement que cet animal de couleur noire ne sortait, afin de paître, que quand il y avait assez d'obscurité pour être difficilement perceptible. Cette habitude extraordinaire, et cependant incontestable, suffit pour expliquer comment il avait pu se faire que nous eussions vu si longtemps nos peines rester infructueuses.

Henning, qui ne voulait pas rester en arrière de Tom, fit tant de son côté qu'il obtint un grand mâle parfaitement adulte. C'est cet individu que l'on voit aujourd'hui au Jardin des Plantes, en compagnie d'une femelle et d'un jeune, les premiers qui aient été rapportés en France. Décrit en 1840 par le capitaine Harris, dans son ouvrage intitulé: *Wild-Spoort in Southern Africa*, cet animal, le roi des antilopes, approche de la taille d'un cheval moyen.

Le mâle adulte est noir, à l'exception du ventre qui est blanc, et des oreilles qui sont rousses. Une virgule blanche, formée de poils épais, distingue le dessous de l'œil.

Il porte une belle crinière noire composée de poils droits, longs de 11 à 14 centimètres. Parfois une teinte fauve s'y remarque, mais au centre seulement.

Ses cornes, longues d'un mètre, déprimées, annelées, très-pointues et dirigées en arrière, laissant entre leurs extrémités peu d'écartement, sont d'une uniformité si parfaite que l'une d'elles, trouvée isolément, ne saurait être reconnue pour appartenir plutôt à un côté qu'à l'autre. La femelle porte cornes; son pelage est en tout semblable à celui du mâle, mais elle lui est d'un bon tiers inférieure en taille. Le fauve brun est la livrée du jeune âge.

D'aussi importantes acquisitions me remplirent de joie. J'en voulais d'autres encore, et, trop occupé d'insectes et d'oiseaux, je laissai à mes gens la liberté d'agir comme ils l'entendraient. C'est ainsi que je passai dix jours sans société aucune, menant la vie cellulaire dans les bois, et ne voyant chaque soir que mon jeune Cafre Guïmba, lequel gardait mes bœufs toute la journée. Assurément c'était beaucoup de confiance, mais sans elle un explorateur ne saurait trouver de repos.

Cependant le dernier jour, je sentis, par suite d'une circonstance inattendue, combien le manque d'assistance pouvait me susciter d'embarras. Guïmba m'arrive d'un air penaud et s'expliquant d'une manière fort peu libre : « Maître, dit-il, quatre de vos bœufs sont enterrés dans le ruisseau où je les conduisais boire. »

J'y cours avec lui; la distance était courte, et je vois effectivement quatre pauvres serviteurs enfoncés, les uns jusqu'au poitrail, les autres jusqu'au cou, faisant d'incroyables efforts pour sortir, efforts qui tendaient, au contraire, à les engager plus profondément. « Tant pis, pensais-je; l'un va se noyer, et les autres vont tellement patauger qu'ils s'engloutiront totalement. » Quatre bœufs perdus d'un coup dans des lieux où il est impossible de s'en procurer d'autres, c'est une désespérante affaire; mais aussi à quel expédient recourir? Pas de force de bras, pas un point d'appui, pas de palans. Je ne pouvais qu'essayer, et j'envoyai Guïmba me chercher des courroies à bœufs.

Aussitôt qu'elles m'arrivèrent, je laçai par les cornes celui qui allait infailliblement se noyer, et Guïmba unissant son peu de force à la mienne, l'animal put relever la tête. Après dix minutes d'efforts inouïs, il dégagea ses jambes, tomba sur un côté où, en raison de sa surface, son corps se soutint sur la vase mouvante; alors nous le traînâmes peu à peu, et je fus assez heureux pour lui voir enfin prendre pied sur un terrain plus solide. Quant au second, comme des racines le barraient au poitrail, je les coupai à coups de hache; puis, à force d'aider le bœuf en le halant par les cornes, l'animal finit par prendre terre. Pour les deux autres, j'allais me décider à atteler deux bœufs frais et les faire tirer sur la courroie de tête, au risque de séparer les vertèbres de celui que je voulais extraire; il n'y

avait pas d'autre moyen, et déjà Guimba partait pour me chercher un joug. Alors fort heureusement j'entendis des voix d'hommes. C'étaient Henning et Tom et leurs Cafres, dont le secours m'arriva fort à propos. Un quart d'heure après les deux restants étaient retirés.

Ces vases apportées par les eaux du torrent n'ont pas le temps de se consolider qu'elles sont immédiatement couvertes de végétation. Un homme s'y enfoncerait moins vite; mais sans l'aide des mains agissant sur un point d'appui extérieur, il ne pourrait en sortir.

Quelques jours ensuite, un coudou, lancé d'abord par des chiens sauvages auxquels les miens coupèrent la chasse, vint se jeter dans un endroit semblable; il y fut retenu par les jambes et saisi par mes chiens, lesquels, malgré leur légèreté, avaient de la peine à s'y maintenir. Ce qu'il y a de pis, c'est que proche de ces amas où il existe à peine un pied d'eau, des crocodiles se tiennent immobiles, attendant qu'une proie quelconque vienne à s'y engager. J'y en ai vu où jamais on n'en eût soupçonné, puisqu'il m'était facile de sauter le ruisseau : aussi n'épargnais-je pas ces traîtres; six d'entre eux furent fusillés à bout portant dans l'espace de quinze jours.

Mes chasseurs, malgré leur longue absence, n'avaient rien fait. Des pluies d'orage se succédant sans relâche les avaient souvent contraints à garder leur cabane improvisée, où, pour abréger le temps, ils avaient eu le loisir de griller force viande et de manger durant des journées en-

tières, sorte de récréation la plus en usage dans toute l'Afrique australe, à laquelle un Européen se fait également pour peu qu'il mène quelque temps la vie des bois : aussi les vis-je revenir remplis d'embonpoint. Les Cafres surtout reluisaient comme des bottes vernies : excellents tempéraments résistant aux excès et surtout aux privations, lesquels eussent fait envie à nos faibles millionnaires.

Vers cette époque, un rhinocéros simus avait été tiré ; sa chair, qui réunissait toutes conditions super-excellentes, nous donna l'idée de le préférer aux buffles et de le rechercher spécialement pour la cuisine. Dès-lors ce fut un parti pris ; et, comme la corruption était rapide, chaque jour un ou deux rhinocéros étaient abattus pour soutenir l'existence de sept hommes, un troisième Cafre makaschla étant venu depuis peu solliciter la permission de rester à mon service.

Mais, après un mois de séjour sur ces lieux, lorsque les rhinocéros vinrent à manquer, quand Henning m'eut observé que nos bœufs n'engraissaient pas, malgré la richesse des pâturages, quand je me trouvai moi-même fatigué de battre toujours les mêmes endroits, et surtout quand Holland fut tombé pour ne plus se relever, alors je fis atteler, et nous sortîmes par la seule issue qu'eût cette partie de la contrée.

En route, deux autres bœufs témoignèrent par leur refus de tirer qu'ils étaient malades. Henning hochait fréquemment la tête, et se parlant tout haut à lui-même :

« Ça ira mal, » répétait-il fréquemment du ton d'un homme qui envisage de grandes contrariétés dans l'avenir.

Ces bœufs étaient les miens, leur perte ne pouvait alléger la bourse d'Henning, elle devait au contraire prolonger le voyage et lui valoir quelques mois de gages de plus, mais leur condition l'attristait. Henning s'était attaché à eux comme à des membres de sa famille. *Bisterveld* le noir, *Holland* le bleu, ses deux meilleurs amis, étaient morts; depuis près de trois ans il les avait conduits partout presque sans interruption; dans le trajet, son existence avait été constamment unie à la leur; il les comprenait à merveille, il savait s'en faire comprendre de même, et tant de bonnes qualités s'étaient révélées à lui que son cœur se fondait rien qu'en pensant à eux. Henning ne trouvait de consolation qu'en songeant que les hommes, eux aussi, meurent bien, absolument comme les bêtes.

Notre attelage raccourci, nous cheminâmes d'autant plus lentement que nous manquions de timoniers dressés. Nous gardions à notre gauche les montagnes de Sogoupana, espérant croiser la rivière à 2 ou 3 lieues plus loin, précisément où elle cherche à pénétrer dans la chaîne.

Comme nous l'avions supposé, l'Oury se découvrit bientôt à nous. Elle traversait de vertes plaines agréablement plantées de mimosas, et son lit profond se décelait par des arbres d'une nature différente qui semblaient la border et la couvrir comme afin de la préserver d'un dessèche-

ment complet, en interceptant une partie des rayons du soleil. Son aspect était celui d'une grande rivière; ses eaux rousses témoignaient de la saison pluvieuse, et peut-être ne trouverions-nous pas d'endroit guéable sur le seul point où elle permet de descendre dans son lit, celui que nous avaient indiqué les Makaschlas.

Nous la remontions sur sa rive gauche, quand un homme, envoyé au devant pour s'assurer du terrain et signaler les obstacles, nous cria que des fosses recouvertes étaient proches et qu'il nous fallait passer entre elles. Il y alla tout d'abord, fit signe d'arrêter, et je m'y transportai tout de suite.

Deux de ces fosses étaient défoncées par la couverture. Dans l'une était un jeune mélampe vivant et bien entier, qui bondissait en nous voyant et dont la tête arrivait à nous toucher la main, malgré les 15 pieds de profondeur qu'avait la fosse et son étroitesse dans le fond. Sur les bords de l'autre, qui était vide, se voyaient les larges traces d'un lion, lequel avait assurément déhalé un autre mélampe avant la venue du véritable propriétaire de ces piéges. Je ne m'en inquiétai pas plus que le lion et je m'emparai du jeune animal, avec tout le regret de ne le pouvoir conserver vivant.

Enfin, à une demi-lieue de là, nous descendîmes au gué situé près de l'embouchure de la petite rivière de Mokoha. Il n'y avait heureusement que 3 pieds d'eau; nous passâmes, et avec quelques efforts nous regravîmes la rive

opposée, nous dirigeant vers trois mouzis distants de 2 milles de l'Oury et commandés par trois chefs différents, *Mapooney, Om-Sitanne* et *Rhemkoka*. A 400 mètres de ces villages, la Mokoha nous barrant le passage, nous dûmes dételer sur ses bords, sous les yeux de toute la population, accourue pour nous voir, nous et surtout le chariot, cette machine mouvante excitant la curiosité de tout le monde.

Mapooney, soit qu'il fût dominé par une crainte puérile, soit qu'il eût intérieurement quelque chose à se reprocher, s'empressa de déserter son mouzi en compagnie de sa famille, et, malgré la longueur de mon séjour sur ce point, je ne l'y vis jamais. J'allai saluer Om-Sitanne et Rhemkoka, qui tous deux me firent l'effet d'assez tristes sires, tant à cause de leur pauvre maintien que de la saleté qui leur tenait lieu de chemise. Ces hommes restèrent froids quoi que je leur disse, et chez eux, moins qu'ailleurs, je ne trouvai de réponses.

Toutefois je me consolai en pensant qu'ils ne pouvaient m'en vouloir à moi personnellement, puisque ce jour était le premier de nos rapports. Mais, que je le dise tout de suite pour l'intelligence du lecteur, j'appris plus tard à mon retour à Makali's-Berg, chez H. Potgieter, que, par leur position éloignée des blancs et rapprochée de Massilicatzi, ces Cafres avaient intérêt à se ménager les uns et les autres. S'il fût arrivé aux oreilles de Massilikatzi qu'un blanc avait été accueilli par eux, il n'est pas douteux que ce terrible chef ne les eût fait massacrer tous, d'autant que chez

les blancs, les populations cafres répandues dans cette direction passaient pour se livrer à l'espionnage à l'effet de servir les intérêts de Massilicatzi.

Je ne devais donc pas m'attendre à de grands services de la part de tels hommes, et le temps venait où j'allais avoir besoin de tous. Alors il ne me restait d'autre parti que de me les attacher par l'offre du produit de mes chasses : aussi dûmes-nous débuter par leur tuer nombre de buffles et de rhinocéros, ce qui nous fit, non pas des amis, mais des obligés.

La quatrième nuit que nous passions sur la rive gauche de la Mokoha faillit nous être funeste. Un terrible orage, éclaté sur les montagnes où elle prend sa source, déversa tant d'eau, qu'elle s'accrut de 9 pieds en moins d'une demi-heure. Elle débordait, et déjà mes bœufs en avaient jusqu'aux genoux, quand nous fûmes réveillés par le bruit. Nous n'eûmes que le temps de les atteler et de conduire le véhicule sur une éminence éloignée de 100 pas. L'eau nous entraîna passablement d'objets utiles déposés sous le chariot. Mais, en pareilles circonstances, on estime pour peu les pertes minimes, surtout si l'on calcule qu'une demi-heure de retard suffisait pour que nous fussions entraînés nous-même avec tout le matériel.

Tom, dans une excursion de plusieurs jours, s'était porté au pied des hauts pitons de Mourikeyley, où il avait rencontré et blessé divers *Aigoceros nigra et equina,* mais sans succès, ce qu'il attribuait à la mauvaise qualité et à

l'altération de sa poudre. Là il avait trouvé un mouzi dont le chef avait nom *Schloschlomé,* duquel il n'avait pas trop à se louer non plus quant à la réception. Mais Tom avait découvert en route des girafes assez nombreuses, et de plus une belle troupe d'éléphants qu'il avouait n'avoir point osé attaquer ; car, quoique brave, c'était la première fois qu'il voyait de ces colosses ; et l'émotion de tout homme est extrême en pareil cas, infiniment plus grande qu'auprès des lions, que nos balles mélangées d'étain traversaient aisément de part en part.

J'avais de si beaux souvenirs de mes chasses chez les Amazoulous, que le nom d'éléphant retentissait à mes oreilles d'un timbre indicible, répercuté jusqu'au fond du cœur. Je n'en dormis pas, et quand le jour vint à poindre, Tom, un Cafre et moi nous étions sur la route du mouzi de Schloschlomé. La distance étant grande, nous fîmes des haltes fréquentes. Déjà nous avions vu les cous à ressorts élastiques de fantastiques girafes, d'une approche impossible, les croupes et les têtes d'une dizaine de rhinocéros, inutiles pour l'heure, et nous allions descendre dans une vaste et longue plaine intercalée dans des montagnes granitiques, lorsqu'une fontaine suintant à travers les pierres nous engagea à nous arrêter encore une fois. C'était la dernière eau de ce point jusqu'à la base des montagnes opposées.

«Par exemple, dit Tom, qui buvait le premier, voici qui est drôle : nous sommes sur une mine de sucre ; goûtez

horizontaux et tombaient dans le piége, d'où pour sortir leurs efforts étaient vains; car les espèces les plus lestes frappaient chaque fois de la tête sur les traverses supérieures qui, en les rabattant, les contraignaient à rester tranquilles lorsqu'arrivait l'épuisement de leurs forces.

Ce système de piéges est d'un assez bon rapport, quelquefois journalier, quelquefois aussi simplement hebdomadaire; mais quand un besoin général se fait sentir, les Makaschlas traquent le gibier et le forcent à passer dans les angles. D'autres fois, la traque ne se fait que quand une troupe nombreuse d'animaux est en vue non loin de l'endroit, et je me rappellerai toujours un étonnant coup de filet de ce genre dont je fus témoin chez Rhemkoka.

Trente buffles paissaient dans le bois à 300 pas des haies. Un enfant les y découvrit, et vint au mouzi réclamer tout ce qu'il y avait d'hommes, de femmes et d'enfants, lesquels s'allongèrent silencieusement en une longue file mouvante et rapide. Dix minutes ensuite, les buffles, pris à dos, étaient à demi cernés. Alors des cris confus s'élevèrent à la fois, et la lourde troupe se prit à fuir vers les points où tout se taisait. Tous ensemble ils enfilèrent un angle où, se pressant les uns les autres, chacun tendait à en gagner au plus vite l'extrémité : Arrivés là, point d'hésitation : les premiers, quatre de front, sautèrent et disparurent, les seconds sur les premiers, puis les troisièmes : tout disparaissait. Alors les beuglements. Mais l'impulsion aidant, les quatrièmes sautèrent comme les autres sur

les autres, qu'ils foulaient, et sur eux les cinquièmes, vrai chaos de buffles transformés en démons. Ils beuglaient, se tordaient, moulus, étouffés. Les corps servant de fascines et le trou étant comble, les derniers passèrent sans accident. Dix du dernier plan, revenus de leur surprise, se tirèrent d'affaire, plus ou moins éclopés, plus ou moins écrasés; mais dix, les premiers, y restèrent, tués tant par la chute que par la pression, fameuses bêtes pesant au delà de 2,000 livres, qu'il était curieux de voir extraire, le cou rompu, l'échine brisée, les jambes cassées, les cornes ensanglantées et l'œil toujours hagard.

Cette bonne fortune générale occasionna tant de disputes pour le partage que l'extraction et le dépècement durèrent trois jours : aussi les derniers servis eurent-ils pour leur lot du buffle non saigné et faisandé. Mais les Cafres makaschlas sont difficiles à rebuter, et en cela ils fraternisent avec les hyènes.

L'inspection des fosses n'ayant duré que le temps nécessaire à nous assurer si elles renfermaient quelque chose, nous continuâmes à cheminer dans la plaine, que couvraient presque partout des arbres analogues par le feuillage à celui qui porte le makano. Nous marchions avec peine : le sable de granit cédant à nos pieds, chacun de nos pas perdait un cinquième de largeur, et la chaleur augmentant d'intensité sans que la brise se permît le moindre déplacement, nous étouffions, noyés de sueur. Nous atteignîmes bientôt ainsi l'heure du jour où tout

dort à l'ombre, où le soleil veille sur ces contrées, qu'il accable de ses brûlantes faveurs, et peut-être étions-nous en ce moment les seuls êtres vivants qui fussent assez hardis pour se mouvoir. Pas un mammifère ne se montrait, pas un oiseau, pas même un coléoptère; tout était couché, blotti, caché, chacun dans sa retraite la mieux abritée. C'était le moment le plus silencieux de la révolution diurne de la terre : car la nuit a ses acteurs, très-bruyants même quelquefois. Les rongeurs sont paisibles, il est vrai; mais les carnassiers font frémir l'air de leurs voix majestueuses, retentissantes, imposantes, ou rauques, ou pleureuses, ou chantantes, ou flûtées, et leur réunion forme de bizarres concerts qui troublent le sommeil. Alors donc n'est pas le repos comme entre midi et deux heures; ces heures de sieste observées par tous les peuples sur la tête desquels darde le soleil, heures sacrées qu'il nous eût été si doux de voir s'écouler, couchés sur un lit de sable.

Mais le temps nous manquait; il fallait marcher sans relâche pour arriver avant la nuit faite, parce que Schloschlomé ne nous connaissait point assez, et qu'à de telles distances les mouzis isolés sont toujours sur leurs gardes dans la crainte d'une attaque. Or, nous exposer dans l'ombre à nous faire traiter en ennemis valait bien le sacrifice que nous nous imposions.

Vers cinq heures, une mare infecte, où pullulaient des millions d'insectes aquatiques et de larves, nous présenta son liquide boueux bouillonnant à la surface. J'avais une

soif extrême; mais je n'osai boire, quand mon Makaschla, mettant bas sa charge, y entra jusqu'aux genoux, agita l'eau d'un bras, comme afin d'en chasser les animalcules, et de la main s'en envoya dans la bouche, distante de 8 ou 10 pouces. C'était l'action d'un chien qui lappe, mais plus étendue. J'imitai mon homme. Quelques gouttes me suffirent, tant le breuvage était dégoûtant, sulfureux et provoquant des vomissements.

Deux heures plus tard, nous rencontrâmes un Cafre qui nous guida jusque chez Schloschlomé, dont le misérable mouzi, situé au débouché d'une gorge, était dominé par d'immenses élévations stratifiées. La plus proche, de forme cylindro-conique, se dressait comme une tour aux parois ruinées, et sur ses saillies se jouaient les babouins s'entr'-appelant de leurs grossières voix.

De l'eau! de l'eau! fut notre premier mot d'introduction. On nous en servit dans de sales petits pots de terre ronds, comme tout ce que font les Cafres. Elle était bonne, et quand nous en eûmes bu à satiété, alors seulement nous nous enquîmes de Schloschlomé, accroupi sur la terre à l'instar des babouins de la montagne.

Entouré des anciens du lieu, Schloschlomé ne répondit jamais de lui-même à mes questions. Chaque fois il sollicitait l'opinion des autres, afin de savoir dans quel sens et en quels termes la réponse devait me parvenir. Défiants, rusés et menteurs comme les Makatisses, les Makaschlas, qui en sont une fraction, se comportèrent constamment de

la même manière envers moi. Or, comme chaque phrase, ainsi composée, arrangée, tournée avec intention, absolument de même que s'il s'agissait d'une partie d'échecs, ne pouvait, selon moi, contenir que des faussetés, la vérité n'ayant nul besoin de tant d'art, il m'arriva fréquemment de me fâcher et de dissoudre à coups de pied ce maudit conseil dont je ne voulais point, assurant ces fourbes qu'ils avaient parfaitement droit de ne pas me recevoir chez eux, mais que je ne leur reconnaissais pas celui de m'induire en erreur. Du reste, je dois dire que jamais non plus ces hommes ne témoignèrent le désir d'apprendre quel était mon but. Jamais ils ne s'enquirent directement de mes intentions ni de quoi que ce fût qui ait trait aux blancs, et cette réserve encore peut bien passer jusqu'à un certain point pour un témoignage de mépris.

Tout cela, joint à leurs manières peu obligeantes, insolentes même, me fit prendre en aversion ces populations dégoûtantes, qui, dans leur misère, ont cependant l'effronterie de se croire supérieures aux blancs. Déjà, lors de mon séjour à Natal, j'avais eu des leçons pratiques du mode d'agir envers les Cafres dont usaient les Anglais, premiers habitants blancs de ces lieux. Ce mode consistait simplement à affecter un air de suprême grandeur envers les chefs, de manière à les persuader que l'on était soi-même un grand chef parmi les blancs. Il fallait commander et non solliciter, en ayant le seul soin de témoigner quelque attention au capitaine du mouzi, que l'on met-

tait ainsi dans l'impossibilité de faire de l'opposition, et auquel on se substituait réellement. L'obéissance se rencontrait alors chez tous les subordonnés comme s'ils eussent reçu des ordres directs de leur propre chef.

J'eusse voulu suivre ce système de conduite, mais il y avait impossibilité complète. D'abord, couvert de haillons, il ne me restait rien à offrir ; ensuite, chez les Makatisses en général, les chefs sont très-peu respectés et n'ont que peu ou pas d'influence, ce que j'attribue à un esprit de sauvage indépendance très-commun chez cette race d'hommes. C'est même à cet esprit que l'on doit rapporter aujourd'hui l'excessive division des Makatisses, peuple nombreux répandu sur une large surface, partagé en une infinité de capitaineries toutes désunies, et par conséquent incapables d'opposer la moindre résistance.

Schloschlomé ne fut donc pas courtisé, ce qui ne l'empêcha pas de me faire donner une cabane et quelques vivres détestables. La nuit fut insupportable ; des insectes inconnus ne me laissèrent pas le moindre repos, et ce fut avec la plus vive impatience que je vis venir l'aube du matin. J'étais surtout désireux de savoir à quels parasites j'avais eu affaire ; car jamais ni les moustiques, ni les puces d'Afrique ne m'avaient tant tourmenté. Mes jambes, couvertes d'ampoules superposées, offraient l'aspect de grappes de raisin dans un bas-relief, et d'irrésistibles démangeaisons me suggéraient presque l'idée de les passer à la flamme afin que la douleur devînt autre.

Je découvris bientôt ensuite dans ma couverture de laine les insectes que je cherchais : beaucoup y étaient adhérents, dans un état de torpeur résultant de l'excellente chère qu'ils avaient faite la nuit. Leur apparence était celle des tiques ; leur forme et leur nature étaient cependant différentes : ils étaient plus ronds ; leur couleur à tous était grise ; ils ne se cramponnaient point par leurs pattes, et leur suçoir ne les maintenait pas sur la chair, comme font les tiques; ils avaient en outre quelque rapidité dans la marche, et leur corps était généralement mou.

Sans aucun doute cette terrible espèce appartient à la famille des arachnides; mais quelle est-elle? je l'ignore. D'autant que mon premier soin, lorsque je revins chez moi, fut non pas d'en conserver un seul individu, mais bien de faire bouillir ma couverture et mes vêtements, ce qui, toutefois, ne diminua en rien mes douleurs, prolonlongées au delà de huit jours.

Je n'ai jamais vu cet insecte qu'au mouzi de Schloschlomé; il y courait à terre au soleil comme à l'ombre, actif le nuit comme le jour, où il se montrait fort nombreux. Mais, soit que les Cafres fussent habitués à sa piqûre, ou que l'épaisseur de leur peau les rendît insensibles, ou bien encore qu'ils fussent épargnés, personne ne s'en plaignait; du reste, ils étaient si misérables, ces hommes, qu'une misère de plus pouvait bien se joindre à cent autres de leur lot et rester inaperçue.

Schloschlomé, quelle que pût être sa mauvaise volonté

à l'égard des blancs en général, et de moi en particulier, se hâta pourtant de mettre à ma disposition plusieurs hommes pour la chasse. Cette mesure était toute naturelle, son intérêt propre la lui dictait : aussi partis-je de bonne heure. La direction était celle du nord, la rangée de montagnes nous restant à droite, mais inaccessible; et seulement après deux heures de parcours, nous arrivâmes à discerner un point où l'escalade de la première assise était possible. Nous montâmes donc, et dix minutes ensuite nous nous trouvions sur une assez vaste étendue de pays au sol de sable, aux énormes blocs de pierre encombrants, aux arbres peu élevés. Devant nous, l'un des plus haut pitons de Mourikeyley s'échappait en pente douce, se couvrant de mimeuses jusqu'à ce que, devenant trop raide, il montrât ses côtes osseuses mises à nu. Ses épaules se revêtaient aussi de quelque végétation, mais sa tête de pierre était chauve. Ce piton ne rappelait pas mal l'idée d'un Titan assis sur la terre, que les révolutions du globe eussent pétrifié lorsqu'il se reposait de ses rudes travaux. A droite étaient encore d'autres montagnes toutes granitiques se perdant à l'horizon. Entre elles et nous, 4 lieues de terrain fréquenté par les antilopes noires et chevalines.

Quatre heures de recherches n'avaient encore rien amené, lorsqu'un jeune homme vint me rapporter la découverte de traces fraîches, sept antilopes noires différentes d'âge et de sexe. Toutes les précautions furent prises, et en moins de vingt minutes j'étais près d'elles, à 60 pas.

Elles étaient debout, mais se déplaçant çà et là ; les branches enfeuillées m'interceptaient la vue de leurs parties respectives, tantôt une croupe, une tête, une paire de jambes. Je pouvais tirer et blesser, mais ainsi ne doit-on jamais faire; or, pour tirer à coup sûr un bel individu, j'attendais. Le voilà qui paraît enfin, me présentant l'épaule. Je me lève; une pierre roule sous mon pied; ce bruit suffit à l'éveil, et la troupe part.

Décidément cet animal entend merveilleusement bien; en cela il se rapproche du coudou, et ce fut en vain que nous allâmes à trois remises des nôtres : ils furent inabordables. Le lendemain nous recommençâmes nos perquisitions, plus infructueuses encore que la veille, et nous quittâmes Schloschlomé, nous promettant bien de ne plus nous reposer chez lui, si les circonstances nous amenaient de nouveau dans son voisinage.

Nous venions d'atteindre le 30 décembre, ce jour singulièrement marqué dans ma vie de voyages. Mes bœufs étaient tous attaqués de la maladie attribuée aux mouches, et moi, qui alors en doutais encore, pensant que des herbes vénéneuses, ou peut-être bien l'insalubrité du climat, l'avaient déterminée, je me hâtai de charger Henning de leur conduite vers un mouzi distant de 10 lieues, dont la réputation de salubrité paraissait incontestable. Mais, hélas ! ce jour fut le dernier que je les vis : tous moururent; et dès-lors le désert fut ma prison, aussi étroite par son immensité que la plus courte cellule.

L'Oury nous ferma bientôt toute retraite. Profonde alors de 30 à 40 pieds, non contente de couler à pleins bords, elle s'épanchait dans les deux lits riverains qui, chose singulière, l'accompagnent partout, distingués par l'absence d'arbres. Souvent même l'Oury allait plus loin encore; elle s'étendait dans les plaines, heureuses d'absorber à satiété, se chauffait au soleil et tenait sur ses eaux les canards par millions. Il fallait me résoudre à rester malgré moi sur le même point, quel que pût être le danger, à cause de la proximité de Massilicatzi; mes collections ne pouvaient être déplacées, et me séparer d'elles n'était pas chose possible. Du reste, elles s'augmentaient chaque jour de rares et nombreux insectes, et l'esprit constamment tendu vers ce but, les jours m'étaient moins longs.

Cependant, comme je venais d'apprendre la perte de mes derniers bœufs, et en même temps le retrait momentané de l'Oury, je chargeai Henning d'aller à pied à Makali's-Berg, afin de m'acheter un attelage qui pût me sortir de ma fâcheuse position. L'embarras de réussir, c'était d'abord la grande distance à parcourir, le temps qu'exigeait cette démarche, le manque d'argent; car, pour de tels voyages, personne ne se charge de ce meuble inutile ou supposé tel, et ma solvabilité non reconnue des paysans de Makali's-Berg, lesquels considèrent une reconnaissance comme un simple morceau de papier, de nulle valeur à leurs yeux. Il fallait qu'Henning cherchât à découvrir un trafiquant de Natal que je lui désignai, mais qui pouvait

se trouver à 50 lieues au delà. C'était M. Michel van Breda, le seul que je susse capable de consentir à me rendre ce service, sans profiter nullement de l'avantage qui s'offrait à lui. Henning avait du reste la latitude de traiter à n'importe quel prix, et s'il ne réussissait pas à Makali's-Berg ou à Mooï-Rivier, il devait se porter à Pieters-Mauritz-Burg, afin de ne pas me revenir sans un attelage.

Il partit, et dès lors j'inscrivis chaque journée d'absence, croyant faussement ainsi abréger le temps, et prétendant prévoir à coup sûr le jour de son retour, comme si Henning avait le pouvoir de surmonter tous les obstacles, comme si les rivières allaient se dessécher en pleine saison pluvieuse, comme si des étrangers devaient s'intéresser à mon sort, comme si les hommes de ces contrées étaient prêts à déposer l'égoïsme, ce triste lot de tous, dans le seul but de m'être utile.

L'homme malheureux est assurément le plus confiant des hommes; son premier mouvement est tel; les circonstances les plus improbables se présentent à son esprit, et si faibles que soient leurs apparences, il s'accroche à elles. Fragiles lianes mal implantées dans un sol léger de détritus, il les prend pour de fortes cordes de sauvetage parfaitement établies. Il s'imagine qu'il va sortir en s'appuyant sur elles; le faîte est presque atteint. Mais tout d'un coup survient le détachement, et il retombe au fond de son malheur avec ses illusions, qu'il croit ressaisir, s'il est homme, et desquelles il songe à se reconstruire une échelle.

CHAPITRE XXXV.

Causes d'une excursion vers le nord. — Mes torts. — Ceux de Tom. — Danger esquivé. — Députation. — Précautions. — Rhemkoka, le faiseur de pluie. — Je le supplante. — Ce moyen réussit. — Je quitte à pied les bords de la Mokoha. — Route vers le nord-quart-nord-est. — Première nuit passée dans les herbes. — Un serpent vient partager ma couche. — Continuation du voyage vers le nord-est et l'est-nord-est. — Ruisseau de Mourikeyley-Amaboa. — Deux cascades : Om-Schlabatzi, Om-Tounène. — Cafres qui voyaient un blanc pour la première fois. — Route vers le nord-est. — Le mouzi de l'Echo trouvé désert. — Bulbes sauvages. — Misérables populations. — Les habitants d'un village fuient à notre approche. — Mes gens ne se font pas scrupule de faire du butin; leur arrogance, leur amour du pillage. — Aarde-Bontjes. — Route vers le nord-quart-nord-est. — Rencontre de vestiges humains. — Une idée de Tom. — Impossibilité d'aller plus avant. — Route vers le sud-ouest. — Bords riants de l'Om-Schlabatzi. — Rhinocéros simus. — Guêpiers roses à calotte verte. — *Merops nubicoides*. — Continuation vers le sud-ouest. — La soif. — Délices que l'eau nous procure. — Les bords de l'Oury, où abondent encore les hippopotames. — Impossibilité de traverser cette rivière. — Opposition de la part de mes gens. — Innombrable quantité de fringilles. — Ce qu'il faudrait avoir pour se porter vers l'équateur. — Ce que peuvent les rois cafres. — Retour; direction sud-est. — Nous profitons des débris abandonnés par un lion que je tue dans sa fuite. — Route au sud-sud-est. — Effet d'optique. — Débordements de l'Oury. — Oie bronzée. — Un doublé de rhinocéros. — Passage des monts Sogopana. — L'obscurité. — Les lions. — Arrivée à mon camp. — Retour d'Henning après quarante et un jours d'absence. — Passage de l'Oury. — Rapidité du courant. — Embarras. — Départ définitif. — Pilanne. — Makata. — Mooï-Rivier. — J'apprends le vol de mon chariot avec bœufs et chargement. — Vaal-Rivier. — Le gué de la cascade. — Je cherche à la passer plus haut. — Travaux inutiles. — Détour jusqu'au Lynequey-Drift. — Tom me quitte, et, seul avec Henning et Guimba, je poursuis ma route jusqu'à Natal. — Anthropophages. — Pygmées.

Privé de la société d'Henning, ayant rarement celle de Tom l'infatigable, qui chassait sans cesse, l'ennui me ga-

gnait; l'excessive chaleur me faisait chaque jour passer trois heures dans la petite rivière de Mokoha, en dépit des crocodiles, qui, quoiqu'enlevant chaque jour des chiens du mouzi, semblaient pourtant y respecter les hommes. Une extrême faiblesse résultait de ce système hygiénique, diamétralement opposé à celui que l'on doit suivre en pareil cas. Je me couchais fréquemment le jour, d'autant plus que la nuit tout repos m'était interdit par de terribles coups de tonnerre incessants et si retentissants dans ces contrées : j'éprouvais de plus un malaise indicible. Mes gens se plaignaient aussi; de mes trois chiens, il ne m'en restait plus qu'un seul, et si je considérais la population des trois mouzis, j'acquérais la certitude que ces lieux devaient être malsains.

Il fallait changer d'air; j'avais le champ libre, et même à ces causes venaient s'en joindre d'autres déterminantes pour lesquelles il était urgent que je m'absentasse. La principale était une maudite affaire qui avait trouvé naissance tout d'abord dans ma position exceptionnelle, et ensuite dans mon dévouement aux intérêts de la science. J'avais, dès le principe, procédé par les moyens les plus honnêtes, afin d'obtenir de Rhemkoka ce qu'il m'importait de connaître. Comme Cafre et comme chef, Rhemkoka pouvait, sans déroger aucunement aux coutumes du pays, se rendre à mes sollicitations; mais il fit le gascon; je reçus ses promesses, et plus tard, reconnaissant la mauvaise volonté qu'il y avait apportée, je n'hésitai point à lui dé-

clarer que je comptais me passer de son acquiescement.

Bref, je tins parole, et par suite, quand je me présentai au mouzi, où circulaient une quarantaine d'hommes, Tom, qui m'accompagnait, ayant commis une étourderie que je lui reprochai sur l'heure, un Cafre se permit à mon égard des propos insolents. Comme je voulais une sorte de réparation, je demandai à cet homme s'il ne s'était pas trompé, si son cœur parlait comme sa langue. « Assurément, dit-il d'un air profondément convaincu. — Eh bien, ajoutai-je, tu vas répéter mot pour mot ce que tu viens de prononcer, afin que mes oreilles l'entendent une seconde fois, et je te lâche un coup de fusil comme si tu étais un oiseau. » Ce disant, le *tic* de mes becs de gâchette résonnait deux fois ; mon fusil était armé.

Ce Cafre, lisant dans mes yeux ma feinte détermination, se lève, empoigne mon double canon par le milieu, tandis que mon doigt reposait sur la détente. Heureusement pour lui, je me possédai suffisamment, et retenant le canon de la main gauche, je lui appliquai force coups de poing sur la tête dans le but de lui faire lâcher prise.

Les Cafres ont des crânes de fer, on le sait; celui-ci paraissait d'abord insensible; mais il n'y tint pas, et lâchant enfin, il prit sa course comme un lièvre. Je fis mine de le coucher en joue; mais je ne tirai pas, quoique j'eusse pu le faire afin de le pincer, mon arme n'étant chargée que de plomb à caille. Mais cette démarche eût été mal comprise; on m'eût soupçonné d'une intention formelle que je

n'avais pas; les réflexions n'eussent pas été ménagées, et seul avec Tom, qu'aurais-je pu faire au milieu de 40 sauvages témoignant leur exaspération par leurs cris, auxquels je n'opposai que le silence le plus absolu?

Tom, qui, bien que plus tard, avait essayé de me venir en aide, avait par hasard reçu sur la tête un coup de la crosse de mon fusil, au moment où je le faisais tournoyer brusquement pour le dégager des mains du Cafre. D'abord il en fut tout étourdi, et quand il put ressaisir le fil de ses idées : « Mais voyez donc, me dit-il, comme ils bondissent, comme ils hurlent, ces damnés de Cafres! Cette affaire les regarde-t-elle donc tous? N'est-ce pas un complot monté contre nous? Ils crient aux armes; cinq ont déjà les leurs. Maître, que faire? Nous sommes occis! »

Tom n'avait rien en main, pas une arme; il avait peur. « Partons, dit-il, allons chez nous; là du moins nous trouverons des fusils, de la poudre et des balles. Qu'ils y viennent, s'ils l'osent, j'en mets dix par terre; mais ici! Bon Dieu! maître, allons donc! » Je m'étais assis sur un monticule de terre, mon fusil maintenu perpendiculairement. « Vous pouvez aller, Tom, si cela vous convient; pour moi, je reste. — Pourquoi rester? — Ah! voici : que je parte, ils vont l'attribuer à la peur; que je reste, ils verront que je ne les crains pas. — C'est juste; mais voyez donc cet orateur qui brandit son assagaye; écoutez-le frapper son bouclier. Il cherche à enflammer les courages; entendez-vous ce qu'il dit? « Comment! tant d'hommes

noirs se laisseraient imposer les volontés d'un seul chien blanc! Mais le chien blanc va manger vos récoltes et vous mourrez de faim; et les hommes noirs le souffriraient plus longtemps! Où sont donc les hommes, les vrais hommes? Qu'ils viennent, ceux-là, et qu'ils tuent le chien blanc; sinon son fusil ou la faim les tuera eux-mêmes! »

Comme j'avais toute raison de redouter les effets de ces paroles, j'appelai à moi l'un des anciens, afin qu'il expliquât à ses compatriotes la provocation du Cafre, première cause du trouble. Soit qu'il craignît de se compromettre ou qu'il fût bien aise de me témoigner sa mauvaise volonté, le vieillard me répondit par un insolent branlement de tête, lequel en toutes langues veut dire : Non. Puis il passa outre. Ce mouvement me vexa au plus haut point. Un fouet m'eût été bien utile : j'eusse secoué la poussière et sillonné la crasse du sale manteau de peau que la marche faisait claquer entre ses jambes, et, vieille peste ambulante, le Makaschla eût eu le prix de son dédain.

Voyant cela, un autre vint à sa place; je lui fis part de mes impressions, et j'appuyai principalement sur les torts que l'on avait envers moi. J'eus encore le soin d'ajouter que la vie de mon agresseur avait été entre mes mains; mais qu'un blanc est un lion qui ne tue que quand il se sent blessé, qu'alors seulement il tue, mais qu'il tue à satiété.

« C'est vrai, dit le vieux, j'ai vu les bouches de votre

fusil tournées du côté de cet homme, et si le feu n'en est pas sorti, c'est que vous ne l'avez pas voulu. — Précisément, je ne l'ai pas voulu, parce que j'ai raison dans cette affaire, et que je compte voir vos compatriotes venir chez moi avouer leurs torts, et d'ici-là, entre vous et moi, plus de rapports de bonne amitié; vous avez noirci mon cœur: ainsi plus de chasses en commun, plus de viande, et adieu! »

Tom et moi nous partîmes au pas ordinaire. Tom eût bien voulu courir, mais je le retins : il était blanc et son front dégoûtait d'une sueur froide. La crise était passée, au moins pour le quart d'heure, et j'essayai de relever le moral de Tom en m'efforçant de rire, aussi absente qu'en pût être l'envie chez moi. Mais sa figure de cire jaune se maintint telle jusqu'à ce qu'il eût absorbé quelques tasses de café.

Tous mes fusils propres furent aussitôt chargés, les uns de balles, les autres de chevrotines; les fusils sales furent lavés, mis en ordre, chargés aussi et tous disposés dans mon wagon, les uns pour tirer par l'ouverture de devant, les autres par celle de derrière. A la moindre menace, Tom et moi devions nous jeter dans notre forteresse et prendre chacun notre poste. Nous reconnaissions bien l'impossibilité de parer aux coups de nos agresseurs, qui pourraient nous larder de leurs longues lances à travers la toile de la tente, mal garnie de mes matelas et de couvertures de laine; mais du moins avions-nous la perspec-

tive de nous faire précéder de 40 ou de 50 hommes par-delà les bornes de l'éternité, et cette consolation nous suffisait pour balancer les regrets du sacrifice de notre vie.

Mes précautions avaient même été portées à un degré excessif. Il me répugnait de me laisser donner le dernier coup par ces dégoûtants Makaschlas, et pour l'éviter, comme encore pour nuire à mes ennemis par mon dernier acte, j'avais disposé ma caisse à poudre, ne renfermant plus, hélas! que sept livres, de telle façon que mon coup de désespoir devait la faire sauter, et avec elle Tom et moi, et les assaillants enhardis par leur nombre et par le succès.

Ces dispositions faites, nous étions si changés, si raffermis à l'idée des faciles ravages que nous pouvions effectuer, que nous désirions presque voir arriver sur nous les Makaschlas au plus vite. Tom était joyeux alors; avec des armes il ne craignait rien, et s'il avait été anéanti et près de s'affaisser sur lui-même, étant au mouzi, c'était en songeant à être tué désarmé. Quoi de plus désespérant aussi pour le cœur d'un homme que de se voir exposé à tous les coups sans pouvoir riposter par un seul!

La nuit allait me donner des inquiétudes. Sans aucun doute mes projets de résistance, si bien basés qu'ils pussent être, allaient devenir nuls dans l'obscurité. Je n'entrevoyais qu'un moyen d'éviter tout danger : il eût fallu chaque soir déplacer nos armes, les disposer à 35 pas du

wagon dans un champ de maïs, et nous reposer sur elles. Si donc l'attaque avait lieu, l'ennemi se trouvait pris par derrière au moment où il croyait son but atteint sans perte d'hommes. Tom trouvait excellente cette manière de tromper l'ennemi, et déjà nous avions fait choix du lieu quand me vint une députation de huit des plus anciens du mouzi d'Om-Sitanne.

Comme ces hommes demandaient à me parler, je me présentai froidement. Ils s'accroupirent sur leurs talons, et l'un d'eux procéda lentement, narrant toute l'affaire, et rejetant tous les torts sur l'audacieux qui m'avait manqué de respect. Quand il eut fini, un autre raconta la même aventure à peu près dans les mêmes termes et dans le même but, ajoutant que tous ne devaient pas pâtir des actes d'un seul, d'autant que ces actes étaient réprouvés par la majorité. Un troisième vanta beaucoup les gros bénéfices que leur rapportaient mes chasses. Il énuméra les avantages de l'abondance de la viande et de la graisse, me priant de laisser mon cœur redevenir blanc à leur égard. Bref, chacun parla dans le but de conjurer ma colère, dont on redoutait les effets, non-seulement parce que j'allais m'abstenir de chasser, mais encore à cause de la privation de la pluie si nécessaire à leurs jardins, et de laquelle je m'étais réservé la disposition.

Ajouter une confiance entière à leurs paroles ne m'était plus guère possible; les Makaschlas m'étaient trop connus; le mensonge est trop inhérent à tous leurs dires, et

cette fois, comme dans mille autres circonstances, leurs assertions pouvaient être diamétralement opposées à la vérité. Bien plus, il était probable qu'elles servaient à couvrir quelques sinistres desseins. Néanmoins, je fis semblant de les accepter en remerciant les députés de leur bonne volonté et de leurs excellentes intentions pour moi, les assurant de tous services qu'il serait en mon pouvoir de leur rendre à l'avenir de même que j'avais fait par le passé; et comme il m'importait hautement de leur donner de fausses idées, quant à l'usage de mes armes, je ne les laissai point partir sans avoir forcé complétement leur conviction dans le sens que je jugeai m'être le plus favorable.

« Je savais bien ce matin en quittant le mouzi, leur dis-je, que les Makaschlas avoueraient leurs torts, que leurs cœurs se gonfleraient de peine et que leurs efforts tendraient à ramener la blancheur sur le mien, parce que les Makaschlas ne sont ni moins bons, leurs cœurs non moins blancs que peuvent être les hommes blancs et leurs cœurs. Tout ce qui s'est passé depuis lors je le savais d'avance, car tout devait arriver ainsi, rien n'était possible autrement. L'inimitié ne pouvait durer, ou le sang devait couler de part et d'autre. Mais qu'eussent pu contre moi des hommes armés d'un fer aigu? Ces hommes doivent approcher jusqu'à toucher leur ennemi, moi, j'ai plus de facilité : à 500 pas je les tue; à 500 pas, mes armes font voler les éclats d'une roche, et, pour que vous

ne doutiez pas de l'exactitude de mes paroles, je vais agir, et vos yeux verront. »

Je saisis alors un fusil à éléphant d'un cinquième de livre chargé d'une balle; l'arme entière pesait 25 livres. J'alignai mes huit députés dans le sens de la roche prise pour but, et, me portant derrière le premier de la file, je lâchai le coup sur le point indiqué. Tous virent jaillir le fragment de pierre, tous reçurent également l'infernale détonation dans l'entonnoir de l'oreille de manière à éprouver le déplacement de l'air, et tous, d'ébahissement, portèrent la main à la bouche, qu'ils gardèrent ouverte.

« C'est ainsi que nous avons l'habitude de tirer pendant le jour, observai-je à mes Makaschlas; mais la nuit je fais mieux. La nuit, viennent 20 ou 40 hommes, je les abats tous d'un coup, et ceci je veux vous le faire voir. » Je passai de l'autre côté du chariot afin d'y recharger mon fusil, et pour projectile j'y coulai sa charge exacte de 24 chevrotines de 120 à la livre; cela fait, je revins, et, désignant à mes étrangers un monticule de sable situé à l'autre côté de la petite rivière et distant de 110 pas, je les engageai à ne rien perdre de la perspective. « Figurez-vous, leur dis-je, 20 hommes sur ce point, puisqu'il faut choisir un point; que ce soit le jour ou la nuit, il importe peu, l'obscurité n'enlève rien de la force de mes coups : eh bien, ces 20 hommes, je les traverse tous d'une seule décharge. »

Mon fusil partit, les chevrotines firent voler le sable et

la poussière ; pas une, je crois, ne porta hors du monticule, et l'étonnement des Makaschlas fut à son comble. « Vous direz donc à ceux qui vous ont envoyés, ajoutai-je, que, si leur intention est de me nuire, mon plus grand désir serait qu'ils vinssent m'attaquer la nuit. » Puis, afin de terminer avec eux, je leur distribuai une demilivre de tabac en poudre, ce qui me valut de leur part des compliments dont je me fusse bien passé.

Tout à l'heure, en narrant ces faits, j'ai pu rester inintelligible pour beaucoup de personnes, lorsqu'il m'est arrivé de parler de la pluie dont je m'étais réservé la disposition ; une explication est nécessaire et la voici :

Chez les Cafres, comme chez maints peuples habitant même à de grandes distances de cette partie de l'Afrique, certains hommes passent pour être doués du pouvoir de faire la pluie ; souvent ce sont les *iniangas*, ceux-là mêmes qui exercent la médecine ; quelquefois ce sont des chefs, qui cherchent à doubler ainsi la part de considération que leur doit le peuple, et de là leur influence. La sécheresse arrive-t-elle, c'est à eux que s'adressent les Cafres dont les jardins dépérissent, et comme ils ne sont pas plus sorciers que ceux qui les consultent, leur talent consiste à répondre d'une manière évasive, ou à promettre de la pluie dans un délai donné, s'il est raisonnable de supposer qu'il en doive tomber durant ce laps ; ou bien encore ils répondent qu'ils s'en occuperont, et quand de gros nuages noirs s'amoncèlent en remontant le

vent, signe certain qu'un orage va crever, ils ne manquent pas d'annoncer publiquement que la pluie sollicitée approche. Ils convoquent le peuple, l'exhortent à leur venir en aide pour en déterminer la chute par les chants les plus bruyants; et quand elle tombe par torrents, assaisonnée d'éclairs, ces hommes ne manquent pas de recueillir des louanges et souvent des offrandes prélevées sur les récoltes.

Or, une nuit que j'avais besoin de plus de repos que de coutume, des chants infernaux, des cris épouvantables venaient, pour la dixième fois peut-être, interrompre mon sommeil : c'était Rhemkoka, le faiseur de pluie, qui depuis dix jours essayait vainement de soutirer quelque bon orage du ciel. Vexé de voir mon sommeil troublé par ces sottes démarches, au succès desquelles Rhemkoka ne croyait intérieurement pas plus que tous ceux qui font métier de répandre ou d'exploiter des croyances, je me pris à maudire Rhemkoka, et l'idée me vint de le discréditer aux yeux de ceux de sa tribu et de faire tourner les choses à mon avantage.

Je regardai le temps; il n'y avait point la moindre apparence de pluie. J'appelai Tom et le chargeai d'aller au mouzi porter en mon nom quelques paroles à Rhemkoha. Tom devait lui parler devant tous de manière que mes intentions fussent recueillies par plus d'un.

Voici ce que dit mon messager : « Rhemkoka, c'est vous que je viens trouver de la part de mon maître. Que vos

oreilles s'ouvrent et que votre esprit comprenne. Comment diable, Rhemkoka, osez-vous prétendre faire de la pluie tandis que le blanc, mon maître, est ici chez vous? Comment espérez-vous réussir sans lui demander son assentiment? Croyez-vous avoir un pouvoir suffisant pour réussir seul, tandis que le blanc est là? Ne savez-vous donc pas que les blancs ont une volonté supérieure pour, suivant leurs besoins, obtenir du ciel la pluie qui fait croître et mûrir? Rhemkoka, n'y a-t-il pas dix jours que vous essayez sans pouvoir faire descendre une seule goutte d'eau? Chaque nuit ne fatiguez-vous pas le peuple à pousser des cris retentissants? cris impuissants, inutiles, nuisibles même et dont mon maître se rit là-bas. Car, voyez-vous, Rhemkoka, cette manière est celle des hommes noirs, c'est la plus mauvaise, et le blanc, mon maître, sait sans clameurs faire tomber l'eau du ciel autant qu'il en est besoin. En voulez-vous à foison; voulez-vous avoir vos jardins inondés? Faites taire votre monde tout d'abord, adressez-vous ensuite à lui et vous verrez.

— Comment! fit Rhemkoka d'un air fort adroit, votre maître sait faire de si grandes pluies, et il ne nous en a rien dit! Demain matin, je m'empresserai de l'aller trouver, votre maître; car la terre est si sèche qu'elle se fend partout très-profondément. Ah! le blanc sait faire de la pluie! ajouta-t-il. — S'il sait faire de la pluie, mon maître! reprit Tom d'un air étonnant d'assurance; sachez donc qu'il en avait tant fait chez les Amazoulous que Panda

voulait l'empêcher de partir, de crainte d'une sécheresse l'année suivante. »

Par cette adroite réplique de l'invention de Tom, Rhemkoka, qui n'avait pas grande confiance en ses propres pouvoirs, tendait à croire aux miens. Tout le monde se tut et s'en fut dormir.

Le jour suivant, Rhemkoka ne manqua de venir comme il l'avait promis, et, sans me distraire de mon travail, je causais avec lui, quand je songeai à allumer une pipe. Un Cafre était alors près du brasier, grillant un morceau de viande. Je l'appelai pour qu'il m'apportât du feu; mais ma prière ne lui allant pas, il ne se dérangea point. « Guimba, criai-je en hollandais à mon jeune Cafre, prends un seau d'eau, jette-le sur le foyer, sans laisser à cet homme le temps de retirer sa viande. » Ce qui fut aussitôt exécuté, au grand étonnement et à la mortification de l'homme si peu complaisant.

Comme il jurait à sa manière, je l'interrompis par ces mots : « Canaille! va donc faire rôtir ta viande au feu du soleil, comme je vais y allumer ma pipe, et ne remets plus ici les pieds. » Prenant alors mon verre ardent et me tournant vers Rhemkoka : « Vous voyez le soleil, lui dis-je; j'en veux du feu, et j'en aurai. » A cet effet, je tendis ma pipe du côté de l'astre, et comme de raison le feu ne venait pas. « Diable! fis-je en frappant du pied la terre, qu'est-ce donc que le soleil d'aujourd'hui? N'est-ce donc plus du feu? » Et Rhemkoka souriait de ce rire exprimant le doute

et quelque peu le dédain. « Rhemkoka, le soleil ne vous a-t-il jamais brûlé? — Non, jamais, dit-il; le soleil est chaud, mais il ne brûle pas. — Mais si, c'est du feu, puisque les grands iniangas de mon pays y allument leur pipe. Tous ces iniangas qui font le tonnerre, la pluie, le temps sec, la poudre, les fusils, ceux qui appellent toutes les étoiles chacune par son nom, ceux-là ne font point autrement. — Oui; mais êtes-vous un de ces grands iniangas? — Moi! mais certainement: mon père, mon grand-père, les aïeux de mes aïeux, tous en étaient, et moi je viens d'eux, comme vous venez des vôtres, qui, je dois vous le dire, me semblent n'avoir jamais su grand'chose. — Mais votre père, votre grand-père, les aïeux de vos aïeux, tiraient-ils du feu du soleil? — Oui, toujours, quand ils le voulaient. — Et vous, vous le voulez, mais ne le pouvez pas. Donc vous n'êtes pas un grand inianga comme vos aïeux. — Pardon! encore plus grand qu'eux-mêmes, Rhemkoka; car je sais bien des choses qu'ils ignoraient. » Et mon verre, interposé, faisait alors fumer mon tabac, dont la flamme était imperceptible. « C'est bien du feu, Rhemkoka; mettez-y le doigt. Qu'en dites-vous? O excellent soleil! tu reconnais bien tes amis. »

Les idées de Rhemkoka seraient fort difficiles à traduire : c'était la satisfaction la plus complète qui se pût voir peinte sur les traits d'un homme, et après elle l'admiration la plus béante. Les exclamations ne manquèrent pas. Il ne savait que dire, et finit par me demander de ce même feu,

que je fis venir encore une fois du soleil sur un peu de poudre, afin d'enflammer quelques fagots; car décidément Rhemkoka s'imaginait qu'il devait être différent du feu vulgaire et jouir de propriétés étonnantes. Il en voulait porter chez lui. J'avais un trop grand intérêt à entretenir une semblable opinion chez cet homme; je l'assurai qu'il avait raison, et je terminai cette farce en lui disant que, de même que je disposais à mon gré du feu du soleil, de même aussi j'attirais à moi l'eau des nuages.

Rhemkoka y crut, et comment ne se fût-il pas rendu à la vue d'un tel prodige pour lui, puisque nous-mêmes nous admirons ces résultats obtenus par la science? Jusque-là, tout allait pour le mieux : j'avais supplanté Rhemkoka; lui-même avouait à tous ma supériorité, et désormais j'étais inianga. De prime abord, Tom et moi nous rîmes beaucoup de la comédie que nous avions improvisée; mais je ne fus pas peu terrifié lorsque seul j'envisageai les conséquences que tout ceci pouvait avoir. En effet, quelles idées allaient se former ces sauvages si la pluie n'arrivait pas sur leur demande? Ceci était le point capital, et je n'y avais pas songé. N'allais-je pas être taxé de mauvaise volonté? N'étais-je pas exposé à être détruit comme un être nuisible? Toutefois je me consolai en songeant qu'il tombe de temps à autre de la pluie du ciel.

Je ne tardai pas à être importuné comme je devais m'y attendre. Rhemkoka vint en personne, suivi de l'élite de sa société, me prier de faire de la pluie sous le plus bref

délai possible. Je me recueillis à sa demande; puis levant les yeux au ciel : « Mon cher Rhemkoka, lui dis-je, je sens qu'il n'y a pas un nuage dans un rayon de 20 lieues. Henderick Potgieter, de Makali's-Berg, les a tous pris pour le service de sa contrée. Il faut attendre. Quand il s'y en trouvera, demain peut-être, je les ferai s'approcher, et la pluie tombera. »

Deux jours après, nous eûmes par hasard une belle journée pluvieuse, et l'on m'en remercia. Dix journées s'écoulèrent plus sèches que les précédentes. On se plaignait, et l'on vint me trouver officiellement. C'était un soir. J'assurai mon monde que de la pluie tomberait, qu'elle tomberait certainement, mais qu'il fallait attendre une belle réunion de nuages; car une simple petite pluie ne valait pas la peine, et que, tant qu'à faire les choses, il fallait les bien faire.

Le lendemain matin, un des solliciteurs de la veille ayant eu la malencontreuse idée de venir m'ennuyer seul à propos de pluie lorsque j'étais tout affairé, je n'hésitai pas à le renvoyer brusquement. L'effet pouvait en être mauvais. J'y songeais d'une façon inquiète, lorsque vers le coucher du soleil, j'aperçus de gros nuages remonter le vent. « Vite, Tom, allez au mouzi; dites à Rhemkoka que je suis bien fâché d'avoir maltraité cet homme de ce matin; mais aussi pourquoi vient-il, celui-là, me demander de la pluie lorsqu'il me voit tout occupé à en faire? C'est ce matin que j'ai travaillé le plus pour leurs intérêts. La pluie va tom-

ber à tout inonder, si toutefois elle répond à mes efforts. Allez, courez. »

Tom remplit dignement sa commission. Huit jours ensuite, le mauvais temps n'avait pas cessé. Les communications étaient interrompues par la rivière de Mokoha, profonde alors de 10 pieds [1], et de l'autre bord m'arrivaient des félicitations sans nombre : on me criait de toutes parts pour me remercier et m'autoriser à cueillir dans les jardins les fruits qui me conviendraient le plus. « Oui, oui, répondait Tom, il n'y a pas au monde de plus fameux inianga que mon maître. Quand il fait de la pluie, c'est autre chose que celle de Rhemkoka. Mais demandez-lui donc qu'elle cesse ; car voilà longtemps qu'elle dure, et vos champs sont noyés et remplis de canards ; et si vous ne dites rien, elle tombera toujours.

— Quand nous ferez-vous du beau temps ? me cria Rhemkoka. — Ah ! après la pluie. » Et tous furent satisfaits.

Je sais très-bien que ma conduite dans cette circonstance sera blâmée par les philanthropes civilisateurs, lesquels cherchent par tous moyens à substituer les croyances chrétiennes à la confiance qu'ont ces peuples dans leurs iniangas. Je n'ignore pas les reproches que l'on pourra me faire pour avoir agi de la sorte ; mais je voudrais que ceux-là mêmes qui jugeront mauvais mes actes d'alors vinssent à se trouver dans une position analogue à la mienne. Alors

[1] Pas un Cafre makaschla ne sait nager.

déjà je manquais de vêtements; ma peau se soulevait en cloches par l'ardeur du soleil; la viande composait seule toute ma nourriture, et encore elle pouvait manquer bientôt, considérant la faible quantité de poudre qui me restait. J'étais à la merci de ces Cafres, assez mal disposés à mon égard. Ne fallait-il pas que je me misse en quête de ressources extraordinaires pour parer à tous les inconvénients, à toutes les misères présentes et futures dont je préfère épargner le triste tableau à mes lecteurs? Je n'en ai pas moins donné à ces peuplades une haute idée des blancs, ce que font rarement ceux dont la mission spéciale est d'agir en ce sens.

Henning était parti depuis vingt-huit jours quand je quittai mon poste des bords de la Mokoha, afin de poursuivre à pied vers le nord une excursion aussi prolongée qu'il serait possible. Rhemkoka m'avait donné deux hommes auxquels j'adjoignis un des miens; Tom m'accompagnait aussi, et nous fîmes route encore une fois vers le mouzi de Schloschlomé, que nous atteignîmes le même soir au coucher du soleil. Mais cette fois, le souvenir des terribles insectes qui m'y avaient assailli dès ma première tournée me fit camper à 200 pas des huttes, où de longues herbes devaient nous offrir un lit assez doux.

Ici encore mes précautions faillirent m'être funestes, et sans la lune, qui brillait de tout son éclat précisément au-dessus de nos têtes, j'eusse été victime d'un serpent bien petit, mais aussi bien venimeux. Une natte et une couver-

ture de laine composaient mon lit, placé à 3 pas du feu. Après mon premier sommeil, vers onze heures, je m'étais levé, et quelques minutes ensuite, comme j'allais m'étendre de nouveau, je découvris une *S* sur le milieu de ma natte. Elle était blanche, et comme j'approchais pour mieux distinguer, je ne fus pas peu étonné de reconnaître trois angles à la tête : c'était un *nacht-adder*, renversé sur le dos, lequel était venu précédemment se loger dans les plis de ma couverture, jusqu'à ce que le froid de la nuit l'y eût engourdi. Ma baguette de fusil lui rompit l'échine et servit à le jeter à 15 pas, après quoi je me recouchai sans trop songer que d'autres pouvaient bien prendre sa place.

Dès que le jour parut, nous fîmes route en compagnie de deux hommes que Schloschlomé nous avait donnés pour guides. Cette fois, notre direction s'écartait forcément du nord ; elle varia entre le nord-est et l'est-nord-est, tandis qu'elle avait été la veille au nord-quart-nord-est. C'était le 10 février, et quoique la saison des pluies ne fût pas complétement écoulée, le temps était beau et paraissait se maintenir tel ; c'était une faveur dont je m'estimais fort heureux. Après une marche de deux heures, nous atteignîmes un joli ruisseau du nom de *Mouri-keyley-Amaboa*, que nous traversâmes pour gagner vers midi un mouzi qui, au dire de tous, était encore le dernier.

On nous y reçut dans une manière de caravansérail sup-

portée par des piliers de bois et ouvert à tous les vents. C'était l'abri public où durant le jour les hommes tiennent leurs réunions; c'est là que l'on cause de ce qui a été fait, de ce qui doit l'être; là que se projettent les chasses et que se discutent les affaires privées. L'endroit n'était pas des plus propres. La terre, sèche et poudreuse, y tenait lieu de siége; de l'herbe sèche qui jonchait les pourtours avait servi de lit à des étrangers; çà et là des cendres, au milieu desquelles se voyaient trois pierres, attestaient que l'on y avait cuit des aliments; le toit était du reste plus élevé que d'habitude; la forme du bâtiment, ronde comme toujours, et sa capacité suffisante pour contenir 100 personnes : c'est le plus grand édifice construit par les Cafres que j'aie rencontré aussi longtemps que je voyageai chez eux.

Le mouzi, d'apparence misérable, était bâti sur une pente douce, allongée, et servant de pied à d'énormes roches à pic toutes stratifiées; c'était encore du granit. Vers ces points, la vue trouvait à admirer quelque chose; deux longs rubans argentés descendaient perpendiculairement des sommets plats de ces élévations aux flancs rouges et verts, et leur couleur contrastait vivement avec celles du fond. On eût dit un meuble gigantesque incrusté de filets de nacre; leur longueur était de 1,000 à 1,200 pieds, et c'est par un tel saut que débutent dans la plaine les rivières d'Om-Schlabatzi et d'Om-Tounène.

Bon gré mal gré, le capitaine du mouzi me donna des

guides afin de me conduire au plus prochain mouzi, quoiqu'il ne consentît pas à avouer qu'il en existât d'autres, et ces hommes adjoints aux miens, je comptais bien les garder jusqu'à la fin de ma tournée, afin d'avoir une troupe plus respectable. Nous traversâmes bientôt ensuite Om-Schlabatzi en un endroit où de grosses pierres noires encombraient son lit, et par mille tours et détours probablement décrits avec intention par nos guides mal disposés, nous atteignîmes vers le soir le mouzi que je nommai mouzi du *Gradin*, à cause de sa situation dans des montagnes taillées en marches d'escalier. Comme nous n'avions pas encore rencontré l'ombre d'une gazelle, il fallut me contenter pour souper de quelques cannes à sucre offertes par le chef, qui me fit l'effet d'un homme passablement bon, sans qu'il eût l'air ouvert. Des boutons de métal le payèrent de ses services; mais, à la froideur avec laquelle il les accepta, je pus juger que des objets de première nécessité lui eussent convenu davantage.

Le 11, vers neuf heures du matin, nous eûmes à traverser la rivière d'Om-Tounène, dont les limpides eaux, profondes de 5 pieds, dormaient à l'abri de roseaux verts, et nous ne la quittâmes point sans avoir bu à satiété; car, suivant toute apparence, la journée devait être très-chaude, et le terrain à parcourir ne promettait pas d'eau. Bien plus, comme nos guides s'obstinaient à nous tromper quant aux distances, et qu'il nous était impossible de savoir d'eux où et quand nous devions rencontrer, soit une

rivière, une mare d'eau ou un mouzi, il était bon d'absorber du liquide pour toute la journée, d'autant plus que malgré ce que la soif a de pénible, il n'est pas d'usage qu'un Cafre porte une calebasse pleine.

Nous donnâmes ensuite dans des revers de montagnes où un poff-adder gros et court me passa entre les jambes. Ma baguette de fusil tua le dangereux reptile, et nous poursuivîmes notre route jusque vers midi, où nous fûmes heureux de rencontrer un autre mouzi, encore le dernier, si j'en eusse cru ses habitants.

J'étais le premier blanc que voyait le capitaine du lieu; mais il ne témoigna nulle surprise à ma vue, nulle déférence non plus, et je n'obtins ce que l'on pouvait m'offrir qu'en le demandant d'un ton de maître; il est vrai qu'à la rigueur je pouvais me passer de toute offre, car ces hommes n'avaient à nous présenter que des cannes à sucre dont la pulpe était passée au rose par l'effet de la présence d'une larve blanche, que l'on rencontrait dans presque toutes, et durant la marche dans les montagnes, les néfliers sauvages nous avaient fourni leurs fruits avec une abondance extrême.

Après une heure de repos, nous quittâmes ce point et nous fîmes route vers le nord-est jusqu'au coucher du soleil, que nous atteignîmes le mouzi de l'Echo. Trois gazelles mélampes s'étaient montrées à nous; j'avais blessé l'une d'elles, mais elle nous avait échappé, et cette fois encore il fallait recourir aux vivres dont usaient les misé-

rables Makaschlas. L'un des miens, dans la crainte de ne rien trouver, s'était muni d'un aliment qu'il avait découvert dans un terrain bas et humide : c'étaient des bulbes qui furent cuites, les unes à l'eau, les autres dans les cendres. J'en goûtai; mais je ne leur trouvai d'autre saveur qu'un goût terreux fort désagréable, et encore me fut-il impossible de les mastiquer suffisamment. Ces ognons étaient d'un tissu solide et comme ligneux, à peine séparable à des dents de Makaschlas.

Le Mouzi de l'Echo ne s'était pas offert de lui-même à nous : il était enclavé dans une gorge sinueuse, montante et difficile, et sans guides nous l'eussions dépassé. Les voix d'hommes y retentissaient de la façon la plus bizarre; une seule faisait l'effet de dix par la répercussion du son sur les roches voisines, et nous pensions y entrer que nous en étions encore distants de 200 pas.

Cet endroit avait été choisi exprès afin que la population pût se soustraire aux recherches de Massilicatzi, au cas que l'armée de ce chef eût eu mission de purger le pays des Makaschlas qui y restaient encore. Il n'était habité que par des vieillards, des femmes et quelques enfants, tous les hommes capables de porter les armes ayant été tués deux ans auparavant sur d'autres points par les guerriers de Massilicatzi. A notre arrivée, nous ne trouvâmes personne à qui parler ; tout le monde avait fui dans les roches et les bois voisins. Plus d'un œil nous surveillait à coup sûr des cachettes supérieures, mais mes gens n'en

tinrent aucun compte; ici gisaient à terre des melons d'eau qu'une femme avait jetés pour courir plus vite; là deux larges pierres plates étaient couvertes de farine de blé cafre; plus loin, sur un feu, cuisaient des pains plongés dans l'eau bouillante. Mes affamés saisirent tout, et comme pour me faire sanctionner leurs actes, il s'empressèrent de déposer à mes pieds le produit de leurs recherches. Il n'y avait pas à hésiter, j'avais faim comme eux, de plus j'étais autorisé par la sauvage démarche des habitants à disposer de ce qui leur appartenait. Je me réservai donc une pastèque et de la farine dont je me fis immédiatement des pains cuits sur des charbons ardents.

Seulement, quand chacun de nous se fut repu, notre air, qui n'annonçait pas de terribles conquérants, ayant été observé par quelque vedette, divers habitants se risquèrent à se montrer; mais sur leurs physionomies se lisait un air de mauvaise humeur, provoquée sans doute par la certitude d'une démarche inopportune. Les miens prirent plaisir à tourner en ridicule ces vieux débris, dont la contenance était tout au moins fort embarrassée. Une femme cependant fit exception; elle avait pour elle seule la dose de résolution qui eût dû être répartie entre tous. Elle cria et tempêta contre nous jusqu'après minuit, sans épargner les épithètes de vagabonds et de voleurs. C'était précisément celle dont la farine m'avait servi, objet précieux sans doute pour elle, car je remarquai que les céréales n'étaient pas cultivées sur ce point, où les habitants,

pour ne pas laisser découvrir leur retraite, vivaient de quelques cucurbitacées durant la saison, et de fruits sauvages amoncelés et séchés pour l'hiver.

Le 12, nous traversâmes de bonne heure une longue vallée qui, vers dix heures, déboucha sur une plaine d'un sol marécageux. Là, sur l'herbe verte, se laissaient apercevoir d'innombrables petites fleurs jaunes, à la vue desquelles Tom ne put retenir un cri de joie; il était heureux, disait-il, de retrouver si loin ces *booter-bloem* (fleurs à beurre) qui lui rappelaient le *Binnen-land* (l'intérieur de la colonie du Cap, où il était né). Suivant lui, juge compétent à cet égard, la présence de ces fleurs était un indice certain de l'excellence des pâturages.

Non loin de là, nous fîmes rencontre de deux jeunes femmes accompagnées d'un homme. Leur étonnement et leur peur furent extrêmes lorsqu'elles me virent me démasquer avec Tom de derrière trois de nos accompagnants. Il était trop tard pour fuir : aussi ces pauvres femmes durent-elles faire bonne contenance. Nous apprîmes d'elles que leur mouzi n'était plus distant que d'une heure de marche, et nous les laissâmes s'estimer heureuses d'être quittes à si bon marché de notre rencontre imprévue : c'est que déjà mes Makaschlas, ceux-là mêmes que j'avais pris malgré eux pour m'accompagner, émettaient tout haut le projet de faire prisonniers les hommes et les femmes que nous trouverions isolés ou réunis au nombre de un à quatre. Il fallait, disaient-ils, grossir la

troupe afin d'imposer la loi partout où nous passerions.

Tout d'abord je pris ces dires pour une plaisanterie, mais je reconnus ensuite que mes gredins avaient mûri le projet de profiter de la terreur que pouvaient répandre mes quatre fusils, afin de piller ces populations, leur enlever toutes espèces de fourrures et ramener de l'expédition des femmes et des enfants pour leur service propre, laissant ensuite à ma charge la responsabilité de leurs actions infâmes.

Nous n'étions pas encore au mouzi signalé, que déjà des corps noirs apparaissaient fuyant dans toutes les directions. Les femmes, les enfants, les hommes eux-mêmes déguerpissaient en tous sens. Plus de 300 personnes, se laissant aller à la panique, abandonnaient ainsi tout leur avoir, quoique nous ne fussions que 15 hommes. S'imaginait-on voir seulement l'avant-garde, s'attendait-on à voir surgir un corps plus nombreux? Je ne sais; toujours est-il que nous fîmes notre entrée dans un village désert.

Les miens, enhardis par la pusillanimité des habitants et poussés par leur amour pour les fourrures, pénétrèrent aussitôt dans les cabanes sous prétexte d'y chercher des aliments, mesure que j'autorisai, ne pouvant agir autrement; mais tous, sans exception, firent main basse sur les manteaux les plus distingués; les collections de peaux de chat-tigre, de chat-genette, de canis mélanotis, furent aussitôt soustraites que découvertes; quatre hommes se mettaient à un paquet pour le mieux serrer, afin d'en cacher le

volume, et quand ils eurent chacun leur charge de butin, alors seulement ils songèrent à incorporer les provisions. Ce fut en vain que je leur reprochai une semblable façon d'agir, ce fut en vain que je les en blâmai. Comme je n'avais pas avec moi la force, je dus passer par leurs volontés.

Le capitaine du mouzi, qui avait fui moins loin que les autres, revint une demi-heure après notre arrivée; il vit les paquets amoncelés par les miens et n'en témoigna nul mécontentement. Alors mes effrontés Makaschlas firent mieux : ils voulurent exiger de lui des provisions pour la route, et que des hommes fussent désignés pour les porter: c'était le comble de l'insolence. Non-seulement les habitants devaient consentir à se laisser voler, mais il fallait encore qu'ils aidassent les voleurs à porter leurs parts de prise. J'étais indigné à tel point que je ne calculai pas le danger qui pouvait me menacer; je me rangeai avec le chef pour leur faire opposition, et quelques-uns des plus hardis reçurent le prix de leur arrogance : un bâton court marqua le dos et les côtes de quatre d'entre eux.

Le court séjour que je fis dans le mouzi du *Pillage* me permit d'y voir et d'y déguster de ces haricots qui se développent sous terre au col de la racine et que l'on appelle à Natal *aarde-bontjes*. Ils n'en différaient que par leur grand volume et leur excellence. Chacune de ces graines, de forme ronde, avait 2 centimètres de diamètre; la pellicule qui l'entourait était d'un rouge obscur; une cosse bivalve de nature cassante à l'état sec préservait le fruit du contact et

renfermait souvent un ou deux haricots. C'est un légume très-farineux offrant quelque similitude avec la châtaigne, mais qu'à la première vue un maladroit confondrait avec la pistache de terre. Ce végétal serait une excellente acquisition pour l'Algérie.

La route fut reprise vers le nord-quart-nord-est, mais sans guide, parce que je m'étais opposé aux exigences de mes Cafres. Or, comme ils étaient chargés outre mesure des fruits de leurs rapines, ces hommes se souciaient assez peu de cheminer vers le nord, qui était la direction la plus opposée à celles qu'ils eussent désiré prendre. De là naquirent les objections : « Qu'y allez-vous chercher? Que voulez-vous y voir? Il n'y a plus d'habitants, plus d'eau et plus de gibier ; que prétendez-vous donc y faire? »

J'étais assourdi, ennuyé, fatigué de ces questions auxquelles je m'abstenais de répondre; mais comprenant qu'ils voulaient me contraindre à abandonner mon but, et qu'avec ces idées de retour, mes sauvages compagnons pouvaient bien m'abandonner moi-même la nuit durant mon sommeil, je résolus de leur imposer mes volontés. Tom était toujours de mon avis; c'était un appui suffisant : « Vous êtes avec moi, leur dis-je, et vous me suivrez aussi vrai que voici mon fusil; je le lâche à qui s'écarte : attention, et marchez droit! »

Les plaintes cessèrent; nous longeâmes des montagnes que nous traversâmes en partie. Dans diverses haltes, nous pûmes encore une fois juger de l'immensité de la plaine où

l'Oury et la Morikoey se rejoignent. Ce n'étaient que des bois sans fin composés d'immenses *kaamel-doorn* croissant à distance et parsemés dans les intervalles d'autres espèces d'arbres belles et fortes. Partout le sol n'offrait qu'un gros sable granitique préférable aux grands végétaux; mais l'eau manquait, et déjà je regrettais amèrement de n'avoir pas suivi ma première idée, celle de longer l'Oury elle-même.

Dès que nous fûmes descendus dans la plaine boisée, nous ne tardâmes pas à rencontrer des traces d'éléphant; malheureusement elles s'écartaient trop à l'ouest; nous dûmes les quitter pour le nord, et nous aventurant à tout hasard, quand le soleil se coucha, une mare d'eau infecte s'étant présentée, les feux y furent allumés pour la nuit.

Me mettre en quête de mon souper fut mon premier soin. Je comptais sur les gangas qui viennent boire au crépuscule; quelques coups de fusil m'en procurèrent une quinzaine, ainsi que deux canards qui s'étaient maladroitement remis à 15 pas du point où j'étais à l'affût. Mes gens, au sort desquels je m'intéressais assez peu, trouvèrent aussi de quoi souper, ce qu'ils durent à leur esprit d'observation et à ce talent inné chez les peuples sauvages qui consiste à savoir lire à terre les traces des êtres qui y ont passé. Un pied humain avait laissé une empreinte sur le bord de la mare : c'était un pied de femme. Cet indice leur suffit à découvrir un petit sentier, lequel fut supposé aboutir à un endroit habité. En effet, une réunion de trois huttes

existait à dix minutes de marche; elle fut découverte, et les misérables habitants se virent spoliés de leur viande, qui séchait au vent coupée en longues cordelettes : aussi ne montrai-je pas peu d'étonnement, quand je revins, de trouver mes forbans se réjouissant autour de grands feux chargés d'une nourriture abondante.

« Master Delegorgue, me disait Tom, tout en plumant, rôtissant et mangeant gangas et canards, il ne tient qu'à vous. Tenez, avec le caractère aventureux et cupide de ces tribus makaschlases, chez qui nous avons pris ces scélérats, rien n'est plus aisé. — Quoi donc, Tom? — Eh bien! oui, voyez; ceux-là, contraints par la force il y a trois jours, semblaient pleurer alors, et aujourd'hui que l'amour du pillage s'est emparé d'eux, aujourd'hui qu'ils ont vu combien cela était facile sous le patronage apparent d'un blanc, je suis sûr que des populations entières nous suivraient. — Et que faire de semblables populations? — Qu'en faire! reprit Tom, mais ravager, ravager, inspirer la terreur, vivre de butin, rallier au noyau primitif des tribus qui se soumettraient pour éviter d'être pillées, et fonder un empire, être roi. Quoi! roi à 500 femmes et à 100,000 têtes de bœufs et vaches, n'est-ce pas un beau sort que celui-là! Eh bien, il ne faut que le vouloir.

— J'en suis persuadé comme vous, Tom; la chose est même facile d'exécution; mais une royauté de cette sorte ne saurait me sourire. Passe encore pour les 500 femmes et les 100,000 têtes de bêtes à cornes; mais que Dieu

garde de 200,000 sujets semblables à ceux que nous avons. Pour mesure préliminaire, il faudrait en faire occire une moitié, afin de bonifier l'autre, pratiquer exactement le système qu'ont suivi Djacka, Dingaan et Panda chez les Amazoulous, et il est pénible de devoir l'établissement de la discipline chez un peuple à un sacrifice de 50 pour 100. Si l'on pouvait espérer qu'il en coûtât moins, j'y adhérerais ; mais vous connaissez un peu les Cafres, et vous savez que mon estimation n'est pas fausse. »

Tom avait eu là une singulière idée que je cherchai à définir, et, ma foi, plus j'y pensai, plus j'entrevis la facilité d'exécution. La renommée des blancs a retenti jusque-là, bien que ces Cafres n'en eussent jamais vu avant mon passage; l'effroi qu'inspireraient quelques fusils suffirait à servir des conquérants de cette sorte, et il ne faudrait que quelques mois pour l'emporter de beaucoup en puissance sur la majeure partie des roitelets d'Allemagne.

Le succès d'une pareille tentative serait d'autant plus certain, qu'il n'existe pas d'union entre les diverses peuplades ; que chacune, prise à tour de rôle, n'opposerait que peu ou pas de résistance, et se verrait forcée à grossir la troupe conquérante, comparable alors à une boule de neige. Massilicatzi, à la tête d'une fraction de la tribu des Amazoulous, n'avait point agi autrement, et sa conquête avait eu la rapidité d'un voyage. Peu de temps après, Massilicatzi disposait de 25,000 guerriers.

J'ai donc véritablement renoncé à la possibilité de me

construire un royaume, j'ai déjà dit pourquoi. Mais malheureusement pour Tom, qui ne partageait pas en tout ma manière de juger des choses, il ne put consentir à faire le sacrifice des 1,000 bœufs et vaches et des 20 femmes qu'il eût eues comme grand capitaine ; son sommeil en fut longtemps troublé.

Le temps nous favorisait; la nuit fut belle; les moustiques seules, attirées par le voisinage de la mare, nous tourmentèrent passablement. Nous fûmes sur pied de bonne heure, et notre premier soin fut d'aller visiter nos voisins. Ils s'étaient sauvés à notre approche, à l'exception d'un seul homme que les miens saisirent à l'effet de porter un nouveau paquet de fourrures volées. Plus loin une femme fut rencontrée; elle fut également retenue par celui qui portait ma caisse à munitions et préservatifs, dont elle dut forcément accepter la charge, et par qui elle était immédiatement et constamment suivie, afin que la fuite lui devînt impossible. Encore une fois mes efforts furent vains pour exempter de corvée ces deux étrangers. Il eût fallu pour faire respecter mes ordres brûler la cervelle de deux des miens. Le remède était donc pire que le mal.

Nous nous avancions toujours dans la plaine immense, conservant la direction du nord, lorsque vint l'heure de la première halte. Nous manquions d'eau, chacun avait soif, et alors se tint un conciliabule. Notre prisonnier avait déclaré que nous ne rencontrerions pas une goutte d'eau durant trois jours de marche, si nous nous obsti-

nions à poursuivre dans ce sens. Suivant ses dires, il ne s'y en rencontrerait que chez les *Makatous*, vers le nord, et chez les *Amadebés* ou *Amadebelés*, éloignés de trois à quatre journées de marche vers le nord-est. Les Makatous ne recevaient les étrangers qu'à coups d'assagaye; les Amadebés[1] étaient le peuple de Massilicatzi, et avec ce chef, il n'y avait, je le savais bien, aucune transaction possible pour moi ni pour mes gens si j'étais surpris sur son territoire, voire même si j'étais rencontré où j'étais alors.

Je proposai, connaissant approximativement le cours de l'Oury, de faire route droit à l'ouest; mais les miens préférèrent qu'elle fût rétrograde vers l'Om-Schlabatzi, dont la distance leur était connue, et où nous devions trouver un gibier abondant. Je me rendis à leur vœu, me réservant à part le projet de gagner les bords de l'Oury, afin de la descendre pendant plusieurs jours.

Dès lors nous mîmes le cap au sud-ouest, et après dix heures d'une marche rapide, durant laquelle nous n'avions rencontré qu'une vaste *zout-pan*, saline dont l'eau était complétement impotable, nos efforts nous amenèrent à planer bientôt sur les bords verdis de l'Om-Schlabatzi. La traverser, afin de prendre une position et nous baigner ensuite dans ses eaux limpides, fut l'affaire d'un instant.

[1] On dit communément *Amadèbés*, quelquefois *Amadèbèlés*. Le capitaine Harris écrit *Matabili*. Ces peuples avaient en outre le nom de *Ama-Balékylé*, qui signifie non *les Invisibles*, mais littéralement *les Déserteurs*, de leur désertion de la tribu des Amazoulous, à laquelle ils appartenaient.

Elle était si belle, son lit était si doux et si pur que nos excessives fatigues de la journée se virent dissipées en quelques minutes et payées au centuple! Mais, tandis que nous jouions ainsi aux crocodiles, narguant ceux de la véritable espèce qui s'y trouvaient sous des bordures de roseaux, un Cafre nous imposa silence en désignant sur le versant opposé quelque chose d'un rouge argileux qui se mouvait : « Tom ! des rhinocéros ! Allons-y. » Un quart d'heure plus tard nous venions d'en fusiller trois, dont une grande femelle était tombée, grasse à lard et nous promettant un souper délicieux. Tous mes Cafres voulurent assister au dépècement. Ils avaient raison, du reste; car la nuit arrivait rapidement, et d'une aussi excellente bête, il ne fallait pas laisser aux hyènes une trop large part.

Le ciel, qui se chargeait vers le sud, me faisant craindre quelque grande pluie, j'établis à la hâte une cabane revêtue de touffes d'herbes, afin d'avoir au moins l'apparence d'un abri pour la nuit. Un quart d'heure à peine suffit aux Makaschlas pour l'édification d'un toit de ce genre. Quand les provisions furent abritées, des feux élevèrent leur flamme à 15 pieds, et lorsqu'ils ne présentèrent plus qu'une nappe de charbons incandescents, de superbes tranches ou cordes de viande entrelardée les revêtirent et s'y tordirent comme eussent fait de vrais serpents. C'était plaisir de voir ces hommes assis ou couchés retirer du feu une partie de leur grillade, la porter à

la bouche, la saisir des dents, et de leur assagaye dirigée la hampe en haut, trancher le morceau au ras de leurs lèvres, heureux qu'ils sont de pouvoir agir ainsi, considérant la saillie de leur bouche et le peu de projection de leur nez. Leur ardeur à la curée avait beau être grande, elle ne l'emportait pas sur la mienne; mon souper ne se termina qu'à minuit : je n'avais pas consommé moins de 15 livres de viande, et vers six heures la faim me réveillait déjà. J'étais habité, sans le soupçonner alors, par un ténia de 4 pieds et demi de longueur, qui se décelait par de nombreux cucurbitains, lesquels, à dire vrai, m'étaient alors tout à fait inconnus.

Cette circonstance explique mon étonnante voracité passagère. La présence de cet insatiable et cruel parasite m'avait occasionné différentes indigestions lorsque les aliments pris n'étaient pas à sa convenance. La viande, quelque grande que fût la quantité absorbée, était assez promptement digérée, mais le riz au carry indien et les *aarde bontjes* provoquaient ou des coliques ou des vomissements.

Le ténia dont je parle est bien connu et très-commun chez tous les Cafres, qu'ils soient zoulous ou makatisses. Ces hommes s'en inquiètent peu. Les Makaschlas ne recouraient à aucun remède; mais ceux de Port-Natal employaient la racine d'une fougère qui croît dans la plaine voisine de la baie et du camp actuel des Anglais : elle a nom *om-komo-komo;* on la pulvérise au mortier, l'on en

fait des pains qui doivent être mangés. Habité par un second ténia, j'en essayai à mon retour; mais l'amertume que l'on goûte ainsi tout entière et la nature ligneuse du médicament m'empêchèrent d'en prendre la quantité suffisante : aussi n'eut-elle pas d'effet sur moi, quoique ses propriétés soient reconnues par les Cafres. Ce remède est cependant de beaucoup inférieur à la racine de grenadier.

Troublé comme je le fus longtemps par ces insatiables parasites, dont les cucurbitains étaient détachés de 18 à 20 par vingt-quatre heures, je m'obstinai à deviner comment ils pouvaient se transmettre de personne à autre. Mes recherchent n'aboutirent qu'à me faire supposer que leurs œufs très-petits, légers et pulvérulents, après peu de séjour vers l'extrémité inférieure du canal intestinal, se détachaient et tombaient abandonnés au hasard, non pas qu'ils dussent être transportés par les vents comme le pollen, mais jusqu'à ce qu'un concours de circonstances diverses les fît pénétrer chez l'homme, soit par le nez, la bouche ou l'organe qui leur convenait le mieux.

Le 14, le souper de la veille ayant prédisposé chacun des miens au repos, je trouvai bon de laisser mes gens tranquilles; je pris mon fusil double, afin de me procurer quelques jolis oiseaux plus communs qu'à Sogoupana : c'étaient surtout des veuves, la longicaude, et la royale ou quatre brins; j'y obtins encore une variété de hobereau et un blac mâle parfaitement adulte. Les grands guêpiers

roses à simple calotte verte y étaient assez communs; mais j'en avais obtenu à mon camp de Mokoha, et le plumage de ceux-ci était, comme toujours, assez peu frais.

Cette espèce, dont je n'ai encore rien dit et que j'ai procuré le premier aux collections ornythologiques du Jardin des Plantes, ne se rencontre abondamment sur les bords de l'Oury qu'à partir du point où elle reçoit la petite rivière de Mokoha, entre le 24e et le 25e degré de latitude sud. Encore ne commence-t-elle à s'y montrer que vers la fin de décembre, et la durée de son séjour dépend de celle des chaleurs. Beaucoup d'amateurs confondant à première vue ce guêpier nouveau avec le guêpier rose du Sénégal, je crois bon et utile d'en donner les mesures et la description.

D'une longueur totale de 36 centimètres 5 millimètres, le bec en a 4, le corps 12, la queue 10, et les deux pennes du milieu la débordent de 10 centimètres 5 millimètres; le bec, les pieds et les ongles sont noirs; une calotte d'un vert fondu de bleu d'algue marine couvre la tête; un beau trait noir passe sous l'œil, et se projette en arrière à même distance que la calotte, à laquelle il sert de base; le croupion, dans la partie supérieure comme dans l'inférieure, est d'un bleu plus clair et plus décidé que celui de la tête; les ailes, leurs couvertures et le dos sont d'un rouge brique fondu de rose; l'extrémité de toutes les pennes se brunit d'une teinte plus foncée, et du bec au croupion,

sur toute la gorge et l'abdomen s'étend une belle et attrayante couleur du rose le plus tendre. Celui du Sénégal est inférieur en taille, et chez lui le vert ou bleu d'algue marine couvre la tête et le cou[1].

Levaillant nous apprend qu'il obtint chez les Kabobiquois, à la côte occidentale, un guêpier rose déjà connu avant lui et nommé guêpier de Nubie; si Levaillant ne s'est pas trompé, il n'a donc pas trouvé l'espèce dont je parle. M. le docteur Smith, lors de son voyage, ne l'a pas rencontrée non plus, ce qu'il faut attribuer à la saison, parce que cet oiseau passe l'hiver sous l'équateur; c'est surtout là qu'il faudrait le rechercher pour sa fraîcheur, vu que durant trois mois d'été, sur 45 individus que je tuai, cinq ou six à peine étaient passables. Beaucoup revêtaient encore à cette époque la livrée du jeune âge, laquelle est assez différente pour mériter une mention. Ainsi, les couleurs étant encore indécises, la tête était plus verte; le manteau était également mêlé de vert et de rouge; la gorge, d'un rose sale, laissait voir à sa base une tranche bleue qui s'étendait en une teinte bleuâtre sur l'abdomen entier; la queue n'avait pas non plus ses deux pennes, qui tendaient seulement à déborder de 2 centimètres. Ce guêpier est de passage dans ces contrées, de même

[1] Les individus que j'ai procurés au Jardin des Plantes ont servi à la description que viennent d'en donner MM. O. Desmurs et Pucheran dans leur intéressant ouvrage sur les oiseaux. C'est de ces naturalistes que le guêpier dont je parle a reçu le nom de *Merops nubicoïdes*.

que les *Merops apiaster* et *M. Savignii*, tandis que le *M. minulus* et le *M. bullockoïdes* y passent l'hiver et s'y voient en tous temps.

Le lieu que nous avions choisi pour campement présentait les herbes les plus belles et les meilleures; elles étaient longues, fines et douces au goût. Leur apparence était admirable, et Tom songeait que ce serait un excellent endroit pour s'y établir avec des troupeaux. Un jour, s'il en avait les moyens, il chercherait à exécuter un semblable projet; car il tenait essentiellement à se ménager un coin de terre vierge du contact des idées européennes où il pût vivre dans une belle indépendance, mais non sans avoir sous ses ordres une population suffisamment respectable. Ainsi sont malheureusement les désirs des hommes : chacun de nous veut être libre, mais chacun veut en outre commander à des inférieurs. L'homme de tous les temps et de tous les pays n'a jamais eu qu'un seul but, chercher ses aises. La première condition est l'affranchissement de toute entrave; est-il libre, sa raison ne le soutient pas, il veut plus : c'est du luxe qu'il lui faut; et, pour le satisfaire, pour qu'il puisse mener une vie molle suivant son gré, 10, 100 ou 1000 hommes devront lui sacrifier leur temps; et ces goûts sont si généraux, ils ont des racines si profondes, que niveler les conditions ne servirait à rien; le lendemain déjà se verraient des différences.

Plus loin, en suivant les bords de l'Om-Schlabatzi, de vastes terrains se revêtaient de *haack-doorn;* leurs buissons

voisins et fréquemment reliés entre eux par leurs propres branches ne souffraient la proximité d'aucune autre espèce de végétaux ligneux; c'était folie de songer à les traverser: aussi dus-je renoncer à l'idée de descendre le cours de la rivière jusqu'à la jonction de l'Oury.

Le 15, je levai le camp avant le jour et nous fîmes route au sud-ouest. Chaque Makaschla pour porter plus aisément sa ration de viande de rhinocéros, l'avait arrangée en cordes torses capelées au cou; l'épaisseur de ces grelins de nouveau genre n'était pas moindre de 15 centimètres. Nos prisonniers étaient toujours avec nous; ils avaient pris une large part à la bombance faite aux frais du rhinocéros et leur mine s'était bonifiée. Le début de la marche s'égaya d'une histoire à laquelle ils avaient donné lieu.

Comme durant l'obscurité de la nuit précédente la femme avait essayé de fuir, celui dont elle portait la charge, trop puissamment intéressé à ce qu'elle restât, l'avait saisie et garrotté par les jambes, en ayant soin d'attacher fortement à la sienne propre le bout de la lanière, de telle sorte que la femme, n'ayant ni couteau ni pierre tranchante, ne pouvait se délier sans réveiller son geôlier; mais, pour se venger de ces cruelles précautions, elle avait tant et si bien fait que, guettant le moment où notre homme allait s'abandonner au sommeil, elle n'avait pas manqué de haler sur la courroie et de troubler son repos. C'est ainsi que le Makaschla avait payé d'une nuit blanche l'avan-

tage de garder sa prisonnière. La narration, assaisonnée de réflexions originales et piquantes, abrégea quelques heures de la matinée.

A quelle distance étions-nous de l'Oury, c'est ce que personne ne savait; nos prisonniers l'ignoraient ou faisaient mine de n'en rien savoir, ce qui revenait au même, et toujours nous avancions dans la plaine sans fin. Déjà je comptais deux heures après-midi, et, pour tromper la soif, chacun recourait à des feuilles amères que l'on mâchait afin de renouveler la salive. Aucune espèce de gibier ne se rencontrait qui pût nous distraire. Un buffle eût été pour nous une excellente aubaine, parce qu'à défaut d'eau, on ouvre la panse afin d'exprimer dans la bouche l'eau contenue dans les herbes triturées qu'elle renferme; ainsi font les Cafres. Il n'y avait malheureusement ni buffles ni quoi que ce fût en fait d'animaux vivants.

Mes yeux et ma tête se fatiguaient à chercher un changement dans la végétation qui nous indiquât la présence de l'eau, et soit que ce fût un effet réel d'optique ou une illusion créée par l'imagination trop tendue, chaque fois que je mesurais la plaine boisée, elle me semblait descendre en pente douce, ce qui me faisait supposer sans cesse qu'un lit de rivière n'était pas loin. La distance était-elle franchie, alors se reproduisait le même tableau, chargé plus loin de la même déception, et après lui un autre, puis un autre, le tout répété à l'infini, comme ces bougies dans des glaces opposées, et, quoique trompé cent fois, je ne pou-

vais me défendre d'y croire toujours. De plus en plus pressés par la soif, nous ne songions guère à nous reposer: cependant deux haltes furent faites, durant lesquelles on n'échangea pas un mot; la langue collait au palais, et pour faire diversion à cette gêne, je n'avais d'autre ressources que l'usage d'une balle de plomb; la salive est ainsi rappelée. Mais qu'est-ce auprès de la quantité d'eau dans laquelle on rêve se désaltérer et se plonger corps et âme?

De l'eau! de l'eau! Combien sont différentes les impressions reçues à l'idée de cet élément absent dans lequel se plonge par la pensée l'homme qui a soif! Quelles délices dans ce moment d'oubli où l'imagination s'y transporte, elle, sèche et aussi qu'émeuvent les besoins du corps! Quelle volupté, lorsqu'elle s'y joue en nymphe, lorsqu'elle prend pour elle seule la moitié des eaux d'un fleuve! Mais aussi quel triste abattement! que de brûlantes ardeurs qui dévorent! quel poignant désespoir qui tue quand la réalité la rappelle! L'homme alors se tord de souffrance; il boirait son propre sang, si son sang avait la fraîcheur et la saveur de l'eau. Il est tellement difficile de faire comprendre les effets de la soif, que celui-là seul qui a eu soif le sait. Il aura beau être le plus distingué d'entre les littérateurs, tout son talent doit échouer devant la description complète d'un pareil besoin et des excessives folies que commet l'imagination errant à la recherche de l'eau, son seul but.

La mienne forait des puits artésiens à travers le sable granitique, elle détournait les sources qui trop tôt se déversaient dans le grand lit de l'Oury, elle faisait le vide dans de longs tubes afin que pas un point ne manquât de l'élément indispensable, et, folle à l'excès, elle barrait les rivières à leur embouchure, car mieux valaient les inondations pour l'espèce humaine que la brûlante et stérile sécheresse. O heureuse Nouvelle-Hollande! que ne m'était-il donné de la parcourir, elle si humide, au lieu de cette détestable Afrique, au sable qui cuit les pieds du voyageur, et dont certaines parties sont désertes même pour les êtres qui n'ont besoin que d'une goutte d'eau durant toute leur vie! Projets fous, regrets inutiles se confondaient tour à tour dans ma tête, et, à travers leur réseau, toujours cette idée de l'eau! Incessant cauchemar résumant l'éternité en quelques heures; car la longueur du temps ne se connaît que par la mesure de la souffrance, et cette souffrance elle-même se multiplie par dix, par cent, quand manque l'espoir! Le temps était donc bien long; cette journée seule me représente dans ma vie la durée de plusieurs mois; et encore j'ai oublié bien des mois, mais ce jour-là ne s'effacera jamais de mon souvenir.

Vers cinq heures, nous n'étions pas plus avancés; pas d'eau, et devant nous l'interminable plaine sans la moindre variation: une mare d'eau fangeuse nous eût satisfaits. Pas non plus, pas la moindre trace d'animaux; rien, rien que du sable, des feuilles amères et de l'air bien sec,

de ce bleu qu'adorent les peintres et les poëtes, les sottes gens qui ne savent ce que valent les gros et noirs nuages! C'est alors que je me pris à regretter bien amèrement mon lourd ciel de Flandre, ce manteau gris et froid dont s'y revêt la terre où jamais homme n'a eu soif. Mais les regrets tuent, et pour les chasser, j'essayai de chanter. Malheureusement, cette ressource me manquait aussi; impossible de prononcer une syllabe: la langue, le palais, toutes les parties intérieures de la bouche étaient enflammées!

A huit heures, le crépuscule tombait; personne n'était en état de cheminer plus longtemps; un cri de halte fut poussé, et chacun laissa aller son fardeau et s'affaissa sur la terre. Après quelques minutes de silence absolu, j'engageai cinq ou six Cafres à se mettre en quête aux abords, à l'effet de ramasser du bois et de découvrir un réservoir s'il s'y en trouvait; mais j'étais tellement convaincu du contraire que je ne pris même pas la peine d'achever ma phrase inutile. En effet, ils ne revinrent qu'avec du bois sec dont nous fîmes un grand feu, en nous préparant à dormir simplement sans souper, parce que la soif interdisait la faim. Cependant comme l'un de mes affamés essayait de se faire une grillade, peut-être à l'effet d'écarter la soif pour un instant, je fis comme lui et j'eus lieu de m'en féliciter; le sommeil vint ensuite, et s'empara tellement de moi, que tous mes Cafres sur pied criant et battant à coups de tongas le buisson où était adossée ma tête,

afin d'y tuer un serpent qui venait de s'y réfugier, le vacarme qu'ils firent ne m'éveilla point, et au jour je me relevai sinon désaltéré, du moins beaucoup plus frais et plus dispos que ce que j'eusse espéré.

Le 16, nous poursuivîmes notre marche. Les premières heures furent moins pénibles que celles de la veille; mais vers le milieu de la matinée, la soif vint encore concentrer toutes nos réflexions. Les maudites illusions de la veille se reproduisirent, ajoutant toujours une souffrance de plus aux souffrances trop réelles que nous étions fatigués de ressentir; et de consolation, personne ne pouvait en recevoir d'autrui, chacun se taisant comme pour économiser la salive. Bien plus, dans de telles circonstances, que quelqu'un essaie de relever les courages par une ombre d'espoir, la triste réalité qui force l'incrédulité fait prendre cette démarche pour une insulte au malheur.

Ainsi nous cheminions toujours, l'air abattu, la marche vive; nos jambes, devenues de vraies machines de sauvetage, se hâtaient sous nous pour ainsi dire d'elles-mêmes, sans que la tête y fût pour quelque chose, et l'espace fuyait derrière nous; mais devant il s'étendait vaste, et ses bornes inconnues ne nous offraient que néant. Encore étais-je heureux de la connaissance générale du pays et de l'idée que j'avais eue dès le matin de faire route droit à l'ouest, de préférence au sud-ouest; nous devions de la sorte rencontrer plus tôt la rivière. Cette espérance m'apportait quelque baume au cœur; car quelques heures si cruelles épar-

gnées étaient un avantage immensément compris par nous.

Enfin, quand la chaleur vint augmenter notre supplice en doublant encore nos fatigues et notre soif brûlante, quand chacun maudissait de bien bon cœur le sable qui, cédant aux pieds, ralentissait la marche et dégageait une poussière insupportable, un cri poussé par moi électrisa chaque homme prêt à défaillir. « Voici l'Oury! la voici! » A 600 pas de distance, des arbres plus hauts et d'un feuillage plus foncé m'avaient indiqué sa présence, et au même instant j'avais senti l'eau par un je ne sais quoi de purement instinctif. Nous courûmes avec l'avidité que déploierait un avare pour la possession d'un riche trésor, jusqu'à ce que nos pieds baignés par l'eau d'un marais pussent nous transmettre la persuasion que ce n'était point un rêve

Boire et se rouler dans l'eau fut l'action de chacun; deux heures se passèrent en folies toutes assaisonnées d'une eau bien pure, et jamais de ma vie partie de plaisir ne me procura l'ombre des indicibles jouissances de ce moment. La marche avait duré vingt et une heures; le parcours avait excédé 24 lieues de France, et depuis trente heures nous n'avions rien bu. Le repos était acquis de droit à tous mes gens; mais pour moi, à qui il importait de connaître la rivière et ses bords, je la descendis durant quelque temps.

Ses eaux rousses avaient baissé de la moitié de leur plus

grande hauteur; elles laissaient à découvert les roseaux couchés et salis par la fange; les arbres, qui n'avaient pas été exempts du contact, étaient courbés, et leur écorce revêtue de limon disait assez que nous étions au lendemain d'une orgie. Ce n'était que désordre, encombrement, saleté, contraste d'autant plus frappant à mes yeux que la quinzaine précédente je m'étais assis plus haut sur une colline, admirant la longueur, la majesté, la tranquillité de l'Oury débordant partout dans les campagnes. Des traces nombreuses d'hippopotames, de rhinocéros, de buffles et de cannas nous expliquaient pourquoi nous n'avions rien trouvé dans le pays si sec que nous avions parcouru précédemment; les oiseaux, très-répandus sur les arbres qui bordaient les rives, remplissaient l'air de mille cris; les guêpiers roses surtout volaient en plein midi sur nos têtes, si proches qu'on eût pu les fouetter; les petites cailles particulières à ces contrées, s'entr'appelant sans cesse, s'enlevaient à chacun de nos pas, et les avides fringilles, réunis en troupes de quelques centaines de mille individus, simulaient par le bruit de leurs ailes au départ celui de coups de canon résonnant dans le lointain.

M'arrêtais-je dans un fourré, une scène se passait audessus de moi bien digne d'amuser les loisirs d'un chasseur : c'étaient trente espèces d'oiseaux exprimant avec volubilité ce que la langue de chacun avait de plus piquant, de plus nargueur. Parmi elles se remarquaient surtout le si babillard *Crateropus jardinei*, ce type de poissarde parmi

les oiseaux, et l'*Irrisor capensis*, cet acteur moqueur, au long nez rouge, au long habit bleu mêlé de reflets d'or et de pourpre, ce ci-devant marquis déployant tout ce que son esprit a de français, d'épigrammatique; puis le *Rhinopomastus Smithii*, de même forme, plus petit, mais tout aussi railleur; puis encore les merles, les loriots, les tisserins, unissant leurs voix pour maudire un tranquille oiseau, modestement perché au centre de tout ce vacarme, la chevêche perlée, ce souffre-douleur de tous les oiseaux diurnes.

Qu'a donc fait cette malheureuse à l'air si doux, si tranquille, sur son banc d'accusation, qu'on serait tenté de l'absoudre sans témoins? Quelle résignation! Voyez comme elle s'en repose sur son innocence! Ne semble-t-elle pas conjurer l'orage par son silence, et contraindre au respect dû au malheur! La pauvrette est aveugle en plein jour; la chaleur du soleil se concentre dans son manteau fait pour la nuit; blottie paisiblement, qui donc a-t-elle pu gêner, offenser en quoi que ce soit? Quel est le crime qu'on lui reproche? La malheureuse appartient à une race exceptionnelle, honnie de toutes, c'est celle des parias, qui ne sort que la nuit pour chercher une nourriture refusée quand domine le soleil. Quelques-unes, les grandes, à défaut de serpents, de lézards ou de souris, se sont oubliées, égarées par la faim, à troubler le sommeil des pères et mères, et à enlever leurs petits revêtus de duvet. De là la haine sur la race entière! et petits et grands sont ainsi devenus l'objet

des sarcasmes du public ailé diurne. Rien n'est comparable à cet acharnement de tous contre un seul. Vous pouvez choisir, chasseur, tirer, recharger, tirer encore : la gent emplumée a les passions vives ; les coups de fusil ne l'effraient guère en pareil cas ; et quand il n'y aura plus d'oiseaux, c'est que la chevêche elle-même aura disparu.

Le côté oriental que je parcourais avait l'apparence de la plus sauvage nature qui se pût imaginer. D'énormes troncs d'arbres renversés se cachaient sous les herbes longues, couchées, enlacées, qui retenaient les pieds à chaque pas ; des fissures, des ravins barraient partout le passage et rendaient la marche impossible tout près et à quelque distance du fleuve. La rive gauche, au contraire, était plus nue ; les animaux semblaient y avoir tout foulé, tout aplani, et j'éprouvais un vif désir de m'y transporter. Je revins donc trouver les miens, afin de proposer l'exécution de mon projet. Il s'agissait de traverser la rivière, et à cet effet de chercher d'abord un gué facile à mes Makaschlas, ignorant, comme tous leurs compatriotes, l'art de la natation. Les lieux où le lit laissait voir des fosses profondes, creusées par les hippopotames, ne nous convenaient pas. Nous allâmes plus bas, où, en s'arrondissant en un long pli, le fleuve coulait entre deux berges de sable, et pour n'exposer personne de nos suivants, Tom et moi nous nous mîmes à l'eau à l'effet de sonder la profondeur.

Une demi-heure de recherches nous ayant donné partout invariablement 3 mètres, force fut d'abandonner

l'idée d'opérer le passage à pied. Nos Makaschlas s'arrangeaient peu de mon but, surtout de la première manière d'y arriver, et quand ils nous virent réunir des arbres morts, en construire un radeau qui servît à les transporter, la peur s'empara d'eux, et quelques-uns s'enfuirent comme s'il se fût agi d'un grand danger. J'essayai, mais en vain, les moyens de persuasion, et quand tous furent épuisés, ma mauvaise humeur eut son libre cours, et les expressions équivalentes de canaille, sotte espèce, bons à rien, leur furent adressées à profusion; mais ils se prirent à en rire, les misérables! s'estimant fort heureux qu'au lieu de les exposer à l'eau, je me contentasse de les appeler comme des chiens.

Forcé de renoncer à mes vues, parce que je ne pouvais rien entreprendre de sérieux sans la présence de mes suivants, je me décidai, malgré les difficultés, à descendre l'Oury. La journée était, il est vrai, trop avancée; il valait mieux attendre au lendemain : chacun s'arrangea comme il l'entendait.

Je vis Tom s'écarter vers un côté où abondaient de grandes et fortes graminées, lesquelles l'emporteraient peut-être bien sur le froment si la culture leur venait en aide. Tom avait à la main un bâton à boule, le tonga des Amazoulous. Bientôt ensuite il se courba tant qu'il put pour se relever tout d'un coup au départ d'une innombrable troupe d'oiseaux. Le tonga fut lâché, décrivit sa courbe, et se perdit dans la masse compacte. Tom courut

aussitôt, et ramassa vingt fringilles, atteints par le tonga dans sa rotation.

« Voyez, me dit Tom, rapportant fièrement ses petites et nombreuses victimes, un homme pourrait vivre ici de sa chasse sans poudre ni balles. Vingt oiseaux de tués au lancer d'un bâton tournoyant ! » Curieux de savoir quelle quantité deux coups de fusil m'en procureraient, je pris le mien, chargé du n° 5 et du n° 7. J'approchai à 10 pas, et tirai dans la bande, plus compacte et plus nombreuse qu'un nuage de sauterelles. Cent soixante-quatre individus furent retrouvés ; mais un grand nombre de blessés s'étaient soustraits à la faveur des herbes, longues, mêlées et couchées, formant un lit de 2 pieds d'épaisseur. J'acquis alors la certitude qu'à 30 pas un fusil double, chargé du n° 9, devait infailliblement en procurer de cinq à six cents individus. De tels vols d'oiseaux ont souvent 100 et 120 pas de longueur sur 30 ou 40 d'épaisseur. Ils s'abattent de la sorte sur les endroits qui leur offrent les graminées dans leur maturité complète et s'enlèvent de même. La quantité qu'en rencontre un coup de fusil dans la mince trouée qu'il peut y faire donnera une idée de leur nombre total.

Ces fringilles, quoiqu'existant aussi proche du mouzi de Maponey et de Rhemkoka, y étaient cependant beaucoup moins nombreuses, et déjà les hommes, constamment de garde dans des huttes élevées sur des pieux à 14 pieds de hauteur, avaient de la peine à les écarter par leurs clameurs et leurs épouvantails ; mais vers le confluent de l'Oury

et de la Morikoey, les populations qui, s'y établissant, songeraient à vivre des produits de la terre, ne récolteraient sans doute pas un grain de céréales, les sauterelles pouvant seules donner quelque idée des dégâts que commettent ces innombrables réunions.

La nuit, comme je m'étendais pour dormir à la lueur de nos grands feux, un galago se prit à sauter de branche en branche sur un arbre voisin; mais, trop agile, il avait disparu avant que j'eusse pris mon arme. Une heure ensuite ronflaient les hippopotames à leur sortie de l'eau. L'un d'eux vint même froisser les herbages à 50 pas de notre foyer et y brouter sans nous soupçonner le moins du monde. Un coup de fusil lui apprit que des maîtres étaient proches, et le lourd animal quitta la place. Peu à près les lions firent retentir l'air de leurs effroyables rugissements; mais comme nous n'avions avec nous ni bœufs ni proie qui pussent les attirer, nous dormîmes sans inquiétude de la présence de ces grands maîtres des bois durant la nuit.

Au lever du jour, comme je venais de donner l'ordre de se préparer au départ et de me mettre en mesure de chercher au large un chemin plus facile, afin de descendre l'Oury vers le nord, mes Makaschlas restèrent assis sur leurs paquets, nos prisonniers ayant la même nuit pris congé de nous sans notre permission. Je croyais que cette cause retenait mes gens, embarrassés de porter le surplus de la charge, et je revins m'en enquérir. Je me trompais :

c'était autre chose. Le refus d'aller plus loin était unanime. La peur inspirée par les Makatous, chez qui nous allions tomber, fut la raison émise. J'essayai de la vaincre. Mes paroles, emportées par les vents, ne produisirent rien. Je flattai mes poltrons sans être plus heureux, et l'impatience me saisissant enfin, je menaçai les uns et les autres de faire usage de mes armes contre eux s'ils n'obéissaient; mais cette démarche fut vaine encore : pas un ne bougea, et que faire contre des momies opposant la force inerte à ma volonté? Que faire contre des hommes qui, n'étant point à mon service, n'étaient nullement à ma disposition? Ils m'avaient bien laissé usurper, il est vrai, une sorte d'autorité quand ils avaient jugé bon qu'il en fût ainsi, et de même ils pouvaient me la refuser. C'est ce qu'ils firent avec l'obstination la plus tenace et de la manière du monde la plus tranquille. Je voulais donc sans pouvoir et sans avoir raison de vouloir, et encore une fois je dus sacrifier ma volonté à la leur.

Il m'était bien pénible sans doute de me laisser conduire par la volonté d'autrui, d'être arrivé là avec une intention bien fixe et d'y voir mes projets échouer contre le mauvais vouloir, l'insouciance ou la poltronnerie d'hommes ignorants et ignobles. Mais aussi j'avais eu le grave tort de ne point prévoir ce qui devait arriver, et l'eussé-je prévu, je me fusse également trouvé dans l'impossibilité d'agir autrement. Cette difficulté est, du reste, l'obstacle qui attend tout voyageur dans ces contrées. Plus d'un,

rempli d'ardeur et de dévouement aux intérêts de la science, est parti dans le but avéré d'aller bien loin et beaucoup au delà des limites posées par ses devanciers; plus d'un a voulu fortement et voulait encore, en présence d'obstacles, franchir des distances fort grandes : mais un voyageur n'est pas seul, et ses suivants, qui ne prennent pas aux découvertes le même intérêt que lui, n'étant pas soutenus par une force morale suffisante, refusent d'aller, parce qu'ils n'envisagent qu'une longue série de privations et de dangers incessants; et une fois qu'un coup d'œil de comparaison a été jeté par eux sur la contrée inconnue qui s'étend devant, puis sur celle qui reste derrière, il n'y a plus d'hésitation possible, le retour devient une urgente nécessité : là est le salut. Que pourrait donc faire un chef d'expédition dans ces circonstances, à cet éloignement où la masse commande? Supposons qu'il réussisse à se faire suivre, quelle sera sa position lors des événements malheureux qui l'attendent? Pourra-t-il soutenir les reproches de ses compagnons après en avoir comme assumé la responsabilité? Lui seul devient alors aux yeux de tous l'unique cause des maux présents, chacun le prend en horreur et lui voue toute sa haine, et bientôt le commerce des siens propres devient au voyageur plus difficile que celui des tribus sauvages.

Traverser l'Afrique méridionale du 34e degré latitude sud jusqu'à l'équateur ne serait pas un voyage très-difficile si, pour le faire, un explorateur avait à sa disposition

des moyens de transport faciles, comme des chameaux, par exemple, et une quinzaine d'hommes habitués aux climats et aux privations, sur lesquels il pourrait compter comme sur lui-même. Les chariots, traînés par de longs attelages de bœufs, ne peuvent servir dans les contrées que j'ai parcourues que jusqu'au 24e degré; au delà, mille obstacles en retardent ou en entravent la marche. Les bœufs, rapidement enlevés par la maladie dans ces parages, ne sauraient convenir non plus comme animaux de charge. Les chevaux meurent encore plus vite que les bœufs; mais le chameau, animal éminemment africain, quoiqu'il soit totalement inconnu dans l'Afrique australe, y serait sans doute apte à servir. Bien plus, une bête de somme de forme aussi excentrique, aussi neuve, ferait l'admiration des tribus que traverserait l'explorateur, et lui attirerait, à n'en pas douter, quelque bon accueil.

Quant aux hommes, c'est différent: je ne sais encore où on les pourrait prendre. Les Européens, trop tôt énervés par les chaleurs, éprouvent un malaise d'autant plus grand que rien de la vie d'Afrique ne fait dans leur esprit une diversion suffisante aux privations de toute espèce. Celles-ci influent rapidement sur leur moral, et dans cet état les moindres périls prennent à leurs yeux d'effrayantes proportions. En peu de temps les Européens n'y sont plus ce que des hommes doivent toujours être. Les maladies ont aussi sur eux une prise facile, et certaines conduisent en quelques jours à la mort.

Les boers sont naturellement trop indolents et trop habitués à leurs aises sur leurs chariots pour entreprendre une longue course avec un autre mode de transport; la vue des bœufs leur est aussi devenue tout à fait indispensable; car partout où ils vont, ces hommes se croient en pays de connaissance, pourvu qu'ils retrouvent auprès d'eux leurs animaux familiers; ils ne sont non plus aventureux que dans un rayon qui leur est connu et duquel ils ne sortent pas. Leur coopération serait tout au moins douteuse; et habitués qu'ils sont dès l'enfance à ne reconnaître que leur père pour seigneur et maître, leur obéissance serait complétement nulle. Hommes faits, ils ne sauraient convenir le moins du monde; jeunes gens, ils rendraient assurément de grands services. Mais il serait bien difficile de réunir le nombre qu'exigerait une entreprise de ce genre, et ensuite le prix qu'on devrait allouer à chacun d'eux en pareil cas serait triple ou quadruple de celui que l'on paierait au meilleur et au plus adroit des Hottentots. Quant aux Hottentots, ils sont généralement grands parleurs, par conséquent poltrons. Compter sur leur dévouement serait un calcul d'autant plus absurde, qu'ils promettent d'ordinaire infiniment plus que ce qu'ils pourraient raisonnablement tenir. L'insubordination est encore un de leurs vices; les Hottentots aiment aussi beaucoup trop la vie paisible; ils tiennent à la présence constante de leurs épouses, et pour cette cause les voyages leur conviennent fort peu.

Les Cafres siéraient plutôt; mais où trouver des moyens

assez puissants de stimulation, et comment vaincre l'insurmontable répugnance que certaines tribus manifestent pour d'autres? Comment enfin leur faire comprendre l'importance du but que l'on se propose pour les engager à persévérer jusqu'au bout? Ceci est impossible à un blanc. Mais un homme peut aujourd'hui même inculquer à une partie d'entre eux ses volontés avec la certitude d'être obéi, quoi qu'il puisse arriver. Cet homme, c'est un despote cafre : c'est *Panda*. Qu'une société exploratrice soit assez adroite pour amener un tel souverain à participer à ses vues, ce chef n'aura qu'à désigner les hommes, un mot de sa bouche leur suffira; ils iront à pied aux points indiqués, quelle que soit la distance.

Lorsque régnait Djacka sur les Amazoulous, Farewel eut audience de ce prince; il lui exhiba de superbes produits de fabrique anglaise inconnus jusque-là de ces peuples neufs du contact européen. Farewel, profitant de l'état d'enthousiasme où était Djacka, lui décrivit mille choses plus étonnantes les unes que les autres. Il lui parla des villes anglaises, et particulièrement de celle du Cap, des habitation des blancs, de leur confortable, de leur luxe, des équipages, de la beauté des femmes, des gros et puissants canons, de grands monuments, de l'abondance des marchandises, des diverses races d'hommes, des grands vaisseaux enfin, sans aucunement sortir de la vérité. Farewel finit par étonner tellement Djacka, que celui-ci, jeté dans le doute par les images merveilleuses pré-

sentées à son esprit, ordonna sans plus tarder que deux hommes, grands capitaines, gens d'esprit et de jugement, allassent s'assurer par leurs yeux si vraiment la ville du cap de Bonne-Espérance renfermait les choses si extraordinaires que Farewel venait de peindre. « Allez, voyez, voyez bien sur toutes les faces, et vous me reviendrez ensuite. » Tel avait été son ordre, et l'exécution le couronna.

Massilicatzi, dans une circonstance où il prévoyait qu'un jour peut-être il serait contraint de s'enfoncer vers le nord, avait eu l'idée d'acquérir sur ces contrées les connaissances nécessaires à une migration. A cet effet, un certain nombre d'hommes fut détaché par lui, et la petite troupe n'effectua son retour qu'après cinq mois d'absence, c'est-à-dire après avoir poussé une reconnaissance à plus de deux mois de marche constante; ce qui ferait raisonnablement supposer une distance de plus de 500 lieues de France. La présence d'un très-grand lac avait été constatée; mais il est impossible de dire si ce lac est celui de Maravi, d'Aquitunda ou de Quiffua.

Si donc les rois cafres sont les seuls dont les ordres soient compris et exécutés avec la plus admirable ponctualité, ne devrait-on pas chercher à utiliser l'ascendant qu'ils possèdent sur leurs sujets, afin de tenter avec plus de chance de réussite une entreprise qui intéresserait à un si haut point la science et le commerce?

L'opposition que me firent mes Makaschlas me décida à

attendre encore quelque temps encore, pendant lequel je battis les environs comme la veille. Vers midi seulement nous quittâmes ces lieux, faisant route au sud-sud-est. C'était le 17 février, que rien ne signala, ma mauvaise humeur m'ayant fourni l'idée de ne laisser tuer aucun animal quel qu'il fût, afin de donner à entendre à mes sauvages qu'ils dépendaient essentiellement de moi pour les vivre si je leur appartenais pour la marche. C'était une manière de représailles qui leur fut pénible; car quand vint la nuit, la flamme des feux brilla claire sans qu'aucune pièce de viande vînt l'éteindre.

Le 18, comme nous longions toujours l'Oury en la laissant à quelque distance sur la droite, un éléphant isolé se découvrit à nous. L'animal broutait des branches de mimosas non loin de la rivière, et rien ne lui avait révélé notre proximité. Je m'armai du plus gros fusil, et Tom me suivant, je profitai tantôt des buissons, tantôt d'excavations faites par les eaux pour arriver jusqu'à lui. Mais durant notre marche, l'éléphant avait changé de place, et nous ne le trouvâmes qu'à 100 pas plus loin. L'approche était facile, et bientôt Tom et moi, tous deux le fusil en joue, nous n'étions plus séparés du colosse que par une courte distance de 30 pas. Le temps de l'ajuster fut pris largement, et nos deux coups, frappant à la fois sa peau couverte de fange desséchée, en firent jaillir la poussière. Chacun avait admirablement porté, et malgré cela l'animal s'enfuit, traversa le marais et pénétra dans les bois,

où vainement nous le suivîmes deux heures sur ses traces marquées de sang. La chaleur et le manque d'eau nous le firent abandonner, et ce ne fut pas sans peine que nous retrouvâmes nos Cafres restés en arrière.

Deux heures après notre vaine tentative, Tom et moi nous résolûmes de faire payer à un rhinocéros *africanus bicornis* nos fatigues infructueuses. L'animal était en plaine rase, où il cheminait dans un sentier frayé par ses confrères. Le vent venait de lui à nous en droite ligne. Cette circonstance aidant, nous nous jetâmes dans le même sentier, où, forçant de vitesse, nous l'eûmes bientôt rejoint. 20 pas d'abord, bientôt réduits à 10, nous séparaient de la stupide et redoutable bête, quand me vint la bizarre idée de l'approcher à le toucher. Un signe à Tom, aussitôt compris par lui, et je partis, bien décidé à jouer à mon animal un véritable tour d'écolier. Malheureusement, si le rhinocéros voit mal, il entend mieux et sent parfaitement : aussi l'inquiétude à peine éveillée chez lui, chercha-t-il à se tourner lorsque j'allais lui marcher sur les talons. *Halte! en joue* et *pan* sur les grandes côtes. L'animal partait, cédant à la crainte, quand Tom lui envoya son coup dans la culotte et le fit s'affaisser; mais, se relevant aussitôt, le rhinocéros vira sur nous et nous appuya une chasse rapide de 50 pas, durant le parcours desquels je me pris à penser que nous allions payer chèrement peut-être le plaisir d'une nargue désapprouvée par la raison. Toutefois, le rhinocéros en fut pour ses

frais de course, et quand Tom et moi nous nous retrouvâmes, nos fronts ruisselants de sueur nous indiquaient mutuellement ce que nous avions dû dépenser de force excessive pour nous soustraire à la fureur de notre ennemi.

Vers midi, deux autres rhinocéros furent encore blessés sans succès, bien que la distance fût courte, ce qui nous fit supposer que la poudre dont nous faisions usage pouvait bien avoir été altérée par la fraîcheur des nuits passées dans les herbes que mouillait la rosée.

Il était une heure lorsque j'aperçus le sommet de divers grands arbres se blanchir d'une réunion de vautours fauves dont la présence ne manque jamais d'éveiller la curiosité de chaque homme, car proche d'eux existe toujours quelque chose qui les attire : c'est une proie morte, le cadavre d'un buffle, d'un rhinocéros ou d'un canna tué par les lions; quelquefois c'est un éléphant blessé par les chasseurs, qui est tombé pour ne plus se relever et dont la trouvaille a quelque valeur par celle des défenses. « Tout à l'heure nous saurons ce que c'est, » dis-je à l'un des miens, qui, pressé par la faim comme tous les autres, me laissa pour courir avec eux.

Mais à peine mes gens tournaient-ils des buissons afin d'arriver à un ravin boueux, qu'un lion s'en échappe en bondissant, pressé par la peur et cherchant à gagner le large. Il y avait plus de 100 pas de lui à moi; je l'ajuste en le suivant du canon; mon coup part, le lion roule et reste étendu sans mouvement. Presque en même temps et

proche du point d'où était sorti le lion, un buffle se lève et détale à 15 pas de Tom, qui le blesse, mais sans en déterminer la chute.

Je croyais être applaudi par mes suivants; mais leur ardeur pour la charogne était telle qu'ils ne s'occupaient que d'elle. Au fond du ravin, ils trouvèrent un mélampe mâle, gisant à demi plongé dans la vase. L'animal tué par le lion datait de la veille; déjà sa chair était verdie; elle exhalait une odeur infecte, laquelle cependant ne rebuta pas mes Makaschlas. Tout fut dépecé, empaqueté et chargé par eux. Une discussion s'éleva au sujet de la peau, que chacun prétendait avoir; et comme pas un ne voulut faire de concessions, elle fut partagée également et rendue ainsi incapable de servir.

Mon lion fut ensuite visité. Atteint par ma balle à 10 pouces derrière le pli de l'épaule, la mort avait été presque instantanée. C'était un grand vieux mâle à crinière fauve dont j'eusse désiré prendre la peau; mais l'embarras de la préservation, l'impossibilité de la faire sécher en poursuivant la route, la difficulté de la faire porter par mes hommes chargés de butin, ces diverses causes me contraignirent à renoncer à mes vues. Mes Makaschlas trouvèrent bon alors de prendre de lui chacun quelque chose : l'un lui coupa la queue, l'autre enleva un lambeau de peau, et ses griffes furent partagées entre tous, destinées à être suspendues au cou des guerriers comme un signe de bravoure.

Malheureux comme nous l'avions été en chasse ce jour-là, le soir nous trouva groupés autour de feux pétillants, où, malgré notre répugnance témoignée lors du dépècement du mélampe, nous nous associâmes insensiblement à nos gens bienheureux. Tom, pour en avoir eu le premier l'idée, reçut mes félicitations bien sincères, car la chair du mélampe était fort grasse, et, quoique verte et d'une odeur très-forte étant crue, elle était rendue délicieuse par la cuisson. Jamais je n'en avais eu jusque-là de plus exquise. La direction que nous venions de tenir était celle du sud-est.

Le 19, comme nous basions exactement notre route sur le cours de la rivière, nous marchâmes au sud-sud-est, précisément vers les montagnes de Sougoupana, que nous avions en vue depuis la veille au matin, et dont nous pensions nous être beaucoup rapprochés lorsque nous les avions inspectées quelque peu avant le coucher du soleil. Nous nous rappelâmes cette proximité apparente, et, la comparant avec l'éloignement auquel elles restaient le matin, Tom et moi nous ne fûmes pas peu surpris : c'était une différence de 3 à 18 lieues. Mais ce phénomène est d'intelligence facile, et voici comment je me l'explique. La chaîne se prolongeant du sud vers l'est jusqu'à l'est-nord-est, le matin de bonne heure les découpures étaient bien dessinées; mais les versants qui se présentaient à notre œil étaient obscurs, aucune de leurs parties n'était distincte. Vers midi, la lumière arrivant d'aplomb sur les

sommités, l'aspect de ces montagnes n'était plus tranché sur le fond du ciel; les contours des formes restaient vagues, incertains, et alors il était tout à fait impossible d'en calculer approximativement la distance; mais quand vers le soir le soleil les éclairait de face, les saillies, les fissures, les bois, les parties nues, tout était clairement visible : elles paraissaient plus hautes, par conséquent plus rapprochées, et nous nous disions : « Demain, vers dix heures, nous en parcourrons les gorges. » Mais deux jours consécutifs notre calcul se trouva faux.

J'obtins durant la matinée quelques canards en l'honneur desquels une halte eut lieu; et quand, vers midi, les débordements de l'Oury s'offrirent à nous plus larges, avec une profondeur partout égale de 2 à 3 pieds, des aquatiques se montrèrent d'abord assez nombreux; puis à l'explosion d'un coup de fusil, l'air retentit de clameurs assourdissantes et se voila partout du vol tournoyant de plusieurs centaines de mille individus; les plus nombreux étaient les canards, dont il y avait trois espèces, et à celles-ci se joignait la brillante oie bronzée caronculée, si belle que j'en eusse voulu beaucoup pour mes collections, mais si grasse que non-seulement sa préparation devenait impossible, mais encore le simple usage qu'en eussent voulu faire les gourmets.

Sans m'inquiéter aucunement des crocodiles qui eussent eu trop beau jeu de moi, je circulai partout, et en moins de vingt minutes j'obtins une dizaine de brillants indi-

vidus. Les mâles étaient à dire vrai plus rares, mais tous avaient alors le plumage le plus reflétant, et chacun d'eux portait dans tout son développement sur le bec la grande et singulière caroncule de nature huileuse. Quelque peu après, je découvris un courlis falcinelle ou voisin de cet oiseau que je ne m'étais point encore procuré; mon coup lâché, j'allai le ramasser, et autour de lui gisaient treize pluviers et vanneaux que je n'avais nullement soupçonnés. L'abondance des aquatiques était telle sur ces points, que je croyais réunis là tout ce que devait comporter la contrée dans un rayon de plus de 50 lieues. Mais aussi quel endroit plus propice? Partout de hautes graminées baignées par les eaux, qui m'abritaient la tête et me cachaient aux oiseaux nageant ou volant, partout une nourriture abondante et peu ou pas d'ennemis.

Les débordements s'étendant de plus en plus et la rivière formant un coude, nous nous enfonçâmes dans les bois, où nous marchions à la file. Il pouvait être quatre heures, tout y était silencieux; notre attention à tous s'endormait et, comme il arrive fréquemment, je reposai mon esprit en ne songeant à rien. A 50 ou 60 pas sur ma gauche, quelque chose d'un rouge terreux vint à se mouvoir; sa hauteur me le fit prendre pour un éléphant, et Tom et les autres, arrêtés à mon appel flûté, se retirèrent avec moi, persuadés aussi que c'était bien un éléphant, une seule partie de son dos ayant été aperçue par eux.

Tom enleva sa capsule, visita son arme, et je pris le gros

fusil, certain que je ne pouvais employer une force trop grande considérant la mauvaise condition de ma poudre. Nous voici partis l'un suivant l'autre, tous deux courbés et marchant lentement, afin d'éviter le bris toujours trop éclatant des petites branches sèches. Quelques minutes suffisent, et 60 pas nous séparent de l'animal, qu'à notre grande surprise nous reconnaissons pour une forte femelle de rhinocéros simus. C'était donc beaucoup moins qu'un éléphant; mais sa rencontre est opportune, tout le monde a faim, et cette fois il nous importe beaucoup de bien semer la graine de notre souper.

L'extrémité de mon lourd fusil reposant sur une branche justement placée par le hasard, j'attendais qu'elle présentât le travers. Sa croupe immobile se montrait seule; mais bientôt un autre corps se dégage de devant : c'est un petit, le sien, haut de 3 pieds et demi, qui tend le muffle de notre côté comme pour nous sentir. Maudit enfant qui peut-être va donner l'éveil à sa mère! Je n'ajustais plus que lui. Qu'il se tourne; le voilà! Mon coup part, le renverse, et le jeune rhinocéros s'agite dans la poussière, criant comme un cochon. Aussitôt la mère se retourne, inquiète, et s'efforce de relever son petit en le soulevant de sa corne, avec l'intention apparente de le remettre sur pied pour le dérober au danger qui l'attend.

Tom n'avait pas tiré : « Filons, lui dis-je tout bas, ce n'est pas fini. » Nous reculâmes sans bruit jusqu'à 80 pas, afin que je pusse recharger mon arme, dont les balles

trop justes exigeaient maints coups de baguette, et quand nous y fûmes : « Tom, lui dis-je, il va falloir déloger la mère, c'est mon affaire ; mais aussitôt mon fusil déchargé, vous courrez sur le jeune afin de l'achever. Avant tout soyez leste ; car en voyant sa mère partir, s'il est susceptible d'un effort, il le fera pour la suivre. C'est entendu, allons ! »

Je repris ma position au même point ; la même branche soutint encore mon canon, et, comme précédemment, la femelle tournait autour de son petit sans s'inquiéter de ce qui pouvait se trouver dans le voisinage. Alors je saisis un temps d'arrêt où, présentant le flanc gauche bien à découvert, il m'était impossible de ne pas placer ma balle dans un rayon de 6 pouces. Vlan ! mon coup est parti ; la mère bien blessée détale et, après elle le jeune, que Tom stupéfait oublie de tirer.

« Eh bien, Tom, qu'est-ce donc ? — Ah ! maître, rien ; pas de souper ce soir, il est parti ! — Diable ! mais à quoi pensez-vous ? — Ah ! je pensais justement alors qu'il serait resté ; mais il me semble que c'est une frime. Ce jeune-là, voyez-vous, cherchait à attendrir sa mère ; il voulait sans doute la décider à le porter sur son dos, puis la peur l'a pris et il a oublié son rôle pour décamper au plus vite. — Mais, Tom, vous plaisantez mal à propos ; c'est pour nos gens une affaire sérieusement désagréable. Songez donc que nous n'avons de canards que ce qui est nécessaire à nous deux ; nos Makaschlas n'ont rien, il faut au moins un

rhinocéros. Voyez, suivez; le jeune ne saurait aller loin; quant à la mère, c'est différent. »

Tom prit les traces arrosées de sang et perdit de suite celles du jeune rhinocéros; mais, à 250 pas, le voilà qui découvre la mère marchant en chancelant comme un homme ivre. Tom tire, un instant s'écoule et la lourde bête tombe morte. Sa balle avait à peine pénétré de 4 pouces de profondeur; la mienne était logée dans les poumons.

Le dépècement avait eu lieu sans plus tarder; mais Tom en me revenant avait été mordu au petit doigt du pied par un serpent *poff-adder*, et je dus passer ma soirée en soins et consolations auprès de lui, dont les souffrances étaient aiguës et les inquiétudes encore plus vives.

Le 20, mes hommes occupés à sécher leur viande au vent et Tom se jugeant incapable de faire un pas par suite d'un gonflement excessif et d'un retentissement douloureux dans l'aine, je m'occupai à préparer divers oiseaux, et vers deux heures je pris avec moi deux hommes afin de me rapprocher de mon camp.

Vers quatre heures, nous étions dans les montagnes où nous circulions partout, dans des vallées, des plaines et des bois très-joliment variés, sans qu'il fût jamais nécessaire de monter, toutes les vallées correspondant entre elles. Il était huit heures et complétement nuit quand nous en sortîmes. Bientôt après nous reconnûmes l'impossibilité de continuer plus longtemps; en effet, l'obscurité voilait tout de noir, et dans ces circonstances des ravins sont pris,

pour des sentiers. Les lions, du reste, rugissaient derrière et devant nous, et quoique mes Cafres n'en témoignassent nulle crainte, je jugeai bon de nous arrêter sur le bord d'un coude de l'Oury.

Un grand feu vint ensuite nous égayer de sa lumière et nous délasser par sa chaleur, en même temps qu'il cuisait nos aliments et qu'il nous protégeait contre les grands carnassiers, en chassant les ténèbres si favorables à leurs attaques. Excellente chose pour l'homme que le feu, à lui prêté à l'exception de tous les animaux. A-t-on du feu la nuit dans des déserts habités seulement par des bêtes, et l'on est chez soi; un homme est-il enlevé durant son sommeil par un lion ou une hyène, sans aucun doute cet homme aura laissé dormir son feu; mais tant que la flamme pétille, les rhinocéros sont seuls dangereux, probablement parce que son éclat les irrite, de même que le drapeau rouge agit sur l'œil du taureau.

Le jour une fois levé, nous partîmes de ces lieux, et en deux heures nous eûmes atteint notre camp, où Henning était enfin de retour après quarante et un jours d'absence. Il avait rencontré M. Michel van Breda, duquel j'obtenais un superbe attelage que, par excessive précaution de prudence, Henning avait laissé à Makali's-Berg.

A mon grand regret, Henning n'avait rien appris touchant mon second wagon, qu'Isaac van Niewkerk devait me ramener de Natal. L'impatience me rendait inquiet, et les motifs qui la déterminaient étaient plus qu'ordinaires,

car à l'absence de vêtements allait se joindre la privation de munitions, cette source du nécessaire dans de tels parages.

Nous étions alors au 24 février. Isaac Niewkerk était parti depuis le 10 octobre; il n'était pas probable que des causes ordinaires l'eussent entravé aussi longtemps sans que le bruit de son retour fût parvenu aux boers de Makali's-Berg; l'attendre davantage m'était impossible, et je chargeai Henning de partir immédiatement afin de m'amener mes bœufs.

Le 2 mars, sa mission était remplie; mais l'Oury, qui s'était gonflée durant son absence, avait encore 9 pieds de profondeur au gué des chariots, et ce nouvel embarras je ne l'avais point prévu. Henning, resté sur l'autre bord, se mit à la nage et vint discuter avec moi les moyens à employer pour vaincre cette difficulté. On résolut que les bœufs traverseraient la rivière, qu'ils amèneraient le wagon à un gué de pied supérieur, praticable seulement à des hommes, que là nous transporterions nous-mêmes pièce à pièce tout ce qui composait le chargement, et qu'ensuite le wagon vide descendrait au grand gué, afin d'y être remorqué par les bœufs mis à la nage, lesquels seraient eux-mêmes halés par la tête.

La première partie de ce plan fut exécutée en une journée et demie avec de grandes peines, puisqu'il nous fallait tout chargés remonter 100 pas d'un courant rapide; le reste nous paraissait facile, et bientôt ensuite nous étions

à le tenter; mais, hélas! les hommes postés à l'effet de haler les bœufs de tête ne furent point capables de les maintenir contre l'effet du courant, qui fit dériver les premières paires; le chariot descendit jusqu'au bord, retenu enfoncé dans 2 pieds de sable, et déjà sous son timon 5 pieds d'eau contraignaient les timoniers à la nage. La ligne entière de bœufs s'allongea dans le sens du courant, se maintenant difficilement à la surface, et les animaux terrifiés, se tordant, s'engagèrent de telle façon que couper les grands traits et les estropes fut notre seule ressource pour les sauver, encore qu'elle dût être rapide d'exécution. Henning et Tom, nageant au milieu de ces têtes cornues, coupèrent à tort et à travers, et l'attelage enfin dégagé se laissa dériver au loin; mais où allait-il? Pas une pose, bon Dieu! La fatigue ne devait pas tarder à gagner les pauvres bêtes, et j'allais me résoudre à perdre jusqu'au dernier bœuf.

A 200 pas au-dessous de l'embouchure de la Mokoha, je vis s'arrêter mes animaux; le courant m'y eut bientôt porté. J'étais heureux en songeant qu'ils avaient pris terre, sans savoir cependant comment les en faire sortir à cause de l'escarpement; mais ma joie ne fut pas longue, car je débarquai sur un banc de sable mouvant, où j'enfonçais jusqu'aux genoux. Henning et Tom arrivant ensuite, nous chassâmes nos bœufs, qui n'étaient retenus que par la surface que présentait leur ventre, et après un long repos, une berge ayant été découverte au bord opposé, nous les gui-

dâmes nous-mêmes pour opérer le passage, tandis que le chariot était resté ensablé à 500 pas plus loin sur l'autre rive. Harassés par suite de nos travaux, et surtout de notre triste tentative, il nous fut impossible de faire quoi que ce fût ce jour-là; nous étions aussi trop peu nombreux pour oser espérer tirer nous-mêmes le chariot du mauvais pas où il était engagé, et néanmoins rien n'eût été plus facile si seulement nous eussions eu un simple bout d'aussières de la largeur du fleuve, auquel nous eussions attaché nos bœufs attelés au grand trait; mais dans ces voyages le nécessaire manque presque toujours, et fréquemment, faute d'une embarcation ou d'une demi-encablure de corde, on voit, plus bas dans cette partie de l'Afrique, retenues durant des mois entiers par la crue d'une rivière, trente, quarante, soixante familles sur leurs wagons, qui leur servent de véritables maisons. Mais le temps n'est rien aux boers, qui ne font pas grand'chose et qui se considèrent à peu près partout chez eux, pourvu qu'ils aient sous la vue leurs femmes, leurs chariots et leurs bœufs. Pour eux le proverbe anglais : *Times is money*, est complétement faux.

Les Cafres seuls pouvaient me tirer d'affaire. J'en voulais beaucoup, et à cet effet, je fis prévenir Rhemkoka, lequel, au lieu de 25 hommes, m'envoya le lendemain 7 misérables borgnes, les plus débiles du mouzi. Nous étions 14, tout compris. Il fallait essayer, et pour le faire, afin d'alléger la machine, j'en enlevai la caisse-tente, qui, mise à l'eau, flottait comme un canot; elle fut bientôt à destination.

Vint ensuite le tour du train aux lourdes roues solidement ferrées ; nos forces réunies le déplantèrent, et à notre grand étonnement, il roula sur le fond avec une extrême facilité. Le tout fut bientôt remonté, nous rechargeâmes lestement, et avec une indicible joie, nous quittâmes enfin ces lieux témoins de nos revers et de notre patience.

La condition de mes bœufs étant excellente, je n'eus pas de peine à faire 10 lieues par jour, malgré les difficultés de la route, amoindries cette fois par la connaissance d'une série de clairières que nous traversâmes. Le soir du cinquième jour nous étions chez Pilanne, auquel je remis ses hommes, en même temps que je conclus avec lui divers marchés pour des bœufs, dont j'avais besoin afin de parer aux accidents de route. Mais Pilanne voulait plus ; il ne devait être satisfait de moi qu'après l'abandon de deux fusils communs, pour chacun desquels il m'offrait une défense d'éléphant du poids de 40 à 50 livres. Je savais que les boers ne le veulent pas ; que des résolutions ont été prises par eux afin d'interdire aux Cafres la possession d'armes à feu ; mais Pilanne y tenait tant, je lui avais déjà bien des obligations ; et puis la chasse était son seul but. Je me rendis à sa demande et le quittai pour toujours.

Le lendemain j'étais chez Makata, qui désirait aussi vivement obtenir des armes. Makata était un excellent homme, mais je savais que déjà deux fusils étaient en sa possession, et je ne voulus pas entendre parler de marchés qui eussent pu me compromettre aux yeux des blancs,

dont Makata était proche. Le jour suivant, Makali's-Berg était derrière moi, l'habitation H. Potgieter se présenta bientôt; j'y trouvai son beau-fils, lequel ne cessait de s'extasier considérant mon long séjour chez les Cafres, ce qui à ses yeux était une confiance téméraire dont il s'étonnait que je n'eusse point été victime.

Trois journées de route me conduisirent ensuite à Mooï-Rivier, où je me vis dignement accueilli dans la famille Vermaes; mais là j'acquis la certitude que je ne devais plus compter sur le retour de mon second wagon, avec lequel mon but était de continuer mes perquisitions durant quelques mois encore. Isaac van Niewkerk, cet homme auquel j'avais si à tort donné ma confiance, avait fait route vers Zand-Rivier, et partout sur son passage il avait opéré la vente des objets qui m'étaient adressés par mon correspondant, se réservant la facilité de disposer plus loin de tout le reste.

Cette nouvelle me jeta dans une violente colère. Les objets volés, sans compter bœufs et chariot, s'élevaient à une valeur de plus de 200 livres sterling; leur usage m'eût été de la plus grande utilité. Si longtemps je les avais attendus, et sans les avoir jamais possédés, j'allais être contraint à en solder le montant sitôt à mon arrivée! Bien plus, Niewkerk avait des lettres d'Europe que jamais je ne lirais. Oh! mes lettres retenues par lui! Cette idée vint m'exaspérer au plus haut point, et sans tarder davantage, je résolus de faire route de manière à le joindre,

dans l'unique but d'arrêter mon homme par un coup de fusil, et de lire ce papier que l'on baise à 3,000 lieues de son pays. Mais quand je me présentai au gué inférieur de Vaal-Rivier, là où, tombant d'une cascade, ses eaux écument en mugissant, je la trouvai large trois fois comme la Seine à Paris et profonde de 12 pieds. Quarante wagons se groupaient sur ses bords; quelques-uns y étaient depuis trois semaines.

Je ne pouvais me résoudre à attendre; chaque minute était une heure de torture pour moi, qu'agitaient mille idées plus désagréables les unes que les autres. J'entends parler d'un homme qui, plus haut, passait d'habitude des wagons au moyen de barriques réunies en radeau; là les eaux étaient plus tranquilles, la réussite devait couronner ses efforts. Malgré la perte d'une journée à cause des détours très-difficiles et très-scabreux, j'y allai; mais cet homme était ivre. Il promit, me fit perdre du temps et ne fit rien. Je le quittai, remontai encore, et en un point où l'onde semblait dormir, je tentai de me faire à moi-même un radeau; malheureusement, il n'y avait là que du bois de saule vert et des roseaux verts, et trois jours d'un travail opiniâtre furent perdus sans résultat.

Alors il ne me restait plus que le gué supérieur, connu sous le nom de *Lynequey-Drift,* distant de deux journées. C'était m'écarter de mon but; mais retourner sur mes pas, à travers des passages extrêmement difficiles, me rebutant trop, et au large gué l'attente devant être encore plus pro-

longée, force me fut de renoncer à la poursuite de Niewkerk. Henning fut de mon avis, le seul raisonnable, et nous partîmes.

Dès que nous eûmes opéré la traversée de Vaal-Rivier, Tom sollicita et obtint la permission de me quitter, afin de retourner au Bastaard-Land. Je lui remis deux fusils promis pour ses services, en y joignant tout ce dont je pouvais disposer en sa faveur, et ce ne fut pas sans éprouver quelque émotion que je vis s'éloigner ce brave et honnête garçon. Henning et Guimba, mon jeune Cafre, étaient les seuls hommes qui me restassent pour achever ma longue route vers Natal.

Ce parcours ne présenta rien d'extraordinaire; seulement, à la veille d'opérer la descente de Draakensberg, j'avais fait rencontre d'un boer du nom de Neethling, lequel, pour m'être agréable, m'avait longuement entretenu de la tête d'un animal fossile trouvé dans le lit de *Moeder-Rivier*, rivière boueuse. Cet animal, d'après la description que m'en donnait Neethling, devait être un ruminant de la plus grande taille; sa tête, qu'il avait vue, quoiqu'elle fût d'une apparence analogue à celle d'un hippopotame, portait deux noyaux osseux qui, au temps où ils étaient revêtus de corne, devaient offrir des armes démesurément longues, l'écartement que l'on pouvait raisonnablement supposer entre l'une et l'autre pointe devant être de 11 pieds, c'est-à-dire 2 pieds de plus que l'écartement des cornes du bœuf sud-africain le mieux monté que l'on ait connu. Après que

notre conversation fut épuisée sur ce chapitre, Neethling, qui me savait revenir de contrées où ne pénétraient pas les boers eux-mêmes, me fit cette réflexion : « Vous êtes allé bien loin dans l'intérieur, vous avez circulé partout ; mais avez-vous vu des anthropophages? » J'avouai que je n'en avais jamais vu ; que seulement je tenais de mes Cafres, lors de mes excursions chez les Amazoulous, un dire que je lui expliquai.

Il était question des *Amazimos*, petite tribu sans importance que massacra Dingaan, sous le prétexte que les hommes qui la composaient s'emparaient par surprise d'hommes, de femmes et d'enfants de son peuple, afin de s'en repaître ensuite. Il y avait longtemps de cet acte de justice ; depuis aussi longtemps, nul n'avait ouï parler des Amazimos, dont les quelques faibles débris s'étaient réfugiés, disait-on, chez les Makatisses, où, afin d'éviter les mauvais traitements, ces hommes s'étaient bien gardés de témoigner leur goût pour la chair humaine. Puis s'était effectué leur mélange avec les Makatisses, d'entre lesquels on ne les reconnaissait plus. On s'attachait cependant à les représenter comme très-remarquables par leurs dents aiguisées à l'aide de petites pierres, et rendues de même forme que celles d'une scie. Un caractère naturel leur était propre, ajoutait-on : leurs cheveux croissaient à très-peu de distance de leurs sourcils, ce qui équivalait à dire que ces hommes n'avaient qu'un front très-peu développé. « C'est vrai, me dit Neethling, j'ai appris la même chose ;

mais on assure cependant qu'il en existe des tribus entières dans ces parages voisins de nous. — Qui donc le sait pour l'avoir vu? Est-ce un boer? Je désirerais bien rencontrer un tel homme; car les détails me sont précieux.— Non, reprit Neethling; il n'est pas, que je sache, un seul boer qui ait rencontré d'anthropophages, et nous sommes répandus dans ce pays depuis 1836. Mais puisque vous tenez à le savoir, je vous dirai que nous autres ne connaissons l'existence d'anthropophages dans les contrées que nous habitons et que nous sillonnons partout, que depuis la réception des journaux du Cap, qui nous l'ont appris; et c'est un de vos compatriotes, un missionnaire protestant français, qui était l'auteur de l'article. »

Que Dingaan ait ainsi motivé le massacre des Amazimos, cela ne fait pas pour moi l'ombre d'un doute : c'est même très-justement la manière de faire d'un roi des Amazoulous; mais que les Amazimos aient été réellement des mangeurs d'hommes, cela, quoique possible, me paraît difficile, à cause de l'horreur qu'ont tous les peuples cafres pour leurs morts, qu'ils n'osent même pas toucher du bout du doigt. Cette habitude des Amazimos, si elle a existé, ne serait qu'une rare exception que je ne puis presque pas admettre, même lorsque la faim eût été d'une exigence extrême, parce que toutes ces contrées présentent sinon des fruits, du moins des bulbes et des racines sauvages, et que les Cafres les connaissent et les mangent avec plaisir.

L'on pourra juger combien fut grand mon étonnement

quand, depuis mon retour, je jetai un coup d'œil sur la carte de voyage de MM. Arbousset et Daumas; *anthropophages*, *cannibales*, ces horribles et incroyables définitions s'y trouvent écrites sur dix points différents. Elles sont très-propres à repousser de là tout explorateur qu'y conduirait l'amour de la science, et à produire l'isolement dans lequel a si longtemps dormi le Paraguay sous les jésuites, séquestrateurs d'un peuple. Mais que l'on se rassure : les stations de *Moridja*, de *Motito*, de *Thaba-Uncha*, de *Thaba-Bossiou* et autres, sont au centre des tribus cannibales, et jusqu'ici jamais encore un missionnaire n'a été mangé par les Cafres. Les anthropophages dans cette partie de l'Afrique ne sont donc autre chose que des fantômes terrifiants créés par l'esprit, et sortis de la tête de ces bons missionnaires trop confiants, ou s'imaginant rencontrer des hommes d'une inépuisable crédulité.

On veut de l'argent, et l'on a raison : sans argent rien ne se fait; mais il faut exhiber une raison, car il n'est si bonne âme qui ne tienne à connaître l'emploi de ses versements. « Là-bas, vous crie-t-on, des hommes s'entre-mangent à plaisir; soyez donc humains, aidez-nous à les civiliser. Laissez-vous toucher et secondez nos efforts. » La bourse de l'homme digne et crédule se délie alors; la satisfaction se répand dans son cœur, car cet homme a la conscience d'avoir fait une action méritoire. Mais à quelque temps de là, du fond de l'Afrique éclate le rire expansif d'un homme blanc qui vit le mieux du monde au mi-

lieu des cannibales existants sur sa carte; et ce rire, qui le soupçonnerait, si je ne m'étais chargé de le transmettre?

L'amour du vrai ne manquera pas de me faire bien des ennemis. C'est avec joie que j'en accepte de semblables : au moins j'aurai rempli ma mission, et pas un ne trouvera chez moi, dans mes écrits, un seul mensonge qui lui serve à me flageller; des erreurs, c'est possible, mais non des fautes calculées. Il est, je crois, très-peu de voyageurs qui puissent en dire autant. Hélas! que n'ai-je les moyens de le faire! Tant de mensonges se sont accumulés sur cette partie de l'Afrique que je pourrais m'engager à fournir sous six mois un grand in-octavo de réfutations; et remarquez que plus de la moitié des assertions dont je parle ont été émises avec intention, comme des gradins pour atteindre un but proposé depuis longtemps.

Il est d'autres détails que je reçus au bas de la chaîne de Draakensberg d'un capitaine cafre, nommé Matouana, le même que j'ai déjà cité lors de la guerre des boers contre les Amazoulous; mais ces détails, du plus vif intérêt pour l'ethnologie, s'ils sont vrais, je ne puis les communiquer que sous la plus grande réserve. Cependant, je dois aussi le dire, il existe une concordance parfaite entre les assertions de Matouana et celles d'un de mes compagnons de chasse au pays des Amazoulous, assertions dont je n'avais rien dit jusqu'à présent.

Il est question ici d'une race d'hommes que nul voya-

geurs encore n'a signalés. Je veux dire ceux que les Amazoulous désignent du nom de *Kossobalas*, et quelquefois sous celui d'*Ikoey*. Ils vivent isolément au nord de la contrée des Amazoulous dans celle des Amassouazis, vulgairement appelée à Port-Natal pays de Sapoussa, et où règne actuellement son fils Massousse. Ces hommes, dont la taille ne dépasse pas 1 mètre, sont de couleur basanée sale ; ils ont les cheveux noirs et touffus, la barbe épaisse et forte. L'ouïe est très-mauvaise chez eux, mais leur vue est parfaite et surpasse de beaucoup celle des Cafres. Par l'usage constant des habitations hémisphériques des termites, qu'ils vident tout d'abord, et au centre desquelles ils font du feu, le devant de leurs jambes est toujours plus ou moins brûlé; elles sont dans un état permanent de souffrance tel qu'elles sont très-affaiblies. Les Kossobalas ont l'arc et les flèches des Boschjesmans. A défaut de gibier, ils se repaissent d'insectes. Ils ont, malgré leur petit nombre, liberté de manœuvre chez les Amassouazis. On craint de leur nuire à cause de la facilité qu'ils auraient d'empoisonner toutes les fontaines de la contrée.

Je me hâtai d'émettre tout de suite à Matouana mon opinion que ces hommes étaient et ne pouvaient être autres que des *Boschjesmans;* mais les Boschjesmans sont bien connus des Amazoulous, qui les appellent *Amayaho* ou *Mayaho*. Les différences me furent exposées, et je me vis forcé, sinon d'accepter sa manière de voir, du moins de ne pouvoir la combattre avantageusement. Matouana

avait longtemps résidé chez Sapoussa, ce qui est une garantie, et Matouana n'avait nul intérêt à me conter une fable. Quoi qu'il en soit, les deux points différents où je recueillis ces documents, la première fois de Kamdâne, la seconde de Matouana, étaient distants de plus de 100 lieues.

Je ferai observer que jadis il a été fait mention d'une race à peu près pareille, vivant à Madagascar; le célèbre Buffon en parle sous le nom de *Quimos*. Les recherches que l'on a tentées pour s'assurer de leur existence sont restées sans résultat; peut-être même aujourd'hui n'y a-t-il plus un seul *Quimos* à Madagascar; mais je ne vois pas pourquoi l'on s'appuierait sur leur disparition pour prononcer qu'ils n'ont jamais existé. Car, une fois l'homme arrivé aux dernières limites de la dégénération à force de misère, il peut se faire qu'il perde alors la faculté de reproduction. Cette cause, que je soupçonne simplement, est peut-être celle pour laquelle les Kossobalas sont très-peu nombreux au pays des Amassouazis, où ils vivent cependant en bonne intelligence avec les populations environnantes. Toutefois, n'ayant pas vu cette race d'hommes extraordinaires, n'ayant recueilli d'elle que la description que je viens de transmettre, je reste dans l'impossibilité de me prononcer d'une manière certaine.

J'arrivai à Natal vers la fin d'avril 1844, ayant ainsi terminé cette longue pérégrination, dont les limites ne devaient d'abord pas dépasser le laps de cinq ou six mois,

tant à cause du manque de munitions, introuvables alors à Natal, qu'en raison des dépenses extraordinaires dans lesquelles une entreprise de ce genre pouvait m'entraîner. L'on a pu voir que, contrairement à l'habitude des explorateurs, je n'avais jamais osé émettre le hardi projet de partir de Port-Natal pour aller de ce point recroiser le tropique du Capricorne. J'ai fait mieux que promettre au départ, et pour ne m'être que laissé porter au gré du flot des circonstances souvent désastreuses, je n'en éprouve pas moins aujourd'hui une extrême satisfaction d'avoir mis à une certaine distance derrière moi les derniers jalons plantés depuis huit et dix ans par les voyageurs anglais Smith et Harris; mon estime, d'après des latitudes connues, m'ayant donné 23° 18′ latitude sud au dernier point où la disette d'eau, jointe au mauvais vouloir et à la poltronnerie de mes gens, me contraignit à rétrograder bien malgré moi.

Mais que je me hâte de le dire, peut-être ne suis-je pas le seul Européen qui ait pénétré aussi avant dans ces contrées. Mon digne et bien estimable collègue, M. Wahlberg (de Stockholm) était sur la rive gauche de l'Oury lorsque je me trouvais sur la rive droite. Le confluent des deux rivières de Morikoey et de l'Oury, aux eaux profondes à cette époque, aura-t-il barré ou permis le passage au hardi et si patient explorateur suédois? Je l'ignore; mais, quoi qu'il en soit, j'avais alors à courte distance un bon témoin de mes tentatives, et j'aurais tous les torts du

monde si j'oubliais de rappeler ici la présence d'un ami auquel l'histoire naturelle sera un jour redevable d'une foule d'éclaircissements du plus haut intérêt.

CHAPITRE XXXVI.

Coup d'œil rétrospectif sur les mœurs des Makatisses. — Arrivée à Natal. — Départ pour le Cap. — Je quitte le Cap. — Une visite à Sainte-Hélène. — Retour en Europe.

Avant de rentrer à Port-Natal, et maintenant que ma tournée est terminée, je vais jeter un coup d'œil rétrospectif sur les populations qui habitent à l'ouest de Draakensberg, c'est-à-dire celles qui se nomment elles-mêmes *Makatisses*, qualification qui m'a toujours paru générale, et que je conserve pour désigner toutes les tribus parlant le *sissoutou* [1], toutes celles qui sont soumises à la circoncision, dont les hommes portent un incommode et singulier vêtement de pudeur, véritable suspensoir fait de peau broyée.

Déjà, je me suis plaint de leur caractère en signalant la poltronnerie, le mensonge, la fourberie, la gloutonne-

[1] D'autres disent mossoutou, izoutou, zoutou : ainsi les Amazoulous, lorsqu'ils veulent demander : Parlez-vous la langue des Bazoutous? *Koluma ni Zoutou?*

rie, la saleté et l'arrogance de ces peuples. Il me reste à décrire leurs mœurs, à les peindre eux-mêmes en les comparant aux Amazoulous que j'ai fait connaître.

Veut-on tout d'abord se faire une idée d'un Makatisse en voyage, d'un ou de plusieurs, comme il m'est arrivé d'en rencontrer quelquefois durant la route lorsque, réunis en manière de caravane, ils allaient avec leurs bœufs et leurs femmes faire un troc à quelque distance de chez eux? Que l'on se figure trente, quarante ou cinquante individus précédés d'une troupe de bœufs chargés, marchant librement, lesquels ont pour bride une corde se rattachant à un petit morceau de bois qui traverse la cloison nasale. La troupe de bêtes précède celle des hommes; elle est silencieuse; son allure a quelque chose de philosophique. Aussi, le contraste est-il des plus frappants quand on s'attache à considérer la troupe des hommes qui babillent sans cesse, sans relâche, toujours avec la volubilité d'oiseaux qui gazouillent; mais avec une intonation dure, âpre, fourmillant d'*rr* et se répétant fort souvent. Une vive discussion politique n'amènerait point autant de paroles. Quel sujet traitent donc ces hommes? Quelle question d'Etat, quel but important veut atteindre l'orateur principal? C'est à peine si j'ose le dire. L'un soutient que la viande du couagga femelle est la meilleure, l'autre préfère le rhinocéros, un troisième assure avoir mangé de la hyène très-grasse, et qu'en cet état elle doit passer avant le rhinocéros noir à l'état de maigreur. Telle est leur conversa-

tion. Quel étonnant intérêt pour si peu de chose! Passons outre.

Voici l'un d'eux qui se détache et qui s'approche. En vérité, c'est moins un homme qu'une garde-robe ambulante ou qu'un porte-manteau. Kros en fourrure à poil en dedans, peaux de bouc, peaux de mouton, peaux de chacal, toutes sont superposées comme les couvertures d'un carrik, mais dans un désordre rare. Elles revêtent un corps nu, dégoûtant de la saleté habituelle et de la graisse des jours de fête. Un chapeau de style malais, sorte de pavillon de cor se terminant en pointe, couvre la tête à l'épaisse chevelure, ruisselante de graisse mêlée de *sibylo* (antimoine); des sandales chaussent les pieds, sandales antiques préservant le plus vilain socle du monde, lequel supporte un corps grêle vers les hanches; et quand le Makatisse est plus proche, les regards se fixent sur son cou et sur la devanture de sa poitrine, où se laissent voir mélangés, enfilés et se touchant cent objets divers, tels que griffes de lion, de léopard, d'aigle, dents de crocodile, vertèbres de serpent, morceaux de racines et de bois divers; puis encore une douzaine de petits sachets de peau renfermant soit des racines, des écorces ou des feuilles pulvérisées; enfin toute une collection d'objets de curioriosité d'un de ces marchands du quai Voltaire. C'est que, voyez-vous, le Makatisse craint la mort; il est surtout prudent, et partout il traîne avec lui sa pharmacie, aussi étendue que le sont ses connaissances.

Chaque homme porte en outre un bouclier rond, fait de peau de girafe. D'ordinaire, ce bouclier est enfilé à une ou plusieurs assagayes, longues de 8 à 9 pieds, lesquelles soutiennent également des groupes de calebasses vides; puis des grosses de cuillères de bois artistement taillées et couvertes de dessins pénétrés par le feu; puis encore divers sacs de peau renfermant du tabac ou de la feuille de chanvre. Tous ces objets de troc font dans la marche de ces hommes un cliquetis fort ennuyeux, auquel se mêle le claquement de leurs manteaux sur leurs corps nus et sur leurs vilaines jambes : aussi l'allure d'une troupe de Makatisses est-elle toujours infiniment plus bruyante que celle d'un nombre égal d'Amazoulous, qui vont nus, et que des raisons de trafic n'éloignent jamais de chez eux.

A cause de leur esprit mercantile et de certains usages, j'ai bien souvent pensé que les Makatisses devaient être un peuple plus ancien que les Amazoulous. Il m'a semblé que diverses coutumes avaient probablement été apportées des confins de l'Abyssinie. Pour toute tradition, il est vrai que les Makatisses n'ont conservé que la circoncision; mais la présence de cette pratique seule suffit, je crois, à prouver le contact qu'ils ont dû avoir anciennement avec des populations du centre ou du nord de l'Afrique.

Les manteaux de peau dont se revêtent ces peuples sont toujours portés le poil en dedans. Les plus communs se font avec des peaux d'antilope, les plus distingués avec celles de carnassiers, soit chacals, genettes, léopards ou

guépards, et les diverses pièces qui les composent sont réunies entre elles par des coutures plates, pratiquées sans aiguilles à l'aide de nerfs d'animaux qui passent dans des trous faits au moyen de petits épissoirs.

Ces fourrures, qui nous étonnent par la souplesse de leur cuir, ont été d'abord broyées à la graisse, et tannées ensuite par le côté nu seulement, au moyen d'une décoction d'écorces teignant en roux, appliquée à diverses reprises jusqu'à pénétration complète. Les Makatisses, jugés comme pelletiers, pourraient, m'ont dit des hommes compétents, donner de bonnes leçons à nos premiers fourreurs de Paris. C'est principalement à l'inspection d'ouvrages sortis de leurs mains, et que j'ai rapportés, que cette opinion a été émise. Le prix d'un manteau chez eux est toujours en raison de sa nature. Ceux de peaux d'antilope peuvent s'acquérir au nombre de quatre pour une vache. Un seul manteau de chacal vaut une vache, et trois ou quatre vaches suffisent à peine quelquefois à payer un manteau de capitaine, fait de la dépouille des guépards ou des léopards.

Les Makatisses se distinguent surtout des Amazoulous par l'usage d'un couvre-chef qu'ils se fabriquent avec des brins de paille disposés en tourons à peu près dans le même genre que ceux de nos matelots; mais ils donnent à leurs chapeaux une forme voisine de celle du chapeau pointu des Malais, et cette coiffure, reposant sur leur chevelure si touffue, noire, épaisse, et formant mille cylindres

perpendiculaires, ne contribue pas peu à faire ressortir leur sauvage physionomie. Il est vrai qu'à cet égard tous ne restent pas dans le même mode. Les uns ne coupent jamais leur toison; mais les autres, ceux qui vivent sous le 25ᵉ degré, se rasent le pourtour vers les tempes et l'occiput, en réservant une partie de cheveux imitant une tortue sans tête, ou, si l'on préfère, une citadelle elliptique à quatre bastions rectangulaires.

Le grand nombre de peaux que la connaissance et la crainte du froid engagent les Makatisses à porter partout où ils vont, afin de préserver leurs corps de la fraîcheur des nuits, comme encore l'épaisse chevelure de la majeure partie d'entre eux, est une des causes de malpropreté qui n'existent pas chez les Amazoulous : aussi les parasites humains sont-ils communs chez eux, à l'exception du *Pediculus pubis* de Latreille, dont ils paraissent ignorer l'existence. Pour cette raison, on les voit, quand ils le peuvent, se poser sur la tête une livre de graisse mêlée de sibylo [1], et rester ainsi des heures entières au soleil, attendant la fusion complète et la pénétration qui doit déterminer la mort des petits individus.

Les femmes, en outre de leur *om-gobo*, portent une ceinture de laquelle s'échappent douze ou quinze lanières pendantes de la même manière que les *montgeas* zoulouses. Ces lanières, disposées comme une sorte de vêtement de pudeur, sont destinées, dans les circonstances difficiles, à

[1] Antimoine pris pour du platine par M. Arbousset.

préserver la femme des atteintes d'un homme. L'art est donc venu suppléer à ce que la nature n'avait pas jugé convenable d'accorder aux races colorées des tropiques.

Ces dames, ou mieux, ces femelles, s'affublent ainsi du manteau masculin ; le plus souvent leur tête est nue. Cependant elles la couvrent quelquefois d'un bonnet fait de peau de renard. Leurs jambes portent au-dessous du genou quelques tours de fil de laiton ou des colliers de verroterie que l'on voit encore à leur cou et à leurs bras ; elles se servent des mêmes sandales que les hommes.

Chez elles, comme chez toutes les femmes du monde, quelle que puisse être leur laideur, quelque grande que soit leur saleté, il perce toujours un tant soit peu de coquetterie. Elles aiment les parures, qu'elles connaissent : c'est avec une vive satisfaction qu'elles en ornent leurs corps ; mais jamais, je crois, l'idée de se laver n'est venue à leur esprit ; elles semblent laisser ce soin à la nature, je veux dire à la pluie qui tombera du ciel ou au courant de la rivière, qu'elles se verront forcées de traverser à pied. Il y a sous ce point de vue moins de différence de blanc à noir que d'une Zoulouse à une Makatisse.

Malgré ce qu'a de rude, pendant quatre mois d'hiver, le climat du pays des Makatisses, les femmes mères n'ont pas plus que les Zoulouses contracté l'habitude de vêtir leurs enfants ; ils restent complétement nus. Mais comme ils sont presque toujours portés à dos, la chaleur corporelle de leur mère doit leur suffire.

Si maintenant j'arrive à découvrir un village makatisse dont les toits en cône arrondi s'élèvent de 15 à 22 pieds, ce qui m'étonne, c'est le désordre, la confusion, l'absence totale du plan. Chez les Amazoulous, c'est invariablement un cercle elliptique, tandis qu'ici il semble que l'on se soit plu à en faire un dédale, comme pour embarrasser l'ennemi qui essaierait d'y pénétrer. Cette disposition n'a non plus d'autre but, et pour mieux se défendre des agresseurs, de mauvaises petites rues où trois hommes à peine peuvent passer de front, sont partout formées d'énormes pièces de bois ou d'arbres bruts plantés en manière de palissades. Jamais non plus leur direction n'est exacte; elles sont, au contraire, aussi tortueuses que possible, à tel point qu'après avoir passé trois jours consécutifs dans l'un de ces villages, peuplé d'environ 500 habitants, un guide m'était encore nécessaire pour y entrer ou en sortir: ainsi était celui de Makata.

Mais ce désordre choquant et ces immondices répandues aux abords du village, qui donnent de ses habitants une triste opinion, tout cela, il est vrai, s'oublie à l'aspect d'une cour formée de claies de roseaux, où quelques ménagères préparent les aliments près des huttes, dont le style a quelque chose de mieux combiné que celles des Amazoulous.

En effet, rondes de forme, leur toit élevé qui déborde de 4 pieds repose sur des colonnettes de 3 pieds de haut, et sous cet abri se recueillent maints objets qui encombre-

raient l'intérieur. Ces huttes sont presque toujours exhaussées, afin que l'eau des pluies circule antour d'elles sans y pénétrer. Les murs, faits intérieurement de poutres solides, sont achevés avec de l'argile; les parois en sont lisses, et souvent elles montrent des couleurs différentes, du rouge, du bleu et du blanc, formant divers dessins, parmi lesquels j'ai reconnu l'intention du peintre, songeant à une girafe, à un rhinocéros ou à un éléphant.

Il règne beaucoup d'ordre tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Les provisions y sont d'ordinaire serrées dans de grands vases de terre faits sur place, et par conséquent immeubles, puisqu'ils sont fixés au sol et qu'ils atteignent souvent 8 pieds de hauteur. On voit aussi des sacs de peau artistement faits, enflés de maïs ou de blé cafre. Les meubles qui garnissent l'intérieur des huttes sont de première nécessité; on trouve confondus les instruments aratoires, ceux de ménage et de combat. Mais c'est à peine si l'on peut y distinguer quelque chose sans le secours d'une lumière; car la porte d'entrée, l'unique issue de ces fours, n'a pas plus de largeur que le bouclier rond dont se servent ces peuples, c'est-à-dire 60 centimètres; et tout est si bien platré que, quand la porte à coulisse est fermée brusquement, les vibrations retentissent pendant plus d'une minute. Rien n'est donc plus facile à chauffer que des appartements de ce genre, et je reconnais que les Makatisses ont très-bien compris la manière de se prémunir contre les atteintes du froid.

J'ai souvent rencontré chez eux des vases de terre aux formes sphériques qui attestaient quelques connaissances dans l'art du potier. Leur couleur rouge-brune rappelait les vases étrusques, et leurs dessins, de style sauvage, original, ne manquaient pas d'un certain goût.

Le seul instrument de musique que j'aie vu assez rarement entre leurs mains est un arc s'isolant sur une calebasse vide, tel que l'*izimkopo* des Amazoulous, avec cette différence que la corde se rattache et se tend sur une tige de plume fixée à la corne de l'arc et qu'à cette tige s'appliquent les lèvres du musicien, qui s'efforce de faire le vide. Les vibrations sont sourdes ou aiguës ; divers artistes s'aidant du doigts les modulent assez bien, sans toutefois réussir à exciter l'admiration. Malgré ce qu'en ont dit certains voyageurs, cet instrument est un véritable instrument à corde, quoiqu'il faille recourir à l'air pour en tirer quelque son.

Dans leurs danses les Makatisses peignent leur caractère de même que les Amazoulous, c'est-à-dire que les Amazoulous à l'esprit belliqueux n'ont guère que des danses martiales où ils revêtent leurs ornements et leurs armes de combat, tandis que les Makatisses, bourgeois excessifs, ne connaissent que les danses ordinaires où toutes les femmes sont admises. Ils ne se chargent point d'ornements ; leurs manières sont alors celles d'un peuple vieux de civilisation ; ils se donnent des grâces inhabituées, ils se contournent avec souplesse. Ils composent surtout leur physiono-

mie, qui devient souriante; enfin ils mentent à leur état quotidien; mais jamais on ne les voit y faire une grande dépense de force. Les femmes s'y tiennent ensemble sur un demi-cercle; elles battent des pieds et des mains; elles chantent ou plutôt crient tantôt bas, tantôt haut, quelquefois à déchirer le tympan, et à certains moments, sans qu'elles discontinuent de crier, leur langue rouge s'agite dans leur bouche, faisant trembler les sons et produisant ainsi un effet monstre qui se répand au loin. De temps à autre elles se mêlent aux danseurs; mais la souplesse, l'élégance, la grâce, ne sont pas tombées dans leur lot.

Ces réunions, auxquelles le plaisir sert de but, et celles qui sont provoquées afin d'engager les nuages à se fondre à force de clameurs, sont les seules où l'on puisse avoir en même temps sous la vue un assez grand nombre de Makatisses.

Ces peuples n'ont aucune idée religieuse; jamais je ne les ai entendus parler de l'existence d'un être supérieur. Ils jurent bien par *Morrimo,* lequel est peut-être un mauvais génie; mais chez eux on ne retrouve pas la moindre trace d'un culte.

La circoncision elle-même n'est considérée par eux que comme une pratique hygiénique servant encore à distinguer leur race. Les jeunes filles y sont soumises de même que les garçons, et quand la saison est venue, tous ceux qui doivent être circoncis quittent le mouzi sous la surveillance d'un opérateur médecin, à l'effet d'aller passer

trois mois dans un endroit isolé, distant au moins d'une lieue. Ce n'est qu'après ce laps de temps, lorsque tout est terminé, que la bande effectue son retour. Mais arrivée près du village, c'est à qui s'esquivera pour chercher quelque sentier détourné; car, à la rentrée au mouzi, des coups de bâton attendent chacun des nouveaux initiés. C'est un baptême auquel ils doivent se résoudre, mais qu'il leur est permis d'éviter en atteignant inaperçus le centre de l'enceinte. La circoncision des hommes m'était connue; celle des femmes m'intriguait fort. Je ne négligeai pas les questions, afin de m'instruire et de recueillir, s'il était possible, quelques détails nouveaux; mais rien ne me fut transmis. Les rires et les plaisanteries outrées de mes gens avaient déterminé les Makatisses au silence, et quand je partis, je ne savais rien de plus qu'au premier jour. Mais nous avons des missionnaires protestants français qui, eux aussi, résident au milieu de populations circoncises, quoique habitant beaucoup plus au sud. Par ces messieurs, s'ils veulent être explicites, la science pourra recevoir quelques documents d'un vif intérêt; scrutateurs comme ils le sont, et leurs investigations ayant directement trait aux mœurs, chacun pourra comprendre comment il se fait que je me décharge sur eux de ce soin.

Les Makatisses que j'ai fréquentés ne portaient pas à leurs morts plus de respect que les Amazoulous; les corps sont également dévorés par les hyènes.

Je ne dis rien de la manière dont la justice se rend chez

ces peuples, ni comment s'arrangent les héritiers à la mort des parents, parce que leurs coutumes, sous ces rapports, ne diffèrent pas de celles des Amazoulous.

L'emballage de mes collections et mes préparatifs de départ définitif me prirent six semaines, après lesquelles je fis voile pour le Cap. Quinze jours de traversée m'y conduisirent, et malgré mon impatience de quitter au plus vite cette capitale de l'Afrique australe, la rareté des navires partant en cette saison pour l'Europe m'y retint deux longs mois, durant lesquels je profitai largement de l'hospitalité que m'y offrit le doyen des Français habitant Cape-Town, M. Rocher, excellent et digne homme conservant encore dans toute leur simplicité primitive les mœurs hollandaises qu'il y adopta jadis. J'eus également l'avantage de retrouver parmi les autres Français qui habitent la ville du Cap un non moins digne compatriote, connu de tous les passagers français qui vont dans l'Inde ou qui en reviennent. C'est l'un des neveux de notre célèbre naturaliste Delalande, M. Alexis Verreaux, lequel, après les pertes que j'avais subies lors du pillage de Port-Natal, s'était empressé, quoiqu'il ne me connût que très-peu, de mettre à ma disposition les sommes dont je pouvais avoir besoin. M. Verreaux ne s'était nullement inquiété de savoir s'il me serait facile ou possible de les lui rembourser un jour; ce souci était une pensée absente. « Non! non! dit-il; là-bas, il y a un Français dans l'embarras peut-être. » Et sans perdre de temps, sa lettre me transmit son offre géné-

reuse. De pareils faits n'ont pas besoin de commentaires; et que je le fasse ici remarquer, elle est bien belle cette fraternité qui relie aux extrémités du monde des Français qui jamais ne se sont connus précédemment. Combien elle serait plus touchante encore si ses racines pouvaient s'implanter dans le sol métropolitain!

Enfin un navire étant prêt et le vent favorable, je laissai derrière moi ces montagnes singulièrement amoncelées, sur le giron desquelles Cape-Town, assise comme un enfant sur sa mère, reçut mes derniers adieux.

Treize jours plus tard, Sainte-Hélène apparut à l'horizon telle qu'une masse rocailleuse jetée par le hasard au milieu de vastes mers, et par instinct national je me découvris à l'aspect de cette île qui vit s'éteindre la vie mortelle du plus grand capitaine du monde. Ile au cœur de pierre, ingrate, hideuse à l'excès, Sainte-Hélène nous présenta longtemps ses flancs crevassés, partout corrodés par l'air et l'eau. En vain cherchions-nous quelques êtres vivants sur ses bords inhospitaliers; des paille-en-queue furent les seuls oiseaux dont le blanc plumage tranchât sur le fond grisâtre; encore dédaignent-ils ces rochers nus, poursuivant leur vol sans jamais se poser; et grande fut ma surprise quand m'imaginant découvrir un vautour noir sur la saillie d'une roche élevée, je reconnus une pièce de canon anglaise. La capitale, James-Town, se démasqua bientôt, couchée de son long dans une étroite vallée montante, et conservant à ses pieds une redoutable cein-

ture de canons béants qui regardent les vaisseaux à l'ancre.

Mais ce que chacun remarque surtout, c'est un fort que l'on voit à droite, bâti sur un terrain plat à 1,200 pieds de hauteur, auquel conduit une échelle blanche effrayante de longueur, appuyée sur le roc, seule communication possible entre le fort et la ville. A gauche se voient encore des canons perchés à toute hauteur, veillant dans toute direction, huchés comme de vrais oiseaux de proie, et sous eux un chemin anguleux taillé en manière de zigzag dans la pierre, celui-là même et le seul qui communique avec l'intérieur et la haute partie de l'île, le tombeau et Longwood.

C'est l'Anglais qui a brisé ces pierres, l'Anglais qui s'est frayé ce chemin, qui a posé tous ces canons et rendu accessible à l'homme ce lieu maudit sous le plus beau ciel du monde, lieu primitivement destiné à servir de station aux seuls oiseaux de mer. Toute de pierre, Sainte-Hélène résistera des centaines, des milliers de siècles aux efforts de l'Océan, et durant des centaines et des milliers de siècle elle restera comme une pierre tumulaire, la plus grande du globe, rappelant aux nations qui circulent, Napoléon, sa gloire, celle du peuple français, comme encore l'Angleterre et l'opprobre dont elle s'est couverte par la sanction des actes d'Hudson Lowe, et ce n'est que justice.

Après une visite à la vallée du Tombeau, vide de la dépouille mortelle du colosse de gloire européen; après avoir mesuré le caveau et la fosse bâillante qui a rendu à la France ce qui n'appartient qu'à la France; après avoir

écouté les récits du vieux sergent anglais resté gardien de ces lieux, non sans avoir reçu des mains de sa jeune fille un bouquet de fleurs cueillies sur la terre voisine, et vidé la coupe d'eau pure de la fontaine qui dort à 20 pas du tombeau; après avoir inscrit, comme tout voyageur, mon nom sur les registres présentés par Mme Torbette, je quittai Sainte-Hélène, dont les 2,000 pieds de hauteur disparurent promptement sous l'horizon.

Les albatros, les cordonniers, les manches-de-velours, les damiers, ces oiseaux heureux d'un rien, qui égaient les mers de l'hémisphère austral, devinrent rares; ils quittèrent bientôt le sillage du navire, et la ligne une fois franchie, la chaleur, qui diminuait sensiblement, nous annonçait l'approche de l'Europe. Enfin, au bout de deux mois et huit jours, le *Sarah-Charlotte* qui me portait donna dans ce que les Anglais sont convenus d'appeler le *British Channel;* les vents nous y contrarièrent, et relevant de trois jours de terrible cape, témoins de plus d'un naufrage, nous pûmes, avec un heureux changement de temps, traverser le Pas-de-Calais et entrer le lendemain dans les eaux de la Tamise. Quelques jours après, vers la fin de novembre 1844, je revis la France, et retrouvant ma famille et mes amis, je pus goûter enfin ces douceurs du retour que connaît seul celui qui s'est voué à une longue absence.

VOCABULAIRE DE LA LANGUE ZOULOUSE.

OBSERVATION PRÉLIMINAIRE.

Il est très-difficile de bien saisir, dans la prononciation de la langue zoulouse, beaucoup de voyelles terminales, comme aussi un certain nombre de voyelles initiales. Ainsi, pour le mot *impoff*, qui veut dire jaune, et qui tout à la fois désigne l'antilope canna, c'est *impoff, impoffo, ompoff, ompoffe, um poff, um poffo.*

Certains mots également m'ont été présentés sous un grand nombre de formes : ainsi celui qui signifie une rivière est tour à tour *om-phlène, om-fèlene, om-philos* ou *um-filos, om-volos, folos* ou *volos*, et *volosie* ou *om-pholosie.*

Il semblerait que beaucoup d'Amazoulous ne s'attachent qu'à la physiologie euphonique d'un mot, ce qui présente d'immenses difficultés au linguiste par le trop de latitude qui lui est accordée.

FRANÇAIS.	ZOULOU.
abaisser, mettre à terre.	tôla pannzy.
abandonner, laisser, rester.	lâté schlala.
abattre, couper.	knema.
abject (un homme).	mombu, om-phogazane.
abîme, trou.	nogôty.
abondance.	maninkié.
aboutir.	amba-kôna.
absent.	ambylé.
accabler.	boulala.
achat, acheter.	tinga.

FRANÇAIS.	ZOULOU.
accommodable.	mouschlé.
accompagner.	ambasam.
accorder donner	nika.
accouplement, copulation.	schlabonka.
accourir.	kotchima, kotjima.
adieu (à celui qui part).	amba gouschleg.
adieu (à celui qui reste).	sani gouschleg.
administrer, gouverner.	sebensa zonké.
admirable.	mouschlé kakoulou.
affamé.	lambylé.
affirmer.	vouma.
affliction (quant au cœur).	hysblizio goula.
affluence de monde.	abantou maninkié.
affreux (très-laid).	imbu kakoulou.
Afrique (notre pays, le pays des hommes noirs).	hynzoey ka têna, hynzoey ka abantou Mouniama.
agathe blanche, rouge, jaune.	hythié mouschlé, om-schlopu, bouvo, impoffo.
agonie (avant de mourir).	pambylé filé.
agrandir (faire grand).	sebensa om-koulou.
aide de camp du roi.	om-douna ka inkossiny.
aïeul (père de père).	baba ka baba.
aigrette (*Ardea bubulcus*).	landa.
aimer.	tanta.
ainsi, comme cela.	inzindgé.
air.	moïa.
aller.	ambe.
allumer du feu.	bassa om-lulo.
amener.	tabata.
amorce d'un fusil (la poudre du dehors).	om-zizy ka pannzlé.
ample.	om-koulou.
ancien.	om-dàla.
Anglais.	Ghismann, Manghish.
animal sauvage (de chasse), gibier, viande de gibier, petite viande.	ignamazane.
année (dix lunes, plus deux).	izinianga tchoumé izambili mouva.
antérieur, antérieurement.	pambylé.
antimoine.	sibylo.
antilope, *Cephalopus natalensis*.	monkomb.
— *Eleotragus*.	om-schlango.
— *Sylvatica*.	èbabale.
— *Redunca Lalandii*.	knala.

FRANÇAIS.	ZOULOU.
Strepsiceros coudou.	makanque.
›u dans des roches).	nogôty hythié ny.
	tabâta.
	apetcheïa.
	mounty.
	om-kuytchêlo.
›le.	om-schlabatsi.
	om-schlaba bonvo.
	schlala.
	apetcheïa.
rrivé.	fiaga, figylé.
	om-kondo.
	om-tagaty.
	boulala.
›attre.	tchiahia.
n.	kaschleg.
	izithia.
natte pour servir la viande.	sitêbé.
(tuer avec un bâton).	boulala py tonga.
nt (par Dingaan !).	yebo (Dingaan !).
›rendre, saisir (attrapé).	bamba (bambylé).
tromper.	kotlissa, kotlissylé.
	pambylé.
r.	izôlo pambylé.
	ahi mounié.
	zànnzy.
	apetchela.
	py.
	têla pambylé.
	vouma.
ui.	nemschla.
iste pas comme chez nous. it : Je ne reste pas avec cela, ivalent de : Je n'ai pas de	mena ahi schlala na lo.
	vouma.
t.	pambylé.
	langa pouma.
	omounié fouty.
	ikoé.
	kolûma.
	om-phêne.
	louto.

FRANÇAIS.	ZOULOU.
baguette.	tonga inkinany.
se baigner.	amba amannzy-ny.
balayer.	schlannza.
balle.	om-schlanvo.
baleine.	om-komo.
barbu à masque (*Pogonias personnatus*).	iploup-loulou.
bas.	inkinany-pannzy.
basane.	ikomba sebensylé.
bâton.	tonga.
battre.	tchiahia.
beau.	mouschlé.
beaucoup (par centaines).	maninkié (kakoulou).
belliqueux (fort à percer de ses armes).	mannschla ka gouassa.
bestiaux.	inkomokazy.
bœuf.	inkâbu.
beurre.	mafouta ka inkomo.
bidet.	hache.
bien, adv.	kaschlegh.
bière.	tchouala.
biscuit.	sinnqua.
blanc.	om-schlopu.
blé cafre.	mabélé.
blesser au moyen d'armes (blessé).	gouassa, gouassylé.
blond.	om-poff.
bocage.	schlaty.
boire.	poussa.
bois.	schlaty.
bon.	pannda.
bouc.	imponnzy.
bouche.	mlomo.
bouclier.	om-schlanga.
bouillant.	foutimélé kakoulou.
boulet.	om-schlanvo ka baye-baye.
briser.	boulala.
brûler, brûlé.	kissa, kissylé.
bûche, bois à brûler.	inkouné.
buffle.	iniaty.
buffle femelle.	om-kômas.
cabane.	kaïa.
caillou.	hythié.
caisse.	pongolo.
calao.	om-koloani.

FRANÇAIS.	ZOULOU.
calebasses (à manger).	isseva.
calebasses pour vases.	om-kopo.
canard.	madada.
canne à sucre.	himphée.
canon.	baye-baye.
capitaine.	om-douna.
cave.	nogôty.
ceci, cela.	lo.
céler, taire.	toula.
céleri sauvage.	om-schloaty.
cent.	koulou.
chacun.	omounié mounié.
chat-huant.	izikova.
chair.	ignama.
chaleur.	foutimélé.
chambre.	ischlou.
champ cultivé.	mazima.
chandelle.	mafouta ka om-lulo.
change, changer (changé).	tinga (tingylé).
chanter.	goussina.
chant et danse.	sina.
chanvre à fumer.	sango.
char, chariot	knouélé.
charge d'un fusil.	souty ka isséboom.
chasse, chasser.	singuela.
chaud.	foutimélé.
chauve-souris.	schloutann-zébé.
chef.	inkossy, om-kos.
chemin.	insjhlé.
cheminer.	amba insjhlé-ny.
chercher.	founa.
chérir.	tanta.
chétif.	imbu.
cheval.	hache.
chevaucher.	amba na hache.
chèvre.	inponnzy.
chien.	indja.
chien sauvage, cynhyène.	manghetjanne.
cime d'un arbre.	pezoulou ka mouty.
cinq.	ischlâno.
cinquante.	tchoumé-ischlâno.
circoncire.	knema ikomba ka om-tondo.
cochon.	inglobu.

FRANÇAIS.	ZOULOU.
couagga.	édoubé.
couenne.	ikomba ka inglobu.
cœur.	hyshlizio.
colère, adj.	kouatylé.
combat.	gouassa.
combien.	mangapy.
commerce.	tinga.
complet.	souty.
composer.	innza.
comprendre, entendre.	hyzoua.
conférence, conférer (conféré).	koluma (kolumylé).
confesser.	vouma.
confisquer.	bamba.
connaître.	hyazy.
consentement, consentir.	vouma.
considérablement.	maninkié kakeulou.
considérer.	bona kaschleg.
conscience (le cœur).	hyshlizio.
contrée.	hynzoey.
copulation.	schlabonka.
coq.	om-kouko.
corde.	tambo.
corne.	om-pondo.
coucher à terre (se).	schlala pannzy.
couper.	knema.
courroie.	tambo.
couteau.	om-kondo.
crocodile.	ingouenla.
cuivre.	kôta.
danse.	sina.
dans.	ny.
de.	ka.
décamper.	baléka.
décapiter.	knema kant ka montou.
descendre.	amba pannzy.
décharger un fusil.	tchlahia, tobouïa.
défunt.	montou fylé.
délicieux.	mananty.
demain.	goumso.
démenti (non, ce n'est pas vrai).	ka amanga.
dense.	sinnda.
dent.	mazignio.
dépêcher.	thiathia.

FRANÇAIS.	ZOULOU.
dépérir.	fylé.
désavouer.	knaba.
désirer.	tanta.
désosser.	etambo laté pouma.
dessous.	zannzy.
dessus.	pezou.
destructeur.	om-tagaty.
dételer.	laté izinkabu pouma.
détour.	iniouka.
détruire.	boulala.
devant.	pambylé.
devin.	inianga.
deux, les deux.	mabily, izambily.
Dieu.	Kos-Pezou.
difficile.	sinnda.
difforme.	mombu.
dimanche.	sondagh (du hollandais).
dire.	tèla.
discours.	koluma.
diviser, séparer, couper.	knema.
dix, une dizaine.	kinngane, tchoumé.
donner.	nika.
dormir.	lala.
drap d'étoffe de coton.	om-doango.
drogue, poison.	mouty.
drongo.	tingou.
dur.	manschla.
eau.	amannzy.
eau-de-vie.	galogo. tchouala ka amaloungo.
échenilleur Levaillant.	omoucé.
éclair (feu d'en haut).	om-lulo ka pezoulou.
élan d'Afrique.	om-poff, om-poffo.
éléphant.	uncklove.
emparer (s'), saisir.	bamba.
empoisonner.	boulala py mouty.
emporter.	tabata.
en, dans.	ny.
encore.	fouty.
en dedans.	pagaty.
en dehors.	pannzlé.
enfant.	ingané.
enfuir (s').	baleka.
en haut.	pézou, pézoulou.

FRANÇAIS.	ZOULOU.
enjôler.	kotlissa.
enlever,	tola ka pannzy.
énorme.	om-koulou kakoulou.
enrayer la roue d'un chariot.	bamba inïaho ka knouelé.
entendre.	hyzoua.
entier.	zonké.
entrer.	amba pagaty.
espion.	om-tagaty.
évader (s').	balèka.
éveiller (s').	pouma ka lala.
Europe.	Hynzoey ka abaloungo.
examiner.	founa zonké kaschleg.
excellent.	pannda kakoulou.
extérieur.	ka pannzlé.
facile.	abi sinnda.
façon.	inndaho.
façonner, travailler.	sebensa.
faim.	lambylé.
faire.	innza, sebenza.
faisan (francolin).	ikoalakoala.
farine.	om-poupo.
femelle.	amphazy.
femme.	amphazy.
fer.	zympy.
ferme, solide.	mannschla.
fermier, les fermiers.	bounn, amabounn.
fermer.	vaala.
festin.	hyssla.
fête.	sina.
feu.	om-lulo.
feu (couleur de feu).	om-luloana.
ficelle.	tambo.
ficher une assagaye.	gouassa py om-kondo.
figue sauvage.	om-kouschlouane.
figure, tête.	kant.
fil.	tambo.
fille, jeune fille.	intombu.
— petite fille.	intombazane.
fils, les fils (les jeunes gens).	imphana (abafanas).
fin, mince.	inkinani.
flamber.	kissa.
fleur.	imbâly.
fleuve.	om-phlène, om-philos.

FRANÇAIS.	ZOULOU.
:.	hinndaho.
	mannschla.
e.	zoulou.
.	suepp (du hollandais).
e.	itkaguety.
ures.	izikomba.
ıx.	saba ka makaza.
	kissa ignama mafouta ny.
	makaza.
ıge frais.	amâs, amaazy.
if.	balékylé.
	isseboom.
ıer.	amba kotjima-na-hache.
n.	imphana.
le.	ponnzy.
:.	montou om-koulou kakoulou.
:te.	symba.
se.	inkomokazy.
l.	mouschlé.
r.	ignamazane.
'er.	singuela.
:.	nohounnda.
rrhée.	hyophéha.
se.	mafouta.
l.	om-koulou.
	mafouta.
	hythié.
per.	amba pezoulou.
	ungungo, om-koulou.
(chemin dans l'eau de la ri- :re).	insjhlé amannzy ny ka om-phlène.
re.	gouassa.
le.	om-lomo.
re cafre.	izimkopo.
.	om-gobo.
: cafre.	motgea.
t de guerre (le cotillon).	symba.
:er.	schlala.
tude.	hinndaho.
ıe (fer à couper les arbres).	zympy ka knema mounty.
er.	knema py zympy.
ne.	mola.
:au.	mouzi.

FRANÇAIS.	ZOULOU.
harangue.	koluma.
haricot cafre croissant sous terre.	om-schlobo.
hâter.	thiathia kotjima.
hélas!	ahé mahmé
herboriser.	imbaly founa.
hydromel.	tchouala ka iniouce.
hier.	izolo.
hippopotame.	om-vobo.
hiver.	elanga makaza.
homme.	om-doda.
homicide.	om-tagaty.
hors de.	ka panslé.
huile.	mafouta ka mounty.
hyène.	empyss, empyssy.
ici.	lâpa.
idiome.	hinndaho ka koluma.
il, lui.	fena.
immense.	om-koulou, kakoulou.
inciser.	knema.
infirme.	goula.
intérieur.	pagaty.
ivoire.	om-pondo ka uncklove.
jardin.	mazima.
jaune.	om-poffo.
jaunâtre.	om-poffane.
javeline.	om-kondo.
jeter.	ponsa.
jeune homme.	imphana.
jeune fille.	intombu.
joli.	mouschlé.
jour.	langa.
juste.	kaschlegh.
là-bas.	akôna, kôna lapa.
labeur.	sébensa.
laid.	mombu, imbu.
laisser.	laté.
lait doux.	oubiss.
lait sûr.	amaas, maazi.
lambeau d'étoffe.	om-doango.
langage, langue.	koluma.
lard.	mafouta.
large.	om-koulou.
laver.	schlaunza.

FRANÇAIS.	ZOULOU.
	lo.
	goumsso.
	ou-bany.
ɔuane.	makakoye.
sage).	niannaty.
	bôpa.
	monkomb.
	om-doango.
	ebobiss, ingoniama.
	tchouala ka iniouce.
	kouko.
	goudé.
ınocéphale.	monkongo.
	sinnda.
	om-vooty.
e.	omounié, omounié fouty.
	inianga.
aisse au figuré).	mafouta.
	mazignio.
	inkoskazy.
elle.	intombu.
	inianga.
	ondihi.
t.	kalogo.
	kaïa, ischlou.
	om-biha, om-byla.
	om-kos, om-kossy.
le.	goula.
	mahmé.
	hyssla.
.	itkaguety.
mauvaise part).	hinndaho imbu.
	hinndaho.
ınteau.	om-gobo.
	amba.
	om-doda.
ı (acheter une jeune fille).	tinga intombu.
	om-tagaty.
	sinnda.
	goussassa.
a sentence de malédiction	
	om-tagaty boulala.
	imbu, mombu.

FRANÇAIS.	ZOULOU.
médecin.	inianga.
médicament.	mouty.
médire d'un homme.	têla imbu ka montou.
meilleur (superlatif en cafre).	pannda kakoulou.
mêlée.	duur makar (du hollandais).
mémoire.	hyazy.
mentir.	amanga.
menu.	inkinany.
mer.	loanslé.
merci (remerciement).	kaschlegh.
merde (bouze de vache).	boulongo.
mère.	niouka.
mesurer (voir combien).	bona mangapy.
mettre.	tola.
meurtre, meurtrier.	om-tagaty.
midi (le soleil en haut).	langa pezoulou.
miel.	inioucé.
mien.	oâmi, sâmi.
misérable.	om-phogazane.
mode.	hinndaho.
moi.	mêna.
moelle.	mafouta ka etambo.
mois (de lune).	inianga.
mon.	oâmi, sâmi.
monnaie.	mahlé.
monsieur.	om-gâane.
mont.	om-tâba.
montrer, laisser voir.	laté bôna.
mordre.	bamba py mazignio.
mouchoir.	om-doango.
mourir.	fylé.
mouton.	scap (du hollandais).
narine.	om-pomolo.
natte.	kouko.
neige.	kam-kam om-schlopu.
nerveux.	manschla.
nettoyer.	schlanza.
nœud.	bopa.
neuf.	chiamounié, minamounié.
nez.	om-pomolo.
nier.	tèla amanga.
noyer (se).	fyle amannzy-ny.
noir.	mouniama.

RANÇAIS.	ZOULOU.
	gama.
	têla gama.
	ka, ahi, aïbo.
	ka têna.
	bôpa.
mme.	nika hyssla montou.
	ingané nonina.
	têna.
é.	bosouko.
	ahi mounié.
er, recueillir.	tôla.
occuper.	sebensa.
	menschlo.
	makanda.
	om-douna.
	madada om-koulou.
	schlannza py mafouta.
	iniouné.
les hommes).	montou, abantou.
	kam-kam.
un).	mounié tchoumé mounié mouva.
	sebensa.
	ghlébé.
	etambo.
	iebo.
	nika betaye (du hollandais).
	sinnqua.
	hynzoey.
lais.	bounn (du hollandais).
	kaschlegh.
	hyssla.
	inngua, sylo, yssyo.
	baba.
	koluma.
es de l'homme.	om-tondo.
es de la femme.	om-schlouno.
	amba.
.	om-schlâzy.
	ikomba.
	sinnda.
	inkinany.
	inkouzana.
).	abantou zonké.

FRANÇAIS.	ZOULOU.
pied.	hinnhlaho.
pierre.	hythié.
piler.	touboula.
pipe.	innaoé.
piquer.	schlaba.
plante.	ibaye *ou* embaaly.
plat de table.	isithia.
plein.	souty.
plomb.	zympy ka om-schlanvo.
plomb à tirer les oiseaux.	om-schlohahy.
pluie.	kam-kam.
plusieurs.	ninklé.
poison.	mouty.
porc-épic.	ischlozy.
portant (bien), en santé.	sinnda.
porte.	vaala.
pot au lait en bois.	tounga.
pou.	om-tlni.
poudre à tirer.	om-zizy.
poule.	om-kouko, itchouba.
pouvoir.	hyazy.
prédicant.	om-phondiss.
premier.	omounié pambylé.
prendre.	faga.
prévenir.	tèla pambylé.
prévoir.	bôna pambylé.
prince.	inkossiny.
princesse.	inkoskazy.
quatorze.	tchoumé mouné mouva.
quatre.	mouné iné
quatre-vingts.	itchoumé cobambili.
quatre-vingt-dix.	itchoumé chiamounié.
quatre cents.	koulou mouné.
que.	lo.
quel, lequel?	ou bani?
quelqu'un.	omounié montou.
quérir.	founa tabata.
quoi?	ou bani?
rablé (un homme).	inkinani montou mannschla.
raconter.	tèla fouty.
ramage.	goussina.
ramasser.	tola.
ramener.	tabata fouty.

FRANÇAIS.	ZOULOU.
ramper.	amba pannzy.
rapide.	kotjima.
rare.	inkouzana.
rat.	om-pouko.
rattraper.	bamba fouty.
recharger.	innza souty fouty.
récit.	koluma.
recommencer.	innza fouty.
recoudre.	sebensa py tambo.
redire.	tèla fouty.
redonner.	nika fouty.
refaire.	innza fouty.
refermer.	vaala fouty.
refourbir.	schlannza fouty.
refus, refuser.	knaba.
regagner, rejoindre.	figa fouty.
regard (les yeux).	amenschlo.
relever, relevé.	tôla, tolylé.
remercier.	tèla (dankié) (du hollandais).
remonter.	amba fouty pezoulou.
remplir.	innza souty.
rentrer.	amba souty ka pagaty.
répéter.	tèla fouty.
retenir.	bamba.
retourner (s'en).	kodouka.
revenir.	boula.
revoir.	bona fouty.
riche, grand.	om-koulou.
rien.	ka.
rhinocéros.	om-betjanne.
rivière.	om-phlène, om-philos.
riz.	mabelé om-schlopu.
robe.	om-gobo.
roc, roche.	hythié.
roi.	inkossiny.
roseau.	om-schlanga.
roue.	hinyaho.
rouge.	bonvo.
route.	insjhlé.
sable.	om-schlabaty.
saigner.	bamgazy pouma.
sang.	bamgâzy.
sanglier des bois.	inglobu.

FRANÇAIS.	ZOULOU.
sanglier de plaine.	unckloveedoane.
sarcelle.	madada.
savoir.	hyazy.
savon.	mafouta ka schlannza.
sauver (se).	balêka.
scélérat.	om-tagaty.
seau.	pongolo.
seize.	tchoumé istoupa moura.
sel.	mouné.
sept.	ikota.
serpent.	iniouka.
seul.	inié.
sien.	yako.
silence.	toula.
singe.	om-kaho.
sinuosité.	iniouka.
six.	istoupa.
sobriquet.	gama.
soir.	langa ambylé.
soixante.	itchoumé istoupa.
sol.	om-schlaba.
soleil.	langa.
solide.	mannschla.
solitaire.	inié.
sombre.	mouniama.
sommeil, sommeiller.	lala.
sorcier.	om-tagaty.
sortir.	pouma.
souffle.	moïa.
souterrain.	nogoty.
suif.	mafouta.
superbe.	mouschlé kakoulou.
sur, au-dessus.	pezou.
tabac.	gouaye.
tailler.	knema.
taire.	toula.
taper.	tchiahia.
tasse.	isithia.
taureau.	inkonnzy.
tempête.	moïa om-koulou py kam-k
ténèbres (tout noir).	zonké mouniama.
tenir.	faga.
terre (la).	om-schlaba.

FRANÇAIS.	ZOULOU.
	om-schlaba.
	kant.
	foutiméle inkouzana.
	makazane.
fusil.	tchiahia isseboom (ou mieux) toboula.
	ouèna.
	ouako.
	pongolo.
	zoulou.
	zonké.
	faga.
	inndjalo.
à huppe verdoyante.	ekoikoye.
(aller de l'autre côté).	amba apetcheïha.
	zonké, zonka.
	hinnhiaho.
	tola pannzy.
	om-tagaty.
	knema.
e.	kaschlegh.
	sebensa.
	amba apetcheïa.
	itchoumé izitatou.
	fylé.
	tchoumé matatou mouva.
	tinga.
	matatou.
'un éléphant.	om-pomolo.
	kotlissa.
	nogoty.
	tola.
	boulala.
	om-tagaty.
	om-tagaty.
	inkomo.
omme).	om-doda mannschla.
	mannschla.
	om-koulou.
	inkoniana.
	knouélé.
	tinga.
	hyza, hôza.
	mola.

FRANÇAIS.	ZOULOU.
vente.	tinga.
ver.	om-péto.
vert.	om-schloazy.
verge de bois.	tonga.
verge (partie virile).	om-tondo.
viande.	ignama.
vieux.	om-dala.
vigoureux.	mannschla.
vin.	tchouala ka abaleungo.
vingt.	itchoumé izambili.
vipère sautante (poff adder).	bloulou.
voici, voilà.	nannzy, nangou.
voie.	insjhlé.
voir.	bona.
voiture.	knouélé.
votre.	ouako.
vouloir.	tanta.
vous.	ouéna.
vulve.	om-schlouno.
un.	mounié.
usage.	hinndabo.
yeux.	amenschlo.

ENTOMOLOGIE.

Les travaux relatifs aux collections, fruits de mon voyage, n'étant pas tous terminés, et ne pouvant l'être encore de sitôt, je ne soumets ici que la liste d'un certain nombre d'insectes, tant afin de produire en manière de tableau synoptique un aperçu des espèces vivant dans l'Afrique méridionale et orientale, que pour faciliter les recherches des entomologistes qui me succéderont.

L'ornithologie, pour laquelle j'ai recueilli de nombreux matériaux, fournissant la matière d'un travail spécial trop volumineux pour passer en addition, j'ai cru ne devoir signaler que les deux espèces nouvelles qui m'ont été dédiées par un savant dont les ouvrages sont encore inédits.

CATALOGUE DES LÉPIDOPTÈRES

RECUEILLIS PAR M. DELEGORGUE

Pendant les années 1838-1844 à Port-Natal, au pays des Amazoulous et dans la contrée de Massilicatzi.

RHOPALOCÈRES.

1. **Papilio Lalandei** Boisd., Sp., p. 326. — Port-Natal.
   Il a été découvert par feu Lalande au pays des Hottentots, et retrouvé aussi à Madagascar par M. Goudot.
2. **Papilio Demoleus** Linn. — Très-commun partout.
3. **Papilio Brutus** Boisd., Sp., p. 221. — Baie de Port-Natal.
4. **Papilio Lyaeus** Doubleday. *Nireus*, Cram. 378, F. G. — Baie de Port-Natal.
   On le trouve déjà au cap de Bonne-Espérance.

5. **Papilio Nireus Linn.** — Port-Natal.

Commun sur la côte occidentale ; mais il ne remonte pas jusqu'au Sénégal.

6. **Papilio Antheus.** Cram. 234, B. C. — Baie de Port-Natal.

7. **Papilio Polioenes.** Cram. 37, A. B. — Baie de Port-Natal.

8. **Papilio Cenea.** Stoll., pl. 29. — Baie de Port-Natal.

L'individu figuré par Stoll a été rapporté par Levaillant de la Cafrerie.

9. **Papilio Xenobius** Boisd., Spec., p. 366. — Pays des Amazoulous.

Se trouve aussi au pays des As-Hanti.

10. **Pontia Marica.** Fab. Ent. syst. — Pays des Amazoulous.

Commune dans les bois de *mimosa*.

11. **Pieris Gidica** God. — Baie de Port-Natal.

Dans la plupart des individus pris sur le territoire de Natal, le dessus des ailes chez les deux sexes est entièrement lavé de jaune. Dans quelques individus femelles, le dessus des quatre ailes est d'un jaune d'ocre vif, tandis qu'il est presque toujours blanc chez toutes les femelles de la côte occidentale de l'Afrique.

12. **Pieris Calypso.** Cram. 154, C, D, E, F. — Baie de Port-Natal.

Les femelles varient beaucoup.

13. **Pieris Creona.** Cram. 95, C, D, E, F. — Baie de Port-Natal.

Commune sur la côte occidentale, surtout au Sénégal.

14. **Pieris Zochalia** Boisd., Sp. — Pays des Amazoulous.

Nous l'avons reçue aussi du pays des Hottentots.

15. **Pieris Severina.** Cram. 338, G, H. — Baie de Port-Natal.

Nous retrouvons dans cette espèce les mêmes modifications de couleur que dans la *Gidica*.

16. **Pieris Mesentina.** Cram. 270. A, B.

Cette espèce paraît être répandue dans toute l'Afrique intertropicale et australe.

17. **Pieris Agathina.** Cram. 237, D, E. — Baie de Port-Natal.

On la trouve aussi à Zanzibar.

18. **Pieris Phileris** Boisd., Sp. — Pays de Massilicatzi.

Elle a été découverte à Madagascar par feu Sganzin.

19. **Pieris Charina** Boisd., Sp. — Baie de Port-Natal.

20. **Pieris Chloris.** Fab. — Port-Natal.

Elle se trouve aussi sur une grande partie de la côte occidentale.

21. **Pieris Hellica** Linn. — Baie de Port-Natal.

22. **Pieris Pigea** Boisd., Sp. — Pays des Amazoulous.

23. **Anthocharis Evarne.** Klug., Symb. phys.

Les individus que nous avons reçus du pays des Amazoulous diffèrent notable-

ment de ceux qui ont été rapportés du Dongola par Erhenberg, et qui sont tout à fait semblables à ceux du Sénégal. Les nôtres sont beaucoup plus grands, et le mâle et la femelle ont tout le fond des ailes d'un jaune soufre très-brillant. Le dessin de la femelle est aussi beaucoup plus prononcé que dans le sexe correspondant du Sénégal et du Dongola. Cette espèce n'est pas rare.

24. **Anthocharis Danae.** Fab. — Pays des Amazoulous.

Les individus que nous possédons du pays des Hottentots sont un tiers plus grands que ceux qui se trouvent au Bengale; la base des quatre ailes est largement saupoudrée de grisâtre, comme chez l'individu figuré par MM. Doubleday et Hewitson dans leur *Genera*.

25. **Anthocharis Achine.** Cram. 338, E, F.

Cette belle espèce est répandue depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au Delagoa-Bay.

Les individus de Natal ne diffèrent en rien de ceux figurés par Cramer et Hubner.

26. **Anthocharis Omphale** Boisd., Sp., p. 575. — Pays des Amazoulous.

Elle est un peu plus commune qu'*Achine,* quoique cette dernière ne soit pas rare.

La femelle, qui n'a été décrite par aucun auteur, diffère du mâle en ce que le noir domine davantage, et en ce que la bande rouge du sommet des premières ailes est un peu plus pâle et divisée transversalement par une raie noire.

27. **Anthocharis Ione** Boisd., Sp. — Baie de Port-Natal.

Avant ce voyage, cette espèce était fort rare dans les collections. Les quelques individus que l'on en connaissait avaient été recueillis en Abyssinie ou au Sénégal. Elle est assez commune sur tout le territoire de Natal.

La femelle est fort différente du mâle : outre que ses ailes sont plus largement bordées de noir, le sommet des supérieures est marqué d'une bande fauve formée elle-même de cinq taches oblongues, coupées par une raie noire. Le dessous des ailes inférieures et le sommet des supérieures sont lavés de jaunâtre avec la côte safranée et un point discoïdal noir. Outre cela, les quatre ailes sont traversées entre le point discoïdal et l'extrémité par une raie noirâtre, commune, sinueuse, à peu près comme chez la femelle d'*Eris,* mais moins maculaire.

C'est ici le cas de parler d'une autre femelle d'*Anthocharis* qui a été prise avec *Ione,* à la même époque et dans les mêmes lieux, mais beaucoup plus abondamment que celle que nous venons de décrire. Nous n'avons vu aucun mâle qui puisse se rapporter à cette dernière; c'est ce qui nous fait supposer qu'elle doit être considérée comme une variété femelle d'*Ione.* D'ailleurs elle lui ressemble à peu près en dessous. En dessus, elle a de grands rapports avec la femelle d'*Eris,* c'est-à-dire que, comme celle-ci, elle n'a point de tache fauve au sommet des ailes supérieures, lequel est entièrement noir, marqué de trois ou quatre petites taches blanches ou d'un blanc jaunâtre.

28. **Anthocharis Eris** Boisd., Sp. — Pays des Amazoulous.

Cette espèce est un peu plus rare que la précédente. Les individus que nous avons sous les yeux sont semblables à ceux de Nubie et de Sénégal.

29. **Idmais Vesta** Boisd. inéd. — Pays des Amazoulous.

La femelle de cette belle espèce a été figurée par MM. Doubleday et Hewitson dans leur *Genera*, pl. 7, f. 5, comme la femelle de la *Chrysonome* de Klug.

30. **Dryas Leda** Boisd. ined. — Pays des Amazoulous.

Cette belle espèce forme à elle seule jusqu'à présent le type d'un nouveau genre intermédiaire entre les *Anthocharis* et les *Eronia*. Ce nouveau genre a la texture délicate des premières et une partie des caractères génériques des dernières, dont il ne diffère guère que par les palpes hérissés de poils plus serrés et par ses ailes entières.

La *Dryas Leda* est de la taille de la *Callidryas Marcellina*. Ses quatre ailes sont d'un jaune très-vif et très-brillant chez le mâle, avec une large tache triangulaire d'un fauve ponceau très-brillant à l'extrémité des supérieures. Le dessous des ailes est à peu près du même jaune que le dessus, avec quelques marbrures et hachures brunes sur la surface des inférieures, mais plus prononcées sur la côte et vers le milieu. On voit quelquefois aussi vers l'angle anal de ces dernières et au sommet des supérieures une petite tache brune arrondie, pupillée de blanc.

La femelle est d'un jaune soufre clair, avec le sommet des premières ailes d'un fauve pâle, divisé par six taches ferrugineuses.

Cette belle espèce se retrouve aussi en Abyssinie ; mais les individus de ce dernier pays sont d'un tiers plus petits que ceux que nous avons reçus de Natal.

31. **Eronia Cleodora** Hubn. — Baie de Port-Natal.

Très-commun dans les bois de *mimosa*.

32. **Eronia Buquetii** Boisd., Sp. — Pays des Amazoulous.
33. **Callidryas Florella** Boisd., Sp. — Baie de Port-Natal.
34. **Callidryas Rhadia** Boisd., Sp. — Baie de Port-Natal.
35. **Colias Electra** Boisd., Sp. — Baie de Port-Natal.
36. **Terias Brigitta** Boisd., Sp. — Pays des Amazoulous.
37. **Zeritis Manticles** Boisd. — Pays des Amazoulous.
38. **Lycæna Lingeus**. Cram. — Pays des Amazoulous.
39. **Lycæna Thespis** God. — Baie de Port-Natal.
40. **Lycæna Asteris** God. — Baie de Port-Natal.
41. **Lycæna Parsimon** God. — Baie de Port-Natal.
42. **Lycæna Gambius** Boisd. — Baie de Port-Natal.
43. **Lycæna Emolus** God. — Pays des Amazoulous.
44. **Lycæna Bœtica** Linn. — Pays des Amazoulous.
45. **Lycæna Delegorguei** Boisd. — Massilicatzi.

Cette jolie espèce, qui formera sans doute un genre nouveau, est de la taille du *Polyom. xanthe* d'Europe. Le dessus du mâle est entièrement brun, sans taches, avec la frange grisâtre. Le dessus de la femelle est brun avec une tache blanchâtre sur le milieu de chaque aile, et le disque plus ou moins lavé de gris violâtre ; la frange est blanchâtre, un peu entrecoupée de brun. Le dessous des

ailes est d'un brun grisâtre chez le mâle, d'un gris blanchâtre chez la femelle, avec un dessin brun dont toutes les taches sont plus ou moins saupoudrées d'atomes d'argent sur leurs bords. Ce dessin constitue sur les ailes inférieures une bande médiane transverse, s'étendant de l'angle externe au milieu du bord abdominal; deux taches sur la côte, une série de taches marginales plus foncées, précédée de quelques autres taches brunes presque effacées. Sur les ailes supérieures il est formé par trois ou quatre taches discoïdales et une rangée de points marginaux. Les pattes sont très-velues; les antennes sont courtes, avec la massue très-allongée; les palpes sont écartés et très-divergents.

46. **Tingra Tropicalis** Boisd., inéd. — Baie de Port-Natal.

Cette espèce, qui se trouve aussi au pays des As-Hanti, forme le type d'un nouveau genre africain dans les Lycénides.

Elle a le port et la taille de l'*Acræa punctatissima* de Madagascar. Ses quatre ailes sont d'un jaune d'ocre, avec un point discoïdal d'un noir brun sur le disque, souvent précédé de quelques autres points plus petits de la même couleur. Les supérieures ont en outre le sommet bordé de noir, et la côte plus ou moins largement saupoudrée de brun. Chez un individu d'As-Hanti le sommet est entièrement bordé de noir; chez celui que nous avons reçu de Natal, la bordure est plus courte et devient maculaire vers l'angle interne. Le dessous des ailes est d'un jaune d'ocre, parsemé de points noirs et saupoudré de quelques atomes de la même couleur. Il se pourrait que l'individu de Natal fût différent de celui de la côte occidentale d'Afrique; mais ce n'est pas avec deux individus de sexe différent que l'on peut trancher cette question. Celui que nous décrivons est une femelle.

47. **Euplœa Ochlea** Boisd. — Baie de Port-Natal.

Cette espèce se trouve aussi à Zanzibar. Elle est un peu plus petite que *Niavia*. Le dessus de ses ailes est noir, avec une grande tache blanche sur le disque des inférieures, et deux ou trois points ou petites taches de la même couleur sur la bordure. Celui des supérieures offre sur le milieu une grande tache blanche, qui ne touche cependant ni la côte ni le bord interne, et qui est divisée en trois parties presque égales par la nervure médiane. Sur l'extrémité de l'aile on observe en outre trois taches blanches, réunies transversalement, deux points près de la côte et trois taches marginales également blancs. Le dessous diffère peu du dessus pour le dessin; mais les ailes inférieures offrent une tache basilaire et deux rangées de petits points marginaux blancs.

48. **Euplœa Echeria** Stoll. — Baie de Port-Natal.

Les individus pris à Natal diffèrent de ceux rapportés par feu Levaillant du pays des Cafres, en ce que les taches des ailes supérieures sont toujours blanches et non d'un jaune d'ocre pâle comme la bande des ailes inférieures.

49. **Acræa Petræa** Boisd. inéd. — Port-Natal.

Elle est de la taille de *Horta*. Le dessus des ailes est d'un rouge briqueté un peu incarnat, avec une bordure noire rayonnant sur les nervures. Les supérieures ont le côté et les nervures noirâtres, avec une bande noire transversale, tortueuse, située entre le milieu et le sommet, et précédée du côté de la base,

qui est plus ou moins enfumée, de cinq ou six taches de sa couleur. Le dessus des inférieures offre depuis la base jusqu'au milieu une vingtaine de points noirs dont quelques-uns se réunissent. Le dessous des ailes est plus pâle et plus rosé, avec les nervures noires. Ici la bordure des inférieures est divisée par une série de taches blanchâtres, précédée d'une rangée de taches fauves. On voit aussi parmi les points noirs de la base quelques taches fauves. La femelle est beaucoup plus terne que le mâle, et ses ailes supérieures offrent entre le sommet et la bande tortueuse une tache blanche ovale divisée par les nervures.

Cette espèce est fort commune aux environs de Port-Natal.

50. **Acræa Sganzini** Boisd., f. de Mad. — Port-Natal.

Cette espèce n'est pas moins commune à Natal qu'à Madagascar; mais au lieu d'être d'un jaune d'ocre pâle, comme dans ce dernier pays, elle est constamment d'un fauve brun, avec la bande de l'extrémité très-blanche.

51. **Acræa Stictica** Boisd., inéd. — Pays des Amazoulous.

Cette *Acrée* n'est probablement qu'une variété locale de la *Punctatissima* de Madagascar. Elle n'en diffère que par les points, qui sont plus gros.

52. **Acræa Cynthia** Drury. — Pays des Amazoulous.

53. **Acræa Serena.** Fab. — Port-Natal.

54. **Acræa Mohara** Boisd., inéd. — Port-Natal.

Elle est à peu près de la taille de *Horta*, et elle a tout à fait le port de la *Rahira*. Nous n'en avons vu qu'un individu. Le dessus des ailes est d'un jaune fauve obscur, avec une bordure noire liserée de blanchâtre, très-étroite sur les supérieures, où elle rayonne sur les nervures jusqu'au-delà du milieu. Ces dernières offrent, entre le milieu et l'extrémité, une petite bande noire, transversale, courte, partant de la côte, précédée du côté de la base de trois taches de sa couleur, situées sur le disque; les ailes inférieures sont marquées depuis leur base jusqu'au-delà du milieu d'une douzaine de gros points noirs épars. Le dessous est plus pâle que le dessus, surtout celui des inférieures, qui est d'une teinte jaunâtre, avec la bordure divisée par une rangée de taches de couleur du fond, et quelques plaques fauves entre les points noirs.

55. **Acræa Rahira** Boisd., f. de Madag. — Port-Natal.

56. **Acræa Hypatia** Drur. — Port-Natal.

Les individus pris à Natal sont plus pâles que ceux de la côte occidentale d'Afrique : ils se rapportent à la variété figurée par Stolt, pl. 25, fig. 4, sous le nom d'*Artemisa*.

57. **Acræa natalica** Boisd., inéd. — Baie de Port-Natal.

Elle a le port de la précédente, mais elle est plus grande. Le dessus des quatre ailes est plus foncé que dans les individus ordinaires d'*Hypatia*, plus ou moins lavé de roux, excepté vers le sommet des supérieures, où la teinte est aussi[illegible] Le dessin du dessus est à peu près comme chez *Hypatia*. Cependant les points des ailes inférieures sont un peu plus nombreux que ceux des ailes supérieures et affectent aussi à peu près la même disposition; mais il ne forment que deux rangées, et ceux de la première sont précédés sur la côte d'une tache étroite,

ayant la forme d'une équerre. Le dessous des ailes est beaucoup plus clair que le dessus, d'une teinte incarnate, avec les mêmes points qu'en dessus. Mais ici la tache en équerre a disparu : la bordure des inférieures est divisée par une série de sept taches blanches, et elle est précédée d'une rangée de taches fauves sagittées. Il y a aussi des plaques fauves vers la base de ces mêmes ailes.

Nous n'avons vu qu'un seul individu, et nous ne serions pas étonné que la tache en équerre dont nous avons parlé ne fût qu'accidentelle.

58. **Acræa Violarum** Boisd., inéd. — Port-Natal.

Elle a la couleur de la *Violæ* du Bengale, et le port et la coupe d'aile de l'*Hypatia*. Les points des ailes supérieures sont plus nombreux que chez *Violæ ;* ils forment près de l'extrémité une rangée qui n'existe pas chez cette espèce, et il n'y a pas de bordure dentée en scie comme dans *Violæ*. Les secondes ailes ont une bordure noire, à peu près comme dans *Violæ*, mais un peu crénelée et divisée par une rangée de taches d'un blanc jaunâtre. Sur leur surface, il y a environ une dizaine de gros points noirs, épars, semblables pour la grosseur à ceux des ailes supérieures. Le dessous est à peu près de la même couleur que le dessus et offre le même dessin. Les taches qui divisent la bordure des ailes inférieures sont ici plus grosses et plus blanches, et le sommet des supérieures est aussi marqué de deux ou trois petites taches blanches. On voit que si cette espèce a quelques rapports avec la *Violæ*, elle en diffère autant que de l'*Hypatia*.

59. **Acræa Horta** Linn. — Port-Natal.

60. **Acræa Amazoula** Boisd., inéd. — Pays des Amazoulous.

Cette acrée, la plus petite de celles que nous connaissons, diffère de toutes les espèces africaines par son défaut de ponctuation. Ses antennes sont fortes, très-courtes, et la cellule discoïdale des secondes ailes a une forme qui ne se rencontre dans aucune des espèces de l'ancien continent. Nous pensons qu'elle devra former le type d'un genre nouveau que nous appelerons *Alæna*. Elle est entièrement d'une couleur jaune d'ocre, avec la côte, les nervures et la bordure noires, mais plus fortement dans le mâle que dans la femelle; la bordure est dentelée en scie, avec la frange d'un gris blanchâtre. Le dessous des ailes est d'un jaune d'ocre blanchâtre, avec toutes les nervures noires; mais ici il n'y a point de bordure noire ; il n'y a que le petit liseré qui sépare la frange qui soit de cette couleur; le disque des ailes supérieures est moins pâle et presque aussi jaune qu'en dessus. Chez le mâle, qui est moitié plus petit que la femelle, le corps est noirâtre, chez celle-ci l'abdomen et le collier sont d'un jaune d'ocre.

61. **Hypanis illythia.** Cram. — Port-Natal.

62. **Hypanis Anvatara** Boisd., f. de Madag. — Pays des Amazoulous.

63. **Eurytela Hyarba** Cram. — Port-Natal.

64. **Eurytela Dryope** Cram. — Port-Natal.

65. **Cynthia Anacardii** Linn. — Port-Natal.

66. **Salamis Cloantha** Cram. — Pays des Amazoulous.

67. **Salamis Archesia** Cram. — Pays de Massilicatzi.

68. **Salamis Coryne** Boisd., inéd. — Pays des Amazoulous.

Cette espèce a presque le port et la taille de notre *Vanessa urticæ.* Pour le *facies*, elle se rapproche assez de la femelle d'*Andremiaja* décrite p. 45 de notre *Faune de Madagascar.* Ses ailes supérieures sont dentelées, un peu anguleuses; ses ailes inférieures sont aussi dentelées et un peu anguleuses, mais sans prolongement en forme de queue, comme dans les espèces voisines. Le dessus des unes et des autres est brun, traversé près de l'extrémité par une bande commune, d'un jaune d'ocre pâle sur son côté interne, et fauve sur son côté externe, bifide antérieurement sur les premières ailes, et renfermant quatre points blancs; marquée sur sa partie fauve d'une rangée de points noirs. Les ailes supérieures ont en outre près de la côte deux petites bandes d'un fauve pâle. Les inférieures offrent vers leur base deux taches blanchâtres, ou plutôt d'un jaune d'ocre pâle. Le bord des unes et des autres est divisée par une série de petites lunules d'un blanc un peu bleuâtre. Le dessous des ailes est d'un brun jaunâtre fauve, avec la bande beaucoup plus pâle et presque blanche, ainsi que les taches de la base et les lunules marginales de la bordure.

69. **Salamis Pelarga** Drury. — Port-Natal.
70. **Vanessa Cardui** Linn. — Partout.
71. **Vanessa Amestris** Drury. — Pays de Massilicatzi.
72. **Vanessa Œnone** Linn. — Se trouve partout.
73. **Vanessa Clelia** Cram. — Se trouve partout.
74. **Vanessa Octavia** Cram. — Pays de Massilicatzi.

Nous n'avons vu que trois individus de cette belle espèce.

75. **Argynnis Phalanta.** Fab. — Port-Natal.
76. **Adolias Meleagris** Cram. — Pays de Massilicatzi.
77. **Euriphene Cœrulea** Boisd., inéd. — Port-Natal.

Cette nouvelle espèce a tout à fait le port et la taille de la *Guineensis;* la couleur de ses ailes est en dessus d'un bleu foncé, comme dans l'espèce figurée par Cramer, pl. 323, F. C., sous le nom de *Veronica.* Le dessin de l'extrémité des quatre ailes est formé comme chez la *Guineensis* par des taches ovalaires alignées, plus obscures que le fond, et suivies d'une raie marginale de leur couleur. La base des ailes est aussi jusqu'au milieu d'une couleur plus obscure que le fond, et les supérieures sont marquées sur cette partie obscure de deux ou trois taches annulaires d'un bleu plus pâle, placées transversalement entre la côte et la nervure médiane. Le dessous des ailes est d'un roux brunâtre comme chez *Veronica*, avec quelques bandes transverses plus claires que le fond. On voit aussi au-delà du milieu comme dans *Veronica* une rangée transversale de petits points blanchâtres.

78. **Diadema Bolina** Linn. — Commune partout.
79. **Diadema Salmacis** Drury. — Port-Natal.
80. **Crenis Natalensis** Boisd., inéd. — Baie de Port-Natal.

Il est un peu plus petit que le *Madagascariensis* décrit p. 48 de notre *Faune de Madagascar*, dont il a tout à fait le port. Le dessus des ailes est d'un jaune roussâtre terne, surtout sur une partie du disque des supérieures, avec une ran-

rée antémarginale de petits points noirs, suivis tout près de la frange d'une série de petites lunules de la même couleur, plus ou moins effacées. Le dessous des supérieures ressemble au-dessus, mais le fond est plus jaune et lavé de gris blanchâtre au sommet; le dessous des inférieures est d'un gris cendré, traversé d'abord par deux lignes ferrugineuses très-sinuées, séparées l'une de l'autre par un trait de leur couleur, puis par une série d'yeux pupillés de noir et cerclés de fauve, tous confluents et égaux. Il y a comme en dessus une rangée de petites lunules marginales noirâtres, formant presque une ligne continue. La femelle est un peu plus grande que le mâle; ses ailes supérieures offrent en dessus deux bandes courtes, obliques, d'un jaune ocracé, séparées par du noirâtre, qui domine encore davantage en dessous.

Lors de la publication de la *Faune de Madagascar* en 1833, on ne connaissait qu'une seule espèce de ce genre; aujourd'hui nous en possédons quatre, dont trois de Madagascar et une de Port-Natal.

81. Charaxes Xiphares Cram. — Port-Natal.

Cramer a représenté la femelle sous le nom de *Xiphares* comme venant du cap de Bonne-Espérance, et Stoll a figuré le mâle sous celui de *Thyestes*, d'après un individu que le voyageur Levaillant avait rapporté du pays des Cafres.

82. Charaxes Tiridates Cram. — Pays de Massilicatzi.

Les individus de la contrée de Massilicatzi sont tout à fait semblables à ceux de la côte occidentale.

83. Charaxes Ethalion Boisd., inéd. — Port-Natal.

Il est un peu plus petit que le *Tiridates*. Le dessus des quatre ailes est d'un brun noirâtre, avec une bande blanche, commune, maculaire sur les supérieures, jusqu'au premier rameau de la nervure médiane, devenant ensuite continue et large, pour arriver près de l'angle anal des inférieures. Cette bande est lavée de bleu azuré. Les premières ailes offrent en outre entre la bande commune et l'extrémité, une rangée sinueuse, transversale, de sept ou huit petites taches blanches azurées. Les inférieures sont marquées parallèlement à leur bord postérieur d'une série de sept lunules blanches plus ou moins prononcées, suivies entre l'angle externe et la première queue de trois lunules marginales fauves. A partir de cette queue jusqu'à l'angle anal, on voit une série de trois grosses taches noires dont l'anale est saupoudrée de bleu violet. Ces mêmes taches noires sont séparées de la frange par une ligne verdâtre; la première queue est rayée de fauve, et l'interne, qui est très-petite, de verdâtre. Le dessous est d'un brun roussâtre pâle, traversé dans la moitié voisine de la base par trois lignes noires très-sinueuses, communes; la bande blanche du dessus ne paraît guère que sur les premières ailes; sur la seconde, elle est presque de la couleur du fond, mais elle est limitée en dehors par une raie noirâtre sinueuse, suivie d'une espèce de bande fauve; les lunules sont à peu près comme en dessus. Outre ces caractères, les ailes supérieures ont à la base trois points noirs cerclés de blanc, et sur l'angle interne deux grosses taches noires.

84. Satyrus Natalii Boisd., inéd. — Pays des Amazoulous.

Ce satyre, de même que le suivant, appartient à la division A. de notre genre

Satyrus, laquelle division comprend ces espèces de l'Afrique australe qu'au premier coup d'œil on prendrait pour des *Erebia*.

Il est de la taille de l'*Erebia Œme*. Ses quatre ailes sont brunes, offrant chacune vers l'extrémité une tache fauve assez grande, marquée sur les supérieures d'un œil noir à double prunelle blanche et à iris d'un jaune fauve, et sur les ailes inférieures de deux ou trois petits yeux de la même couleur. Le dessous des premières ailes est comme le dessus; le dessous des inférieures est brun, avec deux lignes parallèles, ferrugineuses, transversales, sinueuses, suivies d'une rangée presque marginale de quatre yeux noirs, pupillés de blanc et cerclés de fauve, dont l'anal un peu plus petit. En arrière des yeux, parallèlement à la frange, on voit encore deux petites lignes plus obscures que le fond. Nous ne connaissons que la femelle.

85. **Satyrus Panda** Boisd., inéd. — Pays des Amazoulous.

Ce beau satyre ressemble un peu en dessus à notre *Erebia Ceto*. Il est d'un brun noir, avec une rangée marginale d'yeux fauves pupillés de noirs, sans iris, confluents, et au nombre de cinq sur les premières ailes. Le dessous est entièrement maillé de hachures jaunes et noires, avec une rangée presque marginale d'yeux d'une belle couleur fauve, tous à prunelle d'argent, confluents, et au nombre de cinq sur les ailes supérieures et de six sur les inférieures, dont l'externe un peu plus gros et plus écarté, et dont l'anal plus petit et ordinairement double. Le nom de *Panda* donné à cette espèce est celui du roi actuel des Amazoulous.

86. **Satyrus Corynetes** Boisd. — Port-Natal.
87. **Satyrus Narcissus** Fab. — Port-Natal.
88. **Cyllo Leda** Linn. — Port-Natal.
89. **Thymele Florestan** Cram. — Partout.
90. **Thymele Ratek** Boisd., f. de Madag. — Port-Natal.
91. **Thymele Ophion** Stoll. — Commun.
92. **Hesperia Havei** Boisd., f. de Madag. — Port-Natal.
93. **Hesperia Poutieri** Boisd., f. de Madag. — Port-Natal.
94. **Steropes Metis** Cram. — Port-Natal.

HÉTÉROCÈRES.

95. **Macroglossa Hylas** Fab. — Port-Natal.
96. **Macroglossa Apus** Boisd., f. de Madag. — Port-Natal.
97. **Macroglossa Trochilus** Hubn. — Baie de Port-Natal.
98. **Pterogon Nanum** Boisd., synops. — Pays des Amazoulous.
99. **Pterogon Pumilum** Boisd., synops. — Pays des Amazoulous.
100. **Lophuron Briseus** Boisd., synops. —
101. **Lophuron Dicanus** Boisd., synops. —
102. **Lophuron Dorus** Boisd., synops. — Port-Natal.
103. **Lophuron Tyrrhus** Boisd., synops. — Pays des Amazoulous.

104. **Chœrocampa Capensis** Boisd., synops. — Port-Natal.
105. **Chœrocampa Eson** Boisd., synops. — Baie de Port-Natal.
106. **Chœrocampa Charis** Boisd., synops. — Baie de Port-Natal.
107. **Chœrocampa Celerio** Boisd., synops. — Partout.
108. **Chœrocampa Epicles** Boisd., synops. — Pays des Amazoulous.
109. **Chœrocampa Megæra** Boisd., synops. — Port-Natal.
110. **Chœrocampa Idriæus** Boisd., synops. — Baie de Port-Natal.
111. **Zonilia Œnopion** Boisd., synops. — Port-Natal.
112. **Sphinx Juniperi** Boisd., synops. —

Nous n'avons point décrit les *Sphinx* nouveaux recueillis pendant le voyage, parce qu'ils vont être publiés incessamment dans le *Synopsis* général que M. le docteur Boisduval va faire imprimer dans les *Annales de la Société entomologique*. Cependant, comme il n'existe qu'un seul exemplaire de celui-ci, nous pensons qu'il est convenable d'en donner une courte description. Il a été trouvé à Port-Natal, posé sur l'écorce d'un arbre gommo-résineux.

Il est un peu plus petit que le *Sphinx plebeja* de l'Amérique du Nord, auquel il ressemble beaucoup, quoique plus pâle. Les ailes supérieures sont d'un cendré pâle, avec quelques traits longitudinaux noirs, dont plusieurs sont situés près du sommet; la frange est d'un gris blanchâtre, entrecoupée de noir. Les ailes inférieures sont noires avec la frange blanchâtre; le corps est d'un cendré pâle, avec les épaulettes bordées de noir en dedans. L'abdomen est marqué sur le dos d'une raie dorsale noire et de chaque côté d'une *seule* rangée de taches noires. Le dessous des quatre ailes est d'un brun grisâtre; les antennes sont d'un gris pâle.

113. **Sphinx Convolvuli** Linn. — Partout.
114. **Acherontia Atropos** Linn. — Se trouve partout.
115. **Agarista Echione** Boisd., inéd. — Port-Natal.

Elle est à peu près de la taille de la *Glycinæ*. Le dessus de ses quatre ailes est d'un brun noir, avec des taches d'un jaune soufre très-pâle. Les taches des ailes supérieures sont au nombre de cinq, dont deux plus grosses; savoir : celle du milieu du bord interne et celle du sommet qui est bilobée. Outre cela, ces mêmes ailes offrent à la base quatre ou cinq points de la même couleur, et elles sont traversées par des raies d'acier. Les ailes inférieures sont marquées de cinq ou six taches inégales; le corps est brun avec le thorax fauve. Le dessous des ailes présente les mêmes taches que le dessus, sauf les bandes d'acier qui ne se reproduisent pas.

116. **Agarista Decora** Linn. — Pays de Massilicatzi.
117. **Egybolis Natalii** Boisd., inéd. — Port-Natal.

Très-commune sur les fleurs pendant le jour aux environs de Port-Natal. Cette espèce a les plus grands rapports avec l'*Egybolis Vaillantina*, figurée par Stoll, pl. 31, et décrite p. 142 de son ouvrage. Mais si la figure et la description qu'il en donne sont exactes, comme il y a tout lieu de le supposer, notre espèce ne peut manquer d'être nouvelle. Celle figurée par Stoll a été rapportée de la Cafrerie par Levaillant; elle est d'un vert foncé luisant, avec les antennes *noires*; la nôtre

est d'un beau bleu d'acier, avec les antennes *orangées*. Stoll dit aussi que les ailes diffèrent très-peu en dessous de la surface supérieure ; dans nos exemplaires, au contraire, le dessous est d'un bleu foncé brillant, sans aucune trace des bandes orangées du dessus des premières ailes.

118. **Arthileta Clokeneria** Cram. — Pays de Massilicatzi.

119. **Zygæna Namaqua.** Boisd., inéd. — Pays des Amazoulous.

Elle est de la taille de la *Lavandulæ* et elle a le port de l'*Anthyllidis*. Ses ailes supérieures sont d'un noir foncé un peu verdâtre, avec cinq taches d'un jaune soufre pâle, savoir : une à la base, deux au milieu et deux vers l'extrémité. Les ailes inférieures sont d'un jaune d'ocre assez vif, avec une bande marginale noire, formant dans son milieu une dent très-saillante, ou plutôt une espèce de crochet.

120. **Naclia Puella** Boisd., inéd. —

Elle a le port et la taille de la *Punctata* du midi de la France. Le dessus des ailes supérieures est brun, avec quatre petites taches d'un blanc transparent, dont les deux du milieu réunies en une petite bande transversale, et les deux qui avoisinent le sommet très-rapprochées et inégales, mais non réunies. Les ailes inférieures sont d'un jaune d'ocre, avec un petit point discoïdal et une bordure sinuée, noirs ; l'abdomen est jaunâtre, avec le dos plus obscur. La femelle diffère à peine du mâle.

121. **Naclia Gnatula** Boisd., inéd. —

Cette espèce est aussi petite que la précédente, mais ses ailes sont plus larges et son port différent : aussi nous ne la plaçons dans ce genre que provisoirement. Les ailes supérieures sont brunes, avec trois taches d'un jaune d'ocre pâle, savoir : une triangulaire à la base, une petite au milieu près de la côte, et la troisième un peu transversale, située près de l'extrémité. Les ailes inférieures sont d'un jaune d'ocre, avec une bordure noire ; l'abdomen et les épaulettes sont jaunes d'ocre.

122. **Syntomis Cerbera** Linn. — Pays des Amazoulous.

123. **Syntomis Natalii** Boisd., inéd. — Port-Natal.

Elle a tout à fait le port de notre *Phegea* d'Europe, mais elle est beaucoup plus petite. Le dessus des ailes est d'un noir bleu. Les supérieures, chez le mâle, sont marquées de cinq ou six petits points d'un blanc transparent, et chez la femelle de six taches de la même couleur. Les ailes inférieures du mâle offrent ordinairement un seul point blanc, situé vers la base ; celles de la femelle présentent deux petites taches, une vers la base, l'autre près de l'extrémité. Outre ces caractères, la frange est blanche au sommet des ailes supérieures dans les deux sexes. Le corps est d'un noir bleu, avec une tache d'un rouge fauve à la base de l'abdomen en dessus.

124. **Thyretes Niphothes** Cram. — Pays des Amazoulous.

Les individus recueillis dans ce pays sont un peu plus grands que ceux du Bengale.

125. **Thyretes Montana** Boisd., inéd. — Pays des Amazoulous et de Massilicatzi.

Elle est de la taille de l'*Hippothes* de Cramer, et ses ailes offrent le même dessin; mais ici il est d'un jaune d'ocre au lieu d'être blanc. Le corps est plus différent; la tête est noire, avec le front fauve; le corselet est également fauve, avec une ligne transversale étroite, en forme de collier, une ligne dorsale et la bordure des épaulettes en dedans et en dehors, d'un noir brun. L'abdomen est noir, avec trois rangées dorsales et une latérale de taches fauves très-rapprochées. Peut-être cette espèce est-elle une variété de la première. Elle habite de préférence les montagnes de la contrée de Massilicatzi.

126. **Thyretes Amazoula** Boisd., inéd. — Pays des Amazoulous.

Cette espèce a les antennes d'une *Thyretes*, avec le dessin des ailes comme chez la *Syntomis cerbera*. Les ailes sont d'un noir brunâtre, avec la frange un peu blanchâtre; les supérieures ont six taches d'un blanc transparent: une à la base, deux au milieu, et trois vers l'extrémité. Les ailes inférieures ont deux taches de la même couleur, dont une plus grande à la base. Le corps est d'un brun verdâtre obscur, avec les incisions de l'abdomen bordées de jaune d'ocre de part et d'autre; les épaulettes sont aussi mélangées de quelques poils d'un jaune d'ocre. Nous ne connaissons que le mâle.

127. **Glaucopis Formosa** Boisd., f. de Madag. — Port-Natal.

Cette espèce voltige par milliers au mois de mars sur les fleurs d'une espèce d'*Acacia* sans épine avec l'*Egybolis Natalii.*

128. **Glaucopis Madagascariensis** Boisd., f. de Madag. — Port-Natal.

Plus rare que la première.

129. **Lithosia Eborella** Boisd., inéd. — Pays des Amazoulous.

Elle a tout à fait le port de la *Gilveola*, seulement elle est plus petite. Les ailes supérieures sont entièrement blanches en dessus; les inférieures sont d'un jaune d'ocre pâle de part et d'autre. Le dessous des supérieures est également d'une couleur jaune d'ocre, avec le disque plus obscur. Le corselet est blanc, avec la tête fauve; l'abdomen est d'un jaune d'ocre lavé de blanc à sa base en dessus.

130. **Lithosia Pandula** Boisd., inéd. — Pays de Massilicatzi.

Elle est de la taille de la précédente. Ses quatre ailes sont d'un jaune d'ocre pâle de part et d'autre, avec une large bordure noire. Les supérieures ont en outre l'origine de la base noire, excepté sur la côte. Le corselet est noir, ainsi que la poitrine et les quatre pattes antérieures; l'abdomen est jaune d'ocre.

131. **Euchelia Pulchella** Linn. — Partout.

132. **Euchelia Formosa** Boisd., f. de Madag. — Baie de Port-Natal.

133. **Euchelia Amanda** Boisd., inéd. — Pays des Amazoulous.

Cette espèce est assez voisine de *Pylotis*, mais elle est un tiers plus grande, et les taches des ailes supérieures dans les deux sexes sont toutes bien cerclées de blanc. Elle habite aussi la côte de Guinée et le pays de Galam.

134. **Chelonia Madagascariensis** Boisd., inéd. — Baie de Port-Natal.

Cette belle espèce, que M. Goudot a aussi trouvée à Madagascar, vient se placer à côté de la *Mauritia*, figurée par Cramer, pl. 345 D., et devra former avec quelques espèces voisines le type d'un genre nouveau près des *Arctia*. Les ailes supérieures sont d'un gris rosé, avec une grande tache diaphane, sinuée en dehors, coupée par des nervures de la couleur du fond. Outre cela, elles sont marquées tout près de leur base de deux petits points noirs. Les ailes inférieures sont d'un rouge pâle dans leur moitié interne, plus pâles dans leur moitié externe, où elles sont marquées d'un grand espace longitudinal diaphane. Le corselet et la tête sont d'un gris pâle rosé, avec des petits points noirs, savoir : un sur chaque épaulette, un sur l'occiput, un plus petit sur le front, et deux sur l'écusson. Le corps et les pattes sont rouges; le ventre est blanc, avec deux rangées latérales de points noirs non visibles en dessus. Les antennes sont noires et filiformes dans les deux sexes.

135. **Chelonia Erythronota** Boisd., inéd. — Pays de Massilicatzi.

Elle a tout à fait le port et la taille de la *Sanguinolenta* de Fabricius. Ses ailes supérieures sont blanches, sans taches en dessus; les inférieures sont d'un jaune d'ocre pâle, marquées de part et d'autre d'une grosse lunule noire. Le dessous des supérieures est d'un jaune d'ocre pâle, avec une grosse lunule noire située à l'extrémité de la cellule discoïdale. Le thorax est blanc, avec une petite ligne transversale rouge qui sépare la tête du corselet. Le corps est rouge en dessus et blanc en dessous; les deux pattes antérieures sont rouges en avant et blanches en arrière. Les antennes sont noires et filiformes dans les deux sexes.

136. **Chelonia Phedonia** Cram. — Pays des Amazoulous.

137. **Chelonia Sylviana** Stoll. — Pays de Massilicatzi.

Cette belle espèce forme avec une autre qui se trouve au pays de Galam le type du petit genre, que nous plaçons provisoirement dans les Chélonides, mais qui cependant pourrait appartenir aux Notodontides.

138. **Liparis Subfusca** Boisd., inéd. — Pays des Amzoulous.

Ce n'est que provisoirement et faute de connaître les femelles que nous rapportons cette espèce et la suivante au genre *Liparis*. Elle est aussi grande qu'un *Bombyx Trifolii* ordinaire. Ses ailes supérieures sont d'un brun un peu luisant, glacées de gris blanchâtre vers la côte, et marquées d'un petit point central brun; elles sont traversées par deux petites raies extrêmement fines de la même couleur dentées en scie, dont l'une au milieu et l'autre près de l'extrémité. Entre ces deux raies on remarque une autre raie transverse, blanchâtre, nette, bien marquée, et non dentée, et vers le bas une ligne transverse, un peu oblique, de la même couleur. Les ailes inférieures sont d'un gris roussâtre, traversées par deux raies sinuées plus obscures. Le dessous des quatre ailes est d'un roux cannelle, avec deux raies brunes, communes, parallèles, dentées en scie.

139. **Liparis Lutea** Boisd., inéd. — Pays des Amazoulous.

Il est de la taille du précédent. Le dessus des quatre ailes est d'un jaune d'ocre. Les supérieures sont bordées à l'extrémité par une large bande brune, oblique, commençant en pointe au sommet et devenant large vers l'angle interne.

Cette bande marginale est précédée d'une raie maculaire, transverse, sinueuse, plus foncée, qui inférieurement vient se confondre avec elle. Outre cela on voit sur le milieu de ces mêmes ailes l'empreinte d'une ligne transverse d'un jaune plus obscur que le fond. Les ailes inférieures ont sur le bord de la gouttière abdominale une petite tache brune. Le dessous des quatre ailes est entièrement jaune.

140. **Liparis Crocata** Boisd., inéd. — Pays des Amazoulous.

Il est un peu plus petit que le *Dispar* d'Europe. Ses quatre ailes sont d'un beau jaune presque fauve, sans aucune tache en dessous. Les supérieures ont sur le milieu une petite tache d'un rouge ferrugineux, donnant naissance, dans les individus bien frais, à une petite raie transversale noirâtre un peu maculaire, presque effacée. On voit aussi vers l'extrémité des ailes deux taches noires, plus ou moins effacées, dont l'une près de l'angle interne. Les ailes inférieures sont sans taches.

141. **Liparis Picta** Boisd., inéd. — Pays de Massilicatzi.

Cette petite espèce est de la taille de nos plus petites *Orgya* et appartient peut-être plutôt à ce genre qu'aux *Liparis*. Le fond des ailes supérieures est blanc, avec trois bandes fauves, dont deux à la base et une vers l'extrémité. Ces bandes sont séparées l'une de l'autre par une bande noire pointillée de blanc, un peu maculaire, dont celle qui est entre les deux bandes de la base presque nulle et indiquée le plus souvent par quelques points noirâtres. Entre la bande de l'extrémité et la frange il y a une rangée de points noirs bien marqués. Les ailes inférieures sont d'un jaune d'ocre pâle, avec une rangée marginale de petits points noirs. La femelle ne diffère du mâle que par ses antennes non pectinées.

142. **Bombyx Patens** Boisd., inéd. — Pays des Amazoulous.

Il a tout à fait le port du *Trifolii* et espèces voisines, mais il est au moins aussi grand que la femelle de *Quercus*. Ses quatre ailes sont de part et d'autre d'un roux cannelle pâle, sans aucun dessin. La femelle est un peu plus pâle et également sans dessin.

143. **Bombyx Thunbergii** Boisd., inéd. — Pays des Amazoulous.

Il a le port du précédent, mais il est encore un peu plus grand ; il est de même d'un roux cannelle. Ses quatre ailes sont traversées un peu avant l'extrémité par une raie brune, commune, dentée en scie. Les supérieures offrent en outre, entre le milieu et la base, une raie sinuée de la même couleur. La femelle nous est inconnue.

144. **Bombyx Montana** Cram. — Pays de Massilicatzi.

145. **Bombyx Edulis** Boisd., inéd. — Port-Natal.

Ce *Bombyx* est presque aussi grand que l'*Erebus Bubo*. Ses quatre ailes sont entières et bien arrondies. Il est d'un gris brunâtre, avec des raies ou bandes communes, les unes plus claires et les autres plus obscures que la teinte générale, et disposées ainsi : tout à fait à l'extrémité on voit une raie brune, dentée et crénelée, bien marquée ; ensuite, en se rapprochant de sa base, une autre raie de même forme et de même couleur, mais plus nette, sur les ailes inférieures, séparée du fond, qui ici est plus brun, par une raie d'un gris blanchâtre. Après

la teinte obscure dont nous avons parlé viennent deux raies brunes communes, parallèles, rapprochées et dentées en scie, puis une bande blanchâtre, suivie en dedans d'une couleur obscure, traversée par une raie sinueuse blanche. La base des ailes inférieures et blanchâtre, traversée par une bande de poils bruns. Le corselet participe de la couleur des ailes. La femelle nous est inconnue. La chenille de ce grand *Bombyx* vit en société sur un arbre des environs de Port-Natal ; elle est noire, marquée de taches rouges. Les Cafres la mangent après l'avoir fait griller ; c'est ce qui a fait donner à cette espèce le nom d'*Edulis*.

146. **Bombyx Panda** Boisd., inéd. — Port-Natal.

Cette espèce appartient à la division des *Processionnaires* et se rapproche par la taille de la Processionnaire de Madagascar (*B. Rhadama*). Elle a un peu le port de la *Chelonia Villica*. Le dessus des ailes supérieures est blanc, avec deux bandes transverses et deux raies longitudinales brunes s'entrecoupant de manière à former des taches blanches quadrillées. Les ailes inférieures sont d'un jaune d'ocre, plus pâle dans la femelle, avec une raie transversale plus obscure. Le corselet est brun, marqué de deux taches blanches sur le collier ; l'abdomen est un peu roussâtre, garni à l'extrémité d'un faisceau de poils de la même couleur, comme dans les espèces analogues.

147. **Saturnia Mimosæ** Boisd., inéd. —

Cette grande *Saturnia* a les plus grands rapports avec la *Saturnia Cometes*, rapportée de Madagascar il y a dix ans par M. Goudot, et forme un petit groupe à part, avec *Selene* du Bengale, *Luna* de l'Amérique septentrionale et *Isis* de Java [1]. Notre *Saturnia Mimosæ* a les ailes notablement plus dentées que chez *Cometes* ; le fond est d'un assez beau vert et non jaune ; les queues sont proportionnellement un peu plus longues. Du reste, les individus rapportés de Natal sont en trop mauvais état pour pouvoir en donner ici une description exacte. Cette belle espèce est très-commune, à quatre à cinq lieues dans l'intérieur du pays, sur les *Mimosa*. Les Cafres se servent du cocon, qui est très-gros et très-solide, pour se faire des tabatières. Pour cela ils y font un trou pour extraire la chrysalide, et ils le bouchent ensuite avec une cheville de bois.

148. **Saturnia Walhbergii** Boisd., inéd. — Port-Natal.

Elle est un peu plus grande que la *Saturnia Pyri* d'Europe, et son port est assez différent. Le dessus des quatre ailes est jaune, fortement saupoudré d'atomes bruns, avec une bande étroite, brune, doublée intérieurement de gris violâtre, commune, régulière, commençant près du sommet des supérieures et arrivant au bord interne des inférieures, juste au niveau de l'extrémité de l'abdomen. Vers la base des quatre ailes on voit une autre bande commune très-sinueuse, irrégulière, violâtre, précédé à la base des supérieures d'une espèce de tache de sa couleur. L'œil des ailes supérieures est petit, transparent, cerclé de jaune, et entouré d'un peu de violâtre, surtout dans le mâle ; l'œil des ailes inférieures est plus grand, jaune, à prunelle diaphane et à iris noir cerclé de violet. Dédié à M. Walhberg, l'un des compagnons de M. Delegorgue. Boisd.

[1] Le seul exemplaire connu de cette dernière existe dans la belle collection de M. Robyns à Bruxelles.

149. **Saturnia Tyrrhæa** Cram. — Port-Natal.

150. **Saturnia Caffra** Boisd., *Caffraria*, Stoll. — Pays des Amazoulous.

Cette espèce forme avec l'*Alcinoe* de Cramer et une autre espèce de Madagascar non encore décrite un petit groupe qui lie le *Phedusa* de Drury aux autres *Saturnia*.

151. **Saturnia Cynthia** Fab. — Pays de Massilicatzi.

152. **Saturnia Delegorguei** Boisd., inéd. — Pays des Amazoulous.

Elle a tout à fait le port et la taille de *Grimmia*, figurée par Hubner, et forme avec elle une petite section qui pourra devenir le type d'un genre nouveau. Les ailes sont un peu sinuées ; les supérieures sont brunes, avec un espace cendré irrégulier le long de la côte, et une bande presque terminale de la même couleur, nette sur son côté interne, fondue avec la teinte brune de l'extrémité par son côté externe. On voit en outre sur la partie brune, au delà du milieu, en tirant vers le sommet, une petite raie transparente, argentée, en zigzag, presque comme dans la *Grimmia*. Les ailes inférieures sont roses à la base et sur leur bord externe, brunes à l'extrémité, plus obscures et presque noires au milieu, où elles sont marquées d'un œil fauve, plus pâle dans son centre, coupé par une lunule d'un bleu d'acier, étroite, ressemblant à un C retourné. Outre cela, la partie obscure du milieu de l'aile est séparée de la partie plus claire de l'extrémité par une ligne blanchâtre transversale. Le dessous des ailes est brunâtre, avec une bande plus pâle près de l'extrémité, et la base des supérieures lavée de rose. On ne connaît qu'un seul individu femelle trouvé au pays des Amazoulous.

153. **Saturnia Apollinaris** Boisd., inéd. — Port-Natal.

Cette espèce formera un genre nouveau quand on connaîtra la femelle. C'est tout autant une *Liparide* qu'une *Saturnide*. Elle est de la taille de la femelle du *B. Quercus*; mais sa texture est mince et délicate. Ses quatre ailes sont blanches, avec les nervures obscures, surtout vers l'extrémité; cette dernière est bordée de brun et divisée par une rangée de taches jaunes, marginales. En avant de l'extrémité il y a une raie brune, régulière, crénelée en dehors et dentée en scie en dedans, de manière à limiter entre chaque nervure une tache de la couleur du fond. Les supérieures ont en outre à l'extrémité de la cellule discoïdale deux petites taches jaunes entourées d'un peu de noirâtre, dont l'une est tout près de la côte. Le dessous est semblable au dessus ; les antennes sont noires, très-pectinées. Nous possédons une variété dont tout le fond est d'un jaune d'ocre.

Cette espèce vole en plein jour. Une année, aux environs de Port-Natal, on aurait pu en prendre par centaines en quelques heures. Deux ou trois jours après il n'en existait plus. La femelle, qui nous est inconnue, ne vole pas, peut-être même est-elle aptère, et tous les mâles voltigeaient sans doute à sa recherche.

154. **Ophideres Imperator** Boisd., f. de Madag. — Port-Natal.

155. **Ophiusa Magica** Hubn. Zutr., 535-536. — Port-Natal.

156. **Ophiusa Klugii** Boisd., f. de Madag. — Port-Natal.

157. **Ophiusa Delta** Boisd., f. de Madag. — Massilicatzi.

158. **Ophiusa Rubricans** Boisd., f. de Madag. — Massilicatzi.

159. **Ophiusa Repanda** Fab. — Pays des Amazoulous.
160. **Polydesma Nycterina** Boisd., f. de Madag. — Port-Natal.
161. **Cyligramma Latona** Cram., 13. — Pays des Amazoulous.
162. **Cyligramma Joa** Boisd., f. de Madag. — Port-Natal.
163. **Erebus Bubo** Fab. — Port-Natal.

Nous ne parlons pas des Géomètres ni des Microlépidoptères, quoique ces contrées en produisent beaucoup d'espèces. Ces familles ont été négligées comme d'une conservation trop difficile dans des voyages longs et pénibles. Les quelques espèces qui ont été recueillies ont été perdues ou détruites avant d'arriver en Europe.

CATALOGUE

DES INSECTES COLÉOPTÈRES.

Genres.		Espèces.
Mauticora latipennis Wat.		1
Cicindela fatidica Laferte.		
— natala Dup.		
— clathrata Dej.		
— brevicollis Wid.		
— candida Dej.		
— espèces non détermi-nées..	5 —	11
Dromica tuberculata Kl.		
— vittata Kl.		2
Cymindis ebenina Dup.		1
Dromius, espèces non déterminées.		2
Lebia Dregei Dej.		
— espèces non détermin.	2 —	3
Arsinoe quadriguttata Chev. . . .		1
Thyreopterus flavosignatus Dej. .		1
Catascopus algoensis Dup.		1
Graphepterus cinctus Dup.		
— cordiger Klug.		
— cinctipennis Dup. Bohem.		
— Westwoodii Brême.		
— frontalis Dup.		
— vittatus Klug. . . .		6
Piezia axillaris Dup.		
— basalis Dup.		
— limbata Dup.		
— laticornis Dup.		
— lineolata Dup.		5
Anthia cinctipennis Dup.		
— *id var.* marginip. Delaporte.		
A reporter. . .		34

Genres.		Espèces.
Report. . .		34
Anthia Mellyi Brême.		
— omoplata Dup.		
— massilicata Guer.		
— Burchellii Hope.		
— anthracina Kl.		
— { lævicollis Schon.		
— { cruenticollis Mannerh.		
— villosa Thumb.		
— biguttata Wied.		
— limbata Dej.		
— uniguttata Dup. Guer.		
— sexnotata Thumb.		
— Delegorguei Dup.		
— { rugosopunctata Thumb.		
— { sulcipennis Dup.		
— albolineata Guer.		
— { alveolata Brême.		
— { stigmatipennis Dup.		
— Dregei Dej.		
— macilinta Ol.		
— gracilis Dej.		20
Scarites Delegorguei Dup.		
— brontes Kl.		
— rugosus *var.* Wied.		
Scarites { Boisduvalii Dej.		
— { elongatus Kl.		
— espèces non déterm.	5 —	6
Clivina, espèces non déterminées.		4
Morio nemestrinus? Dup..		1
Tefflus Delegorguei Guer.		1
A reporter. . .		66

Genres.	Espèces.
Report. . .	66
Colosoma hottenlottum Dup.	
— rugosum *var*.	2
Panagæus natala Dup.	
— longipennis Dup.	
— ebeninus Dup.	3
Chlænius cinctipennis Boh.	
— posticus Dup.	
— cylindricollis Kl.	3
Dolichus caffer Wied.	
— rugipennis Dej.	
— rufipes Dej.	
— badius Wied.	4
Distrigus natalensis Dup.	
— algoensis Dup.	2
Nov. genus castaneus Dup.	1
Steropus lænis Illiger.	1
Hypolythus tomentosus Dej.	
— espèces non détermi-nées. . . . . 2 —	3
Selenophorus ochropus *var*.	1
Hydaticus leander Aubé.	
— bivittatus id.	2
Dineutes africanus id.	1
Gyrinus algoensis Dup.	1
Sternocera oryssa Bq.	1
Jaladis natalensis Boh.	
— bivittata Boh.	
— compressicollis Guer. . . .	3
Acmæadera gibbosa Fab.	
— xanthotænia Wied.	
— carbonaria Dup.	
— aspersa Fab.	
— quadrivittata Dej.	
— cribricollis Dup.	
espèces non détermi-nées. . . . . 6 —	12
Chrysochroa natalensis Dup. . . .	1
Steraspis Delegorguei Reiche. . . .	1
Lampetis amakosa Dup.	
— cæruleipes Dup.	
— consanguinea Dup.	
— cæca Dup.	
— cataphracta Dej. (Psiloptera Dej.)	
A reporter. . .	108

Genres	Espèces.
Report. . .	108
Lampetis vespertilioides Dup.	
— fasciatocollis Dup.	
— espèces non détermi-nées. . . . . . 5 —	12
Strigoptera miliaris Dup.	1
Chrisobothris spinimana.	1
Belionata madagascariensis Dup. .	1
Authaxia, espèces non détermi-nées.	13
Sphenoptera mazilicatziana Dup.	
— espèces non détermi-nées. . . . . 6 —	7
Agrillus coarctatus Kl.	
— ferrugineoguttatus.	
— exasperatus Scho.	
— femoratus Dup.	
— nodicollis Gory.	
— espèces non détermi-nées. . . . . . . 11 —	16
Aphanisticus truncatipennis Dup.	
spinola Dup. . . .	2
—	
Tetralobus Hopei Guer.	
— amakosus Dup.	
— flabellicornis Fab. . . .	3
Dicrepiduis *non determinis*. . . .	14
Dicronychus serraticornis? *var*. Dej.	
— algoensis Dup.	
— cruentatipennis Dup.	
— castaneipennis Dup.	
— badius Dup.	
— espèces non détermi-nées. . . . . 2 —	7
Crepicardus senex Dup.	1
Alaus vetustus *var*. Dej.	
— Reichei Dej.	
— phalenoides Dup.	
— espèces non détermi-nées. . . . . 4 —	7
Cardiophorus, espèces non déter-minées.	5
Oophorus, espèces non détermi-nées.	2
A reporter. . .	196

Genres.	Espèces.
Report. . .	196
Ectinus natalensis Dup.	1
Rhipicera? Delegorguei Dup. . . .	1
Cyphon figurata Dup.	1
Lycus rostratus Fab.	
— palliatus Fab.	
— pasticus Dej.	
— espèces non déterminées. . . . . 6 —	9
Dytiophorus bipartitus Dup.	1
Pygolampis, non déterminée. . . .	2
Melyris viridis Fab.	
— abdominalis Fab.	
— lineata Fab.	
— caffra Dup.	
— sanguineo-cincta Dup. . .	5
Callitheres, espèce non déterminée.	1
Tillus terminatus Kl.	
— espèces non déterminées. . . . . 5 —	6
Trichodes, espèces non déterminées.	6
Corynetes collaris, et autres. . . .	4
Mastigus, espèce non déterminée.	1
Silpha capensis Dej.	
— punctulata Olivier.	2
Scaphidium caffrum Dup.	1
Malachius, espèces non déterminées.	3
Dermestes vulpinus Fab.	1
Histerites, espèces non déterminées.	20
Hyporagus giganteus Dup.	1
Cercyon, espèces non déterminées.	4
Ateuchus guineensis Dej.	
— religiosus Dej.	
— satanas Dup.	
— caffer Dej.	
— intricatus Fab.	
— convalescens Wied.	
— espèces non déterminées. . . . . . . 4 —	10
Gymnopleurus caffer Reiche.	
— splendidus Dej.	
A reporter. . .	276

Genres.	Espèces.
Report. . .	276
Gymnopleurus Wahlbergii Boh.	
— amazoulotianus Dup.	
— severus Dup.	
— chrysithis Dup.	
— atratus Fab.	
— espèce non déter-	
— minée. . . 4 —	12
Sisyphus Heissii Illiger.	
— crispus Dej.	
— deutipis Dej.	3
Circellium Bacchus Fab.	1
Chalconotus capreus.	1
Coptorhinus africanus Westwood.	1
Epirinus scabrosus Dup.	
— olivieri Megerle.	
— Æneus.	3
Chœridium pullum Boh.	
— gemminatum Dej. . . .	2
Copris hamadrias Fab.	
— infernalis Dup.	
— Jachus Fab.	
— Œdipus Fab.	
— Nemestrinus Fab.	
— Empedocles Dej.	
— Plutus Fab.	
— latifrons Dej.	
— satyrus Boh.	
— espèces non déterminées. . . . . . . 2 —	11
Onthophogus Reichei Dej.	
— aciculatus Dej.	
— sericans Dup.	
— lanista Kl.	
— corruscus Dej.	
— flavocinctus Dup.	
— fissus Dup.	
— nasutus? *var.* Dup.	
— girafa Hoff.	
— elegans Hope.	
— catta Fab.	
— espèces non déterminées. . . . 11 —	23
Ouitis pecuarius Burchell.	
A reporter. . .	333

Genres.	Espèces.
Report. . .	333
Ouitis sobrinus Dup.	
— Alexis *var.* Dej.	
— bos Dej.	
— intermedius Dej.	
— espèce non déterminée.	1 — 6
Oniticellus squalidus Dej.	
— planatus Illiger.	
— ciliatus Dej.	
— militaris Illiger.	
— medius Boh.	
— pumilus *var.* Dup.	
— fuscomaculatus Fab.	
— Kirbii Hope.	
— Natalensis Dup.	
— pictus Kl..	10
Aphodius rutilipennis Germ.	
espèces non déterminées.	14 — 15
Terox caffer Dup.	
— ordinatus Dej.	
— luridus Fab.	
— incultus Dej.	
— natalensis Dup.	
— horridus Fab.	
— espèces non déterminées.	3 — 9
Geobatus squalidus Ch.	1
Bolboceras algoensis Dup.	1
Hybosorus, espèce non déterminée.	1
Oryctes boas Fab.	1
Heteronychus syrrichtus Fab.	
— digitalis Kl.	
— Licas Dej.	3
Coptorhinus Diana P. B.	
— espèce non déterminée..	1 — 2
Phænomeris Delegorguei Dup. . .	1
Schizorhina? senegalensis Dej.	
— espèce non déterminée..	1 — 2
Anomala nitens Burchell.	
— basalis Dup.	
A reporter. . .	385

Genres.	Espèces.
Report. . .	385
Anomala suturalis.	
— espèces non déterminées.	5 — 8
Leucothyreus ictericum Dej.	
— espèces non déterminées. . .	3 — 4
Trigonotoma setulosa Boh.	
— testacea Dup.	
— brunnea Kl.	3
Popillia bipunctata Fab.	
— espèce non déterminée..	1 — 2
Lagosterna flavofasciata Dej. . . .	1
Ægostheta maritima Burchell.	
— longicornis Fab.	2
Leocæta alopex Fab.	1
Ablabera splendida Illiger.	
— suturalis Dej.	3
Rhizotrogus, espèces non déterminées.	3
Omoloplia costata Dup.	
— fulgida Boh.	
— abbreviata Dup. Reich.	
— cruentata Dup.	
— subænea Kl.	
— sericans Dup.	
— espèces non déterminées..	7 — 13
Chasme decora Wied.	1
Lepisa rupicola Fab.	1
Dichelus hypocrita Dup.	
— Reichei Dej.	
— rufipes Dej.	
— carbonarius Dej.	
— rufinus Dup.	
— atratus Dej.	
— trivittatus Dup.	
— espèces non déterminées.	22 — 29
Hoploscelis Dregei Dej.	
— fuliginosus Dup.	
— capucinus Dup.	3
Monochelus, espèces non déterminées.	5
A reporter. . .	464

Genres.	Espèces.
Report. . .	464
Microplus, espèces non déterminées.	3
Anisonix ursus Fab.	
— crinitum Fab.	
— lepidotum Wied.	
— ignitum Kl.	
— lynx Fab.	5
Lepitrix nigripes Fab.	
— suturella Reich.	
— espèces non déterminées. . . . . . . 2 —	4
Pachycnema striata Drege.	
— erythropus Dej.	
— nigromaculata Dej.	
— espèces non déterminées. . . . . 4 —	7
Hypselogenia concava G. P.	
— geotrupina Schon. .	2
Cerathorina Derbyana Westw.	
— Smithii Mac-Leay.. .	2
Cheirolasia Burkei Westw.	
— Passerinii Westw. . .	2
Heterorhina plana Wied.	
— trivittata Schaum.. .	2
Mystroceros algoensis Westw.	
— amakosus Dup.	
— natalensis Hope.	
— flavomaculata Fab.	
— umbonata Gor. P. . .	5
Clinteria discophora Reich.	
— permutans Dup.	2
Gametis balteata Degeer.	
— subfasciata Swed.	2
Odontochina hispida Ol.	
— pubescens Fab.	
— fascicularis Fab.	
— signata Fab.	
— albipicta G. P. . . .	5
Taphræa dichroa Schaum.	
— lutulenta Schaum.	
— amazoulousiana Dup.	
— cruentaticollis Dup. . . .	4
Oxythyræa rubra G. P.	
— koras Dup.	
A reporter. . .	509

Genres.	Espèces.
Report. . .	509
Oxythyræa massilicatziana Dup.	
— fasciatocollis Dup.	
— thoracica? Schæn.	
— æneicollis Schaum.	
— adspersa Fab.	
— marginalis Schæn.	
— Peroudii Schaum.	
— amabilis Schaum. . .	10
Anoplochilus odiosus G. P.	
— tomentosus.	2
Protæcia amakosa Dup..	1
Pachnodia monacha G. P. Dup.	
— sinuata Fab.	
— flaviventris Hope.	
— impressa Gold.	
— cincta Degeer.	
— leucomelana G. P.	
— aulica Fab.	
— semipunctata Fab.	
— chalcea G. P.	
— funeralis Dup.	
— consanguinea Dup.	
— espèces non déterminées. . . . . . 2 —	13
Elaphinis cinerascens Fab.	
— { irrorata Fab.	
— { ulcerosa Dup.	
— contemptus Fab.	
— furvata Fab.	
— espèces non déterminées. . . . . . . 2 —	7
Ischnostoma cuspidata Fab.	
— nasuta Boh.	
— tristis.	
— patera G. P.	4
Rhinocæta cornuta Fab.	
— sanguinipes G. P.. . .	2
Diplognatha quadrisignata G. P.	
— silicea Mac-Leay.	
— hæbrea Olivier.	
— carnifex Fab.	4
Macroma cognata Schaum.	1
Ptycophorus, espèces non déterminées.	4
A reporter. . .	557

Genres.	Espèces.
Report. . .	557
Ceutrognathus maculosus Boh.	
— scutellaris Dup.	
— signatulus Dup. . .	3
Haplostomus fuligineus G. P. . .	1
Pilinurgus, non déterminée. . . .	1
Cænochilus hottentotus Fab. . . .	1
Scaptobius caffer Schaum.	
— espèce non déterminée. . . . . . . 1 —	2
Valgus fascicularis Schœn.	1
Stringophorus zebra G. P.	
— niger G. P.	
— longipes Swed. . . .	3
Dorcus senegalensis ? Dup.	1
Figulus vervex Dej.	1
Zophosis testudinarius Illiger.	
— espèces non déterminées. . . . . . . 8 —	9
Adesmia, espèces non déterminées.	4
Moluris striata Fab.	
— scabra Fab.	
— pilosa Thumberg.	
— semiscabra Dej.	
— lævicollis Reich.	
— globulipennis Dej.	
— melanaria Dup.	
— espèces non déterminées. . . . . . . 8 —	15
Eurychora, espèces non determinées.	3
Cyrthodes discoidea Guer.	
— cancellata Dup.	
— crispata Brême.	
— variolosa Brême.	5
Dicrossa lutulenta Dej.	
— maculata Dej.	
— murina Kl.	3
Melancrus capensis var. Dej.	
Machla polygona Brême.	
— coarctata Dej.	
— villosa Oliv.	
— espèces non déterminées. . . . . 4 —	7
A reporter. . .	617

Genres.	Espèces.
Report. . .	617
Gonopus ventricosus.	
— espèce non déterminée. . . . . . . 1 —	2
Psorodes tuberculata Dej.	
— granulata Wied.	
— calcarata Fab.	3
Heteroscelis exasperatus Dej.	
— espèces non déterminées. . . . . 5 —	6
Eurynotus muricatus Kirby.	
— tuberculatus Dej.	
— exasperatus Mannerh.	
— tenebricosus Dej.	
— marginatus Wied.	
— brunnicornis Dej.	
— espèces non déterminées. . . . . . 2 —	8
Selenepistoma longipalpes Wied.	
— acutum.	2
Platynotus gigas Dej. Wied.	
— perforatus Dej.	
— Rabourdinii Petit.	
— excavatus Fab.	4
Blacades brunnipes Dej.	
— vertagus Illiger.	2
Opatrum crenatum Fab.	
— lugubre var. Dej.	
— holosericeum Dej.	
— espèces non déterminées. . . . . . . 3 —	6
Leichenum, espèces non déterminées.	2
Phaleria lævigata Schüppel. . . .	1
Neomida, espèces non déterminées.	2
Aniara maura Dej.	1
Hypophlæus capensis ? var. Dej. .	1
Eustrophus axillaris Dup.	
— signatus Dup.	2
Imatismus patruelis Dej.	
— espèces non déterminées. . . . . . 2 —	3
Iphthinus, non déterminée.	1
A reporter. . .	663

Genres. Espèces.

Report. . . 663

Toxicum vitulum Erichson.
— bubalus Dej. 2
Heterotarsus, espèces non déterminées. 2
Særangades? espèce non déterminée. 1
Adelphus, espèces non déterminées. 7
Stenochia caffra Dej.
— espèces non déterminées. . . . . . 8 — 9
Eupezus amakosus Dup.
— sublineatus Reich.
— espèce non déterminée. . . . . . . 1 — 3
Oplocheirus upioides Dej.
— carbonarius Dej.
— tenebrioides Dup.
— algoensis Dup.
— espèces non déterminées. . . . . 2 — 6
Cistela, espèces non déterminées. 11
Eutrapelia lateralis Dej.
— vittata Illiger.
— gracilis Kl.
— porrecta Fab.
— erythrodera Dej.
— espèces non déterminées. . . . . . 4 — 9
Lagria flavipennis Dej.
— columbina Dej.
— fuscipennis Kl.
— puberula Dej.
— foveicollis Dej.
— janthina Dup.
— espèces non déterminées. . . . . 6 — 12
Monoceros pilosus Dej.
— scenicus Dej.
— espèces non déterminées. . . . . . 2 — 4
Anthicus, espèces non déterminées. 8

A reporter. . . 737

Genres. Espèces.

Report. . . 737

Acosmus capensis *var.* Dej. 1
Mordella, espèces non déterminées. 7
Meloe, espèce non déterminée. 1
Dices decoratus Dej.
— espèce non déterminée. . . . . 2 — 3
Decatoma lunata Fab.
— lætum Dej.
— quadriguttatum Bilberg.
— africanus Olivier.
— decipiens Dej.
— undatum Bilberg.
— espèces non déterminées. . . . . . 5 — 11
Mylabris transversalis Dej.
— myops Dej.
— oculata Olivier.
— lavataræ Fab.
— ophthalmica Dej.
— Dregei Dej.
— cœcigena Dej.
— 16-guttata Thumberg.
— tripunctata Thumberg.
— binotata Dej.
— cœca Bilberg.
— caffra Dup.
— capensis Fab.
— connexa Dej.
— Thumbergi Bilberg.
— espèces non déterminées. . . . . . 9 — 25
Eletica rufa Fab.
— *id. var.* nigra.
— *id. var.* lateralis. 3
Lyta nitidula Fab. 1
Epicauta brevipennis Dej.
— espèces non déterminées. . . . . . . 5 — 6
Zonitis hœmatoptera Dej.
— rufipennis Dej.
— crebricollis Dej. 3

A reporter. . . 798

Genres.	Espèces.
Report. . .	798
Nacerdes capensis Dej.	
— espèce non déterminée. . . . . . 1 —	2
Asclera lineata Klug.	1
Bruchus, espèces non déterminées.	11
Phlœotragus amakosus Dup.	
— espèces non déterminées. . . . . 2 —	3
Anthribus capensis Dej. var. . . .	1
Xylinades, espèce non déterminée.	1
Apoderus, espèces non déterminées.	3
Rhynchites protæ Lichtenstein.	
— espèces non déterminées. . . . . . 2 —	3
Apion, espèces non déterminées. .	5
Arrhenodes vulsellatus Schon. . .	1
Ceocephalus picipes Olivier.	
— espèce non déterminée. . . . . 1 —	2
Taphroderes, espèces non déterminées.	3
Brachycerus apterus Fab.	
— Boisduvalii Dej.	
— serricans Dup.	
— imperialis Dej.	
— obesus Fab.	
— scalaris Fab.	
— angulatus Dej.	
— verrucosus Olivier.	
— semi-ocellatus Chevrolat.	
— cornutus Fab.	
— reticulatus Wied.	
— venustus Wied.	
— exasperatus Dej.	
— paganus Dej.	
— hirtellus Dej.	
— reticulosus Schon.	
— cavifrons Illiger.	
— fascicularis Olivier.	
— piger Chevrolat.	
— espèces non déterminées. . . . . 11 —	30
A reporter. . .	864

Genres.	Espèces.
Report. . .	864
Microcerus lividus Dej.	
— retusus Fab.	
— espèce non déterminée. . . . . . 1 —	3
Hipporhinus Gyllenhalli Schon.	
— severus Schon.	
— carinatus Dej.	
— productus Dej.	
— furcatus Dej.	
— albovittis Wied.	
— nivosus Sparrmann.	
— sexvittatus Fab.	
— nodulosus Fab.	
— infacetus Schon.	
— costatus Dup.	
— verrucosus Fab.	
— satanas Dup.	
— tenebricosus Dej.	
— granulosus Wied.	
— granulatus Dej.	
— espèces non déterminées. . . . . 7 —	23
Gneorhinus, espèces non déterminées.	12
Sciobius dealbatus Schon.	
— espèces non déterminées. . . . . . . 9 —	10
Anæmerus, espèce non déterminée.	1
Polychleis equestris Schon.	
— plumbeus Dup.	
— espèce non déterminée. . . . . . 1 —	3
Polydrusus, espèces non déterminées.	3
Cleonis caliginosus Schon.	
— glacialis Herbst.	
— puncticollis Schon.	
— lacrimosus Schon.	
— gibbicollis Dej.	
— espèces non déterminées. . . . . . . 5 —	10
Byrsops sulcicollis Dej.	
— inæqualis Dup.	
— triangularis Dup.	
A reporter. . .	929

Genres.	Espèces.
Report. . .	929
Byrsops, espèces non déterminées. . . . . 3 —	6
Myllocerus, espèces non déterminées.	2
Odontomerus bidentatus Chevrolat.	1
Cosmorhinus cristatus Bilberg. . .	1
Phlyctinus callosus Schon.	
— obesus Dup.	
— hariolus Schon.	
— espèces non déterminées. . . . . . 3 —	6
Perytelus, espèces non déterminées.	14
Psomeles? espèces non déterminées	4
Lixus spectabilis Klug.	
— lividus Fab.	
— auriculatus Schon.	
— tabulus Dej.	
— caffer Herbst.	
— espèces non déterminées. . . . . 5 —	10
Aclaes, espèces non déterminées	2
Balaninus alternans Dej.	
— espèces non déterminées. . . . . . 2 —	3
Tychius, non déterminé.	1
Ithyponis capensis Dej.	1
Alcides brevirostris Dej.	
— hæmopterus Sturm.	
— espèces non déterminées. . . . . 8 —	10
Baris, espèces non déterminées. .	4
Brachypterus, espèce non déterminée.	1
Cyrtomon, —	1
Cœlosternus, —	5
Cryptorhynchus, —	7
Anacles sulcipes Schon.	
— crenicollis Dup.	
— espèce non déterminée. . . . . . . 1 —	3
Desmiphorus, —	1
A reporter. . .	1013

Genres.	Espèces.
Report. . .	1013
Ceutorhynchus. —	8
Clonus, —	2
Calandra zamiarum Perret.	
— espèces non déterminées. . . . . . . 3 —	4
Cossonus capensis Dej. var.	
— espèces non déterminées. . . . . . . 6 —	7
Hylesinus senex Dup.	1
Apate cornuta Fab.	
— reticulata Dej.	
— capucina Dej.	
— postica Dup.	
— espèces non déterminées. . . . . 8 —	12
Xylographus, —	1
Trogosita opaca Klug.	
— espèce non déterminée. . . . . 1 —	2
Gymnocheilis vestita Dej.	
— espèce non déterminée. . . . 1 —	2
Acanthophorus Delegorguei Dup. .	1
Mallodon miles Dej.	
— Delegorguei Dup.	2
Calpoderus caffer Klug.	
Macrotoma amakosa Dup.	
— carbonaria Dup.	
— natala Dreigi.	
— espèces non déterminées. . . . . . 3 —	6
Aulecopis amakosa Lac.	1
Erioderus lanuginosus Dej.	1
Dorcasomus ebulinus Fab.	
— Delegorguei Guer. . .	2
Amphidesmus quadridens Fab. . .	1
Hamaticherus Klugii Dup.	
— natalensis Dup.	
— viridipennis Dup.	
— depressus Dup.	
— vespertilionoides Dup.	
— caffer Dup.	6
Jonthodes cruentata Chevrolat.	
— caffra Dup.	
A reporter. . .	1072

Genres.	Espèces.
Report. . .	1072
Jonthodes cærulea Dup.	2
Callichroma Latreillei Dup.	
— opulenta Dup.	
— natala Dup.	
— splendicollis Dup.	
— latipis Fab.	5
Litopus femoralis Dup.	
— dispar Chevrolat.	
Promeces longipes Fab.	
— cyanicollis Dup.	
— espèces non déterminées. . . . . . . 3 —	5
Polyzomus clavicornis Fab.	
— crassicornis Fab.	
— scalaris Dej.	
— tricinctus Dej.	
— Delegorguei Dup. . . .	5
Nouveau genre, nouvelle espèce. .	1
Closteromerus cyanipennis Dej.	
— sexpunctatus Fab. .	2
Sericogaster argentatus Klug. . . .	1
Xystrocera imperialis Dup.	1
Stromacium caffrum Dup.	1
Callidium Delegorguei Dup.	
— espèces non déterminées. . . . . . . 3 —	4
Clytus cruenticollis Dup.	
— hottentotta Dej.	
— espèces non déterminées. . . . . 4 —	6
Odontocera ? funeralis Dup. . . .	1
Ancylonotus Dejeanii Dup.	1
Lasiodactylus Buquetii *var.* Dej.	
— luctuosus Dup. . . .	2
Chætosoma pilosum Dej.	2
— elegantulum Dup. . .	2
Cloniocerus opulentus Dup.	
— histrix Fab.	
— nebulosus Dup. . . .	3
Monohammus natalensis Dup.	
— Delegorguei Dup. .	2
Amblesthis alutaceus Dej.	1
Anoplosthæta lactator Fab.	
— *id var.* radiata Dup.	2
A reporter. . .	1122

Genres.	Espèces.
Report. . .	112
Phryneta spinator Fab.	
Pachystola griseosignata Dup. . .	
Ceroplesis caffra Dej.	
— marginata Boh.	
— brachypterus Dup.	
— bicincta Fab.	
— cruentata *var.* Dej.	
— Klugii Dej.	
Tragocephala dynasta Dup.	
— similata Dup. . . .	
Zographus nivisparsus Chevrolat.	
Sternodonta amabilis West. . . .	
Prosopocera interrupta Dup.	
— armifrons Dup.	
— espèces non déterminées. . . . . 2 —	4
Xylorhiza —	1
Nyphona caffra Dup.	
— natala Dup.	2
Crostsopus sexpunctata Klug.	
— similatus Dup.	
— ægrotus Dup.	
— curtus Dup.	4
Cotops subhamatus Dup.	
— funereus Dup.	
— cicatricosus Dup.	3
Mastigocera barbicornis Fab. . . .	1
Acmocera compressa Fab.	1
Sophronica carbonaria Dej.	1
Apomecina sulphureo-signata Dup.	1
Hathlia doreadioides Dej.	1
Nouv. genre, apomecinoides Dup.	1
Oberea, espèces non déterminées.	14
Sphænura Westermanii Dej.	
— espèces non déterminées. . . . . . 2 —	3
Hippopsis, espèces non déterminées	3
Nemotragus helvolus Klug.	2
Sagra, espèces non déterminées. .	4
Pæcilomorphus atripes Lacordaire.	1
Megalopus, espèces non déterminées.	4
Lema, —	10
Hispa, —	11
A reporter. . .	1206

Genres.	Espèces.
Report. . .	1206
Deloyala, —	2
Cassida vigintimaculatu Thumberg.	
— amakosa Dup.	
— excavata Dej.	
— punctata	
— espèces non déterminées. . . . . . . 11 —	15
Basipta palleus Klug.	1
Polyclada nigripes Dup.	1
Cælomera, —	5
Aleruca linteata Fab.	2
Aulacophora, —	2
Diacantha algoensis Dup.	
— espèces non déterminées. . . . . . 2 —	3
Malacosoma vertebralis Dup. . . .	1
Oligocera, espèces non déterminées.	3
Apophylia, —	7
Monolepta, —	3
Apteropeda, —	3
Argopus semi-rufus Dej.	
— indicus *var.* Fab.	
— espèces non déterminées. . . . . . . 2 —	4
Blephorida catenulata Dej.	
— Dreigei Dej.	
— espèce non déterminée. . . . . . 1 —	3
Chrysomela, —	5
Centroscelis castanea Dup.	
— macularia Dej.	2
Plagiadera rufocincta Dej.	
— espèces non déterminées. . . . . . 2 —	3
A reporter. . .	1271

Genres.	Espèces.
Report. . .	1271
Strongylotarsa, —	1
Thysbe algoensis Dup.	
— laticollis Dup.	
— espèces non déterminées. . . . . 6 —	8
Acis velutinus Dup.	
— espèces non déterminées. . .	2
Thypophorus, espèces non déterminées.	7
Euryope bucephalus Dup.	
— Dregei Dej.	
— thoracicus Dej.	
— formosa Dup. Boh.	
Platycorinus Dejeanii Dregei.	
— auripennis Dup.	
— espèces non déterminées. . . . . 2 —	4
Heteraspis.	1
Eubrachis.	11
Nerissus lineatus Dup.	
— strigatus Dej.	2
Clythra, espèces non déterminées.	14
Cryptocephalus.	16
Triplax.	3
Tritoma.	3
Coccinella.	6
Exoplecta lunata et *var.*	3
Epilachna.	7
Chilocorus.	2
Micraspis vittata.	1
Hyperaspis.	5
Espèces non encore rapportées à leurs genres.	42
Total. . .	1408

DIPTÈRES

Espèces nouvelles rapportées par M. DELEGORGUE, et décrites pa M. MACQUART, directeur du Musée de la ville de Lille.

---

1. Pachyrhina Delegorguei.
2. Tabanus fraternus.
3. Tabanus subelongatus.
4. Tabanus fallax.
5. Sargus ruficornis.
6. Microstylum flavipennis.
7. Microstylum pica.
8. Dasypogon lymbithorax.
9. Discocephala tibialis.
10. Discocephala caffra.
11. Laxenecera andrenoides.
12. Trupanea caffra.
13. Asilus nigribarbis.
14. Asilus dubius.
15. Asilus forficula.
16. Damalis hirtiventris.
17. Damalis hyalipennis.
18. Gonypes albitarsis.
19. Empis incompleta.
20. Exoprosopa costalis.
21. Exoprosopa dimidiata.
22. Anthrax aurata.
23. Hystricephala nigra.
24. Hoplacephala tessellata.
25. Lamprometopia caffra.
26. Masicera caffra.
27. Idia punctulata.
28. Idia albitarsis.
29. Spilogaster hirtipes.
30. Sapromyza guttulata.
31. Sapromyza obliquepunctata.
32. Heterogaster fascipennis.
33. Herina vicina.
34. Epidesma fascipennis.
35. Dichromyia caffra.
36. Sphœrocera hyalipennis.
37. Phytomyza caffra.

ORNITHOLOGIE.

Tourterelle souillée. — Columba Delegorguei ♂.

Cette colombe habite les bois de la baie de Port-Natal, où elle est d'une extrême rareté. Elle y vit isolément : je l'y tuai en juin. Sa longueur, de l'extrémité du bec à celle de la queue, est de 30 centimètres. Les pennes externes sont légèrement plus courtes que les internes. La couleur générale du plumage est un gris ardoisé foncé, fondu de pourpre brunie, en exceptant les pennes de la queue et des ailes, lesquelles noircissent légèrement. La base du cou vers l'occiput est peinte d'un blanc imitant la fiente d'oiseau, de manière à tromper l'œil de plus d'un observateur; et tout aux abords, tant devant que derrière, depuis les yeux jusqu'à la poitrine, une belle teinte à reflets métalliques distingue cette modeste colombe. Cette teinte est une fusion d'émeraude, d'améthyste et de pourpre; elle est telle qu'un vert doré, pourpré, mêlé tout à la fois de rouge et de vert; ce qui ne l'empêche pas d'être sous une inclinaison purement d'un vert doré, tandis qu'elle devient sous l'autre comme une brillante améthyste. Le bec est noir de sa base à son milieu ; l'extrémité, à partir du renflement, est jaune; les pieds sont également jaunes.

La femelle diffère du mâle par sa tête d'un brun roux fondu d'améthyste, et par l'absence totale de blanc vers la naissance du cou.

Caille d'Oury. — Coturnix Delegorguei ♂.

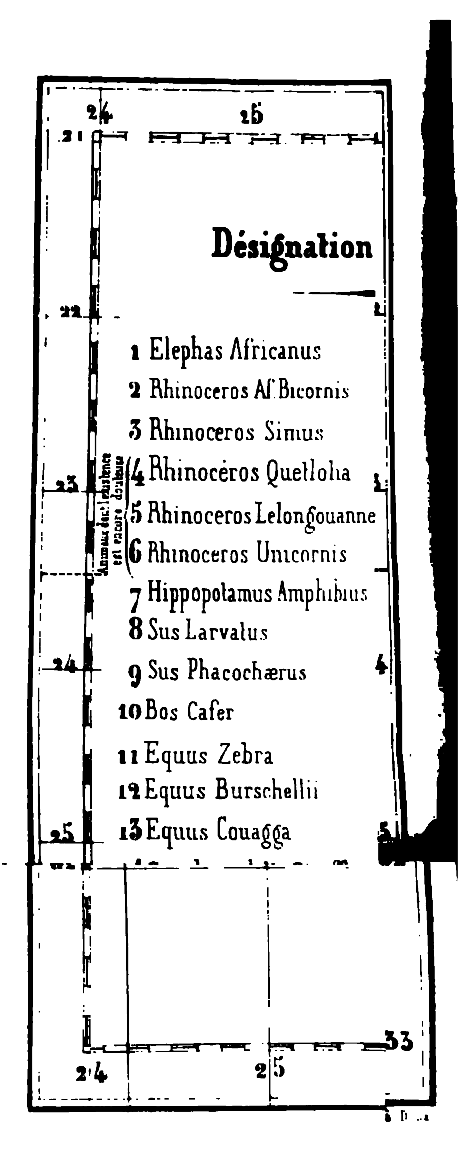
Dans ses migrations du nord vers le sud, cette espèce ne dépasse guère le 25e degré de latitude méridionale. C'est au mois de février qu'elle s'y rencontre; elle est extrêmement abondante. Ces oiseaux s'entr'appellent vers dix heures du matin; le tapage qu'ils font en raison de leur nombre est tel qu'il fatigue les chasseurs. Comme les herbes sont très-longues sur les bords de la rivière Oury, où ils se tiennent de préférence, il leur arrivait de se lever à trois pas de nous et quelquefois d'entre nos jambes. Mes hommes les abattaient alors à l'aide du tonga qu'ils leur lançaient, et j'eusse pu très-facilement en tuer plusieurs centaines en un seul jour.

D'une longueur de 15 centimètres de l'extrémité du bec à celle de la queue, ce coturnix nous présente un dos semblable à celui de la caille vulgaire; c'est-à-dire que sur un fond brun, çà et là mêlé de fauve, apparaissent de petites raies

transversales, coupées par des taches d'un blanc sale, et de forme lancéolée, qui marquent le milieu des plumes principales. Sous cet aspect, le mâle et la femelle se ressemblent; mais sous l'autre aspect, le mâle se distingue par une ancre noire garnissant sa gorge sur un fond blanc, et par une devanture toute noire, laquelle s'étend en taches spatulées sur l'abdomen, qui est d'un roux fauve. Son bec est noir, ses pieds d'un brun jaunâtre.

La femelle ne présente encore au côté inférieur qu'une fusion de fauve, de brun et de blanc sale, fusion trop indécise qui est la livrée du jeune âge.

FIN.



24
25
21
22
23
24
25
4
5
33
24
25
Désignation
1 Elephas Africanus
2 Rhinoceros Af. Bicornis
3 Rhinoceros Simus
4 Rhinoceros Quetloha
5 Rhinoceros Lelongouanne
6 Rhinoceros Unicornis
7 Hippopotamus Amphibius
8 Sus Larvatus
9 Sus Phacochærus
10 Bos Cafer
11 Equus Zebra
12 Equus Burschellii
13 Equus Couagga

TABLE

...TIÈRES CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

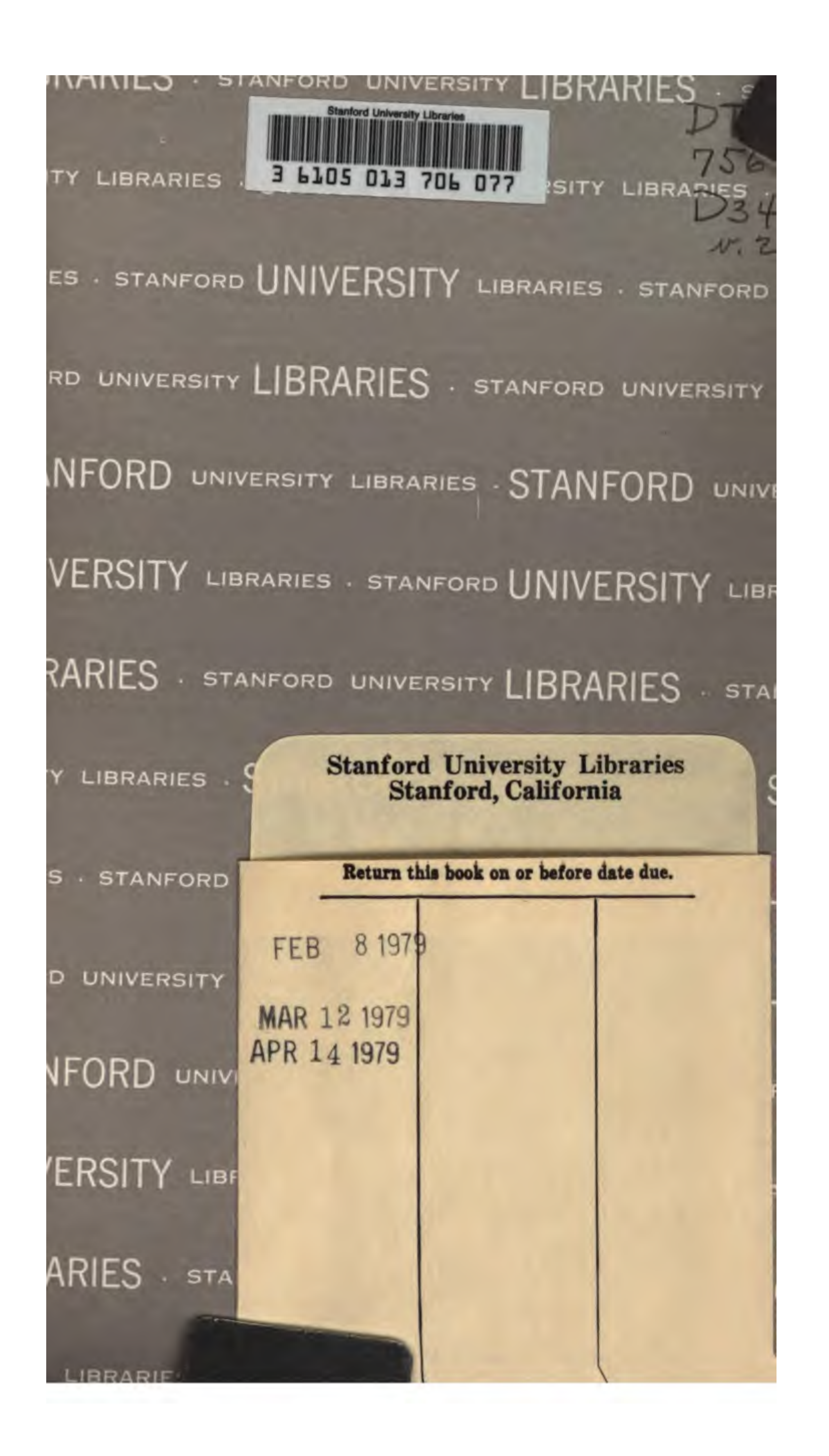
FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

ERRATA DU TOME Ier.

Page	*ligne*	*au lieu de*	*lisez :*
7,	19,	brune,	brume.
19,	3,	amare,	amure.
21,	21, n.,	base,	baie.
55,	14,	le blanc domine le rose et teint,	le blanc domine; le rose teint.
66,	3, n.,	plantes salines,	plantes grasses.
66,	4, n.,	euphores,	euphorbes.
68,	11,	à l'air,	au vent.
74,	7,	Paerde sukt,	Paerde sickt.
82,	3 *et* 7,	Tea Foutyn,	Tea Fontyn.
116,	4,	indien,	indiens.
257,	1,	250 fr.,	500 fr.
266,	21,	d'antacaudes,	d'aulacaudes.
271,	12,	levé,	lové.
272,	26,	avec ses viles espèces,	avec les viles espèces.
279,	15,	ne souffraient pas de,	ne consentaient pas à.
280,	17,	Tchonala,	Tchouala.
297,	1,	ne se trompaient,	ne nous trompaient.
306,	25,	pratique,	pratiqué.
313,	4,	chaque année,	chaque nuit.
330,	6,	réduisirent,	séduisirent.
331,	16,	slanges steen,	slange steen.
372,	27,	fameux,	énorme.
382,	9,	Pack Puys,	Pack huys.
382,	23,	pas point,	point.
415,	21,	grand tireur,	grand tueur.
463,	24,	Cauwey,	Cowie.
464,	21,	côte occidentale,	côte orientale.
490,	12,	crier mes gens,	tirer mes gens.
529,	1,	inkaskazi,	Inkoskazi.
546,	24,	alors accourir,	alors recourir
556,	27,	Lans Delange,	Hans Delange.
563,	17,	domptait,	décuplait.

ERRATA DU TOME II.

Page	*ligne*	*au lieu de*	*lisez :*
3,	1,	Soquaba,	Soquapa.
11,	5.	de forme arrondi,	de forme arrondie.
11,	24,	mena tanta; boulala yena,	mena tanta boulala yena.
16,	2,	et faut,	et faute.
20,	16,	Bayé bank,	baye bank.
36,	8,	tentative,	tentation.
46,	1, n.,	melanolencus,	melanoleucus.
58,	1,	brûlait de lumière,	brillait de lumière.
90,	11,	Berca,	Berea.
103,	2,	devant,	dans.
104,	4,	Kurruicha ne,	Kurrichane.
105,	19,	la lettre de Dignaan,	sa lettre à.
108,	11,	que nous venions,	que nous ne venions.
117,	11,	e,	et.
119,	3,	et de deux,	et deux.
122,	3,	Tomboussa,	Tamboussa.
169,	8,	atteindra,	attendra.
171,	22,	qui s'en approche de loin,	qui s'approche du lion.
175,	24,	liou,	lion.
187,	16,	qu'aucun parti décisif eût été pris,	n'eût été pris.
189,	10,	trois jours ensuite,	trois jours plus tard.
199,	17,	en assagaye,	en pagaye.
203,	8,	que le jour soit levé,	que le jour ne soit levé.
252,	20,	ou ceux qui sont supposés,	supposés tels.
317,	14,	6 ou 700,000,	6 ou 7,000.
354,	23,	plongée,	prolongée.
395,	24,	voie,	voix.
422,	22,	deux parties de plomb,	dix parties de plomb.
425,	5,	ou couvert,	ou couverts.
441,	11,	la nulle douleur,	nulle douleur.
443,	4,	une très-petite diptère	un très-petit diptère.
526,	1,	encore quelque temps encore,	encore quelque temps.
526,	11,	vint l'éteindre,	ne vint l'éteindre.


STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
Stanford University Libraries
3 6105 013 706 077
DT
756
D34
v. 2
Stanford University Libraries
Stanford, California
Return this book on or before date due.
FEB 8 1979
MAR 12 1979
APR 14 1979

